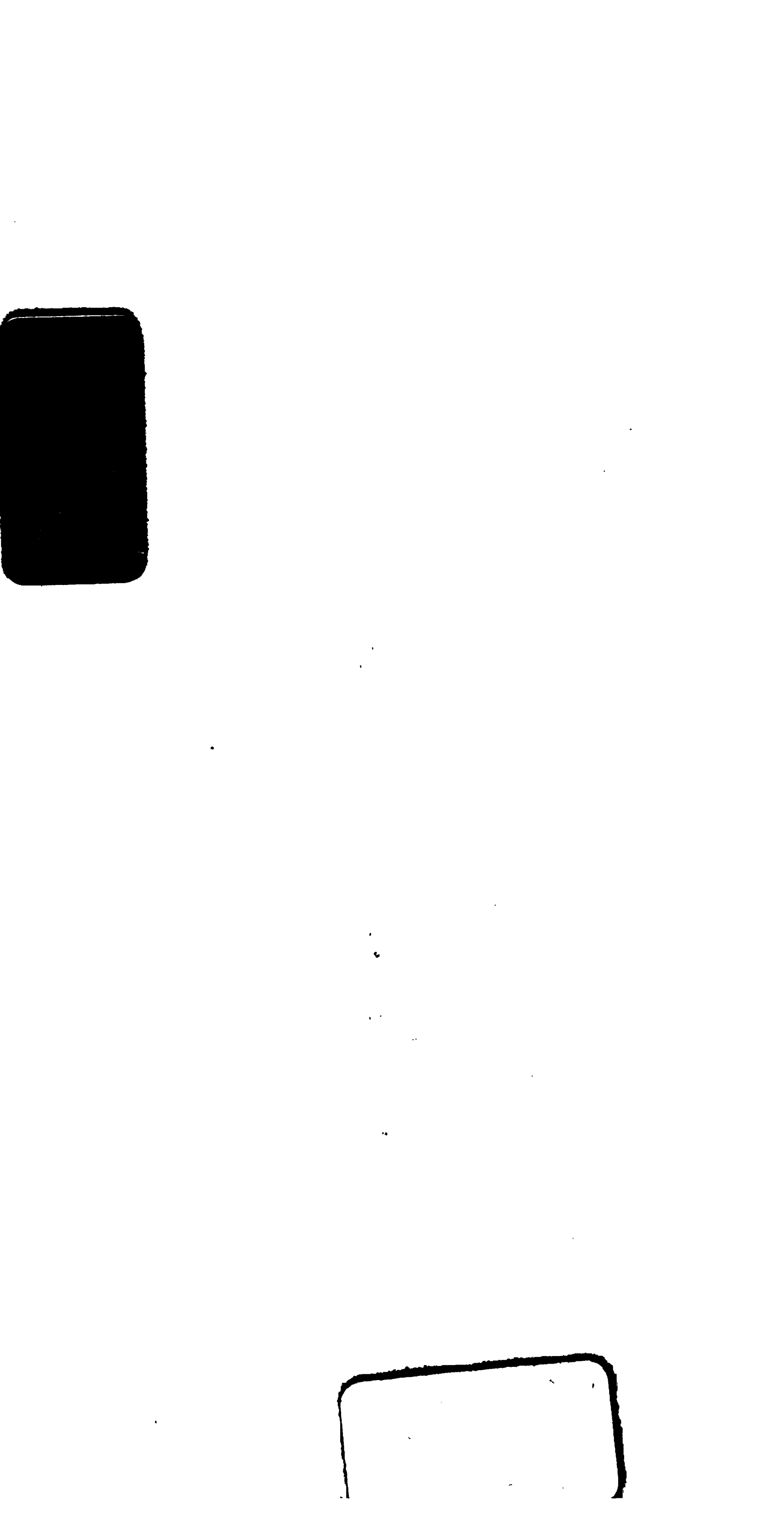
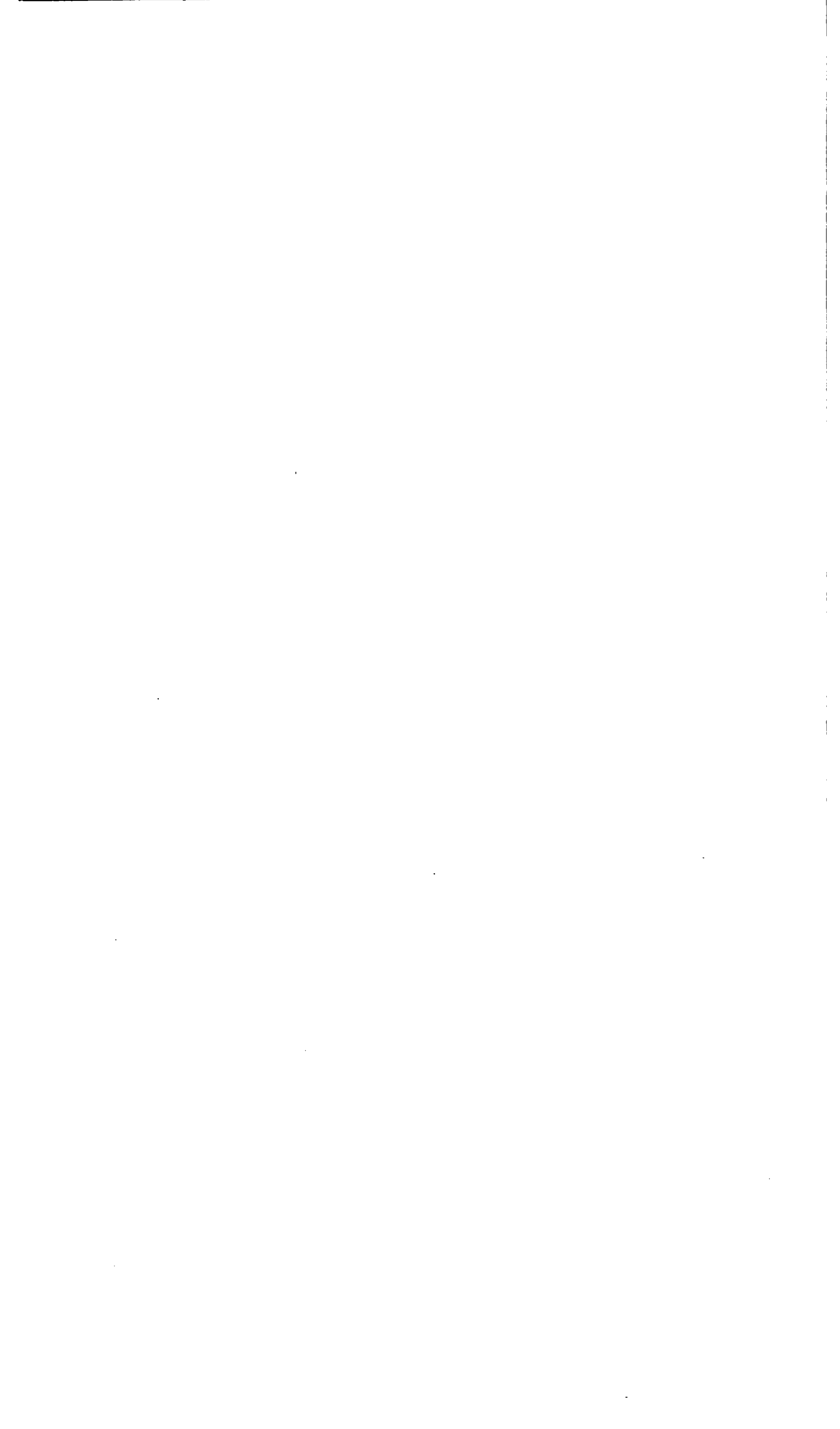






JOURNAL

DU

MARÉCHAL DE CASTELLANE

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1130.



Héliog. [illegible] — Imp. Wittmann

Boniface de Castellane

Sous-Lieutenant au 24e de Dragons — 1806.

E. PLON, NOURRIT & Cie EDIT.

JOURNAL

DU MARÉCHAL

DE CASTELLANE

1804-1862

TOME PREMIER

1804-1823

Avec un portrait en héliogravure et un fac-simile d'autographe

---

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1896

PRÉFACE

Je me suis décidée à publier le *Journal* que mon père m'a légué et que je possède depuis trente-trois ans, en songeant qu'il était de mon devoir de faire connaître le maréchal de Castellane à la génération actuelle, tel qu'il était.

La duchesse de Talleyrand, ma sœur, que je viens d'avoir la douleur de perdre, m'a encouragée et aidée de ses conseils dans l'accomplissement de cette œuvre de respect filial.

Ce ne sont pas des *Mémoires*, à proprement parler, ils n'ont pas été écrits comme tels; ce sont des notes prises au jour le jour, qui racontent ce qui s'est passé autour de mon père pendant sa longue et honorable carrière.

Il était le meilleur des fils, et l'amour fanatique du métier militaire avait pu seul contre-balancer chez lui l'amour filial. Sans négliger aucun devoir de sa situation, grâce à son ordre et à sa méthode, grâce aussi à une grande activité qui ne dégénérait jamais en agitation, il trouvait chaque jour, même à la guerre, le temps d'écrire une lettre à son père, et de tracer quelques lignes sur son *Journal*.

Ce livre n'a pas besoin de préface, l'auteur s'y montre lui-même simplement et véridiquement; le lecteur le verra vivre sur une seule idée depuis son entrée au service, à l'âge de seize ans, jusqu'à sa mort.

Dès sa petite enfance, sa vocation militaire s'était montrée; il avait, à la campagne, organisé une troupe de gamins du village, très jeunes, il faut le croire, car, un jour, son père, en rentrant chez lui, vit que le billard était sans drap. Il demanda d'où venait l'accident, on lui répondit : « C'est M. Boni qui l'a coupé pour habiller son régiment. » Depuis ce jour, « son goût pour le métier des armes, comme il le dit lui-même, ne se démentit jamais ».

Né dans le grand monde, il en avait gardé les instincts, les goûts et les habitudes, tout en menant la vie de soldat fervent, instruit et sérieux. Les difficultés qu'il eut dans sa carrière vinrent de sa volonté ferme de faire observer les règlements, notamment celui sur le port de l'uniforme. Lorsque ses chefs lui conseillaient de mettre moins de rigueur dans son exécution, il répondait que si on ne faisait pas respecter celui-là, il n'y avait pas de raison pour faire exécuter les autres, et qu'il était prêt à faire tout ce que l'on voudrait, pourvu qu'on lui donnât un ordre par écrit. Aucun gouvernement ne le fit jamais. « Si vous m'ordonniez, disait mon père, de mettre les soldats en pantoufles, demain, ils seraient tous en pantoufles. » Il croyait au prestige de la tenue : « Que penseriez-vous, disait-il, d'un évêque qui vous donnerait audience en veston? »

Le 5e régiment de housards qu'il forma est resté légendaire. Pour débuter, on lui avait donné cinquante hommes « marchandise mêlée », et un seul cheval; en deux ans, il en fit, au témoignage de gens du métier, le

plus beau régiment de cavalerie légère de France (1).

Dans tous ses commandements, en France comme à l'étranger, il se fit aimer et respecter de tous : il avait pour principe qu'il valait mieux prévenir l'émeute que la réprimer, et, grâce à sa réputation de fermeté bien établie, jamais il n'eut à faire tirer un coup de fusil pour maintenir l'ordre, dans les endroits où il commandait, même pendant les temps les plus troublés.

En Espagne, à Barcelone et à Puerto Santa Maria, on garda de lui pendant longtemps un souvenir reconnaissant, pour la manière douce et ferme à la fois dont il avait exercé son commandement. A Perpignan, où il résida pendant quatorze ans, les habitants firent spontanément célébrer un service, quand ils apprirent la nouvelle de sa mort.

A Lyon enfin, qui fut la capitale d'un commandement qui s'étendait sur vingt-deux départements, sa situation était très grande. Son hospitalité était large et cordiale, sa charité inépuisable ; il avait pour principe de dépenser tout ce qu'il recevait de l'État. Son exquise politesse était celle d'un autre temps ; il l'exerçait envers le dernier sous-lieutenant aussi bien qu'envers les premiers fonctionnaires, et tous profitaient de l'exemple. Chez lui, les gens des partis les plus opposés oubliaient la différence de leurs opinions ; le commerce avait confiance en sa fermeté et lui était reconnaissant de sa sollicitude ; là, comme ailleurs, les honnêtes gens se groupaient autour de lui. Il pensait que civils et militaires doivent toujours s'entendre pour le bien général, et l'on pourra voir à la fin de ce *Journal* combien, de concert avec le préfet, M. Vaïsse, il usa de son crédit sur l'empereur Napoléon III pour

(1) *Mémoires* du général DE LA MOTTEROUGE.

contribuer aux embellissements de la ville de Lyon, qui fut complètement transformée à cette époque.

Au milieu d'une population qui avait été jusqu'alors hostile à l'armée, mon père fit aimer et respecter le soldat, et voici ce qu'un officier d'élite et de haute situation, qui servit sous les ordres de mon père à Lyon, m'écrivait à ce sujet :

« L'effet de l'arrivée du général de Castellane à Lyon « fut surtout moral. Avant lui, l'armée était presque jour- « nellement insultée ; c'est à peine si les officiers parais- « saient en uniforme en dehors du service strict. Le « maréchal changea tout cela, en donnant lui-même « l'exemple et en exigeant que tout le monde, généraux « en tête, ne parût qu'en tenue. Il voulut que l'instruc- « tion donnée aux troupes fût une véritable préparation « à la guerre, et il y réussit si bien qu'on reconnaissait « en Crimée et en Italie les divisions formées à Lyon « sous son haut commandement. »

Le témoignage d'un officier distingué de l'armée prussienne confirme ce document, car voici ce qu'il écrivait en 1853 : « Un séjour à Lyon peut servir pour chaque « troupe de bonne école préliminaire pour la guerre, et « cela d'autant plus que le maréchal de Castellane exige « une discipline extérieure plus sévère que dans toute « l'armée française. L'œil militaire découvre de suite « dans les troupes de cette garnison, surtout en les com- « parant à d'autres, une tenue bien plus sévère, une très « sérieuse activité, beaucoup plus de sûreté et un senti- « ment d'assurance personnelle dans le caractère de « chaque soldat.

« Les officiers auxquels il est défendu de porter l'habit « civil se distinguent très avantageusement de ceux des « autres garnisons. Aussi les troupes sont-elles respec-

« tées et craintes par les habitants de cette populeuse ville
« de fabriques, de sorte qu'en de pareilles conditions, une
« garnison, peu importante même, suffirait à maintenir
« l'ordre. »

Les gens dévoués à leur pays, les officiers qui aiment leur métier liront sans doute avec intérêt le récit de cette vie consacrée tout entière à la France et au devoir militaire.

Je dédie spécialement ce travail à mes petits-neveux, qui seront heureux d'y trouver un exemple et un sujet de légitime fierté.

Comtesse de Beaulaincourt Marles,
née Castellane.

Le *Journal* du maréchal de Castellane se compose de cinquante-six volumes manuscrits. Pendant la campagne de Russie, il avait emporté deux petits cahiers sur lesquels il consignait ses impressions. Il perdit tous ses bagages au passage de la Bérézina et à Kowno, et ne sauva que ces deux petits cahiers serrés dans la poche de sa capote dont ils conservent encore le pli. Ils forment les numéros 1 et 2 du *Journal*. Ayant eu la main droite gelée, il continua pendant quelque temps après son retour à écrire de la main gauche, et, depuis, il fut souvent obligé de dicter ses notes à des secrétaires.

Depuis 1831, M. de Castellane avait entrepris de rédiger ses mémoires, en se servant de son *Journal*, de notes prises par lui antérieurement à 1812, et de sa correspondance journalière avec son père. Il avait donné à cet essai le titre de *Bagatelles sur mon temps*, et il y raconte sa vie depuis son engagement au service en 1804. A partir de 1812, les *Bagatelles sur mon temps* reproduisent presque fidèlement le *Journal*.

Dans la présente publication, pour toute la partie antérieure à 1812, on a donné le texte des *Bagatelles sur mon temps;* elles ont servi, en outre, à combler quelques lacunes qui se trouvaient dans le *Journal*, particulièrement de 1816 à 1820; ces passages sont, du reste, indiqués par des notes.

JOURNAL

DU

MARÉCHAL DE CASTELLANE

CHAPITRE PREMIER

Mon début au service comme soldat au 5e d'infanterie légère. — Mort de ma mère. — Je deviens caporal, sergent. — Refus du ministre Berthier de me nommer sous-lieutenant au 5e léger. — On m'inscrit dans les gardes d'honneur. — Je reçois le brevet de sous-lieutenant au 24e de dragons. — Je pars de Pau pour rejoindre mon nouveau régiment. — Séjour à Paris. — Mon arrivée au 24e de dragons à Modène. — Départ de Modène. — Arrivée à Crémone. — Départ du 24e de dragons de Crémone pour Milan. — Installation au lazaret de Milan. — Départ de Milan. — Arrivée à Pau pour rejoindre le corps du général Junot. — Le général Mouton me prend pour officier d'ordonnance. — Entrée en Espagne. — Corps du maréchal Moncey. — Revue du général Mouton. — Je suis nommé lieutenant aide de camp. — Marche de Burgos sur Madrid. — Entrée dans cette capitale. — Emeute du 1er avril. — Départ pour l'Escurial. — Détails sur le roi Charles IV et la reine Marie-Louise. — Discussion avec le général Mouton. — Il me met quinze jours aux arrêts de rigueur. — Murat, roi de Naples. — Joseph, roi d'Espagne. — Séjour de quarante-huit heures à Bayonne. — Rapports de mon père avec l'Empereur. — Je rejoins à Miranda la division Mouton. — Bataille de Rio-Seco. — Mission en France. — Mon retour à Vitoria. — Arrivée de l'Empereur. — Combat de Burgos. — L'Empereur me refuse sa croix, quoique j'aie pris un canon. — Combat de San-Vicente. — Prises de bâtiments. — Discussion entre Soult et Mouton à ce sujet. — Départ pour Madrid. — M. d'Oms. — L'Empereur quitte Madrid. — Passage de Guadarrama. — Les boues de Valderas. — Désir de Sa Majesté de joindre les Anglais. — Arrivée à Benavente. — L'Empereur nous souhaite la bonne année. — Bruits de guerre avec l'Autriche. — Sa Majesté rentre à Paris le 23 janvier. — Je me rends à Paris en passant par Pau.

Je suis né le 21 mars 1788, à Paris, d'Adélaïde-Louise-Guyonne de Rohan-Chabot et de Boniface-Louis-André, mar-

quis de Castellane, pair de France, lieutenant général. Ma famille, issue, dit-on, d'un prince cadet de Castille, s'établit en Provence, il y a des siècles; elle a été souveraine d'une partie de ce pays (1).

Nous avons deux devises : la première : *Mai d'ounour che d'ounours* (Plus d'honneur que d'honneurs), et la seconde : *Honor ab armis.*

On me nomma Esprit-Victor-Élisabeth-Boniface. Je fus élevé chez mes parents, avec un cousin et une cousine dont mon père était tuteur : M. d'Oms et sa sœur Henriette. Joseph d'Oms était d'un caractère tout différent du mien, il était tranquille, j'étais vif; posé, j'étais léger; studieux, je détestais l'étude; il avait beaucoup moins de facilité que moi, de sorte que ma tâche était toujours plus vite faite que la sienne, cependant il était beaucoup plus savant que moi. Je l'aimais beaucoup, lui m'aimait aussi, et, de plus, il avait une entière confiance en mes lumières. Il fut tué bravement en 1809, c'est un ami que je n'ai pas retrouvé.

Nous avions comme précepteur M. l'abbé Canaple. Dans ce temps-là, la religion n'était pas en grande faveur. Il prétendait qu'il avait été forcé, à vingt-cinq ans, de se faire prêtre, qu'il n'avait jamais eu de goût pour cet état et qu'il l'avait abandonné. L'appeler « Monsieur l'abbé » était lui faire la plus vive peine, et il est depuis devenu dévot et grand vicaire de Fréjus.

Mlle Henriette d'Oms, ma cousine, était fort dévote comme son frère, elle avait de l'instruction, de l'esprit; c'était une vertueuse personne, remplie de qualités solides. Je lui portais un attachement bien vrai qu'elle méritait par celui qu'elle n'a cessé de me montrer (2).

Quand mon père devint, en 1800, préfet de Pau, je l'y suivis.

A quinze ans, je pensai mourir : les plus grands médecins,

(1) Le maréchal de Castellane, très peu préoccupé de sa généalogie, accepte une version erronée sur l'origine de sa famille. Celle-ci possédait dès le onzième siècle, d'après des chartes authentiques, la souveraineté de la ville de Castellane (Petra Castellana) en Provence, d'où elle tire son nom.

(2) Mlle d'Oms épousa depuis le comte de Contades.

M. Portal, me condamnèrent, ma famille était au désespoir; je m'en sauvai, en dépit de la Faculté. Un rhumatisme goutteux qui m'avait attaqué toutes les articulations se résolut par cinq pieds six pouces.

1804

Je fus incorporé le 2 décembre 1804, jour du couronnement de l'Empereur, dans la 4e compagnie du 1er bataillon du 5e régiment d'infanterie légère, colonel Dubreton. Je ne me rappelle pas sans plaisir ma joie en passant sous la toise de M. Goursac, quartier-maître de ce corps. J'avais alors seize ans, et mon goût pour le métier des armes ne s'est jamais démenti depuis; je montais la garde avec un soulier coupé, parce que j'avais mal au pied, quoiqu'il ne tînt qu'à moi de m'en dispenser, mais je n'ai jamais laissé personne faire mon service.

Le 5e de ligne arrivait de Saint-Domingue et comptait 120 soldats, restes de 17 bataillons successivement incorporés dans ce corps. Ce régiment se réorganisait à Pau. Le premier consul avait refusé à beaucoup d'officiers la confirmation des grades obtenus aux colonies. M. Dubreton, depuis lieutenant général, rendu célèbre par sa vigoureuse défense de Burgos, n'obtint qu'avec peine de garder son galon de colonel; on ne voulait lui reconnaître que celui de major. Malgré l'état précaire dans lequel il resta pendant quelques mois, il n'en établit pas moins une discipline sévère dans ce régiment, où beaucoup de conscrits furent envoyés.

Mon sergent-major, bon militaire, bien élevé, était M. Laidet, devenu lieutenant général et député. Le lieutenant général Achard était alors l'adjudant-major de mon bataillon; les soldats en faisaient cas et disaient : « Avec celui-là, quand il est de semaine, il n'y a pas à badiner, faut être propre pour la garde. » Ils se moquaient d'un autre adjudant-major et disaient : « C'est un bien brave homme; il n'y a pas à se gêner, cela lui fait mal de mettre un soldat à la salle de police. » J'appris ainsi dans les chambrées que, pour réussir avec le

soldat, il fallait être ferme et juste, et que la faiblesse n'excitait que son mépris.

J'accompagnai, avec une permission du colonel Dubreton, mon père dans une tournée. Le colonel Lacroix, du 86e de ligne revenant de Saint-Domingue, en présentant à Bayonne son corps d'officiers à mon père, lui dit : Mon général, ce sont de pauvres « aufragés ». Cet officier supérieur commandant en chef par ancienneté une plaine à Saint-Domingue écrivait : « Lacroix, chef de brigade, commandant supérieurement la plaine du Cul-de-sac. »

1805

Je perdis ma mère le 22 janvier 1805. Depuis longtemps, elle avait une santé déplorable; elle supporta ses cruelles souffrances avec un grand courage. La veille de sa mort, elle me fit sortir de sa chambre pour que j'ôte mon gilet d'uniforme, tant il lui déplaisait que je fusse soldat. Mes parents m'avaient vu m'engager avec un vif chagrin : enfant unique, c'était tout simple. Ma mère était une femme de beaucoup d'esprit, d'un caractère difficile; je la regrettai, mais je l'aimais moins que mon père, facile à vivre et d'un esprit vif et étendu.

Le colonel Dubreton avait sollicité du ministre de la guerre une sous-lieutenance pour moi dans son régiment. Le ministre Berthier refusa, à cause de mon peu d'ancienneté de sous-officier. On me porta alors, comme si je n'avais pas été au service, sur un contrôle de jeunes gens s'offrant à servir en qualité de garde d'honneur auprès de l'Empereur. Le comte de Ségur, grand maître des cérémonies, devait les commander; ce corps ne se forma pas. Quelques-uns des inscrits reçurent, le 10 février 1806, le brevet de sous-lieutenant; je fus du nombre, ainsi que le duc de Mortemart, qui servait dans le 1er de dragons. Je fus placé au 24e de dragons. La jolie chanson du vicomte de Ségur dont le refrain est : « *Vivent les dragons! ils sont sans façon et sans cérémonie* », influa sur ma destinée. Je préférais cette arme aux housards, que j'ai tant aimés depuis.

A dix-sept ans et demi, une chanson est un motif suffisant pour prendre une détermination; de sergent de carabiniers, je devins sous-lieutenant de dragons. Mes épaulettes me transportèrent de joie; j'échangeai mes guêtres contre des bottes à l'écuyère, mes galons et mes épaulettes de laine contre des épaulettes d'argent. Comme je sortais de l'infanterie, il y avait avantage pour moi à entrer dans les dragons, où l'on servait alors à pied et à cheval.

Je voyageai avec le duc de Fitz-James de Pau à Paris. A mon arrivée, je dînai chez l'archichancelier Cambacérès, qui me traita à merveille; je lui avais apporté des ortolans et des grives de Jurançon, de la part de mon père; c'était bien prendre le chemin de son cœur. Je retrouvai à Paris mon oncle, le vicomte de Castellane, aussi remarquable par son esprit que par sa gaieté. Il était doué d'un grand courage et avait eu une des vies les plus agitées qui puissent se rencontrer. Prisonnier au Luxembourg, au commencement de la Révolution, il avait échappé à la guillotine en sautant du grenier sur une des corniches du bâtiment.

Je passai, en quittant Paris, vingt-quatre heures à Reuil, château de la duchesse de la Rochefoucauld, ma tante, devenue depuis ma belle-mère. J'étais accompagné d'un petit Basque nommé Ayhartz, qui m'a suivi dans toutes mes campagnes.

1806

Le postillon, qui avait entendu dire que j'allais à l'armée, me mena à deux postes sur la route de Strasbourg; il me fallut revenir sur mes pas pour reprendre la route de Fontainebleau. Je séjournai à Lyon et je passai six jours à Turin. Le général Menou, gouverneur général, avait avec lui son Égyptienne de femme; je ne la vis pas. Je restai aussi trois jours à Milan, brillante résidence du vice-roi, le prince Eugène, et je rejoignis le 24e de dragons à Modène, fort jolie ville de 24,000 âmes.

Le quartier général était Sainte-Marguerite. Il y avait deux terrains de manœuvres assez bons. La place du Palais était

suffisante pour défiler la parade; les vivres étaient bon marché. Les officiers étaient très bien reçus dans la société, qui est fort agréable. Il y avait de beaux bals, de jolis concerts; les femmes étaient charmantes. Notre colonel, M. Delort, avait fait la conquête de la plus belle, Mme S..... Le préfet, M. Pasini, ne faisait pas grands frais pour la garnison; il n'invita pas même une seule fois le général Scalfort, qui commandait notre brigade; il se contentait d'honorer de sa présence le théâtre Rangone, dans une loge au rez-de-chaussée, où il venait avec une femme, son amie. Nous ne le goûtions guère, et nous avions la méchanceté de nous placer souvent trois ou quatre, en manteau et en casque, au parterre, devant sa loge, pour l'empêcher de voir le spectacle.

Le roi de Naples prit à son service un chef d'escadron du régiment, M. Thomas, qui n'aura certes pas été d'une grande utilité pour la formation de son armée. Ce chef d'escadron demandait un jour à un capitaine de quel pays étaient les Grecs, et il ajoutait : « J'en ai souvent entendu parler, je n'ai jamais été chez eux. »

1807

Nous quittâmes Modène en mars 1807; nous fûmes reçus à Reggio par les 23e et 30e de dragons. Les soldats en route en Italie sont toujours couchés sur la paille; un vieux dragon de ma compagnie, nommé Lecointre, me voyant souffrir horriblement du froid, me dit : « Mon lieutenant, prenez mon manteau par-dessus le vôtre; moi, j'ai la peau dure, cela m'est égal. » Je le refusai. Nous traversâmes le Pô en barque; une neige épouvantable et un gros vent rendirent notre passage difficile et pénible. Nous étions à Crémone le 9 mars. Crémone est une grande villasse; les femmes y sont jolies, les fourrages bons et bon marché. Cette ville est malsaine : les hôpitaux français en Italie recevaient, en juillet, beaucoup de malades des fièvres; nos soldats commençaient à se rétablir à la fin de septembre. Les Crémonois n'aimaient par les Fran-

çais : nous étions reçus dans une seule maison, la Casa Asti, dont la maîtresse était bonne et accueillante; quatre demoiselles Magio et Asti, spirituelles et gracieuses, et deux Anglais prisonniers, composaient le fond de cette société.

La liberté de paroles des jeunes personnes étonnerait en France; elles s'ingéniaient pour découvrir nos aventures de grisettes, afin de nous en parler dans nos jeux innocents. Les mères louaient leurs filles de leur habileté à faire des découvertes vraies ou fausses en ce genre. Certaine ferblantière, dont on me gratifia, un jour que j'étais sur la sellette, fut une source de joie pour les douairières du salon.

Cette réunion, je le conçois, aurait été peu agréable pour bien des gens. Ne sachant où passer mon temps, j'y allais de neuf heures à minuit, car je devais me lever à trois heures du matin pour la manœuvre. Je ne m'y amusais pas trop au commencement; je finis par m'y plaire. Cela m'a de plus en plus convaincu qu'un militaire doit toujours, s'il le peut, aller dans le monde.

Un gros lieutenant instructeur de notre régiment, M. Collin, m'assurait chaque jour avec pédanterie que, galopant continuellement, je me casserais le cou; lui allait toujours au petit pas et partait pour la manœuvre une heure avant les autres, afin d'arriver à temps. Un jour que je faisais l'agréable chez des marchandes de modes, j'entends un bruit effroyable dans la rue. Un casque entre dans la boutique; je sors et je trouve mon énorme Collin roulé par son cheval, son sabre d'un côté, lui d'un autre, hurlant comme un âne. Je me pouffais de rire en lui disant : « Voilà ce que c'est, mon cher Collin, d'aller toujours au pas; on se casse le cou. »

Une jolie personne se mettait constamment à la fenêtre, vis-à-vis de la pension où nous mangions, à l'heure où nous nous y rendions. Je me passai plus d'une fois de soupe pour faire télégraphe avec elle. Un jour, elle me lança quelque chose à la tête. Je pris le parti de lui écrire et je jetai mon billet dans une fenêtre du rez-de-chaussée. Elle descendit pour le prendre. Je l'avais maladroitement placé, elle fit pendant une demi-heure des efforts inimaginables pour attraper cette

malheureuse lettre; enfin, un domestique arriva, prit l'épître et la porta à madame sa mère. J'avais signé Victor, elle se persuada que je voulais épouser sa fille, et elle fut s'enquérir de ce Victor à l'un de mes camarades, en me désignant comme un grand blond et en lui disant qu'elle était disposée à me donner sa fille, malgré son chagrin de s'en séparer. M. de Vanssay, sous-lieutenant, me demanda si j'avais écrit à quelque jeune personne et signé Victor, il me raconta la chose et ajouta qu'il avait répondu que mon intention n'était pas du tout de me marier. J'étais assez embarrassé, dans le principe, ne sachant pas l'italien, pour écrire mes billets. Je pris le parti de faire une circulaire que M. Dubois-Dubays, autre sous-lieutenant de ma compagnie, me traduisit. Il y avait un « *Fuoco divoratore* » qui faisait toujours un grand effet.

Le 24e de dragons quitta Crémone le 8 juillet 1807. On avait la manie de nous faire marcher toute la nuit, ce qui est funeste à la santé des hommes et des chevaux; il est bien préférable de souffrir un peu de la chaleur. Le 10 juillet, nous arrivâmes à Milan et nous nous installâmes au Lazaret, où, soldats et officiers, nous étions assez mal logés sous la tuile. Ce séjour entouré d'un fossé fangeux était malsain, et l'éloignement de la ville était incommode. Le Corso, où les voitures venaient se promener tous les jours, était très brillant, surtout le dimanche; il passait près de notre demeure, dont c'était le beau côté. Au bout du cours était le Fuorum Bonaparte, que l'on construisait sur l'emplacement de l'ancien château, démoli en partie; il n'en restait plus que les casernes, où nous avions un escadron; on y faisait une arène dans le genre de celle de Vérone, et un jardin anglais. Milan était très brillant. Le vice-roi et la vice-reine, princesse de Bavière, y étaient fort aimés; la cour était établie sur le modèle de celle de l'Empereur.

Je fus à une belle fête chez le grand chambellan Litta, honorée de la présence du vice-roi. Cette fête ne le cédait en rien aux plus belles de Paris; les chambellans étaient en rouge, les écuyers en bleu de ciel, comme ceux de l'Empereur, avec des broderies d'argent différentes; quand Sa Majesté se rendait en Italie, ils faisaient le service près de lui, comme

Roi. M. le comte de Marescalchi, ministre des affaires étrangères, habitait Paris; il m'envoya des lettres de recommandation pour plusieurs dames de la société, entre autres pour Mme Castiglioni, née Litta, qui me reçut avec une grande bienveillance et me pria à dîner une fois pour toutes; je connus chez elle les principaux membres de la haute société de Milan; les généraux de division Clausel, Pully, Mermet, Charpentier, Baraguay d'Hilliers, me traitèrent avec bonté.

Il y avait à Milan un restaurateur français nommé Vieillard, le Robert du lieu. A propos de Robert, on me conta que ce célèbre restaurateur de Paris s'était fait cuisinier du prince Murat. A la bataille d'Eylau, il y eut un mouvement de déroute, et il criait à tous les soldats : *Sauvez le cuisinier du prince! Je suis le chef de bouche du prince! sauvez-moi, je suis père de famille!... Mon Dieu! ce que c'est que l'ambition!*

Mon père se gênait pour me donner une pension suffisante. Je menais quelquefois mes camarades dîner chez ce Vieillard; j'étais, comme on dit vulgairement, estimé de mes chefs et aimé de mes camarades.

J'eus particulièrement à me louer des bontés de M. le colonel Delort, excellent officier, spirituel et aimable; il tenait fort bien son régiment et faisait des vers avec facilité. Mon capitaine, M. Pictet, était de Genève; c'était un homme instruit et capable : il a été tué chef d'escadron de la garde. Le lieutenant de ma compagnie, vieux soldat nommé Valentin, tué depuis en Catalogne, était aussi fort bon camarade.

J'étais fort attaché au 24e de dragons, mais fâché que nous fussions grosse cavalerie, quoique nous missions avec le plus grand soin sur tous nos contrôles : *Cavalerie légère*, avec des lettres d'un pouce. Le 24e, avant d'être dragons, était 15e cavalerie, autrefois Lorraine. Un grand nombre d'officiers étaient encore, à cette époque, d'anciens cavaliers de Lorraine. Le 24e était beau, manœuvrait à pied, comme bataillon, mieux qu'un régiment d'infanterie, et, à cheval, il ne le cédait à aucun régiment de cavalerie. On nous supprima les tambours. Les dragons, sur le pied où ils étaient alors, étaient une belle et bonne arme pour l'instruction d'un jeune homme, mais très

pénible; ce qui fait que, comme il y a un grand nombre de paresseux, on ne l'aimait guère. J'avais moi-même pris un grand goût pour les housards, où je croyais, comme simple officier, avoir plus d'occasions de me distinguer. Notre régiment était au désespoir de ne pas faire partie de la Grande Armée, et nous appelions de tous nos vœux cette destination.

Le 1er octobre 1807, le colonel Delort me donna une permission pour me rendre à Pau. J'arrivai à Turin le même jour. Cette ville de 80,000 âmes était sûrement une des plus belles de France. La galerie de trente pieds de largeur percée dans le roc, sur le mont Cenis, était la limite des départements du Pô et du Mont-Blanc. Au fort Barreaux, on quittait ce dernier département pour entrer dans celui de l'Isère; l'air d'aisance des habitants contrastait avec l'air déguenillé des pauvres Savoyards. J'arrivai le 9 octobre à Pau.

Le général Junot rassemblait à Bayonne l'armée destinée à rentrer en Portugal. Je fus au moment de partir avec lui, mais le général de division Mouton, aide de camp de l'Empereur, arriva à Saint-Jean-Pied-de-Port pour y organiser la division des Pyrénées occidentales. Cet officier général avait été en garnison à Pau, alors qu'il était colonel du 3e de ligne; mon père l'avait bien traité, et il lui en avait conservé de la reconnaissance. Il écrivit sur-le-champ au ministre de la guerre pour demander de me nommer son aide de camp, lieutenant, et il me prit en attendant pour officier d'ordonnance.

1808

Janvier. — Le général Mouton reçut, dans les premiers jours de janvier, l'ordre d'inspecter les corps d'armée qui rentraient en Espagne. Nous passâmes la Bidassoa le 21; nous logeâmes à Irun, chez l'alcade du lieu. Nous nous arrêtâmes à Tolosa. En sortant de cette jolie ville on entre tout à fait dans les montagnes. Nous fûmes le 23 à Mondragon, nous traversâmes le 24 les gorges de Salinas et arrivâmes à Vitoria, où le vieux maréchal Moncey avait son quartier général. Son armée,

composée de corps provisoires formés de compagnies de différents régiments et organisée à la hâte avec des conscrits jeunes, faibles et malingres, peupla promptement les hôpitaux; ces enfants mal instruits ne pouvaient guère par leur contenance en imposer aux Espagnols.

Le général Grouchy se rendit à Logroño avec sa division provisoire de dragons. Chaque régiment était commandé par un major et formé de compagnies de divers corps; chacune avait sa comptabilité particulière, apportait son esprit et ne prenait aucun intérêt au régiment. Ce système des corps provisoires est détestable.

Je fis, à un dîner chez le maréchal Moncey, connaissance avec M. Michel Alava, capitaine de vaisseau espagnol, homme bien tourné, d'un véritable mérite, et aussi avec plusieurs Espagnols qui, suivant l'usage du pays, m'ont offert toute leur maison, c'est-à-dire rien.

La ville offrit, le 28 janvier, aux officiers français un bal nombreux; le souper était magnifique. Je vivais dans l'ennuyeuse société du marquis Alameda, chez lequel logeait mon général, dans l'espoir de prendre la prononciation espagnole.

Février. — M. de Turenne, officier d'ordonnance, chargé d'ordres pour l'armée du Portugal, arriva le 5 février; il ne put aller plus loin à cause d'un lumbago. Le lieutenant de Vence, aide de camp du ministre de la guerre, apporta l'ordre de nous mettre en mouvement. La première division partit le 6 février pour Burgos. Le général Mouton passa avec une imperturbable patience les revues des régiments provisoires, la plupart en très mauvais état; les deux bataillons prussiens et irlandais étaient particulièrement mal vêtus. Nous nous rendions sur le terrain à sept heures du matin, nous y restions jusqu'à la nuit, par un temps froid mêlé de neige. Le général Mouton a vu avec le même soin le dernier coin de giberne du dernier homme du corps d'armée que celui du premier; besogne utile, et non amusante. Ce qu'il y avait de mieux était un beau bataillon du 16e léger, régiment longtemps commandé par le général Harispe, alors chef d'état-major du général Moncey.

Je partis de Vitoria le 13 février. La neige tombait en abondance; je logeai à Miranda, sur l'Èbre, premier gîte de Castille; je dînai avec du pain espagnol sans levain, n'ayant pas eu le temps de faire cuire ma ration de viande. Le général Mouton me rejoignit le 15; le 16, nous arrivâmes à Pancorbo, par un vent et une grêle épouvantables. Le chemin dans une gorge, au milieu des hautes montagnes, est beau; ce passage est facile à défendre. Nous étions le 17 à Briviesca, gîte où je dormis sur un banc, dans une chambre enfumée. Le feu était au milieu, il n'y avait pas de cheminée, la fumée sortait par un trou pratiqué dans le toit. En arrivant à Burgos le 18, j'y trouvai ma nomination de lieutenant aide de camp du général Mouton; il y continua ses revues. Les régiments provisoires de dragons étaient mieux tenus que ceux d'infanterie; le général Grouchy les fit manœuvrer par un très grand froid dans la plaine de Burgos. Le général Privé commandait sous ses ordres; il avait un beau ceinturon brodé qu'il ne quittait jamais. Mon hôte, capitaine de vaisseau, m'avait présenté à la tertulia (*assemblée*) du général Valdès; on y jouait aux deux sous, au biribi.

Je fus envoyé, le 27 février, avec deux dragons à Pampelune; je logeai à Briviesca chez l'archidiacre; j'y eus une cheminée, je n'en avais pas vu depuis Bayonne. J'y rencontrai le capitaine Bataille, aide de camp du vice-roi d'Italie, qui changeait de bidet; il revenait de Lisbonne et allait à Paris. Je l'avais vu à Milan, peu de temps auparavant; cela ne m'étonna pas, nous étions alors accoutumés à nous retrouver aux extrémités opposées de l'Europe. Je poussai, le 28, jusqu'à Miranda; je logeai le 29 à Vitoria, chez le capitaine de vaisseau Alava.

Mars. — Je dînai le 1er mars à Salvatiera, occupé par un détachement du 12e de ligne commandé par le chef de bataillon Barthélemy; cet officier supérieur savait faire la cuisine, talent très utile en Espagne. Je fis dix lieues de pays par des chemins affreux; je ne m'en serais jamais tiré sans un guide pour arriver à Ochoudiano, où je m'établis chez le curé. Je remis à Pampelune, le 2 mars, mes dépêches au général de

brigade d'Armagnac, commandant par intérim la division Merle. Les Espagnols ne voulaient pas nous remettre la citadelle; on y faisait la distribution du pain, une corvée fut commandée sous ce prétexte. Les soldats s'arrêtèrent sur le pont-levis et se mirent à jouer avec des boules de neige. La garde espagnole s'amusait à les regarder; elle fut dans l'impossibilité de lever le pont, quand un bataillon, débouchant au pas de course des rues avoisinantes, traversa les glacis et s'empara de la citadelle.

La plupart des officiers français furent bien reçus à Pampelune et admis à la table de leurs hôtes, qui se montrèrent plus hospitaliers qu'en Castille. J'étais logé chez l'ingénieur de la province, sa femme était fort jolie; il me mena à une assemblée où l'on jouait au loto-dauphin.

Je me rendis le 5 mars, à franc étrier, de Pampelune à Bayonne, où se trouvait le grand-duc de Berg. La ville lui donna une fête à la salle de spectacle; les planches couvrant le parterre manquèrent, et le prince Murat resta seul de la contredanse avec sa danseuse. Il était sur le plancher du théâtre; les six autres figurants furent engloutis. Des femmes se trouvèrent mal; il n'y eut pas d'accident grave.

Je pris de nouveau un bidet de poste, le 13 mars, et j'arrivai le 15 au matin à Burgos; le grand-duc de Berg en partait. Je rejoignis, le 16, le général Mouton à Aranda.

M. de Bongars, officier d'ordonnance de l'Empereur, fut expédié au général Junot, à Lisbonne, pour l'instruire de notre marche.

Le quartier général du prince Murat fut porté, le 18 mars, à Frechillo de la Fuente, mauvais village. Un officier espagnol nous apprit la révolution de Madrid qui mettait le roi Ferdinand sur le trône; on avait forcé son père à abdiquer.

Nous ignorions complètement notre destination. On parlait publiquement, au quartier général, de notre embarquement pour Ceuta; accoutumés à l'idée d'aller au bout du monde si cela plaisait à l'Empereur, ce voyage d'Afrique nous souriait assez. Nos soldats étaient jeunes, mais nous savions qu'aussitôt qu'il plairait à Sa Majesté de donner un numéro aux régiments

provisoires, ils prendraient de l'esprit de corps et deviendraient excellents; cela est arrivé, et plusieurs ont joui d'une haute réputation.

J'eus un banc pour lit; bonne fortune enviée dans ce triste gîte. Nous couchâmes, le 19, à Somosierra; le grand-duc de Berg se rendit de sa personne à Buitrago, vilain bourg où le quartier général s'établit le 20. Ce prince avait un véritable costume de théâtre : des cheveux longs, bouclés, tombant sur ses épaules, un shako cramoisi et des pelisses magnifiques.

Le 21, nous fûmes à Almolar; le 22, au château de Saint-Martin, à une lieue et demie de Madrid, où nous fîmes notre entrée le 23. Le hasard procura un billet de logement au général Mouton chez le comte de Fernand-Nuñez, dont j'étais parent.

Le 25 mars, jour de la fête du grand-duc de Berg, nous lui présentâmes nos hommages; il nous a tous embrassés.

Je fus frappé de voir le comte de Fernand-Nuñez prendre devant sa femme, dans le salon, après le dîner, un cigare pour fumer. Il partit avec le duc de l'Infantado et autres grands d'Espagne pour aller au-devant de l'empereur Napoléon. Je fus avec Edmond de Périgord chez la duchesse douairière d'Ossuna. Nous l'avions connue à Paris; sa fille, la marquise de Santa-Cruz, était très belle.

M. Denniée était intendant général de l'armée; son fils, inspecteur, lui était attaché.

Le prince de Salm-Kirbourg, sous-lieutenant, officier d'ordonnance de l'Empereur, arriva le 31 mars; je l'avais connu enfant, je ne le trouvai pas beaucoup grandi. Il tint un rang distingué parmi les joueurs de l'état-major, où il y en avait d'assez intrépides; on entendait continuellement dans le salon de service : « Un napoléon, tête ou face! »

Avril. — Le 1er avril, à l'approche de la nuit, le peuple donna des coups de couteau aux chevaux de la garde, sur la grande place; il jeta des pierres aux Français. Je fus poursuivi jusqu'à un couvent peu éloigné du lieu de la scène, où était caserné un régiment du grand-duché de Berg. Une compagnie était déjà sous les armes; elle fit un à gauche vers le

peuple et délivra, par ce mouvement, plusieurs Français. Je courus rendre compte de cet événement au général Grouchy, gouverneur de Madrid; les troupes prirent les armes, on fit des patrouilles, et tout rentra dans l'ordre.

Le grand-duc de Berg passa successivement en revue les divisions du corps du général en chef Dupont.

J'étais logé chez don Juan Manuel de Zorzano Isoria. Un jour que je rentrais à onze heures, après une longue attente à la porte de la maison, il me fallut la faire enfoncer à coups de hache par la patrouille espagnole.

Le comte de Beauharnais, ambassadeur de France, donna, le 5 avril, un beau bal; on n'en avait pas vu, à Madrid, d'aussi nombreux depuis plusieurs années. Le prince de la Paix ne souffrait pas de grandes réunions; cet ex-favori, en exécration aux Espagnols, était gardé à vue par les gardes du corps.

Une compagnie basque organisée, pour la garde du grand-duc de Berg, par mon père, préfet des Basses-Pyrénées, arriva en quinze jours de Bayonne à Madrid; cette troupe était composée d'hommes très forts, en costume de leur pays.

M. de Beauharnais avait servi la révolution en faveur de Ferdinand, croyant agir dans les intérêts de l'Empereur; il s'était trompé. Ce petit ambassadeur était fort peu capable; il fut rappelé, le 10 avril; M. de La Forêt le remplaça.

Le général Mouton prit, le 11 avril, à l'Escurial, le commandement d'une division chargée de la garde du roi Charles IV. Le costume de ce prince me frappa; il avait soixante-dix ans, était gros, assez grand; il avait l'air très peu spirituel. Son habit droit, à la française, était couvert de plaques de différents ordres, garnissant sur deux rangées l'espace entre son épaule et la poche de son habit; il portait des bas gris remontant par-dessus ses culottes. La raide petite reine Marie-Louise, droite, crêtée, se tenait toujours derrière Sa Majesté; elle ne quittait jamais le roi et le gouvernait entièrement.

Nous logions dans la maison du prince de la Paix; cela me porta malheur apparemment : j'y fus désagréablement et

assez dangereusement blessé. Le chef d'escadron Baudry, mon camarade, avait perdu le bout du fourreau de son épée, il montait l'escalier devant moi, en gesticulant; malgré sa petite taille, la lame m'était entrée dans le genou. Je n'eus qu'au bout de quelques jours la certitude de ne pas rester boiteux. Je dus malgré cela, le 15 avril, aller à franc étrier à Madrid porter des dépêches du roi Charles IV, ou plutôt de la reine, au grand-duc de Berg. Ce prince me fit repartir quelques heures après; je roulai sous mon bidet, mauvais remède pour ma jambe malade. La France ne reconnaissait pas Ferdinand VII comme roi.

J'étais tous les trois jours de service auprès de Charles IV; je l'accompagnais à cheval, à la promenade, à côté de sa voiture; son escorte était composée de seize carabiniers, moitié de chaque nation. Charles IV me recommandait d'entremêler les Français avec les Espagnols et de surveiller ces derniers. Il mourait de la peur d'être enlevé; il me répétait chaque fois : « Vous avez un joli cheval, ne me laissez pas emmener. » Il était dans sa voiture avec la reine; ils avaient entre eux deux la petite fille du prince de la Paix. Notre service fut actif à l'Escurial : sur trois aides de camp, il y en avait un près du roi, un autre chez le général Mouton; le troisième était ordinairement à cheval sur la route de Madrid pour la correspondance des souverains.

Le général Mouton passa successivement la revue d'un bataillon du 5e d'infanterie légère, mon ancien régiment, de la 2e légion étrangère, d'un beau bataillon suisse, du 2e régiment, commandé par M. de Castella, homme de cinquante ans, bon vivant, trouvant avec raison le séjour de l'Escurial fort triste. La situation de ce palais, au pied d'une montagne, sur une éminence, n'est pas autrement gaie. Le château a la forme d'un gril : la plus grande partie est occupée par des moines, la plus petite par le roi; le reste du village se compose de casernes, de bâtiments destinés aux gens de la cour. Les biches et les cerfs se promènent par troupeaux dans la forêt. Nos soldats en tuèrent quelques-uns; cela déplut au roi, et on le défendit très sévèrement. Une compagnie de grena-

diers français occupait les portes du palais, de concert avec les gardes wallones et espagnoles. Les officiers de service des deux nations couchaient dans une salle des gardes, sur des matelas. Peu savaient ou voulaient parler français; nos conversations n'étaient donc pas longues.

Je pris, le 21 avril, à Gualapajar, le commandement de cinquante cuirassiers, et j'escortai avec cette troupe, le 22, jusqu'à Las Rosas, le roi Charles IV qui se rendait en France.

Mai. — Il y eut, le 2 mai, une émeute à Madrid; le prince Murat dissipa les révoltés après un combat dans les rues qui fut assez vif. Le commandant Baudry fut assailli à coups de fusil dans la forêt de l'Escurial, en revenant à notre quartier général.

Le général Mouton était désespéré d'être loin de l'Empereur. Amoureux à Paris de Mme L..., dont le vicomte de Castellane mon oncle s'occupait pendant ce temps-là, fort ennuyé du séjour à l'Escurial, cela lui avait pris sur les nerfs et l'avait fait sortir de son caractère. Il se servait toujours à table le premier, et passait la cuiller en disant : « A vous, messieurs. » Si on lui offrait quelque chose, il répondait : « Si j'en voulais, j'en demanderais. »

Traversant le salon de service où nous jouions, faute d'autres distractions, au petit palet et au sou, il nous demanda avec hauteur si nous faisions un tripot de sa maison.

Invités tous à dîner chez le colonel Castella avec lui, le général Mouton fit dire le matin : « L'aide de camp de service m'accompagnera », sans parler des autres en aucune façon. J'y fus en conséquence de mon côté. A son entrée, le général Mouton vint droit à moi, me demandant si on ne m'avait pas dit qu'il ne voulait que l'aide de camp de service. Baudry arriva, salua M. de Castella; le général Mouton se leva en colère : « Il est plaisant, monsieur, que vous vous rendiez plutôt à l'invitation de M. de Castella qu'à mes ordres. » Puis, se retournant vers son neveu : « Perrin, allez dîner chez moi avec l'officier de garde. » Je sortis avec lui, pensant bien que je ne mangerais pas tranquille. Le lendemain, le général Mouton fit dire au chef d'escadron Baudry de faire son

paquet; ce dernier eut une explication vive et prouva au général qu'il avait tort.

J'écrivis au général Mouton pour lui demander de me faire placer dans un régiment et de me donner un congé en attendant. Le général Mouton m'envoya pour quinze jours aux arrêts. Son neveu Perrin pleurait à chaudes larmes de ne pouvoir faire comme nous. J'écrivis une lettre au général Mouton, et je chargeai son secrétaire Blanchard de solliciter une réponse; la voici :

« L'Escurial, le 7 mai 1803.

« *A Monsieur le lieutenant Castellane.*

« Mon secrétaire m'a dit que vous me demandiez une ré-« ponse. La faire prouve beaucoup quand elle est si peu « méritée. Vous saurez donc, puisque vous le voulez absolu-« ment, que je vous ai pris par attachement pour votre père, « et qu'en vous conservant après avoir violé mes ordres et « provoqué par des défauts d'égards trop souvent réitérés ce « que vous appelez des humiliations, je donne encore à votre « père une grande preuve de mes sentiments pour lui.

« Vous garderez les arrêts de rigueur pendant quinze jours, « et ensuite vous connaîtrez ma décision sur le congé que « vous sollicitez.

« Sachez de plus, Monsieur le jeune homme, que je vous « dégage de toute reconnaissance, et soyez bien convaincu « que je n'ai vu que monsieur votre père dans mes procédés « pour vous.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« *Signé* : MOUTON.

« *P.-S.* — Trêve d'écritures. »

J'étudiai l'espagnol, l'italien, et la théorie, pendant mes arrêts; le général Mouton me traita à merveille à ma sortie, m'assura qu'il ne me savait aucun mauvais gré de ce qui s'était passé, et qu'il voulait me servir de tous ses moyens, qu'il pensait beaucoup de bien de moi.

Le général de division Frère remplaça, le 19 mai, le général Mouton, dans le commandement de la division; nous fûmes à Madrid.

Le général en chef Dupont partit de Madrid pour Cadix, le 22 mai, avec deux divisions d'infanterie, la division de cavalerie Fresia, composée de la brigade de dragons du général Privé et d'une brigade de chasseurs à cheval.

Les brigades provisoires de cuirassiers et de housards restèrent à Madrid, sous les ordres du général de division Grouchy, gouverneur de cette ville.

Le grand-duc de Berg était au château de San-Martin.

Le général Lebrun, aide de camp de l'Empereur, arriva le 31 mai à Madrid.

Nos troupes ne rendaient dans le principe aucun honneur à Ferdinand VII, la France ne le reconnaissant pas pour roi. Peu avant son départ pour Bayonne, l'ordre fut donné aux gardes de sortir et aux tambours de battre aux champs, on le lui devait même comme prince royal, Ferdinand en fut dans l'enchantement.

La haine des Espagnols contre le prince de la Paix était portée au dernier degré, tous soupiraient après son exécution, et racontaient avec joie dans les cafés la manière sévère et dure avec laquelle il était gardé.

Juin. — Il y eut, le 10 juin, une alerte, un bâtiment s'écroula, les habitants crurent à une bataille, ils se mirent à courir dans tous les sens, se réfugiant dans les maisons, fermant les boutiques, les gardes prirent les armes, on fut assez longtemps à découvrir le motif de cette panique.

Le général Vattier Saint-Alphonse fut dirigé, le 12 juin, avec sa brigade de housards, sur la route de Valence. Il venait de recevoir, en sa qualité d'écuyer de l'Empereur, le titre de comte, avec une dotation de 55,000 francs de rente.

Nous apprîmes, le 15 juin, la nomination du grand-duc de Berg, Murat, au trône de Naples, et l'avènement du roi Joseph au trône d'Espagne.

Le général Savary, aide de camp de l'Empereur, prit, le 18 juin, le commandement des armées d'Espagne, sous les

ordres du roi de Naples; par cette disposition, le maréchal Moncey se trouva sous les ordres d'un général de division. Le général Mouton eut sous lui les deux divisions Morlot et Gobert. Le 26 juin, l'Empereur l'appela à Bayonne pour y organiser une division d'élite.

Nous partîmes le 27, voyageant jour et nuit, mon général en voiture, moi à cheval. Je pris les devants, le 30, à Bergara, et j'arrivai à Bayonne dans la soirée. Je rencontrai, à Irun, le chef d'escadron Baudry portant au général Mouton l'ordre d'attendre sa division. J'en avais trouvé une partie en route. Ma joie d'être dans la maison paternelle ne fut pas longue; à onze heures, le lendemain, le prince de Neufchâtel me remit des dépêches pour le général Mouton.

L'intention de l'Empereur était que je repartisse sur-le-champ. Mon père fut voir le major général. M. d'Oms, mon cousin, récemment nommé sous-lieutenant, devant rejoindre en Espagne, fut chargé de mes dépêches. Le prince de Neufchâtel m'autorisa à rester deux jours, à la condition de ne pas me montrer à Marac au jeu de l'Impératrice.

Une junte avait été convoquée à Bayonne par l'Empereur pour y confectionner une constitution. Ces députés dînaient chaque jour, soit chez le prince de Neufchâtel, soit chez le duc de Bassano, ou chez mon père, préfet des Basses-Pyrénées. Chacun d'eux en recevait trente, d'après l'ordre de l'Empereur. Sa Majesté ne voulait pas que ces Espagnols eussent à s'occuper de leur dîner; ils étaient charmés de sa politesse. La plupart de ces députés sont devenus, depuis, les ennemis de l'Empereur. Ils ne laissaient percer alors que de l'admiration pour sa personne.

Voici la lettre du grand maréchal à ce sujet à mon père :

« Sa Majesté désire, Monsieur le préfet, que vous organisiez « votre maison de manière qu'à compter d'après-demain, ou du « 1er juin, vous puissiez avoir tous les jours trente couverts à « votre table, pour lesquels vous inviterez chaque jour au moins « vingt-cinq Espagnols, de ceux qui vont arriver ou qui sont « déjà arrivés pour la junte. Nous causerons ce soir de la salle « que vous m'avez offert de faire préparer pour cette junte.

« Je vous prie d'agréer l'assurance de ma parfaite considé-
« ration.

« *Signé* : DUROC.

« Bayonne, le 27 mai 1808. »

M. Bouvier-Dumolard, depuis préfet, alors à Bayonne comme auditeur, me raconta que mon père avait fait, par son esprit, le charme du salon de Marac. Il avait le privilège de tout dire à l'Empereur. Sa Majesté aimait à causer avec lui, se plaisait parfois à le taquiner. Un jour, il lui dit : « Castellane, vous êtes un pacha ici; les préfets, une fois à cent lieues de la capitale, ont plus de pouvoir que moi. — Oui, Sire, les préfets font payer les impôts, vous fournissent des hommes pour faire la guerre, pendant qu'ils maintiennent la paix dans l'intérieur; en un mot, les préfets sont les cuisiniers de la gloire : ils apprêtent les plats, vos généraux les mangent. »

Mon père m'avait souvent raconté qu'on pouvait tout dire à l'Empereur, surtout en tête-à-tête. Il écoutait et laissait parler, ce qui n'arrive pas à tous les souverains.

Lors du départ de Charles IV pour Compiègne, l'Empereur prescrivit au préfet de le haranguer à sa sortie de la ville. Mon père, fort embarrassé pour féliciter un roi venant d'être détrôné, lui dit l'équivalent de : « Je vous souhaite un bon voyage. » Charles IV le remercia, le priant de dire à l'Empereur qu'il serait toujours son sincère ami et son fidèle allié.

Juillet. — Parti de Bayonne le 4 juillet, à franc étrier, je me croisai le 5, à Vitoria, avec l'ex grand-duc de Berg, devenu S. M. Joachim, roi de Naples. Je rejoignis le même jour à Miranda, sur l'Ebre, la division Mouton; elle arriva le 8 à Burgos, où nous vîmes le maréchal Bessières, commandant notre corps d'armée. Nous nous arrêtâmes, le 10 juillet, à la Cenada del Camino, mauvais gîte, le 11 à Villadrigo, le 12 à Palencia, jolie petite ville occupée par la division du général Lasalle, qui nous reçut fort bien. Nous fûmes le 13 à Ampudia. Nous quittâmes cette ville le 14 juillet à deux heures du matin; à sept heures nous étions en présence des Espagnols.

Nous ne les croyions pas si près; ils étaient sur les hauteurs, en avant de Médina del Rio-Seco.

Notre corps d'armée ne comptait pas douze mille hommes; l'ennemi en avait au moins quarante mille, commandés par Black. La division Merle attaqua le mamelon; le général Lasalle fit une belle charge à la tête des 10e et 22e de chasseurs. Le colonel Piéton, du 22e, y fut tué; le chef d'escadron Vinot, du même régiment, fut blessé. Notre division eut ordre de se porter à droite du mamelon pour le tourner. Sa force ne montait pas à trois mille hommes; elle était composée du 4e léger et du 15e de ligne, qui formaient la brigade du général Reynaud; la seconde brigade n'avait pas rejoint. Les fusiliers de la garde furent mis sous les ordres du général Mouton et placés en arrière; ils n'ont pas donné. Une compagnie de voltigeurs du 4e léger, s'étant trop avancée en tirailleurs, fut sabrée presque en entier par les carabiniers espagnols. Le maréchal Bessières arrivait en ce moment devant notre division; son indécision nous frappa. Le général Lasalle revenait de sa charge sur la gauche, son sabre dégouttant de sang : la position de nos voltigeurs exigeait une résolution prompte. Le général Mouton la demandait. Le général Lasalle dit au maréchal Bessières : « Il faut charger. » Sans attendre sa réponse, il se mit à la tête d'un escadron de dragons, de Polonais de la garde et de cinquante gendarmes d'élite qui se trouvaient à portée et avec lesquels il culbuta les carabiniers et gardes du corps espagnol. J'étais de cette charge avec le général Mouton; nous dégageâmes nos voltigeurs. J'en vis un s'acharnant à coups de briquet sur un carabinier. Je lui demandai le pourquoi; il me répondit : « Je venge mon frère tué. »

Une fusillade très vive s'engagea à notre retour. Le 4e léger, commandé par le brave colonel Corsin, se couvrit de gloire. Dix mille Espagnols, retranchés jusqu'à la ceinture, nous étaient opposés. La division était en colonne serrée; le bataillon de tête souffrant beaucoup, le général Mouton m'envoya donner l'ordre au 2e bataillon de se déployer à la droite du premier. A mesure qu'un guide se portait sur la ligne, une

balle l'atteignait. Le général Mouton se plaça à la même hauteur qu'eux, leur criant avec calme : « Comme à l'exercice, mes amis, le guide de gauche, remplacez le guide de droite. » Ce dernier fut tué, le cheval du général blessé; il dit alors avec sang-froid : « Le serre-file du premier peloton. » Ce bataillon se déploya non sans perte. Il y eut un moment de flottement. « Souvenez-vous que vous êtes du 4e léger! » s'écria avec force le général Mouton. Ces paroles firent grand effet sur le régiment. Les soldats, fort incommodés de la fusillade, se mirent à hurler : « En avant, en avant! à la baïonnette! » Un tambour, ayant à peine quinze ans, se porta vingt pas en avant de l'intervalle de deux bataillons, en battant la charge. Rien ne put arrêter le 4e léger, la déroute des Espagnols fut complète. Nous nous emparâmes de leurs retranchements, où les morts étaient entassés, grâce au feu bien dirigé de ce régiment; un grand nombre d'Espagnols étaient encore vêtus en paysans.

Nous parvînmes à la hauteur dominant Médina del Rio-Seco; deux pièces de canon placées à notre droite firent bientôt prendre au galop le parti de la retraite à la cavalerie espagnole, qui était en bataille dans la plaine. Nous descendîmes en bon ordre la montagne presque à pic; j'étais resté seul à cheval, mon pantalon charivari était couvert de sang. Dans la chaleur de l'action, on n'éprouve pas toujours de douleurs d'une blessure; je craignais, en descendant de cheval, de ne pouvoir remonter, et je tenais à finir l'action.

Quelques compagnies du 4e léger et du 15e de ligne, détachées en tirailleurs, poursuivirent vigoureusement les Espagnols. Beaucoup s'étaient réfugiés dans de grands tas de paille; nos soldats lardaient ces malheureux à coups de baïonnette et les forçaient d'en sortir, puis tiraient ensuite dessus comme sur des lièvres. J'ai vu un de ces Espagnols sauter trois murs et n'être atteint que par le vingtième coup de fusil. Nos soldats ne voulaient pas faire de prisonniers, disant : « Ce sont des brigands, ils nous tuent lorsque nous marchons isolément. »

Nous arrivâmes sous les murs de la ville. Elle fut attaquée

à la gauche par la division Merle; le général Mouton m'ordonna de prendre le commandement d'un escadron provisoire de carabiniers et de cuirassiers attaché à sa division, qui n'avait que deux sous-lieutenants, puis d'entrer de vive force par la droite. Il me recommanda, quand je serais établi dans la ville, de me faire panser.

Je me hasardai à secouer ma jambe; le sang était sec, et ma blessure se bornait à une contusion : la balle, avant de m'arriver, avait probablement tué quelque soldat d'infanterie tombé sur mon pantalon. Je répondis au général que je n'étais pas blessé, et je partis. Parvenus dans la ville, nous vîmes sur un balcon des hommes et des femmes qui nous regardaient; nous leur demandâmes à boire. Nous étions sur la place vers les trois heures de l'après-midi. Un capitaine de grenadiers du 15e de ligne débouchait en même temps avec sa compagnie par une autre rue; il m'apporta des cerises qui me firent grand plaisir : je n'avais pas mangé depuis la veille. Je marquai le logement de mon général dans une des maisons de meilleure apparence. On ne voulait pas ouvrir; les sapeurs du 15e brisèrent les portes, j'y plaçai une garde; elle préserva du sac les habitants. La ville était au pillage, on entendait de tous côtés le bruit des coups de feu faisant sauter les serrures. Une mère, avec son enfant dans les bras, venant pour ouvrir sa porte, fut tuée par la balle d'un fusil appuyé par un soldat contre le trou de la serrure, manière expéditive employée habituellement pour les forcer, dans les villes prises d'assaut. Dans un couvent, à l'entrée de Médina, deux femmes armées de carabines furent tuées pendant qu'elles tiraient sur nos troupes. On ne voyait que chevaux et hommes morts ou mourants. Un capitaine me proposa de manger un morceau dans la maison marquée pour le général de brigade Reynaud; l'habitant, venant nous ouvrir, fut accosté par un soldat de dix-huit ans qui se mit à le fouiller; je me fâchai contre lui. Ce jeune conscrit me répondit tranquillement : « Je voyais s'il n'avait pas de montre. » Allant annoncer au général Mouton que nous étions maîtres de la ville, et suivi seulement d'un maréchal des logis de

carabiniers, je rencontrai un chasseur de Navarre; je m'arrêtai à quatre pas de lui, en lui criant de mettre bas les armes. Pour toute réponse, il éleva son arme et me mit en joue; le maréchal des logis, s'apercevant heureusement à temps de ce mouvement, lui passa son sabre au travers du corps.

Nous prîmes, le 15 juillet, séjour à Médina del Rio-Seco. Ce fut une faute de notre général en chef; nous devions poursuivre les Espagnols, l'épée dans les reins. A la guerre tout dépend d'en imposer à son ennemi, et dès qu'on a gagné ce point, on ne doit pas lui laisser reprendre cœur.

M. le maréchal Bessières ne savait pas l'ennemi aussi près; il avait fait peu de dispositions, il n'a pas donné d'ordres pendant la bataille, chaque division a agi d'après l'impulsion de son chef. Le 4e régiment d'infanterie légère a eu quatre cents hommes hors de combat (le tiers des présents); le 15e de ligne, placé en colonne serrée derrière ce régiment, n'en a pas eu cent.

Le général Lasalle avait avec lui sa femme et sa petite fille. Mme Lasalle a été dans une position affreuse pendant la bataille; on a rapporté au village où elle était restée le colonel Piéton tué, deux chefs d'escadrons du même corps dangereusement blessés. Elle les avait vus partir à côté de son mari pour aller à l'ennemi. Emmener sa femme à la guerre est un véritable tort. Les rues étaient pleines de cadavres; on ne pouvait, le soir, faire un pas sans tomber sur des chevaux ou des hommes morts.

Cinq cuirassiers mis en sauvegarde dans le logement du chef d'état-major Forestier n'ont pas respecté l'hôtesse. Une femme nous racontait qu'elle avait eu à se plaindre de quarante soldats; ils étaient chargés de butin. Le sac d'une ville est chose horrible.

Nous quittâmes, le 16 juillet à trois heures du matin, Médina del Rio-Seco; à six, nous étions à Villa Bragina. Notre route fut jalonnée par les différents objets pillés par nos soldats. La plupart leur étaient inutiles, ils les jetaient, fatigués de les porter.

A six heures du soir, nous nous remîmes en route pour

Villa Frescos, mauvais village; nous le laissâmes, le 17, pour nous rendre à Villalpando. Le 19, nous levâmes le camp à trois heures du matin et nous arrivâmes, après six heures de marche, à Benavente; il y était resté quelques habitants. Dans la nuit, des soldats s'introduisirent chez le général Mouton pour piller; il fut étonné, en se réveillant en sursaut, de voir une illumination de chandelles dans sa chambre; il fit chasser les camarades à grands coups de plat de sabre.

Le 26 nous étions à Léon. La majeure partie des habitants des villes ne s'en allait pas à cette époque, à notre approche; une grande quantité de fusils furent brisés sur la place. Léon est une jolie ville. Les distributions de vivres de bonne qualité s'y firent en règle; il fut donc possible de faire observer une discipline sévère. Le maréchal Bessières prit possession d'une place de chanoine, au nom du roi Joseph.

Un bataillon d'un régiment de Paris rejoignit la division.

Mon père m'écrivit de Bayonne qu'il avait appris de l'Empereur que nous étions en seconde ligne à Rio-Seco; cela outra avec raison le général Mouton contre le maréchal Bessières, qui, on ne sait pourquoi, avait placé une pareille fausseté dans son rapport. Sans notre division, la bataille était perdue. Certes, comme la tête du maréchal avait déménagé, lui, n'aurait pas rétabli les affaires. Le général Mouton s'en plaignit vivement au maréchal Bessières; ce dernier lui répondit : « Je ferai ouvrir vos lettres. » Singulière manière de lui donner satisfaction!

Nous prîmes, le 31 juillet, position à Puerto de Obija; à cinq lieues de pays de Léon, deux d'Astorga, nous entendîmes le 1er août, à Astorga, le canon de réjouissance de la bataille de Baylen.

Août. — Un courrier apporta au maréchal Bessières la nouvelle de l'évacuation de Madrid par le roi Joseph. Dans le conseil de guerre tenu dans cette capitale après la défaite du général Dupont, le général Grouchy énonça seul l'avis de rester.

Nous fîmes un mouvement de retraite au lieu d'attaquer Astorga. Partis de Puerto de Obija à huit heures du soir, nous

arrivâmes le 2 août, à midi, à Valencia de Don Juan; nous y trouvâmes un pont d'une seule planche sur lequel l'infanterie dut, la nuit, défiler homme par homme. La cavalerie passa dans l'eau.

Nous séjournâmes à Palencia les 7, 8 et 9 août, afin de ne pas arriver à Burgos avant l'armée de Madrid. Nous allâmes le 10 à Villadrigo, le 11 à Cenada del Camino; les distributions de vivres se firent en règle pendant cette marche.

Nous étions, le 12, à Burgos; cette ville avait été pillée en partie par l'armée de Madrid, qui revenait bien mal en ordre. Le roi Joseph nous passa en revue. Le 15 août, nous fîmes l'exercice à feu pour la fête de l'Empereur.

Les Espagnols ne suivirent pas l'armée de Madrid; les dernières troupes de ce corps se mirent en marche pour Vitoria, aussitôt que nous fûmes entrés à Burgos. Nous vîmes arriver un grand nombre de leurs traînards. Les paysans ne leur faisaient alors aucun mal; ils se contentaient de prendre leurs fusils. Nous abandonnâmes Burgos; le 17 août, nous prîmes position à Monasterio, mauvais village, le 19 à Briviesca. Le 21, la division bivouaqua à Cubo. Nous avions été jusque-là d'arrière-garde; nous ne vîmes pas l'ennemi. La division Merle fut placée en avant de nous; elle eut une petite affaire et fit douze prisonniers.

Nous fûmes, le 23 août, au village de Santa-Maria, voir le général en chef; le maréchal Bessières reconduisit à pied le général Mouton à Cubo; le général reconduisit le maréchal à Santa-Maria; cette manœuvre dura plusieurs heures; de politesse en politesse, nous rentrâmes à minuit.

Je partis, le 27 août, en mission pour Paris; à chaque poste, on était accompagné par un ou plusieurs cavaliers d'ordonnance. On me montra près de Montdragon un endroit où, la veille, on avait assassiné des Français. Le chasseur qui m'avait escorté de cette ville à Bergara fut tué en retournant à son poste. Nous avions aperçu des hommes armés de fusils à cent pas de la route. J'étais le 28 à Bayonne. J'y vis à mon retour l'officier d'ordonnance Tournon, faisant l'important suivant son usage et me racontant qu'il était à Bayonne pour

rendre compte à l'Empereur. J'appris avec plaisir que la division Mouton ne s'était pas battue pendant mon absence; elle avait rétrogradé jusqu'à Miranda, sur l'Èbre.

Octobre. — Je fus forcé d'attendre à Bayonne, jusqu'au 10 octobre, le départ des chevau-légers du roi Joseph, qui venaient de Naples. On ne pouvait plus voyager en Espagne avec sécurité sans de forts détachements. Les chevau-légers ayant pris, le 12, tous les logements à Tolosa, j'allai avec un détachement du 51e de ligne au joli bourg d'Alégria. Les grenadiers à pied de la garde du roi Joseph y arrivèrent un instant après, conduits par leur major. Je le priai à dîner; il me traita à merveille, quand il me sut le fils du préfet des Basses-Pyrénées. En passant à Pau, il avait menacé le maire de se faire fournir de force des voitures qui ne lui étaient pas dues; mon père, averti, se rendit à la municipalité et assura qu'il le ferait arrêter, lui, major, au premier mouvement de sa troupe, par le commissaire de police, puis mettre en prison et conduire de brigade en brigade à l'Empereur. Cela calma singulièrement cet officier supérieur et lui donna une haute idée du préfet. Le 13, ce damné major nous mit en marche dès trois heures du matin, tout fier d'avoir dépassé les chevau-légers du colonel Jamin; ils lui rendirent en chemin la pareille. Je donnai à déjeuner, à Villa-Franca, au major Brousse, des chevau-légers; on ne fait jamais si bien connaissance qu'à table : nous ne nous étions jamais vus, M. Brousse et moi; nous devînmes les meilleurs amis du monde.

Le corps du maréchal Moncey était à Strafella; nous nous arrêtâmes à Villa-Réal et, le 14 octobre, à Montdragon.

Le 10, il y avait eu un conseil de guerre à Vitoria; les maréchaux et les principaux généraux y assistèrent. L'ennemi voulait nous couper; il avait été question de se retirer. Vingt-cinq mille Espagnols reprirent Bilbao le 12.

Les régiments provisoires avaient pris définitivement rang dans l'armée, à la suite des corps de ligne déjà existants; ils avaient encore des uniformes avec des numéros différents. Quelques-uns des détachements qui les composaient étaient en habit blanc. L'Empereur avait voulu donner cette couleur à

l'infanterie; il y renonça. Ces habits étaient sales à la guerre; dans les actions, le sang se voyait trop, cela produisait un mauvais effet sur le moral du soldat. Le 15e de ligne fit cette campagne en habit blanc.

Les fusiliers de la garde impériale et le 118e de ligne, un des régiments de nouvelle formation, partirent de Montdragon avec le général de division Verdier, vers Bilbao. Les grenadiers de la garde royale, arrivés le matin, suivirent à trois heures de l'après-midi la même direction.

La division Mouton, couvrant Vitoria vers Bilbao, avait été relevée dans cette position par le 36e de ligne. Je la rejoignis le 15 octobre à Almencia, à une demi-lieue de Vitoria.

Le général de division Lasalle, avec sa cavalerie, était à Miranda, sur l'Èbre; il fut forcé de se retirer à Armigno, en avant de la Guebla. Les divisions Bonnet et Merle se trouvaient à la même hauteur, à sa droite et à sa gauche. Le 17 octobre, notre division se reporta sur Ochoudiano. Nous comptions être attaqués; nous revînmes à Almencia dans la soirée. Nous apprîmes, le 18 octobre, la capitulation du général Junot, à laquelle on donna, dans le *Moniteur*, l'épithète d'honorable. Nous avions un bataillon du 4e léger à trois lieues en avant; on croyait à une attaque. J'y fus envoyé. Je revins le lendemain à Almencia.

L'Empereur avait ordonné dans les départements des Pyrénées la formation de bataillons de chasseurs de montagne. Les préfets s'en occupaient activement.

Le 22 octobre, le roi Joseph passa avec le maréchal Jourdan une grande revue. Nous prîmes position, le 23 octobre, à Miranda. Le général Mouton établit son quartier général au village de Communion, à une demi-lieue de cette ville. Notre droite occupait Puentellaria. Nous couchions dans une écurie; les chevaux du chef d'état-major Forestier se détachèrent et ne nous laissèrent pas dormir. Nous nous installâmes alors dans une grande chambre démeublée; les habitants avaient abandonné leurs maisons. Nous étions fort bien, l'adjudant-commandant Forestier, Perrin et moi, dans une grande alcôve pleine de paille. J'y étais accoutumé et j'y dormais bien

On arrêtait sans cesse nos estafettes et nos courriers.

Le 36e de ligne, régiment du petit nombre de ceux d'infanterie dont les soldats portaient encore la queue, rejoignit la division Mouton, qui se composait jusque-là des 4e léger, 15e de ligne et d'un bataillon de Paris. Sa ligne de trois kilomètres s'étendait à Espejo, près d'Osma.

Les avant-postes des insurgés occupaient Orduna; le gros de leur troupe rétrogradait sur Burgos.

Le duc de Dantzig était du côté de Bilbao.

J'avais avec moi les *Rêveries* du maréchal de Saxe, l'*Instruction aux troupes légères* du grand Frédéric, le *Journal* de Collé et quelques autres livres. Je lisais beaucoup. Dans les guerres les plus actives, on se trouve parfois dans des cantonnements où, quoique fort près de l'ennemi, on a du temps à soi; il est bien de l'employer à son instruction.

Je fus le 30 octobre, à Vitoria, porter des dépêches au roi Joseph. Sa Majesté me traita à merveille. Elle recevait dans sa galerie, le dimanche, les principaux Espagnols et officiers. Le général Saligny, duc de San Germano, son grand maréchal du palais, était poli.

Je rapportai à Communion, le 31 octobre, la nouvelle de la prochaine arrivée de l'Empereur, qui fut reçue avec allégresse.

Novembre. — La division Mouton, renforcée des chevau-légers polonais de la garde impériale, se porta le 1er novembre à Berguenda, le 2 à Barbezena. Je fus envoyé avec des Polonais à Orduna, avec ordre de désarmer cette ville, si je parvenais à y entrer; les insurgés l'avaient évacuée. Je trouvai quelques fusils; je les fis briser sur la place. Cette opération terminée, je rejoignis la division. Elle se rendit le 3 à Quincoces. Envoyé le soir en reconnaissance avec des chevau-légers polonais à six lieues de pays, je trouvai les bivouacs ennemis en avant de Médina. Des troupes de bœufs sur lesquels nos éclaireurs crièrent : « Qui vive? » dans l'obscurité, nous arrêtèrent un instant. J'étais de retour à la pointe du jour.

Nous séjournâmes à Tesa et Quincoces. Le général Mouton voulait attaquer Médina; le maréchal Bessières s'y opposa. La division quitta Tesa le 5 novembre. J'étais resté avec les der-

niers hommes de l'arrière-garde; une femme s'accrocha à mon cheval, me suppliant de sauver sa fille des mains de lanciers restés en traînards. J'y fus, elle tenant toujours ma schabraque. Je fis rejoindre les coupables.

La division fut à Puentellarra. J'accompagnai le général Mouton à Pancorbo; le maréchal Bessières désirait causer avec lui.

L'Empereur arriva dans la nuit du 6 novembre à Vitoria; je fus à Puentellarra chercher la division, qui vint le 8 à Briviesca. Le 9, le maréchal Soult prit le commandement de notre corps d'armée. Le général de brigade Ricard était son chef d'état-major. Le général Guilleminot était celui du maréchal Bessières. L'Empereur donna à ce dernier le commandement de la cavalerie de l'armée, pour lui adoucir la pilule de lui ôter son corps.

Notre division s'établit à Quintanapalla, mauvais village; nous le quittâmes à la pointe du jour. Une grand'garde du 10e chasseurs de la division Lasalle, surprise pendant la nuit, fut faite prisonnière presque en entier.

A dix heures du matin, le 10 novembre, nous étions en présence des insurgés espagnols, rangés en bataille en avant du bois de Gamonal. La cavalerie du général Lasalle, composée des 10e et 22e de chasseurs et d'un régiment provisoire, fut placée à nos ailes.

En arrière était la division Bonnet; la nôtre, formée en colonne par bataillons, marcha franchement, l'arme au bras, sur les batteries ennemies.

J'étais à quarante pas en avant; après avoir entendu siffler les boulets, je regardais où ils portaient; les canonniers espagnols tiraient bien, ils enlevaient des files entières du 4e léger, tête de colonne. Ces braves gens serraient les rangs à la voix du colonel Corsin, leur chef, en marchant au pas accéléré. Voir ainsi tomber les siens, quand on ne tire pas soi-même, est un spectacle douloureux. A cinquante pas du bois, je pris le galop; le général Mouton me cria : « Arrêtez, vous êtes fou. » J'arrivai sur une pièce de canon, suivi de l'adjudant-commandant Forestier; les canonniers l'avaient abandonnée à notre approche. La division reçut deux décharges à mitraille

à l'entrée du bois. Toute troupe d'infanterie marchant sans hésiter sur des batteries n'en recevra pas davantage; les canonniers n'ont pas alors le temps de charger le troisième coup. La fusillade s'engagea; notre artillerie légère fit merveille contre le canon de l'ennemi. Au débouché du bois, le maréchal Bessières le poursuivit, l'épée dans les reins, jusque dans Burgos. Ce maréchal s'était montré médiocre à Rio-Seco, et, plus à son aise, débarrassé du poids du commandement, il se distingua ce jour-là.

Nous rencontrâmes le maréchal Soult sur la grande route, au moment où nous marchions à l'ennemi. Nous ne l'avons pas vu et nous n'en avons pas entendu parler pendant l'affaire; nous ignorions où il était. Il avait été, m'a-t-on raconté, roulé par un cheval d'emprunt. Me trouvant à la fin du combat, à la gauche, avec des voltigeurs qui tiraillaient, un soldat espagnol se précipita vers moi et me tendit la main en me demandant grâce; je la lui pris. J'eus beaucoup de peine à empêcher nos soldats de le massacrer; je leur demandai, comme ils continuaient à le coucher en joue, s'ils voulaient me tuer; ils me répondirent : « Non, mais laissez-le-nous; vous aimez mieux les Espagnols que les Français. Quand ces brigands-là nous trouvent, ils nous assassinent. » Je remis cet homme à un chasseur de l'escorte du général Mouton; il fut conduit en arrière et sauvé. Arrivés à un pont sur le grand chemin, sous lequel plus de soixante Espagnols s'étaient réfugiés lors de la charge de cavalerie, nos fantassins prirent plaisir à les canarder, il n'y eut pas de possibilité de les empêcher. Nous poursuivîmes l'ennemi au delà de Burgos, sur la route de Lerma. Vingt pièces de canon, six drapeaux tombèrent en notre pouvoir. Notre division fut la seule infanterie engagée. L'armée du duc del Parque se composait de plus de vingt mille hommes de belles troupes.

Le second bulletin de l'armée d'Espagne, du 12 novembre 1808, s'exprima ainsi sur ce combat de Burgos :

« Cette affaire, due aux bonnes dispositions du duc de Dal-
« matie et à l'intrépidité avec laquelle le duc d'Istrie a fait
« charger la cavalerie, fait le plus grand honneur au général

« Mouton. Il est vrai que cette division est composée de corps « dont le seul nom est depuis longtemps un titre d'honneur. »

La plupart des habitants s'étaient sauvés, Burgos fut livré au pillage. Un officier d'état-major entra dans une maison, et délivra une malheureuse femme qui était au milieu de cinquante soldats. Chacun attendait son tour; plusieurs femmes vinrent chercher asile dans notre maison.

Il arrive parfois, au milieu des événements les plus horribles, des choses comiques : dans un village, des femmes, pour éviter la fureur des soldats, se réfugièrent dans un clocher en remontant l'échelle. Les voltigeurs de l'avant-garde, voyant leur proie leur échapper, par l'arrivée de leur régiment et le rétablissement de la discipline, leur montrèrent le poing en criant : « Faut-il être coquines! »

Nous passâmes la nuit, pour nous reposer du combat, à éteindre le feu, qui consuma plusieurs maisons sur le bord de la rivière. L'Empereur arriva à Burgos le 11 novembre, avec le prince de Neufchâtel, le duc de Frioul, grand maréchal du palais, les généraux Bertrand et Lacoste, ses aides de camp. Le major Philippe de Ségur rejoignit avec un régiment provisoire de chasseurs à cheval. L'Empereur passa, le 12 novembre, la revue de notre division; il accorda des croix et de l'avancement. Le général Mouton demanda pour moi le grade de capitaine. Sa Majesté le refusa, me prétendant trop jeune. Le général sollicita la croix de la Légion d'honneur, en lui disant : « Il est fils du préfet des Basses-Pyrénées. » — « Vous me gâtez mes jeunes gens, monsieur Mouton », reprit alors l'Empereur. Le général y mit de l'obstination; il en était rouge de colère. Sa Majesté finit par lui dire : « Eh bien, après la première affaire. » J'avais vingt ans, mais l'air beaucoup plus jeune; cela n'était pas tout gain. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Si l'Empereur n'avait pas passé la revue, la proposition en ma faveur aurait passé dans le travail comme les autres, et j'étais capitaine.

J'ai eu la croix plus tard. C'est bien ce jour-là, je l'avoue en conscience, que je l'ai le mieux méritée. Il est rare d'avoir l'occasion de prendre seul un canon, et j'avais eu beaucoup de

mal dans cette pénible campagne. Mon camarade Perrin, neveu du général Mouton, brave officier, obtint le grade de capitaine et la croix à la suite de ce combat.

Notre corps d'armée se dirigea immédiatement après la revue vers Santander. Nous arrivâmes à huit heures du soir à Huervesès, mauvais village; nous fûmes, le 13, à Pedrosa. Un grand nombre de traînards avaient la manie de voyager sur des ânes; le général Mouton fit couper les jarrets de ceux amenés près du bivouac par des soldats, qui comptaient les reprendre le lendemain. Il traita fort mal, à cette occasion, le colonel du 36ᵉ de ligne. Nous fûmes le 14 à Serranos, près Reinosa; à une demi-lieue en avant de Reinosa était le quartier général du maréchal Soult. Les Espagnols avaient abandonné dans cette ville trente-quatre pièces de canon et détruit leurs munitions; ils laissaient beaucoup de vivres et du fromage anglais excellent.

L'armée de Black était en pleine déroute, depuis la bataille d'Espinosa, gagnée par le général Lefebvre, duc de Dantzig. Notre corps d'armée, en quarante-huit heures, ramassa deux cents prisonniers. Le maréchal Victor arriva, le 16 novembre, à Reinosa. Notre division se porta à La Cerna. En passant près de cette ville, le général Mouton fit assembler un conseil de guerre, au milieu du bivouac, afin de juger un soldat du 15ᵉ de ligne qui était entré dans une église pour piller. Il s'était assis sur l'autel et avait couché en joue un chef de bataillon du 4ᵉ léger qui voulait le faire sortir. Lorsque les soldats s'écartaient de la colonne, le général Mouton envoyait les officiers supérieurs pour les faire rentrer. La sentence fut signée sur un tambour, le soldat condamné à mort, et exécuté sur-le-champ; il était Piémontais. On voulait lui bander les yeux, il s'y refusa en prononçant ces paroles : « J'ai vu souvent le feu de près; je le verrai d'un peu plus près cette fois-ci. »

Nous allâmes le 17 novembre à Torre de la Veja. Nous fûmes bien logés dans un château du duc de l'Infantado. Le colonel du 8ᵉ de dragons, Alexandre de Girardin, aide de camp du prince de Neufchâtel, nous y rejoignit. Le maréchal Soult fut à Santander, à quatre lieues plus loin.

Nous trouvâmes des habitants à Santillana, le 18 novembre. M'enquérant à une femme des nouvelles de Gil Blas, elle me demanda ce que c'était que ce Gil Blas qu'on prétendait de Santillana, m'assurant sérieusement que sa famille était tout à fait inconnue dans cette ville.

Je fus détaché le 19 à Suancès, petit port, avec une compagnie de voltigeurs du 36e de ligne. Nous nous emparâmes du navire anglais *la Betzy*, chargé de café; l'équipage se sauva de l'autre côté de la rivière. Je laissai à Suancès les voltigeurs et je rejoignis le général Mouton à San-Vicente.

Le 2e régiment d'infanterie légère formait depuis Burgos, avec le 36e de ligne, notre seconde brigade, commandée par le général Sarrut; cet officier général, à la tête du 2e léger, passa un pont de trente-deux arches de 8 mètres chacune, malgré le feu de sept mille hommes, et les mit en déroute.

Dix-sept bâtiments chargés de bijouterie, montres et vivres, furent pris dans le port; sans cette promptitude et cette détermination, ces vaisseaux se seraient sauvés à marée haute. Le colonel Tascher, avec ses chasseurs provisoires, poursuivit l'ennemi et lui prit mille hommes. Cette action fut très brillante pour le 2e léger; sur douze cents hommes, il en eut trois cents hors de combat. Le colonel Brayer déclara vieux soldats des conscrits bourguignons arrivés la veille; ils firent merveille.

J'étais enchanté de ce combat. D'après le propos de l'Empereur à Burgos, je me croyais sûr de mon ruban rouge; le général Mouton me proposa encore. Il était écrit que la croix devait m'être donnée bien loin de là, à Wagram. Le maréchal Soult arriva dans la soirée.

Je fus envoyé, le 20 novembre, en reconnaissance vers Persuez; les Espagnols avaient passé la Nança dans une barque, en se retirant.

Le maréchal Soult défendit de toucher aux bâtiments capturés. Le colonel Brayer avait, avant cet ordre, fait distribuer une montre d'argent à chaque soldat du bataillon qui avait passé le premier le pont, tous les officiers en avaient reçu une en or. Le détachement des voltigeurs du 36e de ligne, en pos-

session du navire *la Betzy*, d'une valeur de trois cent mille francs, fut relevé par des troupes de la Confédération du Rhin. Le général Mouton pensait que ces bâtiments appartenaient à la division, et que chacun devait avoir une part selon son grade. Il y eut à cet égard des discussions vives avec le maréchal Soult; ce dernier envoya son frère, le général Pierre Soult, commander à Santander; il traita avec les négociants correspondants des Anglais. Nos bâtiments y furent envoyés, vendus plusieurs millions. Je ne sais si cela fut au profit de l'État; l'armée se persuada que cet argent engraissa le maréchal. Il n'y eut jamais à la guerre de prise plus légitime; nous n'en entendîmes jamais parler. Seulement le maréchal Soult finit par donner douze mille francs à chaque régiment, douze mille francs au général Mouton. Ce fut une bonne aubaine pour le maréchal Soult, arrivé après le combat et n'y ayant contribué en rien. Notre division était en position en avant de San-Vicente. Le 2ᵉ léger était resté dans la ville à force de cris, car le général Mouton voyait bien que le maréchal Soult voulait nous envoyer à tous les diables pour disposer des bâtiments à son aise. Ceux qui étaient chargés de vivres en auraient fourni à tout le corps d'armée. Le général Mouton avait fait partir les équipages prisonniers, pour ôter au maréchal la possibilité de disposer des vaisseaux. Son Excellence les fit revenir, en usa en fin de compte comme général en chef, suivant son bon plaisir. Nous occupions la même maison que le maréchal Soult; nous vivions avec ses aides de camp : MM. Tholosé, de Saint-Chamans, chefs d'escadron, de Choiseul d'Aillecourt, Caron, Hulot, Raymond et Anthoine, tous très bien et bons camarades. Nous faisions du punch avec du rhum pris sur les bâtiments. Il y avait aussi, à bord de ces bâtiments pris, des petits bonnets de soie pour mettre sous le chapeau, objet utile à la guerre contre le froid; le colonel Brayer nous en donna. Un brick anglais de quatre canons, chargé de dépêches pour les insurgés, entra le 24 novembre à Santander; il ne croyait pas les Français maîtres de cette ville. Des corsaires de Saint-Jean de Luz y amenèrent des prises considérables. Parmi les vaisseaux capturés à San-Vicente, il y en avait qui

étaient chargés de capotes, de chemises, d'effets militaires destinés aux insurgés.

Le 25 novembre, le général Mouton m'envoya vers Persuez visiter les cantonnements de la brigade Reynaud, établie dans de bons villages. Le 26, dans une promenade de ce côté avec le maréchal Soult, nous vîmes encore allumer des feux sur les hauteurs à notre approche.

Un de nos divertissements était de pêcher des huîtres en bateau; on en trouvait beaucoup près du pont. Nous avions des matelas, nous les méprisions, nous préférions le foin, à cause des puces.

Il n'y avait pas de postes à ce corps d'armée; chose fort incommode, le seul moyen de faire parvenir les lettres était de les remettre aux officiers d'état-major, lorsqu'ils venaient du grand quartier général. Un officier du quartier impérial nous apporta des ordres, et nous quittâmes San-Vicente de la Barquera le 29 novembre. Nous parvînmes à Ceris par quatre lieues de montagne affreuse, et à Castro par des sentiers horribles et une descente à pic. Les paysans se sauvaient à notre approche; ils revenaient quand le gros de la troupe était passé pour faire feu sur les traînards. Au milieu même de la colonne, placé derrière des broussailles, un paysan a tiré dans un chemin creux sur l'officier de l'escorte du général Mouton; la balle a coupé l'oreille de son cheval. On ne put atteindre le coupable; il s'échappa dans les rochers.

Décembre. — Le 1er décembre, le général Mouton reçut à Potès, à sa grande satisfaction, l'ordre de retourner auprès de l'Empereur; il fut remplacé à sa division par le général Merle. Le colonel Castella, du 2e suisse, commandait à Potès; il y était resté quelques habitants. Nous partîmes de Potès le 2 décembre, avec des Polonais de la garde impériale détachés auprès du maréchal Soult et rappelés à leur régiment. La division Merle se mit en mouvement en même temps.

Je restais un peu en arrière des colonnes d'infanterie pour faire marcher mes chevaux de main; un de mes gens fut enlevé avec un mulet, à cinquante pas de moi et à quarante de la queue de la troupe. Cet enfant s'échappa et descendit

en criant. Le capitaine Perrin le suivait, il monta la côte au galop. Les paysans armés lâchèrent la mule au pied d'un rocher; il la ramena sans le portemanteau. Je franchissais la montagne à bride abattue pour escalader ce rocher avec un chasseur; mon camarade m'engagea à ne pas risquer de me faire tuer ou prendre pour un portemanteau, je revins alors; beaucoup de traînards furent blessés par les paysans. Six lieues de chemin de montagnes effroyables nous conduisirent à Bagnès. Nous découvrîmes le nom de ce village le lendemain, en mettant au portail de l'église une embuscade; elle prit deux paysans qui revenaient, croyant le bourg évacué. Les Polonais de la garde se gardèrent militairement. Nous établîmes, de plus, un poste composé de traînards d'infanterie. Une forge nous donna, à Cerbera, le 3 décembre, le moyen de faire ferrer nos chevaux, qui en avaient grand besoin. Nous trouvâmes, le 4 décembre, Alquilar del Campo occupé par un détachement de troupes du grand-duché de Francfort. Le commandant était un ivrogne. Nous eûmes de la peine à faire faire du pain; nous nous séparâmes, ce jour-là, du corps d'armée du maréchal Soult.

Nous fûmes, le 5 décembre, à la Piedra de Huermesès, le 6 à Burgos. Parti en avant avec deux lanciers, je ne fus pas inquiété. Le capitaine d'Estourmel apporta la nouvelle de l'entrée des Français à Madrid. Un petit tambour de miquelets déserta avec une partie de mes effets.

Nous fûmes, le 8, à Lerma, le 9 à Aranda, le 10 à Rogesillas, très mauvais gîte. Nous joignîmes nos provisions à celles d'un colonel d'artillerie directeur de parc; il avait ses fourgons, et nous fîmes bombance.

Nous trouvâmes, le 8 décembre, à Buytrago, attendant une escorte, le général Lebrun, aide de camp de l'Empereur, et son frère Alexandre, aide de camp du maréchal Bernadotte, qui venait de Danemark. Nous eûmes beaucoup de peine, le 12, à Saint-Augustin, à défendre notre écurie et notre maison contre l'infanterie, qui voulait les découvrir pour se chauffer au bivouac. Nous rejoignîmes, le 13, l'Empereur. Sa Majesté occupait le château de San-Martin. Nous fûmes nous établir

à Madrid, dans la maison du comte de Fernan-Nunez; on y trouva un magasin d'effets d'habillement destinés aux régiments de housards de Ferdinand VII. On les distribua à la gendarmerie d'élite et à d'autres corps.

On éprouve à la guerre une grande variété de positions. Nous étions, la veille, dix à douze dans une écurie; elle était changée en un boudoir à cheminée à colonnes, meublé dans le dernier goût. J'eus une chambre tapissée en jaune, avec un lit en bois d'acajou.

Mon cousin Joseph d'Oms, sous-lieutenant de housards, était attaché au chef de bataillon Terrier, commandant le quartier général impérial. Il s'était bien conduit à Somo-Sierra; il me contrefaisait, en riant à gorge déployée, le bruit des balles, en passant ses doigts auprès de ses oreilles; il a montré une belle bravoure à l'attaque du Prado à Madrid, à pied, à l'avant-garde. M. d'Oms avait renvoyé son cheval pour le faire rafraîchir; sa tendresse pour le bucéphale l'avait porté à s'en priver dans la crainte de le voir tuer. Sa bonne conduite fit demander pour lui le grade de lieutenant; il ne l'obtint pas. Il partit pour Burgos afin d'y rejoindre le 1er de housards. Il craignait le 2e, à cause de son uniforme brun; il préférait le bleu de ciel, il aurait mieux aimé le 4e, dolman bleu et pelisse rouge. Six mois auparavant, on m'aurait dit que l'uniforme influerait sur son choix, je ne l'aurais pas cru; il a malheureusement décidé de son sort. M. d'Oms serait peut-être encore de ce monde s'il avait été au 2e de housards, auquel il était destiné. Ce brave garçon si doux, si dévot, trouvait le marasquin trop faible, demandait de l'eau-de-vie, fumait; il était devenu tout à fait militaire.

Le 17 décembre, Mlle de Saint-Simon obtint de l'Empereur la grâce de son père; elle fit trente pas à genoux avec beaucoup de peine, les gendarmes d'élite la repoussant. Le marquis de Saint-Simon, lieutenant général au service d'Espagne, avait, en sa qualité de Français, été condamné à mort par une commission militaire, comme transfuge.

L'Empereur passa le 19 décembre, dans la plaine de San-Martin, une revue des troupes nouvellement arrivées de France.

Le général Auguste de Colbert défila avec sa brigade. Il avait une tournure militaire très distinguée; Sa Majesté le remarqua.

La journée du 20 se passa à Madrid, avec le général Mouton, à des revues de dépôt.

Tous les jours j'étais de service à San-Martin auprès de l'Empereur. Le général Nansouty, premier écuyer, commandait pendant cette campagne les officiers d'ordonnance et les aides de camp des aides de camp; il venait souvent dans notre salon de service causer avec nous. Il aimait à goguenarder, il poussait cela trop loin, et lorsqu'il s'agissait de service, on ne savait jamais s'il parlait sérieusement. Le duc de Vicence, dont il remplissait les fonctions de grand écuyer, était alors ambassadeur en Russie.

L'Empereur partit le 22 décembre, à quatre heures de l'après-midi, de San-Martin, au moment où on s'y attendait le moins, sur la nouvelle de l'approche des Anglais. Je n'avais pas laissé de véritables intérêts à Madrid; j'avais revu cette capitale sans plaisir, je la quittai sans peine; je fis sept lieues au galop sur le même cheval, en accompagnant Sa Majesté jusqu'à Guadarrama. L'Empereur voulut passer sur-le-champ la montagne; le temps était affreux, de la neige à flocons, un vent épouvantable, un verglas abominable. L'Empereur prescrivit aux dragons de la garde d'avancer; les soldats, arrivés à un quart de la montée, revenaient en disant : « Il est impossible d'aller plus loin. » Ceux du train, obligés de faire plusieurs fois le trajet jusqu'au sommet de la montagne, afin de doubler les attelages des pièces, souffrirent horriblement. L'Empereur avait avec lui deux aides de camp et le prince de Neufchâtel. Sa Majesté est tombée au haut de la montagne; il était impossible de tenir à cheval. L'Empereur, ayant glissé, s'écria : « F... métier! » Ayant été relevé dans mon service, je passai la montagne, le 23 au matin, avec la plupart des officiers de l'Empereur et du prince de Neufchâtel. Le chef d'escadron Flahaut était avec moi. Nous traînions nos chevaux par la bride; le verglas nous rendait très difficile de rester sur nos jambes. La montée est d'une lieue et demie de pays, la descente de la même longueur. Je n'avais de ma vie autant

souffert du froid. Nous comptions nous chauffer aux deux baraques situées au faîte de la montagne; elles étaient combles de soldats. L'Empereur coucha au village, au bas de la descente. Les dragons de la garde bivouaquèrent près de là; le froid rendit pour eux cette nuit cruelle. Le quartier impérial fut porté à Villa-Cassin; nous y arrivâmes harassés. Le 24, nous étions à Arabello, sept lieues de pays. Je m'y établis avec M. de Clermont-Tonnerre, colonel aide de camp du roi Joseph (depuis ministre de la guerre en France), et l'officier d'ordonnance Tascher; nous eûmes du feu et des matelas. Je fis route, le 25, avec l'officier d'ordonnance Talhouet. Nous traversâmes Médina del Campo, notre gîte fut Tordesillas.

L'Empereur marchait à très grandes journées pour atteindre les Anglais; il fut contraint de rester le 26 à Tordesillas, les troupes n'ayant pu suivre. Il arriva le 27 à Médina del Rio-Seco; les habitants y étaient restés. Le général Mouton occupa son ancien logement d'après la bataille. L'Empereur arriva le 28 décembre à Valderas. Sa Majesté allait toujours au galop, elle avait dépassé presque toutes les troupes. Elle se trouva à Valderas, avec son piquet et un escadron de chasseurs à cheval de la garde; la cavalerie anglaise en était partie depuis deux heures seulement. Le maréchal Ney arriva une heure après l'Empereur, fit reconnaître son escorte, puis, s'approchant de Sa Majesté, lui dit : « Sire, je remercie Votre Majesté de ce qu'elle veut bien faire mon avant-garde. » On plaçait de la cavalerie de la garde, au fur et à mesure de son arrivée, autour de la ville. La pluie tombait par torrents, les boues étaient épouvantables. De toute la garde à pied, dans la soirée et à minuit encore, cent hommes seulement purent parvenir à Valderas. Un fusilier de la garde, homme robuste, s'est tué, après s'être adressé en ces termes à ses camarades : « Je suis un brave homme, vous m'avez vu au feu! Je ne veux pas déserter, mais ceci est trop fort pour moi. » En achevant ces mots, il appuya le bout du canon de son fusil sur sa tête, poussa la gâchette avec le pied, et tomba. Il est difficile de se figurer les boues de Valderas; dans certains endroits, on y enfonçait jusqu'à la ceinture.

L'Empereur était logé dans un grand couvent; la portion de la garde qui avait pu rejoindre s'établit sous les arcades de la cour. Les officiers d'état-major et l'infanterie restée en arrière arrivèrent le lendemain. Le général Lefebvre-Desnouettes, parti le matin à la poursuite des Anglais avec les chasseurs à pied de la garde, passa à gué l'Esla, rivière assez large près de Benavente; les Anglais montrèrent d'abord peu de monde, puis tombèrent avec des forces triples sur les trois escadrons du général Lefebvre-Desnouettes. Il fut fait prisonnier avec deux officiers; bon nombre de chasseurs furent pris, tués ou noyés dans l'Esla, malgré leur vaillante défense. On parlait beaucoup et mal de cette rencontre, dans le corridor du couvent, transformé en salon de service. L'Empereur y vint en chantonnant. Nous nous levâmes; il s'assit, à notre grand étonnement. Sa Majesté mit ses deux pieds sur le tour de bois du brasero, prononça en se frottant les mains ces paroles : « Le général Lefebvre-Desnouettes a eu une petite affaire; il a été blessé et pris avec deux ou trois chasseurs. » Ces paroles dites, l'Empereur se mit de nouveau à chanter entre ses dents, puis rentra chez lui. Sa Majesté n'avait pas l'air mécontente; son envie de joindre les Anglais était grande, malgré le mauvais succès de ce combat, dû à l'imprudence du général Lefebvre-Desnouettes. L'Empereur partit le 30 décembre, au galop, avec vingt-cinq hommes, suivant son usage. On s'étonnait, dans un pays comme celui-là, de voir Sa Majesté avec une si faible escorte. Un chasseur entra dans la boue, lui et son cheval; on ne lui voyait plus que la tête. Un livre tomba de la poche de la redingote grise de l'Empereur. Je le ramassai, j'en lus le titre avant de le remettre à l'aide de camp de service; il était intitulé : *Entre chien et loup*. Sa Majesté lisait beaucoup de romans; on lui envoyait de Paris toutes les nouveautés de ce genre. L'Empereur fit faire un feu de bivouac auprès du gué de l'Esla, et vit défiler une belle division de dragons. La cavalerie de la garde traversa également la rivière; nous la suivîmes. Nous étions à Benavente à huit heures du soir.

Le préfet du palais, le bon Bausset, nous arriva avec sa

pelisse verte fourrée, à cheval sur sa mule, souffrant beaucoup de la goutte; le zèle avec lequel il suivait le quartier général, pour le service de la bouche de Sa Majesté, était vraiment méritoire. En entrant dans le salon de service, il s'assit; sa chaise fut brisée en mille morceaux sous son poids énorme, et sa chute fut superbe. M. de Bausset se fâcha beaucoup contre les rieurs, et sa colère augmenta l'allégresse des spectateurs.

1809

Janvier. — L'Empereur, entrant dans le salon de service le 1er janvier 1809, nous dit : « Messieurs, c'est aujourd'hui le premier de l'an, je vous souhaite à tous une bonne année. » Un instant après, nous nous mîmes en route par une fort belle neige, et nous arrivâmes dans la soirée à Astorga. Mon cheval fit dix lieues de pays à la suite de Sa Majesté, ce bucéphale n'en était pas moins frais le lendemain. Chacun voulait me l'acheter. Nous trouvâmes de grands magasins à Astorga. Le maréchal Ney y était avec son corps d'armée. L'Empereur annonça son retour à Valladolid. On m'envoya le soir à la Baguesa, où je m'établis dans une écurie remplie de fumée et de soldats. Le 3 janvier, nous allâmes à Benavente, le 4 à Médina del Rio-Seco. Je fis route avec Bricqueville; un mulâtre américain espagnol nommé Alonzo, fait prisonnier à San-Vicente, disparut en m'emmenant une mule, un cheval, un portemanteau; je l'avais pris pour domestique. Il ne faut jamais se fier aux étrangers à l'armée. Nous rattrapâmes en route le préfet du palais Bausset hissé sur sa mule; il souffrait beaucoup de ses blessures, œuvres de sa monture.

Le 5, j'étais à Valladolid; nous fîmes un bon souper avec l'intendant de cette ville, le maréchal des logis du palais, le fourrier Baillon. L'Empereur arriva à Valladolid le 6 janvier; il était très bien logé dans un grand palais sur la place.

Le général Auguste de Colbert fut tué auprès de Villa-Franca; on regretta cet officier général d'un grand mérite,

très aimable. L'Empereur lui eût fait faire un beau chemin.

M. de Pradt, archevêque de Malines, aumônier de l'Empereur, nous rejoignit le 8 janvier, revenant de Madrid; il avait failli être pris. Cet aumônier du dieu Mars, comme il s'était surnommé lui-même, nous fit un récit pathétique des dangers auxquels il avait échappé.

On fusilla, le 11 janvier, des moines dominicains pour avoir massacré un Français; leur couvent fut supprimé.

Au nombre des officiers que je voyais le plus à Valladolid se trouvait Eugène de Montesquiou, chef d'escadron, mort depuis colonel du 13e régiment de chasseurs, officier distingué, trop tôt arrêté dans sa carrière, MM. Zoepffel, de Vence, de Carignan, Tascher, Talhouet, officiers d'ordonnance, Bricqueville, aide de camp du général Lebrun, de Canouville, aide de camp du prince de Neufchâtel. Notre table de service, à dater du 12 janvier, devint excellente. On nous donna du vin de Bordeaux à l'ordinaire; cela nous fit croire au prompt départ de Sa Majesté pour la France.

L'Empereur, ayant ouvert lui-même le portemanteau de l'estafette, y trouva deux bouteilles; il destitua sur-le-champ M. Parent, directeur des postes de Bayonne. Le grand maréchal faisait venir le vin de Chambertin par ce moyen, pour empêcher Sa Majesté, qui n'en buvait pas d'autre, d'en manquer. Le duc de Frioul en fit l'observation à l'Empereur, qui répondit : « Ce que j'ai fait est fait, je ne reviens jamais sur mes décisions. » M. Parent, homme fort estimable, fut, quelque temps après, nommé inspecteur des postes à Bayonne. M. le comte de Lavalette, directeur général des postes, ne put obtenir de le réintégrer dans son ancienne place, beaucoup plus lucrative; il la recouvra à la Restauration.

Une belle division de dragons et le 17e d'infanterie légère, superbe régiment, passèrent à Valladolid le 15 janvier; il arrivait sans cesse de nouvelles troupes.

Les officiers d'ordonnance, les aides de camp de l'Empereur reçurent ordre de rester auprès du prince de Neufchâtel, qui ne partait pas avec Sa Majesté, pour être expédiés successivement.

L'Empereur monta à cheval, le 17 janvier, pour se rendre à Burgos. Il y avait des piquets de distance en distance. Sa Majesté mit sept heures à faire les trente-cinq lieues de poste séparant cette ville de Valladolid. L'Empereur arriva le 18 janvier à Bayonne, et le 23 à Paris.

Je quittai, le 19, Valladolid, bien triste lieu; j'y avais eu la fièvre les derniers jours, ce qui contribua à me faire trouver cette ville désagréable. J'arrivai le lendemain à Burgos, avec mes chevaux; j'y rencontrai M. d'Oms, avec un détachement du 1er de housards. Me voyant la fièvre, cet excellent garçon voulait me faire coucher dans son lit et se mettre sur une chaise. J'aimais de tout mon cœur ce brave cousin, parfait honnête homme; très timide dans le monde, il n'en était pas moins très brave. J'étais destiné à ne plus le revoir; il fut tué au mois de mars, auprès de Saint-Jacques de Compostelle. Il rejoignait le 1er de housards en Portugal; se trouvant entouré de tous côtés, il partit de Saint-Jacques à minuit avec un détachement. Se dirigeant à travers les montagnes et décidé à ne se pas rendre, il voulut s'ouvrir un passage de vive force. Dans un défilé où l'on mit pied à terre, il resta seul à cheval, malgré les observations de ses housards sur le danger de servir ainsi de but aux paysans qui tiraient sur eux. M. d'Oms leur répondit : « Je ne me suis pas mis dans la cavalerie pour aller à pied. » Un instant après il fut frappé d'une balle à la tête et s'écria : « Oh! mon Dieu! » Ses housards, pressés par le feu des insurgés, eurent à peine le temps de s'assurer s'il respirait encore. M. d'Oms était un officier d'une bravoure froide; elle n'en était pas moins remarquable.

Je pris le 21 janvier, à Briviesca, un bidet de poste; au relais plus loin, je montai en galère; charrette couverte non suspendue, très bien nommée, on en trouve aux postes d'Espagne, elle porte plusieurs personnes. J'avais pour compagnon d'infortune le colonel Bartaglia, de la garde d'honneur italienne. Je remontai à cheval à Vitoria. Entre Salinas et Montdragon, il y a un passage dangereux; mon guide détacha les grelots de la sous-gorge de son cheval pour éviter

d'appeler l'attention des brigands; des housards accompagnaient les courriers à chaque poste. Je mis pied à terre à Bayonne, le 22 janvier 1809. Je me faisais d'avance une fête d'y souper à la française; j'avais la fièvre et, faute d'appétit, je ne pus manger; je demandai une bouteille de vin de Champagne, je ne pus la boire. Je me réjouissais de coucher dans un lit, je ne pus dormir; l'habitude de reposer sur la paille fait que, la première fois que l'on retrouve un lit, on dort mal entre deux draps. J'arrivai à Pau chez mon père, de retour de cette pénible campagne; quelques jours de repos guérirent ma fièvre.

Avril. — Je partis le 1er avril, j'arrivai à Paris le 5; j'avais trouvé la route couverte de troupes de la garde impériale revenant d'Espagne et voyageant jour et nuit, en poste, sur des charrettes attelées de bœufs ou de chevaux, suivant le pays.

L'Empereur, voulant s'attacher des familles de l'ancienne cour, fit un grand nombre de chambellans honoraires, parmi lesquels Auguste de Rohan-Chabot, depuis cardinal de Rohan, Charles de Gontaut, etc. Il fit aussi une levée de sous-lieutenants : Élie de Périgord, Edmond de Castries, Bérenger, Gustave d'Andlau, etc. Fernand de Chabot avait été désigné pour l'École militaire. En considération du mariage, célébré le 12 avril, du prince Aldobrandini Borghèse avec Mlle de La Rochefoucauld, fille de Mme Alexandre de La Rochefoucauld, dame d'honneur de l'Impératrice, sa cousine, il fut placé sous-lieutenant au 4e cuirassiers, commandé par ledit Aldobrandini.

CHAPITRE II

Départ de l'Empereur pour la campagne d'Autriche. — Je rejoins à la bataille d'Abensberg. — Ma mission auprès du général de Wrède. — Bataille d'Eckmühl. — Combat de Ratisbonne. — L'Empereur est blessé. — Il envoie le général Mouton attaquer un bastion avec une compagnie de voltigeurs. — Combat d'Ebersberg. — Arrivée à Schœnbrunn. — Entrée à Vienne. — Logement chez le prince de Trautmansdorff. — Mission au général Lauriston. — Rencontre de Simmeringberg. — Reconnaissance avec des housards. — Bataille d'Essling. — Défense d'Essling par le général Mouton. — On rapporte le général Lannes, blessé, à l'Empereur. — L'armée se retire dans l'île Lobau. — Mission au vice-roi, à Scharvar en Hongrie. — Au maréchal Davout devant Presbourg. — Seconde mission au vice-roi, à Guns. — Je passe une nuit à la tranchée devant Raab. — Cette place capitule. — Société de Vienne. — Singuliers effets de boulets. — Mort du maréchal Lannes. — Le général comte Louis de Narbonne rejoint l'armée. — Ses nobles manières. — Mission à Raab. — Retour avec Alfred de Noailles. — Bataille de Wagram. — Alerte, l'action finie. — L'Empereur monte à cheval sans chapeau. — Macdonald nommé maréchal. — M. Boulanger, inspecteur des postes, ramasse les blessés. — Combat de Znaïm. — Armistice. — — Retour à Vienne. — Détails sur le salon de service à Schœnbrunn. — L'Empereur est content de mon rapport. — Promotions à l'occasion de la Saint-Napoléon. — J'attrape une dotation de 2,000 francs. — Le général Piré. — Mort d'Étienne de Choiseul. — Edmond de Périgord. — Son habit extraordinaire. — Signaux télégraphiques de Vienne à Strasbourg mal organisés. — La paix est signée. — J'en porte la nouvelle au roi Jérôme à Cassel, au roi Louis à Loo. — Je reviens auprès de l'Empereur à Fontainebleau. — Je suis nommé capitaine.

Avril 1809. — L'Empereur partit de Paris le 13 avril, et passa le Rhin le 15; je le rejoignis à Abensberg, le 20 avril, la bataille déjà fort engagée. Personne n'avait ses chevaux; j'en avais acheté le matin un mauvais, d'un Juif. L'Empereur même se servait de ceux du roi de Bavière; ses aides de camp étaient montés sur des chevaux de cuirassiers. Les Autrichiens avaient fait plus de diligence qu'on ne s'y attendait.

J'avais quitté Paris, faute de chevaux de poste, vingt-quatre

heures après l'Empereur; je ne m'étais pas couché, je n'avais pas pu le rattraper plus tôt. A peine arrivé, l'Empereur m'envoya porter des ordres aux généraux Vandamme et de Wrède, à l'extrême droite. Mon poulain de trois ans ne pouvait plus aller; un vaguemestre de cuirassiers me donna, moyennant de l'or, un cheval de paysan en échange, et j'arrivai à dix heures du soir au corps du général Vandamme. En me rendant de son corps à celui du général de Wrède, mon guide m'échappa. J'étais, à minuit, au milieu d'un marais, ne sachant où donner de la tête, fort inquiet de ne pouvoir remplir ma mission, trouvant de l'eau, point d'issues. Heureusement, à deux heures du matin, les équipages du général de Wrède, venant à passer, me tirèrent d'embarras. J'arrivai à Phafenhausen; la division bavaroise s'en était emparée à la suite d'une affaire assez vive. Le général de Wrède me chargea de conduire à l'Empereur un officier prisonnier faisant partie du génie de l'état-major du prince Charles. Je fis bien de lui laisser son épée : nous trouvâmes dans les bois bon nombre d'Autrichiens égarés, et à la vérité sans armes; si cet officier ne m'avait pas donné sa parole d'honneur de ne pas m'abandonner, il aurait pu me faire prisonnier à son tour. Je le présentai, le 21 avril, sous Landshut, à l'Empereur. Sa Majesté le fit désarmer; je ne pus obtenir de lui conserver son épée.

Landshut était en notre pouvoir; le général Mouton venait de passer le pont au milieu d'une grêle de balles, à la tête des grenadiers du 17e de ligne.

Nous nous remîmes en marche. Le 22, nous gagnâmes la bataille d'Eckmühl. Les corps des maréchaux duc de Montebello (Lannes), duc d'Auerstædt (Davout) mirent les Autrichiens dans la déroute la plus complète. Les cuirassiers firent une charge superbe. Quelques régiments de la tête du corps du duc de Rivoli (Masséna) purent seuls donner. Le général de division Cervoni, son chef d'état-major, commandant depuis longtemps la division de Marseille, avait été appelé à l'armée; un boulet l'emporta à quelques pas de moi. Je l'échappai belle ce jour-là. Je revenais de porter un ordre à de la cavalerie. Le chef d'escadron Shée galopait en avant de moi; il se retourna

pour regarder un boulet à ricochet, que je ne voyais pas, et qui passa entre les oreilles de mon cheval et mon visage, grâce à un demi-temps d'arrêt que le mouvement du commandant Shée me fit faire machinalement. Je me fâchai contre lui de ce qu'il considérait tranquillement si le boulet m'emporterait ou ne m'emporterait pas, au lieu de m'avertir; il m'observa qu'il n'en avait pas eu le temps.

Le quartier général de l'Empereur fut établi à Eylosheim, quatorze lieues en avant de Landshut. Nous nous mîmes en marche, le 23 de grand matin, pour Ratisbonne. Les carabiniers firent dans la plaine une belle charge; ils poursuivirent l'ennemi jusque sous les murs de la ville. Il fallut battre en brèche. L'Empereur fut blessé d'une balle à la jambe, alors qu'il était sur une hauteur, ordonnant les attaques. Sa Majesté n'avait jamais été blessée; après avoir fait mettre le premier appareil, elle monta à cheval pour se montrer aux troupes. Elles l'accueillirent par de vives acclamations. Un mois après, Napoléon portait encore une botte lacée. Les balles venaient si bien où était l'Empereur que, couché quinze pas derrière lui, j'étais gêné par la poussière de celles qui labouraient la terre à ma droite et à ma gauche.

Le général Mouton fut envoyé avec une compagnie de voltigeurs pour attaquer un bastion. Il était en grand uniforme, sur un cheval blanc, et séparé de la tour d'où l'on tirait seulement par un fossé assez étroit. Nous étions les deux seuls à cheval; il faut que ces gens-là aient ajusté comme des oies, pour ne nous avoir blessé ni l'un ni l'autre. L'Empereur le fit rappeler. Sa présence était tout à fait inutile à ce poste dangereux. Le général Mouton me dit, en s'en retournant, sans se presser, que la plaisanterie était un peu forte, et qu'il trouvait ridicule de nous faire tuer pour rien, ainsi qu'une compagnie de voltigeurs.

L'artillerie ayant rendu la brèche praticable, nos troupes pénétrèrent dans la ville; elles passèrent le pont presque pêle-mêle avec l'ennemi.

On fit huit mille prisonniers, et parmi eux un officier général; il fut amené à l'Empereur, dans une abbaye près de la ville,

où Sa Majesté s'établit d'abord, puis elle transféra son quartier général à Ratisbonne.

Cette ville fut brûlée en grande partie par les Autrichiens et par les Français. Le prince Charles se retira en Bohême.

Nous fîmes, le 26, dix-huit lieues pour revenir à Landshut sur l'Isser; l'Empereur voyagea en calèche. Le 27, le quartier impérial fut porté à Mühldorf, sur l'Inn, le 28 à Burkausen sur la Salsa; le pont ayant été rompu par les Autrichiens, nous y prîmes séjour. Les généraux Lauriston et Bertrand furent chargés d'en faire construire deux. L'Empereur étant monté seul à cheval, après avoir eu de la peine à en obtenir un, rendit, le 29 avril, le décret suivant :

« Il y aura toujours une brigade des chevaux de Sa Majesté « sellés et bridés, tenus en main par les palefreniers. Un « piquet de chasseurs à cheval, tenant également ses chevaux « par la bride, sera placé dans l'endroit indiqué par l'aide de « camp de service. Les chevaux des aides de camp, des offi- « ciers généraux de service seront également sellés et bridés, « tenus par leurs palefreniers.

« L'aide de camp général de service mettra tous les matins « sur le bureau de l'Empereur la liste de service, dont il « répondra.

« Le service se relèvera tous les matins à 7 heures, et sera « composé ainsi qu'il suit :

« Deux aides de camp généraux de jour, un de nuit;

« Un écuyer;

« Moitié des officiers d'ordonnance;

« Moitié des aides de camp de nos aides de camp généraux;

« Moitié des pages.

« Le présent ordre restera entre les mains de l'aide de camp « de service, qui le remettra à celui qui le relèvera; il sera « chargé de veiller à son exécution. »

Le 30 avril, n'étant pas de service, je marchai à l'avant-garde; nos soldats se réjouissaient d'entrer en Autriche. Les habitants étaient sur les places des villages avec de grands tonneaux de bière, en offrant aux troupes; elles pillèrent malgré cela.

Mai. — L'Empereur arriva de Burkausen à Braunau le 1er mai de grand matin. Il m'envoya à une abbaye, à une demi-lieue de la ville; mes domestiques, me voyant passer en calèche de poste, me crurent en mission; ils jugèrent à propos de suivre les troupes partant de Braunau. Me trouvant sans chevaux à mon retour, le général Rapp, aide de camp de service, me donna la permission de courir après, à franc étrier. L'Empereur me demanda un instant après, pour m'envoyer en Italie; le général Rapp fut obligé de raconter mon aventure, et un autre officier fut expédié à ma place.

Le 7e de chasseurs prit, ce jour-là, douze cents grenadiers hongrois : cette charge fit beaucoup d'honneur à ce régiment.

Le quartier général fut porté à Ried; le 2 à Lambach, le 3 à Ebelsberg. Cette ville était en feu à notre arrivée. La division Claparède, du corps du maréchal Masséna, eut un combat des plus vifs et des plus brillants; elle passa le pont sur le Traün, mit en déroute le corps du général Hiller, bien supérieur en nombre et placé dans une position formidable. L'Empereur me chargea de reconnaître les morts dans un chemin creux où il passa le soir; les soldats avaient tous des chandelles, et ils m'éclairaient pour voir les numéros des régiments. Je trouvai douze Français, un Badois, douze Autrichiens; les cadavres de ces derniers étaient en quantité sur la hauteur. En remuant les corps, un grenadier protesta en ces termes contre l'état de défunt : « Mon officier, je ne suis pas mort, j'ai la cuisse cassée depuis quatre heures (il en était neuf); personne n'a voulu m'enlever. » Je lui donnai ma parole de le faire enlever. Des soldats venant du camp, allant à la ville, passaient en foule; à ma proposition d'enlever leur camarade, ils se sauvaient à toutes jambes. Un sergent arriva avec un détachement qui allait à la ville chercher à manger pour sa compagnie; je lui prescrivis de faire porter ce soldat à l'ambulance; il me répondit : « Je ne le peux pas, le feu gagne, je ne trouverai plus de vivres; ce grenadier n'est pas de notre régiment. » Je tirai mon sabre, le menaçant s'il ne l'enlevait de lui couper le visage en deux. Ces dernières paroles le persuadèrent; les soldats le mirent sur deux fusils. Obligé de rendre compte de

ma mission, je ne pus le suivre; je crains que ce grenadier n'ait été jeté un peu plus loin.

Ebersberg offrait un affreux spectacle; les rues étaient pleines de cadavres à moitié consumés par le feu, et de blessés brûlés qui s'efforçaient de sortir des maisons. Le major Sainte-Croix, aide de camp du maréchal duc de Rivoli, prit un drapeau aux Autrichiens.

Le quartier impérial fut porté, le 4 mai, à Ens. Nous fûmes forcés d'y rester deux jours; le pont sur l'Ens ayant été coupé par l'ennemi, on en construisit deux. Le château occupé par l'Empereur était fort beau; il y avait un billard, nous en profitâmes. Le comte de Bondy, qui suivait Sa Majesté dans cette campagne en qualité de chambellan, put y exercer son talent; je fis sa partie avec Anatole de Montesquiou.

Une batterie de quelques pièces était placée au pied du mur du château, situé sur une hauteur dominant la rivière; nous dînâmes au son du canon, car les fenêtres de notre salle à manger ouvraient du côté des Autrichiens. Le quartier impérial fut, le 7 mai, porté d'Ens à l'abbaye de Molk. L'Empereur m'envoya au maréchal Davout à Linz. Sa Majesté en m'expédiant me traita avec bonté. Je faisais, il est vrai, mon service avec zèle et activité, j'arrivais toujours, il y en avait qui n'arrivaient jamais à temps et pour lesquels j'ai porté plus d'un ordre et entendu siffler plus d'une balle. En finissant Sa Majesté me dit : « Vous ressemblez à votre père »; puis, répétant à ceux qui étaient en cercle dans le salon de service : « N'est-ce pas? » Chacun, à l'exception du général Mouton, de répondre : « Oui. » Le maréchal Davout me donna mes dépêches dans la soirée du 8 mai; ma nuit se passa dans des charrettes de poste à crier pour faire ranger des colonnes d'infanterie qui couvraient la route. Les soldats avaient tous des cierges ou des chandelles allumées à la main; illumination assez singulière. Je remis, le 9, à Saint-Polten, mes dépêches à l'Empereur; il y était arrivé la veille, de Molk. Le 10, Sa Majesté s'établit à Schœnbrunn.

Le corps du maréchal duc de Montebello, formant l'avant-garde, avait pris position dans le faubourg de Vienne. J'y fus

envoyé le 11. J'allai sur les glacis; tout ce qui s'y présentait, même les habitants, était accueilli des remparts par une grêle de balles. On jeta, à neuf heures du soir, des obus dans Vienne; ils mirent le feu à quelques maisons. La confusion régnait dans cette capitale. Une députation des habitants vint, le 12 mai, à Schœnbrunn pour demander à capituler. Le maréchal duc de Rivoli s'était emparé le matin du faubourg de Léopoldstadt. Le 13 mai, à six heures du matin, le corps du général de division Oudinot occupa Vienne, en vertu de la capitulation signée la veille. Le quartier impérial resta à Schœnbrunn, beau château impérial à une petite lieue de Vienne, où nous avions des logements; nous allions dans cette capitale quand nous n'étions pas de service.

Le général Mouton occupait l'hôtel du prince de Trautmansdorff, grand maréchal de la cour d'Autriche, qui, en suivant son souverain, avait eu l'honnêteté de nous laisser son maître d'hôtel et son cuisinier pour nous en faire les honneurs. C'était d'ailleurs une bonne fortune pour les occupés d'avoir des officiers de l'Empereur qui vivaient presque continuellement chez Sa Majesté; les officiers des corps d'armée étaient, comme la troupe, à la charge des habitants.

L'Empereur m'envoya, le 11 mai, à Neustadt, à douze lieues de Vienne; le général Lauriston s'y trouvait avec une brigade d'infanterie badoise et la brigade de cavalerie légère du général Édouard de Colbert. Nous en partîmes le 18 de grand matin, et nous attaquâmes un bataillon de landwehr retranché sur les hauteurs de Simmeringberg. Il ne tint pas un instant. On lui fit cinquante prisonniers; les soldats jetèrent leurs armes et se réfugièrent dans les montagnes. Je fus en reconnaissance de l'autre côté de la rivière avec des housards; un d'eux échangea son cheval contre celui d'un paysan. On leur apporta du pain noir; les soldats le jetèrent au nez de ceux qui le leur donnaient. Je leur observai que peut-être il n'y en aurait pas d'autre; on leur en apporta du blanc, ce qui rendit ces housards tout glorieux du succès de leurs menaces. Nous nous arrêtâmes à Hospital; notre journée fut de quatorze lieues.

Le général Lauriston m'expédia à l'Empereur. Je remis le 19, à Ebersdorff, mes dépêches à Sa Majesté, qui y était depuis la veille. Dans la soirée du 20, l'Empereur passa le premier bras du Danube. J'étais allé à Vienne, j'en partis à quatre heures du matin, le 21; quand j'arrivai à Ebersdorff, le pont était coupé, et je passai sur une planche à pied. Je rejoignis l'Empereur de l'autre côté du Danube, vers Essling, et je fus envoyé à l'avant-garde, au général de division Lasalle. J'étais assis par terre auprès de lui, dans l'allée au delà de ce village, au moment où, à midi, un maréchal des logis du 16e de chasseurs vint le prévenir que le général Piré était attaqué, à la gauche, du côté de Gross-Aspern. La journée fut des plus sanglantes; deux divisions d'infanterie, une division et demie de cuirassiers, de la cavalerie légère avaient seules pu passer.

Avant l'attaque, les divisions ayant formé les faisceaux, un chevreuil parcourut le front de l'armée sans pouvoir être atteint. Tous les soldats se portèrent spontanément sur la ligne.

On faisait manœuvrer l'infanterie dans la plaine pour tâcher de faire croire à l'ennemi que le pont n'était pas rompu et laisser aux renforts le temps d'arriver. Le général d'Espagne fut emporté par un boulet.

Nous gardâmes nos positions ce jour-là, quoique accablés par des forces triples des nôtres. L'Empereur coucha au bivouac dans un bois voisin du Danube. Je passai une grande partie de la nuit aux avant-postes; la fusillade ne cessa pas. Le pont ayant été raccommodé le soir, la garde impériale, la division Claparède, le corps Oudinot, la division Saint-Hilaire et d'autres troupes arrivèrent.

Le feu reprit avec vigueur le 22, à la pointe du jour; le duc de Rivoli attaqua Gross-Aspern avec la division Legrand; ce maréchal fit des prodiges de valeur. Toute l'armée le proclama un héros. A onze heures, on vint annoncer à l'Empereur que les ponts sur le Danube étaient de nouveau rompus par des bateaux chargés de pierres envoyés par l'ennemi. Il fallut donc songer à la retraite, ou du moins se borner à garder nos positions. Le corps du maréchal Davout, de 30,000 hommes

de bonnes troupes, les carabiniers, plusieurs régiments de cuirassiers, se trouvaient par là dans l'impossibilité de nous rejoindre, et notre artillerie ne pouvait avoir ses munitions. Nous n'avions pas 45,000 hommes, même le second jour; 90,000 Autrichiens leur étaient opposés. Le général Mouton fut envoyé à trois heures dans Essling. Il repoussa sept fois, avec 2,000 fusiliers de la garde, le choc de dix-sept bataillons hongrois; blessé d'une balle à la main, cet officier général fit retirer les fusiliers après avoir reconnu l'impossibilité de se maintenir dans ce village. Pendant ce temps, l'Empereur, placé derrière Essling, où les boulets venaient de tous côtés, d'Essling, d'Enzesdorf, de Gross-Aspern, regardait tranquille ment avec une lorgnette les mouvements des différents corps. Des bataillons entiers de blessés revenaient du feu; il y avait parmi eux des valides, on les renvoyait à la mitraille. Plusieurs chevaux furent tués auprès de Sa Majesté. Les grenadiers et chasseurs à pied de la garde, placés fort en arrière de l'Empereur, éprouvaient une perte d'hommes assez considérable par le boulet. A quatre heures, Sa Majesté repassa le premier bras du Danube.

Le général de division Saint-Hilaire perdit une jambe et mourut de sa blessure. Le général de brigade Lagrange eut le bras gauche emporté le même jour du mois, à la même heure, que le général Clément, commandant la même brigade un mois auparavant.

Le maréchal Masséna voulut faire raccourcir son étrier dans Gross-Aspern par un grenadier; ce dernier eut la tête emportée à la place quittée par la jambe du maréchal.

On rapporta, à six heures, le maréchal Lannes, duc de Montebello, avec une cuisse emportée et l'autre jambe fort endommagée. De service les deux jours consacrés à ce terrible combat, j'avais été presque constamment à cheval et j'étais fatigué; je m'étais assis au pied d'un arbre, à vingt pas de l'Empereur, et je parlais à un malheureux soldat qui se traînait comme il pouvait avec la moitié d'un pied emporté. Je n'eus pas la curiosité de m'approcher pour voir l'entrevue du maréchal avec Sa Majesté; elle m'a été rapportée de diffé-

rentes manières par mes camarades présents, tant il est difficile de savoir la vérité. L'Empereur, suivant les uns, aurait versé quelques larmes; le maréchal lui aurait dit, en lui passant la main autour du cou : « Sire, vous perdez votre meilleur ami. »

Toute l'armée traversa le premier bras du Danube dans la soirée. Le duc de Rivoli faisait l'arrière-garde; à onze heures du soir, on l'avertit que l'artillerie avait encore onze coups à tirer. « Eh bien! qu'on les tire, répondit le maréchal au général Pernetti; je ne veux pas emporter une seule charge dans l'île. » Masséna passa le pont le dernier, laissant une compagnie de voltigeurs à la tête du pont pendant qu'on le repliait; elle se retira ensuite dans des bateaux sans être inquiétée par les Autrichiens. L'ennemi n'osa tenter aucun passage dans l'île, quoique le bras fût fort étroit. Les autres ponts sur les grands bras du Danube étaient rompus; l'armée resta plusieurs jours dans l'île, presque sans communication avec la terre ferme.

L'Empereur était revenu le soir même à Ebersdorff. Je couchai au bivouac dans l'île, près d'une maison où l'on disait que Sa Majesté se reposait. La plupart des aides de camp du maréchal Lannes furent blessés : d'Albuquerque, l'un d'eux, fut tué; Viry, jeune homme plein d'espérance et de bravoure, bon camarade, eut le bras cassé par une balle; il succomba après un mois de souffrance. Les aides de camp du maréchal Masséna furent aussi en grande partie touchés. 8,500 blessés par le boulet repassèrent le pont; notre perte s'éleva à 15,000 hommes, celle des Autrichiens à 22,000. Il y eut un moment où les domestiques, les chevaux de main, les blessés se précipitaient en même temps sur le pont; les généraux Grandjean et Mathieu Dumas, intendant de l'armée, rétablirent l'ordre avec peine.

Je me rendis, le 23, en bateau à Ebersdorff, quartier général de l'Empereur. Je retournai dans l'île porter du pain à nos gens; ils y étaient avec mes chevaux, ils en sortirent le 25, jour où les ponts furent raccommodés. Un hôpital fut établi à Ebersdorff, dans un grand couvent. Il était comble de blessés.

Les chirurgiens ne pouvaient suffire aux amputations, les principaux marquaient à la craie, aux aides, les places où il fallait les faire : ce spectacle était effroyable.

Le capitaine Bataille, aide de camp du vice-roi d'Italie, apporta le 27 à l'Empereur, à Ebersdorff, la nouvelle de la jonction de son armée avec celle du général Lauriston; cet événement fit grand plaisir. Les Autrichiens commirent la grande faute de ne pas passer le Danube à Krems, le 23 ou même le 24, alors que les ponts étaient rompus et l'armée française séparée; notre position aurait été des plus critiques. Cette faute s'explique par leurs énormes pertes dans les combats des 21 et 22 mai.

Juin. — L'Empereur partit dans la soirée du 4 juin d'Ebersdorff pour retourner à Schœnbrunn. Nous ne savions pas où Sa Majesté se dirigeait; la plupart d'entre nous pensaient que l'Empereur allait établir son quartier général dans l'île de Lobau.

J'habitais Vienne quand je n'étais pas de service; la ville est jolie, bien peuplée, il y a de très belles maisons : un bastion planté d'arbres, avec un café où l'on fait de la musique, est très fréquenté : sur dix femmes qu'on rencontrait à Vienne pendant notre occupation, neuf étaient des dames de moyenne vertu.

L'Empereur s'étant relevé pour travailler, comme cela lui arrivait ordinairement, me donna en robe de chambre, le 8 juin à une heure du matin, des dépêches pour le vice-roi. Je les remis à ce prince à Steinamanger, en Hongrie; trente-deux lieues. Le lendemain, je suivis le quartier du prince Eugène à Scharvar. Sous les murs de cette ville, je séparai Faullain et Bourgoing, aides de camp du général Lauriston, qui s'étaient pris de querelle à propos de rien et qui avaient commencé à s'escrimer à coups de sabre l'un contre l'autre, et cela au milieu d'une campagne active où les dangers ne manquaient pas!

Le 9, à dix heures du soir, le vice-roi m'expédia. Un paysan hongrois qui me conduisait dans une charrette me signala, près de Guns, un feu ennemi. Si j'avais eu affaire à un Espa-

gnol, il m'y aurait mené. Me reportant à ma situation un an avant en Espagne, je trouvai que l'Allemagne était un théâtre plus agréable pour la guerre. Je remis à Schœnbrunn, le 10 juin, mes dépêches à l'Empereur. Sa Majesté me questionna; je lui dis : « Sire, j'ai éprouvé un grand plaisir à « voir un pays qui n'était pas pillé (jouissance dont j'étais « privé depuis mon entrée en Autriche); les poules, les oies « couraient dans les villages, grâce à la bonne discipline « observée dans l'armée du vice-roi. » Sa Majesté parut très mécontente, me tourna le dos et rentra dans son cabinet, apparemment parce que les choses ne se passaient pas ainsi sous ses yeux.

La Hongrie était un pays nouveau pour moi. Les paysans sont vêtus à la housarde, avec des bottes, des moustaches, une pelisse, un chapeau rond par-dessus tout cela. Les villages annoncent l'aisance; les maisons sont bien bâties, entremêlées de vergers. L'Empereur m'envoya, le 13 juin, au maréchal Davout, à vingt-deux lieues de Vienne, devant Presbourg. En arrivant, le 14 au matin, à son quartier général, je vis fusiller un espion, opération pour laquelle ce général en chef, ayant du reste l'amour de l'ordre, avait un grand goût. Il était du petit nombre de ceux qui mangeaient avec leurs officiers. Presque tous nos maréchaux avaient une table de service. Je revins à Schœnbrunn le même jour. Le 17 juin, l'Empereur me fit porter des ordres en Hongrie, au chef d'escadron Lubenski, des chevau-légers polonais, détachés à Odinbourg. On me déroba mon manteau dans ma voiture. J'étais de retour le 18; d'Odinbourg à Vienne, dix-huit lieues.

L'Empereur me chargea, le 20, d'une mission pour le vice-roi; je le trouvai à Gouy, quatre lieues en avant de Raab. J'y arrivai le 21, à sept heures du soir, ayant mis vingt heures à faire ces quarante lieues. Le prince Eugène était dans une ferme, sur le bord du Danube; l'ennemi, de l'autre côté du fleuve, envoyait de temps en temps des boulets à son quartier général; deux grenadiers furent tués. Le vice-roi m'expédia à neuf heures du soir. Pendant ma route de Gouy à Raab, j'eus le spectacle du bombardement de cette dernière

ville, où j'arrivai à une heure du matin. J'allai trouver le général Lauriston dans le faubourg; je restai à la tranchée jusqu'à quatre heures du matin, pour être en état de rendre compte à l'Empereur des travaux du siège. J'avais vu mettre le feu dans plusieurs endroits de Raab; j'annonçai le 22 juin, à Schœnbrunn, sa prochaine reddition; cette ville capitula le même jour.

Le prince Auguste d'Arenberg, mon cousin, me présenta dans la meilleure compagnie de Vienne. J'allais fréquemment chez la princesse Clary, où se réunissaient la comtesse de Palfy, la princesse Flore de Ligne. J'y aperçus une fois le maréchal prince de Ligne, guerrier spirituel, connaissant à fond le soldat; il l'a prouvé dans ses écrits. Plusieurs de mes camarades, Fezensac, Raoul de Montmorency, d'Audenarde, venaient dans cette société. La princesse Stahremberg, ma parente, fort aimée de feu ma mère, me reçut d'abord très froidement. Elle voyait avec déplaisir l'arrivée des Français; c'était tout simple, elle finit par me traiter avec bonté. Chacun de nous cherchait à profiter des moments de repos pour se divertir. Les pages s'échappaient de Schœnbrunn, comme les autres personnes de la suite de l'Empereur, dans ce but; ils n'avaient pas la faculté de découcher. Je rencontrai un soir, à onze heures, le jeune Moncey, fils du maréchal, qui était fort embarrassé. Je lui prêtai un cheval pour s'en retourner.

Fezensac, aide de camp du ministre de la guerre et son gendre, servait en pantalon bleu pendant cette campagne, auprès du prince de Neufchâtel; le major général ne souffrait le pantalon rouge qu'à ses aides de camp en pied, privilège auquel il tenait excessivement. Dans un village d'Espagne, un aide de camp du maréchal Ney lui présenta des dépêches en pantalon rouge; la colère du major général fut des plus comiques. Il ne voulut expédier l'officier qu'avec un autre pantalon. Celui-ci parvint très difficilement à s'en procurer un autre, dans le méchant bourg où l'on était. Fezensac avait été blessé à Essling; nous allions charmer ses ennuis en jouant au kreps avec lui.

César de Choiseul, aide de camp du général Nansouty, avait reçu à Essling un boulet à la nuque; je le vis chanceler sur son cheval, et je le crus tué. Cette contusion mit longtemps sa vie en danger; il recouvra difficilement sa raison, jamais toutes ses facultés; il a fini par mourir au bout de quelques années des suites de cette blessure.

Il y a de singuliers effets de boulets. A l'armée d'Italie, le capitaine Bourgeois, du 24e de dragons, étant à la tête de son escadron, vit venir lentement un boulet à ricochet; il se rangea, le boulet frappa un dragon, et, après l'avoir touché, retomba sur le pommeau de la selle; le soldat descendit de cheval, passa dans l'intervalle de l'escadron derrière les rangs, et tomba mort; on ne vit rien sur sa poitrine. Un officier de chasseurs à cheval voulut arrêter avec son pied un boulet qui paraissait ne plus avoir de force; on fut obligé de lui couper la jambe.

Le maréchal Lannes mourut, à Ebersdorff, des suites de sa blessure. Il était aimé de l'armée, on admirait sa bravoure, il fut fort regretté. L'Empereur prit soin de ses aides de camp. M. de la Bourdonnaye, l'un d'eux, blessé d'un boulet à la cuisse, à Essling, fut nommé officier d'ordonnance de Sa Majesté.

Le grand maréchal m'avait également proposé avec M. Briqueville, aide de camp du général Lebrun, comme ayant tous deux montré une grande activité; l'Empereur répondit : « C'est inutile dans leur position, je les emploie de la même manière. » L'Empereur passa une grande revue de la garde à Schœnbrunn; le général Rapp y fut roulé par son beau cheval arabe.

Le comte Louis de Narbonne rejoignit l'armée, le 19 juin; il était général de division. L'Empereur voulait d'abord l'employer comme général de brigade; le prince de Neufchâtel, employé au département de la guerre sous ses ordres, à l'époque où il était ministre, obtint de le faire servir dans son grade. M. de Narbonne fut envoyé comme gouverneur à Raab; il gagna promptement l'affection de l'armée par ses nobles et grandes manières. Cet officier général présenta à l'Empereur,

à Schœnbrunn, une lettre sur son chapeau. Il fut le premier à donner cette marque de respect à Sa Majesté; elle en fut flattée. Nous adoptâmes immédiatement cet usage de l'ancienne cour. Cette action de M. de Narbonne contribua probablement à le faire nommer plus tard aide de camp de l'Empereur.

Juillet. — Sa Majesté, en partant pour l'île de Lobau, où fut porté son quartier général le 1er juillet 1809, me donna des dépêches pour le vice-roi d'Italie; je les lui remis à Raab dans la soirée. Le gouverneur, M. de Narbonne, m'accueillit à merveille.

Le 2, le prince Eugène m'expédia. Je voyageai avec Alfred de Noailles, aide de camp du prince de Neufchâtel; il me reprochait de ne pas savoir faire marcher les postillons allemands, parce que je ne les battais pas.

Ce bel et bon officier était peut-être le seul de l'armée exact à aller à la messe; cela ne l'empêcha pas d'être amoureux à Vienne d'une maîtresse charmante, à la suite du baron de Joinville, commissaire ordonnateur. Je connaissais cette jolie personne; elle comptait avec moi, ayant été femme de chambre de ma mère.

Le 3 juillet, j'étais dans la tente de l'Empereur dans l'île de Lobau, que l'on nomma Napoléon. Je fus me divertir à Vienne, et je revins coucher au bivouac. J'allai le 4 à Schœnbrunn faire une visite au général Mouton, qui souffrait de sa blessure. Je passai par Vienne pour y revoir mes belles, en revenant à notre bivouac. Nous jouâmes toute la nuit, dans une baraque de feuillages. Le général Lebrun avait un valet de chambre précieux pour avoir toujours des dés et un cornet : « Tous les joueurs, dis-je, ne seront probablement pas demain de ce monde; il ne faut pas faire crédit ce soir. » Ma proposition fut accueillie avec gaieté, trouvée juste et acceptée. Le temps fut horrible pendant la nuit du 4 au 5, par conséquent superbe pour le passage du Danube; la pluie tombait par torrents. L'Empereur était à cheval à minuit; il y resta jusqu'à quatre heures du matin.

L'ennemi coupa à coups de canon tous les arbres; vis-à-vis du lieu de notre premier passage, il tua un homme. Le colo-

nel Sainte-Croix passa le premier, dans des barques, à la tête de 2,500 hommes d'élite. Un pont de bateaux construit en long dans l'île Alexandre fut placé en cinq minutes. L'armée traversa sur trois ponts, le corps du maréchal Masséna à la gauche, celui du général Oudinot au centre, le maréchal Davout à la droite. Les corps du maréchal Bernadotte, du vice-roi, du général Marmont, la garde, les cuirassiers formaient la réserve.

L'Empereur remonta à cheval à sept heures du matin, passa le premier pont dans l'île Alexandre, en même temps que les divisions de dragons Grouchy et Pully. Le colonel Sainte-Croix, aide de camp du maréchal Masséna, s'empara d'Enzesdorff. A midi, commença une épouvantable fusillade qui dura jusqu'à la nuit. Wagram aurait été emporté le soir même, si un régiment saxon et le 10e d'infanterie légère n'avaient pas dans l'obscurité tiré l'un sur l'autre, se prenant pour ennemis.

Le bivouac de l'Empereur fut établi en avant d'Enzesdorff. Le 6, à la pointe du jour, le feu recommença avec fureur; le corps du maréchal Davout entretint une fusillade admirablement nourrie jusqu'à onze heures. On vint alors avertir l'Empereur que la division Boudet, du corps du maréchal Masséna, était repoussée vers les ponts. Sa Majesté répondit : « Cela n'est pas mon affaire, c'est celle du général autrichien. » Elle fit avancer cent pièces de canon commandées par le général Lauriston, puis ordonna à la garde un mouvement à gauche. Les Autrichiens furent obligés de se retirer précipitamment, et la bataille fut gagnée dès ce moment.

Trois cent cinquante mille combattants, quinze cents pièces de canon prirent part à cette journée, une des plus grandes boucheries que j'aie vues. Le général de division Lasalle, housard accompli, notre meilleur général d'avant-garde, fut tué, à trente-trois ans, d'une balle à la tête. Le général de brigade Gauthier, chef d'état-major du corps Oudinot, perdit la jambe et par suite la vie; les généraux Seras, Grenier, Vignolle, Sahuc, Frère, de France, furent blessés.

La tente de l'Empereur fut établie à quatre heures en avant de Rashdorf. Vers la nuit, on eut une alerte; les soldats des cantines arrivèrent en courant des avant-postes et en criant : « Aux armes, l'ennemi est là! » Le désordre était général. De service dans la seconde tente de l'Empereur, j'avertis de suite l'aide de camp; j'avais appris un an auparavant, à Madrid, dans une débâcle semblable, qu'il ne fallait pas se presser. Je bridai tranquillement mon cheval, et je fus le premier auprès de l'Empereur. Il était monté à cheval, boutonnant ses culottes, sans chapeau, sans épée. On les lui apporta; il me donna l'ordre de faire former de suite à la garde les bataillons carrés; tout le monde croyait que c'était le prince Jean qui arrivait de Hongrie. On revint bientôt d'une terreur si chaude; je fus fâché que cette panique eût lieu sous les yeux du Russe Czernitcheff, aide de camp du Czar, qui suivait l'Empereur. On sut qu'une vingtaine de housards autrichiens égarés, se trouvant en arrière des avant-postes, avaient rencontré des cantinières qui s'étaient mises à crier et avaient fait courir toute l'armée. La plupart des domestiques et des chevaux de main se sauvèrent à Vienne; nous les revîmes le lendemain seulement.

Nous étions le soir, suivant l'usage, couchés dans la seconde tente; l'Empereur y vint et nous dit : « Ne vous levez pas, vous devez être fatigués. Il n'y a aucun de vous de tué ni de blessé? Vous avez joué de bonheur! » Le 7, à quatre heures du matin, Sa Majesté m'envoya au général Boudet, à l'extrême gauche, en avant de Jetlesdorf, pour avoir l'état des pertes de cette division, dans son mouvement rétrograde. La veille, elle avait été obligée d'abandonner ses canons. J'y vis aussi une division de cavalerie légère; les régiments étaient réduits à un escadron. L'Empereur, passant devant le corps du général Macdonald, lui prit la main, la mit sur son cœur et lui dit : « Macdonald, je vous fais maréchal. »

Le quartier impérial fut porté à Wolkersdorf. Nous y prîmes séjour les 8 et 9 juillet; je me logeai très agréablement dans un jardin. Le 10, l'Empereur fut à Laa. M. Boulanger, inspecteur des postes, fut, le 12 juillet, avec des voitures et des pos-

tillons français attachés à l'armée, relever les blessés, qui étaient encore, à cette époque, en grand nombre sur le champ de bataille de Wagram; beaucoup périrent par l'incendie des blés. Il proposa à un cuirassier, entortillé dans son manteau, de le faire mettre sur les charrettes; ce cavalier, ouvrant alors son manteau, lui montra qu'il avait la cuisse emportée et pleine de vers. « Monsieur, lui dit-il, si le lendemain de la bataille on m'avait porté à l'ambulance, on m'aurait coupé la cuisse. Je suis fort, j'en serais revenu; maintenant, vous voyez qu'il n'est plus temps (en refermant son manteau); ce n'est donc plus la peine, mais faites-moi le plaisir de tuer ou d'emporter ce *quinzerlique* qui est là qui piaille, afin qu'il me laisse mourir tranquille. » (Les soldats appellent les Autrichiens quinzerliques, du mot allemand *kaiserlic*.) Un peu plus loin était un petit conscrit qui avait les deux jambes emportées; il vivait de racines depuis six jours. Transporté à l'hôpital, il y mourut; c'était un pâtissier de Chartres.

Il y avait, à chaque poste allemande jusqu'au Rhin, une brigade de postillons et de chevaux de poste français, pour le service des estafettes de l'Empereur.

Le 11 juillet, à Znaïm, nous nous trouvâmes en présence des Autrichiens, enfermés dans un entonnoir, avec un seul débouché. Nous occupions les hauteurs; on y établit la tente de l'Empereur.

Chanceux en chevaux depuis le commencement de la campagne, j'en avais perdu plusieurs. Un de mes domestiques revint de Vienne à pied; les camarades lui avaient volé son cheval et les provisions qu'il m'apportait. On se battit toute la journée en tirailleurs. Je me couchai au bivouac auprès d'un bois avec Chlaspouski, officier d'ordonnance; nous nous endormîmes au son de la fusillade, et nous fûmes bien étonnés, le 12, en nous réveillant, de voir nos montres marquer sept heures du matin, et encore plus surpris du calme qui régnait.

On s'attendait à une grande bataille; nous apprîmes, à la tente de l'Empereur, que le prince Jean de Lichtenstein était venu à neuf heures du soir, la veille, trouver le prince de Neufchâtel, et que le feu avait cessé de part et d'autre, à onze

heures du soir, en vertu d'un armistice. Je fus occupé toute la journée à le copier dans la tente de Sa Majesté. Elle m'envoya, à huit heures du soir, chercher un officier qui était déjà sur la route de Vienne; je le rejoignis à Stokerau, et j'étais à Vienne à dix heures du matin, ayant fait vingt-quatre lieues sur le même cheval.

L'Empereur arriva dans la soirée à Schœnbrunn. Le 14, je fus de service. Le service se relevait à sept heures du matin; on faisait alors l'état des officiers. L'aide de camp général le remettait à l'Empereur. Chacun était placé sur cette liste, suivant son tour à marcher; souvent Sa Majesté faisait partir le dernier, souvent elle voulait tel ou tel officier. Le décret prescrivait que la moitié des officiers serait de service; pendant l'armistice, on en commandait le tiers seulement : nous étions donc de service tous les trois jours. A dix heures, on déjeunait; notre table se composait des officiers d'ordonnance, des aides de camp des aides de camp généraux, des officiers de la garde de service, des fourriers du palais, des pages, des médecins,des chirurgiens ordinaires de quartier. Parade à onze heures, les aides de camp généraux derrière l'Empereur, derrière eux leurs aides de camp, à leur droite les officiers d'ordonnance, à leur gauche les aides de camp du major général. On dînait à cinq heures. L'Empereur déjeunait après la parade, dînait à six ou sept heures du soir, avec le prince de Neufchâtel, et le prince Eugène, quand il se trouvait à son quartier impérial; il invitait aussi parfois les maréchaux. Sa Majesté se promenait souvent, après son dîner, dans les jardins de Schœnbrunn; nous la suivions. Elle se couchait à neuf ou dix heures du soir et se relevait dans la nuit pour travailler. Au moment de son coucher, on apportait des matelas, sur lesquels nous nous étendions tout habillés, comme de raison; les valets de pied les enlevaient à cinq heures du matin. Il y avait des canapés dans la chambre à côté; lorsqu'on en attrapait un, on pouvait dormir jusqu'à sept heures. L'aide de camp général et l'écuyer de service couchaient dans le premier salon. Nous étions presque toujours réunis pendant le jour, dans la même pièce; on se tenait

aussi dans une salle de billard à côté, sur lequel on jouait au kreps. La manie du jeu s'était emparée de l'armée : c'était tout simple; après des marches, des combats rapides, elle se trouvait dans des bivouacs, dans des cantonnements, et chacun avait le sentiment de jouir vite, ne croyant pas jouir longtemps. Un ordre de l'armée défendit de jouer; on n'en continua pas moins au grand quartier général. Le prince de Neufchâtel, passant près du billard sur lequel on faisait rouler les dés, prit le cornet et dit : « Sept à la main », pour prouver que la défense ne nous regardait pas.

Voici la vie du salon de service de Schœnbrunn : on lisait, on jouait, on causait, on dormait comme dans tous les salons de service du monde. Le général Lebrun, possesseur du cornet et des dés, était le plus grand amateur; il avait mis le jeu en train au quartier général. Une nuit, l'Empereur l'appela; personne ne répondit. Sa Majesté traversa sur la pointe des pieds, en chemise, le premier salon où cet officier général devait être, le second où nous étions, et arriva au billard. Elle vit le général Lebrun s'escrimant, le cornet à la main, avec Anatole de Montesquiou. Sa Majesté rentra dans son cabinet et appela avec force le général. Nous l'avertissons; il accourt. « Où étiez-vous, Lebrun? Dans le billard, à jouer? — Oui, Sire. — Avec qui? — Avec Canisy (l'écuyer de service). — Voilà comme vous mentez toujours; Canisy dormait. Vous étiez avec Anatole de Montesquiou; vous mettez à mal tous mes jeunes gens. »

Le général Savary commandait les officiers de l'état-major. Il remplaçait le grand écuyer pendant cette campagne; il était aussi chargé de la police du quartier général, en sa qualité de colonel de la gendarmerie d'élite; le général Savary n'était en cette qualité estimé de personne, mais craint de tous. Il rendait compte de la conduite de chacun, du plus petit au plus grand. Je ne crois pas même que le grand maréchal ait été oublié dans ses rapports. Le chef d'escadron de la gendarmerie d'élite Meckenem était chargé des rapports sur le salon de service. C'était un brave espion : pour remplir sa mission convenablement, il était obligé de faire comme les

autres et de jouer. Il avait une bourse de cuir, du fond de laquelle il tirait ses napoléons, quand il perdait, avec un chagrin parfait.

Des promotions eurent lieu à la suite de la bataille de Wagram; j'attrapai enfin, par décret du 18 juillet, ce précieux ruban rouge objet de tous mes vœux. M. Maret, alors ministre secrétaire d'État, m'annonça cette bonne nouvelle en m'embrassant, dans le salon de service. La première proposition faite en ma faveur après le combat de Burgos, renouvelée à celui de San-Vicente, était un peu vieille; ma joie en fut d'autant plus grande. Je commençais à souffrir de ne pas être membre de la Légion d'honneur, surtout à cause de Paris, car à l'armée mes camarades savaient ma manière de me conduire au feu. J'avais compté sur cette décoration après Essling. J'ai toujours eu de la répugnance et de la timidité à parler de mes droits à l'avancement. Si vous n'êtes pas récompensé, le premier jour on vous plaint; le second jour, on se creuse la tête pour vous trouver un tort; le troisième, on en découvre un, parce qu'il y a avantage à donner raison au pouvoir. Mon général était blessé, nous avions au fait été battus, l'Empereur n'aimait pas beaucoup à donner des faveurs après les déroutes. Enfin Wagram me la procura.

L'avancement le plus remarquable de la campagne fut celui de M. de Sainte-Croix, major, premier aide de camp du maréchal Masséna. Il fut successivement nommé officier de la Légion d'honneur, colonel, général de brigade, reçut de plus le titre de comte et deux croix étrangères. Atteint d'un boulet au cou-de-pied à Wagram, et toujours heureux, il en guérit promptement. J'étais fort lié avec lui. M. de Sainte-Croix était aimable, spirituel, audacieux; l'Empereur l'avait pris en affection, il le nomma plus tard général de division. Il avait toujours servi dans l'infanterie; Sa Majesté voulut qu'il commandât des dragons. Un boulet perdu le tua en Portugal; s'il eût vécu, il fût devenu maréchal de France; je le regrettai beaucoup. Il était fils de M. Descorches de Sainte-Croix, préfet de la Drôme, neveu du vieux Sainte-Foix, épicurien aimable, passant sa vie chez M. de Talleyrand.

Le 21 juillet, le général Reille, aide de camp de service, me dit d'entrer chez l'Empereur; j'étais le dernier à marcher, je lui en fis l'observation. « L'Empereur vous demande nominativement, entrez. » Sa Majesté était assise à une table, M. de Menneval, son secrétaire, à une autre, près de la fenêtre. « Sire, je suis profondément reconnaissant de la bonté de Votre Majesté de m'avoir donné la croix. » L'Empereur me répondit par cette exclamation : « Brave jeune homme, attendez. » Un moment après, se levant, il vint à moi, me remit l'ordre suivant. Mon nom était écrit de sa main, avec l'orthographe telle que je la transcris. Il me recommanda de plus, de vive voix, de lui faire un rapport sur les troupes et les hôpitaux.

ORDRE

« L'aide de camp Castelan se rendra à Linz, où il remettra la lettre ci-jointe au duc de Dantzig; de là, il ira à Bayreuth pour porter la lettre au duc d'Abrantès. Il prendra à Bayreuth le nom des troupes qui composent les corps du général autrichien Kienmayer et des positions qu'elles occupent. Il me rapportera également l'état de situation du corps du duc d'Abrantès, infanterie, cavalerie et artillerie. A son retour, il verra les fortifications de Passau, de Linz et de Molk, et se mettra en état de me rendre compte des travaux. Il prendra en passant les dépêches du général Bourcier.

« *Signé :* NAPOLÉON.

« Schœnbrunn, le 21 juillet 1809. »

Je remis, le 22 juillet, à Linz, mes dépêches au duc de Dantzig; j'étais le 25 à Bayreuth. Le général Pierre Boyer, chef d'état-major du duc d'Abrantès, me fournit les renseignements dont j'avais besoin. J'allai et revins jour et nuit, m'arrêtant seulement le temps nécessaire pour examiner et prendre des notes pour mon rapport à l'Empereur. Je n'étais que lieutenant, et les généraux de division se trouvaient, moyennant

mon petit papier, obligés de me rendre des comptes. Je n'aurais pas pu me faire nommer capitaine; mon rapport fit colonel un major. L'Empereur se faisait, je crois, un malin plaisir de jouer de ces tours-là aux officiers généraux, afin de leur prouver qu'ils n'étaient rien que par son bon plaisir. Comme j'étais poli, fort respectueux vis-à-vis d'eux, ils m'en savaient gré; je ne pouvais quelquefois m'empêcher de rire sous cape de la distinction de traitement que j'éprouvais de la part des généraux en chef, en la comparant à leurs manières avec les officiers qui leur étaient attachés. Il y en avait qui ne les faisaient jamais manger avec eux; j'étais toujours admis à leur table; on me questionnait beaucoup, on me racontait adroitement tout ce qu'on voulait que je redise. Le duc d'Abrantès, entre autres, fort grossier avec ceux qui l'entouraient, était toujours pour moi d'une politesse parfaite.

Je visitai à Ratisbonne les hôpitaux; je trouvai à l'auberge les voyageurs du coche d'eau de Mayence, parmi lesquels la jeune et jolie femme d'un employé de l'armée qui allait à Vienne rejoindre son mari. Je lui offris de la prendre dans mon chariot de poste; elle accepta, au grand déplaisir d'un passager. Je lui donnai une heure pour envoyer chercher au bateau ses effets. Je travaillai à mon rapport, et je partis à mon grand regret et au sien, avant l'arrivée de son bagage, ma besogne était finie; j'ai toujours fait passer le devoir avant tout, je la laissai donc.

J'étais, le 28 juillet, à sept heures du matin à Passau. Je fus chez le général du génie d'Armagnac; je passai ma journée à visiter les travaux et à prendre des notes. Je dînai chez le général Bourcier, j'examinai le lendemain la tête du pont de Linz, et j'arrivai à minuit à Molk, où je réveillai l'officier du génie. Il faisait un beau clair de lune; je vis de suite les forfications. A mon arrivée à Schœnbrunn, le 30 juillet, à une heure du matin, je remis mes dépêches, et, le lendemain, mon rapport à l'Empereur. Je sus par le général Savary, commandant alors les officiers de l'état-major impérial, que Sa Majesté l'avait trouvé le meilleur qui eût été fait pendant cette campagne; cela me flatta excessivement. L'Empereur,

traversant le salon de service, s'arrêta pour m'en parler avec bonté.

Août. — Le général Grouchy fut nommé, le 1er août, colonel général des chasseurs. Le 15 août, nous eûmes un *Te Deum* à l'église Saint-Étienne pour la fête de l'Empereur; Vienne fut illuminée. Sa Majesté avait ce jour-là l'uniforme de colonel des grenadiers à pied de sa garde, avec son grand cordon pardessus. Le maréchal Masséna fut nommé prince d'Essling; le prince de Neufchâtel, prince de Wagram; le maréchal Davout, prince d'Eckmühl, avec chacun six cent mille francs de rente de dotation; le général Mouton devint comte de Lobau. Les officiers d'ordonnance, les aides de camp du prince de Neufchâtel, furent créés barons avec quatre mille francs de dotation; quelques-uns de ces derniers furent comtes. Les aides de camp des aides de camp généraux furent chevaliers avec deux mille francs de rente. Je fus donc chevalier de l'Empire; ma dotation, d'abord établie à Bayreuth, fut transférée successivement près de Hambourg, en Piémont, à Rome, et à la Restauration changée en une pension de 500 francs sur le trésor public. Un grand nombre d'officiers généraux, de colonels, d'employés civils, reçurent des titres et des majorats. Le général Bertrand eut le grand cordon de la Légion d'honneur, le général Lauriston celui de la Couronne de fer.

Le 16 août, M. de Champagny partit pour les conférences d'Altembourg; M. de Metternich s'y rendit aussi. L'Empereur fit une course à Raab, une autre à Brunn.

Septembre. — Il y eut une belle revue, le 2 septembre, sur les hauteurs en face de Schœnbrunn.

Le général Piré avait dit à l'Empereur, le lendemain de la bataille de Wagram, en montrant les débris de ses troupes : « Sire, voilà mes restes. » Ce général vint à la parade à Schœnbrunn; l'Empereur lui demanda la force de sa brigade, il répondit : « A peu près mille hommes. — Vous devez le savoir au juste, reprit Sa Majesté. Sont-ce encore des restes? » Ce général Piré donnait le ton à Rennes, en 1804, avant sa rentrée au service. La veille d'un grand bal, il fit venir son tailleur, qui était par cela même le plus élégant de la ville, et

lui commanda pour le lendemain des culottes de satin blanc avec des bouffettes roses, le priant de ne pas manquer de les lui apporter exactement et de lui en garder le secret; il lui confia que c'était la dernière mode à Paris et qu'il désirait être le seul au bal dans ce costume. Le tailleur n'eut rien de plus pressé que d'aller sur-le-champ en avertir ses meilleures pratiques; elles lui en commandèrent en le remerciant beaucoup de cet avis. Tous les jeunes gens arrivèrent au bal en culotte de satin blanc avec des bouffettes roses; ils furent bien étonnés et mystifiés en voyant M. de Piré se présenter en culotte noire et pouffant de rire de leur costume.

Parmi les personnages avec lesquels je fis connaissance à Vienne, je citerai le commandeur de Zizendorff, le comte Philippe de Cobentzel; la princesse de Stahremberg me présenta chez la princesse Czartoriska, qui avait une fille adoptive charmante appelée Thécla. Le vice-roi d'Italie y venait; on dansait au piano.

Les combats avaient été très vifs depuis le commencement de la campagne. Le nombre de nos camarades disparus de ce monde était grand; cela m'avait donné, non le dégoût de la vie, mais le désir de la mener joyeuse, ne pensant pas qu'elle pût être longue. Les officiers s'amusèrent donc avec rage pendant l'armistice. Étienne de Choiseul, joli et bon officier, prit une fièvre chaude et succomba. Edmond de Périgord tenait une bonne maison; on jouait beaucoup chez lui. Le prince Sapieha, Polonais à la suite de l'Empereur, était un des acteurs. Edmond de Périgord, aide de camp du prince de Neufchâtel, auquel l'argent n'a jamais rien coûté, se fit faire une pelisse d'uniforme comme on n'en avait jamais vu; de chaque tresse pendaient autant de torsades formant autant d'épaulettes; jamais on n'avait vu un housard aussi magnifiquement doré. Il arriva triomphant dans le salon de service. Le major général, dès qu'il l'aperçut, lui dit : « Qu'est-ce que c'est que cela, monsieur? Ce n'est pas l'uniforme de mes aides de camp, je ne veux pas de cela. » Edmond de Périgord en fut pour la dépense de ce bel habit, du reste trop lourd pour être commode à porter.

Il y avait souvent spectacle à la cour, à Schœnbrunn; les dames de Vienne y étaient admises par billets.

Je reçus à Vienne trois lettres de mon père, d'un an de date, qui m'avaient été adressées en Espagne; elles avaient probablement été me chercher en Portugal. C'était une nouvelle preuve de l'exactitude de la poste, et du petit nombre de lettres qui s'y perdaient.

Le prince Jean de Lichtenstein, le général Bubna, aide de camp de l'empereur d'Autriche, venaient fréquemment à Schœnbrunn pour traiter; on dit vingt fois que l'armistice était rompu, ou que la paix était faite. Elle fut signée, le 14 octobre 1809, entre le duc de Cadore (Champagny) et le prince de Lichtenstein. Nous étions persuadés, en quittant l'Autriche, que nous ne ferions que passer à Paris et que l'Empereur irait de suite en Espagne. Il quitta Vienne le 15 octobre.

On avait voulu établir une ligne de signaux de Vienne à Strasbourg, pour correspondre avec le télégraphe; le général Guilleminot fut chargé de cette besogne. On plaça de lieue en lieue, en plus ou moins grand nombre, suivant le terrain, de grandes perches auprès de cabanes; il y avait des pavillons de diverses couleurs. Manquant d'hommes, on en choisit parmi les plus intelligents des prisonniers, pour les établir dans chaque station. Ils avaient la charge de répéter les signaux; ils le firent à l'envers du bon sens, et il arrivait des dépêches télégraphiques de l'autre monde. Le prince de Neufchâtel se donnait au diable, et y envoyait aussi un peu le général Guilleminot, qui n'y pouvait mais. On découvrit enfin la grande cause du désordre. Beaucoup de ces prisonniers, dont l'établissement était près de la route, étaient bonnes gens; ils hissaient les signaux à ceux qui venaient les visiter, leur montrant, pour les divertir, comment on faisait aller ces petits drapeaux; on eut l'éveil, par des officiers qui rejoignaient leurs corps : ces braves prisonniers s'étaient plu à les convaincre de leur savoir. Ce grand abus réprimé, le télégraphe marcha un peu moins mal. Cependant, il n'alla jamais bien.

Octobre. — Le général Mouton partit, le 14 octobre au soir,

pour Flessingue, où les Anglais étaient débarqués. L'Empereur lui donna l'ordre de m'expédier de Francfort à Cassel et à Amsterdam, pour y annoncer la paix aux rois ses frères. Sa Majesté les traitait avec beaucoup de légèreté. C'est la seule fois que mes dépêches n'aient pas été signées par l'Empereur, pendant mes trois campagnes auprès de Sa Majesté. Nous cassâmes notre voiture à Nuremberg, cela nous retarda; le 19 au soir, nous étions à Francfort-sur-le-Mein. Mon général continua sur Flessingue; je pris, moi, la route de Westphalie. J'arrivai à Cassel le 21, à trois heures du matin; le prince de Salm, aide de camp de service, réveilla le roi Jérôme avec difficulté, en me disant : « Il est couché avec la reine. » Sa Majesté me fit savoir qu'elle ne pouvait me recevoir avant huit heures du matin. Je lui fis répondre que je n'avais pas le temps d'attendre, ayant aussi à annoncer la paix au roi de Hollande. On insista beaucoup pour me faire rester; je n'en partis pas moins sur-le-champ, préférant laisser mes dépêches à l'aide de camp et mettre toute diligence possible à remplir ma mission. Le roi de Westphalie y gagna la tabatière d'usage pour une nouvelle de cette importance.

Je passai à Paderborn. La route, très sablonneuse, est meilleure aux environs de Munster. On couvre le chemin de troncs d'arbres posés en travers, qui ne le rendent pas doux. Les postes de Westphalie et du grand-duché de Berg sont insupportables; on attend une heure à chaque relais : les postillons s'arrêtent continuellement pour boire du schnaps (eau-de-vie). La lenteur de leur marche est extrême; pour comble d'agrément, le tarif des chevaux est beaucoup plus élevé que dans les autres postes de l'Allemagne, où j'ai été.

Depuis Doësburg, première ville de Hollande, le pays de sables et de bruyères ressemble beaucoup aux landes de Bordeaux.

J'arrivai à Loos, château du roi Louis, le 23 octobre. Sa Majesté, souffrante, me fit dire qu'elle me verrait le lendemain. Elle me traita avec beaucoup de bonté; notre conversation fut longue. Toute la cour était au château de Loos; il y avait des dames du palais, comne si la reine y eût été. On

me donna un bon appartement; je mangeai avec les officiers de la maison, qui m'accueillirent à merveille, particulièrement M. Decazes, conseiller du cabinet du roi de Hollande. Il ne se doutait guère alors qu'il serait, un jour, favori du roi Louis XVIII, ministre, pair, duc, etc. Je dînai, le 25, en tête-à-tête avec le roi, qui me retint ensuite. Nous causâmes pendant trois heures de la campagne d'Allemagne; il n'en savait aucun détail, il ne la connaissait que par les journaux. Comme je lui parlais de l'affreux pays de sable que j'avais parcouru, il reprit : « Eh bien! c'est avec un pareil terrain que l'Empereur veut que ce pays aille sans commerce! Comment cela est-il possible? Vous pouvez en juger vous-même, monsieur de Castellane. » Le Roi me donna des dépêches pour l'Empereur. Je quittai Loos le 26 octobre, sans le présent d'usage. Le grand maréchal de Hollande me raconta que la tabatière qui m'était destinée s'était brisée à la poste.

Je passai à Utrecht, à Amsterdam, à la Haye, à Rotterdam; j'arrivai à Anvers le 28 de grand matin, et à Paris le 30 octobre. Je me rendis à Fontainebleau, où était l'Empereur. A la dernière poste, une femme me sauta au cou; c'était Mme Dubois, femme d'un sous-lieutenant, qui nous nourrissait à Modène et à Crémone. Son mari était mort, et cette ancienne cantinière était venue s'établir à Chailly, sa patrie. Cela me rappela les charmes de la pension des sous-lieutenants, où, tout accablé qu'on se dise de service, on arrive toujours une demi-heure avant celle du festin pour tambouriner sur les assiettes, en attendant la soupe, et où l'on fait courir la servante autour de la table, quelque laide qu'elle soit. Nous avions sagement établi une amende pour ceux qui parleraient des supérieurs, en bien ou en mal; cette ressource, si bien exploitée dans certains régiments, nous était ôtée.

Novembre. — L'Empereur s'établit à Paris le 13 novembre.

L'Empereur fit donner au comte de Lobau, par le roi de Bavière, l'ordre de Saint-Hubert, puis il le gratifia de 50,000 francs de rente de plus, pour dot à Mlle d'Arberg, fille de la dame du palais qu'il épousa le 22 novembre.

L'Empereur aimait à marier ses officiers généraux et à leur faire épouser des filles de qualité. La sœur aînée de Mlle d'Arberg était Mme Klein. Mme de Lobau avait vingt ans; elle était charmante. Le comte de Lobau en avait quarante; d'une haute taille, d'une tournure militaire, il n'était rien moins que beau. Il nous signifia à nous autres, ses aides de camp, de considérer sa femme comme une statue de marbre noir.

Il y avait à la cour de Napoléon des femmes ravissantes; la plupart des maris les avaient prises pour leur beauté. On citait la duchesse de Bassano, Mme Gazani, la comtesse Duchâtel, la duchesse d'Elchingen, la comtesse de Canisy, etc.

Mon père vint à Paris et fut au lever de l'Empereur. Sa Majesté lui dit : « Votre fils a très bien servi pendant cette campagne. » Cela m'enchanta.

J'allais beaucoup aux Variétés, au Vaudeville, aux petits théâtres. Je continuai deux mois le même genre de vie qu'à Vienne. Je m'en lassai tout à coup. J'en sentis le vide, et j'en fus dégoûté pour toujours. Mon oncle, le vicomte de Castellane, avait alors pour maîtresse en titre une belle princesse de Salm, fille entretenue de premier ordre; je ne sais comment elle avait réussi à se faire épouser réellement, pendant la Révolution, par un prince de Salm. Elle avait beaucoup d'esprit; ils se faisaient réciproquement une foule d'infidélités. Je dînais quelquefois chez elle avec lui.

Je dînais souvent chez le prince de Ponte-Corvo, chez la duchesse d'Abrantès, chez MM. de Talleyrand, de Champagny, chez les grands dignitaires et les ministres.

L'archichancelier avait une singulière manière de vous inviter en votre présence. Vous causiez avec lui; il appelait son secrétaire, lui parlait, et ce dernier venait tout chaud vous raconter : « Son Altesse Sérénissime vous convie à dîner. » Il exigeait que les femmes vinssent chez lui en robe à queue. Mme de La Rochefoucauld, dame d'honneur de l'impératrice Joséphine, lui fit une excuse assez piquante à ce sujet : « Pardon, monseigneur, d'être en robe ronde; je sors de chez l'Impératrice, je n'ai pas eu le temps d'en changer. » Cet archichancelier, jurisconsulte justement célèbre, était fort gourmand,

avare, aimant le faste. Il se promenait presque tous les jours dans les galeries du Palais-Royal, avec son grand cordon de la Légion d'honneur, en habit habillé, assisté de d'Aigrefeuille et d'un autre acolyte, également vêtus à la française.

Décembre. — Beaucoup de fêtes eurent lieu à l'occasion de la paix, entre autres à la Malmaison. Le 1er décembre, j'y vis quatre rois et un empereur. Le 4, un bal magnifique eut lieu à l'Hôtel de ville. Il y avait quinze cents personnes de trop; un souper de cinq cents couverts. La tristesse de l'impératrice Joséphine y fut remarquée. Sa Majesté partit le 16 décembre pour s'établir à la Malmaison. Le divorce était alors public.

La princesse Pauline et la reine de Naples donnèrent de beaux bals. Il y eut des bals masqués chez le prince de Neufchâtel, l'archichancelier, les reines de Naples et de Hollande, la princesse Pauline et M. de Marescalchi, ministre des relations extérieures du royaume d'Italie. Les plaisirs furent très vifs pendant cet hiver.

Je fus nommé capitaine le 18 février 1810; j'avais été proposé pour ce grade en 1808, après le combat de Burgos; je restai aide de camp du comte de Lobau.

A l'armée, je couchais dans la tente de l'Empereur; je passais de là à ne plus le voir autrement qu'au bal des princesses. Les militaires n'ayant pas le grade de chef d'escadron ou une place dans la maison de l'Empereur n'étaient pas admis à la cour.

CHAPITRE III

Mon père épouse la duchesse de La Rochefoucauld. — Napoléon épouse Marie-Louise. — Bal du prince de Schwartzenberg. — Je profite de mon séjour à Paris pour m'instruire. — L'Impératrice accouche du roi de Rome. — Joie à Paris. — Mariage de M. Fritz de Pourtalès avec Mlle Louise de Castellane, à la Malmaison. — Préparatifs de guerre contre la Russie. — Je quitte Paris et rejoins l'Empereur et l'Impératrice à Bayreuth. — Arrivée de l'Empereur à Dresde. — Déférence des souverains pour Napoléon. — Le duc de Vicence. — Ses belles qualités. — Départ de Dresde. — Passage à Posen. — Raoul de Montmorency, malade, quitte l'armée. — L'ingénieur Lamour abandonné avec le fourgon des cartes dans un bois. — Arrivée à Thorn. — Je prends mon service auprès de l'Empereur, qui me parle de mon père. — Brusque départ de l'Empereur pour Osterode. — Arrivée à Kœnigsberg. — Le général Narbonne plaît à l'Empereur. — Départ de Kœnigsberg. — Gaieté d'un bivouac du 11e léger. — Souper de l'Empereur à Skrawdzen dans le jardin du curé. — Sa conversation avec lui. — Reconnaissance des bords du Niémen par l'Empereur. — Passage du Niémen. — Ma querelle avec le comte de Lobau. — Entrée à Kowno. — Bivouac dans le cimetière de Strzabuiky avec Mortemart, Chabrillan et le duc de Plaisance. — Entrée à Wilna. — Le capitaine Octave de Ségur est fait prisonnier. — Le géographe d'Albe. — Sa Majesté croit tenir le corps du général Bagration. — Il lui échappe. — Mission à Niémezin. — Difficultés pour les vivres. — Désordres des traînards. — L'Empereur reçoit à Wilna la députation de la Diète de Varsovie. — La garde part de Wilna. — Revues des traînards. — L'Empereur va au bivouac des Bavarois. — Mission au vice-roi, que je rejoins à Dolhinow. — Je retrouve l'Empereur à Gluboskoé. — Méchante humeur de Sa Majesté en voyant la retraite des Russes. — Départ de Gluboskoé. — Combat à Ostroveno. — Mission à Oula au maréchal Ney. — Effet des reproches de l'Empereur sur les Wurtembergeois et leur prince royal. — Le 3e corps vit de pillage sur les autres pour éviter de mourir de faim. — Tort de mettre toujours les mêmes divisions à l'avant-garde. — Sa Majesté me réveille couché en travers de la porte de sa tente. — Combat de Witepsk. — Flahault, Mortemart, Bricqueville et moi arrêtons les housards du 8e et les chasseurs du 16e en déroute. — Mortemart reprend un caisson. — Belle conduite des voltigeurs du 9e de ligne. — Entrée à Witepsk. — Je quitte le comte de Lobau. — Je suis placé à l'état-major du prince de Neufchâtel.

1810

Février. — Le 20 février 1810, mon père se remaria; il épousa une Rohan-Chabot, cousine germaine de feu ma mère, veuve du duc de La Rochefoucauld, qui avait été massacré cruellement sous ses yeux, à Gisors, au commencement de la Révolution; elle a toujours joui d'une grande considération justement méritée. Je trouvai en elle une seconde mère. Ma mère, en mourant, avait recommandé à mon père de la prendre pour femme. Soldat dans un temps où la consommation d'hommes était grande, mon existence était si peu assurée que je fus heureux de voir à mon père une compagne pour ses vieux jours.

Avril. — Le 2 avril eut lieu le mariage de l'Empereur avec l'impératrice Marie-Louise d'Autriche. Venus en cortège de Saint-Cloud, Leurs Majestés reçurent la bénédiction nuptiale dans la galerie du Muséum. Il y eut aux Champs-Élysées des jeux de toute espèce, un lampion à chaque arbre; une ascension de M. Forioso au haut d'une pyramide sur une corde tendue, des illuminations superbes aux Tuileries; sur la place de la Concorde on tira un feu d'artifice.

Le plus bel équipage de Longchamps fut celui de la princesse de Neufchâtel.

Je restai quelque temps à Reuil avec mes parents. Je ne pouvais pas souffrir le séjour de la campagne. La vie active à laquelle j'étais habitué en était cause.

Juin. — Fête superbe à l'École militaire le 24 juin, donnée par la garde impériale à l'occasion du mariage de l'Empereur; courses de chars et de chevaux, ballon de M. Blanchard; le soir, feu d'artifice, bal dans une salle construite exprès.

Juillet. — Le 1er juillet, fête donnée par le prince de Schwartzenberg, ambassadeur d'Autriche, l'Empereur et l'Impératrice y assistaient; il y eut un ballet exécuté par les danseurs de l'Opéra, un feu d'artifice; cela était charmant. A minuit, le feu prit. Je venais de causer avec la princesse Pierre de Schwartzenberg, née d'Arenberg, ma cousine, fort agréable personne;

elle fut écrasée par un lustre dans un bassin qu'on avait couvert de planches pour danser. On retrouva son corps le lendemain. J'étais à l'endroit même où le feu prit; un rideau s'alluma dans une tente construite contre la maison, sur le jardin. Je grimpai le long de la fenêtre pour l'éteindre; au moment où j'arrivais au feu, le toit tout entier, recouvert d'une toile résinée, s'embrasa à la fois; le jardin, un instant après, était chose horrible à voir.

On entendait les cris des brûlés, parmi lesquels on distinguait ceux du prince Kurakin, ambassadeur de Russie. Les maris demandaient où étaient leurs femmes; les femmes réclamaient leurs enfants; chacun craignait d'avoir à apprendre la perte d'un parent ou d'un ami. L'Empereur reconduisit l'Impératrice, revint et resta jusqu'à la fin. A trois heures du matin, le peu de Français s'y trouvant encore soupèrent avec les officiers autrichiens. Je me rappelle que je trinquai un verre de vin de Champagne avec un beau housard; sa figure me frappa : il était borgne. C'était le comte de Neyperg. Je ne me doutais guère que je le verrais un jour le mari de cette impératrice Marie-Louise pour laquelle il y avait alors à la cour, chez les grands dignitaires et les ministres, de si brillantes fêtes.

A cette époque, la belle colonne de la Grande Armée, sur la place Vendôme, fut achevée.

Je partis de Paris avec mon père, le 14 juillet, pour Pau : nous fûmes très bien accueillis à Bordeaux, par le préfet baron Gary. L'acteur Joanny faisait fureur au Grand Théâtre; le ballet des *Filets de Vulcain* excitait l'admiration des Bordelais. Mon père était fort aimé dans les Basses-Pyrénées; il administrait depuis dix ans ce département. Il y arriva le 23 juillet, on lui fit à Pau une réception de souverain : la ville fut illuminée, des députations vinrent des différentes villes du département pour le féliciter. Mon père et ma belle-mère furent très applaudis au spectacle; on leur donna des fêtes. Le journal du département en fit un pompeux récit. Cela déplut à l'Empereur; il dit, avec humeur, de mon père : « C'est un pacha. » Son rappel ne se fit pas attendre.

Nous partîmes pour les Eaux-Bonnes. Mon père avait fait la route y conduisant de Laruns; il avait fait arranger toutes les promenades de ce lieu dont les eaux sont célèbres par leurs effets sur les maladies de poitrine; auparavant on pouvait à peine s'y loger.

Septembre. — Nous quittâmes Bonnes le 7 septembre; mes parents, allant à Cahusac, terre de ma belle-mère, se rendirent directement à Tarbes, où je passai. Mon père y avait fait beaucoup de bien; la tristesse était peinte sur tous les visages. J'étais le 12 septembre à Paris. Mon père y revint le 24 septembre.

M. le comte de Ségur, grand maître des cérémonies, et M. Philippe de Ségur, son fils, avaient tous deux envie d'acheter la maison de Mme de Brunoy; voulant, chacun de leur côté, surprendre leur femme, ils s'adressèrent au propriétaire sans se communiquer leurs projets respectifs. M. le comte de Ségur faisait traiter cette affaire par M. de Puisigneux. M. Philippe de Ségur arrive chez monsieur son père : « Je viens, papa, d'acheter la maison de Mme de Brunoy 220,000 francs. Je l'ai payée bien cher; il y avait un diable d'homme qui enchérissait toujours sur moi. Enfin, ce matin, il a mis encore 12,000 francs; j'ai été forcé d'en donner 8,000 de plus, je l'ai emporté. — Tu ne sais pas quel est ce diable d'homme? reprend M. de Ségur. Eh bien! c'est moi. » Cette confiance réciproque coûta une quarantaine de mille francs à M. Philippe de Ségur.

J'avais, depuis mon retour de l'armée, pris l'habitude d'aller presque tous les jours chez la duchesse de Bassano; j'y rencontrai la belle Mme Gazani. L'Empereur avait découvert à Gênes Mme Gazani, d'une beauté remarquable et d'une bonté qui ne l'était pas moins. Sa Majesté la fit venir à Paris, la nomma lectrice de l'Impératrice, donna une recette générale à son mari. Elle fut, particulièrement pendant le séjour à Marac, dans la plus haute faveur. L'Empereur s'en dégoûta assez vite. Lors de la répudiation de l'impératrice Joséphine, Sa Majesté refusa de l'attacher à l'impératrice Marie-Louise. Mme Gazani était grande, plutôt belle que gracieuse; elle dan-

sait mal. J'ai été fort lié d'amitié avec elle. J'ai vu successivement chez elle des gens m'en paraissant fort épris; jamais je n'en ai été amoureux, mais je lui suis resté dévoué jusqu'à sa mort. Je fis connaissance chez elle avec le prince de Saxe-Cobourg, qui partageait en ce temps-là nos plaisirs, ne se doutant pas alors qu'il serait un jour le mari de la princesse Charlotte d'Angleterre. Nous nous réunissions chez Mme Gazani, plusieurs fois par semaine; on y jouait aux jeux innocents, on faisait des charades. Les plus jolies femmes de la cour y venaient; c'était à qui y serait admis tant qu'elle fut en faveur. Lorsqu'elle cessa de l'être, bien des gens l'abandonnèrent. Beaucoup de ses amis cependant lui restèrent fidèles; cela fait son éloge et le leur.

Le comte de Lobau était l'aide de camp de l'Empereur, chargé alors du travail de l'avancement de l'armée. Les propositions faites par le ministre de la guerre lui étaient renvoyées par l'Empereur; il travaillait ensuite avec Sa Majesté. Le contrôle que l'Empereur faisait toujours exercer par un de ses aides de camp sur le duc de Feltre était fort désagréable à ce dernier; il fallait bien se soumettre à la volonté du maître. Cela n'était pas sans humeur de la part du général Clarke contre l'aide de camp honoré de cette marque de confiance. Le général Mouton donnait son opinion en conscience, et elle était à peu près constamment suivie; aussi les militaires de tous grades affluaient chez lui, soignaient même parfois ses aides de camp. Au fait, ceux appelés à coopérer à ce travail ont dû faire nommer plus d'un officier général et rayer plus d'un candidat. Le comte de Lobau a été, je crois, l'aide de camp de l'Empereur le plus longtemps chargé de cette mission. A l'époque où il servait en qualité de commandant d'une division en Espagne, c'était le doucereux général Bertrand, homme médiocre, quoiqu'on ait dit le contraire, auquel le portefeuille était réservé. L'Empereur dit au général Mouton, à propos de Raoul de Montmorency, presque constamment malade, à l'avancement duquel il s'opposait : « On ne gouverne pas un empire, monsieur Mouton, comme on conduit un régiment. »

L'Empereur, voulant faire gagner les manufactures de Lyon, défendit les uniformes à la cour; il ordonna les habits habillés. Cela mécontenta les officiers généraux; ils s'y soumirent cependant sans souffler mot. Quelques-uns avaient des figures comiques. Je me souviens entre autres du maréchal Augereau; je le vois encore d'ici avec un habit vert brodé d'or, une veste et des culottes de satin blanc.

1811

Janvier. — Les habits habillés reparurent pour la première fois le 17 janvier, à un bal chez la princesse Pauline. J'étais comme les autres assez embarrassé dans mon vêtement de velours. M. de T... fit beaucoup rire : il avait inventé de se poudrer et de s'attacher une fausse queue avec une bourse; il avait de plus pris des leçons de Fleury, acteur des Français, pour porter son chapeau et son épée.

La guerre continuait en Espagne, seulement l'Empereur n'y fut pas, comme on s'y attendait.

Mon éducation avait été coupée trop court par mon entrée au service; ce repos me donna le loisir de m'instruire. Je lisais beaucoup. J'étudiai l'anglais; en quittant l'Italie, je savais assez bien l'italien; en sortant d'Espagne, je faisais le plus beau mélange des deux langues; pour l'allemand, demander mon chemin et ce dont j'avais besoin a été le *nec plus ultra* de ma science.

On s'instruit beaucoup en lisant : le comte Louis de Narbonne a dû en grande partie son instruction, presque aussi remarquable que son esprit, à son habitude de toujours lire en voiture. M. de Narbonne était avant la Révolution chevalier d'honneur de Madame Adélaïde; il était continuellement sur la route de Paris à Versailles pour concilier les devoirs de sa place avec ses plaisirs. Il m'a raconté que ce qu'il avait lu de cette manière était prodigieux.

Je me perfectionnai dans l'art de tuer mon prochain au pistolet, à l'épée, voire même à l'espadon; j'avais pour maître

le fameux Fabien, pour lors en grande réputation, et il me montrait le sabre en rechignant, trouvant cela au-dessous de sa dignité. Un jour, comme M. Jourdain, je parai tierce avant de parer quarte. Il me disait de marquer un coup de tête; d'un revers de baguette, je fis sauter sa perruque et son masque; cela n'augmenta pas son goût pour les leçons d'espadon. Je parvins à être d'une jolie force.

Mars. — Le 19 mars, on sut que l'Impératrice commençait à souffrir pour ses couches; les grands dignitaires et toute la maison de l'Empereur se rendirent aux Tuileries, pour y attendre l'événement. Mon père s'y trouvait, comme ayant les grandes entrées. On avait renvoyé presque tout le monde, lorsque le 20 mars, à neuf heures du matin, l'impératrice Marie-Louise accoucha du roi de Rome. Le prince fut ondoyé le soir. On avait annoncé vingt et un coups de canon si c'était une fille, cent un pour un garçon; dès que le canon des Invalides commença à résonner, chacun se mit à compter avec la plus vive anxiété. On se figurerait difficilement la joie qui éclata au vingt-deuxième coup de canon. Toute la population était sur pied. Paris fut illuminé. La comtesse de Lobau accoucha le même jour d'une fille : de la part de la femme d'un aide de camp de l'Empereur, c'était de l'à-propos.

L'impératrice Joséphine avait auprès d'elle Mlles Virginie et Louise de Castellane, filles de Mme de Castellane-Norante, née Saumery; Mlle Louise de Castellane épousa, le 18 novembre, le comte Fritz de Pourtalès, écuyer de l'Impératrice. Voilà comment ce mariage s'arrangea. Les dames de l'Impératrice, voyant depuis quelque temps M. de Pourtalès fort occupé de Louise, prévinrent l'Impératrice que cet écuyer ne pouvait tenir dans le salon, en l'absence de Mlle de Castellane. Pourtalès, étant à la porte de Mlle de Castellane et voulant passer une lettre, fut vu par Mme d'Arberg; elle avertit sur-le-champ l'Impératrice. Celle-ci fit appeler M. de Pourtalès et Louise, sortit avec eux dans le jardin et se fâcha beaucoup contre Louise, lui disant : « Vous ne possédez rien, vous avez votre nom. M. de Pourtalès est fort riche. Vous ne pouvez croire à sa volonté de vous épouser. » M. de Pourtalès

reprit : « J'en serais trop heureux, telle est mon intention. » L'Impératrice dit alors : « Je donne 100,000 francs de dot et le trousseau. » L'Impératrice avait fait élever ces deux jeunes filles, leur mère ayant mangé leur bien. Pourtalès était amoureux fou. Louise répondait à ses sentiments. On lui demandait si elle aimait beaucoup Pourtalès : « Je le crois bien que nous nous aimons ! — Il y a longtemps ? — Depuis plus de trois semaines. » La cérémonie eut lieu à la Malmaison. M. Fritz de Pourtalès étant protestant, M. Marron, ministre de cette religion, donna sa bénédiction dans le salon. Son livre était sur une table couverte d'un tapis vert; il avait, à sa droite et à sa gauche, deux acolytes laids et petits en habit habillé noir, avec des épées. On passa ensuite dans la chapelle, où M. le cardinal Maury, nommé à l'archevêché de Paris, assisté des chapelains de l'impératrice Joséphine, de M. Jerphanion, curé de la Madeleine, donna la bénédiction aux époux. Son discours fut beau; il parla avec adresse de la grandeur passée de l'impératrice Joséphine, de sa position présente, il s'étendit sur les familles respectives des deux époux. Tout cela sentait un orateur de la vieille école.

Parent seulement, comme portant le même nom que Mlle Louise de Castellane, je fus choisi pour tenir le poêle avec le comte Perregaux, chambellan de l'Empereur; on avait pris, je crois, le plus lourd de Notre-Dame. L'impératrice Joséphine a embrassé Mme de Pourtalès après la cérémonie. Elle a eu tort; dans son cabinet, cela eût été bien. Il faut dans sa position, je le trouve, avoir encore plus de dignité que si elle était régnante.

Les soirées du duc de Bassano, où j'étais du petit nombre des élus journaliers, se prolongeaient souvent jusqu'à deux heures du matin. Je causais dans le salon avec la duchesse de Bassano et quelques autres personnes, tandis que Son Excellence jouait au billard, quelquefois avec le comte de Bondy, ordinairement avec le baron Pasquier, qui était beaucoup plus fort que lui. Ce dernier se vantait qu'il laissait gagner au duc de Bassano une partie de temps en temps, une sur trois, par exemple, pour lui faire plaisir. Cette complai-

sance n'a pas été sans utilité au baron Pasquier; elle lui a valu la préfecture de police. Il faut un peu, cela le prouverait, traiter au billard les ministres comme les femmes, avec lesquelles il est galant de perdre, si on veut leur être agréable.

Décembre. — Une guerre avec la Russie était imminente : nous reçûmes, le 25 décembre, l'ordre de faire nos équipages de campagne.

Malgré ces immenses préparatifs de guerre, l'hiver de 1811 fut très brillant.

J'allais souvent chez la comtesse de Canisy, femme pleine d'esprit et de belles qualités. Sa beauté était remarquable, car à la régularité des traits elle joignait toute la grâce d'une jolie figure; elle était femme d'un écuyer de l'Empereur, brave, mais ennuyeux, qu'elle n'aimait pas. Mme de Canisy fit casser son mariage avec ce sien cousin. Elle en était séparée depuis plusieurs années. On le lui avait fait épouser à douze ans et demi; elle en avait deux enfants. Elle s'est mariée depuis avec le duc de Vicence, grand écuyer, épris d'elle depuis longtemps.

L'Empereur accorda des dotations à plusieurs chambellans et écuyers de sa maison. Le grand maréchal Duroc possédait toute sa confiance pour ses affaires intérieures. Le duc de Frioul avait établi un ordre parfait dans les services du palais; il avait un air nonchalant, indifférent, paraissait ne se soucier de rien, si ce n'est de Mlle Bigotini, danseuse de l'Opéra, et il dut peut-être la conservation de son crédit à ce qu'il n'en usait guère.

L'Empereur allait souvent, le soir, chez sa sœur la princesse Pauline; il était suivi du grand maréchal et parfois de l'aide de camp de service, qui restait, comme de raison, dans le premier salon.

Chez cette bonne sœur était le principal théâtre de ses amours; il en passait assez à la princesse Pauline pour qu'elle eût un peu de complaisance pour lui. Sa Majesté était occupée, cet hiver-là, d'une de ses dames, une Piémontaise, Mme M..., petite blonde assez grasse. Je ne lui trouvais rien de remarquable, et je n'ai jamais conçu ce sentiment-là.

Mon père avait un Basque qui parlait mal le français; sor-

tant un jour de chez la princesse Pauline, mon père lui dit : « Chez Madame Mère. » Fidèle au principe des gens de ne jamais répéter où l'on va, dans les mêmes termes qu'on le leur dit, le Basque cria au cocher : « Chez la mère Napoléon », ce qui excita l'hilarité du vestibule.

Le comte Daru avait montré une haute probité comme intendant de la Grande Armée; homme d'esprit et de savoir, grand travailleur, il était devenu ministre secrétaire d'État et il donnait, comme les autres ministres, des bals, dont il faisait fort bien les honneurs.

1812

25 mars. — Cette année, est apparue sur l'horizon une petite Mme Legrand, fille du général Schérer. Elle a dix-sept ans, les plus beaux cheveux blonds du monde; fort jolie dans son ensemble, elle n'a aucun trait remarquable en particulier; cela a fait dire d'elle au maréchal Augereau, à un bal de la reine Hortense : « Tondez-moi ça, et vous verrez ce qui restera. » Le général Legrand, qui vient de l'épouser, a plus de cinquante ans. Les bals masqués de la cour et des princesses sont fort amusants. Il y a eu, le 6 février, aux Tuileries, un très beau bal dans la salle de spectacle. On a soupé dans les grands appartements; le coup d'œil était superbe. Cambacérès avait un habit tout doré. La comtesse Tyskiewiez, née princesse Poniatowska, a fait une entrée merveilleuse avec son cordon noir par-dessus une robe très brillante; elle a cinquante ans et une figure de l'autre monde. Une grande perche de Mme de N... L..., de cinq pieds huit pouces, a dansé ridiculement l'anglaise, en faisant le pot à deux anses. Le quadrille de la reine de Naples a été remarquable : c'était le ballet des heures. Le comte de Rambuteau, chambellan de l'Empereur, long et mince, et le baron de Montbreton, écuyer de la princesse Pauline, gros et court, étaient effroyables en étoiles. Charles de Lagrange, avec son œil de travers, était unique en Apollon; la comtesse Just de Noailles était fort bien

en nymphe Égérie. Mme Legrand faisait Iris : elle a figuré seule avec aplomb et grâce; elle ne met d'importance à rien; on pourrait, dans les bals, la croire le mieux du monde avec des jeunes gens qu'elle connaît à peine. Je ne suis pas du nombre de ceux qui en ont la tête tournée; je vais chez elle, elle m'amuse par sa grâce, sa franchise, sa gaieté, sa naïveté; c'est une enfant gâtée. Je ris encore de la voir annoncer avec étourderie : « Je ne me soucie pas que vous voyiez le général aujourd'hui, ce n'est pas son jour de barbe. »

L'Empereur avait donné l'Élysée à l'impératrice Joséphine; il le lui a repris en février et a été s'y établir.

Le comte Regnault de Saint-Jean d'Angely, l'un des présidents du Conseil d'État, homme d'un véritable mérite, est fort orgueilleux, et, sous ce rapport, il ne manque pas de ridicules. Pendant un bal qu'il a donné, j'entendis l'auditeur Alfred de Chastellux (1) qui se tuait à l'appeler monseigneur. Ce titre n'est dû qu'aux ministres à département.

Sa Majesté passe continuellement des revues de troupes qui se rendent en Russie, entre autres des régiments polonais qui reviennent d'Aragon. Le prince de Neufchâtel a la goutte. L'Empereur a été le voir; cela a été remarqué comme une grande faveur.

La duchesse d'Abrantès est fort souffrante; elle recevait tous les soirs, elle est spirituelle, fort jolie et galante, sa gaieté était étonnante. Une jolie nièce de son mari, Clotilde Chodron, et la belle et spirituelle baronne Lallemand, femme du général, sont toujours chez elle. Il est arrivé à cette dernière une aventure assez drôle avec le cardinal Maury. Cette Éminence a frappé sur l'épaule de la baronne Lallemand, qui était appuyée sur le balcon d'une fenêtre; elle s'est retournée et a fait le geste de lui donner un soufflet, puis, se retenant, elle lui a dit : « Pardon, Monseigneur, j'allais aussi m'oublier. »

Dans cette société, on se moque continuellement d'un ridicule M. de Grandcourt, petit Suisse de soixante-dix ans, bien frisé, poudré, assez gros, et ne perdant pas un pouce de

(1) Devenu sous-préfet, à la Restauration. (*Note du maréchal.*)

sa petite taille. Vêtu ridiculement en frac, il était encore plus cocasse en habit habillé; il en avait un, brodé d'acier, datant de 1777, effroyable. Il s'en est donné l'autre jour un brun parsemé de fleurs de pensées rouges, doublé d'aurore. Il avait trouvé le moyen de s'insinuer dans le corps diplomatique en se faisant conseiller d'ambassade du prince Primat. Avant la Révolution, il mettait sur ses cartes de visite : « Chambellan actuel du feu roi de Pologne. »

Trois employés du ministère de la guerre ont été arrêtés pour avoir fait connaître le mouvement des troupes à M. Czernitcheff, aide de camp de l'empereur de Russie; l'un d'eux, nommé Michel, a été condamné à mort et exécuté.

Le prince de Neufchâtel met beaucoup de pompe dans ses réceptions; il tient excessivement à sa principauté, est très fier d'avoir des sujets et un bataillon de Neufchâtel, en habit ventre de biche, avec des doublures rouges.

Le prince de Wagram ne présenterait pour rien lui-même un de ses amis à la princesse de Neufchâtel; une de ses connaissances de longue date lui demandant dans une soirée de le nommer à la princesse, il lui a répondu : « Monsieur, il faut vous adresser au chambellan. » En effet, il y en a un, en ventre de biche, brodé d'or, fort laid, avec une perruque et possédant une tournure convenable à ses fonctions.

27. — La file de Longchamps, cette année, a été pitoyable; elle était composée de beaucoup de fiacres, de cabriolets de louage entremêlés d'équipages ridicules; on en voyait de loin en loin un passable. La berline à six chevaux de la princesse de Neufchâtel a été ce qu'il y avait de mieux. L'archichancelier, dans une voiture dorée à glaces, comme celle du sacre, a fait grand effet. Le duc de Vicence avait un char à bancs fort bien. On remarquait des équipages à mourir de rire : un cocher en livrée à la française, avec un jockey à l'anglaise, en veste, pantalon et bas. D'autres avaient un cocher poudré et des laquais qui ne l'étaient pas; d'autres, un cocher avec ces effroyables chapeaux pointus anglais. Presque tout le monde prend le parti de se promener aux Champs-Élysées, au lieu de s'ennuyer à la file.

M. Dupont de Nemours dîne souvent chez nous; j'ai un grand plaisir à le voir, car j'apprends toujours quelque chose avec lui. Il n'y a qu'à gagner dans la société des gens de cette école.

Ce vieillard de soixante-dix ans a déployé le plus grand courage pendant la Révolution. C'est un homme bien estimable, de la plus exacte probité, d'un esprit très distingué; sa seule fortune est une place de sous-bibliothécaire à l'Arsenal. Il est à la tête d'un bureau de bienfaisance et s'occupe uniquement du soulagement de l'humanité.

M. Dupont de Nemours m'a raconté comment Barrère s'y était pris pendant la Terreur pour sauver le sculpteur Houdon. David l'avait fait arrêter et voulait le faire périr, ayant déclaré guerre à mort à tous ses confrères les artistes. Mme Houdon vint solliciter Barrère de sauver son mari. Barrère répondit d'abord : « Je ne vois pas de moyen de salut; quel est l'ouvrage pour lequel on l'a enfermé? » Mme Houdon répliqua : « Une statue de sainte Scholastique. — Quelle est sa tournure? répondit Barrère. — C'est une belle femme, tenant un rouleau de papier à la main. » Au moment où Mme Houdon achevait ces paroles, entra Collot d'Herbois. Barrère lui dit : « Houdon a fait une statue de la Philosophie méditant sur la Révolution; il faut la faire acheter par l'Assemblée, pour la placer dans la salle précédant celle des séances, et déclarer que Houdon a bien mérité de la patrie. » Ainsi fut dit, ainsi fut fait, et Houdon fut sauvé.

Je vais souvent à l'hôtel de Dalberg. Le duc est un homme d'une grande naissance, d'un caractère facile; il sait se faire honneur d'une fortune considérable. Sa femme, née Brignole, une des premières familles de Gênes, jeune, jolie, spirituelle et bonne, est une personne charmante.

Voici un singulier billet de faire part copié sur un des originaux du général hollandais Hogendorp, aide de camp de l'Empereur. On n'avait pas jusque-là fait part d'une fausse couche.

« M. le comte de Hogendorp a l'honneur de vous faire part « que Mme la comtesse de Hogendorp vient d'accoucher;

« l'existence de l'enfant, qui était un fils, avait cessé avant sa
« naissance.

« Paris, le 25 mars 1812. »

J'ai vu, à l'Opéra-Comique, le fameux acteur Elleviou, qui m'a fort amusé dans le *Trente et quarante*. Il jouait d'une manière charmante; il était le plus agréable housard mauvais sujet qu'on pût rencontrer.

On a nommé, il y a dix jours, dix nouvelles dames du palais, qui sont : la duchesse Charles de Plaisance, la duchesse de Padoue, la duchesse de Castiglione, la comtesse Just de Noailles, la comtesse de Croy, la comtesse de Marmier, et trois dames hollandaises ou piémontaises; elles ont prêté serment, il y a cinq jours : la comtesse Marmier avec onction; la duchesse Charles de Plaisance est celle qui en a mis le plus après elle; la duchesse de Castiglione niaisement, la comtesse de Noailles simplement, la comtesse de Croy avec disgrâce, elle a trop de ventre; on a trouvé que la comtesse Marmier avait une robe trop courte.

On cite une jolie phrase de M. de Montrond, qui est exilé à quarante lieues de Paris. Ayant demandé les griefs dont on le chargeait, on lui a répondu, entre autres choses, qu'il avait dit à Aix-la-Chapelle, qu'il ne céderait son logement ni à Madame Mère, ni à la princesse Pauline, pas même à l'Empereur; il s'étonne de ce qu'on puisse l'accuser de pareille chose, lui qui cède à l'Empereur Paris et quarante lieues tout autour!

29. — J'ai dîné chez Mme de Rohan, douairière; le chevalier de Boufflers y était avec sa femme et M. Elzéar de Sabran, son beau-fils, qui a beaucoup d'esprit. Le chevalier de Boufflers joue continuellement sur les mots. Nous avons fait un détestable dîner.

Mai. — Le vice-roi d'Italie et le roi de Naples Joachim sont passés par Paris, se rendant à la Grande Armée. Le prince de Schwartzenberg est parti également, le 4 mai, pour prendre le commandement des cinquante mille Autrichiens destinés à marcher avec nous comme auxiliaires contre les Russes. Depuis plus d'un an, on faisait des préparatifs de guerre. Il

était question, depuis deux mois, du départ de l'Empereur. Toute la garde impériale a quitté Paris. Le 6 mai, le comte de Lobau m'a donné l'ordre de me mettre en route. Je suis parti le 7 en chariot de poste, avec Perrin, son neveu, mon camarade, brave officier, et mon Basque Ayharts. Nous avons fait, à Nancy, un bon dîner chez M. Fozel, riche négociant, beau-frère du général Mouton.

10 mai. — Nous sommes débarqués à une heure du matin à Huningue, dans les pénates de mon compagnon de voyage; son père m'a accueilli avec beaucoup de cordialité.

Ma voiture avait besoin d'être raccommodée, et j'avais envie de voir Strasbourg, j'ai quitté Huningue à quatre heures du soir; j'ai rencontré beaucoup de chars traînés par des bœufs, il n'en arrivera pas beaucoup à l'armée, les soldats du train, que cela ennuie, les assomment.

11. — Séjour à Strasbourg. J'ai vu le mausolée du maréchal de Saxe à l'église protestante de Saint-Thomas, et des momies d'un prince de Nassau et de sa fille qui ont trois cents ans; j'ai été à la promenade Contades, qui est hors des remparts, et à celle du Broglie, au milieu de la ville.

12. — Je suis parti à midi de Strasbourg avec Perrin, qui m'a rejoint ce matin; nous avons passé le Rhin à Kehl. Les postillons allemands sont insupportables par leur lenteur. Rien ne les émeut. Les Badois et les Wurtembergeois sont vêtus en jaune, les premiers avec des revers rouges, les seconds avec des revers noirs.

14. — Nous sommes arrivés à Feutchtwung, première poste bavaroise; les postillons sont en bleu de ciel, revers noirs, galons d'argent, plumet blanc et bleu de ciel, chapeau rond.

De Nuremberg à Bayreuth, où nous avons rejoint l'Empereur, les chemins sont détestables : beaucoup de sables. L'aspect des sapins rend le pays peu gai.

Nous sommes partis de Bayreuth en même temps que l'Empereur, à huit heures. Montées et descentes jusqu'à Reichenbach.

En sortant de cette ville, nous avons versé, à une heure et

demie du matin, dans la boue; au jour, nous y étions encore enfoncés, au milieu d'un épais brouillard.

16. — Nous sommes arrivés à Dresde, illuminé pour l'entrée de l'Empereur. La suite de l'Empereur est logée et défrayée par le roi de Saxe.

Le palais du roi, meublé à l'antique, est un grand amas de bâtiments entassés les uns sur les autres. Le roi a des Cent-Suisses saxons, ayant des hallebardes et des chapeaux à trois cornes égales, avec une plume, des perruques rondes poudrées à trois marteaux, le reste de l'habillement semblable à celui des scaramouches en taffetas bleu et jaune. Les grenadiers de la garde sont beaux, vêtus en habits rouges à revers jaunes; les cuirassiers en ont des blancs avec des cuirasses noires, leur casque est superbe.

18. — Séjour à Dresde. L'empereur et l'impératrice d'Autriche sont arrivés. On a illuminé pour l'arrivée de l'empereur d'Autriche. On met des bougies ou des chandelles contre les fenêtres, en dedans, sur une planche percée; c'est la manière de Dresde. Il n'y a rien de remarquable dans les illuminations du palais; elles se composent de bouteilles de verre blanc remplies d'huile, ce qui ne donne pas tant de lumière que les lampions.

19. — Séjour à Dresde. J'ai été voir l'arsenal des armes antiques qui est extrêmement curieux; j'y ai remarqué la première arme inventée par Berthold Schwartz, les armures d'Auguste II et toutes celles qui ont servi dans les tournois sous son règne, l'armure de Jean Sobieski, celle de Gustave-Adolphe, une épée que Charles XII avait lorsqu'il est venu à Dresde, les pistolets, qui sont extrêmement simples, dont il se servait à l'époque où il fut tué à Frederikssteen en 1718, l'épée et le chapeau de Pierre le Grand lorsqu'il est venu à Dresde; ce chapeau ressemble à un vilain petit chapeau de curé. La cour d'Auguste était d'une grande magnificence; on peut en avoir une idée par la richesse des armes et des équipages de chevaux, qui sont couverts de pierreries; il y a deux chevaliers armés de pied en cap, à cheval, la lance en arrêt, avec des plumes en quantité, de cinq à six pieds au-dessus

de leur casque. On voit aussi en cire, armés de pied en cap, Auguste II, Pierre le Grand et Charles XII.

J'ai vu l'Empereur qui conduisait l'empereur et l'impératrice d'Autriche, la reine de Westphalie, le grand-duc de Wurtzbourg, la famille royale de Saxe, jusqu'à la porte du salon de service.

Pendant son séjour à Dresde, l'Empereur donne à dîner aux autres souverains; leur déférence pour Napoléon est au delà de ce qu'on peut se persuader. L'impératrice d'Autriche est tout à fait en infériorité vis-à-vis de l'impératrice des Français, sa belle-fille.

Le comte de Montesquiou, grand chambellan, les comtes de Turenne, de Praslin, Just de Noailles, chambellans, Félix d'Andlau, Saluces, Van Leneps, écuyers, le préfet du palais Bausset, le comte de Beauharnais, chevalier d'honneur, le prince Aldobrandini, premier écuyer, les comtesses de Beauvau, de Brignole, la duchesse de Bassano, dames du palais, sont au nombre des personnes qui accompagnent l'Impératrice. Mgr de Pradt, archevêque de Malines, est là comme aumônier. Il a été envoyé comme ambassadeur à Varsovie. Le duc de Vicence, ayant quitté son ambassade de Saint-Pétersbourg, a repris ses fonctions de grand écuyer. En conséquence, il commande les officiers de l'état-major, dont je fais partie; il nous a prévenus que nous ne commencerions pas à Dresde notre service de guerre.

M. le duc de Vicence, homme de cinq pieds huit pouces, a l'air sévère et noble, franc et loyal; il est aimé et estimé de tous. L'Empereur en fait cas; mais comme il lui dit toute vérité, Sa Majesté lui préfère le grand maréchal, d'un caractère plus flexible. L'Empereur l'appelle toujours Caulaincourt. Il ne donne jamais aux gens le nom du titre qu'il leur a conféré, mais toujours le leur; je l'ai remarqué. Le duc de Vicence est un excellent officier général, d'un caractère très militaire; il a mis un ordre très remarquable dans les écuries de l'Empereur. Il serait à désirer de voir auprès de l'Empereur beaucoup de gens de cette trempe; les caractères nobles, fermes et droits comme celui-là sont rares.

20. — Les souverains ont assisté au spectacle du théâtre italien; la loge du milieu était occupée par l'empereur des Français à droite, ayant l'impératrice Marie-Louise à sa gauche. Napoléon, dans l'entr'acte, s'est levé, a causé avec l'impératrice d'Autriche, s'est placé par politesse à côté d'elle, cédant la droite à l'empereur d'Autriche.

Le prologue, en l'honneur de Napoléon, offrait une jolie décoration; un soleil tournait continuellement devant un autel, avec un pot à feu sur lequel était inscrit : « A Napoléon, à Marie-Louise », et en italien, entre deux colonnes : « Moins brillant et moins grand que lui. » Cette sotte flatterie allemande m'a vivement impatienté. Je souffrais beaucoup pour notre beau-père, l'empereur d'Autriche; lui, paraissait enchanté de ce spectacle : il s'était profondément incliné vers son gendre, avec l'air de la jubilation, pour y applaudir. La salle est petite et laide. Les femmes étaient bien parées. Il y en avait peu de jolies; la race n'est pas belle à Dresde.

J'ai dîné chez le comte et la comtesse de Senft, ministre des affaires étrangères de Saxe; il y avait le duc de Weimar, le prince et la princesse de Reuss et quelques autres petits princes confédérés, la comtesse Marcolini, qui est une des plus jolies femmes de Dresde; comme Français, Turenne, Just de Noailles, Félix de Praslin; il y avait aussi une petite bossue saxonne dont je n'ai pas été tenté de demander le nom. J'ai noté la petite-fille de M. de Senft, âgée de huit ans, nommée Louise; c'est un petit prodige. Elle a embrassé devant moi avec rage le portrait de Napoléon en criant : « Je l'aime tant (1) ! »

24. — Il y a eu concert dans la grande salle de spectacle. Elle est très belle, tient au palais; on ne s'en sert jamais. Pour y arriver, on traverse une demi-heure de corridors. Les bâtiments du palais sont joints par des ponts sur les rues. J'ai d'abord vu passer le cortège dans le salon de service : l'empereur Napoléon donnait la main à l'impératrice d'Autriche. Sa Majesté a eu la galanterie de céder la droite à l'empereur François.

(1) M. de Senft a depuis bien appelé de cet amour-là, ayant, en 1813, été des premiers étrangers à abandonner l'Empereur. (*Note du maréchal.*

Voici comment les souverains étaient placés à ce concert : au milieu, les impératrices de France et d'Autriche, à côté l'une de l'autre, celle de France à droite, ayant près d'elle l'empereur d'Autriche; venaient ensuite la reine de Westphalie, le roi de Saxe, la princesse Thérèse, femme du prince Antoine, frère cadet du roi, la princesse Marianne, sœur du roi, le prince de Neufchâtel, le prince de Saxe-Cobourg. A gauche de l'impératrice d'Autriche, l'empereur Napoléon, la reine de Saxe, le grand-duc de Wurtzbourg, la princesse Auguste, fille du roi, les princes Antoine et Max, le duc de Mecklembourg-Schwerin; à droite et à gauche, sur des banquettes, les dames du palais, celles de France ayant la droite. Dans les loges, les dames de la cour et de la ville.

M. Simsom, fils du conseiller d'État, est ministre du roi Jérôme en Saxe; sa spirituelle femme et lui sont très aimables pour nous.

26. — Le roi de Prusse, grand et bel homme, portant de petites moustaches, ayant l'air militaire, est arrivé; son fils, le prince royal, a dix-sept ans, une fort bonne tournure et l'air spirituel. L'Empereur est allé rendre visite à Sa Majesté Prussienne, aussitôt son débotté. Le roi de Prusse s'est hâté de revenir chez l'Empereur.

Il existe à Dresde un singulier usage. Tous les dimanches, une douzaine d'écoliers de la paroisse protestante chantent dans la rue un cantique devant les fenêtres d'un grand nombre de particuliers abonnés à raison de six écus par an. Ces écoliers sont vêtus de noir, avec des manteaux courts et des chapeaux à trois cornes. L'un d'eux les dirige; tous saluent, une fois le cantique fini. Cette année, les princesses et les dames de cour ont pris les manteaux; avant, elles étaient en paniers. La Saxe est en retard de cinquante ans sur la France.

Hier les Empereurs et les Impératrices ont été à la chasse avec le roi de Saxe. L'empereur Napoléon a trouvé l'équipage du roi supérieur au sien; cela ne satisfait pas du tout le prince de Neufchâtel, en sa qualité de grand veneur.

Il est arrivé hier soir à un M. de Stetling, auditeur westpha-

lien, secrétaire de la légation de ce pays en Saxe, grand jeune homme bien disgracieux, une aventure assez comique. Son domestique, empressé d'aller voir le concert, après l'avoir habillé, l'a enfermé sans y penser dans sa chambre. Ledit auditeur a été obligé de descendre par la fenêtre, lorsqu'on est venu le chercher; il a fallu apporter une échelle, qui s'est trouvée trop courte; on l'a placée sur l'impériale d'une voiture. M. l'auditeur est descendu solennellement par l'échelle. Ce n'est pas tout : arrivé en bas, il a fallu remonter; il avait oublié son billet. Beaucoup de monde était attroupé dans la rue; il a fait grand effet.

Le général comte de Narbonne, aide de camp de l'Empereur, est revenu de Wilna, il y a passé deux jours auprès de l'empereur Alexandre. Tout espoir de paix s'est évanoui à son retour. Le Czar n'a pas voulu se soumettre aux conditions imposées par Napoléon. Il a montré à l'envoyé l'immensité de son empire et combien serait petite la partie que Napoléon pourrait occuper. Alexandre a annoncé que, quand bien même l'Empereur serait à Moscou ou à Saint-Pétersbourg, il a la volonté positive de se défendre, ou plutôt d'épuiser son ennemi, en le laissant s'avancer, se détruire par les marches et par une occupation que le Czar regarde comme impossible à Napoléon de soutenir longtemps, à une aussi grande distance de ses ressources. L'empereur Alexandre a signifié sa résolution de ne jamais faire la paix avant l'évacuation du territoire russe.

29. — L'Empereur a quitté Dresde de grand matin. Les équipages ont été dirigés de Posen sur Dantzig et Thorn.

J'étais depuis quelques jours en quête d'une maîtresse. Après avoir lorgné de ma fenêtre les environs, j'avais fini par découvrir, presque vis-à-vis, la fille d'un épicier, fort jolie. Je causais depuis six jours avec elle le soir, à travers les barreaux de sa fenêtre. J'ai obtenu ce matin un rendez-vous, à cinq heures du matin, dans la boutique. La fatalité a voulu que cela se trouvât le jour même du départ. Elle m'a introduit en effet chez elle... Elle m'a raconté qu'elle devait épouser incessamment son bon ami. Je lui en ai fait mon compli-

ment. Je lui ai annoncé mon départ dans deux heures; elle a pleuré et m'a fait promettre de la revoir en passant (1). Fille d'un épicier riche, elle parlait français, paraissait bien élevée. Ses parents se sont levés; nous les avons entendus, et nous nous sommes quittés. Mon départ, tout à fait inattendu, a fait qu'à la joie de se connaître a succédé tout de suite le chagrin de se séparer; à six heures, il a fallu nous faire d'éternels adieux. Je suis revenu à sept, lui jeter par la fenêtre une bague, sans que sa mère s'en soit aperçue. Je suis parti de Dresde à neuf heures, beaucoup plus triste que si cela eût été la veille. J'ai traversé le pont en pensant à cette gentille Allemande.

Je réfléchissais sur le métier errant d'un soldat de vingt-quatre ans, lancé tour à tour dans de bonnes et dans de mauvaises positions, ayant cent fois envisagé la mort de très près, ayant mené joyeuse et périlleuse vie; je m'attendais à être incessamment la proie d'un boulet ou possesseur d'une épaulette à torsade. Dans les cas désespérés, je n'ai jamais été démoralisé. J'ai toujours tâché de découvrir le côté gai; en cherchant bien, avec du sang-froid, il n'y a si triste bivouac où l'on ne trouve quelqu'un ou quelque chose dont on puisse tirer parti pour égayer les autres.

31. — Nous sommes passés par Bunslaw, première poste prussienne, et nous étions le 31 à Franstadt, première poste polonaise; chemins exécrables, bois de pins, habitations de boue. Nous sommes passés par Schmiegel, Krasnow, Kostein; quelques maisons de bois et de boue à un étage, entremêlées de jardins clos en planches; en Pologne, cela s'appelle une ville. Les meilleures parties de terrain parcourues dans ce gracieux pays sont de mauvais champs de seigle et de blé. Après avoir longé la Warta, on entre dans la plaine où est située la triste ville de Posen, une des plus grandes de Pologne. A Posen, l'usage, comme en Allemagne, est d'étendre sur le plancher du grès, pour ne pas perdre apparemment l'habi-

(1) Je ne suis pas revenu dans cette ville après la campagne; si elle a pensé à moi, elle m'aura cru du nombre des disparus de ce monde. (*Note du maréchal.*)

tude de marcher sur le sable. L'Empereur est logé dans une énorme maison, anciennement couvent des Jésuites, maintenant la préfecture.

La Pologne est d'un vilain aspect; saleté, pauvreté, misère, on ne voit que cela; aussi les régiments de la Vistule qui arrivent d'Aragon veulent à tout prix y retourner. Les soldats polonais regrettent le bon vin de ce pays.

L'Empereur, arrivé à Posen le 30 mai, en est parti le 2 juin.

J'ai trouvé dans cette ville Raoul de Montmorency au désespoir; sa déplorable santé le force à retourner en France au moment d'entrer en campagne. La même chose lui est déjà advenue en Autriche en 1809; je conçois, pour un homme d'honneur, toute l'étendue du malheur d'une semblable position.

On nous a donné à Posen des chevaux de poste; on attelle à certaines voitures jusqu'à seize de ces petits animaux appelés konias. On éprouve aux postes, à cause du passage de l'armée, de grands embarras pour avoir des chevaux. Nous avons trouvé à Pudwitz le général Ornano; sa voiture avait fait une belle culbute. Les paysans qui le conduisaient s'étaient sauvés avec leurs chevaux. Nous lui avons donné du rhum, n'ayant pas autre chose. On avait déjà été le chercher plusieurs fois sur différents chemins de la forêt sans le rencontrer; il y est resté vingt-quatre heures.

Faute de logement à Thorn, j'ai couché dans ma calèche et j'ai soupé avec du pain de munition et du beurre. Le grand maréchal du palais a eu l'idée de ne pas nourrir les officiers de l'état-major de l'Empereur pendant cette campagne, mais seulement de nourrir ceux de service et les officiers de la maison, qui doivent même fournir le pain de ration. Cela s'est exécuté à Thorn; seulement, comme nous ne tenons à aucune troupe, le moyen est bon pour nous faire crever de faim et pour nous mettre dans l'impossibilité de faire notre service. Aussi le duc de Frioul a renoncé à ce beau projet; il l'a reconnu lui-même inexécutable, et nous serons nourris chez l'Empereur, comme dans les précédentes campagnes.

Sa Majesté, me voyant passer, m'a appelé par sa fenêtre, par mon nom, pour me donner un ordre; cela m'a fait grand plaisir, en me prouvant qu'elle ne m'a pas oublié. J'ai pris le 4 juin, pour la première fois dans cette campagne, le service auprès de l'Empereur; le général Narbonne en était le même jour. Il a eu une longue conversation avec l'Empereur; il m'a raconté qu'il en était enchanté et m'a dit que notre empereur avait diablement d'esprit.

5 juin. — L'Empereur est sur pied dès trois heures du matin. Sa Majesté passe dans la matinée, à une demi-lieue de la ville, au bord de la Vistule, sur une plaine de sable, la revue des cinq régiments d'infanterie de vieille garde. Sa Majesté a accordé beaucoup de croix et a fait des promotions. Ces corps étaient superbes, l'artillerie belle et nombreuse; il y avait 12,000 hommes.

6. — Une partie du grand quartier impérial est partie pour Osterode.

L'Empereur entre dans le salon de service. Je me trouvais seul avec Turenne; ce dernier est sorti. L'Empereur m'a abordé en me disant : « Bonjour, Castellane! Comment vous portez-vous? » Je lui ai parlé de mon père, de son injuste rappel; Sa Majesté m'a traité avec beaucoup de bonté et m'a répondu : « J'arrangerai tout cela. » Il s'est exprimé en excellents termes sur ma famille et sur moi. L'huissier m'a raconté qu'il avait vite fermé la porte pour me laisser causer à mon aise. Ma politesse de leur donner des épingles et des cachets m'a fait aimer des huissiers, maîtres d'hôtel, valets de chambre, et mes pourboires me font bien voir des valets de pied. L'Empereur m'a envoyé ensuite signifier au grand écuyer son désir de partir sur-le-champ. Les ordres étaient donnés pour quatre heures, et il en était deux. Le duc de Vicence m'a répondu d'exposer à Sa Majesté que c'était impossible avant trois heures. Je n'ai pu m'acquitter de sa commission, car l'Empereur m'a crié de faire avancer ses chevaux de selle. Le page de service a été le seul à se trouver près de moi, tout le monde comptant aller en voiture. Sa Majesté, au moment de monter à cheval, m'a demandé où était l'aide de camp de ser-

vice (le général Lebrun ne s'attendait pas à ce brusque départ, et il était chez lui). « Et vos chevaux? — Sire, ils sont partis ce matin. » Sa Majesté a répliqué : « Bourgeois maintenant! » Le grand écuyer nous avait donné l'ordre de les envoyer à Osterode. On m'a empêché d'en garder un comme je le voulais, étant de service; je n'en ai pas moins été contrarié. Il fallait voir comme chacun courait ensuite pour rattraper l'Empereur; il est monté dans sa voiture à une grande distance de Thorn, lorsqu'elle l'a eu rejoint. Personne n'était prêt pour ce départ avancé d'une heure. Les uns riaient, les autres se fâchaient contre leurs gens, d'autres tournaient au tragique, le gros d'Albe surtout. Ce topographe par excellence, n'ayant pas sa redingote, ne pouvait se décider à entrer en calèche. Ce hourvari pour monter en voiture a été amusant. Sa Majesté s'est dirigée sur Dantzig.

L'Empereur mettant dix jours pour se rendre à Osterode, je suis resté vingt-quatre heures de plus à Thorn, sans inconvénient.

J'ai visité l'église Saint-Jean; j'y ai vu un monument élevé à Nicolas Copernic, né à Thorn en 1472. L'église était pleine d'oiseaux qui chantaient, car toutes les vitres étaient cassées. Thorn est en ce moment très vivant, encombré de chariots et de voitures de transport.

J'aurais été forcé de rester à Thorn davantage sans la rencontre du baron de Buck, écuyer du roi, officier westphalien chargé de dépêches. Nous avons trouvé sur notre route les auditeurs Scipion de Nicolaï et Cochelet, enfoncés dans les sables. Nous sommes passés à Strasbourg, petite ville bâtie en briques; à Newmarck, nous avons rencontré beaucoup de chariots chargés de farine, de riz, conduits par des soldats du train qui allaient à Osterode. Plusieurs maisons ont été découvertes par la cavalerie pour donner la paille aux chevaux. L'embarras pour se procurer des chevaux est extrême. Les soldats les prennent à leur retour à la poste. Le café au lait et les petits pains blancs trouvés dans toutes les villes de Pologne sont une grande ressource. La bière commence à devenir rare.

11. — Nous avons rencontré à Osterode un officier d'ordonnance venant de Dantzig et portant des ordres au vice-roi. Il nous a dirigés sur Kœnigsberg. L'armée était en mouvement.

Avant d'arriver à Liepstadt, brûlé dans la dernière guerre, notre postillon fatigué s'est endormi, et nous avons failli rouler dans un précipice; mon domestique, sur le siège, s'en est aperçu à temps. Nous avons vu la voiture du grand maréchal qui était versée.

Le quartier général du roi de Westphalie est à Lublin; il a sous ses ordres 28,000 Polonais commandés par le prince Poniatowski; 20,000 Westphaliens, général en chef Vandamme; 20,000 Saxons, général en chef Reynier; le 4e corps de cavalerie, général en chef Latour-Maubourg. Le prince de Schwartzenberg est à Lemberg avec 30,000 Autrichiens. Il y a dans la Volhynie 60,000 Russes aux ordres du prince Bagration, opposés au roi de Westphalie. Le roi de Naples, commandant toute la cavalerie de notre armée, a établi son quartier général à Heilsberg. Le 2e corps du duc de Reggio, se dirigeant sur Landsberg, est composé de la division Legrand, de la division Verdier et de la division suisse. J'ai dépassé en entier cette division et en plus le 3e régiment des Croates et le 37e de ligne, beau corps de quatre bataillons fort de trois mille hommes.

Le nombre de chariots chargés de vivres suivant les régiments et nécessaires à leur subsistance est étonnant. J'ai trouvé un parc d'artillerie à Zinten. J'y ai dîné avec des œufs et de la bonne bière. C'est un pays de délices en comparaison de la Pologne. Nous avons doublé avec les mêmes chevaux; l'infanterie les a tous enlevés à la poste.

Le 14e bataillon du train des équipages, formé à Varsovie de Polonais, vient d'apporter d'Elbing à Krewtzbourg, où l'on forme un magasin, deux cents voitures de farine. Pour aller de cette ville à Kœnigsberg, on traverse une plaine aride de sept lieues, ornée de quelques flaques d'eau.

12. — Nous avons rejoint l'Empereur à Kœnigsberg. Le général hollandais Hogendorp, aide de camp de l'Empereur, est gouverneur de la ville.

Descendu à l'hôtel de Paris, le hasard m'y a donné un billet

de logement, ce qui m'a évité un déménagement. Nous sommes nourris chez les habitants. Dans ce pays on donne un seul drap; un lit de plume recouvert comme les oreillers de toile de couleur sert à tout le monde et tient lieu de drap de dessus. Il n'y a pas moyen de se déshabiller, à moins de se mettre dans son sac de campagne.

L'estafette de l'Empereur met neuf à dix jours pour venir de Paris à Kœnigsberg; depuis Mayence, les dépêches viennent par courriers allant la plupart du temps en voiture. On n'a pas, comme à la campagne d'Autriche, placé des relais français dans les pays alliés. Il y a, à la suite du quartier impérial, cent postillons avec des chevaux de poste français pour ce service; ils seront placés sur le territoire russe.

15. — L'Empereur a passé la revue de la division Grandjean, composée d'un régiment polonais, d'un régiment saxon, d'un régiment westphalien. Le général Narbonne y a reçu un coup de pied, à ajouter à un noir à l'œil produit d'une culbute en voiture avec Turenne; ce dernier en est sorti balafré. L'esprit de M. de Narbonne plaît beaucoup à l'Empereur; il le fait souvent dîner avec lui.

Sa Majesté a reconnu l'injustice du rappel de mon père de sa préfecture, mais il n'a réparé avec lui qu'en paroles. Mon père ne se soucie plus d'être préfet; il veut être conseiller d'État.

17. — L'Empereur se rend de Kœnigsberg à Insterburg. Au moment de monter en voiture, j'ai rencontré Flahaut; nous avons voyagé ensemble. Cette bonne aventure m'a procuré un aimable compagnon de voyage. En sortant de Taplacken, on passe la Prégel. Nous avons été obligés de nous arrêter pour faire rafraîchir nos détestables chevaux, avec l'avoine apportée sur ma voiture et de l'herbe. Ils ont brouté auprès d'un bivouac du 11e d'infanterie légère, composé des tirailleurs corses, de ceux du Pô, de conscrits romains, piémontais, florentins; ils étaient de brigade avec le 124e de ligne, régiment hollandais. La gaieté de notre soldat m'étonne toujours. Il était minuit et demi; ceux-là, escortant des voitures de farine, arrivaient et avaient pour tout potage du pain; les pieds mouillés, au

milieu d'un brouillard à couper au couteau, ils n'en étaient pas plus tristes. Ils avaient construit un abri avec une charrette cassée et des branches d'arbres. Les vieux soldats corses et piémontais se moquaient d'un jeune conscrit romain, lui reprochant de n'avoir pas la peau dure, parce qu'il se plaignait du froid de ce bivouac.

Depuis Taplacken, le chemin bordé de bois de pins est moins agréable. Nous avons rencontré beaucoup de voitures de transport et une partie du 2e corps, ce qui, en outre de la difficulté d'avoir des chevaux, nous a fait mettre dix-neuf heures à parcourir les vingt-six lieues qui nous séparaient d'Insterburg.

18. — L'Empereur a passé la revue des quarante mille hommes du maréchal Oudinot. Sa Majesté est restée depuis sept heures du matin à cheval. Elle est partie à deux heures après midi pour Gumbinen; je l'ai rejointe le 19 juin, de très grand matin, dans cette ville.

J'ai voyagé avec d'Albignac, aide de camp du maréchal Ney. Le corps du duc d'Elchingen, de trente-cinq mille hommes, se compose de deux divisions françaises, de la division wurtembergeoise, commandée par le prince royal, et de sept régiments de cavalerie.

19. — L'Empereur a passé dans la soirée la revue d'une partie du 1er corps, de quatre-vingt mille hommes, commandé par le maréchal Davout, prince d'Eckmühl.

J'ai eu grand plaisir à retrouver dans cette ville Casimir de Mortemart, officier d'ordonnance, avec lequel je suis lié. Je suis assez bien logé chez un médecin. Toujours malheureux en hôtesse : pas une de jolie!

L'Empereur a séjourné les 19 et 20 à Gumbinen.

21. — Sa Majesté va à Wilkowitsky, première ville de Pologne. Je pars de Gumbinen pour Stallupohnen; huit lieues. Je mets quatre petites heures au pas et au petit trot. Joli pays, beaucoup de villages, des plaines et des prairies.

22. — J'arrive à Wilkowitsky ayant fait seize lieues avec les mêmes chevaux; le postillon les a abandonnés. Je me suis remis en route, trois heures après, avec ces pauvres bêtes.

Au bout de quatre lieues, on entre dans une forêt de pins, où l'on a du sable jusqu'au cou.

J'ai rattrapé mes chevaux à Pilwitski et je me suis félicité de ma diligence, car je suis le seul officier d'état-major arrivé. Je suis monté à cheval à deux heures après midi, avec le grand écuyer; nous avons rejoint l'Empereur à Sckrawdzen, où j'ai pris le service. Sa Majesté a soupé avec le grand écuyer et le prince de Neufchâtel, dans le jardin de la cure; elle a fait aussi appeler pour manger le général Exelmans, l'écuyer Lambertye, l'officier polonais interprète qui avait couru auprès de sa voiture, et moi. L'Empereur a ordonné d'introduire le curé et lui a adressé diverses questions par l'interprète; entre autres, il lui a demandé « s'il priait pour lui ou pour les Russes ». Le curé a répondu : « Pour Votre Majesté. » — « Vous le devez comme Polonais et comme catholique », a repris l'Empereur. Il a accordé 4,000 francs à ce pasteur pour le dédommager de ses pertes occasionnées par le passage de l'armée.

23. — A onze heures, Sa Majesté est montée en voiture; je l'ai suivie sur le même cheval. Elle a laissé son carrosse à Nogaraisky, nom d'une maison où a été établi le quartier impérial. Il était trois heures un quart lorsque nous sommes arrivés sur les bords du Niémen.

L'Empereur a pris la redingote d'un officier de lanciers polonais, un bonnet de soie noire; suivi seulement du grand écuyer, auquel j'ai prêté mon manteau, du prince de Neufchâtel, du prince d'Eckmühl dans un costume semblable, ils sont allés visiter les bords du Niémen. Pendant ce temps, j'ai été au bivouac du 8e de housards, voir le colonel Domon, les chefs d'escadron du Coetlosquet et de Carignan, de ce régiment. Nous sommes revenus à six heures à la tente de l'Empereur, à Nogaraisky, à deux lieues du Niémen. J'ai été envoyé au général Bruyère, qui bivouaquait avec sa division, près de ce fleuve. Mon cheval a fait vingt-huit lieues presque sans manger. L'Anglaise est une excellente bête; je suis le seul officier d'état-major ayant pu suivre Sa Majesté. L'Empereur a déjeuné avec le prince de Neufchâtel, le roi de Naples,

le grand maréchal, le grand écuyer, le général Belliard. Sa Majesté nous a envoyés manger. Depuis la veille, j'étais au régime de son vin de Chambertin; il n'y en avait pas d'autre. Après d'aussi grandes fatigues, cela ne laisse pas que d'être agréable.

Relevé de mon service, à l'arrivée de quelques camarades, le grand écuyer m'a emmené dans une grange où étaient le grand maréchal, les généraux Narbonne, Guyot, Exelmans, l'écuyer Lambertye, le page Hallemberg; M. de Narbonne nous a raconté les plus drôles histoires, et notre établissement a été fort gai.

Il y a un règlement du 18 janvier 1812, contresigné du duc de Cadore, pour le service auprès de l'Empereur : nous devons rester dans le groupe du grand maréchal, à deux cents pas en arrière de Sa Majesté; cela ne nous flatte nullement, et, à l'user, ce n'est pas praticable; il faudra bien, arrivé à portée de l'ennemi, changer ce règlement, parce qu'alors le besoin d'officiers se fera sentir. L'Empereur a décidé donc, à Nogaraisky, qu'il y aurait moitié de ses officiers d'ordonnance et moitié des aides de camp de ses aides de camp de service, que nous aurions notre table au palais, de service ou non, comme en Autriche par le passé.

L'Empereur est remonté à cheval à huit heures du soir et a suivi les bords du Niémen, vis-à-vis de Kowno. Sa tente a été placée sur la hauteur, en face de l'endroit choisi pour l'établissement des ponts. Je me suis perdu et j'ai passé la nuit au bivouac du colonel Saint-Marc, du 3e de chasseurs; j'ai été charmé de le revoir, ainsi que le chef d'escadron La Bourdonnaye.

24. — A minuit, nos troupes ont passé le Niémen en tirant quelques coups de fusil; les Cosaques ont à peine riposté. Nos nombreuses colonnes ont traversé le fleuve sur trois ponts. L'Empereur était, à trois heures du matin, à cheval sur le bord de l'eau. Il est allé visiter l'autre rive du Niémen. Sa Majesté m'a envoyé à Kowno, ville assez belle, bien bâtie pour la Pologne; nous sommes revenus à huit heures du matin à sa tente, et à une heure nous étions de

nouveau à cheval. Sa Majesté a établi son quartier général à un couvent près Kowno, sur les bords du Niémen.

L'Empereur m'a fort employé; chose singulière, cela a contrarié le comte de Lobau. Le général Mouton m'a témoigné beaucoup d'humeur dans la grange de Nogaraisky, quand le grand maréchal a raconté qu'il était impossible de montrer plus de zèle que moi; sur quoi le grand écuyer a renchéri en ajoutant : « Il a fait vingt-huit lieues sur le même cheval. » Le comte de Lobau a répondu : « Il fait toujours ce qu'il ne doit pas faire » (faisant allusion à ce que je ne m'occupais pas de ses chevaux); le général Narbonne lui a répliqué : « C'est possible qu'il fasse mal pour votre service particulier, mais il fait bien pour celui de l'Empereur. »

Le comte de Lobau désirait que nous ne fissions plus le service auprès de Sa Majesté; lorsque le contraire a été décidé, il est venu à moi : « Monsieur de Castellane, vous direz à MM. Perrin et Rastaut qu'il doit toujours y avoir moitié de vous de service »; puis avec humeur : « Vous êtes content maintenant? » C'est vrai, j'étais fort content. Il m'a dit à ce couvent : « Allez voir mes chevaux, ce qu'ils font; si ce service-là ne vous convient pas, il faut entrer dans un régiment ou prendre un autre général. » De tout cela il est résulté une explication dans laquelle je lui ai observé qu'il avait eu tort d'attendre d'être en Russie pour me faire connaître son intention de me faire marcher à son fourgon, parce que je n'étais pas entré au service pour être piqueur et que je lui aurais refusé tout d'abord. Le général Mouton a fait une grande sortie contre les nobles; je lui ai répliqué sans colère : « Je ne me suis jamais glorifié de ma naissance, mais je ne pensais pas non plus qu'elle me mît en infériorité vis-à-vis de personne; quant à faire le piqueur, jamais! Dans un mois, quelque chose qu'il arrive, je me séparerai de vous. » Le comte de Lobau a chargé son neveu de me dire qu'il avait l'intention de me recommander à qui je voudrais, qu'il était incapable de ne pas rendre justice à ma bravoure, et qu'il m'estimait comme officier.

Il y a eu un hourra contre ce procédé du comte de Lobau, au

quartier impérial; le duc de Vicence, grand écuyer, le duc de Frioul, grand maréchal, le général Narbonne m'ont montré un grand intérêt. J'ai tiré de ma poche un gros morceau de sucre, dans le salon de service au couvent de Kowno, et j'en ai offert à ceux qui étaient présents, entre autres au grand maréchal. Le duc de Frioul parle peu; cependant, en me remerciant, il m'a dit : « Vous devriez en donner à votre général pour l'adoucir. » Cela m'a prouvé que l'air du bureau était pour moi. Nous sommes convenus, le général Mouton et moi, de nous séparer amicalement.

A cinq heures du soir, l'Empereur est monté de nouveau à cheval pour examiner l'endroit où l'on établirait un pont sur la Vilia, celui qui existait ayant été brûlé par les Russes. J'ai été envoyé à Plebennitky, auprès du maréchal Oudinot, pour voir si on y construisait un pont. En revenant, mon cheval, avec au moins dix lieues au galop dans le ventre, n'en pouvait plus.

Le roi de Naples a été dirigé avec une partie de la cavalerie sur la route de Vilia. L'Empereur a été assailli par une pluie épouvantable au bivouac, vis-à-vis du nouveau pont sur la Vilia; il y est resté deux heures, après avoir éprouvé toute la matinée la plus forte chaleur. Nous sommes rentrés, à neuf heures du soir, au nouveau quartier général, établi à Kowno; nous étions bien mouillés sans avoir de quoi changer. J'étais de service par-dessus le marché, mais j'ai soupé, ce qui m'a fait grand plaisir.

25. — Dès deux heures du matin, l'Empereur était sur pied. Il a envoyé des officiers pour voir si le pont était terminé, ensuite pour savoir quels régiments étaient passés. A trois heures, Sa Majesté est montée à cheval; nous en sommes descendus à neuf heures. Je suis relevé de service, Dieu veuille que j'aie le temps de sécher mon habit! A huit heures du soir, je reçois l'ordre de me rendre à Zitsmory, ville de bois à trente-neuf verstes ou dix lieues. La verste vaut cinq cent cinquante toises, sept verstes un mille, en Pologne. Je pars, après avoir fait faire par M. de Narbonne les démarches nécessaires à ma position auprès du prince de Neufchâtel. Je

me suis égaré à la suite des colonnes du 3e corps; j'ai suivi les bords de la Vilia, au lieu de ceux du Niémen, et je me suis trouvé à onze heures du soir à six lieues de Kowno, au quartier général du maréchal Ney. J'ai soupé chez le général de division Razout et je me suis établi à son bivouac.

26. — Je pars à trois heures du matin, le 26, par des chemins de traverse; j'ai rejoint, à neuf heures, la bonne route à deux lieues de Kowno et je suis arrivé à Zitsmory. J'en suis parti vers midi pour suivre le service léger de l'Empereur; nous nous sommes établis au village de Strzabinky. Un marais, près de ce village, force à un grand détour; quelques-uns d'entre nous qui ont voulu aller au raccourci ont failli y rester. Le pays est très marécageux; il faut prendre garde en faisant boire les chevaux : à la superficie on dirait du sable, et on enfonce jusqu'au cou. Cet accident est arrivé à un de nos camarades; on ne voyait plus que sa tête.

J'ai dîné dans un cimetière avec Mortemart et Chabrillan; nous avons eu à grand'peine du pain, grâce à un maître d'hôtel de l'Empereur. Beaucoup de régiments n'en ont pas depuis cinq jours; il leur reste un peu de farine. J'ai partagé mon bivouac dans ce séjour de l'autre monde avec le duc de Plaisance; nous l'avons quitté le 27, à huit heures du matin, et nous nous sommes arrêtés à deux lieues de là, à un village où se trouvait le quartier général du roi de Naples. L'Empereur est arrivé à deux heures; j'ai laissé mon bivouac, que je commençais à organiser, pour aller prendre mon service. Sa Majesté s'est assise sur les marches de sa cabane, honorée du nom de château, et a vu défiler plusieurs régiments du 1er corps.

A six heures, l'Empereur est remonté à cheval; nous avons été aux avant-postes établis au moulin, au milieu de la forêt de pins, en avant du village d'Ewje. La division Bruyère formait l'avant-garde; elle était composée de sept régiments et forte de six mille chevaux. L'Empereur est revenu, à dix heures du soir, s'établir à un château en arrière du village d'Ewje. Nous nous sommes étendus sur la paille vers minuit, et le grand écuyer nous a donné l'ordre d'être à cheval à deux heures du matin.

28. — A deux heures et demie, nous sommes partis à cheval, l'Empereur en voiture. Le roi de Naples, à la tête de la cavalerie, après avoir repoussé les avant-postes ennemis, est entré à Wilna; il y a eu cinq coups de canon tirés, deux housards tués, quelques blessés. Le capitaine Octave de Ségur, du 8e régiment, officier d'une bravoure remarquable, atteint de deux coups de lance, est tombé au pouvoir des Russes. Nous sommes restés toute la journée à cheval; l'Empereur a presque toujours été en voiture. En arrivant à deux heures à Wilna, Sa Majesté a passé la revue des 6e et 8e régiments de lanciers prussiens et du 7e housards, formant avec les 9e lanciers français, 16e chasseurs, 8e housards, la division Bruyère. Sa Majesté a accordé des croix et de l'avancement. Je ne comprends pas comment l'infanterie a pu marcher comme elle l'a fait, manquant de pain depuis six jours.

Nous avons traversé plusieurs villages en bois respirant la misère. Plaines de seigle, bois de pins, lacs, sables, c'est toujours là le pays de cocagne que nous parcourons.

29. — Séjour à Wilna. Les Russes ont brûlé les magasins; on s'occupe à retirer l'avoine des flammes.

Une division du 2e corps (maréchal Oudinot), avec la brigade Castex (23e et 24e chasseurs à cheval), a eu une belle affaire près de Vilkomirth; elle a fait aux Russes 400 prisonniers.

Le grand maréchal, qui ne se commet pas et qui probablement a parlé à l'Empereur, a dit au comte de Lobau : « En attendant le placement de M. de Castellane comme chef d'escadron dans la ligne, il convient de le maintenir à l'état-major de Sa Majesté comme aide de camp sans service auprès de vous. M. de Castellane n'aura à faire que celui de l'Empereur. » Le général Mouton lui a fait à cette occasion mon éloge; le grand écuyer n'est pas resté non plus en arrière et a fait des démarches auprès du prince de Neufchâtel pour mon avancement. J'ai senti ma délicate position vis-à-vis du comte de Lobau; je l'ai prévenu que si, au bout d'un mois, rien n'était changé à mon sort, je demanderais au prince de Neufchâtel mon placement dans la ligne, ne voulant point abuser plus longtemps de sa complaisance à me conserver le

titre de son aide de camp. Le comte de Lobau m'a répondu de le garder aussi longtemps que cela me conviendrait.

30. — Je suis de service. L'Empereur monte à cheval au moment où nous commencions à manger la soupe. Bonsoir au dîner. Sa Majesté est restée de cinq à dix heures de l'autre côté de la Vilia, cherchant des positions pour un camp retranché, avec le général du génie Haxo. Cet officier général a observé à l'Empereur que c'était impossible; le terrain ne le permet pas, et les ouvrages seraient dominés de tous côtés; il dit que c'est remuer inutilement la terre. L'Empereur n'en a pas moins donné l'ordre de commencer les travaux, demain à la pointe du jour.

La brigade Pajol (9e lanciers polonais et 2e chasseurs à cheval français) a eu une belle affaire à Ochmiana. Le chef d'escadron Canouville, à la tête de deux escadrons, a culbuté les Russes et est entré pêle-mêle avec eux dans cette ville. Prosper de Crillon, sous-lieutenant au 2e chasseurs, y a fait bravement ses premières armes.

1er juillet. — Dès deux heures du matin l'Empereur est sur pied, suivant son usage. Depuis quelque temps il ne nous laisse pas un instant de repos; il dort une partie de la journée. Le grand géographe d'Albe me disait un jour, à midi : « Dans ce moment-ci, il est sur son canapé, bien à son aise, se gorgeant de limonade; cette nuit, il nous tourmentera. » L'Empereur est très facile dans son service intérieur, il faut bien l'avouer, mais il bourre, je le crois, parfois, ce grand topographe qui n'a pas beaucoup d'esprit.

Le général Lebrun (duc de Plaisance), aide de camp de service, me secoue pour me réveiller. Je suis fort étonné de voir l'Empereur en robe de chambre, un mouchoir rouge et jaune sur sa tête, me faisant face. Il m'a fait entrer dans son cabinet. Il y était avec d'Albe et des cartes; il m'a montré Niémentschin où est le général Nansouty, m'a remis une dépêche pour lui, m'annonçant que les Russes se retiraient sur Dunaburg et qu'une partie du corps du général Bagration était en déroute; l'Emreur a ajouté : « Je manœuvre pour les couper, j'en tiens trente mille, faites diligence. » Je suis sorti du cabinet de Sa Majesté

persuadé que ses combinaisons étaient magiques (1). L'Empereur a expédié presque tous les officiers de service.

J'ai galopé pendant les six lieues de Wilna à Niémentschin. J'ai trouvé des sables, des bois de pins, des habitations éparses. J'étais de retour à Wilna à midi et demi. J'ai acheté trois chevaux à Dresde, ils n'arrivent pas; j'en possède dix autres, et je n'en ai pas assez pour mon service.

Le ministre de la police de Russie, Balachof, est aujourd'hui au quartier impérial, il dîne avec l'Empereur; on n'en croit pas davantage à la paix pour cela.

Le quartier général du roi de Naples est à Bojardly. La compagnie d'élite du 11e de chasseurs a été ramenée; elle avait chargé sur plusieurs escadrons.

2. — Le quartier général du prince d'Eckmühl est à Ochmiana, celui du 2e corps à Wilkomirth.

L'armée d'Italie a passé le Niémen à Proni; elle a de la peine à faire suivre son artillerie, car elle a perdu quatre mille chevaux. La cavalerie est au vert pour tout potage; les soldats n'ont point de pain, seulement un peu de farine et de la viande.

Je suis de service. J'ai suivi l'Empereur à cheval le soir; Sa Majesté a visité les hauteurs environnant Wilna.

3. — A deux heures Sa Majesté était levée. A présent, c'est de règle, tous les matins, à deux heures précises, on est sûr de voir paraître l'Empereur dans le salon de service.

Nous comptions couper le corps du prince Bagration; il s'est échappé, s'étant présenté en forces supérieures devant le prince d'Eckmühl, qui avait avec lui une seule division.

L'Empereur est resté quatre heures à cheval pour visiter le tracé du camp retranché; il persiste à le former devant Wilna, contre l'avis des officiers du génie.

4. — Séjour à Wilna. Les difficultés pour nourrir l'armée, pour transporter les vivres, pour traîner l'artillerie ne font qu'augmenter, à cause du grand nombre de chevaux morts. La route en est couverte.

(1) Je le crois encore; grâce à un faux mouvement du maréchal Davout, on ne prit personne. (*Note du maréchal.*)

5. — Le vice-roi d'Italie est venu de son quartier général de Troki pour voir l'Empereur. La chaleur est excessive; mes vingt-quatre heures de service se sont passées tranquillement.

6. — Séjour à Wilna. Les Russes sont très superstitieux : on dit que ce qui a engagé l'empereur Alexandre à ne pas défendre Wilna, ce sont différentes choses survenues pendant son séjour dans cette ville qu'on a regardées comme de mauvais augure. On l'a reçu à l'église en jetant par terre des feuilles de sapin et du grès; c'est un honneur en Pologne, mais, en Russie, cela ne se fait qu'aux enterrements; quand le Czar est arrivé dans son palais, ses gardes, qui ne formaient qu'une haie, se sont trouvés placés de manière à lui tourner le dos. A un bal qu'on devait lui donner à la maison de campagne où était le général Bennigsen, un échafaudage construit exprès s'est écroulé le matin. Le bal a eu lieu dans les appartements; le jardin était illuminé, et la couronne qui surmontait une statue colossale de l'empereur Alexandre s'est éteinte la première.

7. — Je suis de service; je suis l'Empereur à la promenade, nous avons toujours été au pas. Sa Majesté va maintenant moins vite; elle est fort engraissée, monte à cheval avec plus de difficulté. Le grand écuyer est obligé de lui donner le bras pour le mettre en selle. Quant l'Empereur voyage, il fait presque toute la route en voiture; c'est fatigant pour les officiers obligés de suivre son carrosse. Lorsque Sa Majesté monte à cheval, elle est reposée, croit qu'il en est de même de ceux qui ont fait la route sur leurs chevaux, et en dispose en conséquence; aussi je voudrais voir cette infernale voiture au diable. Quand Sa Majesté est en marche, il n'y a pas moyen d'espérer un instant de repos dans les vingt-quatre heures.

Le général Éblé ayant parlé à l'Empereur du manque de chevaux, Sa Majesté a repris : « Nous trouverons de beaux chevaux de carrosse à Moscou. » On se dirigera donc probablement de ce côté.

Le dernier à marcher, je n'ai pas été en mission; tous mes

camarades sont partis : un a été envoyé à Troki, quartier général du vice-roi; un à Widzy, quartier général du roi de Naples; un au prince d'Eckmühl, vers Minsk; un au roi de Westphalie, à Grodno. L'Empereur est très mécontent de son frère. M. de Bock, aide de camp du prince de Schwartzenberg, est arrivé de Brzewsselitewski, où se trouve le quartier général des Autrichiens.

8. — L'Empereur a passé la revue de la garde à pied : grenadiers, chasseurs, fusiliers, tirailleurs et voltigeurs; il a accordé des croix et de l'avancement. Les difficultés pour les vivres continuent; les soldats sont sans pain, les chevaux sans avoine.

9. — Je suis de service. L'Empereur témoigne un grand mécontentement au général de gendarmerie Lauer et à d'autres généraux, de ce que la police est mal faite, la discipline mal observée. Les traînards commettent des horreurs épouvantables, ils pillent et saccagent; des colonnes mobiles sont organisées.

Le roi de Westphalie a passé le Niémen à Piélitza, se dirigeant sur Novogrodeck. Le maréchal duc de Tarente est à Poniewiez avec le 10e corps, qui observe la plus exacte discipline; il se compose de Prussiens, d'une division commandée par le général Grandjean, d'un régiment de Polonais, d'un westphalien, d'un saxon et du 111e français. Le roi de Naples est à Widzy, dans un grand embarras pour faire vivre ses troupes. L'Empereur a fait venir l'intendant général Dumas, le commissaire ordonnateur de la garde, pour pourvoir aux subsistances.

La garde reçoit l'ordre de prendre le pain pour quatre jours; son artillerie est partie avec des chevaux en bien mauvais état.

10. — L'Empereur passe la revue des employés civils de l'armée, par une chaleur étouffante. Tout est hors de prix à Wilna. Quelques-uns de mes camarades vont dans la société; je n'ai pas le temps, étant continuellement de service. Je suis mal logé chez le prêtre Kamendouli. Il a abandonné sa maison, oubliant d'emmener les punaises; en quoi il m'aurait fort

obligé. Elles m'ont fait déserter le lit; j'ai pris le parti de dormir dans mon sac sur un canapé. Nos gens ont découvert des sacs d'avoine dans le grenier. Nous les avons pris en échange de bons; les maîtres pourront les donner pour comptant dans les réquisitions. Ce sont de ces mesures auxquelles la dure nécessité oblige; elles ne méritent pas le titre de coquins, donné par nos soldats aux habitants, parce qu'ils cachent leurs biens.

Le prince d'Eckmühl est entré le 8 juillet à Minsk. X*** lui a été envoyé : revenant très fatigué de cette course faite en partie sur des chevaux de correspondance, il se plaignait ridiculement. J'ai tâché de le calmer, d'abord en lui faisant observer que 9 francs, qui compensent bien au delà les débours-sés, allaient nous être alloués par la poste. Il s'est mis sur le pied de crier comme une Mélusine contre l'activité du service. Je lui ai dit que tous ces cris-là ne le menaient à rien, en lui ôtant le mérite de faire son métier; plusieurs de nos camarades m'avaient prié de lui en parler, craignant que cela fît tort au corps des aides de camp. Il m'a reçu mal, mais il s'est modéré. Une chose fâcheuse à notre état-major, c'est que quelques jeunes gens de notre quartier général, n'ayant pas fait la guerre, veulent en savoir plus que les autres; ils se plaignent toujours de marcher trop souvent, et c'est ennuyeux. On ne devrait prendre à l'état-major, où il y a beaucoup de liberté, que des officiers ployés à la discipline; nous passons tous pour des raisonneurs, quand il y en a deux ou trois seulement qui le sont. J'ai fait trois campagnes auprès de l'Empereur; je vois pareille chose pour la première fois.

11. — L'Empereur a donné audience à une députation de la diète de Varsovie lui demandant le rétablissement de la Pologne. Sa Majesté lui a répondu que les Polonais pouvaient compter sur sa protection à cet égard, mais qu'ils devaient renoncer à la Galicie, parce qu'il avait garanti à l'empereur d'Autriche l'intégrité de ses possessions, mais qu'ils auraient la Volhynie, l'Ukraine, etc.

Étant de service, j'accompagne l'Empereur à une revue des fourgons des équipages militaires. Deux chars attelés chacun

de quatre bœufs s'y trouvaient; ce sont les seuls des bataillons formés à Nancy qui aient rejoint; il n'en est pas arrivé d'autres.

Une partie de la députation de la Diète a dîné avec l'Empereur, le maréchal Bessières et le général Jomini, Suisse, gouverneur français de Wilna (1).

12. — Un service d'expédition de l'Empereur, les chasseurs à pied de la garde, la jeune garde, formant le corps du maréchal Mortier, duc de Trévise, sont dirigés de grand matin sur Glubokoé.

13. — Je suis de service. L'Empereur passe la revue de six cents traînards, formés en bataillon de marche pour être conduits, par un officier d'état-major du prince de Neufchâtel, à leurs corps respectifs.

J'accompagne, le soir, à cheval, l'Empereur au bivouac des Bavarois, commandés par le général en chef Gouvion-Saint-Cyr; le 6ᵉ corps est de la plus belle tenue. Sa Majesté revient au grand galop de là à la manutention, où l'on a construit beaucoup de fours.

Mes chevaux arrivent de Dresde; je croyais ne les avoir qu'après la campagne.

14. — Séjour à Wilna. On chante un *Te Deum.* Il y a eu une cérémonie que je n'ai pas vue, à l'occasion de la réunion de la Lithuanie au grand-duché de Varsovie. On a marié deux filles lithuaniennes à deux habitants du grand-duché. L'Empereur a été, le soir, à un grand bal donné par le comte Pack; j'ai connu ce dernier il y a quatre ans, jour pour jour, à la bataille de Rio-Seco, où il a reçu un coup de baïonnette. Il y avait à ce bal des inscriptions analogues à la circonstance et un beau prince polonais dans l'ancien costume du pays; la ville était illuminée.

16. — Je suis de service. L'Empereur me donne, à minuit, des dépêches pour le vice-roi. Je pars en *woz*, nom des petites charrettes du pays. J'arrive dans la matinée à Ochmiana. Le pays est assez riche; les maisons de planches sont

(1) Il ne se doutait guère qu'il deviendrait un jour officier général russe. (*Note du maréchal.*)

misérables; l'odeur des chevaux morts n'est pas non plus agréable. Le brigadier de la correspondance d'Ochmiana me dirige mal à propos sur Olschany, où se trouve le château d'un baron, beau pour le pays; ailleurs ce serait une ferme. Je reconnais là que je me suis trompé de route; je veux gagner Smorgoni en passant par Krewie. La population de ce dernier lieu est presque entièrement juive; j'y ai trouvé du lait et du pain pour dîner. J'étais en marché avec un Juif pour avoir un *woz* et des chevaux. Le chasseur du 6e qui m'accompagnait, ne sachant pas le chemin, m'a fait faire neuf lieues au lieu de six. Craignant d'être forcé d'aller plus loin, il a inventé d'arrêter deux chevaux. Il fallait voir les Juifs s'attrouper : ils se trouvaient en force, avaient bien envie de nous assommer pour se venger des enlèvements de ce genre commis par nos traînards. J'ai traité de gré à gré avec eux. Cette ville n'a pas été pillée par l'armée d'Italie, qui, grâce au vice-roi, observe une discipline plus sévère que le reste de l'armée. J'ai laissé mon cheval de correspondance, et j'ai continué ma route dans un *woz* conduit par un Juif à longue barbe. Ces Juifs parlent tous allemand et sont d'une grande ressource en Pologne : par eux seuls on peut se procurer quelque chose. D'Olschany à Smorgoni, douze lieues. Ne trouvant pas de chevaux, je fais un nouvel arrangement avec mon Juif pour me conduire à Wileika.

Le 16, à onze heures du soir, l'Empereur s'est rendu de Wilna à Glubokoé, par Swenziany.

17. — Je suis arrivé le 17 au matin à Wileika; le vice-roi en était parti. Mon chapeau a sauté pendant la nuit en bas de la charrette; il m'est resté pour coiffure un bonnet de soie rouge avec lequel j'ai traversé fièrement, dans mon *woz*, les colonnes de l'armée d'Italie.

De Smorgoni à Wileika, douze lieues, pas mal de sables. Je suis forcé d'y attendre deux heures des chevaux; le colonel de gendarmerie italien Zamoni m'en a fourni en les enlevant aux traînards. Il existe, à la suite de chaque régiment d'infanterie, un escadron de Konias : ces corps les emmènent pour porter le peu de farine qu'ils ont en leur possession.

Je remets à deux heures, à Dolginow, mes dépêches au vice-roi, j'ai causé avec Son Altesse Impériale. J'aime beaucoup aller à son quartier général : le prince Eugène est extrêmement poli, et on est toujours fort bien reçu par son état-major. Deux de ses aides de camp, Bataille et Tascher, sont mes amis; ce dernier a la goutte, chose extraordinaire à vingt-cinq ans.

18. — Le 18, j'ai suivi le quartier général du 4e corps. Le duc d'Abrantès commande en second; en fait, il n'est rien et, de plus, il est dans une position désagréable. J'ai passé à travers la garde italienne et le régiment de la Reine (dragons); la garde royale est d'une tenue superbe.

De Dokschisy, le vice-roi m'a expédié à l'Empereur à Glubokoé; j'y étais à quatre heures. Sa Majesté y était arrivée depuis deux heures. Cela a été une grande jouissance pour moi de voir, pendant les dix lieues de Dokschisy à Glubokoé, un pays non pillé; les paysans travaillaient, il n'y était pas encore passé de troupes; ma course a été de soixante-dix-huit lieues. L'Empereur est logé dans un couvent. Lui seul a un appartement; nous sommes logés dans des cellules avec de la paille. Je suis dans la même cellule que les pages Dumanoir et Fresnel. Ce dernier a un second chapeau aux équipages et me tire d'embarras en me le donnant; mon bonnet de soie rouge, pour faire le service, n'est ni commode contre le soleil, ni convenable. L'Empereur est de méchante humeur; cette manière des Russes de nous fatiguer à les poursuivre, sans se laisser entamer, ne l'amuse guère. Le ministre des affaires étrangères, duc de Bassano, est resté à Wilna. Le comte Daru, homme d'esprit, d'un grand savoir, est auprès de Sa Majesté en qualité de ministre secrétaire d'État.

20. — Je suis de service. Notre salon est commun avec celui des officiers de la maison; il sert aussi de salle à manger à l'Empereur. Pendant le temps de son dîner, nous nous établissons dans le corridor.

Le roi de Naples est à Braslaw. Le roi de Westphalie a quitté le commandement de ses troupes et se retire avec sa garde; le dernier officier envoyé au roi Jérôme l'a trouvé à Miro.

21. — On a appris l'entrée du prince d'Eckmühl à Mohilew et la prise de magasins considérables à Orcha par le général comte de Grouchy. Le roi de Naples a passé la Dwina à Disna.

Les puces m'empêchant de dormir dans la cellule, je me suis réfugié à l'écurie.

22. — La journée du salon de service se passe, comme à l'ordinaire, à voir arriver et partir des officiers, à dormir, à causer sur des riens. L'Empereur, au moment de partir, est venu dans le salon de service et m'a dit : « Eh bien! monsieur de Castellane, les officiers d'ordonnance restés à Wilna sont-ils arrivés? » Il m'a parlé en souriant, comme voulant exprimer : « Vous n'êtes pas de ceux qui restent en arrière. » Sa Majesté est montée en voiture à dix heures du soir et a été coucher à un château en arrière d'Uscaez (cela se prononce Outchacha), vingt-deux lieues. Le chemin est affreux : sans cesse des marais, des ponts détestables.

23. — Parti à trois heures du matin, j'ai fait douze lieues. M. de Turenne n'ayant pas voulu pousser plus loin, nous nous sommes établis dans une grange, à une demi-lieue de la route. Nous avons trouvé, dans un village qui n'était pas encore pillé, du lait, de l'avoine pour nos chevaux. Je possédais du pain, du sucre, du café, du vin de Bordeaux; Turenne avait un peu de vin de Chambertin, un saucisson; nous avons fait un très bon souper. Turenne m'a raconté à quel point le grand maréchal avait été parfait pour moi; il a dit au comte de Lobau, à mon sujet, devant tout le monde : « Des officiers ne doivent pas être occupés à des fourgons. Si l'Empereur le savait, il en serait très mécontent. » (Sa Majesté ne l'ignore pas.) Le général Mouton a dit à Turenne : « Par tout autre que par le duc de Frioul je ne me serais pas laissé traiter de cette manière. Est-ce vous qui avez raconté l'histoire de M. de Castellane au grand maréchal? » Turenne a répondu : « Non; à sa place, j'eusse agi de même. » J'ignorais cette conversation.

24. — Nous avons quitté notre gîte le 24, à cinq heures du matin, après que Turenne, le premier parleur du quartier impérial, eut bavardé comme il pouvait avec le paysan polo-

nais; c'était grand dommage qu'il ne sût pas cette langue. Au bout de huit lieues, au passage d'un pont, il a voulu prendre à gauche dans l'eau; son cheval s'est roulé et lui a administré un bain complet. Son domestique, par respect pour son maître, a suivi la même route et a subi le même sort. Turenne s'est arrêté à Sicliezcza, château d'un certain Sicliezki, seigneur de cent villages. Nous y avons trouvé Pernet, aide de camp du prince de Neufchâtel, qui essayait une petite voiture russe. Il est à la tête de la maison de Son Altesse et il a de très bonnes provisions; il est très flatté quand on le traite de grand maréchal. Je n'y manque guère; aussi il nous a offert de bon cœur à partager son festin. J'ai prêté des bottes à Turenne, qui a souffert horriblement parce qu'il a tant soit peu la jambe plus forte que moi. Le voyant disposé à se reposer, moi à avancer, je l'ai laissé et je me suis remis en route.

Je suis passé à Uscaez, ville polonaise à trois lieues de là. J'ai traversé Kamen, dix lieues plus loin; chemins détestables, des marais à n'en plus finir, je me suis établi à une lieue en avant de cette ville, sur le bord d'un lac, dans une grange située au milieu d'une presqu'île appartenant à un baron. On a retourné sa maison. Les soldats accordent à un baron la possession de tous les châteaux dont ils ne connaissent pas le propriétaire. La position de mon gîte est vraiment belle. Avec de l'argent je suis parvenu à avoir du lait; on a été le chercher à un village éloigné. J'avais du biscuit; j'ai fait du thé et du café jusqu'à la nuit, en causant avec un officier du génie venu pour prendre poste dans mon habitation. J'ai fait, en douze heures, vingt et une lieues sur le même cheval. J'ai aperçu le châtelain coiffé d'un bonnet de coton bien sale, vêtu d'une méchante redingote bleue, une ceinture de cuir, de vilains bas de laine, de mauvaises culottes de peau, les cheveux longs en rond. L'intérieur de son habitation en planches, même avant la visite des camarades, ne valait certainement pas l'ameublement d'un bon paysan des environs de Paris.

25. — Après avoir pris le café fait par moi, je suis parti pour Bjeschenkowitschi, à cinq heures du matin. Un pont s'est enfoncé sous moi, on ne voyait plus que ma tête.

Cela se passait au milieu d'une colonne italienne; des grenadiers venus à mon secours m'ont tiré d'embarras. Je suis arrivé à Bjeschenkowitschi (douze lieues) à onze heures du matin. Aucun de mes camarades n'ayant encore rejoint, j'ai pris de suite le service auprès de l'Empereur. Sa Majesté y a établi hier son quartier général.

On s'est tiraillé pour le passage de la Dwina; le colonel Lacroix, aide de camp du vice-roi, a eu la cuisse cassée par une balle, à côté du prince Eugène, qui se trouvait avec les voltigeurs.

Un palefrenier détaché depuis plusieurs jours avec deux de mes chevaux à l'état-major du roi de Naples, où l'Empereur devait aller, est revenu avec un seul; l'autre est mort, enflé d'avoir mangé du seigle vert; on n'a pas coupé les épis, comme je l'avais recommandé.

Un combat de cavalerie légère, très brillant, a eu lieu à Ostrowno; on a pris huit pièces de canon, cent soixante hommes. Le roi de Naples a chargé à la tête de la division Bruyère, qui s'est fort distinguée. Le colonel Domon, du 8e housards, a été à cette occasion nommé général de brigade. Le colonel Gobrecht, du 9e lanciers français, composé de Hambourgeois, a eu trois chevaux tués sous lui et un coup de baïonnette à la main.

Dans la soirée, l'Empereur m'a envoyé en arrière sur les bords de la Dwina, à Oula, quartier général du maréchal Ney. Les Wurtembergeois faisant partie de son corps meurent sur la route. L'Empereur a reproché au prince royal de Wurtemberg que son corps commettait des horreurs épouvantables et pillait. Les officiers, pleins d'honneur, empêchent les soldats de s'écarter de la route, préférant périr de misère avec eux. Le prince de Wurtemberg, très malade, va être obligé de quitter l'armée. Le maréchal Ney m'a prié de dire à l'Empereur que son corps, marchant après les autres, vivait de la saisie de la moitié des voitures chargées de farines, conduites par les soldats des autres corps, qui passent à travers ses colonnes; ils partagent en frères, sans quoi son armée mourrait de faim. Je suis parti d'Oula à six heures du matin, et

j'ai rejoint l'Empereur trois lieues en avant d'Ostrowno, où sa tente a été établie.

26. — Il y a eu un combat d'avant-garde de la division Bruyère; elle s'est battue toute la journée, avec la seule division Delzons, du 4e corps, contre un nombre d'ennemis au moins double. Nous avons tué beaucoup de monde aux Russes et fait peu de prisonniers.

On a bien tort de mettre toujours en avant-garde la même division de cavalerie légère; les excellents régiments qui la composent ne seront incessamment plus bons à rien; les vieux soldats seront tués. Outre les officiers, il faut dans les rangs deux ou trois braves gens qui enlèvent les autres; une fois que ces hommes d'élan sont tués, les pelotons ne valent plus le diable.

Le capitaine Ferreri, du 7e de housards, a eu la jambe emportée par le premier coup de canon tiré de la journée; il a montré un grand courage pendant l'opération. M. Peborde, chirurgien du roi de Naples, lui ayant fait l'amputation, il s'est contenté pour toute plainte de proférer ces paroles : « Je ne croyais pas cela si long. Je pourrai figurer avec Septeuil. » (M. de Septeuil, aide de camp du prince de Neufchâtel, envoyé en Espagne comme lui pour une histoire de femme, y a eu la cuisse emportée.)

Un éclat d'obus a percé jusqu'à l'os la cuisse du chef d'escadron Galbois, adjoint à l'état-major du major général; si elle avait été cassée, c'était un homme mort.

Le colonel Flahaut a eu un coup bien heureux : une balle a déchiré son habit, en effleurant sa poitrine sans toucher à la doublure, puis elle est venue égratigner son aiguillette. Le chef d'escadron Bonjears a eu son cheval blessé. Le colonel du 92e a reçu une balle à l'épaule. Le général de brigade d'infanterie Roussel, du 4e corps, a été tué. Cette affaire a été brillante.

En arrivant, je suis encore de service, faute d'autres; je couche en travers de la porte de la tente de l'Empereur avec le page.

27. — Sa Majesté paraissant tout habillée, le 27 à la pointe

du jour, nous a réveillés, nous demandant pourquoi nous n'étions pas entrés tout à fait dans la première tente. Je lui ai répondu : « Pour être plus sûr qu'on n'arriverait pas à la personne de Votre Majesté sans que nous fussions prévenus. » L'Empereur est monté à cheval sur-le-champ, a fait avancer dans la plaine deux compagnies de voltigeurs et quelques régiments d'infanterie pour les soutenir. L'ennemi avait vingt-cinq escadrons, sa droite appuyée à la Dwina, sa gauche à une colline, pour masquer sa retraite commencée. Sa cavalerie était composée de housards rouges de la garde, de dragons, de Cosaques rouges de la garde.

Le roi de Naples a placé lui-même une batterie sur la hauteur à notre droite. Cinq escadrons entremêlés des 8e housards et 16e chasseurs, n'étant point soutenus, ont été ramenés par les housards rouges. Deux compagnies du 53e d'infanterie ont arrêté l'ennemi; une compagnie de voltigeurs du 9e de ligne, entourée de tous côtés, s'est défendue dans un ravin sur les bords de la Dwina, et un grand nombre de housards de la garde sont venus périr sur ses baïonnettes. J'étais sur la hauteur. Je me suis porté au galop, avec Flahaut, Mortemart, Briqueville, Lecoulteux, vers les chasseurs du 16e et les housards du 8e fuyant à toutes jambes; nous les avons empêchés, le sabre à la main, de repasser le pont. Mortemart, officier très distingué, parti avec les premiers ralliés, a chargé et a repris un caisson. Lecoulteux a tué un housard rouge de sa main. Briqueville, l'aide de camp du roi de Naples, d'Arlincourt et moi, étant parvenus à rallier un fort escadron, le général Girardin s'est mis à notre tête, et nous avons trouvé le reste de la brigade du général Piré, auquel nous les avons remis. Ces escadrons n'avaient pas croisé le sabre; leurs régiments se sont couverts de gloire, hier et avant-hier. La morale de cela : c'est que les meilleurs soldats sont tués. L'Empereur a fait faire compliment aux voltigeurs du 9e de ligne sur leur belle conduite dans le ravin; ils ont répondu : « Quoique Parisiens, nous nous battons bien. »

Le reste de la division de cavalerie Bruyère est arrivé, soutenu par la cavalerie de la garde royale italienne; avec le

4e corps, elle a enlevé successivement plusieurs positions à l'ennemi. Les trois divisions Morant, Friand et Gudin, détachées du 1er corps, formaient une réserve. Le général de division Mouton a été chargé de les diriger. Vers midi, le feu a dégénéré en tiraillements, pendant le déjeuner de l'Empereur. Nous avons pris, le soir, position sur le bord d'une petite rivière. L'Empereur a établi son quartier général à une lieue en arrière, auprès d'un moulin brûlé.

28. — L'Empereur est monté à cheval à une heure et demie du matin. L'ennemi a brûlé ses magasins et le pont de Witepsk sur la Dwina. Nous nous attendions malgré cela à une grande bataille; nous avons donc été étonnés de ne pas voir les feux de bivouac russes. L'Empereur m'a envoyé à la pointe du jour à la droite, au maréchal Ney, qui faisait construire des ponts sur la petite rivière; l'ennemi n'en défendant pas le passage, on a pensé à envoyer de la gendarmerie dans la ville pour y mettre l'ordre. Le général de division Charpentier a été nommé gouverneur de Witepsk. Je suis parti avec le général baron de Caulaincourt se rendant dans cette ville avec un escadron de chasseurs à cheval de la garde. Nous avons appris, en arrivant sur la place, que les Cosaques étaient à la porte. J'ai été les reconnaître avec six chasseurs; j'en ai trouvé deux escadrons en bataille. J'ai demandé un peloton; à son arrivée, j'ai fait un tour à gauche sur le front de la ville et j'ai placé des vedettes. Les Cosaques nous ont tiré quelques coups de carabine. J'en ai rendu compte au général Caulaincourt; il est venu avec un escadron de chasseurs, deux de la garde d'honneur italienne et quelques lanciers. Nous avons poursuivi les Cosaques pendant deux lieues, toujours nous tiraillant; nous n'avons pas pu pousser plus loin, car nous ne savions pas s'ils étaient soutenus; cela a forcé l'Empereur à faire passer des troupes par la ville. Elle a été pillée de cette affaire-là. Quatre palefreniers du comte de Lobau et un des miens ont été arrêtés pillant. On a trouvé sur eux vingt-deux couverts d'argent. Ils ont donné pour excuse que les soldats emportaient tout. Le plus coupable aurait passé un mauvais quart d'heure; par considération pour le général Mouton, on

l'a relâché. Presque tous les habitants se sont sauvés avant notre entrée. Quand nous serons tout à fait en Russie, ce sera comme en Espagne; on ne verra pas un chat. Nous avons perdu, dans notre escarmouche, un chasseur tué, un autre blessé, deux lanciers prisonniers; nous avons ramené quatre traînards de l'infanterie russe.

L'Empereur, espérant rejoindre l'ennemi, a couché avec l'armée d'Italie à sept lieues de Witepsk, sur la route de Smolensk.

29. — A deux heures du matin, je suis parti; j'étais à cinq heures au quartier impérial; à six, on m'a donné l'ordre de retourner en ville. L'Empereur y est revenu deux heures après. La reconnaissance poussée à cinq lieues, avec dix mille hommes de la division italienne du général Pino, n'ayant pas trouvé les Russes (ils font leur retraite à grandes journées), l'armée a pris ses cantonnements pour tâcher d'organiser les subsistances.

Trois heures de sommeil dans mon sac m'ont reposé. Je commençais à être fatigué. Depuis le 25, nous avons été jour et nuit sur pied. Je vais à deux lieues, jusqu'aux divisions d'infanterie Morand, Friant et Gudin; promenade peu agréable par une chaleur étouffante.

30. — Witepsk, assez grande ville sur la Dwina, est bâtie en briques; dans les maisons, les habitants ont tout caché. Nos camarades, possesseurs d'un magasin de savon, en donnent à ceux qui n'en ont pas; le duc de Plaisance nous en fournit, ainsi que des chandelles; sans cela je n'aurais pas pu faire blanchir mon linge, ni voir clair le soir. Il y a dans notre logement un magasin de papiers; nous en distribuons aux autres, et chacun en agit ainsi.

Je suis dans un bureau; deux grandes tables, quatre chaises, deux poêles dans le mur, des cadres contenant des papiers étiquetés en russe, composent mon mobilier. Cette chambre me plaît, car elle est à moi seul. Je couche sur du seigle à moitié vert; je n'ai pas pu parvenir à me procurer de la paille.

Le 22, du côté de Mohilew, trois mille Cosaques sont

tombés sur le général Bordesoulle, lui ont pris ou tué trois cents hommes, le colonel Saint-Marc et un chef d'escadron du 3e de chasseurs. Le chef d'escadron Labourdonnaye a pu opérer sa retraite avec le reste du régiment.

Le 24, combat du prince d'Eckmühl à Mohilew, contre le prince Bagration. Il a tué douze cents hommes aux Russes, leur en a blessé trois mille, fait deux mille prisonniers.

31. — Je n'ai point été placé, au bout d'un mois, avec avancement dans la ligne, comme on me l'avait fait espérer. Le comte de Lobau m'a traité avec politesse depuis notre querelle; ma position n'en est pas moins fausse; je crois convenable et de mon honneur de lui demander de me faire placer, avec mon grade, dans la ligne. Il m'est fort pénible et très désavantageux de quitter l'état-major de l'Empereur; j'écris au comte de Lobau en conséquence, et je termine ainsi : « Si un jour de bataille vous aviez un commandement, je serais toujours disposé à être auprès de vous, si mes services vous étaient agréables. » Le général Mouton est très brave; souvent l'Empereur, dans les moments difficiles, lui donne quelques régiments pour enlever ou défendre une position. Le comte de Lobau m'a fait dire qu'il ne voulait pas me répondre par écrit. On commenterait sa lettre; j'en enverrais la copie à M. de Castellane père, elle courrait les salons..., etc. Il a écrit au prince de Neufchâtel que, d'après une décision prise entre lui et moi, je ne faisais plus partie de son état-major, et qu'il me mettait à sa disposition. Petits et grands m'ont témoigné des regrets, dans la maison de l'Empereur, plus les officiers supérieurs et les officiers d'ordonnance que les aides de camp, mes camarades. Le duc de Vicence m'a dit : « Votre démission est à la fois une démarche noble et placée. » Le grand maréchal m'a approuvé également.

1er août. — Parade devant le palais, à sept heures du matin, dans la même tenue qu'à Schœnbrunn; elle a été ordonnée pour tous les jours. On démolit les maisons vis-à-vis du palais, pour faire une place.

2. — L'Empereur se plaint au duc de Dantzig de la mauvaise conduite de la garde sous le rapport du pillage.

3. — Je reçois ma nomination de capitaine adjoint à l'état-major général. Je regarde cela comme un premier pas utile pour me tirer d'auprès du comte de Lobau. Aucun officier général ne se soucie de me prendre auprès de lui, de peur de le choquer, même le général de Narbonne, quoiqu'ils soient déjà assez mal ensemble, pour que cela ne change rien à leurs rapports. Le général baron de Caulaincourt, gouverneur des pages, faisant le service d'aide de camp de l'Empereur, m'a dit : « Il faut absolument que vous reveniez à l'état-major de l'Empereur. » De toute façon je ne compte point rester adjoint. A peine possesseur de ma nomination de capitaine adjoint, le prince de Neufchâtel m'envoie placer des postes de correspondance, à vingt-trois lieues, sur la route d'Oula. Cela ne m'amuse guère, au moment où je voudrais sortir de cette position désagréable, soit en entrant dans la ligne, soit autrement.

Après avoir dîné avec mes nouveaux camarades, les adjoints, auxquels on donne 5 francs d'indemnité de table et qui se nourrissent comme ils peuvent, un d'eux dirigeant l'ordinaire, je pars avec un détachement du 8e chasseurs. Je m'arrête à Ostrowno, chez M. de Contreglise, commandant de la place, aide de camp du duc d'Abrantès, l'ayant quitté et se trouvant dans la même position que moi. La route est belle, bordée d'arbres, couverte de cadavres de chevaux morts, ce qui cause une odeur insupportable; on n'a rien enterré.

4. — Je suis à Bjeschenkowitschi. J'y établis un poste de correspondance, puis à trois lieues sur la route d'Oula j'en place un autre. Je reviens coucher à Bjeschenkowitschi : j'y vois le colonel Lacroix, qui va bien de sa blessure.

5. — Je repars, je m'arrête un moment à Ostrowno. Pressé d'arriver à Witepsk, je fais ma route au galop; je trouve mes affaires dans le même état où je les avais laissées. Nous faisons un très bon dîner chez le comte de Narbonne; nous étions tous convives de connaissance : Mortemart, Noailles, Fezensac, Chabot, Élie de Périgord et moi.

6. — Parade. Suivant l'usage, les commissaires des guerres sont bourrés; cela entre dans la politique de l'Empereur. Il

sait fort bien que les pauvres diables font de leur mieux; ce n'est pas leur faute si nous sommes embarrassés pour les subsistances. Il sait aussi que les soldats crient toujours contre les commissaires qui les nourrissent, et qu'ils sont flattés de les voir malmenés par Sa Majesté. Si cela ne fait pas mieux manger l'armée, cela lui donne la satisfaction de se plaindre plus à son aise des militaires civils, bien nécessaires, mais qu'elle n'aime jamais. Les régiments des fusiliers de la garde ont défilé en entier; ils sont superbes. La place est finie, les maisons sont abattues, cela flattera les propriétaires à leur retour, mais pourquoi s'en vont-ils? Ont-ils tort? Je ne le pense pas.

CHAPITRE IV

Le général Narbonne me prend pour aide de camp. — Je rentre à l'état-major de l'Empereur. — Affaire de Rudnia. — L'Empereur fait donner un napoléon à chaque blessé. — L'Empereur part de Witepsk. — Combat du roi de Naples à Krasnoé. — Combat de Smolensk. — Paroles du roi de Naples. — Son indifférence au milieu des dangers. — Notre bonheur d'avoir à manger chez l'Empereur, les jours de bataille. — Entrée à Smolensk incendié. — Combat de Valoutina. — Le général Rapp visite les hôpitaux par ordre de Sa Majesté. — Les Russes brûlent tout, en se retirant devant le roi de Naples. — Départ de Smolensk. — Pillage de Dorogobouje. — Notre insouciance pour les incendies. — Viasma. — Entrée à Ghja. — A en juger par notre état-major, il y a bien des malades dans l'armée. — Ordre sur les voitures. — L'armée ressemble à la tour de Babel. — Belle affaire du 8e chasseurs commandé par Edmond de Périgord. — On trouve l'ennemi en position. — Combat du 5 septembre. — Le 6, les armées restent en position sans se battre. — Pressentiment de Canouville tué le lendemain. — Sa Majesté reçoit le portrait du roi de Rome. — Bataille de la Moskowa. — Reconnaissance avec vingt-cinq chasseurs de la garde. — Visite du champ de bataille par Sa Majesté. — Enthousiasme des régiments. — Entrée à Mojaïsk. — Entrée à Moscou le 14 septembre. — L'incendie éclate le soir. — Pillage. — Achats aux soldats. — Sa Majesté au château de Petrowsky. — Le général Narbonne est envoyé pour sauver le Palais jaune. — Grandes ressources de Moscou. — Sa Majesté revient au Kremlin. — Politesse des Cosaques avec l'avant-garde. — On défend le pillage. — Bel aspect de Moscou du haut du Kremlin. — Sa Majesté m'envoie donner l'ordre à la cavalerie de la garde de monter à cheval. — L'armée russe se retire vers Kalouga. — Le roi de Naples veut quitter l'armée. — Faiblesse de notre cavalerie. — L'huissier du cabinet Angel. — Sa Majesté fait mettre chaque soir deux bougies sur sa fenêtre au Kremlin. — Je suis nommé chef de bataillon. — Je désire être chef d'escadron. — L'Empereur y consent à grand'peine. — Combat du roi de Naples le 4 octobre. — Ordre pour le départ des blessés. — Revue de la division Compans. — Spectacle français organisé par Beausset. — Mon dixième logement chez le prince Kurakin. — La neige. — Revue des cavaliers démontés. — Drapeaux de Pultawa. — Visite des hôpitaux par le général Narbonne. — On abat la croix d'Ivanowitch. — Combat du roi de Naples le 18 octobre.

7 août. — Parade à l'ordinaire. Il y a de drôles de choses à la guerre; vis-à-vis de chez moi, deux cents grenadiers de la

garde sont logés dans une salle de spectacle, à raison de deux par loge. Talmond et Briqueville sont établis dans une chapelle grecque très bien ornée. Tout est ici d'une cherté épouvantable; mon domestique m'achète d'un Juif un pain d'un quarteron pour vingt sous, encore a-t-il eu bien de la peine à le trouver. On vend pour du vin un mélange d'hydromel et de framboise; cette boisson-là est une jolie cochonnerie. On manque à peu près de tout pour être bien; de la limonade en poudre apportée de France m'est d'une grande ressource.

Le maréchal duc de Reggio a eu un beau combat à Polosk; il a enlevé quinze pièces de canon aux Russes, leur a tué trois mille hommes, leur en a pris autant.

8. — On ordonne à quelques détachements de la jeune garde restés à Bjeschenkowitschi de se rendre à Witepsk; cela fait croire à un prochain départ. L'Empereur se fâche de ce qu'il n'y a pas de médecin à la parade. Le médecin en chef Desgenettes est resté malade à Wilna. Ceux qui sont présents n'osent pas se montrer, de peur de lui déplaire.

Je me suis baigné dans la Dwina. L'eau est très claire, de couleur d'ocre; on paraît tout jaune.

Edmond de Castries, aide de camp du prince d'Eckmühl, vient en mission de son maréchal au quartier impérial.

Je dîne avec mes camarades, les adjoints; festin infernal.

L'excellent Mortemart, aussi bon que brave, a appris la mort de son père; il en est fort affligé.

9. — Parade par la pluie. L'Empereur met l'épée à la main, à la tête des grenadiers de la garde, fait reconnaître lui-même le général de division Friant : « Grenadiers de ma garde, vous reconnaîtrez le général Friant pour votre commandant colonel, et lui obéirez comme tel en tout ce qu'il pourra vous commander, pour l'exécution des règlements militaires. » Sa Majesté lui a donné ensuite l'accolade d'usage. Je suis de service comme adjoint à l'état-major du prince de Neufchâtel. Son Altesse ne veut pas qu'on écrive dans son salon de service; ses aides de camp s'en plaignent. Ils ont broché plus d'une lettre malgré sa défense. Chez l'Empereur, c'est plus commode : on dessine, on lit, on écrit, on fait ce qu'on veut. A

deux heures, Fezensac entre dans le salon de service avec l'air charmé; il me remet une commission d'aide de camp de M. de Narbonne. Celui-ci m'attendait sous l'escalier, et m'a dit les choses les plus aimables. Je n'oublierai jamais ce que je lui dois en cette circonstance. Ma position militaire redevient ce qu'elle était avant mon aventure avec le comte de Lobau. J'ai eu beaucoup à me louer du grand écuyer et du grand maréchal. Tous mes camarades m'ont fait compliment de mon retour parmi eux : Chabrillan m'a sauté au cou; mon ami Mortemart en est enchanté, il craint seulement que le comte de Lobau ne m'en veuille trop; Desaix, Briqueville, je les nommerais tous. J'ai fait ma rentrée à la table du palais; le déjeuner a lieu à neuf heures, le dîner à cinq, quand nous sommes à poste fixe.

10. — Parade. Je reprends mon service auprès de l'Empereur, en ma qualité d'aide de camp de M. de Narbonne; justement le comte de Lobau se trouve être aide de camp de service. Il agit avec moi comme si rien ne s'était passé entre nous (1).

(1) Nous avons toujours été depuis fort bons amis; il a toujours cherché à m'être utile. A l'époque où je fus nommé colonel, en 1813, il avait le personnel de la guerre. Le comte de Lobau écrivit à mon père pour lui faire compliment de ma nomination, se félicitant des rapports de service que cela établissait entre nous, parce qu'il était aide-major général de la garde. Le 1er régiment de gardes d'honneur dans lequel j'entrais, en faisait partie.

Le comte de Lobau, né le 31 février 1770, à Phalsbourg, était entré au service comme capitaine de volontaires; il fut aide de camp du général Joubert. L'Empereur le remarqua comme colonel du 3e de ligne, au camp de Boulogne; il connaissait parfaitement les détails de l'infanterie et était bon manœuvrier. L'Empereur, frappé de la tenue sévère de son régiment, le fit son aide de camp. Le général Mouton avait cinq pieds huit pouces, l'air militaire, péchant quelquefois par les formes. Il écrivait bien, avait reçu une certaine éducation première; il était très rangé. Sans être un homme d'un esprit étendu, il n'en manquait cependant pas; sans caractère, politiquement parlant, cet officier général de la plus belle bravoure, du plus beau sang-froid au feu, était capable d'une grande détermination sur le champ de bataille; je l'y ai vu, je le sais. Le comte de Lobau avait vis-à-vis du supérieur cette timidité que tous ceux ployés comme nous jeunes à la discipline militaire ont plus ou moins; moi, par exemple, quelque chose que je fasse, je la conserve à un haut degré. Sûrement beaucoup de gens considéraient le général Mouton comme un butor; il était bon soldat, loyal, honnête homme; il avait un cœur excellent, aimait réellement son métier. Les gens de cette trempe n'étaient pas si

Un service d'expédition, une partie des chevaux de l'Empereur sont dirigés par Babinowitzki sur Smolensk. La cavalerie de la garde suit dans la soirée la même route. L'Empereur monte à cheval, va visiter la tête de pont sur la Dwina.

11. — La vieille garde à pied part de grand matin; les fusiliers, les voltigeurs, les tirailleurs de la garde de la division Roguet défilent à la parade.

La division de cavalerie légère du général Sébastiani a été ramenée à Rudnia, pendant trois lieues, par les Cosaques en nombre supérieur, avec du canon; ils nous ont pris cinq cents chevaux, cent voltigeurs du 24e d'infanterie légère. Le général Sébastiani a montré beaucoup de courage.

12. — Parade. Je suis de service, je monte à cheval avec l'Empereur. Il rencontre un convoi de blessés, fait donner un napoléon à chaque soldat, dix à chaque officier. Il charge le grand écuyer d'aller faire la même distribution à l'hôpital. Par décret de ce jour, l'Empereur a créé deux aides-majors généraux, l'un pour l'infanterie, l'autre pour la cavalerie. Ils seront nommés à chaque campagne, devront connaître parfaitement l'emplacement des divisions, un jour de bataille; ils auront à leur suite un officier d'ordonnance par division; ils seront chargés des petits dépôts, de leur emplacement. Ils transmettront un jour de bataille les ordres de l'Empereur aux officiers d'ordonnance et d'état-major. Le comte de Lobau a été nommé aide de camp, aide-major pour l'infanterie, et le comte Durosnel pour la cavalerie (1).

13. — L'Empereur part de Witepsk à une heure du matin, en voiture pour Rasasna.

Je quitte Witepsk à huit heures, par une pluie épouvantable; j'étais à trois heures à Babinowitzki (seize lieues), ville polonaise; c'est tout dire. Après avoir fait reposer une heure

communs pour qu'au milieu de ses défauts (et qui n'en a pas?), on n'appréciât pas ses qualités. (*Note du maréchal.*)

(1) Ce décret était inutile et inexécutable; les officiers d'ordonnance envoyés des divisions ne savaient comment vivre et où se retrouver; on les renvoya. Les ordres continuèrent à être donnés sur le champ de bataille, aux officiers d'état-major, par l'Empereur lui-même ou par l'aide de camp le plus près de lui, auquel il les transmettait. (*Note du maréchal.*)

mon cheval, j'ai été coucher de l'autre côté d'une forêt, à six lieues, à un village où le général Michel, major des grenadiers à pied, m'a donné une place dans une grange sur sa paille. Chemin de traverse affreux, sables, bois de sapins et de bouleaux.

14. — Je me remets en route au matin. On passe le Dniéper, large de quarante toises en arrivant à Rasasna, petite ville. De Babinowitzki à Rasasna, dix lieues. A une lieue en avant de cette dernière cité, on rejoint la très belle route de Minsk à Smolensk, bordée de bouleaux magnifiques : c'est la seule chose remarquable que j'aie encore vue en Russie.

Le pays est tourmenté; les divers ponts sur les marais sont en bois, très mal faits, détestables. En sortant de Liady, petite ville, après le passage d'un ruisseau, on se trouve dans l'ancienne Russie. Je rejoins l'Empereur à sept lieues de Rasasna, au camp de Simiaki.

Sa Majesté voit défiler une partie de l'armée. Il est une heure quand le roi de Naples se met en marche; ce prince, dans l'après-midi, avec le 6e de chevau-légers lanciers, le 1er et le 3e de chasseurs, a enfoncé plusieurs bataillons russes, auprès de Krasnoé, fait cinq cents prisonniers, pris sept canons et neuf caissons. Le colonel Marbœuf, à la tête de son brave 6e régiment, a eu la jambe cassée d'une balle; il a succombé aux suites de cette blessure. Fort bon camarade, nous le regrettons. Il a été officier d'ordonnance de l'Empereur. Sa Majesté portait un véritable intérêt à ce fils de M. de Marbœuf, gouverneur de Corse, qui l'avait fait placer à l'école de Brienne. L'Empereur l'aurait nommé son aide de camp. Sa Majesté lui a fait épouser une jeune personne de Lyon, fort riche.

Je me suis établi dans une grange à moitié découverte. Ce qu'un cheval peut faire est inouï. J'ai été sur le même de Witepsk, au delà de la forêt de Babinowitzki, au pas et au galop, en douze heures; il y a vingt-deux lieues.

15. — Le 15 août, jour de la fête de l'Empereur, je suis de service. Sa Majesté a passé dans la plaine au delà de Krasnoé la revue des corps de cavalerie des généraux Nansouty et Montbrun. Le roi de Naples était à leur tête. Nous avons suivi

Sa Majesté à cheval; elle a fait une portion de sa route en voiture et a établi son quartier général à neuf lieues de Simiaki, au camp de Korytnia. Je passe ma nuit, étant de service, partie dans sa tente, partie au feu de son bivouac, l'autre partie en course.

Le prince d'Eckmühl a son quartier général près de celui de l'Empereur; le duc d'Elchingen est en avant avec son corps; le général Grouchy fait l'avant-garde avec sa cavalerie.

L'ennemi construit un pont à deux lieues de là sur le Dniéper; le général Craszenski y a été envoyé en reconnaissance avec son régiment de Polonais de la garde. Le général Montbrun a reçu l'ordre de soutenir les lanciers. On a trouvé l'ennemi au pont, on l'en a chassé. Le général Montbrun y est resté en observation avec sa cavalerie légère.

16. — Partis à huit heures du matin, du camp de Korytnia, nous sommes arrivés à une heure devant Smolensk. On a repoussé l'ennemi jusque sous les murs de la place. Les officiers se succèdent; tous les rapports confirment que l'ennemi veut tenir à Smolensk. Le maréchal Ney avec les Wurtembergeois, le général Grouchy avec sa cavalerie contiennent l'ennemi. L'Empereur fait le demi-tour de la ville, à une demi-portée de canon. Sa Majesté établit son camp à deux mille quatre cents mètres des remparts. Elle nous a envoyés nous reposer à deux heures, gardant avec elle le service. On se tiraille, on se canonne toute la journée. Le brave colonel Sopranzi, du 7e de dragons, fait une superbe charge, refoule les Cosaques dans les faubourgs. Ce régiment revient ensuite au pas, sous la mitraille, reprendre sa position. En allant vers les tirailleurs, je rencontre M. de Coigny, bel officier de mérite et de courage, aide de camp du général Sébastiani, blessé au bras (1). On le ramène.

17. — Le maréchal Ney appuie sa gauche au Dniéper; il a devant lui la cavalerie du général Grouchy, qui couvre aussi le corps du prince d'Eckmühl, placé à la droite du duc d'Elchingen. Le général Nansouty a sa cavalerie légère à droite de celle du

(1) Il a fallu depuis le lui couper. (*Note du maréchal.*)

général Grouchy, ayant derrière lui les Westphaliens, et les Polonais. La cavalerie légère polonaise est à l'extrême droite de l'armée. Derrière le maréchal Ney, le maréchal duc de Trévise avec la jeune garde, à sa droite les cinq régiments de vieille garde commandés par le duc de Dantzig ayant ses ailes appuyées par la cavalerie de la garde; viennent ensuite les cuirassiers du général Nansouty sur la même ligne. L'Empereur s'avance de temps en temps, à pied, pour considérer les tirailleurs. Sa Majesté monte à cheval à dix heures du matin. Je venais de me mettre dans mon sac pour me délasser; au son de la fusillade, au lieu de me reposer, j'ai suivi l'Empereur.

Smolensk a des murailles en briques crénelées hautes de soixante pieds, des tours carrées garnies de caponnières; cette ville est coupée en deux par le Dniéper. De l'autre côté de l'eau sont les faubourgs. Smolensk est située sur une hauteur, entourée de mauvais bois; un ravin très profond entoure les murs.

L'Empereur se porte à l'extrême droite, fait avancer la cavalerie polonaise du corps du prince Poniatowski avec de l'artillerie; la cavalerie légère, les cuirassiers du général Nansouty soutiennent les Polonais. L'infanterie polonaise s'avance dans les bois. Le roi de Naples, à la tête de la cavalerie, repousse les Cosaques jusqu'au Dniéper et les fait rentrer dans la ville. Une batterie établie sur le bord du fleuve tire sur une batterie russe placée de l'autre côté de l'eau; l'armée russe paraît y être en position.

J'ai été envoyé au roi de Naples. Un officier d'ordonnance a reçu une balle dans son épaulette, au milieu de son groupe. Sa Majesté était à pied; le roi s'est retourné alors vers moi, s'écriant avec son accent gascon : « Monsieur de Castellane, retirez-vous, je vais vous faire tuer. » Parlant à tous : « Vous voyez, messieurs, il est inutile que vous restiez là; vous servez de point de mire. » Nous sommes restés, comme de raison, mais en nous éparpillant, afin de ne pas faire tuer l'audacieux souverain de Naples. Son indifférence pour les dangers est poussée au dernier degré.

D'autres batteries ont été dirigées contre les remparts. J'y ai été envoyé plusieurs fois par l'Empereur, je suis vraiment

émerveillé de la bonne volonté et de la conduite de nos braves canonniers. Le duc d'Elchingen a reçu une balle dans le collet de son habit. Son corps et celui du prince d'Eckmühl ont attaqué à gauche avec les Polonais. On a fait avancer deux batteries de la garde; elles sont parvenues à éteindre le feu de l'ennemi. La division Morand passe le ravin. Le 13ᵉ d'infanterie légère montre une grande détermination et perd beaucoup de monde. L'adjudant-major Moncey, fils du maréchal, est blessé. Ce régiment s'empare du plateau, au-dessus du ravin; le 8ᵉ polonais, à sa droite, en fait autant. Ce mouvement nous rend maîtres, à cinq heures, du faubourg. Le feu du canon cesse tout à fait alors; on se tiraille jusqu'à la nuit. La division Friant a à peine donné. Les murs crénelés, les tours carrées, le ravin ne permettant pas de battre en brèche, nous ont empêchés de nous emparer le soir même de la ville. L'Empereur a établi son camp en arrière de l'endroit où il était la veille.

Une chose nous fait grand bien à la maison de l'Empereur, c'est la certitude d'avoir toujours à manger devant l'ennemi; nous sommes même mieux qu'à poste fixe. Nous dînons avec les officiers de la maison. Les jours de bataille, nous avons toujours du vin de France, avec de l'eau, il est vrai, mais cela fait toujours plaisir.

J'ai couché au bivouac avec Chabot. Nous avons été fort heureux; nous avons eu de la paille. Temps superbe depuis trois jours.

18. — A la pointe du jour on entre dans Smolensk évacué pendant la nuit. Les Russes, en se retirant de l'autre côté du Dniéper, ont pris position sur une hauteur; ils ont tiré cinq ou six coups de canon sur l'Empereur, qui s'avançait afin d'examiner la batterie de la Chapelle, placée de l'autre côté de l'eau. Sa Majesté est restée à cheval de dix heures du matin à six heures du soir. Elle a établi son quartier général dans la ville. On construit des ponts; une partie du corps du maréchal Ney, la division Morand du 1ᵉʳ corps, se sont logés dans le faubourg au delà du Dniéper. On évalue notre perte d'hier à sept mille hommes hors de combat; il faut prendre le cinquième pour les tués. Les pertes des Russes sont beaucoup

plus fortes; on a trouvé sur la place le cadavre d'un de leurs généraux; on suppose que c'est celui du prince Dolgorouki. La place de Smolensk, plantée de superbes bouleaux, était entourée de maisons assez régulières, avant l'incendie du soir, qui a achevé de détruire les plus belles de la ville, déjà fort endommagées par les obus de la veille. Les maisons, construites en grosses poutres rondes dont on a bouché les fentes avec de la filasse, sont fort propres en dedans. Celle où nous logeons était très bien meublée; on le voit encore, quoique tout ait été retourné par nos soldats. Je m'étais emparé d'un matelas de canapé dans l'intention d'y faire un bon somme; les punaises m'en ont empêché.

Les églises grecques sont très jolies. La ville, entremêlée de jardins, coupée par des ravins, avait une population de vingt-cinq à trente mille âmes; la plupart se sont enfuis.

19. — Je suis de service. A sept heures du matin, le corps du maréchal Ney commence à se tirailler avec l'ennemi. Les Russes ont évacué les hauteurs de la ville; il les suit le long de la rivière, sur la rive droite. L'ennemi s'est arrêté à un village, trois pièces de 12, un obusier de l'artillerie de réserve du 1er corps se sont placés sur une éminence de la rive gauche et, prenant la cavalerie et l'infanterie russe en flanc, les ont obligées à se retirer. La fusillade continue. L'ennemi riposte à notre artillerie par deux pièces seulement, qui s'en vont pas à pas. J'arrivais alors sur la rive gauche; l'Empereur m'avait envoyé au général Éblé, qui établissait des ponts à deux lieux à l'extrême droite. Je longeais le bord de l'eau, considérant la retraite des Russes qui s'en allaient en bon ordre, j'avais déjà dépassé de beaucoup leur hauteur, ne me doutant pas de la présence de leurs tirailleurs sur la rive où j'étais. D'une colline, j'en ai vu trois se précipitant dans un ravin où je devais passer; des soldats russes, de l'autre côté de l'eau, ont tiré sur moi au lieu de s'attacher à ceux qui se cachaient; j'ai vu alors clairement que j'allais tomber dans une embuscade et être fait prisonnier (1).

(1) Dans le militaire surtout, à combien peu de chose tient la carrière d'un individu, à part même les chances d'être tué ou estropié qui vous

Je me suis jeté promptement sur la droite, malgré le feu de ces tirailleurs, et j'ai rejoint le chemin me conduisant au général Éblé. Les deux ponts étaient établis, et le duc d'Abrantès passait avec les Westphaliens. L'Empereur lui en a récemment donné le commandement. Le général Éblé m'a appris qu'un de ses aides de camp, ayant voulu suivre le bord de l'eau, avait à grand'peine échappé aux Russes.

A mon retour à Smolensk, l'Empereur n'y était plus; je l'ai rejoint à une lieue et demie sur la rive droite. Il était avec le roi de Naples et le maréchal Ney, examinant d'une éminence les positions des Russes. On s'est canonné et tiraillé jusqu'à cinq heures. Ce pays n'est que bois, collines et ravins.

A six heures on a fait avancer la division Gudin, du 1er corps, et le 3e corps; ils ont engagé une fusillade très vive. La division Gudin a été neuf fois à la charge, s'est battue à la baïonnette; les soldats se sont pris aux cheveux avec les Russes. Le combat de Valoutina a duré jusqu'à minuit. Nous nous sommes emparés du plateau, non sans perte; celle de la journée s'élève à huit mille hommes tués ou blessés.

Le brave général de division comte Gudin, officier général de premier mérite, d'une probité reconnue, a eu une jambe emportée et le mollet de l'autre. Il succombera à ces cruelles blessures. L'Empereur a ordonné à la division Friant de charger. Elle était fraîche; celle de Gudin avait été vigoureusement engagée les jours précédents. Le prince d'Eckmühl a observé à Sa Majesté que le général Friant ne pouvait pas commander sa division, par suite d'un coup de pied de cheval. L'Empereur a donné alors l'ordre à la division Gudin de se porter en avant. Elle a horriblement souffert; cela ne serait pas arrivé si le général Junot avait dirigé les Westphaliens avec plus de détermination et les avait conduits à son secours, comme l'officier d'ordonnance Gourgaud lui en a porté deux fois l'ordre (1).

mettent hors ligne! Si j'avais fait quelques pas de plus, si mon cheval avait été blessé, j'étais pris, conduit dans l'intérieur de la Russie; à la Restauration, en 1814, au lieu d'être colonel, je serais rentré des prisons : capitaine. (*Note du maréchal.*)

(1) Le duc d'Abrantès avait probablement déjà un commencement de

Le général Desailly a eu la cuisse cassée, le général Dalton le tendon d'Achille et la cheville fracassés. Gourgaud, officier d'ordonnance, envoyé avec Chabot pour rapporter des nouvelles de l'avant-garde, est venu faire son rapport à l'Empereur.

M. de Narbonne a demandé la croix de la Légion d'honneur pour son aide de camp Rohan-Chabot, qui s'est bravement conduit dans cette chaude action. Chargé par le roi de Naples de ramener à l'Empereur un général russe prisonnier, blessé à la tête, il est arrivé à minuit. J'ai cédé ma natte au général russe. Notre service est continuellement sur pied, par l'arrivée des officiers qui se succèdent.

20. — Sa Majesté monte à cheval, à cinq heures du matin, pour aller aux avant-postes. Je vais prévenir le prince Poniatowski, à la droite de la ville, de se rendre de sa personne auprès de l'Empereur. Un autre officier porte le même ordre au vice-roi. Je reviens à Smolensk et je rejoins l'Empereur à cinq lieues sur la route de Moscou. Sa Majesté passe en revue la division Gudin et en donne le commandement au général de brigade Gérard; elle accorde beaucoup de croix et d'avancement.

Le roi de Naples poursuit avec la cavalerie les Russes qui s'en vont en ordre.

L'Empereur revient en voiture à Smolensk; nous prenons à cheval la même route, par une chaleur étouffante et une poussière épouvantable. Nous arrivons à quatre heures et demie; je me couche à huit heures. Nous sommes dans une telle activité depuis dix jours, j'ai été si longtemps sans dormir à mon aise que, m'étant jeté sur un canapé jouant très bien le lit, j'y suis resté près de douze heures sans m'éveiller.

21. — Un aide de camp du maréchal Oudinot apporte la nouvelle d'un combat du duc de Reggio. Il en a eu deux ou trois du côté de Polosk, il a battu plusieurs fois les Russes,

folie, maladie à laquelle il a dû plus tard une triste fin; il s'entêta à prendre des haies pour des masses de Russes, qui ne lui permettaient pas de s'avancer. On eut beau lui prouver le contraire, lui qui avait fait preuve d'une brillante valeur ne voulut absolument pas se battre. (*Note du maréchal.*)

toujours sans résultat de prisonniers. Ce maréchal a reçu un biscaïen à l'omoplate; sa blessure n'est pas dangereuse.

On apprend la mise en déroute des Russes par le prince Schwartzenberg avec les Autrichiens, par le général Reynier avec les Saxons; ils leur ont fait cinq cents prisonniers.

Le service de nos hôpitaux se fait d'une manière pitoyable : un hôpital de cent blessés a été totalement oublié pendant quatre jours. Le général de division Rapp, aide de camp de l'Empereur, a rejoint dernièrement le quartier impérial. Il a été chargé de les visiter; il a fait panser les blessés, leur a fait manger du pain, boire un verre de vin trouvé à Smolensk. Le général Rapp a fait jeter les morts restés depuis quatre jours, à côté des vivants couchés sur la pierre. Ce spectacle des blessés, étendus dans les rues, surtout des Russes, n'est pas gai : L'Empereur a fait donner un napoléon à chaque blessé français ou allié.

Sa Majesté passe la revue des Polonais campés à la droite de la ville; ils forment le 5e corps, sous les ordres du prince Poniatowski.

J'ai visité la cathédrale. Elle est belle; il y a des peintures sur bois très fraîches, trop surchargées d'ornements.

Un bien triste spectacle est celui des malheureux habitants des maisons brûlées, réfugiés dans l'église avec les débris de leurs effets sauvés des flammes; des familles entières, avec des enfants à la mamelle, vivent de pommes de terre, d'herbes, de racines, du peu de farine emporté par eux. On y a placé une garde pour leur en assurer la conservation; nos soldats leur enlevaient ces provisions.

22. — Je suis de service; il y a parade. M. de Maillé, aide de camp du général Gouvion-Saint-Cyr, apporte le rapport d'un combat gagné le 19 devant Polosk par ce général, qui a remplacé le maréchal duc de Reggio après sa blessure. Il a tué ou blessé aux Russes cinq mille hommes, leur a fait mille prisonniers, pris vingt pièces de canon. Notre perte s'élève à trois mille hommes. Le lieutenant Prosper de Crillon a reçu une contusion de biscaïen à la cuisse. Le 6e corps (Bavarois) et le 2e corps, réunis sous les ordres du général en chef Gou-

vion-Saint-Cyr, à Polosk, sont réduits à dix-huit mille hommes.

Le roi de Naples est en avant, à douze lieues sur la route de Moscou, avec le 1er corps et sa cavalerie, après avoir passé une seconde fois le Dniéper. Les Russes se retirent lentement, en ordre; ils brûlent les ponts, les villages; ils ont ménagé la Pologne, mais ils dévastent la Russie, et cela paraît singulier. Le général Lauriston, ambassadeur à Pétersbourg, débarqué à Pillau, près Kœnigsberg, a rejoint le grand quartier impérial à Smolensk.

L'Empereur passe la revue de l'armée d'Italie, traite particulièrement bien la division Delzons, qui s'est trouvée au combat d'Ostrowno. Il accorde beaucoup d'avancement, seize croix par régiment au 8e d'infanterie légère et au 84e de ligne. Ce dernier, à Gratz, dans la campagne de 1809, a reçu pour devise : « Un contre dix. »

23. — Parade. Le beau temps continue. Plus de Juifs depuis notre entrée dans la vieille Russie; ils étaient notre seule ressource pour nous procurer quelque chose. J'ai passé une grande partie de ma journée à copier les notes prises au crayon, la veille, d'après l'Empereur, par le général Narbonne, des promotions faites à la revue. Un aide de camp de l'Empereur en est toujours chargé; ce travail est remis au prince de Neufchâtel, qui expédie là-dessus les brevets. L'Empereur refuse toujours l'avancement des officiers absents, même des blessés. Un colonel a insisté pour un officier qui s'est distingué et qui n'est pas présent; blessé légèrement, cet officier doit rejoindre incessamment, il y a un cri général en sa faveur. L'Empereur persiste à ne point le nommer; il entre dans sa politique d'encourager, par cette méthode, la présence sous les drapeaux. Le colonel est venu chez le général Narbonne exposer de nouveau les droits de cet officier. La chose était si juste, que cet officier général a pris sur lui de faire ce qu'aucun autre aide de camp de l'Empereur n'eût osé; il l'a ajouté sur la liste. Il en a rendu compte à l'Empereur. L'important pour l'officier est d'avoir son brevet, il le recevra, car j'ai eu l'ordre de le comprendre dans le travail.

24. — Le roi de Naples est à vingt lieues sur la route de

Moscou; il y a eu, hier au soir, un engagement d'un bataillon de voltigeurs. Tout annonce le départ de l'Empereur; les uns disent que les Russes veulent tenir, les autres le contraire.

25. — L'Empereur part de Smolensk, à une heure du matin en voiture, moi à sept heures. On passe le Dniéper, en sortant de la ville, puis une seconde fois à treize lieues de là. En faisant rafraîchir mes chevaux auprès de ce fleuve, j'y ai exercé mon talent pour la natation. On traverse une forêt de pins de quatre lieues; beaucoup de sable. Je suis arrivé à sept heures du soir à Mikalewka. J'y ai trouvé Turenne; nous nous sommes établis dans une grange découverte, où nous avons souffert du froid; la poussière avait rendu la journée fatigante. La route était couverte de troupes et de train d'artillerie.

26. — Je quitte mon gîte à cinq heures du matin. Je voyage avec Eugène d'Astorg, aide de camp du maréchal Bessières, et l'officier d'ordonnance Chlapowski; je rejoins l'Empereur, qui est logé à Dorogobouje, sur la hauteur. Dorogobouje a été bien pillé; la plus grande partie de cette assez grande ville a été consumée avant notre départ. On est tellement habitué aux incendies qu'on ne pense jamais qu'à juger si le feu est près de vous atteindre. J'ai calculé que ce jour-là je pouvais dormir tranquillement deux heures dans la maison où je suis. J'ai été envoyé en avant dans l'après-midi. L'Empereur est parti de Dorogobouje à onze heures du soir. En sortant de cette ville, on suit pendant quelque temps le Dniéper, puis on passe un défilé. J'ai rencontré le 8ᵉ corps de Westphaliens de quinze mille hommes et le 3ᵉ corps réduit à douze mille baïonnettes. Les Wurtembergeois qui en faisaient partie se sont fondus par la diarrhée. Ce corps a eu sept mille hommes hors de combat aux dernières affaires. Je suis arrivé à dix heures du soir à Postea, à un château où l'Empereur est arrivé le 27, à cinq heures du matin.

27. — Après déjeuner, le grand maréchal, les généraux Narbonne, Lauriston, Rapp, Durosnel, Ségur, MM. de Saluces, de Canouville, Fain, Mounier, de Ponthon, Gourgaud et moi,

nous nous sommes établis dans une grange; il y avait de la paille en abondance. On a causé fort gaiement, puis on a dormi.

Le général Gouvion-Saint-Cyr a été nommé maréchal d'Empire; il a remporté un second avantage sur le général Wittgenstein.

Je suis parti à six heures pour me rendre au château de Ribki; six lieues. Le général Ségur y était pour faire le logement de l'Empereur, le roi de Naples également. Ce souverain a eu, le matin, un combat de cavalerie assez vif sur les bords de la rivière Osma. M. de Chabrillan, sous-lieutenant de carabiniers, a reçu une forte contusion de boulet de canon à la cuisse.

Je donne, de temps en temps, vingt francs à un valet de pied qui me sert à nos déjeuners et dîners: il m'est fort utile, car chaque soir il met dans ma poche un petit pain blanc, et je peux manger en route quand j'ai faim; cela me procure du pain blanc dans mon café; j'en ai toujours avec moi. Le café est une grande ressource.

28. — L'Empereur arrive à cinq heures du matin à Ribki, en voiture. Je partage ma paille avec le général Ségur, l'officier d'ordonnance Lauriston, l'écuyer d'Héricy. Le roi de Naples et le prince d'Eckmühl ont eu une forte altercation devant l'Empereur. S. M. Joachim se plaint du maréchal Davout, dont l'infanterie n'arrive jamais à temps. Il est impossible de voir un homme plus brave que le roi de Naples; il s'expose plus qu'un soldat; il ne se tire pas un coup de fusil qu'il n'y soit dans le costume ci-après : un grand chapeau bordé d'un large galon d'or à plumet blanc surmonté d'une aigrette blanche, très haute, entourée d'autres panaches, cheveux longs bouclés, pelisse verte de velours brodé d'or; dessous, une tunique bleu de ciel, également brodée d'or à larges brandebourgs; il la porte souvent sans sa pelisse; un pantalon cramoisi à la polonaise galonné d'or, des bottes jaunes. Tel est son bel accoutrement pour n'être pas aperçu; aussi c'est un miracle qu'il n'ait point encore été blessé.

Nous nous reposions sur de la bonne paille, mes camarades

et moi, sous la plate-forme d'un escalier d'une église grecque, lorsqu'on est venu nous prévenir du départ de l'Empereur. Nous avons rejoint Sa Majesté à son quartier impérial établi dans un château, à deux lieues en arrière de Viasma. Poussière le soir, pluie la nuit, brouillard le lendemain 29.

29. — Nos troupes ont occupé de grand matin Viasma, belle ville d'une étendue très considérable. Les maisons sont entremêlées de beaux jardins, de prairies; sa population était de vingt mille âmes. Il serait difficile de deviner le nom de son hôte, les habitants se sauvant à notre approche. On n'a trouvé qu'un mendiant, et un perruquier de Strasbourg établi à Viasma, en qualité de précepteur. Les Cosaques ont brûlé quelques maisons et les ponts en se retirant.

Je monte à cheval à deux heures avec l'Empereur, étant de service. Il y a en avant de Viasma une position superbe; des hauteurs dominent un bois par lequel on est forcé de déboucher. L'ennemi aurait pu faire là une belle défense. L'Empereur fait le tour de la ville, qui est en flammes, suivant l'usage, peu d'heures après notre arrivée. Sa Majesté passe la petite rivière qui traverse la ville, se porte en avant sur la route de Moscou, à l'endroit où l'avant-garde a eu un léger combat le matin. Le général Belliard vient rendre compte à l'Empereur que le roi de Naples et le prince d'Eckmühl sont si mal ensemble qu'ils sont au moment de se battre. Le prince de Neufchâtel a été envoyé pour tâcher d'y mettre ordre.

On trouve beaucoup d'eau-de-vie, de poissons salés, de la farine. Nous passons une piètre nuit au salon de service, grâce à la négligence des fourriers du Palais; nous n'avons ni paille, ni foin, et tous les grenadiers de la garde en regorgent.

30-31. — Séjour à Viasma. L'Empereur part de cette ville le 31. Il reste la plus grande partie de la journée à cheval, allant au pas. Sa Majesté s'arrête à dix lieues de là à un assez beau château, sur les bords d'un lac, auprès duquel on est à moitié chemin de Smolensk à Moscou.

1er septembre. — Nous traversons de grandes plaines entremêlées de quelques bouquets de bois, et nous arrivons le 1er septembre à Ghja. Cette petite ville, bien bâtie, se com-

pose d'une seule rue assez longue. Toujours point d'habitants; on en a trouvé un seul, un esclave. Les paysans russes portent la barbe longue. Nous ne voyons jamais que des shakos, des casques, des cuirasses, des fusils, des canons, des caissons, des pontons; nous finirons par rechercher un habit bourgeois comme une curiosité. Une heure de pluie nous a donné idée de la difficulté à marcher si ce temps-là continuait. L'artillerie ne peut plus avancer, les chevaux du train glissent, tombent; le mien, fort bon, est à chaque instant près de se rouler; sous ce rapport, le terrain dans cette partie de la Russie est d'une mauvaise espèce.

J'achète 48 francs six bouteilles de vin à un soldat; et quel vin! Je les pose sur ma fenêtre, haute de dix pieds; les vasistas étaient ouverts. Je sors cinq minutes de ma chambre; les soldats, ne pouvant pénétrer dans la maison, occupée par un général, retournent, comme de raison, à celles à côté, ce qui est assez simple, les habitants n'y étant pas; il faut bien qu'ils cherchent à manger; et quand on ne fait pas de distribution, il est impossible d'empêcher les soldats de piller. Ma fenêtre donnait sur la cour d'un bâtiment voisin; en rentrant, je vois un grand diable de bras enlevant ma dernière bouteille. Mon domestique descend promptement pour couper la retraite à ce soldat; je lui demande de me rendre mon vin, il me répond qu'il n'en a qu'une bouteille, et que son camarade a tout emporté. Je le rejoins, et à grands coups de plat de sabre je lui fais ouvrir son sac; j'en trouve deux autres. Son complice était déjà loin avec le reste. Ces frères d'armes-là savaient bien que ce vin appartenait à des officiers, mais pas à un officier de leur régiment; alors cela leur était égal.

Nous avons eu à nous plaindre, à Ghja, de la grosseur et de l'abondance des punaises; elles nous ont procuré une épouvantable nuit. Les maisons en bois favorisent leur propagation. Je ne sais comment les Russes peuvent dormir en pareille compagnie.

2. — Séjour à Ghja (1). L'armée entière se repose; il pleut

(1) Gschatsk.

une grande partie de la journée, et la boue est considérable; le soir, le temps s'éclaircit et devient plus froid.

L'Empereur se promène à cheval, au pas. Le vice-roi, le roi de Naples, le prince d'Eckmühl, viennent chez l'Empereur et s'y rencontrent. Le grand maréchal nous lit au salon de service une lettre fort drôle du duc de Plaisance, écrivant de Smolensk que le maire et l'adjoint de cette ville se recommandent à la munificence de l'Empereur, le premier pour avoir des culottes, le second pour avoir des souliers. Il parle de la maladie du général Valence, qui ne s'occupe, dans son délire, que d'habit brodé, d'archichancelier, de prince de Neufchâtel et de division de cuirassiers.

3. — A cinq heures du matin, l'Empereur m'envoie à deux lieues, au roi de Naples, par une gelée blanche et un froid piquant. Je rentre à dix heures à Ghja, où il y a un second séjour.

J'ai perdu mes gants; Turenne, en m'en donnant une paire, m'a fait un grand plaisir. J'en ai pour quelque temps, ayant soin de les ôter par la pluie, pour ne pas les gâter. Mon chapeau, donné par le page, fait pitié, et mes bottes s'en vont. Nous faisons du pain, afin de tâcher d'en avoir pour nos gens jusqu'à la première ville. Voulant me reposer en descendant de service, je m'établis dans un grenier, pour éviter les punaises.

A en juger par notre état-major, il y a bien des malades dans l'armée : sur onze officiers d'ordonnance, quatre sont sur le grabat, avec six aides de camp des aides de camp. Toute l'armée, il est vrai, ne fait pas un service aussi actif que nous.

Il paraît un ordre du jour concernant les voitures; elles devront rester derrière l'artillerie, toujours à deux lieues de l'avant-garde et de la fusillade, sous peine d'être brûlées. L'Empereur a fait mettre le feu à la calèche de M. de Narbonne, rencontrée une fois sur la route. Sa Majesté passée, cet officier général est revenu à sa voiture, a donné dix louis aux soldats, qui ont éteint le feu qu'ils avaient mis.

4. — Tiburce Sébastiani, capitaine au 11e chasseurs, vient

Il y a des divisions de cuirassiers qui n'ont pas plus de 900 chevaux.

L'Empereur part à cheval de Ghja, à une heure, fait au pas vingt-huit verstes ou huit lieues. On dresse les tentes; nous nous établissons dans une grange. Temps froid, belle route, plaine, peu de bois, plusieurs villages, la plupart ont été brûlés. On se tiraille, on se canonne à l'avant-garde. Le 8e de chasseurs, commandé par Edmond de Périgord, a eu une très belle affaire; il a résisté à un essaim de Cosaques qui l'entouraient.

5. — Nous partons à neuf heures; l'avant-garde trouve plus de résistance. A quatre heures, l'ennemi était en position. Le 11e housards, régiment hollandais, a beaucoup souffert. Entouré par les Cosaques, il a voulu faire feu de ses carabines, d'après l'exemple de la veille du 8e chasseurs; noins heureux, ce régiment a été détruit presque en entier.

On entend à la droite le canon du prince Poniatowski; la usillade, commencée à quatre heures du soir, a duré jusqu'à ept; le combat a été très vif. Le front de la ligne était d'une ieue et demie; elle était bien garnie d'infanterie russe. Une edoute a été enlevée à la baïonnette par le 57e régiment, de la ivision Compans. Cet officier général avait à sa gauche la ivision Morand et le 1er corps; venait ensuite celui du vice-oi. Le général Rapp, à la tête de la brigade Gratien, de la ivision Morand, s'est fait jour à la baïonnette à travers une olonne russe qu'il avait prise pour française. On s'attend emain à une grande bataille.

Le colonel Méda, du 1er de chasseurs, a été atteint mortellement par un boulet. Ce colonel, étant gendarme, avait fracassé la mâchoire de Robespierre d'un coup de pistolet. Le eutenant-colonel Juliani, aide de camp du roi de Naples, a é blessé. A huit heures du soir, on établit la tente de l'Empereur près d'un village, au milieu du carré de la vieille rde. J'ai passé une fort bonne nuit, sur d'excellente paille, ns une petite maison.

6. — A une heure du matin, l'Empereur monte à cheval ur juger de la position des Russes, d'après leurs feux de vouac; il revient à sept heures dans sa tente.

A onze heures, Sa Majesté remonte à cheval, prenant avec elle le service seulement, afin d'éviter le feu des vedettes ennemies, qui sont à portée de pistolet des nôtres. On se tiraille un peu dans le bois en avant du 1er corps; le reste de la ligne est calme.

Je monte à cheval à trois heures pour examiner la position des Russes. En parcourant la ligne, je rencontre le général Girardin, le chef d'escadron Canouville, du 2e de chasseurs. Ce dernier me dit en nous quittant : « Tout ce que je désire, c'est que nous nous revoyions dans trois jours, tous les trois en bonne santé (1). »

Le préfet du palais Beausset a rejoint le quartier impérial. Il a apporté à l'Empereur le portrait de son fils. Sa Majesté l'a montré avec complaisance aux personnes qui l'approchent et a témoigné beaucoup de satisfaction de cette attention de l'Impératrice.

Je me suis établi dans une cour du village, auprès de mes chevaux, et je passe une bien mauvaise nuit. J'ai froid. Survient un tapage épouvantable; c'est un officier de chevau-légers grondant son lancier. Ce dernier de lui répondre que cela lui est bien aisé à dire, qu'il mange à la table du général, que lui, lancier, n'a pas goûté de pain depuis trois jours; l'officier se fâche, l'appelle gourmand et le bat. Des chevaux se détachent; des palefreniers, des housards courent après; enfin impossible de dormir. Dans une campagne active, le manque de sommeil fait que l'on a besoin de réparer ses forces en mangeant davantage; quand il n'y a pas moyen de satisfaire sa faim, cela est terrible.

7. — Je me rends, à deux heures du matin, à la tente de l'Empereur. Il monte à cheval une demi-heure après, prenant avec lui le service seulement. Nous restons dans sa tente jusqu'à la pointe du jour; nous le rejoignons, à quatre heures du matin, près de la redoute prise le 5. Le premier coup de canon est tiré à cinq heures; à six, la bataille est engagée.

(1) Il a été tué, le lendemain, d'un éclat de biscaïen à la tempe; je regrettai ce très brave officier, excellent garçon, bon camarade. (*Note du maréchal.*)

L'ennemi a construit cinq redoutes, vis-à-vis desquelles nous avons élevé des batteries pendant la nuit. L'armée est ainsi disposée : à la droite, les Polonais, les divisions Compans, Desaix, et Friant, du 1er corps, sous les ordres du prince d'Eckmühl; au centre, le roi de Naples, le duc d'Elchingen, ayant sous ses ordres, outre son corps, les Westphaliens commandés par le duc d'Abrantès. A la gauche, vis-à-vis de Borodino, se trouve le vice-roi, avec les divisions Morand et Gérard, du 1er corps, les divisions Delzons et Broussier, de son corps d'armée, et la garde italienne. Le corps du prince Eugène est de ce côté-ci de la Moskowa, le reste de l'armée de l'autre. Nous avons en réserve le duc de Trévise avec son corps composé de la division Roguet, de la jeune garde, de la division de la Vistule, du général Claparède. Derrière se trouvent les cinq régiments de la vieille garde commandés par le duc de Dantzig, ayant à sa gauche la cavalerie de la garde, sous les ordres du duc d'Istrie.

Les corps de réserve de cavalerie sont ainsi placés : le général Sébastiani avec la cavalerie polonaise, à l'extrême droite; à sa gauche le général Nansouty, puis les corps des généraux Latour-Maubourg, Montbrun et Grouchy. Sûrement plus de trois cent mille hommes sont aux prises. Au commencement de l'action, on a annoncé à l'Empereur que le prince d'Eckmühl était tué; un moment après, un de ses aides de camp est venu dire à Sa Majesté que son cheval seul était mort, et que le maréchal avait une légère blessure. Le maréchal Davout a continué à commander son corps toute la journée; plus tard, il a reçu une contusion de balle.

On a appris que le général Compans était blessé d'un biscaïen à l'épaule. L'Empereur a envoyé le général Rapp le remplacer; ce dernier, une heure après, a reçu quatre blessures.

Le général Montbrun, tué, a été remplacé par le général baron de Caulaincourt, gouverneur des pages, faisant le service d'aide de camp de l'Empereur.

On s'est battu jusqu'à la nuit; à deux heures, la bataille était presque gagnée, les quatre redoutes de droite ayant été

enlevées; un courrier a été expédié à Paris. La redoute de gauche a été prise et reprise; le général Caulaincourt y est entré vers trois heures, à la tête du 8e de cuirassiers, soutenu à gauche par la cavalerie du général Grouchy. La division d'infanterie Broussier s'y est portée au pas de course et s'y est maintenue. Le brave général Caulaincourt a été frappé à la poitrine d'un biscaïen, au milieu de la redoute. J'étais fort attaché à cet officier général d'un grand mérite, d'un caractère ferme et droit. Son frère, le duc de Vicence, a appris cette nouvelle d'une manière cruelle. Il était à côté de l'Empereur; un aide de camp est arrivé en sanglotant annoncer la mort de son général. L'Empereur s'est retourné et a dit au duc de Vicence : « Vous avez entendu la triste nouvelle; allez à ma tente. » Le grand écuyer est resté à cheval. On apprend que le général Grouchy a été blessé d'un biscaïen à la poitrine. L'Empereur s'est porté en avant et a passé devant une petite partie de la cavalerie, qui faisait retentir l'air des cris de : « Vive l'Empereur! » Pas un homme de la garde, ni infanterie, ni cavalerie n'a donné. Sa Majesté à six heures du soir est revenue à sa tente; la bataille était comme finie. La division Friant a été cependant depuis vivement engagée; cet officier général a été blessé, ainsi que le général de division Morand l'a été le matin. Tous les généraux de cette division ont été tués ou blessés. On compte quarante-huit officiers généraux atteints, neuf tués.

Les chefs d'escadron Talhouet, du 6e de chasseurs, Labourdonnaye, du 12e, Alphonse de Grouchy, du 19e, Carbonnel et le lieutenant Gramont d'Aster, aide de camp du général de Grouchy, ont été blessés, ainsi que le capitaine d'artillerie Camille de Sainte-Aldegonde, officier de valeur et de mérite attaché au maréchal Ney. Élie de Périgord, aide de camp du général Nansouty, a reçu une balle; elle a touché son épaulette, est retombée morte dans sa main, sans lui faire le moindre mal. Bérenger, officier d'ordonnance du roi de Naples, a eu son colback percé d'un biscaïen juste au-dessus de sa tête; il ne s'en porte que mieux. Soixante mille coups tirés, cent quarante mille cartouches, dix heures de bataille, cent

coups de canon et deux mille trois cents coups de fusil français par heure. Nous avons pris à l'ennemi cinquante pièces de canon, fait huit cents prisonniers; la nuit a empêché de poursuivre.

La perte des Russes est plus considérable que la nôtre, cela ne peut pas se comparer; nous avons, avec les égarés, trente mille hommes hors de combat. L'artillerie a fait des prodiges et tiré à ravir; l'infanterie et la cavalerie ont rivalisé de courage et de valeur. Il est impossible de se mieux battre, c'est vraiment chose étonnante, l'armée mangeant aussi mal et n'existant que par miracle; mais nos soldats sont si ingénieux pour trouver des vivres! Ils ont l'habitude de démolir avec leurs baïonnettes tout ce qui est maçonné de frais. Un jour, dans une maison, nous ne trouvions pas de vaisselle; un cuirassier m'a dit : « Venez dans le jardin. » Il a vu de la terre fraîchement remuée, l'a sondée avec son sabre, et nous avons découvert assiettes et casseroles.

Le soir de la bataille, le temps était froid; le bivouac, quoique entouré de morts russes, n'a pas été très agréable : on mettait deux de leurs cadavres l'un sur l'autre pour servir de chaise autour du feu. L'Empereur a fait la galanterie au roi de Naples de lui envoyer sa seconde tente, ordinairement à notre disposition. Sa Majesté a couché dans la sienne, au milieu du carré de la vieille garde.

8. — Je prends le service à sept heures; à dix, l'Empereur m'envoie en reconnaissance sur la droite avec vingt-cinq chasseurs de la garde. Je trouve à deux lieues deux cents Cosaques en bataille sur une hauteur; ils avaient chargé quelques fourrageurs, et la garde avait en conséquence pris les armes. A une heure, l'Empereur monte à cheval; nous visitons le champ de bataille, couvert de morts; il y a bien, sans exagération, six cadavres russes contre un français. Quatre régiments de la garde russe ont donné; un carré d'infanterie est exactement marqué par les trois rangs des morts ou de mourants d'un de ces régiments.

Sa Majesté donne des ordres pour relever les blessés russes.

Un de nos soldats, atteint à la tête, est venu en courant à l'Empereur le prier de le faire panser. Sa Majesté lui a fait donner de l'eau-de-vie, lui a demandé de quel pays il était; il a répondu : « De Florence. » Je n'ai pu m'empêcher de réfléchir sur la bizarrerie du destin qui a amené un Florentin se faire tuer, en qualité de conscrit français, sous les murs de Moscou. L'Empereur a ordonné à son chirurgien de le panser; le baron Ivan a obéi en rechignant, puis un instant après nous a rejoint, se plaignant de ce que l'Empereur lui faisait perdre sa charpie, cet homme-là n'en pouvant revenir. Nos troupes ont toujours le même enthousiasme, et cela nous réjouit. Tous les régiments rencontrés ont fait retentir l'air des cris de : « Vive l'Empereur! »

L'avant-garde est partie tard, parce qu'il fallait laisser reposer les troupes. Le roi de Naples a poussé jusque sous Mojaïsk. La division Friant a été d'avant-garde sous ses ordres. Le général de division Belliard, chef d'état-major du roi de Naples, a été atteint d'un boulet au mollet; sa blessure n'a rien de dangereux. Le colonel Sopranzy, du 7e de dragons, a été touché d'un biscaïen au genou. L'Empereur fait deux lieues, porte son quartier général une lieue en arrière de Mojaïsk; nous nous établissons sous un hangar, par un vent et un temps très froids, semblables à ceux de l'automne avancé en France.

9. — A sept heures du matin, la division Friant entre à Mojaïsk; on se tiraille, on se canonne à l'avant-garde suivant l'usage. A mon arrivée à neuf heures, pour faire le logement de mon général, les Cosaques étaient encore sur la hauteur, et l'artillerie russe jetait des boulets et des obus sur la ville. J'ai rencontré le général hollandais Vandedem aux prises avec l'ennemi. Il s'était battu le soir; ce matin, il mourait de faim. Je lui ai donné un morceau de pain qui lui a fait grand plaisir, et j'ai bu avec lui du curaçao; j'avais trouvé par bonheur à en acheter.

Le brave général de division de cavalerie légère Pajol a eu le bras cassé par une balle.

Nous avons eu un assez bon logement; pour tous hôtes, un

chat. J'ai été heureux de m'établir dans une maison qui avait ses quatre murailles; un poêle l'échauffe en entier. Les Russes ont l'habitude de coucher sur les poêles. Je me bichonne un peu; cela ne m'était pas arrivé depuis plusieurs jours. Nos gens sont fort mal pour la nourriture. Quant à nous, en route, nous avons, à la maison de l'Empereur, toujours du pain, une demi-bouteille de vin, de la soupe, un ragoût. C'est beaucoup, et je ne sais comment on peut faire dans ce pays pour nous nourrir : notre table est de cinquante personnes; celle des officiers de la maison, de vingt.

10. — Nous prenons séjour à Mojaïsk, petite ville très étendue, à cause de ses grands jardins. Un petit ruisseau y passe. On se canonne à l'avant-garde; elle est à sept lieues. Le général Guilleminot, chef d'état-major du vice-roi, est légèrement blessé.

La division Laborde, de la jeune garde, et la division Pino, italienne, restées en arrière, arrivent; s'il y a une seconde bataille, nous serons presque aussi nombreux qu'à la première.

Il est piquant, par le froid qu'il fait, d'être privé de sommeil par les punaises; apparemment la chaleur du poêle les a mises en goguettes.

11. — Second séjour de l'Empereur à Mojaïsk. On me vole un portemanteau sur un de mes chevaux. Cela me contrarie fort; il contenait un petit nécessaire venant de feu ma mère; j'y tenais beaucoup.

12. — Nous faisons cinquante-six verstes (seize lieues). L'Empereur loge dans un mauvais château. On nous met dans une grange; nous y avons bien froid.

13. — Je suis de service, et j'accompagne l'Empereur. Nous nous arrêtons à deux lieues et demie à une habitation du prince Galitzin, située sur le bord d'un lac d'une lieue. C'est la première maison vraiment belle, avec de grandes dépendances, le seul véritable château vu depuis notre entrée en Russie; les soldats de l'avant-garde l'ont un peu retourné, suivant leur usage; ils ont coupé l'étoffe de dessus les meubles.

14. — A sept heures du matin, nous nous remettons en

marche. Nous comptions sur de la résistance; au lieu de cela, à quatre kilomètres de Moscou, un parlementaire vient recommander les blessés à la clémence du roi de Naples et demander qu'on ne tire pas sur la ville, remplie de soldats russes ivres. J'en ai désarmé et fait prisonniers douze. Il n'y avait pas grand mérite; il suffisait de les rencontrer pour cela. Je les ai ramenés au quartier de l'Empereur, établi dans le faubourg, une lance de Cosaque à la main, puis je suis retourné dans la ville au delà du Kremlin, pour faire le logement de mon général. Il est resté des habitants. J'ai été obligé de mettre le sabre à la main pour me faire ouvrir. J'étais seul au milieu d'une douzaine de Russes qui ne comprenaient pas; ils m'ont donné du bon vin et à souper, et j'ai couché dans ce logement isolé. Cela n'était pas trop prudent; il n'y avait guère dans ce quartier que des traînards russes. J'ai été réveillé par l'incendie qui a éclaté le même soir dans le quartier des boutiques. Le gouvernement russe avait laissé des soldats de police chargés de cette opération. Le lundi 7, nous avons gagné la bataille de la Moskowa; le lundi 14, nous sommes entrés à Moscou. Notre joie d'être dans cette capitale est excessive.

[*Ici commence le second des cahiers manuscrits que le maréchal a rapportés dans la poche de sa capote.*]

15 septembre. — L'incendie de Moscou fait de grands progrès. Je me rends au Kremlin, palais des anciens czars, habité par l'Empereur. De là, je vais à un autre logement de M. de Narbonne, pourvu de bonnes provisions, d'excellentes confitures, de bons vins.

Moscou est une ville superbe, des palais magnifiques. On pille de tous côtés, j'achète aux soldats du beau sucre à cinq francs le pain de dix livres. Je me fais une fête de passer la nuit dans un véritable lit; je me suis bâti des draps avec deux dessus de toilette trouvés dans le garde-meuble. Le feu se manifeste auprès de notre maison; nous passons la nuit sur pied pour tâcher de le couper, nous y parvenons. On

arrête plusieurs Russes, une mèche à la main. Nos soldats peuvent bien avoir mis le feu en quelques endroits, mais non partout. Il paraît que le gouverneur de Moscou a laissé des soldats de police chargés de cette honorable mission.

16. — L'incendie force l'Empereur à quitter le Kremlin. En se promenant sur la terrasse, il dit au comte de Lobau, en considérant l'incendie : « Ceci nous présage les plus grands malheurs (1). » Sa Majesté se rend au château de Pétrosky, à une lieue de la ville. Je traverse Moscou en différents sens, à cheval, au risque d'être étouffé par la fumée. Jamais on n'a vu de spectacle plus horrible : une ville plus grande que Paris livrée au feu et au pillage. Encore vaut-il mieux sauver des flammes ce que l'on peut; une quantité considérable de marchandises ont été consumées. Nos chevaux sont restés sellés dans la cour toute la journée. Le feu menaçant de nouveau la maison où nous étions, on m'a tiré du feu une diligence pour remplacer ma calèche usée. On peut se procurer des voitures à bon marché. Je casse le verre de ma montre; c'est comme si je n'en avais plus, pas moyen d'en faire mettre un autre.

17. — Je suis de service au château de Pétrosky; très beau, entouré de murailles en briques flanquées de tours d'un style grec, il a vraiment l'aspect très romanesque.

Le soir, le coup d'œil de Moscou incendié offre un bel effet de lumière. On m'envoie avec le général Narbonne pour tâcher de préserver des flammes le beau Palais Jaune de Catherine. Nous y arrivons à dix heures du soir, après avoir été forcés de faire de grands détours, à cause du feu qui nous empêchait de passer. Nous avons vu dans les rues beaucoup de soldats russes armés se promenant librement; d'autres, blessés, cherchaient à se retirer des flammes. Nous avons rencontré une foule d'habitants emportant sur des charrettes leurs effets les plus précieux, nos soldats les dévalisaient; nous leur avons donné une escorte. Un grand nombre de ces malheureux sont assis en groupes aux environs de la ville.

Il a été impossible de sauver le Palais Jaune. Nous avons

(1) On ne conçoit pas, d'après ce propos, son séjour d'un mois à Moscou. (*Note du maréchal.*)

fait rouler plusieurs tableaux; j'ignore leur sort. Nous avons eu le temps d'admirer la richesse de l'ameublement.

18. — A la pointe du jour, nous nous retirons après une nuit blanche. Je retourne à un nouveau logement vis-à-vis de l'ancien, brûlé de la veille. Cette maison appartient au comte Kamensky, à en juger par des lettres d'amour laissées dans sa bibliothèque. Ne pouvant se faire entendre des esclaves, il est très difficile de découvrir le nom du propriétaire. Je passe ma matinée à courir pour sauver un droshki des flammes. Je fais l'acquisition de pelisses de fourrures (1). On est forcé d'acheter du soldat si on veut avoir quelque chose. Ils tirent tout du feu; cela légitime en quelque manière leur pillage. Les ressources de Moscou étaient inouïes; les maisons avaient des provisions pour huit mois, du vin en quantité. Aussi tous nos soldats s'enivrent : on en voit, dans les rues, couchés en long autour de grands bocaux de confitures. Ils ont cassé le verre en rond par le côté, mangent comme à la gamelle, entourés d'une foule de bouteilles de vin; ils en offrent avec générosité aux passants. Il y a beaucoup de vin de Champagne et de vin de bouleau qui l'imite mal. On découvre, malgré l'incendie, des subsistances en abondance dans les caves.

Les dépendances des plus beaux palais sont à un seul étage; les palais eux-mêmes en ont deux au plus; cela explique l'étendue de la ville pour une population de trois cent mille âmes. Les maisons sont peinturlurées, leur ameublement est d'une richesse remarquable. La construction en bois de leurs dépendances, les cabanes à côté des plus beaux hôtels, ont favorisé la prompte extension de l'incendie.

(1) Je ne m'y connaissais pas du tout : je payais fort cher du renard ne valant pas grand'chose; je ne faisais aucun cas de la martre zibeline. J'achetai pour 11 francs deux petits manchons tirés d'une cave par des soldats. M. de Talmond, rentré en France avant nous, s'en chargea. Je les avais envoyés à ma belle-mère pour lui faire une garniture de robe. Elle vaut 2,000 francs; cela fut mon seul bon marché. Nous étions fort occupés de nous procurer des vivres, des vêtements. Nous ne pensions en ce moment-là qu'à faire du commerce; cela était amusant. Nous avons bien fait : les fourrures, le sucre, le café nous ont été d'une grande ressource dans notre retraite. (*Note du maréchal.*)

L'Empereur revient habiter le palais du Kremlin, bien conservé; il est situé au milieu de la ville, au confluent de la Moskowa et de la Néglina. Moscou avait, car ce n'est plus qu'un monceau de cendres, quarante verstes de tour, ou onze lieues. Le Kremlin est bien conservé.

19. — J'avais peu reposé depuis quelques jours; je me suis jeté sur un canapé hier, à une heure de l'après-midi, et j'y dormais encore ce matin à cinq heures.

Notre logement était plein de malheureux sans asile. M. de Narbonne, ne voulant pas les faire sortir, est allé habiter à côté; nous en sommes à notre quatrième. Je parcours la ville pour tâcher de trouver encore des fourrures. J'achète, à la caserne des grenadiers de la garde, un châle pour vingt francs (1).

Je vais au palais. Nous en sommes à une lieue; on rencontre sur la route deux ou trois maisons conservées par miracle. Près du Kremlin, il y en a davantage.

20. — Voilà notre premier vilain jour à Moscou; nous avons une pluie horrible. Tiburce Sébastiani est venu nous voir des avant-postes. Ils sont en communications amicales avec les Cosaques, depuis la prise de Moscou. L'avant-garde s'est portée à huit lieues. Avant de partir, elle a prévenu les Cosaques, qui se sont mis en marche. Lorsque le général Sébastiani voulait s'arrêter, il le faisait savoir à l'ennemi; celui-ci prenait position. On établissait les vedettes à portée de pistolet, les camps à portée de fusil. Le général Sébastiani envoie du vin au général des Cosaques; on est convenu tacitement de ne pas se battre sans se prévenir. Le 18, ils ont fait dire qu'ils ne pouvaient pas quitter leurs positions sans ordres, le général Sébastiani leur a répondu qu'il devait s'en emparer. On a tiré quelques coups de canon, on s'est chargé; cela n'a rien changé aux relations amicales du soir. Les Cosaques continuent à frayer avec nos cavaliers; nos housards

(1) Il m'a bien servi dans la retraite; on le place autour du corps au-dessous des bras, puis on fait passer les bouts sur les épaules et l'on croise les pointes sur la poitrine : ainsi arrangé sous ses habits, un châle tient très chaud. (*Note du maréchal.*)

leur donnent du vin. Il reste à la compagnie de Tiburce Sébastiani treize hommes montés.

L'incendie continue, mais faiblement, parce qu'il y a peu de maisons à brûler. On met à l'ordre de cesser le pillage; les soldats doivent être reconduits à leurs régiments. Chose singulière, le lendemain de notre arrivée, j'ai vu les esclaves russes restés dans la ville qui pillaient plus que nos soldats.

La ville de Moscou offre encore du haut du Kremlin un fort bel aspect, à cause des églises grecques conservées en grand nombre, et bâties en briques. Il y a sur chacune d'elles cinq ou six clochers à dôme, en cuivre doré ou peint en vert, d'un effet très agréable. On voit au Kremlin une énorme cloche enfoncée dans la terre.

Après avoir habité de superbes appartements, je me suis fait monter, dans une grande salle, un lit, avec l'intention de l'emporter si le feu me force à déménager une cinquième fois; mon sac me sert de drap, mes fourrures de couvertures.

Le piqueur de M. de Narbonne, Augustin, très brave homme, assez niais, est venu me raconter qu'il avait couru après le plus bel oiseau du monde ressemblant à une pintade, qu'il l'avait fait entrer dans ma chambre, qu'il avait cru le tenir; ce chien d'oiseau a cassé une vitre et s'est sauvé. Je ris encore de l'enchantement d'Augustin pour cette bête; j'en ai été la victime, les vitriers n'étant pas communs en cet endroit et à ce moment. Chabot a recueilli à un de nos logements brûlés une jolie boîte d'outils de jardinage; il se propose de la donner à sa mère à son retour.

Les Russes ont eu, à la bataille du 7, cinquante mille hommes au moins hors de combat; on en a acquis la certitude.

21. — Je n'avais plus de papier, j'en ai maintenant de doré sur tranche; je me suis ravitaillé à un magasin indiqué par les chasseurs de la garde. Un chapelier de la garde me vend un chapeau; les mendiants n'auraient pas voulu du mien.

22. — Je suis de service, l'Empereur m'a fait entrer à dix heures du matin dans son cabinet, m'a envoyé porter l'ordre aux chasseurs, dragons et grenadiers de la garde de monter

à cheval sur-le-champ. Ces régiments étant logés dans des faubourgs éloignés les uns des autres, j'ai été assez longtemps à remplir ma mission. A mon retour, Sa Majesté était à cheval. Elle m'a dit de diriger cette cavalerie vers la redoute en avant de Moscou, route de Mojaïsk. Ces régiments sont rentrés le soir, et Sa Majesté est rentrée aussi à cinq heures. Ce mouvement a été causé par cinquante Cosaques qui ont, à vingt kilomètres de Moscou, surpris un convoi de caissons d'artillerie revenant de chercher des munitions à Smolensk. Ces Cosaques ont mis le feu aux deux bouts du village, et fait sauter quinze caissons, pris cinquante canonniers ou soldats du train; trois se sont échappés et sont venus raconter cet événement. Le même jour, l'avant-garde de cent soixante hommes du général Lanusse, venant de Smolensk, a été enlevée.

Les débris de l'armée russe se portent vers Kalouga. La politesse des Cosaques à nos avant-postes avait pour but de nous amuser, afin d'évacuer des magasins; cette besogne étant faite, ils sont moins polis.

Notre avant-garde est à douze lieues. Le roi de Naples a parlé en ces termes, avec son accent gascon, à un officier envoyé par l'Empereur; il était dans la boue avec ses bottes jaunes : « Dites à l'Empereur que j'ai conduit glorieusement l'avant-garde dé l'armée française au délà dé Moscou; mais jé m'ennuie, jé m'ennuie, entendez-vous bien? Jé veux aller à Naples m'occuper dé mes sujets. »

Il y a des divisions de cavalerie bien faibles; celle commandée par le général de brigade Girardin, en l'absence du général de division Pajol, est de cent soixante sabres; il a été, il est vrai, échiné l'autre jour. Cette division est la plus faible de l'armée. Le 1er de chasseurs, commandé par le chef d'escadron de Vence, est de vingt-quatre sabres, non compris les hommes détachés, plus nombreux que le régiment. Ce corps avait huit cent cinquante-cinq hommes en passant le Niémen.

Moscou était sûrement une des plus belles villes du monde. On ne peut se faire une idée de la magnificence des palais des seigneurs russes; cela s'explique par leur facilité de bâtir au moyen de leurs esclaves, ce qui leur coûte la nourriture seule-

ment. Il en est de même pour l'ameublement : ce qui exigerait deux millions de dépenses en France leur coûte moins de 50,000 francs.

Le temps n'est pas très froid, il est question de départ. La cavalerie de la garde a été en reconnaissance cette nuit; le général Narbonne a été envoyé avec quinze chasseurs, afin d'examiner un château à trois lieues de Moscou; il l'a trouvé occupé par quatre cents Cosaques.

23. — J'ai été réveillé ce matin, à deux heures, par le général Lebrun; chaque fois que je suis de service avec ce bon et brave général, l'Empereur est sur pied toute la nuit.

Ma journée s'est passée encore sans avoir le temps de respirer. J'ai eu affaire au général d'artillerie Lariboisière à l'arsenal, éloigné de deux lieues de notre logement, pour un fourgon; notre général en avait le plus grand besoin, le sien était cassé; les distances sont énormes à Moscou.

M. de Narbonne donne à déjeuner à une Mme de Chamborand, veuve d'un ancien officier de gendarmerie en France, devenu général en Russie. Ce festin est pour elle un véritable bienfait; elle a tout perdu par l'incendie.

J'ai été dîner au palais. Notre salle à manger est superbe; c'était celle des festins impériaux russes. Elle est fort grande; au milieu est un pilier soutenant les voûtes, en faisant quatre pièces; elle est tendue de velours rouge. Pauvre salle à manger, à quoi étais-tu destinée? Ce ne sont plus l'empereur Alexandre et sa famille dînant dans ton sein; ce sont des officiers d'ordonnance, des aides de camp d'aides de camp, des officiers de garde, des menins, des pages, des payeurs, des médecins, chirurgiens, apothicaires de Napoléon.

En retournant chez moi, j'ai traversé la lieue de décombres séparant notre maison du Kremlin. Sur la route, un palais sauvé par miracle sert de caserne à un bataillon du 30e régiment, et à moi de point de mire pour me retrouver la nuit. Les soldats ont allumé les lustres; ils se donnent cette jouissance chaque soir.

24. — Nous allons, avec M. de Narbonne et deux cents chasseurs de la garde, reconnaître un château nommé Tsari-

cino, construit par Catherine; l'Empereur a quelques velléités de s'y établir. En outre du principal bâtiment, il y en a plusieurs dans le genre gothique, d'une belle architecture; aucun n'est habitable; les façades seules sont construites, l'intérieur restant à faire; les jardins sont soignés. Nous avions avec nous le prince Sangusko, Polonais, un des moins Gascons des Gascons du Nord attachés à l'état-major. Nous sommes revenus à huit heures du soir. Je suis aise d'avoir vu ce château; je me serais cependant bien passé de cette course.

Nous entendons le canon du prince Poniatowski, du côté de Kalouga; son corps est réduit à cinq mille hommes.

25. — L'incendie est à peu près fini; je vois encore brûler ce soir deux maisons. Le temps est beau. Les dragons de la garde ont eu quatre-vingts hommes pris, blessés ou tués par les Cosaques, près de Maloviasma, au château du prince Galitzin, sur la route de Smolensk; le colonel-major Marteau est du nombre de ces derniers. Je l'avais connu au 23e de dragons, à l'armée d'Italie. Le roi de Naples s'est porté à douze lieues de Moscou, n'a rencontré personne, est revenu à huit lieues en arrière, a trouvé l'ennemi, lui a tué du monde; on lui en a tué. Aucun résultat.

26. — On nous a tué ou pris cent cinquante hommes sur la route de Smolensk. Temps humide, sans pluie, pas trop froid. Mme de Chamborand a installé chez M. de Narbonne une dame Solon Grandier, Française de beaucoup de talent sur la harpe, qui ne sait pas plus qu'elle comment manger.

27. — Il tombe de la neige qui fond aussitôt. Je suis de service. Je vais souvent causer ces jours-là dans l'antichambre du cabinet de l'Empereur avec l'huissier Angel, ancien valet de chambre de la duchesse de la Vallière. Cet homme m'a pris en amitié; il me parle volontiers de Sa Majesté. Il m'a dit, entre autres choses : « L'Empereur, depuis notre arrivée à Moscou, me fait mettre tous les soirs deux bougies auprès de sa fenêtre, afin que les soldats s'écrient : « Voyez, l'Empereur ne dort ni jour ni nuit; il travaille continuellement! »

Voilà pour convaincre les incrédules qui ne veulent pas

croire que le feu a été mis à Moscou par des gens laissés exprès. M. de Longuerue, aide de camp du général Lauriston, a trouvé de l'huile d'aspic sur les escaliers dérobés de sa maison; cette traînée communiquait à une mèche sortant sur la rue par une fenêtre basse, à travers les trous faits dans le double vitrage avec des balles de pistolet. Sans cette découverte, ils auraient sans aucun doute été incendiés comme ils l'avaient été dans deux autres logements.

28. — Temps sombre, gelée le soir. La garde à pied a ordre de se tenir prête à partir. Je vois encore brûler une maison. On parle toujours d'un travail d'avancement pour la maison de l'Empereur qui va se faire et qui ne paraît jamais. Ruelle, Chabot et moi, aides de camp du général Narbonne, nous étalons ce soir entre nous nos prétentions. Ruelle voudrait être officier de la Légion, baron avec 4,000 francs de dotation; il se contentera de 2,000 francs avec la croix de chevalier; s'il y a une seconde campagne, il désire être adjudant commandant. Fernand de Chabot (1) veut la croix avant tout, être capitaine et baron à 4,000 francs de dotation; il se contentera d'être chevalier avec 2,000 francs. Pour moi, je voudrais être chef d'escadron, changer mon titre de chevalier à 2,000 francs de dotation contre celui de baron avec 2,000 francs de plus; la croix d'officier me ferait grand plaisir. Je ne suis pas plus modéré que les autres dans mes souhaits, mais ils sont moins vifs.

29. — Le roi de Naples, à quinze lieues, a trouvé des Cosaques; ils s'en sont allés à son approche.

Pour revenir à mon logement, loin du palais, le soir, à cheval, par une pluie battante, un temps très noir, au risque de rouler à chaque instant sur une charrette cassée ou sur un cheval mort, j'ai mis vingt minutes au galop au milieu des décombres.

30. — Pluie; on ne parle plus du départ, mais bien de prendre nos quartiers d'hiver à Moscou, de faire venir des chanteurs d'Italie pour amuser l'Empereur. Les Russes ont envoyé des parlementaires au roi de Naples afin de traiter

(1) Depuis duc de Rohan.

d'échange de prisonniers ou plutôt pour examiner nos forces.

1er octobre. — Je monte à cheval avec l'Empereur, étant de service; nous nous promenons quatre heures au pas, par un assez beau temps. Nous avons été à un magasin à poudre, nous avons traversé une partie de la ville; que de décombres! Il ne reste pas maintenant un vingtième de Moscou non incendié. Le quartier des Allemands est intact. Les Cosaques prennent une douzaine de voitures de domestiques allant au fourrage. L'ennemi a abandonné de très beaux ouvrages; en se retirant, il s'arrête et défend chaque position. Les Cosaques ont fait prisonniers Alfred Potosky, aide de camp du général Poniatowski, et le général Ferrières, aide de camp du roi de Naples, qui venait de Cadix pour rejoindre. Le maréchal duc d'Istrie est à six lieues sur la route de Kalouga, avec les deux régiments de lanciers de la garde et quelque infanterie. Nous sommes à huit cent soixante lieues de Paris, l'estafette met de seize à dix-sept jours, la poste quelquefois quarante et un.

2. — Le grand maréchal nous demande, pour la troisième fois de la campagne, nos états de service; on s'attend, cette fois, à la sortie d'un travail d'avancement. Je me suis fait au salon de service, avec six chaises rembourées, un fort agréable lit. On nous paye nos appointements, un tiers en papiers de roubles; nous ne savons qu'en faire. On nous laisse le choix de prendre des traites sur le trésor de Paris; nous le préférons. Froid très piquant. Les Cosaques nous enlèvent encore, au fourrage, des domestiques, des chevaux, des soldats.

L'Empereur reste quatre heures à cheval, fait essayer de battre en brèche, avec deux pièces de douze, une enceinte servant aux forçats, pour voir si les briques résistent bien, afin de s'en servir comme d'une forteresse.

Un poste de la garde italienne, fort avancé, n'avait point ses armes chargées; nous avons une confiance inouïe. On ne répétera jamais assez que nous ne nous gardons pas, qu'il faut se garder.

3. — Beau temps froid; on nous prend encore des fourrageurs. A onze heures du soir, M. de Narbonne, entrant dans ma chambre, m'apprend que je suis nommé, par décret de

l'Empereur, chef de bataillon et son premier aide de camp. Je suis doublement heureux. J'avance et je reste près de cet officier général; cela sous tous les rapports m'est extrêmement agréable. Il a ajouté, à la lettre dans laquelle je faisais part à mon père de ma promotion, ce qui suit : « Ne va « pas dire, mon ami, que je suis un impertinent faquin parce « que je ne réponds que par deux sottes lignes à tes deux « aimables lettres. J'aime mieux charger ton fils de te parler « de ma reconnaissance pour le prix que tu as attaché à une « des choses qui m'ont fait le plus de plaisir, car il est bien « vrai que ton fils me plaît, et je t'assure bien que nous ne « risquerons jamais de nous battre, toutes les fois qu'il sera « question de me faire passer ma vie avec ton bon enfant. »

4. — J'ai été déjeuner au château; c'était chose vraiment comique de voir chacun se féliciter, s'embrasser, et de voir les différentes manières que l'on a pour montrer sa joie; de tout cela je conclus que les hommes sont de grands fous, et moi le premier. Plusieurs de mes camarades n'ont pu y tenir; ils ont mis la croix ou leurs épaulettes sans attendre leurs brevets (1).

Le général Lauriston est parti aujourd'hui en voiture pour aller du côté de Kalouga, en parlementaire.

Le roi de Naples a son quartier général à dix-huit lieues, sur cette route.

5. — Je monte à cheval avec l'Empereur par le plus beau

(1) J'avais fait une grande partie de la guerre dans l'infanterie. Le métier des avant-postes m'avait toujours séduit, je désirais être employé dans la cavalerie, afin d'être par la suite en état de conduire des troupes légères d'infanterie et de cavalerie, parce que, sans ce mélange des deux armes, même à l'avant-garde, on ne peut pas obtenir de véritables résultats. Je fus donc trouver M. Daru, ministre secrétaire d'Etat, pour faire substituer le mot « escadron » à celui de « bataillon », sur le décret; il me répondit qu'il ne le pouvait pas. M. Dufresne, sous-inspecteur aux revues, chargé du personnel chez le prince de Neufchâtel, m'avait envoyé à lui. Le général Narbonne fut obligé de faire une demande au major général de l'armée; le prince Berthier provoqua une nouvelle décision de l'Empereur. M. le baron de Menneval, premier secrétaire du cabinet, me raconta qu'il avait été plus difficile de me faire de chef de bataillon, chef d'escadron, que de capitaine, chef de bataillon. « Un aide de camp de Mouton, observa l'Empereur, doit être chef de bataillon; il faut que Castellane continue à servir dans l'infanterie. » Cependant il se décida à me nommer chef d'escadron. (*Note du maréchal.*)

temps du monde; il y a beaucoup de mouvement dans le service. Sa Majesté s'occupe de l'artillerie. Elle travaille toute la nuit. Elle dort, il est vrai, une partie du jour. On compte sur un départ très prochain. On parle d'aller dans l'Inde. Nous avons une telle confiance que nous ne raisonnons pas sur la possibilité du succès d'une telle entreprise, mais sur le nombre de mois de marche nécessaires, sur le temps que les lettres mettraient à venir de France. Nous sommes accoutumés à l'infaillibilité de l'Empereur, à la réussite de ses projets.

On raconte que le corps du duc de Bellune n'est pas loin de faire sa jonction avec le roi de Naples, je n'en crois rien.

6. — L'Empereur passe la revue de l'infanterie de la vieille garde par un temps assez doux. Briqueville, envoyé au quartier général du roi de Naples, en revient. Ce prince a eu une affaire très vive, le 4 octobre; la division Dufour s'est couverte de gloire; elle s'est fait jour à la baïonnette à travers douze mille hommes. Le général Lauriston revient de sa mission chez les Russes; on en ignore le résultat. Il a été fort bien reçu par les généraux Kutusow et Benningsen. Il existe un armistice aux avant-postes; on doit se prévenir deux heures d'avance.

7. — Il fait un temps superbe. L'Empereur passe la revue de la division Roguet, de la jeune garde. Je prends avec moi le jeune Stanislas Laperche; il a quinze ans et parle russe, polonais et allemand; il me servira d'interprète. Son père est un peintre français établi à Moscou. Il était dans l'intérieur de la Russie lors de notre entrée à Moscou; sa femme y est restée avec trois enfants, fort embarrassée pour les faire vivre. Je lui donne des secours, je procure une place de soldat à l'aîné dans le régiment de Fezensac, nommé dernièrement colonel du 4e de ligne. Leur oncle a été précepteur de Chabot; voilà d'où vient ma connaissance de cette famille. L'Empereur se promène longtemps à cheval.

Il y a à la suite du quartier général un nommé Leclerc, marchand de Paris; il me vend 285 francs des épaulettes qui en auraient coûté 150 à Paris, cela n'est pas trop cher, pour le chemin qu'il a été obligé de faire et les risques à courir;

sans lui, les officiers n'auraient pas pu porter les insignes de leurs nouveaux grades ou décorations. Je mets pour la première fois avec joie les épaulettes d'officier supérieur.

8. — Je suis de service, il y a parade. Le duc de Dantzig m'y fait compliment sur mon avancement. Revue de la division Laborde, de la jeune garde. Cet officier général a bien de la peine à marcher; il ne pourra pas supporter longtemps les fatigues de la guerre. Temps superbe; les gens du pays disent : « Il faut que Dieu soit avec vous; ordinairement il fait beaucoup plus froid. »

9. — Un ordre du jour du 9 octobre prescrit le départ, le 10, pour Wilna, des officiers et soldats blessés pouvant être évacués, sous la conduite du général Nansouty; les officiers assez blessés pour n'être pas guéris avant six mois retournent en France; ceux qui peuvent être rétablis dans trois resteront à Wilna. Talmond est du nombre de ceux qui retournent en France; il vient d'avoir la croix à vingt-quatre ans; il a la goutte et va prendre sa retraite.

Je suis dans un cinquième logement, occupé précédemment par un chef de bataillon des tirailleurs de la garde; il est fort bien. J'ai depuis deux jours pour voisine Mme Solon Grandier; cette dame ne sachant où donner de la tête, M. de Narbonne l'a prise chez lui. Elle a trente-cinq ans, est encore fort jolie; cette créole bien née, parente de Mme de Genlis, a beaucoup de talent sur la harpe. Elle désire vivement en trouver une; n'aimant pas la musique, je tremble de lui en voir découvrir. Je ne suis pas fâché, pour animer la conversation, de sa présence dans la maison; elle est coquette. Je ne lui ferai pas grand mal. Nos deux chambres à coucher sont séparées par une simple cloison; je suis bien décidé à la respecter beaucoup. Elle m'a cependant prévenu que la porte est fermée seulement de mon côté, et que les seuls verrous mis sont les miens. Je serai cruel, je sais bien pourquoi (1).

(1) Le pourquoi était le respect que je portais à mon général. Je ne savais pas alors à quel point il était égal à M. de Narbonne qu'on fût bien avec les femmes avec lesquelles il avait des rapports. (*Note du maréchal.*)

10. — Le convoi du général Nansouty est dirigé sur Wilna; l'adjudant commandant Ruelle commande l'escorte, composée de cadres de quatrièmes bataillons envoyés aux dépôts. L'Empereur passe par le plus beau temps du monde la revue de la division Compans, du 1er corps, au Kremlin; il la comble de faveurs.

Aujourd'hui, seconde représentation du spectacle français, le préfet du palais Beausset a été chargé de le monter; il y a deux actrices pour tout potage.

Il entre dans les plans de courtisan du maréchal Bessières, et il l'est fort, de ne jamais ou, du moins, presque jamais rien demander pour ses officiers. Il résulte de là que ses aides de camp, de fort bons officiers, Baudus, Eugène d'Astorg, sont très mal traités. Ce dernier n'a pas eu même la croix. En compensation, il est vrai, il a attrapé la fièvre.

11. — Nous changeons pour la sixième fois de logement. Je m'établis chez le prince Kurakin, superbe palais. Mon appartement est charmant : il possède une cheminée, chose rare en ce pays, un portrait du prince, frappant de ressemblance, dans ma chambre à coucher; il y en a un en pied, par Mme Lebrun, dans mon premier salon, où le prince Kurakin est vêtu de drap d'or. Ce tableau m'a réjoui. Il y a cinquante portraits de lui dans la maison; il n'en manque pas non plus de l'empereur Paul, ni des bâtards du prince. Le palais a l'inconvénient d'être encore plus loin du Kremlin que la maison où nous étions. L'espèce d'armistice existant aux avant-postes a été rompu. L'Empereur l'a formellement désapprouvé; il servait à rendre les Cosaques plus libres d'agir sur nos derrières; à une lieue de là, tout était de bonne prise, ils ont enlevé vingt-sept hommes et un officier du 9e housards. Nos avant-postes éprouvent de grandes difficultés pour vivre.

L'Empereur passe la revue de la division Gérard, ci-devant Gudin; il accorde quarante croix, beaucoup d'avancement. Sa Majesté aussi a vu six cents chevaux des 1er et 5e de chevau-légers arrivant de France; ils en ont laissé quatre cents en route. Nous recevons chaque jour des renforts. Il y a quinze

jours, le corps du maréchal Ney était de quatre mille hommes; les Polonais du prince Poniatowski n'en ont pas davantage.

12. — L'Empereur passe au Kremlin la revue de la division Morand, du 1er corps; il la comble de faveurs et de croix. Il la refuse à M. de Caraman, officier distingué, capitaine commandant l'artillerie légère attachée à cette division. Si on ne l'avait pas nommé maladroitement, il la lui aurait accordée. L'Empereur en veut beaucoup en ce moment au père de M. de Caraman, à cause de ses relations avec les Bourbons (1). Plusieurs de mes camarades, de mes supérieurs et moi, nous avons témoigné au capitaine Caraman combien nous étions fâchés de voir une récompense aussi bien méritée lui échapper. La cavalerie est bien malheureuse. Toujours aux avant-postes, perdant chaque jour du monde, continuellement au bivouac, elle n'obtient rien ou presque rien; l'Empereur n'en passe jamais la revue, ou du moins très rarement.

Je suis de service; il fait un temps de brouillard assez froid. A dix heures et demie du soir, un moment après le retour de M. de Flahaut revenant du quartier du roi de Naples, le grand écuyer, entrant dans le salon de service, ordonne à trois aides de camp d'aller attendre l'Empereur au quartier général de Sa Majesté Joachim. Deux brigades de chevaux de selle, un écuyer, un service léger sont dirigés vers le même lieu. L'Empereur annonce qu'il se mettra en route demain matin à neuf heures. Personne ne s'attendait à ce départ; on en a été un peu étonné et fâché.

13. — Le départ n'a pas eu lieu ce matin 13; autant de pris sur l'ennemi. Il neige.

La vieille garde, les corps d'armée, les administrations ont ordre de se tenir prêts à partir; demain on doit évacuer le plus de blessés possible sur Smolensk.

Le 3e corps de réserve de cavalerie, composé de onze régiments, est réduit à sept cents chevaux. Comment cela serait-il autrement? il est toujours au bivouac. On ne ménage pas assez la cavalerie; on devrait mettre plus d'infanterie aux

(1) Plus tard, cependant, l'Empereur a rendu justice au fils; il l'a pris pour officier d'ordonnance. (*Note du maréchal.*)

avant-postes; hommes et chevaux éprouvent de grandes difficultés pour y vivre. Le 1er de chasseurs a reçu quelques renforts; il est maintenant de cinquante-trois sabres.

Être logé loin du palais de l'Empereur est une ennuyeuse chose; je n'ai pas eu un instant de repos à Moscou, pour cette raison. Il me faut vingt minutes au galop pour aller de chez le prince Kurakin, où je suis, au Kremlin; il y a le double de chemin pour aller à notre ancien logement, habité encore par le général Narbonne. Cette petite course ne laisse pas que d'être désagréable par la neige au milieu des cendres.

A changer de logement, à aller au palais, à courir pour le service, voilà à quoi j'ai passé mon temps à Moscou. Je suis fâché de partir, si c'est pour revenir dans cette ville; mais, sauf l'ennui du déplacement, j'en serai bien aise, si nous prenons nos quartiers d'hiver ailleurs, à cause de notre éloignement du château, où il y a obligation d'aller au moins une fois par jour, presque toujours deux. J'aimerais bien mieux être plus mal logé, mais près de chez l'Empereur.

14. — Sa Majesté passe la revue des cavaliers démontés; on les a organisés en bataillons, et on les laissera comme garnison au Kremlin. Cette bien mauvaise opération achèvera de ruiner notre cavalerie. Ces vieux soldats sont des hommes précieux; on devrait les envoyer au dépôt pour les remonter. Le plus mauvais régiment d'infanterie ferait beaucoup mieux le service à pied que quatre régiments de cavalerie démontés; ils crient comme des ânes qu'ils ne sont pas faits pour cela. Temps humide, pas trop froid.

Le général Narbonne ne vient plus chez le prince Kurakin, à cause du départ, je me rapproche de lui et je change pour la septième fois de logement. Je rencontre le chef d'escadron de la Bourdonnaye qui se met en route avec les blessés; on en a évacué un grand nombre aujourd'hui. Les drapeaux pris par les Russes sur les Suédois à la bataille de Pultawa sont partis avec le convoi du 10 octobre.

15. — L'Empereur fait visiter les hôpitaux par le général Narbonne; on a évacué quatorze cents blessés, et il en reste dix-neuf cents, dont cinq cents d'intransportables; on va les

établir au Kremlin. Nos camarades désignés pour partir prétendent que cela n'est pas leur tour. Pour éviter des discussions, j'envoie des chevaux en relais. Chabot se rend auprès du roi de Naples ; il devait partir à six heures du matin ; mais son domestique Jean n'a pu être prêt avant trois heures de l'après-midi. En campagne, surtout pendant une campagne pénible, il faut être sévère avec ses gens, ne leur passer aucune faute, ne pas les laisser s'endormir. Je ne me déciderai certainement pas à les battre. Beaucoup le font, à l'armée ; c'est presque nécessaire. Mon maître valet Ayharts devient aussi bien lambin ; il voit en noir. Il me sert depuis huit ans, m'est attaché, a de bonnes qualités ; j'ai besoin de me le rappeler souvent. Il faut, pour faire campagne, prendre des gens forts ; celui-là est faible, ce qui contribue à me rendre indulgent. Il me gronde tous les matins de ce que je me trouve sans bottes ; la seule paire en ma possession est trouée. Je ne sais comment m'en procurer ; rien ne m'est parvenu des effets envoyés de France par mon père. Je serais sans cela l'officier de l'armée le mieux monté. Ayharts pourrait bien aussi me parler de mon chapeau, qui a une corne entièrement déchirée. Le petit Laperche me sert d'interprète auprès de mes palefreniers russes et polonais.

Le brave général Grouchy est toujours à Moscou, guéri de ses blessures du 7, mais souffrant horriblement de ses rhumatismes ; cela me fâche beaucoup.

16. — On évacue encore des blessés. On abat une partie du dôme du Kremlin et la croix d'Ivanowitch ; en tombant, elle se casse. On a pris et fait fondre l'argenterie des églises du Kremlin, et on l'a versée au trésor de l'armée. Le général Lauriston part dans la soirée pour les avant-postes, afin de savoir la réponse du Czar aux propositions de l'Empereur. Temps d'été superbe.

17. — L'Empereur passe la revue de la division Delzons, de l'armée d'Italie, et l'accable de bienfaits. M. Rascas, chef de bataillon au 30e de ligne, déjeune chez M. de Narbonne ; il a reçu un coup de biscaïen dans son shako, au-dessus de sa tête, à l'attaque d'une redoute, le 7 septembre ; s'il n'était pas

très petit, il aurait fait un voyage dans l'autre monde. Homme d'élan, très vif, bon officier, fort obligeant, il nous a parfois donné de la viande. On est forcé, pour faire vivre les troupes, d'envoyer à quelques lieues des détachements à la maraude; souvent ils se battent.

Je fais divers achats aux soldats : gants fourrés, éperons, etc. Ce sont les seuls marchands; les plus huppés sont ceux de la garde. Un chef de bataillon ayant une tête deux fois grosse comme la mienne me cède pour 120 francs un chapeau; ce n'en est pas moins une trouvaille. Temps sombre, un peu de pluie. Le général Lauriston revient le soir des avant-postes; les Russes ne veulent point écouter les propositions pacifiques de l'Empereur.

18. — On ordonne de numéroter les voitures; on donnera à chacune un ou deux blessés à transporter. A midi, pendant la revue du 3e corps par l'Empereur, arrive M. de Bérenger, aide de camp du roi de Naples. Ce prince a été attaqué le matin sur tous les points; le combat a été très vif. Les Russes nous ont pris vingt pièces de canon; les généraux Dery et Fischer ont été tués; MM. de Beauveau, de Mailly, officiers de carabiniers, ont été blessés. Ces régiments se sont couverts de gloire. La vieille garde reçoit l'ordre de partir sur-le-champ. L'Empereur, après la revue, annonce son intention d'aller coucher hors du Kremlin, dans le faubourg, sur la route de Caligula. Sa Majesté appelle ainsi Kalouga. Elle nomme maintenant Glogau l'officier d'ordonnance Gourgaud, après avoir su parfaitement son nom pendant un an. Elle s'est amusée à appeler longtemps son aide de camp Mouton, qui en était impatienté, Macon, du nom d'un officier général qui ne savait pas le français, mort en Autriche en 1805.

On fait le logement de l'Empereur chez la comtesse Orloff. Sa Majesté trouve que c'est trop près. Tout le monde attend dans le salon de service pour partir; à dix heures du soir, on nous annonce que l'Empereur couche au Kremlin.

CHAPITRE V

L'Empereur part de Moscou le 19 octobre. — Le maréchal Mortier reste au Kremlin. — Quinze mille voitures à la sortie de Moscou. — Ma mission à Maloviasma. — Cruauté des Portugais envers les prisonniers russes. — Combat de Maloiaroslawetz. — Mort du général Delzons. — Sa Majesté manque d'être prise par les Cosaques. — Arrivée de Mortier à Weréjà. — Combat de Viasma. — Hourras des Cosaques. — Le prince d'Eckmühl est démoralisé; il est remplacé à l'arrière-garde par le maréchal Ney. — La neige s'établit. — On abandonne des canons. — Ma mission au maréchal Ney. — Sa bravoure. — Son bivouac. — Affreuse situation de ses troupes. — Fezensac. — Singulière maladie des soldats. — Bivouac d'amateurs. — J'expose à Sa Majesté la situation du maréchal Ney. — Notre arrivée à Smolensk brûlé. — Les Russes occupent Witepsk. — Bravoure du général Grouchy. — Affaires d'avant-postes du duc de Bellune. — Le général Rapp revient du 3e corps. — Le maréchal Ney n'a plus que mille quatre cents hommes. — Le duc d'Elchingen a pris lui-même un fusil pour défendre le passage du Borysthène. — Arrivée du 4e corps sans artillerie. — Gaieté de M. de Narbonne au milieu de nos désastres. — Départ de Smolensk. — Le vice-roi rejoint avec son corps. — Combat de Krasnoé. — Le 1er de voltigeurs anéanti. — Le duc d'Elchingen passe le Borysthène sur la glace. — Sa retraite est le plus beau fait d'armes de la campagne. — Triste position des femmes qui suivent notre armée. — Formation de quatre compagnies de gardes d'honneur. — On brûle les aigles. — Je fais passer une lettre par un Polonais arrivant de Wilna et qui y retourne. — Arrivée à Borizow. — On travaille à deux ponts sur la Bérézina. — La brigade Castex traverse à gué. — Passage du 2e corps sur le pont de l'infanterie. — Le maréchal Oudinot poursuit les Russes. — Passage de l'Empereur et de l'artillerie. — Combat de la Bérézina. — Désordres et bousculades au pont. — Je ne puis sauver une cantinière et son enfant. — Hommes et chevaux écrasés. — Treize généraux tués ou blessés. — Départ de Sa Majesté pour Zembin. — Fezensac a quatre hommes avec son aigle. — Le nombre des amateurs augmente. — Les soldats de la vieille garde ont seuls leurs fusils. — Arrivée à Molodetschna, où l'on trouve une foule d'estafettes. — Sa Majesté quitte l'armée à Smorghoni. — Je passe la nuit à copier le 29e bulletin, sur la minute de Sa Majesté, pour M. de Narbonne envoyé à Berlin. — Le roi de Naples commande l'armée. — Le prince de Neufchâtel reste son major général. — Conversation de Sa Majesté avec lui. — Horrible situation de l'armée. — Le départ de l'Empereur fait peu d'effet. — J'ai les deux mains gelées à Miedniki. — Froid horrible. — Arrivée du duc de Bellune avec cinquante hommes. — Nous arrivons à Wilna. — Nos costumes de carnaval. — Je pars à onze heures du soir

avec M. de Narbonne. — Nous laissons à une montée canons et bagages. — J'arrive à Ewje avec la fièvre. — Mon fidèle serviteur Ayharts est pris. — Je cède ma place sur un traîneau à Briqueville blessé. — Je traverse le Niémen. — Tourmenté par la fièvre, mes jambes me refusent le service. — Un soldat du train me hisse sur un sac d'avoine. — Magasins de Kowno pillés. — M. Bignon me prend dans sa calèche. — Le maréchal Ney rejoint à Gumbinnen avec cinquante hommes. — Bons procédés du général Sébastiani. — Nous trouvons des chevaux de poste et des traîneaux. — Le commandant de Thorn nous donne des chemises. — Nous descendons à l'hôtel de Russie à Berlin. — Notre ambassadeur, M. de Marsan, ne revient pas de nos costumes. — M. de Narbonne m'expédie de Berlin à Paris. — Bonne fin d'année.

19 octobre. — L'Empereur prend de grand matin la route de Kalouga. Je reste jusqu'à trois heures de l'après-midi avec le général Narbonne pour visiter les hôpitaux; les blessés au nombre de quinze cents sont rassemblés à l'hospice des Enfants trouvés, le plus près du Kremlin, où le maréchal Mortier reste comme garnison avec la division Laborde, de la jeune garde, et les cavaliers démontés.

On n'a pas eu le temps de numéroter les voitures avant le départ; quinze mille au moins, presque toutes prises dans cette ville ou appartenant à des étrangers fixés en Russie, nous suivent; elles ont causé un grand embarras à la sortie de Moscou. Nous rejoignons, le soir, l'Empereur à Troiskoé dans un mauvais château; temps doux.

20. — Le quartier impérial reste à Troiskoé. Le chirurgien Ivan remet la cuisse à M. de Beauvau, elle a été cassée d'un coup de lance. Il a supporté l'opération avec un grand courage. Le grand écuyer l'a fait, avec l'agrément de l'Empereur, mettre dans une de ses calèches; cet officier est fils d'une dame du palais. M. de Mailly, sous-lieutenant du même régiment, blessé, y a été également placé par le duc de Vicence.

A quatre heures, je reçois l'ordre de partir avec vingt-cinq lanciers de la garde, l'estafette et l'inspecteur des postes Boussmann, pour Maloviasma, château du prince Galitzin, route de Moscou à Mojaïsk. En me le donnant, M. de Caulaincourt, qui me comble de bontés, me témoigne son chagrin de ce que l'Empereur me confie une aussi périlleuse mission. Je devrai suivre le mouvement des troupes chargées

de la retraite de ce côté et en rendre compte. Obligé de traverser un pays occupé par l'ennemi, ma mission est délicate. Mon bon camarade Mortemart m'a dit adieu comme à un ami qu'il ne croit plus revoir, me conseillant, si je suis attaqué, de faire croiser les lances, de ne pas répondre au feu de l'ennemi et de tâcher de me faire jour au galop. Je divise ma troupe en deux pelotons, je mets au centre du premier rang le guide russe attaché par une corde, les bouts tenus par les deux lanciers ses voisins; il est prévenu du saut de sa cervelle, s'il nous conduit aux Russes. Nous traversons la nuit, au grand galop, un bourg impossible à éviter. Il est occupé; nous ne répondons rien aux « Qui vive? » russes. A quelque distance de là, nous entendons un « Qui vive? » français; jamais son plus mélodieux n'a frappé mes oreilles. Nous avons échappé aux Cosaques; ce qui n'est pas maladroit. Il est dix heures du soir. J'ai très bien dormi sur ma peau d'ours.

Nous avons fait dix lieues par des chemins de traverse pour arriver à ce château du prince Galitzin, occupé par l'adjudant commandant Bourmont, fort aimable homme, le même qui a servi dans les chouans; il sert dans l'armée de l'Empereur depuis deux ans, n'a pas encore la croix; on l'a demandée pour lui. Il a sous ses ordres deux bataillons du régiment espagnol Joseph-Napoléon et deux régiments de chevau-légers bavarois.

21. — Le quartier impérial est au château d'Ignatovo. Je vois à Maloviasma l'auditeur César de Castellane, mon cousin, qui revient de mission, et un autre auditeur, M. Lechapelier, chargé du portefeuille; ils ont été, la veille, jusque sous les murs de Moscou, avec cent grenadiers hollandais du 3e régiment de la garde. Le commandant du détachement a manqué de fermeté; sur le bruit que des Cosaques étaient devant lui, il a rebroussé chemin. Nous les avons dirigés sur le quartier impérial, après une véritable scène de comédie. Un vieux major de place appelé de la Hollande pour en commander une en Russie, et un chef de bataillon de la même nation, ne savaient quel parti prendre, ou de rester, ou de s'en aller:

« La machor me tisait hier : Je n'ai pas foulu brandre le

« commantement du tétachement, le premier raisson par ce « que son hapit il édait tans son malle; le second raisson il « afait une colique tiabolique; le troisième raisson c'était pas « son afis d'aller à Moscou. »

Enfin, à force de les pousser, ils se sont décidés à partir.

Le soir, arrivent douze cents prisonniers russes escortés par un bataillon portugais. Le major qui les commande a trouvé trois petits chevaux sur la route; il les a donnés pour nourriture aux prisonniers, ces malheureux se disputaient auparavant des morceaux de cadavres. Les Portugais prétendent avoir ordre de fusiller les Russes qui ne marchent pas; en conséquence, ils appuient le bout de leurs fusils sur la tête et font sauter la cervelle de tous ces exténués qui ne peuvent plus aller; ils le font avec cruauté, en outre avec maladresse; s'ils les fusillaient sur le bord de la route, on pourrait croire que ces cadavres sont ceux de gens ayant tenté de s'échapper; ils font au milieu du chemin leurs belles exécutions. Cette conduite barbare nous causera, je le crains, de terribles représailles.

A Maloviasma, il y a un relais d'estafettes, un des postillons appartient à la poste de Bondy, près Paris. L'Empereur, à l'époque de la campagne d'Austerlitz, a fait organiser par M. de Lavalette ce service d'estafettes, dont les bases lui appartiennent. Il a senti l'inconvénient de faire parcourir à un seul homme d'énormes distances. Les postillons de chaque station portent les dépêches dans un portefeuille; l'Empereur et le directeur des postes en ont chacun une clef. Sur un livret à part, chaque maître de poste inscrit les heures d'arrivée à son relais. Une estafette partait chaque jour pour Naples, Amsterdam, etc., de Paris, où l'Empereur recevait le huitième jour les réponses écrites de Milan, le quinzième celles de Naples. Ce service, très utile, a été un des éléments de ses succès. Il y a aussi économie : les courriers coûtaient 7 fr. 50; l'estafette seulement 3 francs par poste.

22. — Le quartier impérial est porté à Fominskoje. Nous nous rendons de Maloviasma à Koubinskoé; ce poste est occupé par un bataillon westphalien, réduit à cent hommes; on lui

en a pris quarante la veille dans un moulin. Peu après notre arrivée, les Cosaques se sont montrés. Ils ont fait un hourra sur un convoi de blessés; les isolés l'escortant se sont mal conduits. Le colonel Bourmont a fait prendre les armes; une compagnie westphalienne s'est portée à un quart de lieue en avant, a dégagé quelques hommes qui s'étaient jetés dans les bois. J'ai porté l'ordre au colonel bavarois de charger avec sa brigade; il m'a répondu que ses chevaux épuisés ne pouvaient pas galoper. Il nous a servi pendant cette expédition à fatiguer par jour cinquante hommes d'infanterie à protéger son fourrage, à manger des moutons du troupeau rassemblé par les Espagnols, à leur grand déplaisir. J'ai demandé au régiment « Joseph-Napoléon » cinquante hommes de bonne volonté pour nous porter à une demi-lieue en avant et sauver un plus grand nombre d'hommes; c'était à qui viendrait de ce brave régiment. Ces cinquante grenadiers ont marché au pas de course vers l'ennemi, nous avons délivré cent hommes bien armés cachés dans les bois sans avoir tiré un coup de fusil; ces coquins-là m'ont fait pitié. Nous avons vu sur la route un fourgon abandonné; il y restait deux malheureux blessés.

23. — Le quartier impérial est à Borowski.

Nous séjournons à Koubinskoé, conformément à nos instructions; on voit des Cosaques courir çà et là.

24. — Le quartier impérial est à Ghorodnia.

Nous nous rendons à Schellkowka, poste également occupé par un bataillon westphalien. Celui trouvé à Koubinskoé s'est fait prendre des hommes et ses équipages envoyés d'avance par le chef de bataillon. Cet officier supérieur est au désespoir, non de la perte de ses soldats, mais de celle de mille écus, toutes ses économies de la campagne, qu'il avait placées sur une voiture. Nous ramassons quelques hommes des convois de blessés français abandonnés par les Cosaques. Nous voyons sur la route une quarantaine de prisonniers russes tués par les Portugais. Un d'eux a dû la vie à la paresse d'un soldat de leur arrière-garde. Ce Russe étant tombé ne pouvait plus aller; le Portugais l'ajuste à bout portant. Son fusil rate deux fois; à la troisième fois, il s'écrie : « Je serais bien bon!

Il faudrait nettoyer mon fusil. Vaut autant le laisser là. » Le malheureux prisonnier s'est traîné à quatre pattes hors de la route, craignant les troupes qui suivaient; elles l'ont aperçu, certes, sans avoir la moindre envie de lui faire du mal. Notre gîte est mauvais; dans la chambre voisine de celle où nous sommes entassés, il y a des cadavres; bien mieux, leur odeur est épouvantable.

25. — Le quartier impérial reste à Ghorodnia, près Maloiaroslawetz. Le vice-roi a eu un beau combat dans ce dernier lieu; le général Delzons, un des plus distingués de l'armée, a été tué. Nous arrivons à Mojaïsk par un assez beau temps. Les Cosaques enlèvent chaque jour quelques hommes; ils se sont montrés à droite et à gauche de la route, pendant notre marche. Les cadavres d'une cinquantaine de prisonniers jalonnent notre chemin; les Portugais de leur escorte partent toujours avant nous.

26. — En quittant Maloiaroslawetz, à la pointe du jour, un escadron de Cosaques a failli prendre l'Empereur. Il est arrivé à quinze pas de Sa Majesté sans avoir été reconnu. L'Empereur s'est sauvé au grand galop. La garde à cheval a chargé. L'aide de camp du prince de Neufchâtel, Lecoulteux, brave officier, revenant d'une charge contre les Cosaques, une lance à la main, ayant perdu son chapeau, a été pris pour ennemi; un grenadier à cheval l'a blessé d'un coup de sabre à travers le corps.

Ennuyé d'attendre les estafettes qui n arrivent pas, je pars pour Wéréja; j'y trouve le prince Poniatowski avec son corps. Les Polonais et leur digne chef ont montré la plus brillante valeur dans cette rude campagne.

Le général Lefebvre-Desnouettes, commandant la cavalerie, a eu hier son aide de camp Pannat tué d'un coup de lance dans une affaire très vive d'avant-garde, près de Médyn.

Le maréchal Mortier, duc de Trévise, arrive de Moscou; il en est parti le 23, après avoir fait sauter le Kremlin.

Wéréja est une assez jolie ville; elle brûle presque en entier dans la soirée. Le quartier impérial est à Borowsk.

27. — Je séjourne à Wéréja. Je déjeune au bivouac du

major Doreille, Provençal, commandant le régiment Joseph-Napoléon. Ce brave homme ne sachant pas le français est un bon militaire, d'une grande activité; son régiment, composé d'Espagnols anciens soldats, est excellent. J'ai eu beaucoup à me louer pendant ce détachement du colonel Bourmont; il connaît parfaitement la guerre de partisans. L'Empereur arrive dans la soirée à Wéréja.

28.—Nous partons à six heures du matin de Wéréja, l'Empereur s'arrête en chemin pour laisser filer le 3e corps, qui va coucher sur le champ de bataille de la Moskova. Nous passons à Mojaïsk, brûlé en grande partie; les maisons restant sont remplies de cadavres. L'Empereur couche à un château à huit kilomètres en avant de Mojaïsk, sur la route de Smolensk. Mes chevaux sont bien logés à l'église. On nous permet de porter des bonnets fourrés. On ordonne à tous ceux ayant des voitures d'évacuer un blessé; la mienne reçoit un brigadier des chasseurs à cheval de la garde, touché d'un biscaïen à l'épaule. Je me fâche contre mon laquais d'avoir jeté un lit de fer apporté de Moscou, ma voiture étant trop chargée (1). Temps froid avec du soleil.

29. — Nous quittons notre gîte à sept heures du matin, nous arrivons à six heures du soir à Ghja (seize lieues), après nous être arrêtés au couvent servant d'hôpital en arrière du champ de bataille du 7, pour faire charger les blessés sur les voitures qui passent. Le spectacle de ces malheureux estropiés voulant tous être emmenés est effroyable; malgré le nombre considérable d'équipages, les moyens de transport sont insuffisants, et il faut se fâcher contre les conducteurs, qui se défendent d'en recevoir. Ghja, jolie ville à notre premier passage, est brûlée, sauf trois ou quatre maisons; j'ai la bonne fortune d'une chambre chaude où étaient Ségur et Canouville. A minuit, Beausset et Turenne sont arrivés. Une scène entre Beausset, se plaignant de n'avoir pas de place par terre, et Ségur le plaisantant, nous a beaucoup fait rire. Temps froid.

(1) Je ne croyais pas alors arriver au Niémen entièrement dépouillé. (*Note du maréchal.*)

30. — Je suis de service. On comptait sur un séjour à Ghja; à midi l'Empereur demande ses chevaux, s'arrête pendant deux heures auprès de la ville pour laisser filer les troupes. Sa Majesté fait presque l'avant-garde; les Westphaliens, tête de colonne, arrivent en même temps qu'elle à hauteur du château de Velitschevo, sur le bord d'un lac; nous y avons couché. En allant, on en avait ôté les fenêtres. L'Empereur cause avec tous ceux qui entourent un grand feu de bivouac; il dit qu'un malheur partagé par beaucoup de monde est senti moins vivement.

Pendant le souper, j'avais posé mon petit portemanteau dans le vestibule; on me l'a volé. J'avais dedans les choses commodes pour la toilette; il ne me quittait jamais, car je connais le goût des frères d'armes pour le bien d'autrui. J'y avais mis des souvenirs moscovites pour les donner en France; on l'a retrouvé vide dans un bois voisin. Je n'ai pas vu depuis deux jours un seul de mes gens. Je suis sans pelisse, je n'ai pu dormir, le froid est à 4 degrés; on y est beaucoup plus sensible quand on est mal couché, étant presque toujours à l'air. Après avoir été morfondu la nuit, le matin on n'est pas bien disposé. Nous causons de nos quartiers d'hiver; on croit à leur établissement sur le Dniéper et la Dwina.

31. — Je découvre mon domestique Ayharts qui couche depuis deux jours dans les mêmes endroits que moi; il n'ose pas se montrer, s'étant laissé voler ma pelisse. Un de mes Polonais se promène de son côté avec ma peau d'ours; ma voiture est en arrière, et je n'ai pas une chemise pour changer. Avec cela, il y en a de plus malheureux. J'ai souvent réfléchi que, pour éprouver tous les inconvénients de la pauvreté, il n'y avait rien de mieux que de se faire militaire; on sent, il est vrai, ensuite le prix de l'abondance.

L'Empereur met un bonnet fourré, une pelisse verte. Nous faisons dix lieues et arrivons à Wjasma, presque entièrement brûlé. On y trouve huit estafettes; on n'avait pas voulu les laisser passer, à cause des Cosaques et des paysans armés. La brigade Evers, de deux mille chevaux de différents régiments, rejoint. Jamais on n'aura fait un cours de cadavres

pareil, pour l'étendue, à celui suivi par ceux qui ont fait cette campagne; on en voit dans tous les coins, sur toutes les routes, des frais et des vieux. Le temps est froid, mais sec; l'artillerie et les voitures marchent facilement. On trouve des fourrages à une lieue du grand chemin. Je couche dans une chambre voûtée, avec mon cheval, Giroux et Chabot, auquel on a volé sa montre. Les chevaux se détachent, nous empêchent de dormir; en quoi le froid les aide.

1er novembre. — Mes domestiques n'arrivent jamais. Je prends un dragon démonté pour me servir.

Séjour à Wjasma. La vieille garde, restée en arrière, rejoint. Les Westphaliens partent; le duc de Trévise les suit avec les cavaliers démontés et son corps. Le soir arrive le 3e corps; le 4e marche après le 3e, le 1er fait l'arrière-garde.

Je m'impatiente contre mon équipage resté en arrière; je n'ai ni linge, ni fourrures.

2. — Le 2 novembre, je reste à Wjasma jusqu'à deux heures pour attendre ma voiture; elle était en avant, et je la retrouve en chemin, j'en étais fort inquiet, les Cosaques ayant fait plusieurs hourras sur la route, suivant leur habitude journalière. Je traîne trois lieues par la bride un cheval fourbu; cela n'est ni amusant ni étonnant, le bivouac sans manger n'arrange pas les chevaux.

Le prince d'Eckmühl est inquiété par l'ennemi et obligé de laisser successivement partie de son artillerie, faute de chevaux. L'ennemi s'est placé entre lui et le 1er corps; ils se sont rejoints à la baïonnette. Notre perte s'élève à trois ou quatre mille hommes, blessés, tués ou prisonniers. Le quartier impérial est porté à Semlewo; sept lieues.

Je passe une bonne nuit sur la paille dans une chambre, avec tous les officiers de la Maison. J'ai chaud, grâce à des pelisses de femme retrouvées. On vole à Chabot son cheval et son portemanteau; deux de mes chevaux restent aussi sur la route.

3. — Je suis de service. Nous quittons notre gîte, nous nous rendons à Postéa (sept lieues); il fait, le jour, une chaleur d'été, et les nuits sont froides. Le cheval a un grand

débit. Les soldats n'en laissent pas; ils mangent tous ceux qui peuvent être saignés. J'ai été toute la nuit sur pied pour différentes missions.

Le duc de Bellune est allé avec vingt-cinq mille hommes au secours du général Saint-Cyr, forcé d'évacuer Polosk.

Les Cosaques nous enlèvent des équipages, des hommes isolés; ils font sans cesse des hourras.

4. — Nous séjournons à Postéa ou Slaskovo. Le 3e corps est d'arrière-garde; le prince d'Eckmühl en a été chargé jusqu'à Wjasma; ce maréchal ne s'est pas distingué dans cette opération (1).

5. — Le quartier général est porté à Dorogobuje. Il y a un défilé avant d'arriver à cette ville; on passe l'Osmia. Je perds encore un cheval; c'est le quatrième de la campagne. J'en achète deux, le soir.

Les 1er et 3e corps de cavalerie ont ensemble deux cents chevaux; le 2e en a encore treize cents; aussi la compagnie de Tiburce Sébastiani, du 11e de chasseurs, en faisant partie, est-elle de quatre hommes.

6. — Nous partons à huit heures, arrivons à midi à Mikarelka. La neige s'établit pour la première fois. Le 5e corps, composé de Polonais, de vingt-huit mille hommes en entrant en campagne, a détaché la division Dombrowski, de neuf mille hommes; des dix-neuf mille restant, il y en a maintenant sept cents sous les drapeaux. Tout cela n'est pas perdu; un grand nombre voyagent en amateurs; ce corps était de quatre mille hommes à son passage à Moscou.

7. — L'Empereur établit son quartier impérial à une lieue de l'autre côté du Dniéper; on me laisse, étant de service, à Mikarelka pour rapporter des nouvelles de l'arrière-garde. Il neige en abondance. Le général Marchand arrive avec sa division wurtembergeoise, forte de treize mille hommes en entrant en campagne, maintenant de quatre cent cinquante. Le géné-

(1) Il commençait alors probablement à souffrir de la maladie qui l'a entièrement démoralisé pendant la retraite. Accoutumé à la discipline, la vue du désordre lui a tourné la tête. Le positif est que son âme ne s'est pas montrée fortement trempée au milieu de nos désastres. (*Note du maréchal.*)

ral Fouché, commandant l'artillerie du 3e corps, est au désespoir, les chevaux tombent et ne peuvent plus se relever, il est forcé d'abandonner bonne partie de ses canons. A trois heures, l'arrière-garde n'arrivant pas, je me mets en marche pour rejoindre le maréchal Ney. Je traîne une lieue mon cheval par la bride; le verglas le fait tomber à chaque pas, et je suis forcé de le ramener à Mikarelka. Le général Fouché lui fait mettre quelques clous à glace par son maréchal; je repars, j'arrive à sept heures du soir au corps du maréchal Ney, bivouaqué dans les bois, à une demi-lieue de la rivière Ouja; il était la veille sur la rivière Osmia, à une lieue en avant de Dorogobuje, où ses troupes ont beaucoup souffert du froid. Les soldats sont très braves; ils ne mangent que du cheval. On n'entend pas un murmure, mais généraux et soldats ont un désir extrême de se retirer en arrière, de sorte qu'à sept heures et demie du matin, le maréchal ayant l'intention de garder sa position sur l'Osmia, l'a quittée pour se rendre à Dorogobuje, aimant mieux marcher avec ses troupes comme de sa propre volonté que d'y être forcé par elles. Le duc d'Elchingen comptait rester à Dorogobuje; les généraux et les soldats l'ont obligé d'en sortir, pas du tout l'ennemi. Il a été attaqué vers les onze heures par deux régiments d'infanterie et les Cosaques, qui lui tiennent fidèle compagnie; l'affaire a duré jusqu'à trois heures. Le 4e de ligne a fait une belle charge, a ramené l'ennemi. Le colonel Fezensac a reçu deux balles dans sa pelisse; le maréchal Ney, également deux dans sa redingote; c'est un homme bien vigoureux, d'une valeur étonnante, toujours avec les tirailleurs. Le duc d'Elchingen a une tête excellente, le danger étend ses facultés; dans un moment où tout le monde se décourage, il est bien précieux à l'armée. L'Empereur désirait qu'il restât en position sur le Dniéper; cela lui sera impossible, à cause du désir effréné des officiers généraux et soldats d'arriver à Smolensk.

Le 4e de chasseurs est de vingt chevaux; on a ôté au 3e corps la division commandée par le général de brigade Girardin, réduite à cinquante chevaux; elle lui était néan-

moins utile pour l'éclairer. Quatorze pièces de canon ont été enclouées dans la journée. Les soldats, ne vivant que de cheval, sont attaqués d'une singulière maladie; ils ont l'air ivres, font des mouvements précipités, tombent par terre en disant : « Je n'ai plus de force » et meurent. Cinquante sont restés sur la route ce jour-là; au bivouac quitté ce matin par le maréchal, il est mort deux cents hommes de son corps et des traînards des autres. Une chose affreuse, c'est d'être obligé d'abandonner les blessés qui ne peuvent pas marcher; un pain de deux livres se vend 20 francs, et heureux quand on peut en trouver. La route est pavée de chevaux morts.

Je pars à neuf heures du soir, après avoir fait un assez bon dîner avec un peu de pain, au bivouac, au milieu de la neige et des sapins, avec les aides de camp du maréchal. Le colonel Fezensac y était invité; il n'avait pas de pain chez lui.

Je traverse une quantité considérable de bivouacs d'amateurs, nom donné aux soldats voyageant pour leur compte. Je fais un peu manger à Mikarelka mon bucéphale; je pars avec mon dragon par un temps épouvantable de neige, de vent. Je roule sans cesse avec mon cheval; je suis obligé d'aller à pied presque continuellement.

Le 1er corps était bivouaqué entre la rivière Ost et le Borysthène. On n'avait pas placé de poste pour indiquer le logement de l'Empereur; je le dépasse, fais une longue et inutile promenade, tant à pied qu'à cheval, et j'arrive enfin vers les six heures du matin, le 8 novembre, au quartier de l'Empereur, situé à un château. C'est une des plus cruelles nuits de ma vie pour les souffrances physiques.

8. — J'ai rendu compte au major général; l'Empereur, contre l'ordinaire, a dit au prince de Neufchâtel de m'entendre à mon arrivée, apparemment Sa Majesté dormait. Je lui ai peint de mon mieux l'état de détresse du 3e corps, les vives demandes faites par le maréchal Ney d'un envoi immédiat de vivres; on a dirigé, en conséquence, sur le 3e corps de l'eau-de-vie et quelques bœufs pris à la garde.

A sept heures, l'Empereur part avec le même temps, moi avec le même cheval. Nous arrivons à Bérédins, maison de

poste. Nous sommes à couvert, quoique à l'étroit, nous pouvons un peu reposer. Beausset a la goutte; on marche sur ses pieds, il crie que c'est une boucherie. Cet excellent homme, ce mien cousin, est généralement aimé dans la maison de l'Empereur. J'ai perdu mon dragon pendant la nuit, et je n'ai plus de domestique avec moi. Mon malheureux cheval, ayant fait vingt-trois lieues, a mangé de la paille pour seule nourriture, et encore pas beaucoup.

9. — Nous partons à sept heures du matin, nous entrons dans Smolensk à une heure, traînant pour la plupart nos chevaux par la bride dans la neige. Notre ardent désir d'arriver à Smolensk, brûlé presque en entier, offrant peu de ressources, prouve à quel point nous sommes misérables. Je suis à mon septième cheval perdu; mon meilleur, l'Anglaise (1), et un autre sont restés en chemin.

Les Russes ont occupé Witepsk avec un gros détachement; ils y ont pris quinze cents hommes; nous avions dans cette ville des magasins très considérables. Le général Baraguay-d'Hilliers est avec cinq mille hommes sur la route d'Elnia; le maréchal duc de Bellune est du côté de Tchéria avec vingt mille hommes et le 2ᵉ corps; le 6ᵉ couvre Wilna.

10. — Ma voiture arrive. C'est un événement heureux; j'étais sans chemise. J'ai la semelle de mes bottes emportée, chaussure peu commode pour marcher dans la neige. On me vole un cheval.

J'ai été envoyé au général Grouchy, commandant les 1ᵉʳ et 3ᵉ corps de cavalerie. C'est un de ces hommes de tête comme on en voit peu; on connaît, dans les occasions comme celles-ci, les véritables gens d'honneur, les véritables braves.

Une demi-brigade provisoire de la division Baraguay-d'Hilliers, commandée par le major Tracy, a été faite prisonnière; le général Augereau a été pris également.

11. — Je suis de service. Un aide de camp du duc de Bellune arrive de Tcheria; son corps, le 9ᵉ, a eu plusieurs

(1) L'Anglaise était une jument favorite de M. de Castellane, père du maréchal, alors qu'il était préfet à Pau; il l'avait prêtée à la reine Hortense pendant un séjour qu'elle fit aux eaux de Saint-Sauveur, en 1807.

affaires d'avant-garde fort brillantes pour nos troupes. Le général Rapp revient du 3e corps, ayant reçu la veille une balle dans son chapeau; son cheval a été blessé. Les troupes du maréchal Ney, réduites à quatorze cents hommes, ont pris position à dix lieues de Smolensk. Le colonel La Boissière, son premier aide de camp, annonce qu'un combat assez vif a eu lieu le matin. Le 3e corps a tué beaucoup de monde aux Russes, avant d'évacuer le blockhaus situé de ce côté-ci du Borysthène. Le maréchal Ney a pris lui-même un fusil pour défendre le passage. Le 1er corps est à cinq lieues d'ici.

Un ordre du jour du 10 ordonne la formation d'un corps de cavalerie sous les ordres du général Latour-Maubourg destiné à couvrir les quartiers d'hiver. Chaque régiment fournira autant de compagnies qu'il aura de fois soixante-seize hommes montés. Il y aura deux divisions : une de grosse cavalerie, composée de quatre régiments, trois de cuirassiers, un de dragons; ils prendront le nom de régiment-piquet n° 1 jusqu'à 4; une division de cavalerie légère de sept régiments; ils porteront le nom de régiment-piquet n° 1 jusqu'à 7. Les hommes à pied iront se remonter aux dépôts. Le général Wattier est nommé commandant de la division-piquet de grosse cavalerie; le général de division Bruyère, nommé commandant de la division-piquet de cavalerie légère. Le roi de Naples choisira les généraux de brigade et les colonels.

Il m'arrive une chose vraiment heureuse; je trouve à acheter pour 72 francs une paire de bottes à revers, d'un palefrenier de l'Empereur. C'est une bonne fortune; je souffrais horriblement, mes pieds étaient enflés, la neige ayant fait rétrécir mes bottes trouées, je pouvais me flatter de ne pas être agréablement chaussé.

12. — Temps froid. Le 1er corps prend position sur la route de Krasnoé, de l'autre côté de la ville; le 3e couche sur le champ de bataille de Valoutina; le 8e est à deux lieues, vers Krasnoé. Je parviens à soutirer du commissaire ordonnateur un sac de farine pour nos gens. Je dors fort bien sur une peau d'ours encore en ma possession.

13. — Quatrième jour de séjour à Smolensk. Nos chevaux

sont sans fourrages, et nos domestiques sont allés à une lieue en chercher; poursuivis par les Cosaques, ils n'en ont pas rapporté.

Le 4e corps avait de Dorogobuje pris la route de Witepsk; il est arrivé après avoir été forcé d'abandonner son artillerie. On entend le canon tout l'après-midi; on se bat, le soir, près de Smolensk. Temps froid, mais sec. Nous avons un logement désagréable; on est condamné à être gelé ou enfumé, assis près de ce maudit poêle. M. de Narbonne me raconte les histoires les plus amusantes. Il est du petit nombre d'hommes de cœur dont le courage augmente en proportion de nos désastres.

14. — Nous quittons Smolensk. L'aide de camp de service m'avait d'abord désigné pour y attendre l'arrière-garde, ne trouvant pas d'officiers sous sa main, à cause du talent de certains de nos camarades pour éviter les missions pénibles; je lui ai répliqué : « Je resterai, mais cela n'est pas mon tour. » Il m'a répondu : « Je le sais, vous marchez plus souvent que d'autres, vous êtes actif et zélé. » Il a ajouté : « Cela n'est pas juste; si je puis en découvrir un autre, il aura la corvée. » Cela est tombé encore sur un officier qui ne se cache jamais, M. de Briqueville; ce n'est pas non plus son tour, mais il était à marcher avant moi.

L'Empereur monte en voiture avec le roi de Naples, escorté pour la première fois par un bataillon d'infanterie de la vieille garde; le prince de Neufchâtel, le grand maréchal, le grand écuyer, l'aide de camp de service suivent dans des traîneaux. Il meurt un grand nombre de chevaux. On est obligé d'abandonner plusieurs pièces de canon. Passage de deux ponts; ces défilés sont un embarras du diable. Je trouve la voiture de M. de Narbonne qui ne peut plus avancer; Mme Solon Grandier, qui est dedans, est fort embarrassée. Le chasseur de notre général, homme très fort, a bu beaucoup d'eau-de-vie, s'est endormi; il est mort. Le quartier impérial est établi à Karitnoé. Temps très froid, terrain extrêmement glissant. J'ai fait la route à pied, je me suis ramassé plus d'une fois. Nous couchons les uns sur les autres dans une cuisine de paysan.

15. — Je suis de service. Nous quittons Karitnoé, pour nous rendre à Krasnoé, où nous sommes à trois heures; sept lieues. Temps froid, 12 degrés au moins, un peu de neige.

Hier douze cents hommes d'infanterie russe avec de l'artillerie ont attaqué Krasnoé, occupé par les cavaliers démontés; le général Sébastiani les a repoussés. Les Cosaques se présentent à la tête de notre colonne avec de l'artillerie. Les Westphaliens les chassent; ils sont ensuite tombés sur la queue, embarrassée dans des défilés. Il y a des passages de ponts diaboliques; les Cosaques nous ont pris quelques hommes. Un grand nombre de voitures ont été pillées; aussi, le soir, chacun apprend successivement la perte de ses effets; probablement la mienne est du nombre. Je n'en serais pas fâché, si cela nous apprenait à marcher plus en ordre. Le fourgon des cartes et papiers de l'Empereur a été pillé et brûlé. Deux caissons de trophées, parmi lesquels se trouvait la croix d'Ivanowitch, voulant passer sur la glace, se sont enfoncés; hommes et chevaux, tout a été englouti. Je ne suis pas encore accoutumé à aller à pied; aussi suis-je bien fatigué.

16. — A quatre heures du matin, la division Roguet, des fusiliers et voltigeurs de la garde, a attaqué à une demi-lieue de Krasnoé un village occupé par de l'infanterie russe et de la cavalerie; ils sont arrivés à la baïonnette, ont tué six cents Russes, malgré le feu de l'artillerie et de mousqueterie de l'ennemi. Les fusiliers, s'y étant pris de grand matin, ont été dans la nécessité d'attendre le jour pour poursuivre; cette division a perdu trois cents hommes. Le 4e corps arrive le soir; le vice-roi a trouvé l'ennemi à cheval sur la route avec de l'artillerie; ayant été forcé de laisser la sienne dès avant Smolensk, il a été obligé de se jeter sur la droite. L'auditeur Villebranche, intendant de Smolensk, aimable homme, a été tué d'un boulet, au milieu d'un bataillon carré. Le régiment Joseph-Napoléon a perdu son major Doreille. Détaché avec lui au commencement de la retraite, cet officier supérieur m'avait raconté qu'il avait eu ses six frères tués depuis le commencement des guerres de la Révolution; il était le seul soutien de sa vieille mère dans la misère.

17. — A la pointe du jour, l'Empereur se porte à la tête de la vieille garde, sur la route de Smolensk. Le maréchal Mortier est envoyé avec la jeune garde, à deux lieues en avant, à la rencontre du 1er corps. Le 3e régiment de grenadiers de la garde, composé de Hollandais vêtus de blanc, réduit à trois cents hommes, attaque un village sur la droite et y perd la moitié de son monde.

L'ennemi a déployé environ deux mille hommes, bon nombre de canons; il entourait presque Krasnoé. Les lanciers de la garde, sous les ordres du général Colbert, étaient placés sur la droite de la route, exposés aux boulets. L'Empereur était sur le grand chemin avec les quatre régiments d'infanterie de la vieille garde.

L'ennemi s'étant aussi montré sur la gauche, le 1er bataillon du 1er régiment de chasseurs à pied de la garde s'est avancé franchement vers l'ennemi, y a perdu son chef et quelques hommes tués par les boulets. Un moment après le mouvement de ce bataillon, un officier arrive et annonce la jonction du 1er corps avec la jeune garde. Le 1er régiment de voltigeurs, division Roguet, a été anéanti, le seul bataillon carré qu'il a pu former ayant été enfoncé par les cuirassiers russes.

A l'instant où Sa Majesté rentrait dans Krasnoé, des boulets ont traversé la route, le duc de Plaisance lui a observé qu'elle était fort exposée. L'Empereur l'a envoyé promener fort énergiquement, ajoutant : « Depuis vingt-cinq ans, les boulets me labourent les jambes. » On a pris cependant le pas accéléré.

Hier, un bataillon du 2e régiment de grenadiers à pied de la garde, qui escortait de l'artillerie, l'a vigoureusement défendue au passage d'un défilé; la jeune garde a eu ordre de revenir et a remplacé d'abord la vieille; cette dernière est rentrée dans Krasnoé. Le 1er corps a occupé ensuite la position de la jeune garde et a reçu l'ordre d'y attendre le 3e, sous les ordres de M. le maréchal duc d'Elchingen. Il pouvait être alors dix heures du matin, l'Empereur s'est mis en marche, un bâton à la main, à la tête de la vieille garde, suivi de sa voiture. Sa Majesté est montée aussi quelques instants à

cheval. Nous étions éclairés à notre gauche par la cavalerie de la garde, à laquelle les Cosaques tenaient fidèle compagnie avec du canon. L'état-major de l'Empereur a perdu dans cette journée le capitaine Giroux, bon et brave officier. En revenant de l'arrière-garde, il a voulu forcer le passage à la tête de quelques isolés, ramassés, et il a été blessé mortellement d'un biscaïen. Le quartier impérial est porté à Liadony (cinq lieues); c'est là que nous trouvons les premiers Juifs polonais. Nous éprouvons un grand plaisir à voir des habitants dans les maisons; une partie de la ville a été incendiée suivant l'usage. Je retrouve mes effets sur une charrette, ma voiture ayant été abandonnée; j'en avais fait mon deuil.

M. le duc d'Elchingen, ayant avec raison quitté Smolensk un jour plus tôt qu'il n'en avait l'ordre, arrive devant Krasnoé, avec son corps d'armée de moins de trois mille hommes, malgré les renforts reçus. Cette ville étant occupée par l'ennemi, il attaque sur-le-champ, espérant que le canon du prince d'Echmühl se fera entendre. Le 48e régiment marche sans hésiter sur les batteries ennemies; son colonel Pelet y est blessé de deux coups de feu. M. le maréchal Ney, voyant que le 1er corps ne lui répondait pas, a pris sur-le-champ le parti de se jeter à droite, de passer le Borysthène sur la glace, vis-à-vis de Krasnoé, et de rejoindre l'armée à Orcha. Un parlementaire ennemi est venu sommer le maréchal de se rendre, lui annonçant que pas un homme de son corps ne pouvait échapper, cent mille Russes occupant Krasnoé. Le duc d'Elchingen a répondu : « Jamais maréchal d'Empire ne s'est rendu. Je suis assez fort pour me défendre contre l'armée russe, vous pourrez vous en convaincre par vous-même. » Pendant toute la retraite de M. le maréchal Ney, le plus beau fait d'armes du siècle, ce malheureux parlementaire a été exposé à la mitraille, les yeux bandés (1).

18. — L'Empereur part à cinq heures du matin de Liadony; nous arrivons à cinq heures du soir à Dombrowna, petite ville polonaise (32 kilomètres); il dégèle, les traîneaux

(1) Ce passage a été ajouté par le maréchal de Castellane en marge de son « Journal. »

deviennent inutiles. Nous apprenons l'occupation de Minsk par les Russes; on y avait réuni de grands magasins.

L'Empereur est sur pied toute la nuit. Je suis de service: nous n'avons pas un instant de tranquillité. Sa Majesté est logée dans une maison habitée par une princesse polonaise; nous avons de l'eau à mi-jambes en traversant la cour, chose fort agréable la nuit pour faire des courses en ville.

19. — Avant le jour, vers les sept heures du matin, nous avons eu une alerte, des Cosaques se sont montrés en arrière de la ville, ont fait fuir cinq ou six mille traînards, qui sont accourus en criant : « Aux armes! l'ennemi est là. » La garde se met en bataille. On s'attendait à avoir à repousser quelque vingt mille hommes; cela s'est borné à douze Cosaques.

M. de Caraman, capitaine d'artillerie du 1er corps, n'ayant plus ni canonniers ni canons, ayant perdu ses chevaux et ses effets, est venu nous demander asile. Je lui donne un habit, M. de Narbonne lui prête un cheval. Nous mangeons du riz au chocolat; c'est un événement.

Nous passons le Borysthène en arrivant à Orcha (20 kilomètres); la route est bordée de beaux bouleaux, le pays est coupé; on passe deux ruisseaux. L'Empereur loge dans un grand couvent. On m'a perdu mes cartes. Un auditeur m'apporte une caisse sous le couvert du ministre Daru; il en a pris le plus grand soin, croyant faire sa cour à une Excellence; il a été attrapé en voyant qu'il s'était donné cette peine pour un simple officier de l'état-major de l'Empereur. Son désespoir a été comique. Je dois cette bonne fortune à la prévoyance de mon excellent père. Cette caisse contient des tablettes de bouillon, du chocolat, deux chapeaux. J'en donne un au page Fresnel, qui m'a rendu le même service en allant. Je gratifie d'un cachet le maître d'hôtel de l'Empereur, Gérard, qui me soigne à notre table, où nous mangeons souvent du cheval; j'en donne un autre au directeur des estafettes, Margarita, qui fait partir mes lettres pour ma famille.

Les hourras des Cosaques sur la route sont journaliers.

20. — Le quartier général est porté à Boronovo, à un château un peu à droite de la route. Le soir, un colonel polonais

apporte la nouvelle de la jonction du maréchal Ney. L'Empereur dit : « Si, une heure avant, on m'avait demandé les trois millions que j'ai dans les caves des Tuileries pour cet événement, je les aurais donnés. » Ce maréchal est arrivé le 21 à cinq heures du matin à Orcha; dans la nuit, il a encore été forcé de faire deux charges à la baïonnette. Après le passage du Borysthène par quelques hommes, la glace s'étant enfoncée, le maréchal Ney a été obligé de laisser ses bagages et ses canons. Son corps d'armée a passé le Dniéper sur un gros glaçon servant de bateau, on avait de l'eau à mi-jambes. Parvenu de l'autre côté, le duc d'Elchingen s'est cru sauvé; il y a trouvé dix mille Cosaques avec vingt-quatre pièces de canon qui ne lui ont pas laissé un moment de tranquillité, ni jour ni nuit. Quand il était forcé de s'arrêter pour laisser reposer ses soldats, l'ennemi se plaçait avec de l'artillerie en avant de lui; pendant toute sa retraite, il a été exposé à la mitraille des Russes, qui lui venait de tous les côtés. M. le maréchal Ney s'est beaucoup loué du brave colonel Fezensac, du 4e de ligne. Celui-ci s'est fort distingué à la dernière charge à la baïonnette. Son régiment, de douze cents hommes en partant de Moscou, est réduit à quarante.

Le chef d'escadron Briqueville, officier de la plus belle bravoure, est rentré ce matin à notre état-major avec une balle à travers la cuisse; blessé devant Krasnoé, il a suivi par miracle le 3e corps, obligé de passer le Borysthène à quatre pattes. Cela a été un grand plaisir pour nous de le revoir, ainsi que l'officier d'ordonnance d'Hautpoul, qui en a été quitte pour quelques contusions. Le 1er corps fait l'arrière-garde, l'Empereur loge à un château, à un lieue de Kochanowo (sept lieues). Temps humide; pays coupé, mêlé de bois; route bordée de deux rangées de bouleaux.

Je marche assez longtemps côte à côte avec une jeune marchande de modes française établie à Moscou. Beaucoup de malheureuses étrangères ont fui avec l'armée, dans la crainte des mauvais traitements des Russes; elles se sont, comme Gribouille, jetées dans l'eau de peur de la pluie; la plupart de ces infortunées meurent misérablement. L'humanité ne se

montre pas sous un beau jour dans cette retraite. L'égoïsme y est porté à un haut degré; on traite généralement ces êtres faibles avec cruauté. Le bon cœur du grand écuyer l'a porté à recevoir sur un fourgon de l'Empereur la famille de cette modiste; elle y couche. La pauvre enfant mourait de faim; j'ai partagé avec elle du chocolat reçu la veille. Il n'y a pas de galanterie dans mon fait; nous sommes tellement fatigués que chacun répète sans cesse qu'il préfère une mauvaise bouteille de vin de Bordeaux à la plus jolie femme du monde.

Les Cosaques, peu avant le passage de l'Empereur, se sont présentés sur la route en avant de lui, avec du canon; ils ont chargé quelques cavaliers démontés qui avaient marché à leur rencontre, les croyant peu nombreux; les Cosaques s'étaient montrés en petite quantité, suivant leur usage, pour les attirer. Le colonel Curnieu, du 12e de cuirassiers, a été fait prisonnier avec plusieurs officiers.

Nous apprenons que les Russes occupent Borisow. Notre position devient très critique; l'armée continue à vivre uniquement de cheval.

22. — Je suis de service. Le quartier général est établi à Tolocsin (quatre lieues). L'Empereur m'envoie chercher les généraux Pajol et Bordesoulle, qui connaissent les bords de la Bérésina; je les rejoins à huit heures du soir, à Bobr, sur le Bobr (32 kilomètres). Le pays est marécageux, boisé; plus de ces belles bordures de bouleaux sur la grande route depuis Tolocsin. Les généraux Grouchy et Sébastiani sont à Bobr, avec la cavalerie démontée; je fais un bon souper chez le dernier; il reçoit toujours fort bien. Le premier me donne l'hospitalité.

23. — L'Empereur arrive à Bobr. Il ordonne la formation de quatre compagnies de gardes d'honneur, composées de tous les officiers de cavalerie montés. Les généraux de division seront capitaines ou lieutenants, les généraux de brigade, sous-lieutenants. Les aigles des régiments de cavalerie sont brûlées; de cette manière, nous sommes sûrs qu'on ne nous les prendra pas. Le 8e corps de Westphaliens, commandé par le duc d'Abrantès, est entièrement fondu; il lui

reste deux cents hommes d'infanterie, une centaine de cavaliers.

J'ai vraiment à me louer du général Grouchy, qui est parfait pour moi. Le général Sébastiani est aimable, fait les honneurs de chez lui avec beaucoup de générosité.

Un Polonais prisonnier de guerre, à mon service, s'est sauvé avec un cheval et la plus grande partie de mes effets, volant de plus ses camarades; un autre voyage pour son compte avec un de mes chevaux. Il me reste, en fait d'habit, celui que j'ai sur mon corps. Il me meurt un cheval par-dessus le marché; il m'en reste cinq, dont un bon. Nous avons l'agrément de la neige, et nous manquons de tout.

24. — Le quartier impérial est porté à Lochinsko, mauvais gîte (32 kilomètres), forêts continuelles. Parti à huit heures du matin, arrivé à sept heures du soir, l'Empereur est lui-même très mal logé. Nous entendons une canonnade du duc de Bellune à vingt-cinq verstes sur notre droite. Le maréchal Oudinot est avec le 2e corps à Borisow; il a eu hier une très belle affaire, il a chassé l'ennemi, qui a brûlé le pont en se retirant, mais a abandonné tous ses équipages. Le nombre des soldats voyageant en amateurs augmente chaque jour considérablement; ils meurent de faim sous les drapeaux. Le corps du maréchal Ney est aujourd'hui de six à sept cents hommes. Toujours la neige.

25. — Le maréchal Oudinot vient le matin de Borisow, causer avec Sa Majesté du passage de la Bérézina, qui offre de grandes difficultés; cela n'est pas très gai. Nous partons à neuf heures du matin; l'Empereur s'arrête deux heures en route. Un officier polonais ayant passé déguisé au milieu de l'armée russe, arrive de Wilna. Ce Polonais nous apprend la victoire du prince de Schwartzenberg, qui a pris deux mille deux cents hommes aux Russes. On fait courir dans l'armée le bruit de l'arrivée des Autrichiens à Minsk, à deux marches de nous; cette idée-là nous réjouit un peu. L'officier polonais est expédié; on ne lui remet pas de dépêches. J'ai écrit à la hâte, à ce bivouac, un mot à mon père, lui donnant de mes nouvelles, de celles de mes camarades, suivant mon usage. Il

en a une liste; j'ai mis : « Ma liste se porte bien. » Je lui ai adressé ce mot sous le couvert de M. Monnier, secrétaire du duc de Bassano, à Wilna (1).

Nous sommes arrivés à cinq heures du soir à Borisow; le 2e corps l'occupe. Nous nous remettons en marche à huit heures du soir, et nous arrivons à dix à un château, à deux lieues sur la droite, près de la Bérézina. Le quartier impérial y est établi (2). Le pays parcouru n'est que marais, forêts et défilés.

On commence à jeter des ponts. Le roi de Naples, le prince de Neufchâtel ont été reconnaître le lieu du passage. Les Russes ont, de l'autre côté de l'eau, des feux de bivouacs très considérables; à la tête du pont de Borisow seulement, il y en a pour dix ou douze mille hommes. Nous trouvons au château des pommes de terre, du gruau et de la farine.

26. — L'Empereur est à cheval à cinq heures du matin. Sa Majesté se rend à Studianka, village à deux lieues sur la droite, près des bords de la Bérézina. On continue à travailler aux deux ponts commencés la veille; l'ennemi n'inquiète le passage qu'en envoyant des Cosaques. La brigade de cavalerie légère du général Castex traverse à gué, ayant une cinquantaine de voltigeurs en croupe. Notre artillerie, en batterie devant le logement de l'Empereur, tire avec assez de justesse sur les escadrons de Cosaques; l'ennemi ne riposte pas avec du canon; nous lui en avons vu distinctement une pièce. A trois heures, le pont de l'infanterie, construit sur chevalets comme celui de l'artillerie, est prêt. L'excellent 2e corps, fort

(1) Ce ministre l'ouvrit, n'ayant pas d'autre lettre, et l'envoya à l'Impératrice. Nos communications étant coupées par les Russes, ce mot insignifiant fut pendant plusieurs jours, à Paris, la nouvelle la plus fraîche de l'armée; il tira d'inquiétude à un moment où on en avait beaucoup. L'huissier du cabinet Angel me donna à ce bivouac deux épaulettes, dont l'Empereur avait fait usage durant cette campagne, m'assurant que cela me porterait bonheur. J'en mis une à une redingote verte, doublée de petit-gris, que je ne quittais jamais. J'ai encore cette épaulette; l'autre, placée dans un portemanteau, fut perdue avec mes effets. Ce pauvre Angel mourut dans la retraite. Il fit le même présent à Alfred de Noailles, chef d'escadron comme moi, qui m'imita; moins heureux, il fut tué en la portant trois jours après. (*Note du maréchal.*)

(2) Le chemin était difficile : en le suivant tout droit, on s'égarait; à une certaine distance, il fallait tourner à gauche; ce fut là la cause de la perte de la division Partouneaux. (*Note du maréchal.*)

d'environ huit mille hommes, passe en faisant retentir l'air des cris : « Vive l'Empereur ! »

C'est un grand plaisir pour nous de revoir des troupes en ordre, de véritables soldats. On fait traverser deux pièces de canon sur le pont de l'infanterie. Vers les cinq heures, le pont de l'artillerie est achevé. Le maréchal Oudinot poursuit l'ennemi à deux lieues vers Borisow. Le général de division Legrand est grièvement blessé dans ce vif engagement. Le pont de l'artillerie casse le soir; on travaille toute la nuit à le raccommoder.

On ne peut donner trop d'éloges au général de division Eblé; cet officier général s'est donné une peine horrible pour faire marcher l'équipage de ponts, tant qu'il a existé, et aux différents passages de rivières. Les pontonniers portent les chevalets dans la Bérézina, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. Certes elle n'est pas chaude; la gelée n'est cependant pas forte. Les bords de la Bérézina sont très marécageux; cela en rend les approches difficiles; il y a beaucoup de bois sur l'autre rive.

J'achète 12 francs une livre de sucre, c'est une trouvaille.

La maison occupée par l'Empereur, même si c'est une masure, reçoit tout de suite le nom de palais; on ne peut s'empêcher de rire de la gravité avec laquelle nous disons, en nous rendant à une méchante cabane de paysan, habitation de Sa Majesté : « Je vais au Palais. »

27. — L'artillerie, l'Empereur et la garde passent le pont. Sa Majesté va au corps Oudinot, à une lieue sur la gauche; les deux armées sont en présence, à portée de canon, pièces attelées, canonniers aux pièces. Sa Majesté vient, au coucher, au village de Zaliwki, à une demi-lieue de la Bérézina. Je suis de service.

La manière dont nos soldats volent est horrible. On prend à Chabot son chapeau, à notre bivouac; il avait la tête appuyée dessus. On m'enlève une fourrure sur un cheval. Il est arrivé à plus d'un officier se croyant suivi par sa monture, d'arriver seulement avec les rênes coupées passées autour de son bras. S'il se retourne, il voit son cheval tué, dépecé et partagé.

Nous faisons un mauvais dîner; nous le trouvons excellent. L'importance des cuisiniers est grande en campagne. Envoyé en mission aux différents corps, je n'ai pas eu un instant de repos. L'armée passe assez paisiblement les ponts toute la journée; il y a cependant un peu d'embarras.

28. — Une partie du quartier général, le 4e corps, les cavaliers à pied partent pour Zembin. A neuf heures, le corps du duc de Reggio est attaqué; l'Empereur s'y rend de sa personne. Nous passons devant la division Razout, du 3e corps, en réserve; elle peut former un demi-bataillon. Le régiment de Fezensac est d'un peloton.

Le 3e corps du maréchal Ney est renforcé de la division Claparède, de douze cents hommes du 15e polonais et de quelques autres troupes de la division Zayonchek. Le duc d'Elchingen prend le commandement des deux corps après la blessure du duc de Reggio; ce maréchal a reçu une balle dans le côté. La division de cuirassiers Doumerc fait une belle charge dans les bois, prend mille Russes; ils sont presque tous défigurés de coups de sabre. Après avoir pris et repris trois fois leurs positions, les deux armées ont fini par garder, le soir, celles du matin.

Le duc de Bellune a été attaqué à onze heures de l'autre côté de la Bérézina. Une canonnade fort vive s'est engagée; il a conservé ses positions. A trois heures cependant, quelques boulets sont parvenus au pont; cela a été le moment d'un grand désordre. Les traînards se sont précipités en foule sur le pont, et ont profité de l'embarras pour piller les voitures. On a fini par les brûler toutes.

Plusieurs officiers envoyés à cette heure-là au duc de Bellune n'ont pu passer même à pied; j'ai été bousculé sur le pont, en faisant des efforts pour m'y rendre. Au moment où j'arrivais sur l'autre bord, une malheureuse cantinière ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et voulant remonter sur le pont, a été repoussée par les soldats; le désespoir peint sur son visage, elle m'a tendu son enfant; au moment où j'allais le prendre, un flot de soldats m'a enlevé et m'a fait faire vingt pas en arrière sans toucher à terre.

J'ai été continuellement en course pour le service, toute cette journée. Comme on ne prévoyait pas ce combat, plusieurs officiers de notre état-major étaient en avant. Un grand nombre de chevaux ont été volés. Le comte de Lobau a perdu six chevaux et son fourgon. Deux cent cinquante chevaux ont été tués, une centaine d'hommes écrasés en cherchant à monter sur le pont. Le feu cesse à cinq heures du soir; il y a en tout treize généraux tués ou blessés dans les trois corps. Les généraux de division Claparède, Maison, Zayonchek ont été blessés grièvement. Ce dernier a eu la cuisse emportée. Les généraux de division du 9e corps, Girard et Fournier, les généraux de brigade Aubry, Moreau, Fabre, Albert, Amey sont au nombre des blessés. M. Alfred de Noailles, chef d'escadron, aide de camp du prince de Neufchâtel, très bon officier, de la plus belle bravoure, envoyé par l'Empereur au maréchal Ney, a été atteint d'une balle à la tête et tué. Nous le regrettons fort.

Les soldats du 1er corps, au village de ce côté-ci, dévalisaient de vive force ceux qui venaient de passer le pont. J'ai fait rendre gorge à deux d'entre eux; ils avaient pris le portemanteau d'un traînard. Ce dernier m'en a dit le contenu; je l'ai fait ouvrir, j'ai accablé de coups de plat de sabre les voleurs, qui prétendaient que le portemanteau était leur propriété.

Grand vent mêlé de neige, les nuits de quinze à seize heures sont insupportables.

29. — L'Empereur part à sept heures du matin; nous étions à dix heures à Zembin, petite ville polonaise, où nous déjeunons (3 lieues). Nous traversons des bois, deux défilés, puis des ponts très longs sur des marais : chose inouïe, l'ennemi n'avait pas envoyé de Cosaques pour rompre ces ponts. Nous aurions été fort embarrassés, la glace n'ayant pas encore assez de consistance pour empêcher d'enfoncer.

Nous quittons Zembin à midi; à cinq heures, nous étions à Kamen (quatre lieues; en tout sept lieues dans la journée). Défilés, bois de sapins, chemins de traverse fort étroits. L'Empereur s'établit dans le château d'un baron. Nous y trouvons des pommes de terre; c'est un événement.

Il faut nous voir dans la cour de l'Empereur, ayant tous au bout de notre sabre une pomme de terre que nous faisons cuire à un feu de bivouac; nous en mangeons tant et plus.

Je couche dans une espèce de chambre sur de bonne paille. Le lieu n'est pas beau; c'est beaucoup d'être à couvert, c'est toujours une nuit qui ne sera pas passée à la belle étoile. Il gèle peu le jour, très fort la nuit.

La division Partouneaux, revenant de Borisow pour joindre le 9e corps, s'est trompée de route pendant la nuit; elle est tombée au milieu des Russes et a été forcée de se rendre. Un seul bataillon du 55e régiment, resté le dernier à Borisow, est arrivé; cette division était forte de quatre mille hommes d'infanterie et d'une brigade de cavalerie légère. Le 29e d'infanterie légère, beau régiment composé d'officiers et de vieux soldats revenus dernièrement des prisons d'Angleterre, en faisait partie. Ces infortunés, il faut l'avouer, jouent de malheur. Bon nombre d'entre eux étaient de l'expédition de Saint-Domingue. Le reste de la division était composé des 4e et 5e bataillons de différents corps.

Le maréchal de Bellune a passé les ponts dans la nuit; il a fait l'arrière-garde avec ses troupes.

30. — Le quartier impérial est transporté à Pletchenitzy; l'Empereur loge dans un château de bois assez beau. Cette Lithuanie est un bien vilain pays; pour l'égayer, nous avons eu des bois de sapins sur notre route. Le maréchal Oudinot blessé, revenant dans sa voiture, s'étant arrêté dans cette petite ville, a été attaqué par les Cosaques avec de l'artillerie; son fils a ramassé quelques traînards et l'a défendu. Un boulet est tombé dans la chambre où était le maréchal, un éclat de bois est venu le blesser de nouveau à la cuisse.

On a découvert le portefeuille et les uniformes du général Baraguay d'Hilliers dans les greniers du château, où un gendarme d'élite et deux chevaux de l'Empereur ont été pris hier. Nous ignorons le sort de cet officier général. Les hourras des Cosaques sont fréquents et journaliers. Le cheval continue à être très recherché; les soldats n'en laissent pas.

1er décembre. — L'Empereur part à sept heures du matin,

arrive à deux au village de Staïky (huit lieues). Sa Majesté continue à voyager dans sa voiture, mais presque toujours à pied. Bois de sapins, gelée assez forte. Quinze Cosaques font un hourra, traversent la colonne; l'ennemi talonne vigoureusement notre arrière-garde.

2. — L'Empereur passe à Ilija, va coucher dans une très vilaine maison à Sedlicz (huit lieues); les granges qui en dépendent sont bien fournies de fourrages.

Après la garde vient le 4e corps et le 3e, ou plutôt les nouvelles troupes qui le composent, les anciens régiments étant réduits à rien. Le maréchal Ney a envoyé leurs aigles avec leurs officiers à la jeune garde, qui n'a pas elle-même trois cents hommes sous les armes. Fezensac a quatre hommes avec son aigle.

Après le 3e vient le 2e corps, puis le duc de Bellune faisant l'arrière-garde avec le 9e. Le nombre de soldats voyageant en amateurs augmente de plus en plus. La vieille garde n'a pas deux mille hommes. Les soldats du 2e corps tiennent encore un peu sous les drapeaux. Le duc d'Elchingen rejoint le quartier impérial; le maréchal Victor prend le commandement des 2e et 9e corps.

Deux régiments de Cosaques se sont portés avec de l'artillerie à la petite ville d'Ilija; après le passage de la garde, ils ont fait bon nombre de prisonniers et intercepté la route pendant quelque temps. Il dégèle un peu. L'aide de camp du prince de Neufchâtel, Anatole de Montesquiou, homme d'esprit, bon camarade, est expédié à Paris par l'Empereur.

3. — Je suis de service. On me laisse à Sedlicz pour attendre l'arrière-garde. Je m'établis au pied d'un arbre, près d'un feu de bivouac sur la grande route. J'ai pendant toute la journée le spectacle des traînards de toutes les nations, de toutes les armes, qui ont pour la plupart jeté leur fusil, les soldats de la vieille garde exceptés; ceux-là les conservent.

Cela forme une colonne serrée de douze à quinze hommes de hauteur; elle a défilé de huit heures du matin à quatre, heure à laquelle est arrivée l'arrière-garde. Je me rends alors auprès du maréchal Victor, suivi par les Cosaques avec du canon.

Son Excellence me dit qu'à un long défilé près d'Ilija, où on a été forcé de passer sur la chaussée, à cause des marais, il a régné le même désordre qu'au pont de la Bérézina. Le duc de Bellune a mis avec succès ses deux corps en bataille pour protéger le passage des traînards.

L'arrière-garde prend position derrière la petite rivière passant au village de Sedlicz. J'aurais dû être relevé par l'officier d'ordonnance d'Aremberg, qui, ne m'ayant pas trouvé, a été cause qu'il y a eu double emploi d'officiers de notre état-major à l'arrière-garde. Je l'ai laissé, en conséquence, pour attendre le rapport du duc de Bellune, dont j'ai pris congé.

J'ai passé un pont, un défilé, un bois de trois lieues occupé par un grand nombre de bivouacs d'amateurs; je suis arrivé à sept heures du soir à Molodetschno, au quartier de l'Empereur établi dans une maison qui a presque l'air d'un véritable château. Je fais ma route en grande partie à pied; le froid est très vif. Avant d'arriver dans cette ville, on rejoint la grande route de Minsk à Wilna; on traverse de longs ponts de bois sur des marais. Molodetschno est assez grande, bâtie en bois comme toutes les villes polonaises; elle a été en grande partie incendiée, suivant la louable habitude de nos soldats; ils mettent chaque soir le feu, soit en voulant chauffer les fours, soit en faisant leurs feux de bivouac trop près des maisons. Nous étions privés des nouvelles de France, depuis Krasnoé; nous trouvons une foule d'estafettes en arrière; neuf avaient des lettres pour moi. Plusieurs ont été pris.

4. — Nous partons à neuf heures et nous nous arrêtons à trois heures et demie à Bienitza, petite ville (six lieues et demie). Nous nous logeons dans un fort beau château, bien meublé; il y a un billard, nous y jouons. Chemin faisant, j'ai rencontré mon dragon; il m'a appris qu'il a été surpris à Ilija, avec le petit Laperche; les Cosaques se sont emparés de trois de mes chevaux et de mes effets. Il me reste en fourrures une pelisse de femme en renard qui me sert de couverture.

Il neige; le froid est trop vif pour tenir à cheval. J'ai marché toute la journée avec des bottes trouées.

Le soldat ne mange plus de cheval. On a des bestiaux à volonté, on commence à faire quelques distributions. Nous trouvons, dans les granges du château, de l'avoine, de la farine, des pois, des pommes de terre, du gruau; on les distribue à la garde et à nos gens.

5. — Nous partons à neuf heures et nous arrivons à deux heures à Smorghoni (22 kilomètres). Froid de 20 degrés au moins. Pour le coup, je fais toute ma route à pied. Mon écurie se compose maintenant de trois konias. Ils ne me servent pas à grand'chose; je préfère marcher. Je suis fort heureux d'avoir une méchante chambre de paysan où il y a un four pour cheminée; nous la partageons avec nos gens.

L'Empereur habite le château. A dix heures du soir, au moment où on s'y attendait le moins, Sa Majesté part en poste, prenant le grand écuyer dans sa voiture, le grand maréchal et le comte de Lobau dans une voiture de suite. Ce dernier n'a pas eu même le temps de parler à son neveu; la voiture était avancée lorsqu'on l'a prévenu d'y monter.

Avant de partir, Sa Majesté a donné à chacun de ses aides de camp 30,000 francs de gratification, aux officiers d'ordonnance 6,000 francs. Les aides de camp des aides de camp sont oubliés; ils ont fait tout autant de service que les officiers d'ordonnance, et c'est une inadvertance du grand maréchal. Il y a eu quelque avancement. Flahaut a été nommé général de brigade, premier aide de camp du prince de Neufchâtel; Carignan a eu un régiment.

M. de Narbonne m'a envoyé chercher dans mon logement pour m'annoncer son envoi à Berlin. Mon étonnement a été grand en apprenant, au salon de service, le départ de l'Empereur. J'ai passé une partie de la nuit à copier le 29e bulletin sur la minute corrigée de la main même de Sa Majesté. L'aimable et spirituel secrétaire du cabinet, baron Mounier, me l'a remis. Les mots : « *et gèle difficilement* » sont écrits de la main de Sa Majesté.

Je me réjouis de l'espoir de revoir la France, quoiqu'il y ait encore bien des dangers à surmonter avant d'y arriver.

La nomination du roi de Naples comme lieutenant de l'Em-

pereur, commandant en chef l'armée, est mise à l'ordre du jour. Le prince de Neufchâtel reste comme major général; cela le met au désespoir. Il a pleuré dans la chambre de l'Empereur, au moment de son départ, lui observant qu'il ne l'avait jamais quitté, le suppliant de le laisser partir. L'Empereur lui a répondu : « Cela ne se peut pas; il est nécessaire « que vous restiez avec le roi de Naples. Je sais bien, moi, que « vous n'êtes bon à rien; mais on ne le croit pas, et votre nom « est de quelque effet sur l'armée. » Cette conversation a été entendue par le commandant du palais Dariule, chef de bataillon, la porte étant entr'ouverte. On doit dire que l'Empereur va se reposer à Wilna, en attendant l'armée. Je sais bien qu'il est allé un peu plus loin (1).

6. — Nous marchons huit heures; nous étions à trois heures à Oschmjana, petite ville (40 kilomètres). Le roi Joachim voyage dans sa voiture avec le prince de Neufchâtel, au milieu d'un bataillon de la garde, à l'imitation de l'Empereur. Le froid est très vif. Le baron Fain, secrétaire du cabinet, homme très fort, se trouve mal, tombe sur la route, à trois reprises différentes, de froid et de fatigue. Je me repose un instant sur un siège de calèche avec M. Mounier. Bon nombre de soldats meurent de froid sur le chemin; plusieurs d'entre nous ont le nez ou les oreilles gelés; on les a prévenus à temps, et en frottant avec de la neige les parties menacées, cela s'est passé à l'instant.

Hier au soir, les Cosaques ont manqué de peu l'Empereur; ils sont venus quelques heures avant son passage à Oschmjana, où ils ont brûlé les magasins. Oschmjana est une méchante ville de bois; nous y étions entassés les uns sur les autres,

(1) On m'a raconté, en France, que ce départ de Sa Majesté avait produit une grande exaspération parmi les troupes; je n'ai rien vu de semblable sur les lieux. Notre position était horrible, l'armée désorganisée en proie aux souffrances les plus cruelles et de tout genre; on n'espérait que dans l'Empereur : le dévouement, la confiance en lui, malgré nos désastres, étaient entiers. On craignait seulement sa prise en route. L'apprendre arrivé en France sain et sauf était notre souhait le plus vif, sachant bien que son retour seul pouvait empêcher la révolte de l'Allemagne, qu'il était nécessaire pour réorganiser une armée en état de venir à notre secours et de sauver les débris de celle dont nous faisions partie. (*Note du maréchal.*)

dans une mauvaise grange. Je m'y suis pris de querelle avec l'officier d'ordonnance Gourgaud, difficile à vivre, mauvais coucheur; appuyé contre un tonneau, il se plaignait avec violence de n'avoir pas de place par terre; ses sots discours m'ont ennuyé. Depuis sa nomination de baron à Moscou, son orgueil n'a plus de bornes, je le lui ai reproché; de propos en propos, je me suis levé, j'ai pris mon sabre, lui le sien, nous sommes sortis pour nous battre. Nous ne pouvions les tenir; le froid a contribué plus que les conseils de nos camarades à nous faire rentrer. Exposer sa vie après avoir échappé à autant de dangers, pour une place par terre, prouve à quel point notre insouciance est grande.

Le grand maréchal a monté supérieurement la maison de l'Empereur; grâce aux constants efforts des maîtres d'hôtel et cuisiniers, nous avons eu presque toujours à manger, tant bien que mal, pas à notre faim, il est vrai, pendant cette retraite : cela n'est pas le moins étonnant. Nos repas se composent, depuis Smolensk, d'un très petit morceau de pain noir, le matin avec un peu de vache ou de cheval; le soir, nous avons de plus de la soupe; on nous a quelquefois donné du mouton. On nous refuse souvent de l'eau. Les grenadiers de la garde, très bien payés, préfèrent souvent, à cause du froid, ne pas aller en chercher; alors nous faisons fondre de la neige dans nos timbales.

7. — Le quartier général du roi va à Miédeniki (24 kilomètres); partis à neuf heures, nous arrivons à trois heures. Journée horrible, 27 degrés de froid. Un nombre effroyable de soldats sont restés morts sur la route. Nous avons vu beaucoup de cadavres de la division napolitaine; elle s'est d'abord portée à notre rencontre, puis s'est reployée sur Wilna. Les soldats tombent; il leur vient un peu de sang à la bouche, puis c'est fini; en voyant ce signe de mort prochaine paraître sur leurs lèvres, souvent leurs camarades leur donnent un coup d'épaule, les jettent par terre et les dépouillent avant qu'ils soient tout à fait morts. Grande quantité de pieds, de mains, d'oreilles gelés (1).

(1) Ici s'arrête le Journal écrit pendant la retraite par M. de Castellane; ce qui suit a été rédigé par lui après son retour en France.

Je marchais entre le général Rapp et de Galz, officier d'ordonnance; ce dernier m'avertit, au moment où nous approchions du mauvais village de Miédeniki, que le côté droit de mon visage était gelé; j'ôtai mes immenses gants de renard pour me frotter avec de la neige.

Je suivis le roi de Naples à une bicoque entourée de grandes murailles de briques, honorée du nom de château, à cinq minutes de là. Je ne remis pas mes gants, m'en félicitant beaucoup, ne souffrant plus du froid aux doigts. J'entrai avec les autres dans une méchante chambre. L'officier d'ordonnance d'Aremberg, près d'un triste poêle, se plaignait beaucoup de douleurs à ses deux mains; on venait de les lui dégeler. Cela me fit faire attention aux miennes, n'ayant aucun mouvement. Un Polonais à la suite de notre quartier général depuis deux jours me dit : « Vos mains sont gelées; vous n'avez pas un instant à perdre pour les frotter avec de la neige. » Nous sortîmes ensemble; je fus un peu effrayé, je l'avoue, en voyant mes deux mains, surtout la droite, tout à fait raides et comme mortes. Le froid était excessif, elles regelaient à mesure qu'il les dégelait. Ce Polonais ajouta pour me consoler : « Dix minutes plus tard, il aurait fallu vous couper les deux poignets. Faites porter de la neige où sont vos camarades; il n'y a pas moyen de sauver votre main droite. » Un jeune page du roi de Naples en prit dans son chapeau; ma main gauche revint bien, ma main droite un peu. Le roi de Naples nous chassa de notre chambre, n'en ayant pas assez d'une pour lui et le prince de Neufchâtel. On nous mit alors dans une infâme grange; nous y étions presque aussi mal que dehors. On fit cependant un peu de feu dans une espèce de poêle. Les chirurgiens de la maison de l'Empereur me donnèrent l'assurance que je souffrirais beaucoup pendant au moins six semaines, mais que je ne perdrais pas la main. Le chirurgien de la garde, Larrey, réfugié avec nous, m'impatienta vivement en me répétant sans cesse de mettre ma main droite dans une fourrure; je n'en avais pas. Il était aussi occupé de la sienne, très légèrement gelée. Je souffris horriblement la nuit; ma main enfla, et il y vint d'énormes cloches. Mes gens me rejoi-

gnirent : c'était un véritable spectacle de désolation de voir ces malheureux auprès d'un feu de bivouac, ayant tous quelque chose de gelé et, par-dessus le marché, presque rien à manger. Leur arrivée me procura un mantelet de femme doublé en renard couvert de soie lilas, maintenant ma seule et unique fourrure, grâce aux frères d'armes français et aux Cosaques. Pensant que je reverrais peu, à l'avenir, mes gens et mes chevaux, je ne quittai plus ce précieux mantelet; il me servit, dans les marches, à préserver de nouveaux malheurs ma main gelée, m'empêcha de mourir de froid, la nuit. Coucher tout habillé m'est parfaitement égal; j'en ai une grande habitude. Je ne suis pas insensible, je l'avoue, à la douceur d'avoir de la paille.

Je dus, en ce jour-là, de la reconnaissance à l'officier d'ordonnance d'Hautpoul (1), excellent camarade. Peu agile, avec une seule main maléficiée pour disputer les morceaux au souper, il prit mon assiette, me fit donner de tout par le maître d'hôtel. Je couchai à côté de lui; nous étions entassés une trentaine dans cette grange : officiers généraux, aides de camp de l'Empereur, officiers.

8. — A la pointe du jour, c'est-à-dire vers les huit heures du matin, on battit la générale dans la cour du roi. Le prince de Neufchâtel, qui avait perdu la tête, entra dans la chambre où nous étions à déjeuner, nous criant que nous nous déshonorions parce que nous achevions de manger. Il nous avertit qu'on battait la générale; nous n'y faisions pas grande attention. On ne pouvait venir à bout de rassembler le bataillon de vieille garde de service; il laissa des morts à son bivouac et un factionnaire gelé debout. Le froid ne permettait pas aux soldats de tenir leurs fusils.

Je fus au moment d'abandonner mon dernier portemanteau, ne pouvant l'attacher moi-même à cause de mes mains gelées; mes domestiques avaient froid, étaient gelés, démoralisés, et ils me disaient que c'était impossible. Le piqueur de M. de Narbonne, Augustin, le seul restant un peu valide, me rendit

(1) Mort maréchal de camp d'artillerie. (*Note du maréchal.*)

ce service. La cause de la générale était l'arrivée du duc de Bellune, qui avait abandonné ses deux corps d'armée. Il n'avait plus que cinquante hommes sous les armes; en conséquence, il avait pris le parti de revenir de sa personne au quartier général. Il fut traité comme un misérable par le roi de Naples et le prince de Neufchâtel, auxquels il répondait pour toute chose : « Ne m'accablez pas; je suis déjà assez malheureux. »

Nous nous mîmes en marche à pied, le roi de Naples monta dans sa voiture avec le prince de Neufchâtel, il monta ensuite à cheval. Le froid était diminué de deux ou trois degrés, néanmoins un grand nombre de soldats jalonnèrent la route. Flahaut me donna une place à côté de lui, derrière une voiture du prince de Neufchâtel; nous marchions et nous nous asseyions alternativement. Je fis ainsi une lieue, puis je pris les devants à pied. Rien ne prouve mieux notre misère, comme il me le fit observer, que de voir un officier général et un officier supérieur se trouver heureux d'avoir une place derrière une voiture; au reste, de plus grands personnages regardaient cela comme une bonne fortune; le grand écuyer, M. de Narbonne, d'autres aides de camp de l'Empereur, s'asseyaient successivement derrière celle de Sa Majesté.

M. de Narbonne avait cinquante-six ans, avait été habitué à jouir de toutes les aisances de la vie; son courage, sa gaieté furent remarquables au milieu de nos désastres. Il était coiffé à l'oiseau royal, se faisait poudrer tous les matins au bivouac, souvent assis sur une poutre, par le plus vilain temps, comme s'il eût été dans le plus agréable boudoir.

Le quartier du roi fut porté, le 8, à Wilna (huit lieues). J'arrivai à deux heures, des premiers, dans cette ville. Il y avait encombrement à la porte; plus tard, le passage devint dangereux. On m'indiqua chez le gouverneur le logement de M. de Narbonne. Je fus voir l'auditeur Maussion (1). Il me reconnaissait à peine, avec une barbe de quinze jours, un pantalon, une redingote déchirés, et mon mantelet de femme. Nous avions vraiment des figures de carnaval, contrastant

(1) Préfet du palais de l'empereur Napoléon III en 1855.

avec les uniformes frais des jeunes gens, tels que MM. Théodore de Bauffremont, Henri de Montesquiou, et ceux des troupes trouvées à Wilna, qui rejoignaient l'armée. Malgré mon peu d'élégance, je me présentai chez le duc de Bassano. Son Excellence n'y était pas. J'eus un fort bon dîner au palais; il y était resté un service de l'Empereur. Le maître d'hôtel Collin me fit servir seul, à cause de ma main. Je bus d'excellent vin.

M. de Narbonne, ni moi, nous n'entendîmes parler d'aucun de nos gens pendant cette journée. Notre logement fut partagé avec le duc d'Abrantès, qui s'en était emparé avant notre arrivée. Dans la matinée du 9, trois domestiques du général de Narbonne nous rejoignirent.

Chabot et moi, nous tirâmes un canapé à la courte paille; il m'échut en partage. Je n'en dormis pas mieux pour cela; les souffrances de ma main ne m'en laissèrent pas la possibilité.

Le piqueur Augustin avait ramassé le jeune Laperche gelé sur la route, l'avait mis dans un corps de garde du faubourg, où probablement il aura expiré; son frère, grâce à ma protection, soldat au 4e de ligne, a éprouvé le même sort; on n'a jamais entendu parler ni de l'un ni de l'autre. Je retrouvai mon domestique Ayharts, avec les pieds gelés; mon dragon également ne pouvait plus marcher. Ils étaient dans mon premier logement à Wilna, avec mes trois konias; un carabinier du 24e de ligne en avait pris soin.

N'étant nullement abattu, je me donnai de grands mouvements pour avoir des chevaux, des traîneaux, afin de partir avec mon général pour Berlin; nous finîmes par en trouver quelques-uns, avec lesquels nous comptions nous mettre en route dans la soirée. Chabot, horriblement fatigué, ne put bouger de la journée, même pour aller dîner. Je déjeunai très bien au palais; le maître d'hôtel me donna d'excellent vin, de bon café à la crème. Pour juger de l'étendue du service qu'il me rendait, il faudrait savoir ce que c'est que d'avoir supporté les cruelles fatigues de cette retraite, ne mangeant jamais à beaucoup près à sa faim.

Le maréchal Ney, sur sa demande, dans l'état de misère où nous étions (cela prouve une bien grande énergie), était reparti la veille avec la division Loison et quelques autres troupes fraîches pour faire l'arrière-garde, où se trouvaient aussi huit mille hommes de différentes nations, commandés par le général bavarois de Wrède. Le duc d'Elchingen eut une affaire assez vive, dans laquelle il eut le dessous; les Cosaques se placèrent avec du canon entre lui et la ville. Les Bavarois ayant rouvert les communications, le général de Wrède fit donner au roi de Naples le conseil d'évacuer Wilna le même jour.

9. — Le canon continua à se faire entendre; à cinq heures du soir on battit la générale. Le chef de bataillon Dariule, brave officier, avait rempli pendant cette campagne les fonctions d'adjudant du palais (commandant de place du quartier impérial) à la satisfaction de tous. Il prévint le roi de Naples que l'officier de garde, à la porte de la ville, lui annonçait l'approche des Cosaques. Sa Majesté Joachim, s'étant montré d'une audace incroyable dans cette campagne, était pour lors démoralisé, à l'égal du prince de Neufchâtel. Le roi Murat se sauva, traînant lui-même son cheval par la bride; je le rencontrai à pied avec le prince de Neufchâtel, opérant leur fuite. Le colonel Bongard, aide de camp du major général, bon camarade, sur ma demande où on allait si vite, nous cria : « A cheval! Je ne vous dis que cela. »

Étant peu disposé à y monter si vite, je pris des informations; je sus que cette retraite inopinée était causée par l'approche de quelques Cosaques avec du canon. Le roi de Naples, dans le premier moment, avait dit à l'adjudant du palais d'établir son logement à la sortie de Wilna; trouvant ensuite cela trop près, il fut à une demie-lieue de la ville, sur la route de Kowno.

M. de Narbonne convint, avec le général Sébastiani, de partir avec lui; ce dernier était escorté par tous les officiers de cavalerie montés.

Je trouvai à Wilna deux caisses venues de Paris; une contenait six bouteilles de vin de Bordeaux. M. de Narbonne,

Chabot et moi, en bûmes deux dans la soirée; nous en donnâmes autant à nos gens, et nous mîmes les autres dans un traîneau. Le général Sébastiani nous fit savoir, à onze heures du soir, qu'il se mettait en marche; je ne sais comment cela s'arrangea, nous ne pûmes le joindre. Le général Narbonne et moi, nous étions à pied, suivis de nos chevaux. Il y avait grand embarras à la sortie de la ville; nous nous arrêtâmes au quartier général du roi de Naples.

Il est resté un grand nombre de soldats malades à Wilna; on en porte le total à vingt mille hommes. M. de Chabannes mourant, M. de Saint-Marsan ayant un pied gelé, le général Lefebvre, fils du duc de Dantzig, s'y sont établis; ce dernier y mourut. Il était connu dans l'armée sous le nom de « Coco »; ce personnage mal élevé et aimant les grosses farces ne fut regretté de personne.

Ce Wilna, considéré depuis le commencement de notre marche latérale comme un lieu de délices, et le terme de nos misères, fut pour nous un lieu de désolation; pas un de nos gens n'avait été en état d'aller aux distributions, ayant pieds ou mains gelés.

10. — Nos traîneaux nous rejoignirent à une heure du matin, au quartier du roi de Naples. Le général Narbonne monta dans le premier avec Chabot, moi dans le second avec Ayharts; dans le troisième, se trouvaient le valet de chambre et le cuisinier. Les traîneaux se séparèrent, au milieu de l'obscurité de la nuit; avant d'arriver à la montée, il y avait un grand encombrement de canons, de fourgons, de voitures, qui ne pouvaient parvenir au sommet. Le froid était excessif, la montagne était couverte de feux allumés par les conducteurs, qui voyaient l'impossibilité d'avancer, à cause de la raideur de la pente. Le dragon me suivant à cheval avec un portemanteau me perdit; je ne l'ai plus revu. Toute ma nuit se passa à tâcher de faire avancer mon traîneau; à travers les canons, les fourgons, je parvins aux trois quarts de la montagne. A la pointe du jour, ennuyé de ne pouvoir aller plus loin, je pris le parti d'abandonner le traîneau et de marcher.

Nous laissâmes tous les canons dans cette malheureuse

montée, et bon nombre de voitures et de bagages. Nos propres soldats ont pillé une partie du trésor de l'armée après la venue des Cosaques; ils y ont même travaillé un moment de concert. Pendant la nuit, plusieurs Français et alliés étaient venus m'offrir d'acheter des objets pillés, cuvettes, couverts d'argent, etc. Nos soldats donnaient volontiers 100 francs, même 300 francs en argent pour un napoléon en or.

Le quartier général fut porté à 44 kilomètres de Wilna, à Ewje; j'y arrivai à cinq heures du soir, bien fatigué par suite de la fièvre produite par les douleurs de ma main gelée; je mourais de faim, n'ayant pas mangé depuis vingt-quatre heures; il me prit un tremblement dans les jambes, et je tombai.

J'avais rencontré, chemin faisant, Chabot; il m'apprit qu'il avait perdu M. de Narbonne pendant la nuit. Nous fûmes très inquiets de notre général en ne le voyant pas arriver. Le général Curial nous assura qu'il l'avait vu en arrière, allant à pied; je n'en fus pas beaucoup plus rassuré, sachant que Wilna avait été évacué le matin, et que les Cosaques étaient à dix heures, avec du canon, à la montagne.

J'étais alors comme un véritable petit saint Jean; mes derniers effets étaient restés dans le traîneau d'Ayharts. Ce fidèle serviteur fut pris, ayant les pieds et les mains gelés. Je le croyais perdu; il fut conduit à Witepsk, s'y fit perruquier; il est rentré des prisons de Russie en France en 1814, avec 3 francs dans sa poche; il n'avait donc pas manqué d'industrie (1).

J'avais mis dans ma poche la relation de cette campagne, que j'écrivais jour par jour, et les portraits de mes parents; je les sauvai de cette manière.

J'ai perdu dix-sept chevaux dans cette campagne.

Nous étions très mal à Ewje, dans une espèce de cabane. J'étais serré au point d'être forcé de tenir ma main malade en l'air pendant toute la nuit. Je donnai un napoléon à un pale-

(1) Malgré ces dures épreuves, le brave Ayharts mourut très vieux, sans avoir quitté la famille de Castellane, pour laquelle il fut toujours plus qu'un serviteur.

frenier de l'Empereur pour avoir une botte de paille. Je la partageai avec Chabot et deux autres de mes camarades. Nous soupâmes fort mal, avec un bien petit morceau de pain noir, moitié son, un peu de viande, pas même d'eau. Le traîneau abandonné par le général de Narbonne arriva à onze heures du soir; le palefrenier le conduisant avait le nez et les pieds gelés. Les soldats morts de froid continuaient à jalonner la route.

11. — Le roi se rendit directement de sa personne à Kowno; à ce moment arrivait l'arrière-garde de la division Loison, réduite à six cents hommes; elle avait rejoint à Wilna, trois jours auparavant, avec six mille hommes. Cette division n'avait plus de canon. Le 113e de ligne en faisant partie, composé de Florentins, m'avait frappé dans cette ville, par sa beauté et par la bonté de son habillement; je parlai à un sergent de ce régiment, m'étonnant de ce qu'un corps aussi nombreux se fût fondu aussi vite. Il me répondit : « C'est bien « simple : nous mourons de froid et de faim; on nous envoie « des boulets, nous ne pouvons en rendre à l'ennemi, force « nous est bien alors de suivre l'exemple de ceux qui revien- « nent de Moscou à la débandade. » Ce sergent faisait partie des cent vingt soldats de ce régiment qui étaient à peu près encore ce jour-là sous les drapeaux.

L'arrière-garde s'arrêta à Ewje; j'y demeurai jusqu'à dix heures du matin, dans l'espoir d'y voir mon général. Pendant ce temps-là, la foule d'amateurs restés en arrière ne cessa de défiler. La vieille garde impériale, réduite à quatorze cents hommes au moment du départ de l'Empereur, n'en comptait pas plus de huit cents sous les armes.

Nous nous embarquâmes, Chabot et moi, dans le traîneau du général, avec le cuisinier, seul homme de tous nos gens n'ayant rien de gelé. Le piqueur Augustin et deux autres devaient nous rejoindre; nous n'avons plus revu ces derniers. Le piqueur s'est retrouvé à Paris. Notre inquiétude sur le sort de M. de Narbonne ne fit que croître toute la journée.

Au milieu des cruelles souffrances que me faisait endurer ma main, je ne pouvais m'empêcher de dire : « Nous avons le

spectacle de grandes horreurs; pareille chose ne se reverra plus. »

Après avoir fait à peine deux lieues, nous entendîmes le canon des Cosaques talonnant notre arrière-garde. Nous nous arrêtâmes au quartier général du général Sébastiani, à Rumschiski. Nous fûmes enchantés d'y trouver M. de Narbonne. Après avoir quitté son traîneau à la montée, notre général fut dans une position affreuse; seul, à pied, n'ayant ni gens ni aides de camp, croyant avoir perdu tout, il avait confié son argent au général Thielmann. Un colonel de la garde napolitaine lui prêta un cheval. M. de Narbonne avait rejoint, ce même jour, le général Sébastiani à Zysmory; il y apprit que le général Thielmann avait sauvé son argent; il nous était nécessaire pour gagner Berlin. Nous fîmes un bon souper. J'eus de l'eau chaude pour panser ma main, de la paille, une maison; nous fûmes par conséquent fort bien. L'état-major du général Sébastiani était très bien composé. M. Bignon, agent de change à Varsovie, suivait aussi la colonne de cet officier général.

12. — Nous montâmes en traîneau, Chabot et moi, à six heures du matin; à peine partis, nous fûmes jetés dans un fossé plein de neige par notre conducteur; cette culbute ne fit aucun bien à ma main. A midi, nous étions à Kowno (24 kilomètres). Nous déjeunâmes chez le général Sébastiani. Il reçut l'ordre de se mettre en marche sur-le-champ avec sa cavalerie; nous suivîmes sa colonne. Briqueville, blessé, me demanda ma place sur le traîneau, m'exposant que sans cela, il restait prisonnier. Je la lui donnai sans hésiter. Je traversai donc à pied le Niémen, honneur que j'avais eu le 24 juin précédent. Quelle différence de l'armée d'alors avec celle d'aujourd'hui! Ces nombreux corps de cavalerie et d'infanterie, marchant bien en ordre, remplacés maintenant par des troupes d'amateurs sans armes! Pour l'artillerie, un seul canon de ceux passés à cette époque traversa le pont de Kowno. Après avoir marché trois lieues sur les bords du Niémen, ayant la fièvre de suppuration, la gangrène à la main, la force, et non le courage, me manqua. Je m'assis sur les

marches d'une chapelle. Un soldat du train conduisant deux chevaux vint à passer; il me hissa, moyennant 5 francs, sur un sac d'avoine; je fis ainsi une lieue, et je fus sauvé. J'arrivai à huit heures du soir à Zapieciezki, au quartier du général Sébastiani. Nous logeâmes chez un curé. Nous y fûmes bien; il nous donna des confitures. Depuis lors, nous avons toujours trouvé des vivres.

Un aide-chirurgien hollandais me pansa ma main; c'était un bonheur. Je m'étendis tout habillé sur le lit du curé; les officiers du général Sébastiani eurent la complaisance de me le laisser, à cause de ma blessure. Les magasins de Kowno furent pillés. Une foule de soldats s'enivrèrent et restèrent dans cette ville; bon nombre de gens fatigués et gelés s'y établirent.

13. — M. Bignon me rendit un grand service en me prenant dans sa calèche, malgré l'odeur de la suppuration de ma blessure. Je lui en dois d'autant plus de reconnaissance. Il était homme d'esprit; nous causâmes gaiement des personnes de Paris, des connaissances communes. Le général Sébastiani m'offrait un cheval; cela était bien différent, ne pouvant remuer la main, ni même le bras. Nous prîmes des chemins de traverse au milieu de la forêt; nous arrivâmes, après avoir failli plusieurs fois verser, auprès de Pilwiski, à six heures du soir. Le quartier du général Sébastiani y fut établi.

Le roi de Naples quitta Kowno le même jour, porta son quartier général à Skrawdzen; il fut obligé de laisser son dernier canon à une montée à la sortie de Kowno.

Le maréchal Ney voulut défendre cette ville, mais en partit le lendemain, se trouvant coupé; il rejoignit l'armée à travers les bois avec cinquante hommes, à son arrivée à Gumbinnen.

14. — Je voyageai encore dans la calèche de M. Bignon, heureux et étonné d'être dans une véritable voiture. Nous nous arrêtâmes à Wilkowiszki.

Nous attendîmes le général Sébastiani chez un Juif qui vendait du café au lait, du pain blanc; affamé, j'en mangeai pour 12 francs, charmé de pouvoir obtenir des habitants quelque

chose pour mon argent. Cela n'était pas arrivé depuis bien longtemps, mais nous étions en avant de l'armée. Nous eûmes à cinq heures du soir des traîneaux, des chevaux de poste, à notre grande satisfaction. Le général Thielmann donna au général Narbonne un dragon saxon nommé Roger.

Nous quittâmes le général Sébastiani, fort contents de ses bons procédés pour nous. Il nous donna pendant trois jours la plus généreuse hospitalité à son quartier général; il y avait du mérite, en ce moment de détresse où l'égoïsme était à l'ordre du jour.

Nous étions dans la soirée à Stallupohnen, première ville prussienne; nous fîmes un très bon souper à la poste. On ne peut se figurer notre joie de revoir des visages humains. La fille de la maison, fort jolie personne, me prit en pitié; elle me céda un schall pour suspendre ma main; je n'avais pu jusque-là me procurer de quoi la soutenir.

15.—Nous passâmes la nuit à Gumbinnen (huit lieues); nous déjeunâmes à Darkeim, jolie petite ville (six lieues). Chaque maison de poste prussienne a une chambre très propre, bien chauffée, fort commode, pour attendre les chevaux.

Je perdis mon bonnet fourré et le schall qui soutenait ma main. Je portais la seule chemise en ma possession depuis trois semaines.

M. de Narbonne voyageait seul dans un traîneau couvert acheté ce jour-là, moi dans un découvert avec l'ordonnance Roger, qui payait aux postes. Il prit grand soin de ma personne; je lui donnai pas mal d'occupation, n'étant pas capable, avec une main, même de mettre un bouton. Ce dragon, très brave homme, a eu une oreille et une partie du pied gelés pendant le voyage. Chabot était dans un autre traîneau, avec le cuisinier Mazurier, seul restant du nombreux domestique de notre général.

Nous déjeunâmes le 16 à Heilsberg, vilaine petite ville; nous y trouvâmes le valet de chambre de l'Empereur, Constant, et le maître d'hôtel Collin.

Le café, en Prusse, est excellent; l'habitude, existant dans toute l'Allemagne, de le moudre au moment de le mettre dans

la cafetière, contribue beaucoup à sa bonté. Il y a, dans la plus petite ville, des pains et des gâteaux à café parfaits. Heilsberg est célèbre par le combat des fusiliers de la garde, lors de la campagne de Prusse, en 1807.

16. — Nous passâmes à Gustadt, à Leipstadt, à Mohrungen, et nous soupâmes à Osterode.

17. — Nous arrivâmes à trois heures du matin à Lochau, première poste polonaise. On reconnaît tout de suite qu'on est en Pologne; la différence en mal est très marquée. Nous attendîmes deux heures nos chevaux à Nieumark; nous déjeunâmes à Strasburg. J'y achetai 100 francs un traîneau couvert. Après avoir relayé à Gollub, nous arrivâmes à six heures à Thorn. Nous nous installâmes à l'hôtel de Dantzig; nous dûmes à la générosité du gouverneur de Thorn des chemises et un pâté de foie gras; le tout nous fit un certain plaisir. Il est vraiment abominable à nous de n'avoir pas su le nom de ce brave général polonais. On fit appeler un chirurgien pour me panser; le bourreau découvrit ma plaie et me laissa une heure et demie dans des souffrances épouvantables. J'en avais perdu la tête; je courais comme un fou autour d'un billard qui se trouvait là. J'espérais être soulagé à son retour; il n'en fut rien; le cérat mêlé d'huile apporté par cet Esculape pour raviver mes chairs, dont une partie était gangrenée, ne diminua point mes douleurs. Je fus obligé de couper mon habit, chose à laquelle je n'avais point pensé, n'ayant pas ôté ma redingote depuis bien des jours; nous nous reposâmes dans des espèces de lits.

Nous avons toujours été accompagnés, pendant la route, par un froid de 18 à 20 degrés. Ma difficulté à fermer mon gousset me fit perdre, une belle nuit, vingt-cinq napoléons à moi, de plus un rouleau de cinquante confié par M. de Narbonne; cela me fut extrêmement désagréable. Nécessairement fâché de cette aventure, il la prit avec sa bonté et son insouciance accoutumées.

18. — Nous quittâmes Thorn à neuf heures du matin, par un froid de 20 degrés. Nous passâmes la Vistule gelée; une estafette en avant faisait préparer nos chevaux. Nous arrivâmes à

onze heures du soir à Pudwitz. Mon traîneau cassa, et je fus obligé d'en prendre un de poste; cela m'occasionna un retard.

19. — Je rattrapai Chabot à trois heures du matin, à Posen; il y resta pour prendre une voiture laissée dans cette ville par M. de Narbonne. Je rejoignis M. de Narbonne à Ryten, nous relayâmes à Mezeritz. Il était trois heures de l'après-midi. Je laissai filer mon général pour m'arrêter un instant à l'hôtel de Pologne, bonne auberge; j'y pris force café au lait. Les hôtesses étaient très agréables; on reconnaissait l'approche de la Prusse. J'éprouvai une grande satisfaction à dire adieu à cette infernale Pologne. Nous soupâmes à Züllichau, première ville prussienne; nous y fûmes très bien. J'eus un chirurgien; l'heure du pansement était celle du supplice, grâce au cérat de l'Esculape de Thorn.

20. — Nous étions à minuit à Crossen. Nous passâmes à Francfort-sur-l'Oder; ce fleuve était gelé. Nous étions à Berlin à cinq heures de l'après-midi.

Nous descendîmes à l'hôtel de Russie, belle auberge sur la promenade. Nous dînâmes chez M. de Saint-Marsan, ministre de France; il ne revenait pas de nos costumes de mendiants. J'avais à un pied un morceau de couverture entortillé avec une corde; l'autre n'en avait pas. Je me réjouis fort de voir un dîner fort honnête, servi avec des carafes, des serviettes; faire bonne chère était maintenant pour moi, qui n'avais jamais été gourmand, une douce jouissance. Chabot nous rejoignit le soir.

21. — Nous nous sommes occupés de nous débarrasser de nos guenilles; notre défroque était bonne à jeter. Je me suis habillé à neuf des pieds à la tête, j'étais alors en possession de quatre chemises, j'étais dans mes meubles, un haut et puissant seigneur. Le chirurgien du roi, Gonck, habile homme, me mit sur la main un baume; cela me rendit mes pansements très peu douloureux. Depuis ce moment, mes véritables souffrances cessèrent, et seulement alors j'eus la certitude de ne pas être obligé de me faire couper le poignet; il me fit espérer ma guérison en quatre semaines. Bon déjeuner à l'hôtel de Russie, bon dîner chez M. de Saint-Marsan.

22. — Je fus au spectacle allemand. La salle n'a rien de

remarquable. Au fond est une grande loge éclairée d'un lustre et destinée à la famille royale; je l'y vis ce jour-là.

23. — Nous déjeunâmes chez le général Guehéneuc, aide de camp de l'Empereur; ce brave homme avait le bras en deux morceaux et n'était pas tué, comme on nous l'avait fait craindre longtemps. Beausset voyageait avec lui; il m'offrit une place dans sa voiture, M. de Narbonne m'expédiant à Paris. Blessé, je ne servais à rien à mon général dans sa mission diplomatique. J'écrivais de la main gauche seulement et difficilement; par un pressentiment, j'avais un peu appris avant la campagne. Je n'acceptai pas l'offre de Beausset. J'avais acheté un chariot de poste 500 francs; je trouvai un commissaire des guerres pour compagnon de voyage.

Je fus présenté au ministre baron de Hardemberg; je devais l'être au roi de Prusse le lendemain.

Après avoir été habitué à la paille, les premiers jours, on a de la peine à dormir dans un lit; cela nous arriva.

24. — M. de Narbonne, allant à Potsdam dîner avec le roi, me fit attendre jusqu'au soir, pour le cas où il aurait quelque chose de plus à mander à l'Empereur. Au moment de partir, le commissaire des guerres se ravisa; il ne voulait plus se mettre en route aussi vite. Je pris avec moi M. de Linsay, lieutenant, aide de camp de feu le général Montbrun. Le manque d'argent le retenait à Berlin.

Nous partîmes le 24, à neuf heures du soir; nous étions à Potsdam le 25 à une heure du matin. Dans la journée, nous passâmes à Wittemberg, première ville saxonne; on traverse l'Elbe en en sortant. Nous arrivâmes le 26 à Leipzig, à une heure du matin. Nous fîmes un assez bon souper à l'hôtel de Prusse. J'eus à me louer de M. de Linsay; il me rendit toute sorte de services.

28. — Nous arrivâmes à six heures du soir à Mayence; nous passâmes en bac le Rhin, qui charriait beaucoup. Je commençais vraiment à respirer plus librement, à me persuader que je reverrais un jour les murs de Paris. Nous quittâmes Mayence à sept heures du soir, et nous soupâmes le lendemain à Sarrebruck.

29. — Je descendis à la poste de Fouligny. Je tombai au milieu d'un repas de noces; la fille du maître se remariait; à mon passage un an après, cette malheureuse femme venait de mourir de l'épidémie qui régnait dans notre armée. On sortait de table, et les agréables, les politiques du lieu jouaient à la mouche, au milieu des débris du repas; ils voulurent me faire manger d'un gâteau de Savoie, et me questionnèrent sur le 29e bulletin. On commence à cette poste à parler français. J'étais à Metz à cinq heures du matin.

30. — Nous déjeunâmes à midi à Verdun, dans la même auberge où s'était arrêté l'Empereur. La servante nous dit qu'elle avait causé avec l'Empereur sans le connaître. Nous déjeunâmes le lendemain à Château-Thierry.

31. — Mon voyage avait été heureux en tout. Je cassai ma voiture précisément à la Ferté-sous-Jouarre; j'allai chercher une autre voiture à Reuil, château de ma belle-mère, à un quart de lieue de là. Je pressai vivement les postillons, je donnai 18 francs de guides à celui de Bondy à Paris, poste que, quelques mois auparavant, je doutais fort de parcourir jamais.

J'arrivai à Paris à six heures du soir; on allait se mettre à table dans la maison paternelle. C'est un de ces moments de bonheur qui dédommagent de toutes les fatigues du métier.

J'arrive de l'armée ayant la main droite gelée, je ne puis croire à mon bonheur d'être de retour (1).

1813

1er janvier. — Les officiers revenus de Moscou sont en petit nombre à Paris, au mois de janvier 1813; on m'entoure partout, pour avoir des détails de cette rude campagne. Beaucoup de parents me remercient de mon exactitude à donner des nouvelles de mes camarades; écrivant chaque jour à mon père, cela m'avait peu coûté. Je suis étonné de faire

(1) Le maréchal de Castellane, dès son retour à Paris, recommence à écrire sur un cahier ses notes journalières, qui se continuent presque sans interruption jusqu'à sa mort, en 1862.

des visites à Paris, quand il y a un mois je me trouvais sans souliers sur les bords du Niémen.

2. — On me fait beaucoup de questions sur la campagne. J'ai grand plaisir à revoir mes anciennes connaissances, mais mon grand bonheur est de me retrouver dans ma famille.

4. — Tous ceux qui reviennent de Moscou sont entourés aussitôt qu'ils se présentent dans une chambre, bien plus par curiosité que par intérêt pour eux.

6. — Presque tout le monde me fait des remerciements de mon exactitude à donner des nouvelles de mes camarades dans mes lettres à mon père; cela m'a bien peu coûté; je ne croyais pas qu'on m'en saurait aussi bon gré.

CHAPITRE VI

Réflexions sur la campagne de 1812. — Enthousiasme des cohortes du premier ban. — On met en activité trois cent quarante mille hommes. — Concordat avec le Pape. — L'Empereur accorde 3,000 francs de gratification aux officiers de son état-major. — Ambassade de M. de Narbonne à Vienne. — Le maréchal Ney est nommé prince de la Moskowa. — Les dimanches de Mme de La Briche. — Soupers aux hôtels de Gontaut, de Crillon. — Bals de la reine Hortense, de la duchesse de Bassano, de Mmes Potocka, de Soussay et du Boderu. — Mme Armand de Maillé. — Sa Majesté met à la retraite les généraux Grouchy et Kellermann. — Fezensac, général de brigade. — M. de Krusemark, ministre de Prusse, prend ses passeports. — L'Impératrice est régente. — Sénatus-consulte appelant cent quatre-vingt mille hommes et dix mille gardes d'honneur. — Un service de Sa Majesté part pour Mayence. — Thorn capitule. — Mort du maréchal Bessières. — Sa frisure, sa coiffure. — Anecdote à son sujet. — Bataille de Lutzen. — J'épouse Mlle Greffulhe le 26 mai. — Armistice de Dresde. — Je suis nommé colonel. — J'ai beaucoup de mal dans les gardes d'honneur, faute de bons cadres. — On célèbre à Dresde la fête de l'Empereur, le 10 août. — Bataille de Dresde. — Levée d'hommes. — Désastres de Leipzig. — Arrivée de Sa Majesté à Paris. — Augmentation des impôts. — Mort du général Narbonne à Torgau. — La Hollande se révolte. — Réquisitions de denrées dans les départements. — Je me rends à Worms. — Une épidémie désole l'armée. — Pertes du 6e corps en un mois. — Quatre cent cinquante gardes demandés pour de nouveaux régiments de la garde. — Désordre du dépôt de Deux-Ponts. — Commissaires envoyés par Sa Majesté dans les divisions militaires avec des pouvoirs extraordinaires. — Communications aux Chambres sur les négociations avec les puissances. — Résistance du Corps législatif. — M. Lainé. — Son courage. — Discours de Sa Majesté. — Les alliés s'avancent en France. — Organisation de la garde nationale de Paris. — Nouvelles dispositions pour les gardes d'honneur. — L'Impératrice régente. — Départ de l'Empereur. — Marche des armées. — Arrivée de dix mille hommes d'Espagne. — On fortifie Paris. — Reddition de différentes places. — Congrès de Châtillon. — Les alliés s'approchent de Paris. — Émigration de la capitale. — Combats de Champaubert et autres. — Le vice-roi en Italie. — Combat de Montereau. — Départ de Ferdinand pour l'Espagne. — Je demande des ordres au ministre de la guerre. — Mon régiment va à Tours. — Entrée des alliés à Paris. — Gouvernement provisoire. — Je quitte ma cocarde. — Entrée du comte d'Artois. — Abdication de l'Empereur. — Il part pour l'île d'Elbe. — Déclaration de Louis XVIII. — Je l'escorte de Saint-

Ouen à Paris. — Divers actes du nouveau gouvernement. — Licenciement des gardes d'honneur. — Promotion ridicule d'officiers généraux. — Le duc de Berry. — Décorations à la garde nationale de Paris. — Singulières nominations d'officiers de la Maison Rouge. — Bénédiction et distribution des drapeaux à la garde nationale au Champ de Mars. — Distribution de drapeaux à la ligne. — Naissance de mon fils. — Profusion de croix. — On me place colonel à la suite du 1er de housards. — Petite guerre commandée à Monceaux par les ducs d'Angoulême et de Berry. — Patience de l'armée. — Le maréchal Soult ministre de la guerre. — Partialité pour les voltigeurs de Louis XIV. — Scandale de Saint-Roch. — Troubles à Rennes, à Metz. — Translation des restes de Louis XVI à Saint-Denis. — Platitude du prince de Wagram. — Le duc de Rohan nommé premier gentilhomme de la chambre. — Divers bals masqués. — Mort du général comte Nansouty.

10 janvier. — J'ai revu Ferreri avec sa jambe de bois; l'hiver dernier, il soignait Mme L... Le prince de Neufchâtel, pour l'honneur du général L..., a cru devoir l'envoyer servir en qualité de capitaine au 7e de housards, où il a laissé sa jambe; son frère a été tué. Mme L... a le bon esprit de toujours bien traiter Ferreri quand elle le rencontre, malgré son accident; je lui en sais bon gré. M. de Septeuil, autre aide de camp du prince de Neufchâtel, envoyé en Espagne il y a deux ans, pour n'avoir pas voulu faire sa cour à la princesse Pauline et avoir été fidèle à sa maîtresse, Mme de B..., y a eu la cuisse emportée. M. de Canouville, dirigé sur le 2e de chasseurs, par suite de sa liaison avec la princesse Pauline, a été tué.

Vraiment les amours des aides de camp du prince de Neufchâtel réussissent bien mal.

11. — Je commence à bien écrire de la main gauche; le temps me paraît bien doux. Quelle différence du climat de Paris avec celui de la Russie!

12. — J'ai été à la Malmaison faire ma cour à l'impératrice Joséphine. Me voilà à Paris faisant des visites. Quand je pense qu'il y a un mois j'étais à pied, sans souliers, sur les bords du Niémen, et qu'il y a trois mois je me trouvais à Moscou, je crois que je rêve.

15. — On donne aux Variétés le *Ci-devant jeune homme*, pièce fort gaie. Potier joue à merveille; chacun reconnaît M. L'Espérance de l'Aigle. Les *Deux Magots* sont assez amusants, à cause du jeu de Potier et de Brunet.

18. — Le général comte de Narbonne arrive de Berlin. Le roi de Prusse, malgré la trahison de son armée, affecte toujours d'être bien disposé pour nous.

22. — M. de Narbonne revient de Fontainebleau; il m'apprend qu'il est nommé ambassadeur à Vienne. Je pense que cela ne l'amuse guère; quant à moi, cela me déplaît fort. Je suis fort attaché à M. de Narbonne, mais je désire servir activement, et non dans la diplomatie. M. de Narbonne dit fort plaisamment, à l'occasion de sa mission : « Quand les médecins désespèrent, on envoie des charlatans. »

28. — Mme d'Abrantès travaillait depuis longtemps à une belle bourse avec des perles fines, et elle ne voulait pas dire pour qui. M. de Balincourt, qui est son amant, ce que je ne savais pas, l'a montrée dans une société étrangère à celle de la duchesse d'Abrantès. Cette bourse était si distinguée qu'on en a parlé. Le fermoir est garni de grosses turquoises. J'ai eu l'adresse de dire à Mme d'Abrantès que j'avais découvert le possesseur de sa bourse; elle me le pardonnera difficilement, à ce que je crois.

29. — Le maréchal Ney et le prince de Neufchâtel arrivent.

30. — Mlle Henriette d'Oms, ma cousine germaine, épouse M. Gaspard de Contades, sous-préfet d'Oloron; quatorze coups de sabre reçus à la bataille d'Essling l'ont forcé d'embrasser la carrière administrative; il est homme d'esprit. Mlle d'Oms a pleuré beaucoup, suivant l'usage; c'est la coutume des mariées. Elle n'est pas jolie; mais elle possède d'excellentes qualités.

31. — On parle de la retraite d'Elleviou, qui a fort bien joué aujourd'hui dans *Un jour à Paris*. On donnait aussi les *Rendez-vous bourgeois*, opéra-comique fort amusant.

1er février. — Je vais toucher à la caisse de l'Opéra 3,000 francs que l'Empereur a bien voulu accorder aux officiers de son état-major pour faire leurs équipages. Voici ma lettre d'avis :

« Fontainebleau, le 25 janvier 1813.

« Le grand maréchal du palais a l'honneur d'envoyer à M. le chef d'escadron Castellane le mandat d'une gratification

de 3,000 francs, que Sa Majesté lui accorde pour former ses équipages et les tenir prêts à entrer en campagne.

« Le grand maréchal le prie d'agréer l'assurance de sa parfaite considération.

« *Signé* : Duc DE FRIOUL. »

3. — Le duc d'Abrantès est arrivé de l'armée; il est abîmé de rhumatismes; si cela pouvait lui former le caractère et le rendre poli, ce serait le cas de dire : A quelque chose malheur est bon. Il n'a pas fait une brillante campagne; au fond, je lui crois bon cœur.

Le maréchal Ney, duc d'Elchingen, est de retour à Paris; on l'entoure partout comme un héros. C'est bien juste, car il a montré une grande détermination et une force d'âme bien rares dans cette campagne.

5. — M. de Narbonne n'entend plus parler de son ambassade à Vienne. On l'envoie, au lieu de cela, passer une revue de dépôt du 113ᵉ à Orléans pour former un 6ᵉ bataillon à ce régiment.

8. — J'ai dîné chez Mme Gazani, lectrice de l'impératrice Joséphine, femme du receveur général d'Évreux; c'est sans contredit la femme de Paris la plus complètement belle

10. — Le prince de Neufchâtel arrive à Paris fort souffrant de la goutte. Le général Philippe de Ségur est de retour, au désespoir de la mort de sa femme, que la rougeole a emportée. Le général Flahaut et le colonel Fezensac, du 4ᵉ de ligne, reviennent de la Grande Armée.

11. — Mme Charles de Gontaut va au spectacle pour la première fois de sa vie. On donnait le *Calife de Bagdad;* elle a eu l'agrément d'un événement, car Mme Duret s'est trouvée mal, parce que le parterre lui a crié de chanter plus fort.

12. — Le baron Menneval, premier secrétaire du cabinet de l'Empereur, étant malade, Sa Majesté l'a nommé secrétaire des commandements de l'impératrice Marie-Louise. Cela a étonné; on croyait que l'Empereur tenait à avoir toujours près de lui ce secrétaire, homme d'un caractère et d'une discrétion à toute épreuve.

13. — Je reçois l'ordre de faire partir mes équipages pour Spandau, avec la division de la garde qui doit se mettre en route le 15.

Le bal de l'Opéra est toujours aussi ennuyeux; je ne sais pourquoi j'y vais.

14. — Souper du dimanche chez Mme de La Briche. Tout Paris y va et joue au creps; à la fin de la soirée, les femmes sont en cercle; point de conversation, c'est ennuyeux. Ce salon est le rendez-vous du faubourg Saint-Germain et d'une partie de ce qui tient au gouvernement de l'ancien régime.

Il y a aussi des soupers chez Mme de Gontaut et à l'hôtel de Crillon; je vais souvent chez Mme de Mun, chez Mme d'Heilmstadt, jolie, originale et spirituelle, fille de M. de Cetti, ministre de Bavière.

17. — M. de Narbonne a l'ordre de partir pour son ambassade de Vienne.

Bal chez la reine Hortense; je n'y étais pas le seul avec le bras en écharpe. Les circonstances ne sont pas gaies pour danser.

18. — On fait à Saint-Philippe du Roule un service pour Alfred de Noailles, tué au passage de la Bérézina; c'était un officier très brave, un très bon militaire. Il était fort dévot, il aimait beaucoup notre métier et en remplissait les devoirs avec scrupule; comme d'usage, on s'est beaucoup plus occupé des assistants que du défunt.

19. — Le général Sébastiani arrive à Paris; on a été bien injuste pour lui pendant la dernière campagne.

20. —Je vais à un bal chez Mmes de Soussay et Du Boderu que je ne connais pas. Ce sont les femmes de gentilshommes bretons qui ne sont connues de personne à Paris; elles y viennent tous les deux ans donner un bal. On était entassé dans un petit salon et une salle à manger; il y avait des figures à mourir de rire.

A dix heures, j'ai été jusqu'à l'hôtel de Crillon, assemblée assez triste; de là, à un beau bal chez la duchesse de Bassano. J'ai fini ma soirée par le bal de l'Opéra, qui était richement ennuyeux.

21. — Il y a un fort joli bal chez Mme Potocka, qui choisit bien son temps pour donner des fêtes ! Son mari est un gros homme, assis à une table de whist, qui n'en bouge pas et qui ne dit mot à ceux qui vont chez lui.

25. — Je vais à l'Opéra-Comique avec Mme Armand de Maillé, qui est fort aimable, et son amie Mme de Jumilhac, qui a de l'esprit et de la méchanceté. On donnait le *Déserteur*, pour la dernière représentation d'Elleviou.

26. — Bal d'enfants chez Mme de Mortemart, ou plutôt de petites filles; on en exclut les petits garçons, comme trop bruyants. Dans mon enfance, on était moins sévère; nous dansions tout comme des demoiselles.

1er mars. — Je vais à un bal chez M. et Mme Greffulhe au Pavillon (1). J'ai fait connaissance avec Mlle Cordelia Greffulhe, sœur du maître de la maison, qui me frappe comme très agréable.

2. — Bal masqué à la cour, quadrilles de sauvages de la reine Hortense. C'était le même que l'année dernière. Potier joue le soir des proverbes chez Mme de Gontaut, et une partie du *Ci-devant jeune homme.* L'Espérance de l'Aigle était là parmi les spectateurs, afin qu'on pût contempler l'original de la pièce, sans sortir de la chambre.

3. — Soirée chez Mme de Rohan et chez M. et Mme Greffulhe au Pavillon. On y joue aux jeux innocents, j'y vois Mlle Cordelia, ce qui me fait plaisir. Je suis plus touché de ses charmes que des divertissements.

5. — M. de Fezensac, colonel du 4e de ligne depuis six mois, est nommé général de brigade; il s'est fort distingué dans la retraite.

Première visite chez Mme et Mlle Greffulhe. Le général Grouchy est nommé au commandement de la cavalerie de Mayence. Il a refusé, trouvant le commandement au-dessous de son mérite. L'Empereur en a eu de l'humeur. Le général Grouchy, seul officier général de cavalerie distingué, veut commander à de l'infanterie. Il désire être maréchal; se voyant un des plus

(1) Le Pavillon était une belle maison entourée d'un parc, située dans le quartier de la rue Blanche.

anciens généraux de division, il craint de le rester toujours.

7. — Départ de M. de Narbonne, mon général, pour son ambassade de Vienne. Je passe la soirée chez le baron Louis et Mlle de Rigny, sa nièce, pour y voir Mlle Greffulhe.

8. — L'Empereur est parti hier au soir, à onze heures et demie, avec l'Impératrice, au moment où on s'y attendait le moins, pour Trianon.

Soirée chez le comte et la comtesse Regnault de Saint-Jean d'Angély pour la fête de la comtesse. Couplets ridicules chantés à cette occasion par Garat et quatre élèves du Conservatoire. Voici ce que j'en ai retenu; ils sont de la composition du comte :

Pour celui que la destinée
Dota du trésor de ton cœur,
La tâche qu'il s'est imposée
Est de veiller à ton bonheur,
Heureux si pour y satisfaire
Tant qu'un souffle doit l'animer,
Il est aussi sûr de te plaire
Que de t'aimer.

9. — Charles de Beauvau, qui a eu la cuisse cassée et restera estropié, a eu la croix; c'est bien juste. C'est un miracle qu'il se soit tiré d'affaire dans la retraite; il le doit au grand écuyer, qui l'a fait mettre dans une calèche de l'Empereur. M. de Mortemart, son oncle, lui a sauvé la vie en le ramenant de Wilna à Paris. Edmond de Beauvau, son frère, entre au service comme sous-lieutenant au 6e hussards.

Lecture, chez Mme d'Astorg, des *Deux Crébillon*, comédie en un acte de M. Desprez, secrétaire des commandements de la reine Hortense. Cette pièce est d'un style très gai; elle est charmante à la lecture, mais elle ne réussirait pas, je crois, aux Français, parce qu'il y a trop peu ou point d'action.

12. — Souper chez la grosse Mme de Lameth. C'est la seule maison où on reçoive d'une manière agréable; elle est occupée de chacun, fait jouer ceux qui en ont envie, ce qui rompt ces ennuyeux cercles qui existent presque à tous ces soupers.

13. — Je réussis à me faire prier à un bal chez M. Saladin

et chez M. et Mme de Courval; j'y danse avec Mlle Greffulhe et, en conséquence, je quitte l'écharpe, quoique ma main soit encore loin d'être guérie. Je trouve Mlle Greffulhe chaque jour plus aimable et plus agréable.

15. — Lecture chez Mme Greffulhe d'une bien ridicule pièce d'un bien ridicule M. Anjoran, intitulée : *le Fat corrigé.* Ce mauvais sujet de fat a un buggy; il manque d'écraser quelqu'un et rentre au collège. L'auteur a vingt ans. La soirée a été fort gaie. Mlle Greffulhe et madame sa belle-sœur interrompaient à chaque instant l'auteur pour le bourrer d'eau et de sucre.

17. — Il part un service de l'Empereur pour Mayence; le quartier général du vice-roi est à Leipzig.

19. — Je dîne chez la duchesse d'Abrantès; il y a des marionnettes pour la fête de sa fille. Cela ne laisse pas que d'être gai; aussi n'ai-je pu y tenir.

20. — On apprend que nos troupes ont évacué Hambourg le 12, et que les Russes y sont entrés.

21. — Soirée chez Mme et Mlle Greffulhe, dont je suis fort épris.

22. — L'Empereur revient de Trianon à Paris.

24. — Soirée chez Mme de Rohan et chez M. et Mme Louis Greffulhe.

25. — Jour heureux. Mlle Cordelia Greffulhe me promet sa main.

26. — Ma belle-mère donne un souvenir à ma future femme que je vois tous les jours, souvent deux fois, à ma grande satisfaction.

27. — Les Russes sont entrés le 18 à Hambourg. L'Empereur passe la revue de quatre régiments de la jeune garde qui arrivent d'Espagne.

30. — L'Impératrice est déclarée régente en l'absence de l'Empereur, qui fait prêter serment au conseil de régence.

1er avril. — On porte un sénatus-consulte au Sénat, par lequel on demande cent quatre-vingt mille hommes sur le premier ban et dix mille gardes d'honneur.

2. — On dit que les généraux Grouchy et Kellermann ont leur retraite. L'Empereur envoie aux arrêts le général

Loyson, qui se présente à son lever, ayant quitté l'armée sans permission.

5. — Il y a pour la levée cent mille hommes sur le ban en activité et quatre-vingt mille conscrits. Les dix mille gardes d'honneur s'équiperont à leurs frais; au bout de douze mois de campagne, ils auront rang de sous-lieutenant.

7. — MM. de Turenne, chambellan, et de Beausset, préfet du Palais, partent avec un service de l'Empereur pour Mayence.

12. — L'Empereur est de fort mauvaise humeur. M. de Guerchy est nommé maréchal des logis du Palais.

14. — On a découvert, quatre heures avant son exécution, un complot à Marseille et à Toulon qui tendait à livrer ces villes aux Anglais; ils ont débarqué, puis se sont rembarqués. Longchamps a été pitoyable.

15. — Départ de l'Empereur à quatre heures du matin pour Mayence.

16. — L'Empereur, avant de partir, a reçu dix mauvaises nouvelles. Le prince de Bénévent prétend qu'il a piétiné dix chapeaux dans sa colère.

18. — M. de Sabran est à Vincennes pour une correspondance avec Mme de Staël.

19. — J'ai la fièvre.

22. — Me voilà avec la fièvre tierce.

24. — J'ai un accès de fièvre de sept heures; je l'avais évitée en Italie et partout, c'est piquant au moment de se marier.

26. — L'Empereur a quitté Mayence le 21 pour aller établir son quartier général à Francfort.

30. — Le général Fezensac a été blessé dans un combat près de Hambourg, mais légèrement. Je vois souvent le duc de Dalberg et sa gracieuse moitié, et aussi Mme de Fezensac, née Clarke, femme d'un esprit piquant et original.

6 mai. — Le maréchal Bessières, duc d'Istrie, a été emporté par un boulet de canon, le 2 mai, dans une reconnaissance; il était très brave de sa personne, mais peu capable de conduire un corps d'armée. Il soignait fort sa frisure. Tout le monde à

peu près, à cette époque, était coiffé à la Titus; lui avait conservé la poudre, la queue, les oreilles de chien; courtisan très glorieux, il tenait très loin de lui ceux qui l'approchaient. Étant à sa terre, il dit à son aide de camp, Eugène d'Astorg : « A la campagne, mon ami, pas de façon; je n'en veux pas »; il s'élance dans sa voiture. M. d'Astorg fait le mouvement de le suivre; le maréchal fait fermer la portière, disant avec colère au laquais d'ouvrir celle de gauche pour que son aide de camp ne passât pas devant lui.

L'Empereur a gagné, le 2 mai, la bataille de Lutzen.

8. — M. de Choiseul et une partie des personnes qui dînaient chez le prince de Bénévent ont été empoisonnés par le vert-de-gris des casseroles. Le duc de Laval en a été malade au point de ne pas aller jouer au Salon (1), suivant son habitude; l'envie de vomir l'a pris à l'Opéra. M. de Talleyrand prétend qu'un rat empoisonné est passé dans une casserole.

M. de Saisseval est un homme de soixante ans, très spirituel, excessivement laid. Tous ses amis se sont constamment moqués de lui; il a perdu sa fortune, de plus de 100,000 livres de rente, au jeu, la plus grande partie par amour-propre, au quinze de la Reine. M. de Narbonne disant un jour à M. de Saisseval, qui se vantait des bontés de Sa Majesté pour lui : « La Reine se moque continuellement de ta personne; je t'en avertis charitablement », M. de Saisseval lui répliqua : « Cela peut être, mais il ne faut pas le dire. Être admis à la partie de la Reine me donne du crédit, de la considération vis-à-vis des ministres. » Sous ce rapport, il avait raison; en un hiver, il perdit à ce quinze et au billard de la Reine le prix de la terre de Saisseval. Il vit maintenant sur la vente de cinq mille toises de terrain ayant appartenu au comte d'Artois; il les a achetées en assignats par honnêteté, pour les remettre à ce prince, s'il revenait, attendu qu'il lui doit du jeu.

Un jour, M. de Saisseval dînait chez M. de Choiseul-Gouffier; il y avait beaucoup de monde, vingt-deux femmes, à ce

(1) Maison de jeu au Palais-Royal.

que l'on raconte. M. de Choiseul se plaint de ce que son cuisinier n'a mis qu'une seule volaille. M. de Saisseval, qui voulait en avoir l'aile, s'y prend de bonne heure : il s'adresse à M. de Choiseul d'Aillecourt, frère de M. de Choiseul-Gouffier, qui la découpait; celui-ci lui envoie un sot-l'y-laisse, enfin, le morceau le mieux arrangé qu'il peut. M. de Saisseval le lui renvoie, en criant d'un bout de la table à l'autre : « Donne-moi l'aile. » M. de Choiseul lui observe qu'il y a beaucoup de femmes à servir. Pas d'autre réponse de M. de Saisseval que : « Donne-moi l'aile; je n'aime que cela du poulet. » M. de Choiseul se soumet et lui envoie une aile. Qu'est-il arrivé de tout cela? On s'est moqué de M. de Saisseval, il est vrai; mais on lui a presque toujours offert, on lui offre presque toujours et il mange presque toujours des ailes.

Le marquis de Saisseval est le plus douillet des hommes; il trouve toujours qu'il fait trop chaud ou trop froid; nous l'avons surnommé le *Choutin;* il est bon, au fond, et possède d'excellentes qualités, malgré ses ridicules, de sorte que ses amis lui sont très attachés. Dès qu'il vend quelques toises, il va les jouer au Salon; il paye son cabriolet de louage au mois, en toises de terrain.

23. — L'Impératrice assiste à un *Te Deum* pour la bataille de Lutzen. Paris est illuminé le soir.

24. — Signature de mon contrat de mariage avec Mlle Greffulhe.

25. — Demain je me marie.

26.—J'épouse Mlle Greffulhe; je suis au comble du bonheur. Nous partons aussitôt après le mariage pour Acosta.

28. — On m'a raconté que le comte de ***, sous l'ancien régime, ne passait pas pour être brave; il portait toujours le bouton de son chapeau en arrière. Il était en Corse; un officier prenant son chapeau dit : « Voilà un bouton bien respectable, car il a vu bien souvent l'ennemi. »

30. — Bulletin de la bataille de Wurtschen, où le grand maréchal Duroc, duc de Frioul, a été tué. Il était égoïste, mais poli, et s'il ne faisait pas beaucoup de bien, au moins il ne faisait pas de mal. Il avait de très bonnes manières, et avait

mis un ordre parfait dans la maison domestique de l'Empereur. Sa Majesté le remplacera difficilement. Je n'ai eu qu'à m'en louer; je le regrette sincèrement. Je m'occupe de différents travaux à Acosta; j'ai grand plaisir à le montrer et à mettre ma femme en possession de sa châtellenie.

1er juin. — Entre les mille et un contes qu'on fait à Paris, on a dit que le préfet du Calvados, pour avoir de l'argent d'un gentilhomme de ce département pour l'équipement de son contingent, l'avait désigné; que ce monsieur, âgé de soixante ans, s'est présenté, n'a pas voulu payer, disant que, puisqu'il était désigné, il voulait partir; qu'il s'est rendu à Versailles, où se forme le premier régiment des gardes d'honneur, et qu'on ne sait qu'en faire avec sa petite perruque ronde et sa canne à bec à corbin.

5. — Mlle de Souville, M. Mezin, Mme de Castellane jouent une charade pour la Saint-Boniface, jour de notre fête, à mon père et à moi.

6. — MM. de Choiseul et de Saisseval arrivent à Acosta. Les paysans dansent tard sous les fenêtres de M. de Saisseval, qui s'en plaint.

7. — Nous allons à la Roche-Guyon.

8. — Séjour à la Roche-Guyon. Nous allons nous promener au haut de la montagne; on vient d'y construire un kiosque d'où on a la vue des vallées d'Epte et de la Seine. Le haut de la tour est arrangé; la vue en est superbe. La chambre noire dans une tourelle est fort curieuse. La salle de comédie, qui est dans les caves du château, est fort jolie.

17. — Nous partons d'Acosta pour Paris; nous allons en passant à Saint-Germain au Val, voir chez Mme de Poix la princesse de Hénin, tante de ma femme. Nous y apprenons que Mme de Broc, dame de la reine Hortense, en passant un torrent en Suisse sur une planche, est tombée et s'est tuée dans sa chute.

19. — Nous faisons des visites de noce. La conversation ne laisse pas que d'être intéressante; faites-en dix, ce sont toujours les mêmes questions, auxquelles on administre les mêmes réponses.

21. — Visites de noce, et entre autres au couvent des Anglaises, où les pensionnaires ont entouré leur ancienne camarade.

J'ai vu Mme de Jarnac, qui est enchantée de mon mariage.

24. — Les bruits ne sont pas à la paix aujourd'hui à Saint-Cloud; on prétend que M. de Narbonne est rappelé de son ambassade de Vienne.

26. — Nous allons à Reuil; nous nous arrêtons chez Mme de Damas, à Livry; elle nous guettait dans un pavillon qu'elle a sur la route; elle fait profession d'aimer beaucoup ma femme.

28. — Mme de Laval mande à mon père que M. de Narbonne lui écrit de Dresde que, par décret du 21 juin, je suis colonel-major au 1er régiment des gardes d'honneur. Je suis étourdi de cette nouvelle; je n'y crois guère.

1er juillet. — J'ai la confirmation de ma nomination de colonel-major (1). Les jours passent bien vite quand on est heureux, et la vie de la campagne est bien douce avec un intérieur comme le nôtre.

3. — Promenade sur le bord de l'eau jusqu'à la Ferté-sous-Jouarre. Suivant notre usage, nous jouons le soir au billard; nous lisons, nous causons; nous nous convenons, de sorte que notre temps se passe agréablement.

4. — C'est aujourd'hui la fête de Reuil. On danse ordinairement dans le parc, mais le temps est si vilain qu'on ne peut illuminer.

5. — On fait du feu, et l'on se chauffe avec plaisir; c'est inouï au mois de juillet. M. Boutroy, musicien de Meaux, vient donner des leçons de piano à Mme de Castellane et pour

(1) Parvenu en neuf ans de simple soldat au grade de colonel, j'étais un des trois plus jeunes de l'armée; une brillante carrière était ouverte devant moi; il ne fallait que vivre sous Napoléon pour arriver aux plus hauts emplois militaires. Trois choses m'ont fait un grand plaisir dans mon métier : les épaulettes de sous-lieutenant, la Légion d'honneur et le grade de colonel.

Le comte de Lobau était aide-major général de la garde; il écrivit à mon père, en l'assurant de nouveau de son intérêt pour moi, et lui témoignant sa joie de ce que les gardes d'honneur faisant partie de la garde, il se trouvait en relation avec mon corps. (*Note du maréchal.*)

cela fait ses cinq lieues à pied, chaque fois. Il reste la journée, cela coûte 10 francs; il a beaucoup de talent.

15. — Départ de Reuil pour Paris; c'est la première séparation d'avec ma femme. Elle m'a été bien pénible, quoique cela ne soit que pour deux jours.

16. — Je vais le matin à Versailles. Je vois le général Pully; je commande mes uniformes et je conviens avec lui de m'établir à Versailles dans huit jours; je retourne à Paris et de là à Reuil.

17. — Arrivée du peintre Hesse; c'est un bon garçon, assez original.

Il y a à Reuil un M. King, Anglais prisonnier, qui est venu nous voir; il ne me paraît pas fort sur le français.

18. — Arrivée de M. de Laporterie à onze heures du soir. C'est un homme d'une activité singulière, mais qu'il porte sur des niaiseries. Il a quarante-cinq ans, aime la chasse à la folie; il part à quatre heures du matin, revient à midi pour déjeuner, ayant tué un trie, un cul-blanc ou un oiseau de cette force; ensuite il va dresser ses chiens sur le bord de l'eau. Il est toujours très affairé : un appeau cassé qu'il faut raccommoder, son fusil à nettoyer; personne n'y touche que lui. Je l'ai vu faire trente-deux lieues pour une partie de chasse.

Il connaît tout le monde, est fort obligeant. Avez-vous un cheval à acheter? Il vous le choisira. Faut-il le dresser? Il le montera. Il fait cinquante visites par jour. Où courez-vous donc si vite? A peine peut-il vous répondre. Il faut qu'il aille rue de la Concorde, chez une duchesse de ses amies, voir passer le cortège qui ira à Notre-Dame; il courra vite ensuite à la cathédrale pour ne pas perdre la place qu'il a dans la nef; de là il doit aller chez une dévote au faubourg Saint-Germain, dîner au Marais, puis faire une partie de trictrac au faubourg Saint-Honoré. Il a le plus joli petit almanach du monde à donner à une femme de la chaussée d'Antin qu'il ne peut se dispenser de lui porter dans la soirée; il est obligé d'aller près de la Grève, chez le préfet de police, dont c'est le jour et dont la femme ne lui pardonnerait pas

d'y avoir manqué. Il est fort obligeant; tout le monde le reçoit avec plaisir. Il est très peu riche; on lui a fait avoir une place. Il n'a pu y tenir; il fallait être quatre heures assis, il en serait mort.

23. — Je passe à la Ferté la revue du troisième escadron de mon régiment qui y passe. Gardes et officiers ne savent rien; il est inouï qu'on fasse partir pour l'armée une troupe aussi peu instruite. Deux mois de Versailles les auraient plus formés qu'un an d'armée.

24. — Je vois encore le 3e escadron du régiment; il est bien mal paqueté. Le système de faire partir pour l'armée des gens, le lendemain de leur arrivée au dépôt, sous prétexte qu'ils se formeront en route, perd l'armée française, ainsi que le système des régiments provisoires, qui depuis cinq ans est à la mode. Chacun y apporte l'esprit de son corps et ne prend point d'amour-propre pour un régiment qui ne doit plus subsister après la campagne.

27. — Départ de Reuil pour Versailles. Je fais, à mon arrivée, connaissance avec plusieurs officiers. Je dîne chez le général Pully, colonel du régiment, qui est bien bon et fort aimable. Il est mon grand-père par ma femme.

28. — J'entre en fonction de colonel-major.

29. — Visite des différentes compagnies; le régiment est moins mal que je ne croyais.

30. — Il y a bien des choses à faire pour qu'on serve comme dans un vieux corps.

31. — Je passe la revue du 4e escadron qui part, quoique pas un homme ne sache mener son cheval.

1er août. — Je trouve Versailles un véritable désert. Le général Pully me reçoit à la tête du régiment.

2. — Nous formons maintenant la 14e compagnie. C'est une chose bien difficile à conduire qu'un régiment où il n'y a ni officiers, ni sous-officiers instruits. Je ne comprends pas qu'on nous refuse de nous donner des cadres, ou, au moins, des parties de cadres de la ligne. On aurait pu avoir un très bon régiment; les gardes d'honneur ont sûrement beaucoup plus d'intelligence et apprennent plus vite que les autres sol-

dats, mais ils n'ont point d'instructeurs, et on ne leur laisse pas le temps de s'instruire.

3. — Je visite les divers quartiers de la Reine, des gardes du corps et d'Artois, éloignés d'une demi-lieue les uns des autres.

4. — J'organise à Versailles la 20e compagnie du régiment, qui doit en être le dépôt.

7. — J'ai depuis quelque temps la fièvre tierce.

22. — Revue du régiment à pied (1). Mon père, ma belle-mère, Léontine de Chabot, ma femme, viennent dîner chez moi, à un festin où étaient MM. de Beauregard, de Noirville, de Blois, d'Exaerde, officiers du régiment. J'arrange si bien

(1) Le chirurgien m'avait promis la guérison de ma blessure en quatre semaines; mais elle était loin d'être cicatrisée : il m'eût été impossible de tenir mon sabre; je fus obligé de l'avoir, pendant cette campagne, dans ma main gauche, entortillant ma bride autour de mon bras droit. J'avais de plus la fièvre tierce.

J'avais vingt-cinq ans, mille deux cents chevaux sous mes ordres; certainement si on avait laissé à ces gardes d'honneur le temps de s'instruire, quoique amenés de force sous les drapeaux, ils auraient rendu d'immenses services. Le général Pully, commandant notre corps, avait soixante-six ans; il était bavard, homme d'esprit, trop doux. Comme je trouvai un beau *laisser-aller* dans ce régiment, il m'accorda confiance, me permit de remonter la machine; j'avais pour me seconder deux ou trois officiers de la ligne. Je ne comprendrai jamais que l'Empereur n'ait pas donné de bons cadres à ces régiments; la presque totalité des officiers avait été pêchée dans tous les coins, dans toutes les armes (il y en avait même sortant de la marine), ou bien des gens éloignés du service ayant oublié leur métier, ou des officiers qui, sortant des gardes d'honneur des villes, ne l'avaient jamais su. Plusieurs colonels-majors, mon camarade M. de Mathan, M. de Pange, etc., furent pris parmi les chambellans. Il n'y avait pas, non plus, de sous-officiers instruits; beaucoup plus tard, on en envoya de la ligne; on y envoya aussi des officiers en plus grand nombre, ils étaient enchantés de passer dans un corps qui avait la solde et les privilèges de la garde.

Je ne conçois pas encore l'immense faute qu'on fit de n'en pas placer au début un nombre suffisant, malgré mes vives réclamations. Rien n'était plus difficile à conduire que ces régiments. Cette époque de ma carrière est celle où j'ai eu le plus de mal; blessé avec la fièvre, suite de la campagne de Russie, mon zèle ne se ralentit pas. Un jour même, je me trouvai mal sous les armes. J'achevai mon accès de fièvre sur un lit de quartier. Il n'y eut sortes de séductions employées près de moi pour obtenir des exemptions, des sursis de départ. Je fus inébranlable. J'eus besoin de beaucoup de caractère, de fermeté, avec les rouages dont je disposais, pour mettre tant soit peu d'ordre dans ce régiment, où je fus estimé, mais franchement détesté : cela ne pouvait pas être autrement, avec des soldats qui avaient tous fourni des remplaçants, et auxquels faire panser leurs chevaux paraissait une cruauté.

l'heure du dîner qu'elles n'ont pas vu les eaux qui jouaient et pour lesquelles elles étaient venues à Versailles.

23. — On n'a jamais vu un sorcier de régiment pareil à celui où je me trouve, par l'ignorance des officiers. Il y a chaque jour des histoires à mourir de rire, si cela ne faisait pitié. Un capitaine belge ayant servi uniquement dans la garde nationale a fait mettre le sabre à la main à sa compagnie, pour en passer la revue dans les chambres; celui-là est fou. Un adjudant-major, Populus, a servi dans les dragons : ce grand braillard, vantard, a la croix; ce serait un triste officier dans un autre corps, il est grossier avec les gardes, ce qui le rend impropre à celui-ci.

24. — L'idée de donner pour officiers à des gens ne sachant rien d'autres gens n'ayant pas la moindre idée du métier est cocasse; on n'apprend pas le métier de militaire en caracolant dans la garde d'honneur d'un département. Si on nous avait accordé un officier et un sous-officier de la ligne par compagnie, je pourrais faire de bonne besogne; nos régiments deviendraient bientôt les plus beaux de France. En attendant, je me donne au diable (1).

26. — Départ du 5e escadron; il n'est pas trop mal paquete, grâce à l'adjudant-major Sémin, qui sort du 13e chasseurs, et qui s'y est donné beaucoup de mal.

27. — Je forme la 16e compagnie.

9 septembre. — Je m'occupe de l'instruction du régiment; cela commence à aller. J'ai amené les sous-officiers au point que, la veille de l'examen que je fais de la théorie, plusieurs passent la nuit au corps de garde de la caserne pour y étu-

(1) Je sollicitai et j'obtins au moins du ministre de la guerre l'autorisation de garder au dépôt quelques gardes d'un détachement pour être sous-officiers dans le détachement qui devait partir un mois après. Avant, on était forcé de choisir les sous-officiers à tort et à travers, parmi ceux nommés par les préfets. Des détachements arrivant de Rome, d'Amsterdam, du Piémont, du centre de la France étaient formés en quarante-huit heures en compagnie et escadrons, et dirigés sur Mayence. Cent chevaux étaient conduits quelquefois par un officier étranger à la cavalerie, avec des sous-officiers auxquels on disait : « Toi, tu es maréchal des logis chef; toi, maréchal des logis; toi, brigadier. » Ces braves gens n'avaient pas la moindre idée des devoirs de ces grades. (*Note du maréchal.*)

dier, parce que, conformément au règlement, il est défendu d'avoir de la lumière ailleurs. J'ai, pour chaque grade, fixé un degré d'instruction, le *sine quâ non* de l'avancement.

15. — Gabriel de Bérenger, officier d'ordonnance, a été blessé à mort par un boulet de canon, à la bataille de Dresde. Très brave garçon, de peu d'esprit, il avait fait la campagne de Russie avec distinction auprès du roi de Naples. Il laisse un enfant; sa femme, née Boisgelin, près d'accoucher, est inconsolable. Gabriel de Bérenger avait été pris dans la levée des sous-lieutenants qu'a faite l'Empereur.

Je reçois l'ordre de faire partir le 6ᵉ escadron, et tout ce qui est disponible; on veut établir une seconde ligne entre Francfort et Hanau. Les escadrons du numéro 6 au numéro 10 forment les douze cents chevaux sous mes ordres. J'espérais avoir deux mois pour me former un bon régiment. Ma troupe eût été excellente; au lieu de cela, partie trop tôt, elle se fondra.

16. — Baptême *in fiocchi,* à Neuilly, de Louis de Gontaut, fils de M. Charles de Gontaut et d'Adélaïde de Rohan-Chabot, ma cousine. J'étais invité à la fête, mais mes occupations de Versailles m'ont privé d'y aller. M. Charles de Gontaut père, comme jadis pour Henri IV, aussitôt après la naissance de l'enfant, lui a fait avaler une gousse d'ail et un peu de vin. Mme la princesse de Montmorency, qui a quatre-vingts et quelques années, bisaïeule de l'enfant, était marraine. Elle habite Saint-Germain, ne veut point venir à Paris depuis la Révolution, et c'est pour cela que le baptême s'est fait à Neuilly.

20. — Je fais la théorie aux sous-officiers, qui commencent à bien aller. Je fais manœuvrer un escadron du régiment qui commence à avoir quelque instruction.

5 octobre. — Je suis prévenu que je vais recevoir l'ordre de partir en poste pour Francfort.

6. — Le général Pully me mande que mon ordre ne sera pas aussi prompt, que j'aurai quelques jours de répit; je vais à Acosta.

9. — Le général de division Grouchy vient dîner chez

nous, à Paris; c'est ou plutôt c'était le seul officier général de cavalerie distingué que nous ayons maintenant; il n'est point employé.

12. — Je vais à Versailles prendre congé du général Pully et faire mes préparatifs de départ. Nous partons demain pour Reuil.

16. — Singulière visite de Beauvau à onze heures du soir; ils sont venus jour et nuit de Nancy. M. de Beauvau est sur le siège, où il ne peut dormir; je ne le plains pas, puisqu'il le veut, mais je plains sa femme et ses deux filles. Charles de Beauvau, quoiqu'il soit boiteux de la blessure qu'il a reçue à la campagne de 1812, est aide de camp du ministre de la guerre. Son frère cadet, Edmond de Beauvau, sous-lieutenant au 6e hussards, a été fait prisonnier, et renvoyé sur parole par le prince Bernadotte; il leur a écrit de Hambourg qu'il revient.

Dans la société de Mme de Beauvau et dans celle de Mme de Gramont, avant la Révolution, on établissait le mérite de chacun souvent fort à tort; mais une fois la réputation établie, elle restait. Mme de Gramont s'étant brouillée avec M. de Lauzun qui avait beaucoup d'esprit, donnait juste dans les mêmes termes les mêmes éloges qu'elle prodiguait auparavant à M. de Lauzun, à M. de Liancourt, nouvellement pris par elle en affection. M. de Créqui rencontre Lauzun et lui dit : « Tu sais bien, mon cher Lauzun, que Mme de Gramont a donné ton esprit à Liancourt; mais comme il ne s'en sert pas, je lui dirai qu'il te le rende. »

17. — Arrivée à Reuil de M. de Maulde, maréchal des logis au régiment. C'est un homme de qualité des Flandres; il a trente ans, et il a été désigné pour la garde d'honneur. C'est un très honnête garçon que je suis bien aise d'obliger.

18. — Arrivée du 7e escadron à la Ferté; je suis content du paquetage, et très satisfait du sous-adjudant-major Pigault-Lebrun. Nous donnons à dîner aux officiers, à plusieurs sous-officiers et à un garde. Toujours point de nouvelles de l'armée; cela est fort extraordinaire.

24. — Je reçois l'ordre du ministre de la guerre de ne me mettre en route que dans un mois.

29. — Une lettre de mon oncle de Francfort nous donne des nouvelles bien tristes de l'armée. L'empereur est à Gotha.

31. — Bulletin affreux daté d'Erfurt. Le général Lauriston et le prince Poniatowski sont tués. Les Bavarois et les Saxons nous ont abandonnés. L'Empereur se retire sur le Rhin; une partie de l'armée a été faite prisonnière.

1er novembre. — M. de Saint-Aignan, ministre de France à Gotha, a été pris dans cette ville. Le maréchal Ney, prince de la Moskowa, blessé à l'épaule et mécontent, est passé hier à la Ferté, revenant à Paris.

3. — Le général Lauriston n'est point tué, mais prisonnier. Les généraux de division Vial et Rochambeau ont été tués; ce dernier était un homme dur, qui était exécré à Saint-Domingue, où il était capitaine général. On le regrettera peu.

5. — On met dans les journaux la défaite des Bavarois à Hanau; ils voulaient couper la retraite à l'Empereur. Les gardes d'honneur se sont bien conduits.

9. — Le général Pully a reçu l'ordre de partir pour Worms, où se rassemble le régiment. L'Empereur passe à la Ferté à onze heures, se rendant à Paris avec le grand écuyer.

13. — Vu l'urgence, l'Empereur augmente l'impôt sur le sel de dix centimes par livre, les impositions d'un tiers en sus, payables en novembre, décembre et janvier. Sa Majesté prend le dixième des octrois des villes et double la contribution personnelle.

Le duc de Tarente est à Cologne, le duc de Raguse à Mayence, le duc de Bellune à Strasbourg, le maréchal Saint-Cyr est bloqué à Dresde, avec son corps et celui du comte de Lobau.

18. — Le *Moniteur* annonce une levée de trois cent mille hommes. Le comte Regnault de Saint-Jean d'Angély lit à cette occasion au Sénat un éloquent et plat discours.

24. — Le 17 novembre, le général comte de Narbonne est mort à Torgau, des suites d'une chute de cheval. L'Empereur, dans un moment d'humeur, de l'impossibilité où il avait été à Vienne d'empêcher les Autrichiens de se déclarer contre lui,

l'avait nommé gouverneur de cette place. Au milieu de l'épidémie y régnant, M. de Narbonne prodiguait ses soins aux officiers, aux soldats; il était devenu leur idole. Sa chute a été causée par une attaque de la maladie gagnée dans les hôpitaux. Il était né en 1756. Cette nouvelle me cause un profond chagrin. Je conserverai toujours le souvenir de ses bontés; j'ai été son aide de camp pendant la dernière campagne, et il a été parfait pour moi.

24. — L'Empereur affecte de la gaieté; causant avec M. de Rémusat, chargé des spectacles, il lui a dit : « Nous avons fait de grandes pertes cette année. — Oui, Sire, a répondu ce chambellan, mais le génie de Votre Majesté les réparera. — Il est bien question de cela! reprit l'Empereur. C'est de la perte de Mme Barilli (célèbre chanteuse de l'Opera-Buffa) que je vous parle. »

30. — Le *Moniteur* contient un tableau des réquisitions à fournir par les départements et des sommes mises à la disposition des préfets pour les solder. On taxera les denrées; la main-d'œuvre étant chère, si on ne les paye pas leur valeur, les fermiers ne pourront s'en tirer; ils seront dans l'impossibilité d'acquitter leurs contributions.

1er décembre. — Il tombe de la neige pour la première fois de l'année.

5. — Je reçois l'ordre de partir pour Worms. Au lieu d'emmener mon 8e escadron, j'ai la contrariété de le voir partir pour Bruxelles, avec les disponibles de la garde à Paris. On a un pressant besoin de troupes sur ce point.

6. — Je trouve sur ma route des détachements qui rejoignent l'armée, des convois de malades et de blessés qui en reviennent, la gendarmerie d'élite qui retourne en entier à Paris.

7. — Je vois à Metz le maréchal duc de Valmy, le général de division Brayer, ancienne connaissance d'Espagne.

8. — Au delà de Metz, la route est couverte de charrettes évacuant des soldats malades. Un grand nombre d'habitants sont attaqués du typhus; il y en a cinq cents à Saint-Avold, et il en est mort neuf ce matin.

9. — Je trouve à Turckeim le général Lhéritier avec les dragons d'Espagne, composés d'anciens soldats.

11. — Je rejoins mon régiment à Durmstein. Le colonel-major Mathan m'attendait avec impatience pour partir. Il a été autrefois sous-lieutenant aux gardes françaises, n'entend pas grand'chose au métier; mais il était chambellan, cela fait dire que cet habit rouge est un baptême qui rend propre à tout. M. de Mathan est fier de sa campagne; il a laissé deux cent quatre-vingts hommes en arrière, sans en perdre un par le feu de l'ennemi.

12. — Le général Pully se trouve à Worms; j'y arrive à trois heures et demie; j'ai grand plaisir à embrasser ce bon M. de Pully. Le général de division Lagrange, le mari de Mlle de Talhouet, a son quartier général dans cette ville; cet officier général est du petit nombre de ceux qui portent encore la queue; il n'a rien de distingué. Il commande le 6e corps, en l'absence du duc de Raguse; nous en faisons partie. Notre armée comptait soixante-deux bataillons; en un mois, de neuf mille six cents hommes elle a été réduite par les maladies à cinq mille cent soixante.

Mon régiment est cantonné dans plusieurs villages. Je m'amuse, de Worms, à lorgner les Cosaques sur l'autre rive du Rhin.

13. — Les Russes ont tenté un passage pendant la nuit, entre Mayence et Worms.

Mon cuisinier, poltron, s'écrie à chaque traversée d'un village : « Mon Dieu, les cimetières sont comme labourés! » Il périt ici encore bien du monde; habitants et soldats, rien ne résiste à l'épidémie.

14. — Je vais à Worms voir le général Pully. Mon oncle vient chez moi; il est chef d'escadron au 2e des gardes d'honneur. Presque tous les Hollandais et les gardes du département de la Lippe (Munster) sont passés à l'ennemi. Nous avons reçu ordre d'arrêter les gardes d'honneur hollandais, de les faire conduire à Landau, sous escorte, comme otages de la révolte de la Hollande; nous n'en avons heureusement plus dans notre régiment.

14. — Je remarque que l'ennemi double ses postes sur les bords du Rhin, voulant masquer quelque mouvement.

On nous demande quatre cent cinquante gardes d'honneur pour différents régiments de la garde impériale. Leur mécontentement est grand; il m'a fallu désigner deux cent cinquante gardes dans les escadrons de guerre, le plus clair de ce que nous avions.

16. — Le général Pully m'envoie au petit dépôt de Deux-Ponts, pour compléter le détachement à fournir; le dépôt, commandé par le chef d'escadron Labardé, est dans le plus mauvais état.

17. — Je désigne cent quatre-vingts hommes pour la garde; je laisse à ce dépôt cent soixante-huit hommes ni vêtus, ni armés, sans aucune instruction, les officiers ne sachant rien; cela fait pitié. La compagnie d'un capitaine Duval n'a pas pris d'avoine, sous prétexte qu'elle n'avait pas de sacs. Je fais voler trois chevaux dans l'écurie par l'adjudant-major Pigault-Lebrun; on ne le voit pas. J'ai beaucoup de peine à obtenir qu'on s'aperçoive qu'il y a des chevaux en moins. Le seul capitaine Pison, de tous les officiers, peut m'expliquer la formation d'un escadron en bataille. Le chef d'escadron Labardé, vieil officier de dragons, peut à peine marcher. Le colonel Mathan a imaginé d'envoyer en congé la plupart des sous-officiers de son pays et bon nombre de gardes; chaque soldat ayant plus de quatre chevaux à soigner, ne les panse pas du tout. C'est un superbe désordre. Je fais suffisamment de mauvais sang.

19. — Il y a à Deux-Ponts la carcasse d'un vieux château du duc, sans toits. Le parc est beau; il y a des écuries pour cinq cents chevaux. Un haras est établi dans cette ville. Je suis logé chez un médecin fort peu gracieux; mon adjudant-major, pour se venger de sa mauvaise réception, s'amuse à tirer à plusieurs reprises, la nuit, sa sonnette, et le docteur la casse de rage.

24. — La défection des Hollandais, les hommes pris pour la garde, les pertes, ont réduit le nombre de nos soldats; il n'est plus en harmonie avec celui des officiers. Je suis envoyé à Versailles pour en former de nouveaux.

28. — Les Russes et les Autrichiens ont violé la neutralité de la Suisse. M. de Senft de Pilsach, ministre de Saxe, affectant autrefois un dévouement absolu à l'Empereur, a été chargé de signifier cette résolution aux nobles cantons; cent soixante mille hommes s'avancent de ce côté.

Les dragons du 5e corps, commandés par le général Milhaud, les seuls bons cavaliers nous restant, ont eu l'avantage dans un engagement près de Colmar, contre les Autrichiens. Ces dragons venant d'Espagne ont presque tous des chevrons, chose rare maintenant; perdre ces hommes-là serait très fâcheux. Ces régiments n'ont pas plus de deux cents chevaux; le corps entier est de quatre mille chevaux. On retire aux dragons, à l'artillerie, leurs fusils; on en manquait pour l'infanterie.

L'Empereur envoie dans toutes les divisions militaires des commissaires extraordinaires, pris parmi les sénateurs et les conseillers d'État, afin d'accélérer la levée, l'armement, l'équipement des troupes, avec pouvoirs de traduire devant les commissions militaires les perturbateurs du repos public. L'Empereur ne s'était pas arrogé ce droit jusque-là.

1814

1er janvier. — L'Empereur a ajourné le Corps législatif, par décret du 31 décembre. Je trouve à mon arrivée les Parisiens bien effrayés des Cosaques, tellement qu'ils ne pensent pas beaucoup au Corps législatif, dont le renvoi fera un terrible effet dans les provinces.

Il paraît que le roi de Naples nous a tourné casaque, et qu'il a pris possession des États romains au nom du Pape.

3. — Le général Drouot, aide de camp de l'Empereur et aide-major de la garde impériale, a longuement causé avec moi du régiment; je ne sais trop ce qu'on va faire des gardes d'honneur, quelle sera notre organisation.

4. — L'Empereur a dit, dimanche, que les législateurs lui avaient fait plus de mal que la perte de deux batailles dans

les plaines de la Champagne, que Lainé était coupable du crime de lèse-majesté au premier chef, qu'il avait une correspondance avec les Anglais qui passait par l'avocat de Serre. Il n'est point arrêté jusqu'à présent.

5. — On fait de très fortes réquisitions de chevaux dans tous les départements. Le duc de Vicence est passé ce matin à la Ferté, incognito, se rendant à Francfort, à ce qu'on présume. On lève à force des gardes nationaux; on manque de fusils et d'habits pour les conscrits.

6. — L'ennemi a occupé Vesoul.

Lord Wellington a son quartier général à Hasparren, soixante mille Espagnols l'ont renforcé; il n'avait pas voulu jusqu'ici les laisser entrer en France.

10. — On apprend que Belfort et Huningue sont assiégés en règle. Le froid est très vif; la neige, la gelée sont de terribles auxiliaires à la fièvre nerveuse, qui enlève une masse de soldats. Le bivouac est rude pour nos troupes, surtout pour les gardes nationaux mal vêtus.

12. — L'officier autrichien chargé de remettre le ministre de France en Suisse, M. Auguste de Talleyrand, à nos avant-postes, est venu avec lui jusqu'à Remiremont, près Plombières, sans trouver un seul soldat. Là, il a dit à cet ambassadeur : « Monsieur, je ne sais pas où est votre armée. Comme je n'ai pas le temps d'aller la chercher jusqu'à Paris, nous allons nous rendre chez le sous-préfet; il me donnera un reçu de votre personne. »

Nos troupes sont en retraite sur tous les points. Le duc de Raguse s'est établi sur la Sarre; le duc de Bellune a son quartier général à Baccarat, de ce côté-ci des Vosges. Besançon est assiégé. Le duc de Castiglione est parti pour commander à Lyon. Les régiments de gardes d'honneur sont réduits à mille hommes. On prend pour la garde tous les cavaliers au dépôt, ayant plus de cinq pieds un pouce.

15. — Le général Pully me mande que nous ne faisons plus partie de la garde. Y ayant été placé avec cet avantage et tiré de la ligne, j'ai écrit au général Drouot pour être envoyé avec mon grade dans un régiment de cavalerie de

vieille garde. Il m'a répondu de rester, quant à présent, à mon régiment, où je rendais d'utiles services.

On n'a aucune nouvelle du duc de Vicence, porteur d'une simple lettre de l'Impératrice pour son père, l'empereur d'Autriche.

16. — La levée des gardes nationaux désespère les départements; le départ d'un seul homme marié, faute d'autres, fait plus d'effet que celui de vingt conscrits, par la désolation des femmes.

Le dépôt des prisonniers anglais a été transféré de Verdun à Blois. L'ennemi était venu à Étain, à quatre lieues de Verdun. Les prisonniers ont eu vingt-quatre heures pour déménager.

Sermon dans le *Journal de l'Empire;* il prêche les avantages de la guerre de partisans. Invitation du préfet de la Seine aux militaires en retraite de la garde impériale, de rejoindre leurs anciens corps. Le maréchal Serrurier, gouverneur des Invalides, en offre six cents guéris de leurs blessures.

17. — Le général Grouchy, remis en activité, commande toute la cavalerie de l'armée; il occupe les débouchés des Vosges.

Mes chevaux et mes gens sont arrivés; ils sont venus en huit jours de Sarrebruck, où ils ont laissé les escadrons de guerre qui sont venus dans cette ville, de Kreutsnach, à travers les montagnes. L'empereur Alexandre a passé la Sarre; il paraît que c'est cette armée qui marche et que les Autrichiens ne bougent pas. Les habitants du département du Mont-Tonnerre sont très irrités contre les Bavarois, qui commettent toutes sortes d'horreurs. On assure que le maréchal Macdonald, duc de Tarente, a été battu à Crevelt par le prince royal de Suède; il paraît certain qu'un grand nombre d'émigrés des départements de la Meurthe, de la Moselle, de la Meuse, de la Marne, ont été se joindre à Bernadotte.

18. — M. Imbert de Flégny, notre voisin de Reuil, préfet des Vosges, a été fait prisonnier le 11. Son secrétaire général a été blessé à côté de lui dans sa voiture. L'ennemi s'est établi à Épinal.

19. — Articles désespérants dans les journaux, dans lesquels on annonce qu'il n'y a espoir de paix que quand l'ennemi sera chassé du territoire.

20. — Le prince de Neufchâtel est passé cette nuit à la Ferté (1). On attend l'Empereur ce soir ou demain matin. Les chevaux de tournée sont à la poste depuis ce matin.

21. — Nous revenons de Reuil à Paris, nous rencontrons sur la route plusieurs bataillons et quelques détachements de cavalerie de la garde; il y a à Meaux cinq cents chevaux sous les ordres du général Delort.

Le *Moniteur* annonce que le duc de Vicence attend à Châtillon-sur-Seine ses passeports. Le duc de Raguse a son quartier général en avant de Verdun, le duc de Bellune à Void, le duc de Tarente à Namur. Le duc de Trévise a abandonné Langres, il est à Chaumont.

22. — L'Empereur décrète la formation de douze nouveaux régiments d'infanterie de jeune garde, composés d'ouvriers sans ouvrage, de volontaires; de ces derniers, on n'en trouve guère.

23. — Le Pape part de Fontainebleau pour retourner dans ses États; il ne veut signer aucun traité, disant : « Je n'ai d'écritoire qu'à Rome. »

24. — L'Empereur reçoit les officiers de la garde nationale de Paris, leur annonce qu'il laisse à leur garde l'Impératrice et le roi de Rome, que des conditions humiliantes lui ont été proposées et qu'il les a refusées. On a beaucoup crié : Vive l'Empereur! Vive le roi de Rome! Le général Hullin, l'adjudant commandant Laborde, M. Regnault de Saint-Jean d'Angély, les chambellans Turenne, Janson et d'autres pleuraient. Mme de Marmier, accompagnant l'Impératrice, s'est trouvée mal. Le soir, la maison de l'Empereur a prêté serment à l'Impératrice, de nouveau régente.

Les Danois, après avoir conclu un armistice avec les Suédois, ont abandonné l'armée du prince d'Eckmühl; par cette défection, il reste à Hambourg deux divisions seulement.

(1) La Ferté-sous-Jouarre.

On apprend l'occupation de Troyes par l'ennemi, qui était à Dijon depuis le 19.

25. — L'Empereur, après avoir passé aux Tuileries la revue de différentes troupes, part pour son quartier général de Vitry-le-Français. Le roi Joachim a pris possession de la Toscane, au nom de l'empereur d'Autriche. Il a écrit à Napoléon qu'il avait la renonciation de Ferdinand au trône de Naples; il renvoie en France sa belle-sœur, la grande-duchesse Élisa.

27. — Le quartier général du duc de Bellune est à Ligny, celui du prince de la Moskowa à Bar-sur-Ornain.

28. — On apprend que le duc de Vicence a été reçu très poliment au quartier général des alliés par M. de Metternich, mais que ce ministre lui a exposé que, lord Castlereagh n'étant pas arrivé, il ne pouvait traiter avec lui. Il l'a prié, en conséquence, de retourner aux avant-postes français, où il doit le faire avertir de l'arrivée de l'ambassadeur anglais. L'empereur d'Autriche est à Vesoul, celui de Russie à Langres.

29. — On apprend que l'Empereur a chassé l'ennemi de Saint-Dizier, en lui faisant quelques prisonniers.

30. — Versailles est le dépôt central de la cavalerie; il y a des chevaux de remonte, un mouvement de troupes continuel. Le dépôt de mon régiment est bien nu, les cadres des 1res compagnies sont vides. Il est arrivé, depuis peu de jours, vingt-neuf dépôts dans la division. Les soldats sont nourris chez les habitants; on en met dans les plus petites villes.

L'Empereur a battu hier l'ennemi à Brienne, s'est emparé de la ville et du château, après une affaire d'arrière-garde assez vive. Le général Baste a été tué; il était contre-amiral et servait dans les marins de la garde.

3 février. — Fernand de Chabot arrive de Torgau; cette place a capitulé le 10 janvier, Wittemberg le 12. Il entrait à Brienne au moment où l'armée française l'attaquait. L'officier, sa sauvegarde, l'a abandonné pendant l'affaire. Il pouvait être tué par les Russes; il a été pillé dans une maison où il s'était réfugié. C'est être chanceux pour un homme qui revient prisonnier sur parole.

4. — Les premières colonnes des dix mille hommes d'infanterie, venant en poste de Bayonne sur des charrettes, arrivent à Versailles.

5. — La consternation est très grande à Paris, que l'on continue à fortifier. Des partis se sont montrés à Sézanne, d'autres près de Fontainebleau.

M. Regnard, fils du maire de la Ferté, ancien marchand de bois, a logé l'Empereur; il a été créé baron de Lagny par Sa Majesté (1).

16. — L'Empereur a son quartier général à Troyes.

Les princes de la maison de Bourbon sont partis le 24 janvier d'Angleterre pour le continent.

On avait élevé à Coblentz un monument avec cette inscription :

« A L'EMPEREUR NAPOLÉON LE GRAND,
POUR LA CAMPAGNE DE MDCCCXII. »

Le général Saint-Priest y a fait ajouter :

« VU ET APPROUVÉ PAR LE GÉNÉRAL RUSSE SAINT-PRIEST,
EN MDCCCXIII. »

7. — Le général Gency arrive à Paris, blessé au combat de Châlons, où le duc de Tarente a repoussé le général York.

La première division d'infanterie venant d'Espagne a rejoint l'Empereur.

9. — On s'attend au départ très prochain de l'Impératrice. Quelques personnes conservent des espérances de paix, d'après un article du journal qui annonce que les négociations se poursuivent à Châtillon et que les plénipotentiaires sont très polis. Plusieurs femmes de ministres partent pour la Touraine; il y a une grande émigration de la capitale. Les nombreux fuyards ont beaucoup de peine à se procurer des chevaux de poste.

Les Cosaques entrent à la Ferté-sous-Jouarre. Le duc de Tarente se retire à Meaux.

(1) C'est le dernier baron impérial. (*Note du maréchal.*)

10. — A Paris, le change d'un billet de banque de 1,000 fr. coûte 50 francs; pour de l'or, on n'en trouve à aucun prix.

11. — L'Empereur bat le général Blücher, près de Montmirail, le poursuit vers la Ferté, envoie des troupes sur Châlons pour chasser son arrière-garde, dont il l'a séparé. Le général York, sur la nouvelle des succès de l'Empereur, repasse le pont de la Ferté; le duc de Tarente se reporte en avant. Nous avons fait dix mille prisonniers, pris quatre-vingt-quinze pièces de canon.

L'hetman des Cosaques Platow est à Nemours.

L'Empereur avait laissé dans la position de Nogent les maréchaux Ney et Oudinot avec trente mille hommes. On croyait au prince de Schvartzenberg l'intention de les attaquer; il n'en a rien fait; il a passé la Seine.

12. L'Empereur culbute le général York et entre à Château-Thierry. Avec les débris de son corps coupé à Châlons, le général York se retire vers Soissons. Sa Majesté repart de suite avec une partie de l'armée, voulant passer la Seine à Melun ou à Choisy, pour joindre le prince de Schartzenberg. On dit que le prince de Ponte-Corvo est en marche sur Soissons. Le général Bourmont a été obligé d'évacuer Nogent; il a été blessé.

13. — Le général Oudinot s'est battu toute la journée.

14. — Le général Oudinot est à Nangis.

15. — Le général Sébastiani a pris le commandement du corps du duc de Tarente, blessé d'une chute de cheval; les alliés occupent Soissons, Saint-Quentin, Gap. Les Anglais ont une flotte en vue de Toulon.

16. — Le grand quartier général administratif est à Charenton.

Par décret du 7 janvier, l'Empereur a réduit les appointements des militaires d'un cinquième; à Versailles, ceux des officiers et la solde de la troupe de la première quinzaine de février n'ont point été payés, faute de fonds chez le payeur.

18. — L'Empereur bat l'ennemi à Montereau avec les corps du duc de Bellune, Gérard, sa garde et les gardes nationaux aux ordres du général Pajol; il prend trois mille Bavarois ou

Wurtembergeois du corps du général de Wrède. Le colonel Tiburce Sébastiani, du 29e léger, a été blessé d'une balle au genou; le duc de Reggio s'est porté sur Provins. Cinq cents Cosaques ont attaqué Orléans.

Le prince des Asturies Ferdinand est parti, sans conditions, de Valençay pour la Catalogne. Le quartier général du maréchal Suchet était à Girone, le 2 février.

20. — Le duc de Raguse est à la Ferté-sous-Jouarre, avec six mille hommes, observant les routes de Château-Thierry et de Montmirail.

L'empereur de Russie, le roi de Prusse, l'empereur d'Autriche ont passé plusieurs jours à Pont-sur-Seine.

Le quartier général de l'Empereur est à Nogent-sur-Seine. Le maréchal duc de Reggio est à Romilly.

21. — Il y a eu un combat, le 14, du côté de Bayonne. Les Anglais menacent le Béarn.

22. — L'Empereur s'est porté de Nogent sur la route de Troyes.

23. — Bulletin assez triste dans lequel Sa Majesté annonce que les puissances font faire à nos courriers des détours qui entravent les négociations.

24. — L'Empereur entre à Troyes; il destitue M. Caffarelli, préfet de l'Aube, pour avoir évacué le territoire de son département avant son occupation par l'ennemi, et pour n'y être pas venu assez vite après sa rentrée.

26. — Je vais à Paris, prendre les ordres du ministre de la guerre, sollicitant avec instance de rejoindre l'armée avec les hommes disponibles au dépôt. Il nous reste en tout cent vingt gardes aux escadrons de guerre. L'Empereur leur a accordé quatorze croix. Le ministre de la guerre me traite fort bien, me remercie de ma démarche et me promet des ordres.

28. — Les alliés occupent de nouveau la Ferté-sous-Jouarre, après un combat assez vif.

Un émigré, M. Gouault, a été condamné à mort et exécuté à Troyes pour avoir porté la croix de Saint-Louis, il avait pactisé avec l'ennemi; l'Empereur avait accordé sa grâce,

mais elle est arrivée trop tard. Décret impérial portant peine de mort contre les Français au service des puissances alliées, qui sont en France, avec leurs troupes, et contre ceux qui, en présence des troupes ennemies, porteraient des décorations de l'ancienne dynastie.

1er mars. — Le maréchal Ney, arrivé à Sézanne, venant de Troyes, en est reparti à minuit. L'Empereur s'est porté à Jouarre; à son approche, les troupes ennemies occupant la Ferté ont repassé la Marne.

3. — Les espérances de paix sont tout à fait tombées; Soissons a capitulé. L'Empereur est parti, à deux heures du matin, avec quarante mille hommes, de la Ferté-sous-Jouarre, où il avait été retenu par le pont rompu; il a couché à Oulchy-le-Château.

Les Anglais ont passé l'Adour au Boucaut, à la suite d'un combat très vif, le 24 février.

4. — On met pour toute chose dans les journaux : « L'armée est en grandes manœuvres. L'Empereur se porte bien; il a son quartier général à Fismes. »

Le prince royal de Suède est arrivé à Laon avec son corps d'armée.

5. — Décret impérial du 5 mars, de Fismes, portant la mise à mort d'un prisonnier, un paysan ayant été tué par l'ennemi. Autre décret déclarant traître tout maire ou habitant d'une ville qui dissuadera de se défendre.

Bulletin du quartier général de Berry-au-Bac, dans lequel l'Empereur dit : « Si le commandant de Soissons n'avait pas livré cette ville, l'armée d'York était prise. »

Le duc de Bellune a été battu à Sézanne, le duc de Reggio à Bar-sur-Aube, par les Autrichiens.

6. — Il y a eu, à Paris, un conseil privé pour discuter des conditions de la paix. L'Empereur avait les préliminaires signés dans sa poche le matin du combat de Nangis; il n'a pas voulu les ratifier après le succès. On donnait sept places fortes en otage.

Les Anglais occupent Orthez et Oloron. Lord Wellington a adressé une proclamation aux Béarnais dans laquelle il leur

annonce l'intention de ménager le Béarn, patrie du prince royal de Suède, qui a ménagé le Hanovre appartenant au roi son maître. Le duc d'Angoulême est à l'armée anglaise, sous le nom de comte de Saint-Paer; il n'y est pas traité comme prince français. Le comte d'Artois est à Bâle, le duc de Berry à Jersey, Louis XVIII et sa nièce à Bath.

7. — La neige et la gelée font beaucoup souffrir nos soldats mal vêtus.

8. — M. de Flahaut revient des conférences de Lusigny au quartier général; il n'a abouti à rien.

L'Empereur a remporté un avantage à Craonne, près de Laon; le général Grouchy a été atteint d'un biscaïen au genou; le général Sparre a eu la jambe fracassée. Les alliés occupent Sens, Nemours, Nogent, Montereau.

Une partie de l'armée de l'Empereur a été battue à Corbény.

11. — Sa Majesté a son quartier général à Soissons.

L'ordre a été envoyé à Savonne de remettre le Pape aux avant-postes autrichiens.

13. — L'Empereur bat le corps du général russe Saint-Priest, lui fait cinq mille prisonniers. Mâcon est de nouveau occupé par l'ennemi.

14-15. — Proclamation du maréchal Soult, sous la rubrique de Tarbes, du 10 mars, datée du 8, d'un quartier général sans nom de lieu, pour engager les gens du Midi à se défendre, à ne pas se laisser tromper par les Anglais, qui veulent les exciter à la guerre civile en les détachant de l'Empereur.

16. — Le duc d'Angoulême entre à Bordeaux. Il y a été reçu aux acclamations du peuple. Le maire a troqué sa croix de la Légion d'honneur contre la croix de Saint-Louis.

17. — Les Autrichiens passent la Seine à Pont, pendant la marche de l'Empereur sur Reims.

18. — L'Empereur est à la Fère-Champenoise.

Une lettre de Toulon du 9 porte que le maréchal Masséna est bien décidé à défendre cette place; le roi de Naples est en marche sur Gênes.

20. — L'Empereur est à Arcis-sur-Aube.

22. — Le congrès de Châtillon-sur-Seine est rompu; le duc

de Vicence retourne au quartier de l'Empereur. Nous avons été battus dans un combat à Arcis-sur-Aube. L'Empereur a eu un cheval blessé, s'est porté sur Vitry et Sommepuis. Le maréchal Oudinot et le général Corbineau ont été blessés.

25. — Les alliés occupent Château-Thierry, la Ferté-Milon et Soissons.

26. — Nos avant-postes, repoussés de Mormant, se sont repliés sur Meaux, puis sur Clayes.

27. — L'Impératrice a reçu deux lettres de l'Empereur ouvertes par le général Blücher.

Le *Moniteur* annonce que Sa Majesté a son quartier général près de Chaumont, ses avant-postes à Langres.

Le 5 pour 100 est à 46 fr. 80.

28. — Le *Moniteur* proclame une victoire de l'Empereur à Saint-Dizier. Les alliés s'emparent de Bondy, font dans la journée quinze mille prisonniers; les soldats ne veulent plus se battre.

29. — L'Impératrice part dans la nuit pour Blois. L'ennemi s'empare de Saint-Denis.

20. — Les troupes françaises forcées dans leurs positions évacuent Paris; il est occupé par les alliés.

Notre dépôt reçoit l'ordre d'opérer sa retraite vers Tours.

31. — Cette retraite est une débâcle; l'aspect des malheureux qui fuient fait vraiment pitié; puis il y a un embarras de troupes, de dépôts, dont on ne peut se faire une idée. Les auberges sont pleines de familles qui se sauvent. Je trouve un mari cherchant sa femme. Il m'explique qu'elles fuyaient cinq ensemble; il y en avait trois vêtues de noir. Sur ce renseignement, il veut que je lui découvre sa chère moitié.

5 avril. — A Tours, le régiment reçoit l'ordre de revenir à Versailles.

9. — Je pars de Vendôme, précédant mon corps, pour porter son adhésion au gouvernement provisoire, composé du prince de Bénévent, du comte de Jaucourt, de l'abbé de Montesquiou, du duc de Dalberg, du général Beurnonville. Dupont de Nemours est secrétaire général.

La vue des étrangers dans la capitale me fait mal. On m'a

dit, chez le prince de Talleyrand, souverain par intérim, qu'il fallait quitter ma cocarde tricolore. Je n'en connais pas d'autre, cela m'a irrité. On m'a observé que les maréchaux en avaient des blanches; je me suis soumis en rechignant, mais vingt-quatre heures après, elle n'était plus à mon colback.

10. — J'ai obtenu du prince de Bénévent de faire mettre sur-le-champ en liberté les gardes d'honneur hollandais arrêtés et conduits à Bourges.

L'empereur Alexandre et le roi de Prusse ont passé une revue de trente-cinq mille hommes; il y a eu sur la place Louis XVI un *Te Deum* russe.

11. — M. le comte d'Artois, escorté de la garde nationale, entre dans Paris, aux acclamations générales du peuple. On agite des mouchoirs blancs de toutes les fenêtres; c'est un véritable délire. Il assiste à un *Te Deum*.

14. — Le Sénat nomme Monsieur lieutenant général du royaume et l'investit du gouvernement provisoire.

15. — L'empereur d'Autriche fait son entrée à Paris. Monsieur va à l'Opéra.

17. — M. le prince de Bénévent donne un bal.

On apprend la bataille de Toulouse, perdue, le 10, par le maréchal Soult; il n'avait pas connaissance des événements.

20. — L'Empereur, qui a abdiqué le 14 avril, est parti pour l'île d'Elbe, avec les commissaires des puissances.

On a reçu l'adhésion du général Carnot, gouverneur d'Anvers; le général Maison a fait une proclamation à Lille aux soldats révoltés.

21. — Le duc de Berry entre à Paris; il est bien reçu.

23. — Le maréchal Ney donne un bal.

24. — On insère dans le *Moniteur* les conditions de l'armistice.

25. — Monsieur et M. le duc de Berry reçoivent les femmes pour la première fois.

26. — Bal chez la duchesse de Courlande; l'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche, le grand-duc Constantin, y étaient.

2 mai. — Le duc de Berry passe la revue de notre régiment

et des détachements des différents corps. Le Roi fait une déclaration datée de Saint-Ouen sur la Constitution.

3. — Nous nous sommes rendus à Saint-Ouen pour escorter Louis XVIII et Mme la duchesse d'Angoulême, qui faisaient leur entrée à Paris.

On s'attache toujours aux gens avec lesquels on partage des dangers; j'en ai eu une grande preuve aujourd'hui. Ces mêmes gardes d'honneur, forcés d'être soldats, quoiqu'ils eussent satisfait aux lois de la conscription et fourni des remplaçants parce qu'ils appartenaient à des classes aisées, étaient dans le principe exaspérés contre l'Empereur à cause de cette injuste et brutale mesure; ils avaient fini par lui être entièrement dévoués.

Formant avec deux escadrons l'avant-garde de Louis XVIII, on m'a prescrit de faire crier : « Vive le Roi! » Le premier peloton a répété ce cri, parce que les gardes me craignent; toute la queue de ma colonne a répondu par celui de : « Vive l'Empereur (1)! »

Le Roi nous passe en revue aux Tuileries. M. le duc de Berry a auparavant distribué des rubans blancs à tous les soldats. Cela s'appelle la décoration du Lys.

14. — Le Roi nomme ses ministres; le général Dupont reste à la guerre.

16. — Le duc d'Orléans arrive à Paris. Le prince de Schwartzenberg donne une fête.

17. — Le Roi va à l'Opéra, et il est très applaudi

Les princes de la famille royale ont voulu être colonels généraux; on a donné à ceux qui étaient pourvus de ces titres et sans fonctions celui d'inspecteurs généraux. Le général Grouchy a fait à ce sujet une violente réclamation.

21. — Le Roi a été reçu au Théâtre-Français avec de vives acclamations; on jouait *Héraclius* et le *Legs.*

On parle de reformer les gardes françaises, d'y replacer

(1) La plupart sont cependant devenus gardes du corps. Ces jeunes gens, si désespérés d'être soldats, ont pris goût au service et font de bons officiers. Il y eut, quelques jours après, du désordre causé par le mécontentement des gardes, du nouvel état de choses; j'y remédiai de mon mieux (*Note du maréchal.*)

leurs anciens officiers, ayant soixante-quinze à quatre-vingts ans.

Le comte de Blacas est ministre de la maison du Roi et favori de Louis XVIII. Le jeune Lauriston, ayant vingt-trois ans, cinq ans de service, est nommé colonel et placé dans les gardes du corps en formation.

Nous avons chez nous à loger le général prussien Hake, homme fort poli, d'un caractère facile; comme de raison, lui et sa suite sont nourris à nos dépens.

31. — On tire le canon pour annoncer la signature de la paix. Elle nous réduit à nos anciennes frontières. On pense généralement que ces dures conditions nous assurent une guerre avant deux ans.

3 juin. — La plus grande partie des troupes alliées ont quitté Paris.

4. — Le Roi va au Corps législatif; il crée des pairs.

8. — Le duc d'Angoulême passe la revue de notre régiment et celle de quatre régiments d'infanterie, à Versailles.

Le général Grouchy, exilé des Tuileries, est rappelé.

12. — Des processions ont eu lieu à Paris pour la Fête-Dieu; il n'y en avait pas eu depuis bien des années; le Concordat l'interdisait, différents cultes étant exercés dans cette capitale.

Le costume des officiers de l'ancien régime, surnommés les voltigeurs de Louis XIV, se montre à la Cour; ils sollicitent dans tous les ministères, ils sont ridicules. Quatre jeunes officiers, MM. Jacqueminot, de Lawœstine, Lecoulteux de Canteleu, Duchamp, ont inventé de s'habiller comme eux. Après avoir déjeuné dans ce costume au café Tortoni, ils ont été se promener au jardin des Tuileries; ils y ont eu un grand succès.

Du 30 mars 1814 au 1er juillet 1815, je pris seulement quelques notes sur un calepin. Je le regrette; des choses fort curieuses se trouvent omises par là.

On donne à l'Opéra la *Jérusalem délivrée;* il y avait force Anglais, avec leurs petits chapeaux, en uniforme rouge très écourté. On a fait la caricature du favori Blacas en nourrice,

tenant le Roi en poupon par des lisières. Une autre représente le Roi, l'air joyeux, souriant à un poète fort maigre, en habit noir. Sa Majesté accepte la dédicace d'un ouvrage richement relié intitulé : *Histoire des dix-neuf glorieuses années du règne de Louis XVIII*. Le livre est très gros, les feuillets sont blancs. — Le Roi date ses ordonnances de la 19e année de son règne.

Beaucoup de gens n'ayant jamais servi sont nommés sous-lieutenants dans les troupes de la maison du Roi, bleue, rouge ou verte. Sosthène de la Rochefoucauld, qui a passé sa vie à s'amuser à Paris, est sous-lieutenant de mousquetaires avec rang de major dans l'armée. On se moquait de ce qu'il avait pris les épaulettes de colonel de la garde nationale; cela lui a réussi. M. Humbert de la Tour du Pin a été sous-préfet à Florence et à Sens; on l'a nommé sous-lieutenant de mousquetaires avec le grade de major. Charles de Gontaut est nommé sous-lieutenant des gendarmes de la garde (rang de major : lieutenant-colonel). Bien des gens pensent maintenant que l'état militaire devra être moins pénible, moins dangereux; ils ont un zèle étonnant pour ce métier. MM. de Gramont d'Aster et de Mornay étaient lieutenants dans notre armée, ils sont également majors (lieutenants-colonels dans la maison du Roi). Le comte de La Porterie, capitaine avant la Révolution, a été nommé colonel et chevalier de Saint-Louis (sans avoir servi depuis 1789).

6 juillet. — Le *Moniteur* du 6 juillet contient une organisation du nouveau Conseil d'État conforme à celle de l'ancien régime; l'uniforme bleu, brodé de bleu de ciel, sous l'Empereur, devient noir, brodé de noir.

On a fait une caricature sur l'ordonnance du directeur général de police Beugnot, qui défend aux cafés et traiteurs d'ouvrir le dimanche depuis huit heures du matin jusqu'à midi, et qui permet aux apothicaires d'ouvrir leurs boutiques. Un affamé, s'étant présenté inutilement à plusieurs cafés et restaurants qu'on voit fermés, reçoit un lavement par la porte entr'ouverte de l'apothicaire. Le tout est intitulé : *le Déjeuner du dimanche.*

8. — Le Roi a fait une promotion de cent quatorze chevaliers de Saint-Louis, prise partie parmi les officiers de l'armée, partie dans les gens ayant servi peu de jours avant la Révolution; on leur compte leur temps d'interruption.

9. — Il y a de la cavalerie logée à la Ferté-sous-Jouarre; les soldats arrêtent les passants et les forcent à crier : Vive l'Empereur! L'armée est très mécontente des officiers improvisés.

14. — Les régiments des gardes d'honneur ont été licenciés à Versailles par le général Excelmans. M. le comte d'Artois avait promis aux gardes des brevets de sous-lieutenants; ils ne leur ont pas été donnés. Ces régiments sont maltraités; les officiers, payés comme la garde impériale, ont été admis à concourir avec ceux de la ligne; cela leur fait perdre moitié de leurs appointements, sans espoir d'être placés en pied, le travail de la plupart de ces régiments, dont le nombre est réduit, étant terminé (1).

Des promotions d'officiers généraux pris parmi les émigrés ont lieu chaque jour. On leur compte pour activité le temps passé chez eux ou en émigration, depuis la Révolution.

Le comte Just de Noailles, âgé de trente-quatre ans, fils cadet du prince de Poix, est nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg; il est mari de Mlle de Périgord, nièce du prince de Talleyrand. Voici comment s'y est pris auprès du Roi le prince de Bénévent pour obtenir cette ambassade pour son neveu. Il a exposé à Sa Majesté que l'empereur Alexandre lui

(1) Les colonels-majors prétendirent au rang supérieur, comme faisant partie de la garde impériale; ceux qui s'en soucièrent obtinrent le grade de maréchal de camp, nom substitué à celui de général de brigade. MM. de Pange et de Mathan, créés sans anciens services colonels-majors, en qualité de chambellans de l'Empereur et de commandants de garde d'honneur du département, furent nommés maréchaux de camp. J'aurais pu l'être comme eux, je ne le voulus pas, exaspéré que j'étais par tous les grades donnés par Louis XVIII, dans les maisons bleue et rouge, où l'on improvisait colonels des gens n'ayant jamais servi, et qui ne pensaient pas plus aux Bourbons avant leur arrivée que nous. Nous ne savions des Bourbons autre chose, sinon que, dans l'ancien régime, les souverains de France portaient ce nom; seulement, ces fidèles serviteurs se promenaient au bois de Boulogne, pendant que nous nous battions. (*Note du maréchal.*)

avait écrit avec force, plusieurs fois, pour demander le duc de Vicence (Caulaincourt); que si cela continuait, le Roi serait obligé de le nommer, et qu'en envoyant M. de Noailles, l'empereur de Russie, par amitié pour lui, Talleyrand, s'en contenterait.

La seule manière de faire sa cour maintenant est de passer l'un après l'autre, les lundis et les jeudis, devant le Roi, qui est assis dans un grand fauteuil; on lui fait une profonde révérence. Sa Majesté parle rarement. Les femmes sont reçues le soir, séparément des hommes.

Le ministre de la guerre m'avait fait nommer, par ordonnance du Roi du 14 juillet, colonel du 1er de lanciers (j'avais concouru pour ce régiment avec un colonel moins ancien). Il ne m'a pas expédié mon brevet, M. le duc de Berry s'y étant opposé.

1er août. — Dans la soirée, le duc de Berry est parti pour l'Angleterre. Il avait passé de grand matin la revue de son régiment de chasseurs, à Saint-Germain; puis il avait chassé le cerf dans la forêt. Ce prince veut passer pour être d'une activité sans exemple. Il fait le militaire, n'a pas l'habitude de ce métier; il finira peut-être par l'apprendre. Il est celui des Bourbons qui déplaît le moins à l'armée.

5. — Par ordonnance du 5 août, le Roi a accordé la croix de la Légion d'honneur aux officiers généraux, adjudants commandants, chefs de la légion de la garde nationale de Paris. Cinq décorations pour l'état-major, huit par légion. Voulant lui donner une marque distinctive moins commune que le ruban blanc et la fleur de lis, Sa Majesté a octroyé à la garde nationale de Paris d'ajouter au ruban blanc un liséré bleu de roi, large de deux millimètres, sur chacun des bords. Sa Majesté lui a conféré de plus le service exclusif près de sa personne, le jour anniversaire de son entrée dans cette capitale. Dans le considérant de cette ordonnance, après le plus bel éloge de la garde nationale pour son zèle à maintenir l'ordre et la tranquillité pendant le séjour des étrangers, on parle de la brillante défense des barrières par cette garde nationale, le 30 mars (on pouvait tout au moins dire prudente); un très

petit nombre d'hommes s'est décidé à sortir, la majorité s'est refusée à aller au feu. On ne vit jamais louer autant des gens pour ne s'être pas battus. Cette ordonnance est rendue de l'avis de Monsieur comte d'Artois, et contresignée du ministre de l'intérieur, abbé de Montesquiou.

La Légion d'honneur a reçu un coup mortel le jour où le Roi a ôté les émoluments attachés à chaque grade; il n'y a plus de bornes aux nominations. On peut en donner autant que des Lys, qui sont distribués à tous ceux ceux qui en veulent.

Le Roi a nommé le baron de Pradt, archevêque de Malines, chancelier de la Légion d'honneur. Nous voilà bien en abbés : l'abbé de Montesquiou est ministre de l'intérieur; l'abbé Louis est aux finances; l'abbé de Talleyrand, prince de Bénévent, aux affaires étrangères.

Cela est assez drôle sous un Roi au fond pas dévot, mais par politique faisant tout comme, et dont la famille l'est excessivement.

La liste des officiers des compagnies rouges paraît successivement dans le *Moniteur*. Albert de Brancas, n'ayant jamais servi, est chevalier de Saint-Louis, colonel sous-lieutenant des mousquetaires. Auguste de Rohan-Chabot a pris le nom de prince de Léon; il vient d'être nommé sous-lieutenant à la suite des chevau-légers avec rang de major (lieutenant-colonel); il a vingt-six ans, n'a jamais servi. Il est voué au rouge; il était avant chambellan de l'Empereur (1). Félix de Crillon, n'ayant jamais servi, est nommé sous-lieutenant de mousquetaires. Il ne s'est pas contenté du grade de major (lieutenant-colonel); il a demandé et obtenu celui de colonel, de plus la croix de la Légion d'honneur. On fait une promotion ridicule d'officiers généraux, de gens auxquels on compte pour activité le temps passé chez eux, par la raison qu'ils auraient pu servir si Louis XVIII avait régné. On accorde de droit dix ans de service de gratification à tous les émigrés; cela est agréable pour ceux qui ont fait la guerre depuis vingt ans. Ces officiers

(1) Plus tard, il fut cardinal de Rohan.

généraux et supérieurs de la création du Roi font baisser le prix des épaulettes; ils me donnent envie de mettre un habit habillé au lieu de mon uniforme.

Mme Charles de Damas, femme du pair, est de ce qu'on appelle les purs, c'est-à-dire des dévoués aux volontés des ministres. Mme de Rohan, grande puriste royaliste, lui disait, pendant une discussion à la Chambre : « Il y a une chose terrible pour nous, madame. Nous ne parlons pas; nous n'en avons pas l'habitude. M. de Damas, par exemple, a les meilleures intentions du monde; eh bien! il ne peut pas dire un mot. » Sur quoi Mme de Damas a repris, assez embarrassée : « Je vous demande pardon, madame; il a parlé deux fois, mais il n'a pas eu le bonheur de réussir. »

8 septembre. — La bénédiction des drapeaux de la garde nationale de Paris a eu lieu au Champ de Mars. Mme la duchesse d'Angoulême a attaché les cravates; l'archevêque de Reims, Mgr de Talleyrand, les a bénits. Un autre M. de Talleyrand, le prince, ministre actuel des affaires étrangères, officiait à la première fédération. Le Roi a fait un discours à Monsieur, colonel général des gardes nationales du royaume; on a remarqué cette phrase : « *Qu'avec de pareilles troupes les ennemis pouvaient venir, qu'il ne les craignait pas.* » Monsieur a répliqué au Roi qu'il lui répondait de la fidélité des gardes nationaux.

Le prince de Condé a souvent des absences, on a annoncé chez lui le prince de Bénévent. Il s'est seulement rappelé que c'était un ministre influent, et, en parlant des affaires de l'État, il lui a dit : « Vous qui avez du crédit sur le Roi, ne pourriez-vous pas dire à Sa Majesté qu'elle devrait chasser l'évêque d'Autun qu'elle a auprès d'elle? » M. de Talleyrand, fort déconcerté, a tâché d'abréger sa visite.

Le Corps législatif a voté le budget : l'impôt foncier est augmenté d'un tiers. L'abbé de Montesquiou offre des sous-préfectures pour leurs parents à tous les législateurs. Un membre en a obtenu une pour son fils encore au collège; un autre député a été fait maréchal de camp. Le Corps législatif a voté le payement des dettes du Roi, sur le Trésor royal; elles se montent, dit-on, à cinquante millions. La liste civile,

sans la maison militaire, a été fixée à vingt-huit millions; les princes ont chacun deux millions.

13.—Le Roi a accordé aux nouveaux pairs, n'ayant pas d'appointements, des pensions de 15 à 25,000 francs, après le vote sur la liberté de la presse. Ils se sont montrés reconnaissants à leur séance du 13; les pairs, par un amendement, ont décidé que la liste civile serait de soixante millions, y compris la maison militaire; qu'elle serait payée du 1er avril, jour de la Restauration, au lieu du 1er juillet. Le Corps législatif a repoussé cet amendement.

Le marquis de Rivière a été fait maréchal de camp, commandeur de Saint-Louis, puis on l'a nommé ambassadeur à Constantinople. Il était aide de camp de Monsieur. Le comte Jules de Polignac, colonel de la nouvelle fabrique comme le général de Rivière, a été envoyé à Munich; M. de Trogoff, aide de camp de Monsieur, a eté nommé ministre à Stuttgard. Cela n'amuse pas ceux qui suivent la carrière diplomatique, de voir toutes les places données aux émigrés.

20. —Le Roi se rend en grande pompe au Champ de Mars, pour distribuer les drapeaux aux troupes de la 1re division militaire. Le *Journal général de France* contient la fort drôle chanson suivante :

Modèle de pétition, ou le Solliciteur modèle.

Air : *N'en demandez pas davantage.*

La paix est enfin de retour,
Du bonheur Louis est l'image.
Je brillais jadis à la cour,
Et sous le Régent j'étais page.
    Modèle des rois,
    Donnez-moi la croix,
Et je n'en veux pas davantage.

La pêche et la chasse autrefois
Étaient à mon unique usage.
Je punissais mes villageois
Pour le plus léger braconnage.
    Rendez-moi mes droits,
    Rendez-moi mes bois,
Et je n'en veux pas davantage.

D'une bonne éducation
J'ai trop négligé l'avantage;
Pourtant je sais signer mon nom,
Et j'ai du zèle et du courage;
Or, je vais au fait,
Nommez-moi préfet,
Et je n'en veux pas davantage.

Sire, j'ai quatre fils vivants,
Cinq filles propres au mariage,
Huit neveux remplis de talents,
Et ma femme est de haut parage.
Nous vous aimons tous,
Enrichissez-nous,
Nous n'en voulons pas davantage.

23. — Mme de Castellane est accouchée d'un garçon; nous le nommons Henri.

Monsieur et M. le duc de Berry, dans leur tournée en France, donnent tant de croix de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, qu'on n'ose plus les mettre dans le *Moniteur*.

M. le duc de Berry avait défendu de laisser monter dans les voitures de suite l'officier aux gardes, courant la poste à sa portière : « Je le souffrirais, disait-il, dans le cas où il se casserait la jambe. » L'événement est arrivé; l'officier s'est cassé le bras. Le préfet de Strasbourg, l'estimable M. de Lezay, excellent administrateur, très aimé dans son département, s'est tué en voulant le suivre; une femme a été écrasée, trois gendarmes ont eu les bras cassés. Le duc de Berry a fait plusieurs sorties ridicules, entre autres une à Metz, à l'école du génie, une autre à un colonel à Nancy. Ce prince est étourdi de son pouvoir; il fait cent sottises; il ressemble à un étudiant sortant du collège, tout étonné d'avoir sa liberté.

9 octobre. — Par ordonnance du Roi, j'étais nommé colonel du 2e régiment de lanciers de la Reine. M. le duc de Berry, mécontent de ce que le ministre de la guerre n'avait pas suivi exactement ses indications, a bouleversé le travail. Nommé successivement au commandement de deux régiments, je ne suis en possession d'aucun. Je suis loin d'être le seul colonel dans ce cas. Toutes les objections du monde n'ont pu faire

varier ce prince; à chaque chose qu'on lui objectait, il répondait : « J'avais fait un travail différent, on ne devait pas s'en écarter. » Quant à moi, il était si bien informé qu'il croyait que j'avais servi uniquement dans les gardes d'honneur. Il est inouï que les ordonnances du Roi aient besoin de la confirmation de M. le duc de Berry. Le ministre responsable a été obligé d'en passer par où ce prince voulait. Il est fort entêté, extrêmement colère, croyant singer l'Empereur (qui était grossier seulement quand il croyait politique de l'être). Cela ne lui donne pas le talent de Napoléon.

Le Roi signe tout ce qu'on lui présente.

16. — Le duc de Berry a pris, à son audience, mon père à part, lui faisant une scène des plus ridicules de ce qu'il ne s'était pas adressé à lui afin d'obtenir un régiment pour moi, et de ce qu'il en avait parlé directement au ministre de la guerre : « Je croyais et je crois encore, a repris mon père, que cela regarde le ministre du Roi. J'apprends à l'instant qu'il en est autrement, et je ne le comprends pas. » Le prince a répliqué : « Il va vaquer sept régiments dans mes armes; votre fils n'en aura aucun. J'ai consenti à ce qu'il fût à la suite. » A quoi mon père a riposté : « Mon fils n'y consent pas, il entre dans les housards. — Tant mieux! a-t-il dit, cela m'en débarrasse. » Et là-dessus il est parti. Il est impossible de voir un prince plus sot; il est fou, un peu furieux. Le colonel Gourgaud était à cette audience; le duc de Berry lui a dit : « Je vous ferai casser la tête. » (On prétend qu'étant gris et dînant avec quelques jeunes gens, Gourgaud a bu à la santé de l'Empereur.) On devrait mettre à l'ordre de l'armée que M. le duc de Berry dispose des emplois dans les chasseurs et les lanciers, afin que les officiers en soient instruits. Jusqu'à présent, la place de colonel général en France avait été sans fonctions.

Ma belle-mère Castellane a eu une audience du Roi; elle lui a expliqué mon affaire, en adoucissant les termes de M. le duc de Berry. Sa Majesté lui a répondu : « Soyez tranquille, madame, j'arrangerai cette affaire-là; soyez tranquille, madame, vous serez contente. » Le Roi est faible; il y a a

parier qu'il n'en parlera même pas à M. le duc de Berry, et je resterai quelque temps sans régiment. Le loyal M. de la Ferronnays, premier gentilhomme de ce prince, son ami d'enfance, est au désespoir de tout cela, et s'en mêle en vain.

La célèbre actrice anglaise mistress Siddons est à Paris; elle va dans le monde, ce qui étonne en France, où il n'est pas dans les usages de recevoir dans la société les artistes dramatiques.

Un soldat d'un régiment en garnison à Paris avait une croix d'Espagne; il a demandé à M. le duc de Berry, visitant la caserne, la croix de la Légion d'honneur, en remplacement de celle qu'il perdait. Ce prince lui a répondu : « Vous l'aurez quand Bonaparte reviendra sur le trône »; et il a distribué à tort et à travers des croix aux autres soldats.

19. — J'ai rencontré un carabinier du 15e léger, nommé François Blard, aveugle, rentrant des prisons. On ne voulait pas le recevoir aux Invalides; cela m'a révolté. A force de mouvement au ministère de la guerre, j'ai été assez heureux pour l'y faire entrer dans la journée.

M. le duc d'Orléans avait sollicité pour moi le commandement de son régiment de housards; il ne l'a pas obtenu. Je suis placé à la suite des housards du Roi, commandés par le comte Oudinot, de beaucoup mon cadet; il a été nommé colonel depuis la Restauration. Je trouve cela plus ridicule et plus piquant. Je suis bien dédommagé par l'opinion publique du dégoût que M. le duc de Berry m'a procuré.

Mon père est nommé commandeur de la Légion d'honneur et moi officier. Cette croix d'officier a été donnée depuis la Restauration à tous mes cadets. On l'a rendue commune.

20. — Il y a eu une petite guerre à Monceaux. Des soldats avaient des balles dans leurs fusils; un homme a été tué, plusieurs blessés. M. Gabriel Delessert, qui s'y trouvait en amateur, a eu un cheval tué. Les vainqueurs avaient à leur tête le duc d'Angoulême; les vaincus, le duc de Berry. Ce dernier, ne voulant en agir qu'à sa tête, a dérangé les manœuvres convenues et en a fait de ridicules. Le hasard a voulu que

plusieurs balles aient sifflé à ses oreilles. Le duc de Berry aurait, dit-on, donné des coups de plat d'épée à Meyronnet, du 1er de chasseurs. Le major avoue que son cheval en a reçu, et que le prince lui a mis la pointe de son épée sur la poitrine. Il a traité le colonel Robert et le major Villate de f... gredins, qu'il ferait périr en prison parce qu'il ne les trouvait pas bien placés; le général Mensiau, de gros cochon. Le capitaine Morel, du 1er de housards, ayant voulu emmener des pièces de canon que le duc de Berry avait fait avancer jusqu'aux tirailleurs, ce prince lui a dit : « Je vous ferai mettre aux fers et fusiller. » M. le duc d'Orléans commandait la réserve. Ce prince se fait aimer par sa politesse, ses bonnes manières; il a de l'esprit, de l'instruction.

21. — Il y a, dans le *Moniteur*, un bulletin ridicule de la petite guerre de Monceaux; M. le duc de Berry s'est couvert de gloire, a montré un grand coup d'œil...

L'ambassadeur d'Espagne a fait arrêter par un commissaire de police, à Paris, un des Mina, qui s'était sauvé d'Espagne. Ces deux Mina sont des chefs renommés des bandes de la Navarre, ayant fait bien du mal aux armées françaises pendant la guerre d'Espagne. Mina, partisan de la constitution des Cortès, est opposé aux sottises actuelles de Ferdinand.

Le Roi a fait relâcher Mina, a destitué le commissaire de police. Indignée de ce qu'on avait ainsi violé le droit des gens dans ses États, Sa Majesté a fait venir M. de Castel-Florès, envoyé d'Espagne, et lui a tenu le discours suivant : « Je ne vous reconnais plus, monsieur, de caractère diplomatique; je vous regarde comme un Espagnol voyageant en France. Louis XIV a dit : « J'ai toujours été maître chez « moi et quelquefois chez les autres, ne m'en faites pas sou- « venir. » Je ne puis pas dire la même chose, mais je serai maître chez moi. »

26. — Le Roi et Mme la duchesse d'Angoulême ont tenu sur les fonts de baptême Louis-Charles-Philippe-Raphaël, duc de Nemours, fils du duc et de la duchesse d'Orléans, né hier.

28. — Les bals de chaque semaine du duc de Wellington sont des raouts anglais. Hommes et femmes sont debout; chacun se promène en se poussant pour avancer; on y étouffe. Les Anglaises aiment beaucoup à se placer dans les portes pour voir passer; il y en a d'affublées de costumes bien ridicules. Le duc de Berry est venu à celui d'aujourd'hui. La duchesse de Wellington fait les honneurs de chez elle du mieux qu'elle peut; elle est petite, assez jolie. Le duc de Wellington, d'un esprit plus solide que brillant, est grand et a une belle figure.

La reine Hortense habite Saint-Leu; la voiture de mon père a versé, en revenant de chez elle; il s'est fait peu de mal.

8 novembre. — Le prince de Talleyrand a remis au congrès une note s'opposant à l'agrandissement des puissances; il a demandé, dans le cas où elles voudraient s'arrondir, la Belgique pour la France. Nous avons quatre-vingt mille hommes sous les armes, pour tout potage; cette note n'a produit autre chose que des articles des papiers allemands et anglais, où l'on raconte qu'elle a été reçue par le congrès avec une indignation méritée, que la France doit être éminemment pacifique et tenue dans l'humiliation.

15. — J'ai rencontré chez le ministre de la guerre le marquis Eugène de Montmorency; j'ai été stupéfait de lui voir les épaulettes de maréchal de camp. On se moquait, à l'arrivée du Roi, de ce qu'il avait pris les épaulettes et l'uniforme de colonel de dragons sans avoir servi. Cela lui a réussi; il a reçu un brevet de maréchal de camp daté du mois d'août dernier, du jour de la Saint-Louis. Il prétend avoir vingt-deux ans de grade de colonel; il a exercé commodément ces fonctions à Paris et dans ses terres. Voilà une armée bien arrangée; il suffit maintenant de n'avoir rien fait pendant vingt ans pour obtenir des grades, pour la raison que, sans la Révolution, ces messieurs seraient maréchaux de camp, lieutenants généraux, etc.; mais s'ils avaient fait la guerre avec nous, ils seraient moins nombreux! On se plaint du mauvais esprit de l'armée. Je la trouve, moi, très patiente de souffrir pareille chose; s'il y avait liberté de la presse, on n'oserait

pas faire de semblables nominations; elles seraient signalées le lendemain dans tous les journaux.

M. Raynulphe d'Osmond, nommé, sans avoir servi, chef d'escadron aide de camp de son père, ambassadeur à Turin, vient d'avoir la croix de la Légion d'honneur. Il est fort jeune; s'il était entré à dix-huit ans au service et qu'il se fût distingué à la guerre, c'est tout au plus si, sous l'Empereur, il aurait obtenu ce grade.

Monsieur, à son passage à Besançon, n'a pas voulu voir l'archevêque Ducos, parce qu'il a été prêtre constitutionnel; cela a été impolitique. Le préfet de Scey..., royaliste pur, placé par M. le comte d'Artois à son arrivée en France, a défendu à l'archevêque Ducos de se rendre à la cathédrale, où Monsieur devait entendre le *Te Deum*. L'archevêque a répondu : « Je n'irai pas chez Monsieur s'il ne veut pas me recevoir; mais la cathédrale est mon domicile, rien ne m'empêchera de m'y rendre. » Sur ce, le préfet de Scey... a envoyé des gendarmes le garder chez lui. Cet archevêque a adressé une pétition à la Chambre des députés.

Le ministre par intérim de la marine, M. Ferrand, s'endort lorsqu'on lui présente un rapport un peu long. Il loge à l'hôtel des Postes, dont il est le directeur général. Le chevalier de Pannat, secrétaire de l'Amirauté, disait plaisamment à cette occasion : « M. Ferrand couche aux Postes et dort à la Marine. »

La baronne Dubourg nous a gratifiés d'une poule au riz pour le mariage du marquis de Varambon son neveu, receveur général. Le valet de chambre qui servait ce beau festin était vêtu en abbé et portait l'ordre du Lys.

30. — Le Roi devait aller à l'Odéon; le duc de Raguse reçut un billet anonyme lui annonçant que le Roi et la famille royale devaient être enlevés, en allant ou en revenant du spectacle, par quatre cents hommes dirigés par le lieutenant général Freyssinet. Le maréchal Marmont, capitaine des gardes de service, se rendit sur-le-champ aux Tuileries, communiqua le billet au Roi. Sa Majesté, après l'avoir lu, lui dit : « Ceci ne me regarde pas; vous prendrez les précautions que

vous jugerez nécessaires, c'est votre affaire; pour moi, j'ai annoncé que j'irais à l'Odéon, et j'irai. » Le maréchal Marmont courut chez le directeur de la police; les perquisitions n'apprirent rien. On prit des informations assez directes chez le général Freyssinet; il ne tarda pas à en deviner la cause. Il avait la jaunisse, s'était administré un vomitif le matin; il n'hésita pas néanmoins à se rendre chez le ministre de la guerre, pour protester de son innocence et affirmer que l'écrit l'accusant était l'œuvre d'un infâme calomniateur. On fit doubler les postes; les avenues de l'Odéon furent occupées aussitôt après l'arrivée du Roi par dix-huit cents hommes d'infanterie et un escadron de chacun des quatre régiments de cavalerie en garnison à Paris. On distribua des cartouches dans les casernes; les régiments furent consignés, prêts à marcher; la cavalerie eut ses chevaux sellés; les gardes du corps du guet furent mis sous les armes, et on fit venir les grenadiers à cheval de Sèvres; six mille gardes nationaux furent commandés par le général Desolles. Rien n'a indiqué que la tranquillité publique aurait été menacée. Des ennemis du duc de Raguse voulaient lui ménager une mystification; elle a réussi au delà de leurs espérances.

3 décembre. — Par ordonnances du 3 décembre, le comte Beugnot est nommé ministre de la marine; M. d'André, ex-constituant, le remplace à la direction générale de la police; le maréchal Soult, duc de Dalmatie, est nommé ministre de la guerre. Il n'y a aucune politesse pour le comte Dupont; on ne parle pas de lui dans l'ordonnance qui nomme son successeur.

Le général Dupont a été fort étonné, lorsque le duc de Blacas est venu lui demander son portefeuille. Le Roi l'avait traité à merveille, la veille au soir. On l'a nommé, pour le dédommager, gouverneur de la 22e division militaire.

10. — Les journaux publient que le duc de Dalmatie travaille tous les matin, dès six heures, avec ses chefs de division; les commis de la guerre ont reçu l'ordre d'être à leurs bureaux à huit heures, jusqu'à ce que la besogne soit à jour.

M. le comte Daru, ministre secrétaire d'État après M. Maret,

sous l'Empereur, homme probe, capable et instruit, est nommé intendant général de l'armée.

16. — On ordonne la formation d'un régiment colonial étranger, où seront placés les militaires espagnols et portugais, à la solde de la France, qui seraient en état de servir.

La chapelle du Roi est nommée : M. de Talleyrand, archevêque de Reims, ayant été auprès du Roi en émigration, est grand aumônier. Il exerçait cette charge depuis son retour. L'archevêché de Reims n'existant plus d'après le Concordat, on s'étonne de lui voir donner cette qualité dans une ordonnance royale.

Le lieutenant général comte Roger de Damas est nommé gouverneur de la 19e division militaire, chef-lieu Lyon. Rentré en France avec Monsieur, il a beaucoup servi dans les armées étrangères; il commandait les troupes du roi de Naples Ferdinand, lorsque les Français se rendirent maîtres de ce royaume. Le duc de Gramont, capitaine des gardes du corps, rentré d'émigration avec le Roi, est nommé gouverneur du département des Basses-Pyrénées, place créée pour lui, sa famille étant originaire de ce pays; il a la réputation d'être fort bête. Le maréchal Suchet, duc d'Albuféra, est nommé gouverneur de la 5e division militaire, Strasbourg. Ce choix plaît à l'armée. Le maréchal Augereau passe du gouvernement de la 19e division militaire, à Lyon, à celui de la 14e, à Caen. Ces fonctions de gouverneur se réduisent à rien, si on ne leur donne pas de lettres de service pour commander la division; cela vaut de gros appointements.

Le maréchal prince de Ligne est mort à Vienne, le 13 décembre; il a conservé son esprit, ses saillies, son amabilité jusqu'au dernier moment. Il était dans sa soixante-dix-neuvième année, également recommandable comme brave militaire et comme littérateur distingué. Ses *Fantaisies et préjugés militaires* sont un ouvrage charmant; c'est le soldat pris sur le fait. On doit nos meilleurs ouvrages français sur le militaire à des Allemands, tels que : le grand Frédéric, le maréchal de Saxe, le prince de Ligne. C'est singulier.

1815

Janvier. — On a employé auprès des inspecteurs généraux d'infanterie et de cavalerie des voltigeurs de Louis XIV. Plusieurs maréchaux de camp de cette espèce, adjoints aux inspecteurs, prennent rang de 1795, ou plutôt on a eu en 1814 cette attention, de les faire, de capitaines avant la Révolution, maréchaux de camp. Quelques-uns, et c'est le petit nombre, ont fait une ou deux campagnes en émigration. M. le maréchal Soult donne à ces gaillards-là 20,000 francs d'appointements et met à la retraite des généraux de division qui ont fait la guerre depuis vingt ans. M. de Pully, inspecteur général de cavalerie, fort vert, est dans ce cas; il passe, en perdant son gouvernement de Meudon et ses majorats, de 95,000 francs de revenus à 6,000 francs de retraite.

Le Congrès va très mal; tout y est à la guerre. L'Autriche, l'Angleterre et la Bavière sont d'un côté, la Russie, la Prusse et les Wurtembergeois, de l'autre. Suivant les apparences, la France restera spectatrice des événements pendant quelque temps.

10. — J'ai appris hier à une soirée chez la marquise de Gontaut l'affreux accident arrivé à la princesse de Léon, née Serent, ma cousine. Le feu a pris à sa robe; horriblement brûlée, elle a succombé ce matin. Elle avait vingt-quatre ans et avait épousé, il y a sept ans, Auguste de Rohan-Chabot, prince de Léon, fils aîné du duc de Rohan; elle ne laisse pas d'enfants. Mme de Léon avait beaucoup d'esprit; par son désir de plaire et de dire des choses agréables, elle faisait oublier le peu d'agrément de sa figure; elle avait de beaux yeux, point de menton; elle était fort instruite, n'était point médisante, s'efforçait de faire valoir ceux qu'elle aimait; elle était pieuse, d'une conduite irréprochable.

Elle a conservé sa raison jusqu'au dernier moment. Les princes et Madame ont été chez Mme de Serent pour savoir de ses nouvelles. Comme on annonçait à Mme de Léon qu'il

y avait beaucoup de monde dans le salon pour savoir de ses nouvelles, elle a dit : « Je le crois bien, on aura pitié d'une pauvre femme qui souffre le martyre. »

Le vicomte de Montchenu a cinquante-cinq ans, a servi quelque temps avant la Révolution dans le régiment du Roi (infanterie). Si ce corps existait encore, il serait peut-être arrivé à avoir aujourd'hui rang de colonel; il aurait eu la retraite de maréchal de camp, sans oser jamais espérer être employé dans ce grade. Mmes de Jaucourt et de Laval sollicitant le prince de Bénévent, à la Restauration, de faire quelque chose pour le vicomte de Montchenu, M. de Talleyrand ne savait trop quelle place lui trouver; il leur dit : « Montchenu doit avoir servi quelques jours autrefois. Il aura été au régiment du Roi, il faut qu'il fasse une demande au ministre de la guerre. Dupont a de la facilité. Je le lui recommanderai, il le fera maréchal de camp. » Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Le maréchal Soult vient de lui envoyer des lettres de service pour la 12e division militaire, en qualité d'adjoint au lieutenant général inspecteur. Le voilà avec 20,000 francs d'appointements; il n'avait pas le sou. On ne peut avoir une tournure moins militaire; ce seront des troupes bien inspectées (1).

Les royalistes se plaignent bien à tort du mauvais esprit de l'armée; ils ne peuvent lui refuser un brevet de douceur; ils avouent eux-mêmes que jamais, sous l'ancien régime, ils n'auraient souffert de pareils passe-droits.

L'intention du maréchal Soult est de donner un tiers des emplois vacants d'officiers généraux en activité à ceux qui n'ont pas été employés militairement depuis la Révolution; il veut bien laisser les deux autres tiers à l'armée. Le maréchal Soult, pour faire sa cour aux ultras, a créé une commission d'un monument à élever aux victimes de Quiberon et la préside. Il a établi une chapelle au ministère de la guerre, et a nommé un aumônier. Cela, par parenthèse, obligera ses successeurs à y assister à la messe.

(1) Le vicomte de Montchenu fut nommé, plus tard, commissaire français, pour surveiller Napoléon à Sainte-Hélène.

Mlle Raucourt, célèbre actrice du Théâtre-Français, jouant les rôles de reines avec un grand succès, a fait ses adieux à ce monde d'une manière très théâtrale; elle a dit à son médecin : « Ce sera demain le dénouement de la tragédie. » Le curé de Saint-Roch avait prévenu les comédiens qu'il avait ordre des grands vicaires administrateurs de l'archevêché (le siège est vacant) de ne pas recevoir son corps. Le convoi se dirigeait vers le cimetière; arrivé auprès du boulevard, il fut arrêté par le peuple et obligé de revenir sur ses pas à l'église. Les portes de Saint-Roch étaient fermées; le peuple les a fort endommagées. Le suisse, les voyant presque enfoncées, a remis les clefs. La populace et les acteurs sont entrés dans la sacristie, y ont trouvé des prêtres, les ont forcés de venir chanter un *De profundis*. Les acteurs et la multitude ont allumé les cierges; il y avait des gens du peuple dans la chaire, jusqu'au-dessus du dais. Plusieurs péroraient. Baptiste, de la Comédie française, et Potier, des Variétés, ont parlé. On criait : « Il faut pendre le curé par les cheveux, lui donner le fouet sur les marches de l'église », et d'autres gentillesses de ce genre. La plupart des acteurs étaient en habit de gardes nationaux. La garde est arrivée pendant ce tumulte; trop faible, elle a été forcée de se retirer. Le peuple, au milieu des vociférations de : « A bas les calotins ! etc. », criait : « Vive le Roi ! » Le corps a été conduit au lieu ordinaire de sépulture, escorté par des gendarmes de la ville de Paris, qui étaient arrivés et écartaient le peuple.

On a fait courir le bruit que le Roi avait envoyé du château un prêtre, avec un officier des gardes du corps, pour faire le service; il n'y a pas le premier mot de vrai. Le Roi, consulté par le curé, sur l'ordre reçu de ses supérieurs, lui avait fait dire de faire son devoir. On croit généralement que les comédiens ont provoqué cette petite émeute. Au moment où le convoi se dirigeait vers l'église, Huet et Paul, de l'Opéra-Comique, se rendirent au château; parvenus à la porte du cabinet du Roi, ils dirent au premier gentilhomme de la chambre : « Nous venons demander un ordre de Sa Majesté pour faire le service de Mlle Raucourt. » Le duc de Duras

entra pour prendre les ordres de Sa Majesté et leur répondit de sa part : « Le Roi ne se mêle pas des affaires de l'Église ; le curé connaît son devoir. On vient d'ailleurs de rendre compte à Sa Majesté que tout est rentré dans l'ordre. » Huet a répliqué : « J'espérais rapporter des paroles plus consolantes au peuple » ; puis il s'est retiré avec son camarade Paul.

18. — Le chevalier de Boufflers, membre de l'Institut, célèbre par son esprit, est mort à soixante-dix-sept ans.

21. — Translation des restes de Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette ; ils ont été retirés d'un terrain appartenant à M. Desclozeaux, acquéreur du cimetière de la Madeleine. Monsieur, M. le duc d'Angoulême, M. le duc de Berry, M. le duc d'Orléans, ont accompagné le char funèbre ; il était escorté par un détachement des compagnies rouges de la maison du Roi ; les troupes de ligne formaient la haie. La cérémonie a duré dix heures. Les princes sont partis à huit heures des Tuileries, ont été rue d'Anjou, sont entrés à une heure dans la cathédrale de Saint-Denis.

L'oraison funèbre de Louis XVI par M. de Boulogne, évêque de Troyes, n'a eu aucun succès. On est sorti de l'église à six heures du soir. Les troupes de la maison du Roi, qui formaient escorte, ont été renvoyées aussitôt l'arrivée à Saint-Denis ; pour la ligne, on l'a laissée sous les armes, et elle a beaucoup souffert du froid. Le 1er de housards, parti de son quartier de Vincennes à trois heures du matin pour être rendu à six heures à Saint-Denis, comme on le lui avait prescrit, est descendu de cheval à six heures du soir.

Le vicomte de Bruges, frère du vice-président du comité de la guerre, capitaine avant la Révolution, a été nommé lieutenant général et désigné par le maréchal Soult pour inspecter à Marseille ; il n'a pas servi depuis vingt-deux ans.

Voici un trait du prince de Wagram (Berthier) : L'empereur Napoléon lui a fait écrire, de l'île d'Elbe, par le général Bertrand, pour le prier de lui envoyer des plans et des rapports dont il avait besoin pour écrire ses Mémoires. Le prince de Wagram fut fort effrayé en recevant cette lettre ; il se rendit en toute hâte chez le Roi, le suppliant de la lire, lui

demandant s'il fallait envoyer ces matériaux à Napoléon. Le Roi a refusé de prendre connaissance de la lettre de ce capitaine des gardes du corps, l'assurant qu'il s'en rapportait à lui pour le contenu et lui disant d'envoyer ces plans à Bonaparte. « Vous croyez que je les ai envoyés? raconte lui-même le prince de Wagram. Pas si bête! »

24. — Le Roi a annonçé au duc de Rohan, de la manière la plus gracieuse, sa nomination de premier gentilhomme de la chambre, en remplacement de M. le duc de Fleury. Sa politesse et ses excellentes manières le rendent particulièrement propre à cet emploi. On n'a pas nommé, dit-on, le comte de Talleyrand (Bozon de Périgord) premier gentilhomme de la chambre, parce que cela aurait fait trop crier. (Il est sourd à un degré peu commun.)

Février. — Il y a eu des bals chez M. de Chabrol, préfet de la Seine, chez la marquise de Praslin, chez Mme de Staël. Le prince de Wagram, le marquis de Lillers, le marquis de Belissen, en ont donné également. Le lundi gras, il y en a eu un très beau, masqué et déguisé, au Pavillon, chez M. le comte Greffulhe, où il y avait cinq cents personnes.

Les jours gras, très peu de masques sur les boulevards; de longues files de fiacres, de vilains équipages pour les considérer. La plus remarquable mascarade était celle de Franconi à cheval. Il y avait une calèche de personnages représentant la caricature des journaux; un masque était monté sur un cheval, habillé en dindon.

12. — Le comte de Nansouty, lieutenant général, colonel général des dragons, capitaine lieutenant des mousquetaires, est mort à la suite d'une longue maladie. On se disputait depuis quinze jours déjà sa place de mousquetaire. C'était un des officiers généraux de cavalerie les plus estimés de l'armée.

Le Roi a accordé 20,000 francs de pension à Mme de Montboissier, fille de M. de Malesherbes.

Il y a eu un bal chez le comte et la comtesse de Chabrillan, où Potier, acteur des Variétés, a joué le *Sourd. Je fais mes farces*, pauvre pièce, a du succès aux Variétés, grâce au jeu de cet acteur, notre meilleur comique.

19. — Un filou, dans la maison de jeu du Palais-Royal, numéro 129, a jeté sous la table un sac de toile fortement ficelé aux deux bouts, et contenant, au milieu au lieu d'argent, une livre de poudre. Ce brûlot a fait une explosion épouvantable; il en est résulté des vitres cassées, des habits roussis, un effroi général parmi les assistants, sans aucun autre accident; les portes furent fermées sur-le-champ, avec défense de laisser sortir personne. La police ne tarda pas à découvrir le coupable, un homme d'une mise assez commune, qui avait l'air embarrassé. On le fouilla; un bout de ficelle de la même grosseur que celle qui liait le brûlot, un morceau de journal s'adaptant à celui dont la poudre était enveloppée, furent trouvés dans sa poche. Cet individu était seul; il n'a indiqué aucun complice. C'est le troisième événement de ce genre depuis dix-huit mois au Palais-Royal.

On divise maintenant l'armée en trois classes : les blancs, ce sont les officiers généraux de l'armée; les mulâtres, les officiers généraux nommés par le Roi, n'ayant aucuns services, ou du moins fort peu; les quarterons, ceux n'étant pas de l'armée ayant bien servi en émigration, à l'étranger ou en Vendée. Les quarterons sont très peu nombreux, mais nous sommes accablés de mulâtres.

Le comte de Bruges est nommé chancelier de la Légion d'honneur. Le voilà de droit grand cordon; on l'avait fait légionnaire hier. Ce vice-président du comité de la guerre est un quarteron de mérite; il s'est appliqué depuis son retour à connaître les services des officiers généraux de l'armée.

CHAPITRE VII

Débarquement de Napoléon à Cannes. — Les princes partent. — Entrée de Napoléon à Lyon. — Le maréchal Soult remplacé par le duc de Feltre. — Propos du maréchal Ney. — Séance du 16 mars à la Chambre des députés. — Départ du Roi. — Entrée de l'Empereur à Paris. — — Combat de Montélimart. — Embarquement de Mme la duchesse d'Angoulême à Pauillac; de M. le duc d'Angoulême à Cette. — On se prépare à la guerre. — Le roi Joachim commence les hostilités. — Acte additionnel. — Je ne sers pas. — Le duc de Mortemart. — Situation de nos armées. — Ouverture du Champ de Mai. — Création de pairs. — Départ de l'Empereur. — Bataille de Waterloo. — Retour et abdication de Napoléon. — Gouvernement provisoire. — Les alliés rentrent à Paris. — Louis XVIII y arrive. — Son ministère. — Exactions des alliés. — Soumission de l'armée de la Loire. — Ministère modéré. — Napoléon est envoyé à Sainte-Hélène. — Ordonnance de l'organisation de l'armée. — Mort du maréchal Brune, de la Bédoyère. — Nomination de quatre-vingt-dix pairs. — Pairie héréditaire. — Exigences des alliés. — Le ministère Talleyrand donne sa démission. — Le ministère Richelieu le remplace. — Le roi Murat fusillé. — Ridicules nominations de chefs de corps. — Les souverains se donnent des régiments. — Procès du maréchal Ney. — Son exécution. — Procès de M. de Lavalette. — Sa fuite. — Rage des ultras contre lui. — Absurdes propos de M. le duc de Berry. — Soirées du prince de Talleyrand. — Je me rends à Provins pour la formation du 5e de housards (housards du Bas-Rhin). — Mort du duc de Rohan. — Bals du duc de Chevreuse. — Le duc de Coigny, gouverneur des Invalides. — Bénédiction de l'étendard des housards du Bas-Rhin. — J'escorte la duchesse de Berry. — Passage de Mme la duchesse d'Angoulême. — Je mets aux arrêts de rigueur un officier ayant insulté un habitant. — Mes principes de discipline à ce sujet. — Départ des housards du Bas-Rhin de Provins. — Notre arrivée à Soissons. — Nous sommes festoyés par la garde nationale. — On fait couper la queue et les tresses à mes housards. — Cela cause de la désertion. — Scène de M. de Talleyrand. — Le Roi défend les Tuileries au grand chambellan. — Arrivée du régiment à Paris.

Février. — On m'a communiqué les Mémoires manuscrits de M. le duc de Lauzun. Ils seront sûrement imprimés un jour. C'est un récit de ses aventures militaires et amoureuses en France, en Angleterre, en Pologne, aux États-Unis; il y parle aussi de sa faveur auprès de la Reine. Ils ne sont pas

très bien écrits. J'ai soutenu comme un sot à la vicomtesse de L... qu'ils étaient très amusants. Elle y est compromise. Je ne l'avais pas remarqué; elle prétendait que ces Mémoires étaient une horreur. Ma confusion a été grande quand une personne sortie du salon en même temps que moi m'a éclairé sur ma sottise, j'y avais mis de l'acharnement.

6 mars. — Monsieur est parti pour Lyon; on a appris hier, par une dépêche télégraphique, le débarquement de l'empereur Napoléon à Cannes, près Fréjus. Le gouvernement a su son expédition seulement par son arrivée; c'est inouï. Le duc de Berry est parti dans la nuit pour Besançon. Le duc d'Orléans a reçu l'ordre de se rendre à Lyon; il avait offert au Roi de rester auprès de sa personne. On a écrit à M. le duc et à Mme la duchesse d'Angoulême de revenir de Bordeaux, où ils étaient.

On fait courir le bruit que Murat marche sur Turin.

7. — Le *Moniteur* contient une proclamation du Roi convoquant les Chambres des pairs et des députés. Une ordonnance déclare Napoléon Bonaparte traître pour être débarqué dans le département du Var, à main armée, enjoint de lui courir sus, de le traduire devant une commission militaire, ainsi que ceux qui lui prêteraient assistance ou chercheraient, par des propos contre le gouvernement, à exciter la guerre civile.

On avait applaudi quelque temps auparavant, au théâtre de Nantes, dans l'opéra de la *Vestale*, outre mesure, les aigles des soldats romains. Le préfet, pour prévenir pareil scandale, avait ordonné à l'avenir que les soldats romains entreraient sans aigles. On a redonné la *Vestale;* le public, ne voyant plus les aigles, a fait grand tapage; il a forcé les acteurs à les rapporter.

7. — On apprend l'entrée de Napoléon à Gap; le général Marchand est parti de Grenoble à sa rencontre.

Le 87e de ligne, commandé par le major d'Auge, a refusé de lui remettre Antibes.

8. — On apprend l'arrivée de Monsieur à Lyon.

9. — On assure qu'on n'a point de nouvelles, on prétend que le télégraphe est cassé.

10. — Le télégraphe annonce l'entrée de l'Empereur à Bourgoin; un bataillon de 5e de ligne, une compagnie de

sapeurs et une de mineurs, premières troupes envoyées à sa rencontre en avant de Grenoble, ont passé à lui. Il était entré le soir du 6 mars dans cette ville. Le 5e de ligne, commandé par Charles de Labédoyère, s'est porté en avant pour se joindre à lui. Le 4e de housards en a fait autant; toutes les troupes sur la route de l'Empereur suivent cet exemple. L'empereur Napoléon est entré le 10 mars à Lyon. Monsieur et M. le maréchal de Tarente ont abandonné cette ville le même jour.

On assemble la Chambre des pairs et celle des députés à sept heures du soir.

11. — Le maréchal duc de Dalmatie, accusé à tort par la clameur publique de trahison, a donné sa démission de ministre de la guerre; le général Clarke, duc de Feltre, le remplace.

Le général Lefebvre-Desnouettes, avec son régiment, les chasseurs de France (anciens chasseurs de la garde impériale), a marché sur la Fère, où il n'a pu entrer. Il a envoyé, ce soir, un officier au Roi pour lui dire qu'il a été trompé par de faux ordres.

12. — M. le duc d'Orléans arrive dans la matinée, Monsieur et le maréchal Macdonald, dans la soirée, de Lyon où les troupes les ont abandonnés. Monsieur a rencontré un régiment qui se dirigeait sur Lyon avec la cocarde tricolore; il a voulu lui faire crier : « Vive le Roi! » Les soldats ont répondu : « Cela ne se peut pas; nous allons rejoindre l'Empereur. » Ce régiment a rendu les honneurs militaires à Monsieur; on a battu aux champs et présenté les armes. Ce corps a assuré à Monsieur qu'il ne voulait pas lui faire le moindre mal. Lorsque les troupes du maréchal Macdonald ont passé, il leur a demandé pourquoi elles abandonnaient les Bourbons pour Bonaparte; leur réponse a été : « Les Bourbons n'ont pas de confiance en nous. La preuve en est sous nos yeux; Monsieur a là quatre aides de camp, il n'y en a pas un de notre armée. »

Ce même jour, le maréchal Ney fit prendre à Lons-le-Saulnier la cocarde tricolore à ses troupes, leur adressa une proclamation pour les engager à se joindre à l'Empereur; elles

y étaient disposées, du reste. Le maréchal Ney, en partant, avait dit au Roi : « Si je prends Napoléon, je vous le ramènerai dans une cage de fer. » Les courtisans étaient dans l'enchantement de ce beau propos. Après la sortie du maréchal Ney, le Roi et le service restèrent silencieux. Avant de le congédier, Louis XVIII dit, après avoir ricané : « C'est un singulier petit serin qu'il me ramènera là. » Puis il regarda, et salua pour congédier le service. Je tiens cette anecdote du duc de Mortemart, alors capitaine des Cent-Suisses, qui était présent (1).

14. — Beaucoup de femmes quittent Paris; la comtesse de Blacas va en Angleterre; la princesse de Talleyrand, la duchesse d'Orléans, ses enfants, se rendent à Bruxelles; Mme de Jaucourt, la vicomtesse de Laval, la duchesse de Duras se mettent en route. Il y a auprès du Roi des gens qui ne font que pleurer; parmi eux on distingue le prince de Poix, M. de Blacas; le prince de Wagram dit en gémissant : « La princesse est allée en Allemagne voir ses parents. » Il n'y a de capitaines de gardes ayant une tenue convenable et montrant du caractère que le duc de Raguse et le duc de Mortemart.

La Chambre des députés a refusé de mettre Bonaparte hors la loi, disant qu'il fallait seulement le considérer comme un général ennemi. La raison de ce refus est la crainte de son arrivée à Paris. Les Chambres ont décidé que la Légion d'honneur devait être payée à l'avenir, comme sous le gouvernement précédent.

Lyon a été illuminé, le soir de l'entrée de Napoléon dans cette ville. Il a nommé un nouveau préfet et laissé le maire. Le courrier arrivé à Paris l'a vu passer une revue sur la place de Lyon. Mâcon, une grande partie de la Bourgogne ont pris la cocarde tricolore. Napoléon voyage dans sa voiture; ses soldats sont transportés en poste sur les charrettes.

16. — Le Roi vient jurer fidélité à la Charte. Il prononce un beau discours; en voici la phrase la plus remarquable : « J'ai

(1) Cette anecdote a été écrite postérieurement par le maréchal, en marge de son *Journal*.

« revu ma patrie, je l'ai réconciliée avec les puissances étran-
« gères qui seront, n'en doutez pas, fidèles aux traités qui
« vous ont rendu la paix. J'ai travaillé au bonheur de mon
« peuple ; j'ai recueilli, je recueille les marques les plus tou-
« chantes de son amour. Pourrais-je, à près de soixante ans,
« mieux terminer ma carrière qu'en mourant pour sa défense ? »

Sa Majesté parlait d'une voix ferme. Elle a été interrompue par des cris de : « Vive le Roi ! » partis de tous les côtés de la salle. Après son discours, Monsieur a prêté serment à la Charte.

17. — Les Chambres commencent à montrer de l'énergie ; elles ont été très vigoureuses contre les ministres. Il est bien temps (1) !

On organisait à force des volontaires, à Vincennes et ailleurs. M. Tabarié me proposa d'être chef d'état-major de M. de Vioménil ; n'ayant aucun goût pour les voltigeurs de Louis XIV, je préférai, quoiqu'il me fût fort désagréable de servir sous mon cadet, rejoindre le 1er housards. Je rencontrai à Meaux le 5e lanciers, de deux cent quarante chevaux ; les soldats ne respiraient qu'après l'empereur Napoléon, disant hautement : « On a bien tort de nous envoyer contre lui ; nous le rejoindrons. » Beaucoup de soldats avaient des aigles dans leurs shakos et des fleurs de lys en dehors.

Six cents hommes à pied du train des équipages militaires, passant à la Ferté-sous-Jouarre et voyant l'écriteau : « Poste royale », dirent au maître : « Changez-le, il n'est plus de saison. » Des soldats découvraient leur cocarde tricolore cachée sous la cocarde blanche ; ils disaient : « Le temps est bon pour la pousse de la violette. » Depuis quelque temps, ils appelaient l'Empereur le « Père la Violette ».

Un cuisinier de l'impératrice Marie-Louise, de Béru, village près de la Ferté, avait écrit à ses parents, quinze jours avant le débarquement de l'Empereur, qu'il espérait les revoir à la fin de mars, avec sa maîtresse.

L'Empereur fit son entrée à Paris le 20 mars, à huit heures

(1) Ici il y a une lacune dans le *Journal ;* ce qui suit, jusqu'au 21 mars, est tiré des *Bagatelles sur mon temps.*

et demie du soir. Louis XVIII, Monsieur, M. le duc de Berry étaient partis à une heure du matin, se dirigeant vers Lille. La maison militaire suivit la même route; le service accompagna le Roi et M. de Blacas seul; les autres ministres partirent chacun de leur côté.

M. le duc de Berry, deux jours avant son départ de Paris, dit légèrement au duc de Tarente : « Macdonald, vous ferez partie de mon état-major. » Ce maréchal reprit : « Je ne suis pas officier d'état-major; je crois que Monseigneur a plus besoin de conseil que d'officiers d'état-major. » Là-dessus, le duc de Berry entra en fureur, criant : « Si c'était Bonaparte, vous obéiriez sans dire un mot. — Oui, Monseigneur, répliqua le maréchal Macdonald, il s'y connaît autrement que vous. » A huit heures du soir, le maréchal duc de Tarente rentra chez lui, fort mécontent du généralissime duc de Berry. Ce prince, au moment de monter en voiture pour gagner la Flandre, n'avait eu ni la force de se dessaisir du commandement, ni celle de donner un ordre. Le duc de Berry n'aurait pas dû commander les troupes; dans tous les cas, il aurait bien pu risquer de s'exposer à leur tête. Probablement, elles ne se seraient pas battues; c'était néanmoins une chance à tenter. Le 19, elles reçurent l'ordre de se rendre à Essonne; le 20, de se replier sur Saint-Denis; elles ont toutes passé à l'Empereur. Les plus fidèles sont revenues jusqu'à Villejuif, où elles se sont jointes à lui.

J'appris en chemin que le 1er de housards avait pris la cocarde tricolore à Metz. Je revins à Paris; les soldats rencontrés sur ma route étaient dans l'enchantement du retour de l'Empereur.

Louis XVIII n'a jamais eu un bon soldat pour lui. Quelques mauvais, aimant la paix, pouvaient seuls être pour un roi *qu'il faut être six pour le porter*. Tels étaient leurs propos.

21. — Napoléon est aux Tuileries, passe des revues, se montre fréquemment; on crie : « Vive l'Empereur! » C'est la lie du peuple qui montre en général le plus d'enthousiasme.

Le général Mouton, comte de Lobau, est nommé commandant de la 1re division militaire; le comte de Montesquiou,

commandant de la garde nationale de Paris. Elle a pris en entier la cocarde tricolore, et continue auprès de l'empereur Napoléon le service qu'elle faisait auprès de Louis XVIII. L'Empereur a aboli la noblesse, à l'exception de la sienne; il ordonne aux émigrés revenus avec le Roi, n'ayant été ni rayés ni amnistiés, de sortir de France sous quinze jours. Il dissout la Chambre des pairs et celle des députés. Il déclare nulles les nominations faites par le Roi dans la Légion d'honneur, s'en réservant d'en confirmer une partie. Il abolit l'ordre de Saint-Louis et la décoration du Lys. Les biens d'émigrés rendus depuis la rentrée du Roi sont ôtés aux propriétaires et retournent au Trésor.

Ces décrets sont datés de Lyon, du 13 mars 1815, contresignés par le grand maréchal comte Bertrand, faisant fonction de major général de la Grande Armée.

22. — L'Empereur a donné le portefeuille de la justice au prince archichancelier de l'Empire. Sa Majesté a nommé le duc de Bassano ministre secrétaire d'État, le duc de Gaëte ministre des finances, le duc Decrès ministre de la marine, le duc d'Otrante ministre de la police générale, le comte Mollien ministre du Trésor impérial, le maréchal prince d'Eckmühl ministre de la guerre, le duc de Vicence ministre des affaires étrangères, le lieutenant général comte Carnot ministre de l'intérieur, le duc de Rovigo premier inspecteur général de la gendarmerie, le comte de Bondy préfet de la Seine, le conseiller d'État Réal préfet de police, le comte Molé directeur des ponts et chaussées.

Le prince de Condé s'est embarqué à Dieppe.

24. — Le Roi se rend de Lille à Menin; il a été escorté jusqu'à la frontière par le 12e de cuirassiers. Les troupes ont pris la cocarde tricolore à Lille, après le départ du Roi.

Le duc d'Orléans a quitté cette ville pour aller s'embarquer à Ostende. Son discours aux troupes leur a plu : « Le prince d'Orange, a-t-il dit, offre d'entrer comme auxiliaire du roi Louis XVIII; mais je suis Français avant tout. J'ordonne de fortifier les places et de faire feu sur les troupes étrangères. » Athalin et Raoul de Montmorency, ses aides de camp, sont reve-

nus à Paris. La maison militaire du Roi a été licenciée à Béthune par son ordre. M. le duc de Berry a laissé à ses troupes une faible idée de sa détermination, mais une grande de sa grossièreté.

Le maréchal Mortier a annoncé à Lille, par un ordre du jour, que le Roi remettait aux troupes leur serment de fidélité.

L'Empereur conserve les dénominations de lieutenant général et de maréchal de camp, substituées, à la Restauration, à celles de général de division et de général de brigade.

26. — Le *Moniteur* contient une plate adresse du Conseil d'État à l'Empereur, expliquant que S. M. Napoléon est le souverain le plus légitime.

Les chambellans recommencent aujourd'hui leur service auprès de l'Empereur. MM. de Beauvau et de Praslin ont repris leur titre de comte en échange de ceux de prince et de duc, portés par eux depuis la Restauration. Ils sont de service ordinaire.

Les membres du gouvernement provisoire, les ministres, M. Sosthène de la Rochefoucauld, sont exilés à quarante lieues de Paris, leurs biens séquestrés; le nom de ce dernier se trouve sur cette liste de dix-sept personnes, parce que, lors de l'entrée des alliés en 1814, il a le premier attaché une corde au cou de la statue de Napoléon sur la place Vendôme pour la jeter à terre. On cite d'autres personnes exilées par la toute-puissance de l'Empereur. Le baron de Pradt, archevêque de Malines, est du nombre.

29. — Il y a eu une affaire près de Montélimart, entre les gardes nationales du département de la Drôme et celles de Marseille. Les 58e et 83e régiments, venant de cette ville, ont abandonné M. le duc d'Angoulême à ce combat; il ne lui est resté, avec les gardes nationaux du Midi, que le 10e de ligne. Le lieutenant général Grouchy a fait partir de Lyon le général Piré, avec le 6e d'infanterie légère.

2 avril. — Le lieutenant général Clauzel s'est emparé de Bordeaux. La cocarde tricolore y a été arborée. Malgré tous ses efforts, Mme la duchesse d'Angoulême n'a pu parvenir à faire battre les troupes; elle montait à cheval, courait de rang

en rang. Elle a montré du courage et s'est embarquée à Pauillac.

8. — L'Empereur, par décret du 25 mars, inséré dans le *Moniteur*, exile à trente lieues de Paris les officiers de la maison militaire et civile du Roi et ceux des volontaires royaux. Un autre décret remet en vigueur les lois des Assemblées nationales contre les Bourbons. Les fonctionnaires des pays méridionaux s'étant joints à eux seront, huit jours après la publication du présent décret, traduits devant les tribunaux, s'ils ne les abandonnent pas.

9. — Une dépêche télégraphique de Lyon annonce que le général Grouchy s'est emparé de la personne de M. le duc d'Angoulême, et qu'il le fait conduire sous bonne escorte à Cette, où il le fera embarquer (1). Le duc d'Angoulême est le seul des princes ayant montré quelque énergie.

Les rentes sont à 66 francs. Paris est triste; on voit peu de voitures, presque tout le monde étant à la campagne. Les ouvriers n'ont pas d'ouvrage; chacun garde son argent, dans l'attente des événements.

13. — Le *Moniteur* contient une réponse à la déclaration des puissances, très bien faite, par les présidents des sections du Conseil d'Etat. Le bruit court qu'on déclarera l'Empereur généralissime de la République. Fouché et Carnot sont les ministres influents. Carnot, quoique nommé récemment comte, veut la suppression de la noblesse impériale. On en parle assez sérieusement. La majorité veut la république; en Lorraine, en Dauphiné et dans d'autres provinces, on crie : « Vive la Nation! Vive la Liberté! »

14. — Le *Moniteur* contient un rapport du ministre des affaires étrangères, duc de Vicence, annonçant à Sa Majesté la nécessité de prendre des mesures de précaution contre les puissances étrangères; elles n'ont pas voulu recevoir les courriers de l'Empereur, et leurs armements prouvent leurs vues hostiles contre la France. Sauf Monaco, où il y a une garnison anglaise et sarde, le territoire français n'a point été entamé.

(1) Le comte de Grouchy fut nommé maréchal de France le 18 avril, en récompense de sa conduite envers M. le duc d'Angoulême.

L'Empereur ordonne de former à la suite de la vieille garde quatre bataillons de gendarmes à pied. On organise six régiments de tirailleurs, six de voltigeurs de jeune garde. Un décret rappelle sous les drapeaux les hommes en congé absolu et autres, sauf l'examen de ceux dont les blessures ne leur permettraient pas de servir.

18. — Le *Moniteur* annonce, sous la rubrique de Metz, la réunion de huit cent soixante-quatorze mille hommes par les alliés, le 15 mai, pour nous attaquer. On croit que l'empereur Napoléon les préviendra. On se flatte de la déroute des alliés et de la reprise par la France de la Belgique et de la ligne du Rhin. Les Anglais ont fait relâcher les bâtiments français pris sans ordres par leurs vaisseaux.

Une proclamation du général Bellegarde, commandant les Autrichiens, exhorte les Italiens à ne pas se laisser séduire par des promesses d'indépendance de l'Italie. Le roi de Naples Joachim la proclame, appelant les Italiens sous ses drapeaux. Il a commencé les hostilités; il est entré à Parme.

Il y a en Alsace et en Lorraine une foule de volontaires; le dépôt du 1er de housards en a reçu trois cents, depuis l'entrée de Napoléon à Paris.

L'archiduc Charles est à Mayence; il a interrompu toutes les communications avec la France.

24. — Un nouveau projet de constitution paraît dans les journaux. Il sera déposé chez les notaires, dans les municipalités, où chacun pourra donner son vote, ce qui équivaut à rien.

Les soldats en congé absolu et illimité du village d'Aubergenville, où j'habite, au nombre de douze, ont été à Versailles. On les avait mandés pour partir, ils sont revenus, décidés à rester chez eux; il sera difficile de les faire rejoindre, les villages environnants ayant la même volonté; ils sont nombreux et ne craignent pas la gendarmerie.

1er mai. — Le *Moniteur* contient un décret de l'Empereur ordonnant aux collèges électoraux de s'assembler sans délai, en vertu de l'acte additionnel de la Constitution soumis à l'acceptation du peuple, et de nommer des députés, la guerre ne

lui permettant pas de rester sans Chambre des représentants de la nation. Un autre décret prescrit le renouvellement des maires et adjoints. Ils sont ordinairement nommés par les préfets; ils le seront par le peuple, pour cette fois-ci seulement.

Les régiments d'infanterie et de dragons reprennent leurs anciens numéros, de sorte que le 90e d'infanterie actuel redevient 111e; il y aura vingt et un numéros vacants. Le 15e dragons redevient 20e; il y aura cinq numéros vacants.

Il y a peu de votes pour la Constitution. Beaucoup de gens ne voulant pas dire : *Oui*, s'abstiennent; d'autres, plus courageux, votent négativement. Chez mon notaire, à Paris, il y a eu deux *oui*, un employé et le secrétaire de l'Institut, Delambre. Dans une division du ministère du Trésor public, où il y a trente employés, vingt-huit ont mis *non*. On a porté ce registre au ministre Mollien; il a fait signifier aux employés sa résolution de renvoyer ceux qui n'acceptent pas la Constitution. On leur a apporté un nouveau registre; pour conserver leurs places, nécessaires à leur subsistance, il leur a fallu signer : *Oui*. M. Mazoyer, chef de bureau, direction du mouvement, au ministère de la guerre, et plusieurs employés n'ayant pas voulu accepter la Constitution, ont été réformés.

M. de Kergorlay a fait un vote négatif très courageux où il dit qu'il n'a pas encore appris à prendre les baïonnettes pour règle de sa conscience. Un plaisant a voté pour Franconi, voulant, a-t-il dit, un roi qui monte à cheval.

Le gouvernement de l'empereur Napoléon marche en ce moment à grands pas vers la dégringolade. L'opinion fait chaque jour de nouveaux progrès contre lui. La désertion est très considérable dans l'armée. Sauf la Champagne, l'Alsace, la Franche-Comté, le Lyonnais, le Dauphiné, la Lorraine et une partie de la Bourgogne, le reste de la France ne veut pas marcher. La Vendée est au moment de se révolter; la Flandre et la Picardie, quoique près d'être envahies, ne montrent aucune énergie contre les étrangers. On s'occupe de fortifier Montmartre, Saint-Dizier, Vitry, Château-Thierry.

15. — On a fait des élections à Paris : M. Roy, avocat, homme de talent, fort riche, est un des députés.

L'Empereur a donné une mission au maréchal Mortier pour Vienne; il offre d'abdiquer en faveur de son fils.

Le prince Lucien, frère de l'Empereur, arrive à Paris.

L'Empereur a passé, sur la place du Carrousel, la revue des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau. Ce spectacle était à la fois pitoyable et risible; cette canaille, la plupart sans culottes au positif, s'est retirée en criant : « Vive l'Empereur! à bas les nobles! à bas les prêtres! » Cela s'appelle des fédérés. On a fait une caricature de Louis XVIII revenant dans ses États, en croupe derrière un Cosaque.

17. — On apprend l'entrée des Autrichiens à Rome; le roi Joachim se retire en désordre vers Naples.

Je vois souvent à Acosta (1) le duc de Mortemart; il habite Neauphle, à quatre lieues de là. Nous nous sommes liés à la guerre; je lui suis tendrement attaché; il est loyal, brave et franc. M. de Mortemart est un excellent camarade, un officier distingué, un homme d'honneur et de mérite. Il est venu dîner aujourd'hui chez nous, avec le duc de Crussol; ils sont partis après le repas, à cheval pour Gand, où ils vont rejoindre le Roi (2).

On assure que Napoléon a deux cent cinquante mille hommes de troupes de ligne sous les armes; il en avait cent quinze mille il y a un mois. Les places sont gardées par les gardes nationales.

Le Champ de Mai est remis au mois de juin.

28. — MM. de Montlosier et Benjamin Constant se sont battus; ils avaient eu, la veille, une grande dispute sur la Constitution; un gros mot avait été lâché, en présence du général Tromelin, de MM. de Lascours et de Barante; ils ont été

(1) Acosta, petit château, propriété de la famille de Castellane, situé à Aubergenville, près Meulan.

Mme de Staël, amie de M. de Castellane, père du maréchal, exilée par l'Empereur, s'y était retirée et y passa quelques mois.

(2) J'avais été nommé chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur par le Roi; j'avais prêté serment; en conséquence je ne servis pas pendant les Cent-jours. Je passai ce temps à la campagne, à Acosta.

témoins du combat au bois de Boulogne. M. Benjamin Constant a la vue très basse. M. de Montlosier a soixante ans; il a reçu un coup d'épée à travers le pouce. Ils ont tous été après l'affaire, dîner chez un restaurateur, où ils ont causé pendant quatre heures : « Constitution. »

La Vendée prend un caractère menaçant. Il y a trente à quarante mille hommes assemblés; ils se sont emparés de Cholet. Dans une affaire auprès de Bressuire, les Vendéens sont restés maîtres du champ de bataille. Les troupes impériales ont fait cent vingt prisonniers et les ont massacrés, malgré leurs officiers.

On dit que la reine de Naples, Caroline, est arrivée à Saint-Cloud, et que le roi Joachim est débarqué à Toulon. Le prince Jérôme-Napoléon, Madame mère de Sa Majesté sont arrivés à Paris pour la cérémonie du Champ de Mai : le cardinal Fesch a officié.

Juin. — J'ai été voir la salle construite au Champ de Mars. On a élevé jusqu'au premier de l'École militaire une estrade. A droite et à gauche, étaient des tribunes pour le Conseil d'État; il y avait environ cent pas d'espace découvert entre cette partie de la salle et celle où étaient les membres des collèges électoraux. Il y avait trente-deux colonnes, sur lesquelles étaient écrits les noms des départements, quarante banquettes de profondeur en gradins. Au milieu de l'espace vide, en face de l'estrade de l'empereur Napoléon, était un autel fort mesquin, où l'on a dit la messe. Toutes ces constructions étaient recouvertes de toiles peintes en coutil.

3. — Les pairs ont tenu leur première séance. L'Empereur en a nommé cent dix-neuf, la plupart fort obscurs par leurs talents et sans beaucoup de considération personnelle.

Quarante-deux élèves du lycée Charlemagne se sont offerts en qualité de canonniers pour la défense de Paris.

5. — Le maréchal Soult, duc de Dalmatie, nommé major général de l'armée, est parti pour le grand quartier général de Laon; la garde impériale se met en marche.

6. — Le comte Lanjuinais a été nommé président de la

Chambre des représentants; après une courte discussion sur le serment, elle a fini par l'adopter.

Un affreux accident arriva le 8 juin à ma femme. Deux jours avant, elle me disait qu'elle avait le pressentiment d'un grand malheur; elle m'en reparla encore le matin. Il pleuvait; Mme de Castellane fit allumer un fagot dans sa cheminée. Je ne sais quelle crainte me poussait à rester; elle me pria de la laisser seule, voulant lire. Avant de sortir, j'eus la précaution de placer la pincette en travers pour empêcher le bois de rouler. Je fus à la glacière du château. Revenant tout inquiet, je vois à la porte de la salle à manger M. Mezin, secrétaire de mon père, la figure renversée, appelant à tue-tête M. Jouarre, notre médecin, qui était là par bonheur. Mon premier mot à M. Mezin fut : « Ma femme est brûlée? » Il ne me répondit rien. Je courus hors de moi à sa chambre; elle n'y était plus. Je la trouvai sur le lit de sa belle-mère, tous ses vêtements consumés, demandant si elle était aussi brûlée que la princesse de Léon, sa cousine, morte trois mois auparavant victime d'un semblable accident.

Mme de Castellane arrangeait son peigne; le feu prend à sa robe. Elle sonne, la sonnette casse. Elle perd la tête; au lieu de se rouler entre ses matelas, elle ouvre sa porte donnant dans une antichambre. Le domestique devant y rester n'y était pas; il brodait, et quand on passait cela le dérangeait. Il s'était mis dans une office à côté; cependant, à ses cris, il accourt. Elle traverse le billard. Il y avait beaucoup de monde chez nous, et toute la journée il s'y trouvait quelqu'un; la fatalité voulut qu'il n'y eût personne en ce moment-là. Elle ouvre la porte d'une salle suivant le grand salon, puis celle de sa belle-mère. Celle-ci écrivait; elle la voit entrer tout en feu. Mme de Castellane se jette à plat sur son lit, ce qui a sauvé sa poitrine et son visage. Le domestique avait eu la présence d'esprit d'ôter sa veste; il la rejoint alors et achève d'éteindre les flammes qui consumaient ses vêtements. Mme de Castellane avait les deux jambes brûlées, les cuisses, le dos, une partie du corps, des épaules, des bras, du cou, les oreilles. On la fit marcher. On envoya

chercher de l'opium à Meulan et à Mantes, on en mit plusieurs livres dans un bain; elle y resta trois heures, et cela la soulagea beaucoup. Elle perdit connaissance en en sortant.

Un courrier envoyé à Paris ramena, le lendemain matin, le célèbre médecin Portal et M. Roux, chirurgien de réputation. Ce dernier me dit : « Quand il y a la cinquième partie d'une personne brûlée, il y a danger pour la vie; ici, il y en a les deux tiers. » La malade se fit couper, dans la matinée, ses cheveux à moitié brûlés. Elle montra un courage héroïque; il ne s'est pas démenti pendant les huit mois que durèrent ses souffrances. On se dépeindrait difficilement notre profonde affliction de ce cruel événement; je n'eus que plus tard la force d'écrire ce récit.

11. — Les Chambres des pairs et des représentants présentent à l'Empereur de plates adresses. Sa Majesté a annoncé son départ dans la nuit; il est parti pour l'armée. Les troubles de la Vendée prennent chaque jour plus de consistance; il y a des mouvements à Bordeaux, en Languedoc, en Normandie.

18. — Le *Moniteur* contient un bulletin annonçant l'arrivée de l'Empereur à l'armée et la prise de Charleroi, après un petit combat. Le lieutenant général Bourmont, le colonel Clouet, le chef d'escadron Villoutreys sont passés à l'ennemi.

Une lettre du maréchal duc de Dalmatie annonce le gain de la bataille de Ligny par l'Empereur sur les Prussiens et les Anglais.

Le rédacteur du *Journal général,* M. Feuillant, a été arrêté à l'occasion d'un article sur la prise du général Travot par les Vendéens.

20. — On apprend la perte de la bataille de Mont-Saint-Jean, appelée Waterloo par les alliés, livrée le 18 juin. Le matériel de l'artillerie, le parc de réserve, les chariots, les voitures, tout est tombé au pouvoir de l'ennemi. Le désordre était tel, au dire même du bulletin, qu'on ne pouvait reconnaître un régiment. La garde impériale a été écrasée, la déroute a été complète.

21. — L'empereur Napoléon est arrivé à Paris à deux heures du matin.

Les Chambres se sont assemblées pour travailler au salut de la patrie, M. de La Fayette s'est écrié : « Il faut se rallier au drapeau tricolore. »

22. — Napoléon a envoyé aux Chambres son abdication en faveur de son fils. Les pairs et les députés ne se sont pas prononcés pour Napoléon II. Ils ont nommé un gouvernement provisoire, composé du duc de Vicence, du baron Quinette, du comte Carnot, du duc d'Otrante, du lieutenant général Grenier.

Les rentes, de 55 francs où elles étaient tombées hier, ont remonté à 59 francs.

23. — Les Chambres ont reconnu faiblement Napoléon II. Elles ont engagé l'Empereur à quitter Paris. Elles ont nommé plénipotentiaires, pour traiter avec les alliés, MM. de La Fayette, Sébastiani, d'Argenson, Laforêt, Pontécoulant, auxquels le Directoire a adjoint M. Benjamin Constant. Les plénipotentiaires doivent d'abord demander : 1° la régence avec Napoléon II; 2° le duc d'Orléans; 3° Louis XVIII, déclarant le duc d'Orléans héritier du trône, à l'exclusion des trois autres princes; puis enfin ils ont pouvoir pour conclure aux meilleures conditions possibles.

L'empereur Napoléon voulait, dit-on, abdiquer tout simplement en faveur de Louis XVIII. On lui a observé que l'article 67 s'y opposait; il a répondu alors aux amateurs de cet article : « Je vois bien ce que vous voulez, la régence; ils ne veulent pas plus de vous, de la régence, que de moi. » Napoléon s'est établi à l'Élysée. M. Otto a été envoyé en Angleterre pour traiter de son asile en ce pays ou en Amérique.

26. — On fait courir le bruit que tout est arrangé entre Foucher et M. de Talleyrand pour Louis XVIII. L'esprit de Paris n'est pas pour le Roi.

Les commissaires du gouvernement ont nommé le maréchal Jourdan commandant en chef de l'armée du Rhin. On parle de l'envoi des maréchaux Macdonald et Oudinot pour négocier de la paix, à cause de l'attachement qu'ils ont montré à Louis XVIII. Ce prince est à Cambrai.

28. — Les alliés sont aux portes de Paris. On se bat à Pantin et à la Patte d'oie, en avant de Saint-Denis.

Les rentes montent à 62 francs.

Le maréchal Grouchy a rejoint avec son corps d'armée. Il y a soixante-cinq mille hommes réunis sous les murs de Paris.

L'intention des commissaires du gouvernement est de défendre seulement les approches extérieures de la capitale.

Napoléon est gardé à la Malmaison.

M. Gamon, député, a fait d'une manière fort entortillée la motion de proclamer Louis XVIII. Son discours fut imprimé, à un seul exemplaire; il n'a pas été donné suite à sa proposition.

30. — Napoléon part pour Rochefort; il a demandé à la commission du gouvernement de le nommer généralissime, prétendant avoir un moyen certain de couper l'armée anglaise et prussienne, donnant sa parole d'Empereur et de soldat de quitter le commandement après la bataille; cela lui a été refusé.

L'armée commandée en chef par le duc de Wellington entoure Paris. Les Prussiens sont entrés à Saint-Germain ce matin; après avoir forcé le pont du Pecq, ils ont pillé un peu ce village, où l'on s'est défendu. Ils payent tout à Saint-Germain; on entre et on sort librement de cette ville.

1er juillet. — Les Anglais et les Prussiens manœuvrent pour entrer dans Paris par Montrouge, afin de ne pas prendre le taureau par les cornes. Le feld-maréchal Blücher a établi son quartier général à Saint-Germain et s'est emparé de Versailles. La consternation est très grande à Paris; la viande y coûte 3 francs la livre. On y donne des passes aux officiers qui veulent rejoindre Louis XVIII. Les Chambres ont fait une sortie contre les Bourbons; elles choisissent bien leur moment.

2 — Les Prussiens se sont emparés des hauteurs de Meudon et de Sèvres.

6. — Paris ayant capitulé, les troupes remettent successivement les postes.

Les troupes françaises se retirent au delà de la Loire; il y

a suspension d'armes, et les hostilités ne pourront recommencer sans qu'on se prévienne huit jours d'avance. L'armée emmène son artillerie, sa caisse militaire, etc. La garde nationale et la gendarmerie municipale font le service de la police de Paris.

A midi les alliés ont occupé les barrières, suivant la convention. Monsieur les a visitées avec eux. La garde nationale a toujours la cocarde tricolore, et le drapeau aux trois couleurs flotte sur les Tuileries. La Chambre des pairs s'est ajourné; celle des représentants s'est déclarée en permanence.

Le Roi a couché à Arnouville, près de Saint-Denis. Il y a été très mal logé; les ministres ont dormi sur la paille. On met sa proclamation dans les journaux.

7. — Les Anglais et les Prussiens font, leur entrée dans Paris; on entend peu de cris de : « Vive le Roi! »

La Chambre continue à s'occuper de la Constitution, comme si elle devait durer.

Le pavillon blanc flotte à Saint-Denis, le tricolore à Paris.

8. — Quatre Prussiens ont demandé, à un moulin à papier près de Montainville (Seine-et-Oise), à boire, à manger, des chemises; le meunier leur a donné tout cela. Ils ont ensuite voulu avoir de l'argent; sur son refus de les satisfaire, ils sont descendus à l'écurie pour y prendre un cheval. La fille s'y est opposée, a mis la main sur la bride; le Prussien a tiré sur elle, mais le pistolet a raté. Un garçon de moulin arriva avec un fusil, coucha en joue le Prussien, et menaçant de tirer s'il s'entêtait à emmener le cheval; le Prussien persista, il fut tué. Ses camarades le dépouillèrent, trouvèrent 600 francs sur lui.

Le lendemain, ils revinrent à ce moulin, au nombre de soixante hommes de cavalerie et d'infanterie; ils tuèrent deux enfants de la maison et un homme qui se sauvait à leur approche. Ils chargèrent sur des voitures les meubles, le linge, la farine du moulin, conduisirent le tout à Saint-Germain. Chemin faisant, près de Saint-Nom, les soldats d'infanterie entrèrent chez un fermier, le forcèrent, la baïonnette sur la poitrine, de leur donner de l'argent. Il avait

200 francs cachés; il les leur remit, puis il vint se plaindre aux officiers. Les Prussiens furent fouillés, et l'argent restitué au fermier.

Une charrette de réquisition appartenant au maire de Jaumeville, attelée de trois chevaux, arriva à la caserne de Saint-Germain; on lui en avait pris un, mais on lui avait remis le collier.

Le roi Louis XVIII a fait son entrée à Paris, escorté des Prussiens et des Anglais. On a hissé, le matin, le drapeau blanc sur les Tuileries. La majorité de la garde nationale avait fait une protestation pour conserver la cocarde tricolore. Elle n'en portait aucune; elle s'est décidée cependant à remettre la cocarde blanche. Le Roi a été reçu avec enthousiasme. Il y a eu beaucoup de cris de : « Vive le Roi! » La plupart des maisons ont été illuminées. Une ordonnance remet en fonction les autorités civiles et judiciaires en activité au 20 mars dernier.

Le ministère est composé : du prince de Talleyrand, chef du conseil, ministre des affaires étrangères; du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, ministre de la guerre. Le duc de Feltre, ayant suivi le Roi à Gand, n'est pas conservé. Le duc d'Otrante est ministre de la police générale; le baron Pasquier, garde des sceaux, ministre de la justice, remplissant provisoirement les fonctions de ministre de l'intérieur; le duc de Richelieu, ministre secrétaire d'État de la maison du Roi; le comte Beugnot, directeur général des postes; le comte Molé conserve la direction des ponts et chaussées; l'empereur Napoléon la lui avait confiée.

11. — Les empereurs de Russie et d'Autriche et le roi de Prusse sont arrivés à Paris. Le feld-maréchal Blücher a voulu faire sauter le pont d'Iéna, au mépris de la capitulation de Paris; les Prussiens l'ont miné, ils y ont mis seize fois le feu; l'effet a été insensible. Louis XVIII a envoyé en vain signifier à Blücher, qui n'a pas été voir le Roi, le changement de nom du pont; il a fallu l'intervention de l'empereur Alexandre pour le sauver. Les soldats prussiens sont logés chez les particuliers; on se loue beaucoup des Anglais.

Le duc de Mouchy, n'ayant jamais servi, promu au grade de colonel lors de la première arrivée du Roi, a été nommé

maréchal de camp à Gand. Voici le motif de cette promotion. Le prince de Poix a dit au Roi, lors de son arrivée dans cette ville : « Mon fils Charles, qui monte si bien à cheval, est venu à pied; il faut que Votre Majesté le nomme maréchal de camp. » Cette héroïque action lui a valu, en effet, ce grade. Le ministère responsable ne se prêtera plus, il faut l'espérer, à de pareils abus. On devrait se contenter de la première leçon: elle a été assez forte, et il ne faudrait pas en préparer une seconde. L'exaspération de l'armée venait de ces grades jetés à la tête de gens n'ayant jamais servi. M. Humbert de la Tour du Pin, major nommé dans les mousquetaires, à leur formation, est aide de camp du maréchal duc de Bellune. Ces grades-là ne serviront donc pas uniquement dans la maison du Roi, comme on nous en avait flattés (1).

Les régiments de cuirassiers et la cavalerie de la garde impériale ont envoyé leur soumission au Roi.

12. — L'empereur Napoléon avait créé sept millions de rentes qu'Ouvrard avait mis en circulation; le baron Louis, ne reconnaissant pas ces rentes, veut les faire retirer de la circulation; cette opération demandant du temps, la Bourse est fermée.

Notre maison de Paris est occupée par vingt-cinq Anglais. Leur conduite est parfaite; ils payent ce qu'ils prennent. Aussi on se les dispute; on évite, si on peut, d'avoir des Prussiens, qui veulent être nourris aux frais de leurs hôtes.

J'ai dit au prince de Talleyrand que les Prussiens exigeaient, dans le département de Seine-et-Oise, le payement, d'ici au 20 juillet, des contributions entières de l'année, en défalquant seulement le quart déjà recouvré par eux; sa seule réflexion a été : « Cela est agréable pour Louis (le ministre des finances). Il n'aura rien, car vous sentez bien, quand on aura payé aux Prussiens, qu'on ne pourra pas le satisfaire. » Dînant chez la duchesse de Luynes, j'ai trouvé, en sortant, M. de Talleyrand dans la première pièce; il causait avec M. Pozzo di Borgo,

(1) Six mois plus tard, M. Humbert de la Tour du Pin fut tué en duel par M. Malandrin, autre aide de camp du duc de Bellune. Le motif de la querelle était les anciens et les nouveaux services.

ambassadeur de Russie : « Enfin, disait-il, les Prussiens vendent ma terre auprès d'Avesnes parce que le gouvernement de Bonaparte l'avait mise sous le séquestre; vous avouerez que cela est un peu fort. »

Monsieur a dit à M. de Talleyrand, qui a exigé du Roi que les princes n'assistent plus aux conseils des ministres : « Nous n'avons pas de remerciements à vous faire; vous nous avez mis hors du conseil. » Le premier ministre a répondu : « Monsieur m'en remerciera quand il sera Roi. »

19. — Le comte de Lavalette, directeur général des postes, est arrêté. La reine Hortense se rend en Suisse, accompagnée d'un officier autrichien. Le prince Joseph, le prince Jérôme, le prince Lucien, le cardinal Fesch, Madame mère, ont quitté la France.

On commence à manquer de fourrages à Paris; les Anglais eux-mêmes sont obligés de couper les avoines et les seigles à Nanterre, pour nourrir leurs chevaux.

Le lieutenant général Reille, envoyé au Roi par l'armée de la Loire, a été arrêté par les Prussiens; ils l'ont gardé plusieurs jours au secret, l'ont envoyé ensuite chez lui, sous la garde d'un officier. L'armée de la Loire avait fait sa soumission; malgré cela, les Prussiens l'ont attaquée, et ils ont été battus; en conséquence, ils font partir des troupes en charrettes pour la Loire. Les Bavarois et les Wurtembergeois se conduisent particulièrement mal; les Russes et les Anglais observent une meilleure discipline. Le général en chef Frimont, commandant un corps autrichien dans le département de l'Isère, a fait une proclamation fort sage.

Les alliés ont établi une censure sur les journaux, qui se taisent maintenant sur leurs vexations.

Les alliés continuent à bombarder les places qui ont arboré le drapeau blanc. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr a écrit au commandant de Laon de n'y point laisser entrer les troupes étrangères, de garder la place pour le Roi. Sa Majesté a demandé aux puissances, à cette occasion, si elles étaient ses alliées ou ses ennemies; que, dans le dernier cas, il voulait se retirer en Espagne.

28. — Le maréchal Macdonald part pour prendre le commandement et opérer le licenciement de l'armée de la Loire; elle est presque réduite aux officiers et sous-officiers.

Le lieutenant général d'Ecquevilly, émigré fort bête, est nommé directeur général du dépôt de la guerre. Le lieutenant général baron de Vioménil, autre officier de l'armée de Condé, presque en imbécillité, est envoyé gouverneur à Bordeaux. Il emmène avec lui son gendre, le vicomte de la Tour du Pin, qu'on a gratifié du titre de maréchal de camp, et l'adjudant commandant La Porterie, autre émigré qui a été fou. Voilà pour refaire l'esprit des troupes sous ses ordres. On espérait nous voir désormais privés de semblables choix; ils étonnent de la part de notre ministère actuel.

Tout ce qui approche du Roi est mécontent du ministère, et le ministère est mécontent des alliés, à l'exception des Anglais, qui agissent franchement.

Le baron de Talleyrand, préfet d'Orléans, n'y retourne pas; il y serait arrêté par les Bavarois, comme il l'a été par les Prussiens. Les Bavarois ordonnaient aux percepteurs de verser dans leur caisse; le préfet de Talleyrand a écrit à ces fonctionnaires de n'en rien faire sous peine de destitution, et de ne rien exiger des contribuables pendant la moisson. Le Roi est fort triste; M. de la Bouillerie, président de la commission chargée de s'entendre avec les commissaires des troupes alliées, lui a rendu compte de leurs demandes exorbitantes.

1er août. — Une ordonnance du Roi casse tous les grades accordés par Bonaparte pendant les Cent-jours; elle remet en non-activité, en retraite et en demi-solde les officiers qui étaient au 20 mars dans ces positions.

2. — Le colonel de la Bédoyère est arrêté. Les troupes alliées ont passé la nuit sous les armes, dans la crainte d'un mouvement; elles le désiraient pour avoir ensuite le droit de tout faire.

Le système du ministère est modéré, et dans l'esprit de la nation. Quelques nominations comme celle de M. de Vioménil font craindre de le voir céder trop facilement aux représenta-

tions de ces purs royalistes dont le premier mérite est de n'être bons à rien.

Napoléon n'a pu obtenir de débarquer en Angleterre. Ce souverain va être conduit à Sainte-Hélène; il y sera gardé par les Anglais. Les puissances enverront des commissaires dans cette île.

Les alliés, après avoir positivement promis, dans une déclaration portée au prince de Talleyrand et insérée dans le *Moniteur*, de remettre l'administration aux préfets, n'en font rien. Le gouverneur pour l'Autriche des départements du Jura, de l'Ain, du Mont-Blanc et de l'Isère, a fait à Bourg une proclamation aux préfets de ces départements, leur enjoignant, sous les peines les plus sévères, d'administrer pour l'Autriche.

Le maréchal Ney a été arrêté à Aurillac.

10. — Le prince de Talleyrand a dit à mon père, qui allait, en qualité de président du collège électoral des Basses-Pyrénées, prendre ses instructions, *de tâcher d'éviter les élections de royalistes purs autant et plus que celles des jacobins;* il lui a dit que *le ministère voulait des constitutionnels, et qu'il ne s'en cachait pas; qu'il était prêt à le répéter sur les toits et dans la salle des gardes.* Le ministère a parfaitement raison, mais les royalistes purs ne sont pas contents. Les voltigeurs de Louis XIV font du tort au Roi. Le duc d'Otrante, avec lequel je dînais chez le prince de Talleyrand, a tenu les mêmes propos sur les élections, ajoutant : « Sans cela, le Roi serait forcé de casser la Chambre. »

11. — Une ordonnance du Roi paraît sur l'organisation de l'armée. Il y aura 47 régiments de cavalerie, 86 légions d'infanterie, à raison d'une par département. Cette ordonnance, ayant été communiquée aux étrangers, prouve qu'ils n'ont pas l'intention de démembrer la France.

12. — Le bruit court qu'après une revue de cent quatre-vingt mille Russes dans la plaine des Vertus, ceux des alliés ne restant pas en France se mettront en marche pour leur pays.

La *Gazette de France* a été suspendue à l'occasion d'un article énonçant l'opinion de faire payer les deux tiers des contribu-

tions de guerre à ceux qui ont signé l'acte additionnel de Bonaparte. Ce journal a reparu avec un autre article blâmant le premier.

Il y a eu des massacres à Nîmes contre ceux qui étaient supposés partisans de Bonaparte.

14. — Le colonel Charles de la Bédoyère a été condamné à mort par le 2e conseil de guerre permanent de la 1re division militaire, et exécuté (1).

Les alliés se sont fait remettre à Vincennes quatre-vingts pièces de canon et dix-huit mille fusils.

Le *Moniteur* du 7 a annoncé un emprunt de cent millions pour couvrir les dépenses nécessaires à la subsistance des étrangers et celles occasionnées par la guerre.

17. — Par ordonnance, quatre-vingt-dix nouveaux pairs sont nommés : mon père est du nombre.

19. — Par ordonnance, la dignité de pair est déclarée héréditaire.

22. — Il y a à Bordeaux deux gouverneurs : l'un, M. de Damas, nommé par M. le duc d'Angoulême; l'autre, M. de Vioménil, nommé par le Roi; ils se disputent le pouvoir, chose assez comique. Le Roi a créé duc le comte d'Escars, premier maître d'hôtel, apparemment en récompense de la bonne chère qu'il lui fait faire.

Les alliés conviennent de remettre aux préfets du Roi l'administration, moyennant cinquante millions; on les leur a payés. Les Bavarois en demandaient dix-huit pour leur solde et leur habillement; on leur en a offert quatre, et ils les ont refusés. Alors on leur a répondu que leurs besoins seraient réglés par les puissances. Cette phrase leur a déplu; ils ont terminé pour sept millions.

On parle de la formation d'une garde royale; le projet en a été soumis à l'empereur Alexandre.

(1) M. de la Bédoyère était un joli et bon officier. Il avait toujours montré de l'élan à la guerre; il fut victime de la politique du moment pour avoir passé des premiers à Napoléon. S'il n'avait pas été arrêté à cette époque, plus tard, probablement, il eût été employé par Louis XVIII lui-même. (*Note du maréchal.*)

29. — M. Dussault a fait, dans le *Journal de Paris*, un article remarquable sur la maison du Roi et la formation de la garde royale. Il aurait été fort utile, il y a un an; c'est un peu de la moutarde après dîner. Les gardes du corps sont furieux contre M. Dussault.

2 septembre. — La *Gazette officielle* contient la formation de la garde royale, composée de huit régiments d'infanterie, de huit de cavalerie, d'un régiment d'artillerie à pied et d'un à cheval.

Les mousquetaires, chevau-légers, gardes de la porte, sont supprimés. Les gardes de Monsieur devaient l'être, mais ils ne le sont pas; le comte d'Artois a obtenu de les conserver. Les gardes du corps sont réduits à quatre compagnies de deux cent cinquante gardes et cinquante surnuméraires.

Les Espagnols, commandés par le lieutenant général O'Donnel, comte d'Abisbal, sont arrivés le 30 août sous les murs de Bayonne; la ville a été mise en état de siège. Le département des Basses-Pyrénées se lève en masse. Les journaux anglais sont infâmes pour la France. Le traité de paix proposé par les alliés était mauvais; le Roi a voulu attendre la réunion des Chambres pour le leur communiquer, avant de l'accepter.

On parle beaucoup du changement d'une portion du ministère, du renvoi de Fouché, à cause de son rapport au Roi sur les alliés; il offrait une garantie à une partie de la nation. La question a été agitée; son maintien a été décidé. Depuis cette époque, une grande désunion existe dans le ministère. M. de Talleyrand avait courageusement abandonné Fouché, croyant son renvoi sûr. Il est seul de son bord, avec M. Pasquier. De l'autre, MM. Louis, Fouché, Jaucourt, Gouvion-Saint-Cyr sont réunis. Le ministère ainsi divisé ne pourra tenir, d'après ce qu'on connaît de l'esprit des Chambres. Son renvoi sera un malheur; tout annonce une réaction royaliste, qui sera suivie d'une autre bien plus fâcheuse.

« Il y a cent demandes pour être pair, disait M. de Talleyrand; celle de M. de Saisseval n'est pas la plus ridicule. » « Vous croyez peut-être, racontait-il à un pair, que le Roi vous a nommé? Le Roi tient à une seule personne. Devinez

qui! M. Lambert de Frondeville; il ne s'intéresse qu'à celui-là. » (M. de Frondeville est un de ceux qu'on trouve déplacés sur la liste des pairs. Le Roi le connaît à peine. Mme la duchesse d'Angoulême lui a demandé avec instance cette nomination.)

La manière dont le comte de Blacas a été compris dans la nomination des pairs est singulière. Le Roi n'en avait pas parlé à M. de Talleyrand. Le soir, chez Mme de Laval, Mme de Tyskiewiez demanda à ce ministre si cet ex-favori du Roi était nommé. « Ma foi, non, reprit M. de Talleyrand; je n'y ai pas pensé. La liste est chez l'imprimeur; cela sera pour une autre fois. » On lui observa que cela n'était pas la même chose, et que certainement le Roi ne trouverait pas mauvais sa mise sur la liste. Le président du conseil se décida à envoyer chez l'imprimeur. Mme de Jaucourt s'informa si M. de la Châtre, son premier mari, était des élus; sur la réponse négative de M. de Talleyrand, elle le pria de le faire aussi ajouter. L'ambassadeur de France à Londres, M. de la Châtre, l'ami du Roi, fut ainsi créé pair par l'intervention de sa femme divorcée et remariée.

15. — L'exigence des Anglais augmente; le duc de Wellington montre pour la France des intentions malveillantes. Il voudrait que son frère Wellesley remplaçât au ministère anglais lord Castlereagh, dont on est content; ce dernier devient plus difficile, par crainte de la faction Wellington.

18. — Le duc de Wellington a envoyé ce matin des grenadiers anglais pour s'emparer, au Muséum, de tableaux de l'école flamande, les prétendant la propriété du roi des Pays-Bas. On a emballé les tableaux et les statues provenant de nos conquêtes, la *Vénus de Médicis*, l'*Apollon du Belvédère*, pour les rendre à leurs anciens propriétaires. Les alliés ne se sont pas contentés de reprendre les tableaux du Musée; ils se sont emparés des manuscrits de la Bibliothèque royale provenant de nos conquêtes.

20. — Le duc d'Otrante quitte le ministère de la police générale. On le nomme ministre en Saxe. Il a fait une faute en consentant à s'y rendre; attaqué en son absence, il ne

pourra se défendre. Monsieur avait fait nommer Fouché ministre de la police générale. M. de Talleyrand ne le voulait pas dans son cabinet; Monsieur assura que tout était perdu si Fouché n'y entrait pas; les lettres du faubourg Saint-Germain chantaient ses louanges. Monsieur a été, en dernier lieu, un des plus ardents à le faire renvoyer.

Aujourd'hui ont eu lieu les premières conférences pour la paix; les conditions proposées par les alliés sont infâmes. Ils veulent Maubeuge, Givet, Charlemont pour la Belgique; Landau pour la Bavière; Briançon et Chambéry pour le Piémont; le château de Joux, Porrentruy pour la Suisse : en tout la cession de sept places fortes à perpétuité. Ils demandent de combler les ports du Havre, de Cherbourg, de Dunkerque, de mettre à Brest et à Rochefort des garnisons anglaises; d'occuper pendant sept ans quatorze forteresses avec cent soixante-quinze mille hommes à la solde de la France, de plus 800 millions d'indemnité payables en sept ans. On n'avait pas pu, jusque-là, faire accoucher les alliés d'aucune proposition de paix quelconque.

21. — Les ministres ont donné leur démission, le Roi l'a acceptée. Le ministère, devant quitter, a bien fait de ne pas apposer sa signature à un pareil traité de paix.

23. — Le maréchal Blücher a son quartier général à Versailles; il s'amuse encore, avec ses Prussiens, à arrêter les courriers et à intercepter les communications. On ignore son but.

28. — Le Roi a nommé, le 26 septembre, M. le duc de Richelieu président du conseil, ministre des affaires étrangères; le duc de Feltre, ministre de la guerre; M. de Vaublanc, ministre de l'intérieur; M. Barbé-Marbois, garde des sceaux; le comte Corvetto, ministre des finances; le prince de Talleyrand, grand chambellan, dignité de la cour inamovible, valant 100,000 francs de rente, et ministre d'État. Le baron Louis, le baron Pasquier, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr sont également ministres d'État, avec 20,000 francs de traitement. Le Roi a donné le grand cordon de la Légion d'honneur à ceux de ces ministres sortants qui ne l'avaient pas.

On licencie notre armée.

Par ordonnance du 27 septembre, je suis nommé colonel des housards du Bas-Rhin (n° 5), régiment à former.

30. — Aujourd'hui, des piquets considérables de troupes autrichiennes et anglaises, infanterie et cavalerie, se sont portés sur la place du Carrousel, pour enlever les quatre chevaux de bronze placés au-dessus de l'arc de triomphe des Tuileries. Le mécontentement est très grand dans Paris de cette action des alliés; pendant cette belle expédition, le Roi est sorti en voiture, et le duc de Berry a traversé la rue de Rivoli en habit de chasse; on a trouvé cela maladroit. Le duc de Wellington a établi le soir des factionnaires aux deux extrémités de la rue des Champs-Élysées, où il habite; il craint d'être assassiné. On a affiché à sa porte : « Réputation perdue entre la rue des Champs-Élysées et le Carrousel. Récompense honnête à qui la rapportera, hôtel de la Reynière » (où il loge).

1er octobre. — Je jouais avec un général autrichien, chez le prince de Talleyrand; il s'est plaint à moi d'être obligé de se lever matin, demain, pour aller à Lyon. J'ai cru qu'il partait pour la ville de Lyon; il m'a expliqué alors, avec l'air assez honteux d'avoir été entendu, qu'il allait soutenir avec sa brigade de grenadiers l'enlèvement des Lions de la place des Invalides, qui proviennent de Venise. Les Autrichiens les ont cassés en faisant cette belle opération. Le duc de Wellington a été le soir à l'Opéra-Buffa, jour d'ouverture de ce théâtre. Il s'est établi dans la loge du Roi; on a crié : « A bas! à la porte! » Il a été forcé de se retirer.

Le général Dessoles est remplacé dans le commandement de la garde nationale de Paris par le maréchal Oudinot; le duc de Mortemart est major général sous lui. Le général Maison est gouverneur de la 1re division militaire sans fonctions; le lieutenant général Despinoy la commande. Le maréchal de camp Rochechouart, de l'armée russe, parent de M. de Richelieu, est commandant de la place de Paris. Il y a eu des émeutes sur plusieurs points : à Montluçon, les chasseurs à cheval de la garde ne voulaient pas se laisser licencier.

18. — On assure que les bases du traité de paix sont arrê-

tées; les étrangers n'en sont pas moins exigeants pour cela, et ils continuent à bloquer la Fère et autres places.

Le général Maitland, établi chez nous par billet de logement, a enlevé, il y a quelques jours, la fille du duc de Richmond. Ce dernier est venu le jour même dans son appartement, y a attendu avec deux pistolets M. Maitland jusqu'à minuit. Le lendemain, à l'église protestante, le duc de Richmond est arrivé à la fin de la cérémonie du mariage. Les lords Wellington et Castlereagh les ont raccommodés.

Le roi Joachim Murat, parti de Corse avec deux cents hommes, est débarqué avec quarante-cinq à Pizzo. Il y a été arrêté et fusillé le 13 octobre; il est mort avec un grand courage. A l'annonce de son jugement, il a dit : « C'est juste; « entre nous, on ne doit pas se faire grâce. Si le roi Ferdi« nand était dans la même position, je ne la lui accorderais « pas. » L'Autriche lui avait envoyé à Ajaccio un émissaire pour l'engager à rejoindre sa femme à Trieste, dans les États héréditaires; il avait refusé.

1er novembre. — Le départ du prince de Metternich a été ajourné, à cause de nouvelles difficultés des Prussiens.

Il y a eu au spectacle, à Melun, une rixe entre les habitants et le régiment des lanciers de la garde royale, commandé par le comte Adrien d'Astorg. Les lanciers voulaient faire jouer de force : *Vive Henri IV!* Il en est résulté des coups de fusil; quatre hommes ont été tués.

Les massacres recommencent de plus belle à Nîmes, Tarascon et Avignon.

2. — On nomme pour commander les légions un grand nombre de colonels, ayant servi uniquement depuis la Restauration, ou bien des émigrés. Ces avancements n'ont pas réussi, l'année dernière; y persister est absurde. On se moque des épaulettes de la plupart de ces chefs de corps; on se plaint d'être forcé de leur donner des lieutenants-colonels de l'armée pour conduire leurs régiments. L'infanterie est bien mal partagée en colonels, la cavalerie pas trop bien, moins mal cependant.

Les souverains s'amusent à se donner respectivement des

régiments qui prennent leurs noms. Le prince régent d'Angleterre a gratifié notre Roi d'un corps de montagnards écossais portant des jupons au lieu de culottes. Sa Majesté devra au moins une fois par an prendre, par galanterie, l'uniforme de son régiment. Le Roi porte ses vestes fort longues; il lui suffira d'ôter ses culottes, de mettre quelques rubans à ses guêtres de velours, et il se trouvera par là en uniforme d'une manière économique.

Un chef d'escadron devant épouser la fille d'un ministre des États-Unis est venu demander au lieutenant général Despinoy, commandant la 1re division, une prolongation de permis de séjour de trois jours; cet officier général la lui a refusée. L'officier lui a répondu que ce délai lui était absolument nécessaire, et qu'il était dans l'obligation de le prendre, s'il ne le lui accordait pas. Le général lui a répliqué : « Je vais vous faire conduire, monsieur, à la prison de l'Abbaye. » Le comte Despinoy était à déjeuner; il envoie un aide de camp chercher la garde. L'officier répond : « Je n'irai pas à l'Abbaye », prend un couteau sur la table, se l'enfonce dans le cœur. Il a eu la force de le poser sur la table, et est tombé raide mort sur le carreau.

15. — La Chambre des députés passe son temps, dans ses bureaux ou en comité secret, à faire des motions ridicules, au point de ne pas oser les rendre publiques. Tantôt elle veut mettre deux cent mille personnes en accusation; une autre fois, elle veut attaquer l'inamovibilité des juges, puis faire pendre l'ancien ministère. Le député ex-ministre des finances Louis disait à cette occasion : « J'ai bien plus peur d'être pendu en qualité de député que comme ministre. » M. de Talleyrand s'exprimait ainsi, le soir du 15 novembre : « Les députés voulaient pendre, ce matin, l'ancien ministère; il y en a eu de modérés, cependant, qui ne voulaient pendre que moi. »

Que peut-on attendre d'une Chambre presque entièrement composée d'émigrés, qui n'ont jamais eu la moindre idée d'administration?

16. — Il y a eu plusieurs nominations de lieutenants-colo-

nels de régiment aussi ridicules que la majorité de celles des colonels de légion d'infanterie.

M. Louis de Chateaubriand n'ayant jamais servi avant d'être dans les chevau-légers, de plus sans moyens, est lieutenant-colonel d'un régiment de chasseurs à cheval. MM. des Montiers, de Gallifet, de Broc, sont dans le même cas. Jamais ces gens-là n'ont vu deux hommes ensemble, ni entendu un coup de fusil. Si l'on croit faire une bonne armée de cette manière-là, on se trompe.

On voulait me donner M. de B... pour lieutenant-colonel du 5e housards; j'ai observé au ministre de la guerre que tous les officiers supérieurs et capitaines proposés par moi étaient de l'armée, et que pareil chef devait exciter leur mécontentement; que, responsable de mon régiment, je le priais de disposer de M. de B... pour un autre corps. Le duc de Feltre m'a répondu : « On donne aux colonels n'ayant pas servi des lieutenants-colonels de l'armée, et *vice versa;* par conséquent, il vous revient de droit un lieutenant-colonel de la Restauration. » Je répliquai : « Je donnerai ma démission du commandement du 5e de housards. » J'ai eu, au lieu de cela, un M. de Mersemann, lieutenant-colonel de dragons, brave militaire, de peu de capacité, mais subordonné.

21. — Le 11 novembre, le conseil de guerre chargé de juger le maréchal Ney s'était déclaré incompétent. Aujourd'hui a eu lieu la première séance de son procès à la Chambre des pairs; elle a été très solennelle et digne. Le chancelier d'Ambray a bien présidé. Le procureur général du Roi, Bellart, ayant voulu entrer dans la salle des délibérations, le chancelier lui en a fait refuser la porte, lui signifiant que son droit se bornait à parler à l'audience. Le maréchal Ney avait une très bonne contenance; il n'a pas sourcillé pendant l'apostrophe fort dure du procureur général; sa figure n'était point abattue, cependant elle était celle d'un homme ayant souffert.

Le gros colonel d'état-major de la garde nationale Grisnois, qui était dans sa voiture en venant de la Conciergerie, a causé avec lui. Le maréchal Ney lui a dit « qu'il n'avait jamais été

heureux depuis son entrée au service, en 1787; qu'il avait presque toujours été blessé, et qu'il n'était pas resté quatre mois avec sa femme depuis son mariage ».

Les tribunes étaient pleines : parmi les assistants on remarquait le prince royal de Wurtemberg, le prince de Metternich, le comte de Goltz, ambassadeur de Prusse. Le service intérieur du palais était fait par la garde nationale. Sur la proposition de mon père, la Cour a accordé dix jours au maréchal pour faire venir des témoins à décharge. On l'a reconduit à la Conciergerie.

Le gros Grisnois se plaît à raconter les propos du maréchal Ney, mais il a oublié de rapporter le compliment qu'il lui a fait : « Qu'on me juge, c'est très bien. Que l'on me condamne, « si l'on croit avoir raison de le faire, à la bonne heure. Mais, « monsieur, que l'on me fasse toujours garder par le premier « venu, par un homme qui n'a jamais servi, vous avouerez « qu'on devrait me traiter avec plus de considération. Je vous « en fais juge. » On demandait à Grisnois s'il avait peur en transférant le maréchal Ney. « Non, reprit-il, j'avais dans la main un stylet italien avec lequel je l'aurais tué, s'il avait bougé. » Il est fâché de ne plus commander à la Conciergerie. Jusqu'où peut aller l'amour du commandement!

7 décembre. — Dans la nuit, après cinq heures de délibération, la Cour des pairs a condamné le maréchal Ney à la peine de mort.

Il a été exécuté au matin, et fusillé par un peloton de vétérans derrière le Luxembourg. Le maréchal n'a pas voulu se laisser bander les yeux; il a montré un grand courage.

Le maréchal Ney manquait de caractère, politiquement parlant; sous la mitraille, ses facultés s'étendaient. Ce n'était pas du tout le même individu; le danger lui donnait de l'esprit; au feu le plus vif, il était sublime.

M. le comte de Lavalette a été traduit devant la cour d'assises pour s'être emparé de la direction des postes, le 20 mars au matin; il a été condamné, le 21 novembre, à la peine capitale. Honnête homme, d'un caractère très obligeant, il a gouverné pendant douze ans les postes, sous l'Empereur, d'une

main discrète et ferme. J'ai eu particulièrement à me louer de cet excellent homme, à l'époque où j'étais à l'armée auprès de l'Empereur; il a toujours facilité par l'estafette ma correspondance avec mon père, auquel j'écrivais chaque jour.

A sa rentrée aux affaires, le 20 mars, un employé de son administration lui présenta officieusement une liste de suspects. Quand le dénonciateur eut fini : « Monsieur, lui dit M. de Lavalette, avez-vous quelquefois regardé en face la figure d'un honnête homme? » L'employé, interdit, balbutia quelques paroles embarrassées. « Eh bien! monsieur, apprenez à me connaître. » Il prit la liste et la jeta au feu.

Il a entendu son arrêt avec calme, s'est penché vers son défenseur, M. Tripier, après la décision du jury, et lui a serré affectueusement la main.

M. de Lavalette était petit; il avait trop d'embonpoint. Sans être beau, son regard était agréable, son esprit était juste et positif, et il racontait bien.

Actuellement, quoique M. de Lavalette, généralement estimé, n'ait jamais fait de mal, tout en possédant le secret des lettres dans des temps très difficiles, la rage des ultra-royalistes est incroyable contre lui; l'esprit de parti les porte à une cruauté sans exemple. Il est horrible de rencontrer dans le monde des femmes d'apparence fort douce désirer des supplices, se plaindre de ce qu'il n'y en a pas assez. Cela prouve à quel point la passion peut aveugler, j'aime encore mieux croire ces propos dictés par la folie que par un intérêt mal entendu; cette conduite nuit au gouvernement du Roi.

19. — M. le duc de Berry se distingue par le ridicule de ses propos : « On va faire la chasse aux maréchaux, il faut en tuer au moins huit », a-t-il dit au maréchal Marmont. Le duc de Raguse, scandalisé, a été trouvé le duc de Richelieu. Le ministre, indigné, lui a demandé s'il soutiendrait devant le Roi ces paroles, ainsi que le lieutenant général Maison, auquel le duc de Berry les a aussi répétées. Le maréchal a répondu : « Oui. » Ils ont raconté à Louis XVIII les jolis propos de son neveu. Le Roi est entré dans une grande colère, a fait appeler le duc de Berry. « Vous ferez chasser ma dynas-

tie, lui a-t-il dit, si vous continuez, je vous renverrai de Paris. »

Cinquante cavaliers, marchandise mêlée, ramassés dans Paris, sont partis de cette ville le 1er décembre pour Provins, où se forme mon régiment sous la conduite de l'adjudant-major Pigault-Lebrun, fils du romancier.

Dans les derniers mois de 1815, le corps diplomatique et beaucoup de monde se réunissaient chaque soir chez le prince de Talleyrand; on n'y arrivait guère avant une heure du matin. J'étais des habitués; on y restait jusqu'à quatre ou cinq heures; c'est l'époque de ma vie où j'ai joué le plus gros jeu. M. de Metternich me gagna assez d'argent à ce creps. M. de Talleyrand jetait les dés en disant : « Sept à la main », avec ce flegme imperturbable qui ne l'abandonnait jamais, même en perdant les plus gros coups. La vieille comtesse Tyskiewiez, sœur du maréchal Poniatowsky, toujours en admiration du prince de Talleyrand, se consolait de la perte de son argent par le bonheur de jouer avec lui (1).

20. — Je me rends à Provins, pour la formation des housards du Bas-Rhin; j'y ai ramassé quatre-vingts hommes et un cheval de troupe. Le général Despinoy l'a fait enlever à un déserteur; pour ne pas perdre de temps, il joue le rôle de cheval de bois, et sert successivement aux recrues à apprendre à monter et à descendre de cheval (2).

30. — Je reviens à Paris m'occuper des affaires de mon régiment; je n'ai rien négligé afin d'avoir de bons officiers, des recrues alsaciennes et lorraines, les meilleures pour l'arme des housards.

(1) Ce passage a été ajouté postérieurement en marge du *Journal* par le maréchal.

(2) Dès cette époque, je sollicitai vivement du ministre de la guerre le shako, le portemanteau et le pantalon garance, l'uniforme influant plus qu'on ne croit sur l'esprit du soldat et particulièrement sur celui des housards. Malgré mes représentations, mes bonnes raisons d'économie et autres, je l'obtins seulement plusieurs années après. La pelisse, le dolman bleu de roi, avec des tresses écarlate et noir, faisaient un fort bon effet; en revanche, le shako noir, le pantalon gris et le portemanteau bleu étaient laids. (*Note du maréchal.*)

1816

1er janvier. — Le Roi a passé, en calèche, sur la place du Carrousel, la revue de ce qu'il y a de formé de la garde royale; les shakos donnés aux compagnies de route étant vilains, le Roi leur a accordé des bonnets à poil. Les compagnies de grenadiers et de voltigeurs étaient belles; les grenadiers à cheval étaient les mieux en fait de cavalerie; les cuirassiers étaient peu nombreux; les chasseurs à cheval l'étaient davantage; ils ont trop de blanc dans leur uniforme; le casque bavarois n'a pas le sens commun. L'artillerie était superbe, mais mal attelée; il y avait d'anciens soldats mêlés de beaucoup de jeunes gens. On a été enchanté de revoir des troupes françaises. Il y en a encore à Paris des troupes anglaises; on attend leur départ avec impatience (1).

Allant à Provins au commencement de janvier, je trouvai en faction à la première poste un garde national déguenillé; j'en conclus que la garde nationale de Charenton n'était pas aussi belle que celle de Paris. Ce sans-culotte cria : « Gendarmes, prenez garde à vous, voilà une voiture. » Un gendarme accourut me demander mes papiers; pendant le relais, la sentinelle n'a cessé de crier : « Gendarmes, prenez garde à vous, voilà un piéton, voilà un homme à cheval, voilà une voiture, voilà un soldat, etc. » Ces cris troublaient le sommeil de la maîtresse de poste, vieille femme d'une mine respectable. Il y avait un commandant militaire à Charenton; j'échappai, moyennant ma feuille de route, à sa rigueur. Il y avait traîtrise à ne pas avertir les bons bourgeois de la capitale de l'impossibilité de s'éloigner d'un kilomètre sans passeport, faute de quoi la gendarmerie les conduisait au lieu de sûreté.

Je m'appliquai à former un bon régiment. J'avais pris beaucoup d'officiers de la vieille armée, puis, parmi les lieu-

(1) Ce qui suit, jusqu'au mois de janvier 1820, est le texte des *Bagatelles sur mon temps* rédigé par le maréchal d'après son journal et complété par lui.

tenants et sous-lieutenants, des jeunes gens venant de la maison du Roi. Je fis passer ces derniers par tous les grades. Les officiers sortant de différents corps voulaient suivre la manière de servir de leurs anciens régiments; je leur appris qu'il fallait se ployer à celle que j'établissais au 5e de housards : ce n'était pas chose facile de mettre ensemble des éléments aussi divers. On ne me chérissait guère dans le commencement, mais on m'obéissait sans souffler. C'était là l'important; plus tard, on m'aima. Avec de la sévérité, de la justice, on finit toujours par inspirer de la confiance au soldat; avec de la faiblesse, on n'obtient que son mépris et sa pitié. Le 5e de housards avait, au bout d'un an de formation, la réputation d'un des plus beaux régiments et des mieux disciplinés de l'armée.

Un jeune sous-lieutenant sortant des mousquetaires rejoignit. Il ne saluait pas les capitaines; cela parut fort extraordinaire aux anciens militaires. Le capitaine Corbel s'écria : « C'est bon pour le jour de son arrivée; demain on l'instruira de ce qu'il doit à ses supérieurs. Si après il y manque, les arrêts sont là. »

La discipline est chose admirable. Un jeune homme arrivé avec l'air avantageux, pénétré de son mérite, ne doutant de rien, devient au bout de quinze jours officier soumis et respectueux envers ses chefs; un capitaine regardé naguère par lui comme peu de chose, lui paraît un homme considérable.

Il y a des détails très ennuyeux dans notre métier; si, en débutant, on ne vous force pas à les apprendre, vous ne les savez jamais. Le colonel doit avoir la force, dans l'intérêt des commençants, de supporter leur mauvaise humeur à ce sujet.

On était loin, sous l'Empereur, de prodiguer la croix comme on l'a fait depuis la Restauration. Il y avait, dans l'armée, une foule d'officiers sans décoration qui l'avaient pourtant bien gagnée. M. de Barziza, chef d'escadron, placé dans mon régiment, nommé lieutenant à Austerlitz, ayant depuis toujours fait la guerre, mais en Espagne ou dans des places assiégées, blessé cinq fois, n'avait pas la croix. M. d'A..., il est vrai, jeune lieutenant dans ses escadrons,

ayant servi uniquement dans les chevau-légers de la garde du Roi, avait la Légion d'honneur. Ce n'était pas pour M. de Barziza une fiche de consolation.

L'effectif des hommes dans les régiments de cavalerie avait été fixé à deux cent vingt-huit pour 1816; le ministre de la guerre accorda comme une faveur spéciale à mon régiment cinquante hommes à pied en sus. Les anciens cavaliers des départements de Seine-et-Oise et du Bas-Rhin m'avaient été affectés. Je fis valoir le zèle des Alsaciens pour l'arme des housards; je ne négligeai rien pour me procurer des enrôlés volontaires. Le 12 avril, je fus autorisé par le ministre de la guerre à recevoir les engagés du Bas-Rhin qui se présenteraient. Le 5e de housards fut en conséquence promptement porté au complet de cinq cent quarante-deux hommes, suivant l'ordonnance de formation d'alors. Les autres corps de cavalerie en avaient deux cent vingt-huit. Je dus cette faveur à M. Le Barbier de Tinan, chef de division au ministère de la guerre, Alsacien, qui portait de la bienveillance au régiment de son département. Mes housards furent aussi plus promptement habillés que les autres; je m'adressai directement au commis que cela regardait. On doit toujours faire ainsi pour les choses de détail; il faut bien se garder d'en ennuyer inutilement le ministre. L'homme faisant matériellement une chose a toujours une grande influence. Il échappa même au duc de Feltre une naïveté à ce sujet. Il dit au général Girardin, qui venait d'inspecter les housards du Bas-Rhin, et qui lui vantait la beauté et la discipline de mon régiment : « Je suis charmé de le savoir nombreux, mais cela excite les réclamations et l'envie d'autres colonels. Je ne comprends pas comment il est aussi fort. » Il en avait, cependant, en qualité de ministre, signé l'autorisation.

M. de Malesherbes se plaisait à raconter l'histoire d'un arrêt du conseil qui avait presque mis en révolution le parlement de Rouen. Une députation d'un président et de plusieurs conseillers lui fut envoyée pour en demander la révocation. Le ministre, à la vue de cet arrêt, tombe de son haut et dit a ces magistrats : « Cela n'a pas le sens commun. Je ne conçois

« nullement comment pareille chose a pu m'échapper. Je suis « accablé d'affaires; je suis obligé pour une partie de me repo- « ser sur M. Leblanc, mon premier commis, homme d'un « grand mérite. Je m'en vais le faire appeler. » M. Leblanc arrive; son étonnement est au comble en voyant ce bel arrêt: « Monseigneur me donne tant de besogne, que je ne puis tout voir. Je suis donc forcé de m'en rapporter au chef de bureau Colin, autre moi-même. » On sonne M. Colin; il ne reconnaît pas plus l'arrêt que les autres : « Monseigneur, mon bureau « est tellement chargé que je suis obligé de remettre une por- « tion des papiers à mon commis rédacteur, très intelligent; « je ne conçois pas une sottise pareille de sa part. » Le rédacteur se rejeta à son tour sur les expéditionnaires; personne ne savait ce que c'était que cet arrêt du conseil. On le reconnaissait bien cependant comme sorti de ce bureau. Enfin, un commis fit cette observation : « Nous avons un surnuméraire qui travaille dans la soupente, faute de place au bureau; ce pourrait bien être ce petit Auguste, qui n'entend rien à rien. » On fut le relancer dans son réduit; il était en effet le seul et unique auteur de ce ridicule arrêt du conseil passé inaperçu de portefeuille en portefeuille et arrivé, au milieu d'autres papiers, à la signature du Roi.

Le colonel Bardin s'occupait, au ministère de la guerre, des dessins des uniformes; il avait gravé le collet fermé aux housards. Leur dolman aurait été ainsi fabriqué, si le hasard ne m'avait amené dans son bureau. Je courus sur-le-champ chez M. Le Barbier de Tinan me plaindre de cette innovation à un vêtement déjà suffisamment incommode; il trouva mon observation juste, fit venir M. Bardin. Le colonel tenait à sa composition; il ne céda qu'y étant forcé, et s'écria en s'en allant désespéré : « La planche est faite, il faudra donc gratter ! »

Le duc de Rohan, premier gentilhomme de la Chambre, mourut le 8 février à Paris, en vingt-quatre heures, d'une fièvre pernicieuse. Homme d'esprit, très poli, d'un commerce agréable, il fut fort regretté de sa famille et de tous ceux qui le connaissaient. Il était frère de ma belle-mère; elle fut profondément affligée de sa mort. Je regrettai beaucoup cet oncle

qui me traitait avec bonté; son testament était très touchant.

Tout le monde était en l'air à Paris pour les bals. Il y en eut un superbe à l'hôtel de Luynes; on disait que le duc de Chevreuse voulait se marier.

Mlle D..., la riche héritière, apportant 500,000 francs de rente en mariage, en donnait un le même jour. On prétendit qu'il y avait trop de femmes au premier, et trop d'hommes au second; quelqu'un disait : « Si j'étais à la place de Mlle D..., je ne me marierais jamais; je me voudrais faire soigner toute ma jeunesse en parlant de mon mariage, toute ma vieillesse en parlant de mon testament. »

Mon régiment reçut le 17 février deux cent vingt-quatre chevaux, provenant de l'ex-4e de housards. Un détachement avait été les chercher à Moulins; la garde avait pris les meilleurs. Ce contingent était celui qui était fixé pour chaque corps. Grâce à M. Le Barbier de Tinan, j'eus de plus, en mai, quatre-vingt-dix-neuf chevaux. On fut les prendre à Chartres, où les chasseurs des Pyrénées les avaient laissés.

Il n'y avait ni fiacres, ni chaises à porteurs à Provins; un jeune et spirituel lieutenant, M. d'Aubilly, se fit porter en civière à un bal chez Mme de Guerchy; chacun le prenait pour un officier blessé.

Mars. — L'esprit des habitants de notre garnison était hostile aux Bourbons; plusieurs furent traduits en police correctionnelle pour avoir engagé les housards à crier : « Vive l'Empereur! »

Avril. — Je m'étais mis fort en mouvement pour obtenir la nomination des officiers de mon régiment; à la mi-avril, très peu de ceux de l'ancienne armée avaient leurs lettres de service; ils restaient au régiment, et servaient en attendant leurs brevets.

Le duc de Feltre avait nommé une commission; elle classait par catégories les officiers qui avaient servi pendant les Cent-jours; quand un officier, par sa conduite politique, était mis dans la 11e classe, par exemple, il était, quelque bon qu'il fût, très difficile à obtenir.

Le dimanche 28 avril eut lieu, à Provins, la bénédiction de

l'étendard du régiment du Bas-Rhin. Il avait été envoyé au régiment par le ministre de la guerre, qui annonçait que le corps était destiné à faire le service auprès de S. A. R. Mme la duchesse de Berry (1).

Mme de Castellane, à laquelle MM. les officiers du régiment avaient écrit pour la prier de venir attacher la cravate de leur étendard, était arrivée la veille. Un peloton du régiment avait été, avec le porte-étendard et MM. les officiers, lui remettre la cravate à un quart de lieue de la ville.

Le marquis de Cresnay, voltigeur de Louis XIV, maréchal de camp commandant le département de Seine-et-Marne, était venu de Melun pour la cérémonie; il avait fait venir des chevaux, mais il avait oublié ses bottes, et s'en vantait comme d'une belle chose. Il nous vit manœuvrer; il n'y entendait rien.

A onze heures, le régiment monta à cheval, et se mit en bataille devant l'église Saint-Curiace, après avoir pris l'étendard sans lui rendre d'honneurs. Mme de Castellane portant la cravate arriva en calèche avec Mme de Mersemann, femme du lieutenant-colonel; elle était escortée par un peloton du régiment, une partie des officiers l'accompagna jusqu'à l'autel. Le marquis de Cresnay était d'un côté, à la droite des autorités, et de l'autre M. le sous-préfet de La Rochette.

Je mis pied à terre, et, tenant l'étendard à la main, suivi du premier officier et du premier sous-officier de chaque grade et du plus ancien housard, je traversai l'église. La haie était bordée par la garde nationale, et une partie du chœur était occupée par les housards à pied.

M. Thomas, curé de Provins, arriva suivi de son clergé. Au commencement de la messe, je baissai l'étendard vers le porte-étendard, qui ôta le taffetas qui le couvrait. Mme de Castellane, suivie des personnes qui l'accompagnaient, se leva, et mit la cravate sur une table placée devant l'autel pour la bénédiction. Je restai tout le temps de la messe sur la première marche de l'autel. A l'élévation, la troupe

(1) La duchesse de Berry allait arriver en France.

mit genou en terre, et les trompettes jouèrent; il y eut de l'ensemble dans tous les mouvements. Après la messe, le curé vint faire face à l'étendard; je mis genou en terre et baissai l'étendard, qu'il bénit, ainsi que la cravate qui était sur la table; il me donna l'accolade, et remit la cravate à Mme de Castellane, qui l'attacha à l'étendard avec beaucoup de bonne grâce.

Après le *Te Deum*, je sortis, l'étendard à la main; je passai devant le front du régiment, de la droite à la gauche. Je remis ensuite l'étendard, qui prit sa place dans le régiment. Le marquis de Cresnay et moi, nous fîmes un petit discours au régiment. Le sous-inspecteur aux revues, Dupleix, fit ensuite prêter serment individuellement aux officiers et aux housards; après quoi je fis rompre le régiment, qui alla manœuvrer dans une plaine, au delà de la haute ville. Le marquis de Cresnay, quoiqu'il eût oublié ses bottes, n'en était pas moins monté à cheval.

En rentrant, nous traversâmes la ville; je fis donner une bouteille de vin à chaque housard et 4 sols par homme.

On se réunit à cinq heures pour le dîner que je donnais; j'avais emprunté l'hôtel Charron, la plus belle maison de cette ville, et j'avais invité tous les officiers du régiment, le marquis de Cresnay, le sous-inspecteur Dupleix, le sous-préfet, M. de La Rochette, cinq officiers de la garde nationale, les notabilités de la ville, le plus ancien maréchal de logis chef du régiment, le plus ancien maréchal de logis, le plus ancien fourrier, le plus ancien brigadier, et le plus ancien housard qui avait vingt-cinq ans de service. Il avait un coup de sabre sur le nez reçu à la bataille de Marengo, il s'appelait Bierne.

Je portai le toast du Roi et de la famille royale; on but à la santé de Mme de Castellane. M. de Chevairry but à la santé du régiment, et s'embrouilla tellement dans son toast, qu'il ne savait plus comment le finir; M. Pigault-Lebrun chanta au dessert des couplets de M. Jean Grefulhe. Le dîner fut fort bien. Nous étions soixante à table, j'avais fait venir trois cuisiniers et un maître d'hôtel de Paris.

Nous allâmes au bal à huit heures, la salle était fort bien arrangée par les soins de MM. les officiers nommés commissaires à cet effet. Le fond de la salle était décoré par des draps blancs parsemés de fleurs de lis, que l'on avait fait avec du papier d'or, et l'emporte-pièce des bonnets de police. Des pièces de drap écarlate du magasin étaient employées en draperies ; on avait construit au second une belle loge bien décorée, dans laquelle étaient l'étendard et deux housards en faction. En avant de cette loge était un beau trophée ; la salle était ornée avec des devises. Il y avait environ trois cents personnes, tant de la ville que des environs. Mme de Castellane ouvrit le bal avec M. le sous-préfet, moi avec Mme Berthier. Le bal se prolongea fort avant dans la nuit. Nous nous retirâmes à minuit, la journée en tout avait été fort brillante. Je crois qu'on se souviendra longtemps à Provins de cette cérémonie.

Le marquis de Cresnay nous revint quelques jours après de Melun comme une bombe ; il avait reçu une lettre à cheval de son supérieur Despinois, pour avoir toisé chaussés des hommes qu'il devait envoyer à la grosse cavalerie de la garde. Il s'en prit à l'adjudant Simonet, et lui dit, tout rouge de colère, pendant le renouvellement de l'opération, en l'accusant de l'avoir mis à mal la première fois : « Vous me faites passer pour un dindon, savez-vous que cela n'est pas du tout agréable ? » Le mot fit fortune, mes housards allemands le surnommèrent le *Chénéral Tinton*.

Je ne négligeai aucun moyen pour exciter les Alsaciens à s'enrôler. Rien n'étant réglé alors pour le poitrail des chevaux, nous y mîmes les armes de Strasbourg ; la flèche du clocher de la cathédrale fut gravée sur nos sabres ; le maire de cette ville s'empressa de le faire connaître à ses administrés.

Je fus mis aux arrêts quatre jours, par le lieutenant général Despinois, pour en avoir été passer deux à Reuil, château de mes parents, à douze lieues de Provins, sans permission ; il était dans son droit, moi dans mon tort. Je trouvai donc la chose fort simple ; un colonel doit l'exemple.

Il y eut une fête dans un village, aux environs de Provins, pour laquelle charrettes et pataches de la ville furent mises en réquisition. La pluie survint; je louai d'un concierge le rez-de-chaussée d'un château dont les maîtres étaient absents, je pris des housards pour former une garde, je fis entrer des musiciens et j'invitai les personnes de la société; en un moment, un joli bal fut improvisé. J'envoyai ma calèche à Provins chercher des viandes froides, du vin de Champagne, des sirops d'orgeat. Nous nous étions arrangés pour empêcher de sortir avant la fin du bal. Un mari jaloux, qui voulut emmener sa femme à dix heures du soir par la fenêtre, passa devant elle; le capitaine Pigault-Lebrun, le suivant, ferma immédiatement la fenêtre. Monsieur se trouva dehors et madame dedans; il eut beau crier comme une Mélusine, il lui fallut capituler; il obtint de rentrer dans le salon, à la condition expresse de ne plus renouveler ses tentatives d'évasion. Nous revînmes à Provins à sept heures du matin.

Un escadron de mon régiment fut envoyé le 15 juin à Montargis, sous les ordres du lieutenant-colonel de Mersemann et, divisé en petits détachements, pour escorter la duchesse de Berry jusqu'à Nemours, où j'avais une division commandée par le capitaine de Turckeim; je m'y rendis, avec plusieurs officiers. Le duc d'Havré m'introduisit chez la princesse. Sa laideur me frappa; elle avait quelque chose de travers à l'œil droit; pour une femme ordinaire, cela s'appellerait loucher. Elle était blonde, mince, bien faite dans sa petite taille. Je l'escortai avec mes housards et j'eus le temps, pendant la route, de m'assurer de sa disgrâce. Elle avait une vilaine bouche; cela n'empêcha pas le courtisan Girardin de parcourir les groupes à l'entrevue, en ne cessant de crier : « Elle est charmante, Mme la duchesse de Berry ! »

Le marquis de Cresnay, commandant le département, nous rejoignit à un quart de lieue de la Croix de Saint-Hérem; il était monté à cheval le plus près possible pour se fatiguer le moins possible. On arrêta, avant d'y arriver, la voiture de la princesse pour attendre le Roi, puis on se remit en marche. Deux tentes étaient établies sur la gauche de la route, bordée

d'infanterie. Je mis mes housards en bataille à l'entrée de l'enceinte, vis-à-vis d'un piquet de ceux de la garde.

La princesse descendit de sa voiture. Le Roi en fit autant; elle mit un genou en terre. Sa Majesté l'embrassa. Les accolades de M. le duc de Berry, de Monsieur, de M. le duc et de Mme la duchesse d'Angoulême suivirent. Le Roi, après la remise de lettres par la duchesse de Berry, lui proposa d'aller se reposer à Fontainebleau; ils montèrent dans une voiture de famille, le Roi se plaça sur la banquette du fond avec Mme la duchesse d'Angoulême; Monsieur, sur la seconde, avec Mme la duchesse de Berry; le duc d'Angoulême et le duc de Berry sur la troisième. Les housards, les lanciers de la garde étaient en bataille sur la route. Le Roi s'empressa de descendre pour donner la main à la duchesse de Berry. Il y eut grand couvert; la table de cinquante personnes offrait un beau coup d'œil; une foule considérable passait autour.

Mes housards eurent un grand succès; on les trouva plus beaux que ceux de la garde. Ces derniers, il est vrai, n'étaient pas housards du tout; ils avaient deux vedettes en dolman sans ceinture à la porte du palais. Je le remarquai, ce propos fit qu'ils les apportèrent au corps de garde. Les miens étaient bien outillés. Le Roi m'en fit compliment.

Le Roi accorda au prince de Poix une pension de 20,000 francs, lui acheta 600,000 francs l'hôtel de Mouchy, pour le ministère de la guerre.

M. Annisson épousa la spirituelle et laide Mlle de Barante, qui n'avait rien. M. de Barante fit donner à son mari la direction de l'Imprimerie royale, que sa famille avait eue avant la Révolution. Cela fit une belle dot.

Mes parents étaient en Auvergne; ma femme s'y amusait beaucoup de l'archevêque de Malines, M. de Pradt, qui s'efforçait, tout en mourant de peur, de l'escorter au galop dans les montagnes.

J'avais dans le 5e housards un capitaine Martin sortant du 8e, très fort pour les petits détails du cheval et du harnachement. Je tenais à ce que le paquetage de mon régiment, chose importante dans la cavalerie, fût bon; il fallait que les

capitaines le sussent bien pour obtenir l'uniformité; pendant plusieurs jours, je pris deux heures de leçons de paquetage du capitaine Martin avec eux; comme leur colonel leur donnait l'exemple, ils furent forcés de l'apprendre.

On avait créé à cette époque un inspecteur de gardes nationales par département. Celui de Seine-et-Marne était M. de Clermont-Mont-Saint-Jean. La garde nationale de Provins fut à trois lieues à son château pour sa revue; il leur donna à dîner. Le plus grand nombre fut mécontent de ce petit voyage à pied dans la boue, faveur sollicitée par quelques-uns. La garde nationale a toujours un zèle de tous les diables après les révolutions, quelles qu'elles soient.

L'exagération royaliste était absurde (elle l'est dans toutes les opinions). M. Roger de Damas commandait à Lyon; ma famille, qui voyageait dans le Midi, y passa, et mon père me manda que les officiers de la garnison avaient, par excès de zèle, fait du train au spectacle, le jour où il y était, pour forcer Mme Boulanger à chanter une cantate qu'elle ne savait pas. Le directeur obtint avec peine de la suppléer; elle répétait le refrain. Un autre acteur entonna de mauvais couplets en l'honneur de M. de Fargues, maire et député ultra.

Les habitants d'Avignon, exaltés dans tous les sens, l'avaient prouvé par le meurtre du maréchal Brune; ils auraient encore massacré à cette époque, si on les avait laissés faire. Une femme d'apparence très douce voulait, à Arles, qu'on tuât et qu'on confisquât; c'était de la folie.

On créa trois nouveaux maréchaux de France : le général Clarke, duc de Feltre, ministre de la guerre, le général Beurnonville et le duc de Coigny.

Les housards du Bas-Rhin escortèrent, le 10 août, à son passage Mme la duchesse d'Angoulême; une partie de mon régiment était dispersée en tirailleurs sur les bords de la route, dans les terres non ensemencées. Je lui offris six boîtes de sucre de Moret; elle donna vingt napoléons pour les housards et nous fit force compliments.

Le général de brigade Valin, bon manœuvrier, vint inspecter le régiment; j'eus beaucoup à m'en louer.

Le 23, je reçus l'ordre de partir de Provins pour Soissons. Le préfet, le commandant de la garde nationale m'écrivirent de belles lettres de regret. Le conseil municipal nous envoya une grande délibération, nous remerciant de notre bonne discipline. Je mis quinze jours aux arrêts de rigueur M. de Follant, porte-étendard, pour avoir frappé sans raison un bourgeois.

Les troupes, dans un pays libre, existent pour défendre et protéger les citoyens, et non pour les dominer et les tourmenter; c'est ce que ne doivent jamais perdre de vue ceux qui les commandent. Il est bien rare qu'on attaque un homme armé; aussi ai-je toujours dit aux officiers sous mes ordres : « Si vous avez une affaire avec un bourgeois, je commencerai par vous mettre huit jours aux arrêts. Au bout de ce temps-là, si vous avez eu tort, vous serez mis aux arrêts de rigueur. »

Je me suis bien trouvé de cette méthode en France, en Espagne, et autres pays; les habitants ont toujours vécu en bonne harmonie avec mes troupes et en ont vanté leur exacte discipline.

Le régiment des housards du Bas-Rhin quitta Provins avec un effectif de 444 hommes, de 40 officiers, de 311 chevaux. La garde nationale, le sous-préfet, le maire en grand costume nous escortèrent; nous nous sommes mis en bataille les uns vis-à-vis des autres, pour les adieux. Le maire m'a demandé d'offrir de l'eau-de-vie à mes housards; j'ai pris une bouteille, bu à la santé des habitants, de la garde nationale; les toasts à nos louanges respectives n'ont pas manqué.

Le lieutenant d'arrière-garde Christiani, brave officier, se cassa le bras en courant au galop après un prisonnier; je l'appris à deux lieues de Provins, et j'y retournai. Je le quittai après avoir vu son bras remis par notre chirurgien-major Grenier; je l'installai dans un bon logement; je galopai pour rejoindre mon régiment, j'écrivis à madame sa mère.

Le 25, après avoir traversé la belle forêt de Crécy, appartenant à Mme la duchesse d'Orléans, nous arrivâmes à Meaux. On m'amena de Paris dans cette ville mon fils Henry, qui avait

deux ans; en qualité de père, je le trouvai gentil, et mes officiers le déclarèrent charmant; le fils du colonel doit toujours l'être, cela va de droit. La ville fut illuminée pour la Saint-Louis; elle donna un grand bal, mais nous n'y fûmes pas invités.

Séjour le 26. Je passai la revue de mes housards sur la place. La légion de la Nièvre, arrivant en même temps, fit l'ombre au tableau. J'eus la visite du baron de Lagny, notre bon voisin de Reuil, venu exprès pour voir mon régiment. Fernand de Chabot, venu de Paris, en fut également enchanté.

Nous fûmes le 27 à la Ferté-Milon.

Le 28, à deux lieues de Soissons, nous trouvâmes le vicomte Obert, maréchal de camp, venant au-devant de nous à la tête de la garde nationale à cheval; à une demi-lieue de la place, la garde nationale à pied déboucha. Elle se mit en bataille; je fis faire le même mouvement à mon régiment. Elle fut étonnée de ce que les housards ne répondaient pas à ses cris de : « Vive le Roi! » Je trouvais antimilitaire que des soldats sous les armes hurlassent au commandement de leurs officiers; cela se peut sous la mitraille. La garde nationale prit la tête; nous entrâmes à Soissons. Il y avait des drapeaux blancs à toutes les fenêtres; la population entière était sur pied pour nous voir. Je remerciai, sur la place d'Armes, la garde nationale de son accueil. M'étant aperçu du mauvais effet produit par notre silence, lors de sa rencontre, je commandai : « Garde à vous, housards, pour crier : Vive le Roi! » Ils crièrent unanimement. Je voulais éviter les méchantes interprétations, les dénonciations. Je recommandai une discipline sévère à la troupe. Après avoir pris les ordres du lieutenant du Roi Fulaines, on distribua des billets de logement; les housards furent nourris chez les habitants. La garde nationale donna un beau repas aux officiers. Il y eut force toasts suivant l'usage.

Une ordonnance du Roi prescrivit d'envoyer en semestre moitié des officiers, par mesure d'économie; ils jouissaient, en congé, de la demi-solde. On désigna, pour compléter le nombre exigé, les plus anciens; ils partirent le 15 septembre. Plusieurs officiers sans domicile restèrent dans les garnisons avec

moitié de leurs appointements; cela mécontenta beaucoup (1).

Septembre. — Les housards alsaciens tenaient aux queues et aux tresses portées depuis longtemps dans cette arme; la queue est chose avantageuse au cavalier coiffé du shako, pour parer les coups de sabre; les tresses garantissent le visage. La nouvelle ordonnance prescrivant les cheveux courts pour toutes les armes, le maréchal de camp Valin, officier très distingué, notre inspecteur adjoint, fut dans la nécessité de nous donner l'ordre de les couper. Cette mesure fit déserter cinquante hommes; aucun n'avait jusque-là abandonné ses drapeaux.

Le brigadier Kopf, bon sujet, dit à son capitaine : « Je préférerais donner 50 francs, et ne pas couper mes tresses. » Il s'en fut deux jours après. Un certain nombre de housards passa à l'étranger; on leur faisait accroire qu'un régiment anglais, à quatre lieues de nous, donnait 16 louis d'engagement à tout individu parlant allemand; on répandait le bruit de la cession de l'Alsace à la Prusse et de l'incorporation des housards des départements du Rhin dans les régiments prussiens. On embauchait pour les colonies hollandaises; voilà la vérité. Cette fièvre de désertion dura six semaines; un rien souvent la provoque, un rien l'arrête. Je consignai les escadrons où il y avait un déserteur. Je mis un planton aux portes; la désertion cessa. Les soldats ont une manière de dire : « Il fait beau, on pourrait se promener », de parler des étrangers, du temps, du pays. C'est le signal de leur départ; ils ont un jargon à eux, le diable le leur prête. Puis, si l'on veut prendre des mesures sévères, il surgit un mécontentement. Les officiers généraux sont souvent les premiers à crier contre l'ordre; ils s'environnent d'un cercle de petits jeunes gens au service, qui sont enchantés d'entendre dire qu'on les exerce trop, que la discipline est trop sévère, que leur colonel est trop exigeant. Le meilleur moyen d'empêcher la désertion est l'exécution stricte des règlements; elle satisfait le subordonné, donne appui et force au supérieur. Le soldat est essentiellement

(1) Les semestres étant forcés, des officiers qui les refusaient alors les recherchèrent plus tard lorsqu'ils furent facultatifs, tant l'opposition est dans l'esprit de l'homme. (*Note du maréchal.*)

moutonnier et imitateur. Ne voit-on pas, par exemple, quand l'amour du mariage se met dans un corps d'officiers, plusieurs prendre femme à peu près à tout prix? Le supérieur peut, dans l'intérêt du service, tirer partie de cet amour de l'imitation; si le colonel plaît à son régiment, qu'il galope et qu'il porte ses étriers courts, ses housards ne les auront jamais longs, et iront vite toutes les fois qu'ils seront livrés à eux-mêmes. L'inférieur a coutume d'imiter son supérieur; il y a même de petites irrégularités dans les régiments qui ne sont possibles à déraciner que par l'exemple.

Octobre. — Louis XVIII avait été forcé de ne pas ramener, en 1815, son favori Blacas, l'opinion étant trop montée contre lui, et le Roi n'avait pas tardé à l'oublier. Cela lui est toujours arrivé avec ceux ou celles qui ont eu successivement sur lui un grand crédit. Le ministre de la police générale, Decazes, disposait alors de tout en France. Des conversations sur la littérature et ses rapports même, du temps où il était simplement préfet de police, furent l'origine du goût de Sa Majesté pour lui.

Nous n'avions pas de terrain de manœuvre à Soissons; je fis faire la petite guerre pour l'instruction du 5e de housards. Un propriétaire me demanda 1,000 écus de dommages et intérêts pour avoir traversé un champ ensemencé; un procès s'ensuivit, et je fus condamné par les experts à 40 francs. Le propriétaire en fut honteux; il fallut les lui faire accepter par huissier.

Novembre. — Le prince de Talleyrand fit chez l'ambassadeur d'Angleterre une scène publique déplacée, sur la politique, au baron Pasquier, président de la Chambre des députés. Le Roi fut choqué et interdit les Tuileries au grand chambellan. M. de la Châtre, premier gentilhomme de la chambre, le lui signifia, par une lettre qui était celle d'un homme forcé de l'écrire; M. de Talleyrand en répondit une fort belle.

La maison de Mme de Staël était amusante; véritable arche de Noé, il y avait foule et des figures curieuses à connaître. Mme de Staël prétendait un jour que les ultra-royalistes entraient dans la charte, comme les Grecs dans le cheval de Troie. Elle avait marié sa fille au duc de Broglie.

M. le lieutenant général Girardin nous inspecta en novembre; son inspection avait été précédée de celle du général Valin. Tous deux me témoignèrent leur satisfaction de la tenue et de la discipline de mon régiment, s'étonnant que de pareils résultats eussent été obtenus en aussi peu de temps.

Je donnais des bals à Soissons, et j'y réunissais cent personnes; Mlles de Marcilly, nièces du lieutenant général Dulauloy, qui avait une terre près de cette ville, étaient nos belles danseuses.

Les housards du Bas-Rhin quittèrent Soissons le 20 décembre, escortés des regrets d'usage. Deux escadrons furent casernés au parc de Grenelle, les deux autres à Sèvres. Le difficile général Despinois nous passa en revue sur la place Louis XV; il me témoigna sa satisfaction de la beauté et de l'exacte tenue du régiment.

Le 29, Monsieur, M. le duc d'Angoulême et M. le duc de Berry nous passèrent en revue au Carrousel; ils me firent force compliments. Les housards du Bas-Rhin défilèrent mieux que ceux de la garde; ils eurent un grand succès.

Le 30, les corps d'officiers de la garnison furent présentés au Roi et aux princes de la famille royale, à l'occasion de la nouvelle année; Sa Majesté me dit qu'elle était très contente de mon régiment. Le vieux petit et borgne prince de Condé était presque en enfance; il me demanda si j'étais le Castellane connu de lui dans les « Royaux ». Apparemment, avant ma naissance, quelqu'un de mon nom servait dans ce corps. Ce vénérable prince portait à sa réception, en sa qualité de colonel général d'infanterie, l'habit de la légion de l'Ain n° 1 qui était blanc, revers bleus. On avait, au second retour du Roi, donné de nouveau l'habit blanc à l'infanterie; elle s'en désolait.

CHAPITRE VIII

On m'envoie à Évreux. — Attroupements sur différents points. — Le général Charles de Polignac. — Bal du duc de Wellington. — Le prince de Talleyrand revient à la cour. — Ordres envoyés à mes détachements. — La loi augmente la solde du soldat, à cause du haut prix des denrées. — Le 5e de housards se rend à Chartres. — Désertion du maréchal des logis Niellon, depuis général belge. — Émeutes et incendies sur différents points. — M. de La Ferronnays quitte M. le duc de Berry. — Rentrée de mes détachements. — Le maréchal Saint-Cyr remplace le duc de Feltre au ministère de la guerre. — Le duc de Raguse à Lyon. — Mme Moreau créée maréchale. — Quadrille chez Mme la duchesse de Berry. — Troubles de Lyon. — Le commandeur de Ferette. — Départ de mon régiment pour Pontivy. — Mort du prince de Condé. — Détails sur la Bretagne. — Troubles dans le Morbihan. — Le comte de Coutard. — Je reviens à Paris. — Brouille entre les ministres. — Leur démission. — M. de Richelieu ne peut arriver à former un cabinet. — M. Decazes y parvient.

1817

Janvier. — Le comte Gaspard de Contades avait reçu à Essling, en 1809, dix-sept coups de sabre ou de baïonnette, dont cinq sur la tête; il voulait gagner la croix, elle lui avait coûté cher. Resté prisonnier, il fut pansé avec du gazon, et il en resta dans ses blessures; après avoir survécu par miracle, M. de Contades mena depuis une vie languissante, supportant ses horribles souffrances avec un grand courage. Le célèbre chirurgien Dupuytren l'a trépané, il y a deux mois, lui a extrait deux os morts; il en est sorti d'autres. Chose singulière en faveur du système de Gall, blessé précisément à la place indiquée par ce médecin pour la mémoire des mots, M. de Contades l'avait perdue entièrement et avait conservé, à cela près, sa tête et son esprit. Le chirurgien était très fier

de la réussite de l'opération, suivant l'usage; le pauvre Contades en est mort. Il expira le 6 janvier; il avait recouvré la mémoire des mots, et on le croyait guéri. Finir ainsi au bout de huit ans d'une blessure est cruel. M. de Contades, l'aîné des descendants du maréchal, avait épousé, en 1813, Mlle d'Oms, ma cousine germaine; il en laissa un fils de deux ans, héritier de la pairie de son grand-père. Sa veuve s'étant opposée à l'ouverture de son corps, comme sa maladie présentait des observations nouvelles et curieuses, quatre chirurgiens accompagnés d'un commissaire de police furent à son insu au cimetière, et, après l'avoir déterré, ils l'ouvrirent. Mme de Contades, l'ayant appris, fut au désespoir, porta plainte au préfet de police; ce magistrat lui répondit pour toute chose que c'était l'usage. Le comte Gaspard de Contades avait trente ans, du piquant, de la gaieté dans l'esprit, contrastant avec le calme de sa personne. L'Empereur l'avait nommé sous-préfet. Comme il ne pouvait plus servir, son intention était de suivre la carrière de l'administration; il la quitta à la Restauration.

Des troubles causés par la cherté des grains eurent lieu sur divers points.

Le 16 janvier, je reçus inopinément l'ordre de fournir des détachements à Villers-Cotterets, à Breteuil, à Pontoise, puis, le 24, d'envoyer à Rouen cent cinquante chevaux; les routes n'étaient pas sûres, on arrêtait des courriers, des diligences. Mon régiment était fort de quatre cent dix chevaux et de cinq cent soixante-quatre hommes, officiers compris; il me resta cent chevaux et deux cents hommes.

Le 29, au milieu d'un bal chez Mme de Pontalba, un officier d'état-major du général Despinois vint me relancer, m'apportant l'ordre de partir à l'instant pour Évreux; on nous donna trente cartouches par homme. Le régiment se mit en marche à la pointe du jour; un bataillon de l'Isère suivit la même direction. Des cuirassiers du 1er régiment avaient été battus à Bernay. Le lieutenant général Despinois m'écrivit une lettre de contentement et de regrets. Il ne les prodiguait pas; ce fut une distinction.

Je ne pus obtenir de rester vingt-quatre heures à Paris, sauf à rejoindre à la seconde étape. Je fis, en me rendant à Mantes, la halte à mon château d'Acosta, pour faire une distribution de vin à mes housards, et offrir à dîner à mes officiers.

Nous entrâmes le 31 à Évreux. La ville était tranquille; seulement, il y avait de la misère causée par la cherté du blé. Le motif de cet envoi de troupes était une affaire au marché de Bernay; les paysans avaient taxé et pris de force le blé aux fermiers. Le sous-préfet Delahaye avait invité un détachement de cuirassiers de la Reine à se retirer, dans l'espoir de voir cesser le tumulte. Ce détachement de jeunes soldats fut entouré. Il était commandé par un officier sans expérience; au lieu de sabrer, il s'amusa à tirer des coups de pistolet en l'air, et fut accablé de coups de bâton. Cet officier était enfourné sur la place avec sa troupe, de manière à ne pas pouvoir remuer; il y avait des charrettes de tous les côtés. Les officiers de ce régiment, sortant presque tous de la maison du Roi, n'ont point l'habitude de leur métier; il faudrait exiger beaucoup d'eux pour en obtenir quelques services avant longtemps. Presque tous les officiers portent des bagues sur lesquelles il y a : « L'honneur à moi. » Cela veut dire : « Nous avons été à Gand. » Ce sont des greniers à coups de sabre. M. de B..., leur commandant, terrible ultra, est un triste colonel. Il a dans son régiment trois officiers seulement venant de la ligne; il est assez sot pour dire qu'il a trois officiers dont il n'est pas sûr.

Ceux de mes officiers qui viennent de la ligne, actuellement ici, ne leur chercheront pas querelle; mais à l'arrivée des semestriers, ceux qui sortent de la maison du Roi ne craindront pas que cela leur fasse perdre leur état, et ils seront moins endurants. Je désire bien notre séparation d'avec ces pitoyables cuirassiers.

Revenons à Bernay. Le sous-préfet fut jeté de la halle par la fenêtre, et le blé fut pillé. Au marché précédent, M. de Giberville, commandant de la garde nationale à cheval, chevalier de Saint-Louis, qui faisait le généreux aux dépens des

fermiers, les avait forcés à donner le blé au-dessous de sa valeur; le sous-préfet, M. Delahaye, avait trouvé cela charmant. Le marché suivant, celui de l'émeute, beaucoup de paysans s'y rendirent, comptant avoir le blé suivant la taxe de M. de Giberville; cette fois-là, le sous-préfet, ayant reçu des ordres, s'y opposa. Ce magistrat ayant montré un grand zèle, l'année dernière, pour les arrestations, était détesté dans son arrondissement. M. Delahaye, fort poltron depuis qu'il avait été rossé, mettait deux pistolets sur sa table de nuit; il avait cependant une garde d'infanterie à sa porte.

La misère était grande; des ouvriers en rubans auprès de Thiberville, qui ne travaillaient pas, vivaient d'eau et de son depuis deux mois.

M. Charles de Polignac, maréchal de camp, cousin du prince, commandait à Évreux. Ce brave homme de soixante ans s'était fort distingué par son habileté à élever les mérinos; il aimait beaucoup à parler de ses moutons; quant au militaire, il n'y entendait goutte. M. de Polignac avait sous ce rapport un bon second dans le colonel de Béthune, qui sortait des gendarmes de la garde et qui racontait que c'était préférable à avoir fait des campagnes. M. de Béthune voulait tout tuer avec les cent dix-huit cuirassiers composant son régiment. Les coups de bâton reçus en dernier lieu par son détachement n'avaient en rien diminué ses propos fanfarons.

Le vicomte de Verguette, grand prévôt maréchal de camp, voltigeur de Louis XIV, de soixante-dix ans, le général Polignac, le colonel de Béthune, voulaient qu'on taxât le grain. Dans un repas donné aux officiers supérieurs par le général commandant, les propos ultras contre le gouvernement tenus par ces messieurs étaient uniques.

Mon régiment était dispersé dans cinq départements, et comprenait quatorze détachements commandés par les officiers, sans compter les sous-divisions de Dieppe et de Soissons. Il y avait des arrestations sur tous les points; un brigadier et deux housards dissipèrent un attroupement de quarante bûcherons à Vertefeuille. On fut obligé d'agir dans

différents marchés, où les paysans voulaient taxer le grain. On envoyait les housards en garnisaires pour obliger les fermiers à porter du blé aux marchés; sur plusieurs points, les détachements étaient nourris par ordre des autorités chez les habitants. Le pain était à 7 sous la livre dans différentes localités. On m'envoya un morceau de pain noir des Thillières, comme curiosité, tant il était affreux; il se vendait 5 sous la livre.

Le 12 février, M. le duc de Richelieu annonça aux Chambres le départ de trente mille étrangers. Elles firent des adresses de remerciement au Roi. Deux lois restrictives de la liberté de la presse et de la liberté individuelle donnèrent lieu, à la Chambre des pairs, à deux beaux discours de mon père; elles n'en passèrent pas moins.

Lady Mansfield donnait un bal le jeudi, jour de réception de la princesse de la Trémoïlle; elles logent, rue de Bourbon, porte à porte. Le duc de Richelieu se trompe, entre chez Mme de la Trémoïlle. Les coryphées du parti ultra et la crème de l'extrême droite s'y trouvaient, les Villèle, les Castelbajac. M. de Richelieu reconnaît son erreur au milieu du salon, et s'enfuit comme si le diable l'emportait. Cette sortie amusa beaucoup; tout le monde s'écria : « Ah! si M. Decazes pouvait arriver! » En effet, ce ministre entra, prit bien la chose, disant : « Je suis enchanté du hasard qui me fait me trouver en aussi bonne compagnie. » Il resta un moment, et s'en fut.

Le grand référendaire de la Chambre des pairs, M. de Sémonville, donna un grand bal suffisamment ridicule. Les princes y étaient. Il y avait trois cents personnes de trop; la salle était tendue d'affreuses guirlandes de papier vert.

Le duc de Wellington donna un magnifique bal costumé; il y avait les plus riches toilettes : la duchesse de Courlande, la princesse Bagration, Mme Crawford étaient couvertes de diamants. Le duc Angelo avait une figure amusante, avec un domino et une perruque à la Titus; Mme Edmond de Castries et ma femme, en Juives, eurent un grand succès.

La princesse de Vaudémont donnait des concerts. Son salon ressemblait à un jardin, tant il y avait de fleurs; au dernier

concert, le plus beau morceau de musique fut interrompu par une bataille de chiens. Le fameux Paër voulut mettre le holà; il fut mordu tout comme un autre.

Mme de Staël était très dangereusement malade d'une hydropisie vague.

M. de Pradt fit paraître son ouvrage sur les colonies; la manière dont il le vantait était comique. Il louait les endroits remarquables de son livre comme il aurait pu parler des œuvres de Montesquieu; le pauvre archevêque n'était pas fort sur le chapitre de la modestie.

Le duc d'Aumont fut annoncer, le 28 février, au prince de Talleyrand que le Roi l'autorisait à retourner à la cour. Le grand chambellan y fut le dimanche. Le Roi le reçut d'abord dans son cabinet, lui prit les mains, lui demandant des nouvelles de sa santé, sans lui souffler mot de ce qui s'était passé; Sa Majesté lui parla ensuite en public. Le prince de Talleyrand fut assez fâché de voir cesser son état de maltraité, qui lui procurait quelque considération.

Évreux a dix mille âmes de population. M. de Gasville, fort jeune homme, gendre de M. le chancelier Dambray, en était préfet. Il avait de l'esprit, mais avait donné un peu dans l'exagération, qui était à la mode. Mme de Gasville était fort dévote. Elle ne voulait pas donner à danser le mardi gras; mais nous la forçâmes en quelque sorte. M. le préfet dînait chez moi; nous obtînmes son autorisation d'aller chez Mme de Gasville, où il y avait société, avec du violon. M. de Polignac, qui commandait le département et dînait aussi chez moi, se mit aussi de bonne grâce à notre tête. Nous trouvâmes un violon chez M. Corbillé, négociant. M. Pigault-Lebrun, adjudant-major, le prit; nous entrâmes, le corps d'officiers et partie de celui de la légion d'Isère avec nous, à la préfecture, en jouant : *Mesdemoiselles, voulez-vous danser?* ce qui scandalisa beaucoup Mme de Gasville. On dansa jusqu'à minuit; les bougies et les lampes avaient été calculées pour finir à cette heure-là, Mme la préfète voulant s'assurer qu'on ne danserait pas le mercredi des Cendres.

Notre général d'Évreux, le comte Charles de Polignac, s'il

ne savait pas son métier, n'était pas tracassier. Il n'aurait eu rien à faire, s'il avait voulu; il travaillait les brouillons de ses lettres, les copiait sur un registre, les mettait ensuite au net; il parlait volontiers, surtout après dîner. Voici une scène entre lui et l'adjudant-major Pigault-Lebrun; elle donne une idée de ce militaire, qui se croyait en campagne au milieu d'un département fort tranquille.

« J'étais allé chez le général Polignac, raconte M. Pigault-Lebrun, pour faire viser ma permission; je frappe à la porte.

« — Entrez.

« — Mon général, j'ai l'honneur de vous présenter mes respects.

« — Ah! je vous demande bien pardon de vous recevoir ainsi, je vous demande bien pardon! Asseyez-vous.

« — Mon général, vous êtes trop bon. Je venais vous prier de viser ma permission.

« — Ah! oui, je suis vraiment confus! Qu'y a-t-il pour votre service? Ah! c'est très juste.

« M. de Polignac avait quinze ou vingt plumes devant lui; il n'en trouvait aucune bonne. J'enrageais de tout mon cœur, car je partais le soir même, et il est positif que je perdais mon temps chez lui. Il fallut un quart d'heure pour signer et mettre le cachet. Pendant ce temps-là, le général me disait :

« — Nos braves housards, nos chers housards! Comment vous trouvez-vous ici?

« — Très bien, mon général; nous désirons beaucoup rester longtemps sous vos ordres.

« Le général se leva précipitamment.

« — Comment! mais j'écris toujours dans ce sens au ministre; car enfin, si on me retire la moindre partie de ma petite armée, je ne puis rien faire. Si on m'ôte mon infanterie, qui vous soutiendra dans les bois? Si on me retire la cavalerie, qui soutiendra l'infanterie dans la plaine?

« Il me passait la permission devant le nez à chaque mot, mais il ne me la donnait pas. Le général continuait :

« — Je n'ai affaire ici qu'à des mutins, des malheureux, des gens *sans armes;* alors avec mon infanterie je les pousse

dans les bois, je place les housards aux défilés, et tout est fini.

« — Oui, mon général.

« — Mais si l'on me prend mes troupes, je ne puis rien faire, parce que ces gens-là sont des mutins, des malheureux, des gens *sans armes*, et si la cavalerie va seule dans les bois, sans infanterie, elle sera criblée de coups de fusil, obligée de s'en revenir.

« — Il faut espérer, mon général, que nous n'en viendrons pas là.

« Je prends la permission et je cherche à gagner la porte, mais le général me retient par mon habit.

« — Si on veut m'enlever une partie, soit de ma cavalerie, soit de mon infanterie, j'écris au ministre que je suis incapable de rien.

« — C'est vrai, mon général. »

Enfin je suis dans l'escalier, et après avoir entendu quatre fois de suite ce que je viens d'écrire, j'ai été assez heureux pour me trouver dans la rue et me sauver à toutes jambes.

Mars. — A la première parade, après notre arrivée à Évreux, le comte de Polignac m'ordonna de prendre le commandement. Cela allait de droit; j'étais le plus ancien colonel. Le second dimanche, il me répéta le même ordre; je lui observai que c'était le tour de M. de Béthune, que le contraire serait lui faire injure. Il me répondit : « Il est enrhumé. » Je me soumis, bien décidé à entendre le son de sa voix le dimanche suivant. En effet, M. de Polignac m'ayant fait la même allocution, je fus droit à M. de Béthune. « Colonel, vous ne pouvez vous dispenser de faire défiler. » Ma démarche excita l'hilarité de son corps d'officiers. M. Delaleu, un de ses chefs d'escadrons, s'écria : « Comment fera-t-il? » M. de Béthune prit à part le colonel d'infanterie Lambot; celui-ci lui souffla le commandement de :

« Pelotons, rompez par la droite pour marcher vers la gauche! »

Cela s'exécute différemment dans l'infanterie; si la cavalerie avait exécuté son commandement à la lettre, les housards à la gauche ne seraient pas passés devant le général.

M. de Béthune avait commandé : « A droite alignement ! » la troupe étant l'arme au bras. Il tenait à ses commandements, il les répéta lorsque son tour de parade revint.

Son lieutenant-colonel, M. de Chelers, ayant servi avant la Révolution, avait travaillé; il était mécontent de l'ignorance de son colonel. Aussi, voulant me montrer sa science à lui, il vint me parler des fautes de commandement de son colonel, et du désordre qui régnait dans son régiment.

M. de Béthune ayant vu mes sous-officiers travailler aux files d'encadrement trouva cela charmant. On ne le croirait pas si cela n'était pas arrivé. Oubliant que les chevaux de cuirassiers tenaient plus de place que ceux des housards, il fit séduire un de mes adjudants, afin d'avoir la longueur de mes ficelles, avec lesquelles il envoya ses officiers de cuirassiers à la manœuvre, pour former leur coup d'œil.

Le bataillon de la légion de l'Isère était bien tenu, il était commandé par un bon officier, M. de Hennault, chef de l'ex-23e léger. Le colonel Lambot, de cette légion, passa quelque temps à Évreux; il comptait des services à l'étranger, aux Iles, chez les Anglais. En 1814, on l'avait nommé major du 9e de ligne; son ton était militaire. S'il avait eu la croix de la Légion d'honneur, on l'aurait pris pour être de l'armée.

Le bataillon de l'Isère était composé d'anciens officiers; les miens se lièrent avec eux. Ils n'étaient pas mal non plus avec ceux des cuirassiers de la Reine; ceux-ci n'aimaient pas leur beau colonel Béthune, qui était uniquement fier d'avoir servi pendant quelques jours dans les uhlans britanniques, avant d'entrer dans la Maison Rouge, où il s'était engagé dans le régiment des colonels.

L'évêque d'Amiens, M. de Bombelles, avait été maréchal de camp. Il était aimable; il racontait qu'il n'avait jamais été un seul jour sans écrire; il possédait quatre-vingt-un volumes remplis d'anecdotes et d'histoires de tout ce qui était arrivé pendant son vivant; cela prouvait sa patience et eût été chose curieuse. Probablement il aura brûlé le tout, car on n'a rien fait imprimer après sa mort. M. de Bombelles nous joua un

soir, chez M. de la Ferronnays, des valses et contredanses sur le piano; il a même un peu dansé. Ce bon évêque n'aura pas été, je l'espère, damné pour cela. Il portait sur sa mitre ses deux étoiles de maréchal de camp.

Les sous-officiers de mon régiment donnèrent à Évreux, sur le théâtre, au profit des pauvres, le *Barbier de Séville*, le *Dîner de Madelon*. La salle était comble.

La société était agréable à Évreux. Mme de Cernay était la plus jolie femme du lieu.

Le 22 mars eut lieu à Paris la première représentation de *Germanicus*, tragédie de M. Arnaud, inscrit sur la liste des exilés. La pièce, froide, bien versifiée, avait deux belles situations au troisième et au cinquième acte; elle fut fort applaudie. Quand on demanda l'auteur, il y eut un grand tumulte dans le parterre; des coups de bâton furent donnés et rendus pendant vingt-cinq minutes. On prétendit que des soldats du 3e d'infanterie de la garde royale avaient été placés déguisés, pour empêcher de nommer M. Arnaud. Talma eut grand'peine à annoncer que l'auteur voulait garder l'anonyme. Le lendemain, un grand nombre de gardes du corps, d'officiers de la garde royale, ayant pour signe de ralliement un ruban blanc noué à la boutonnière, se réunirent au Palais-Royal. Ils se promenaient en bourgeois avec de gros bâtons; plusieurs duels eurent lieu entre eux et des officiers à demi-solde. Ils firent ôter des bouquets de violettes à des femmes et insultèrent plusieurs personnes dont quelques-unes avaient la croix. Les colonels Moncey et Jacqueminot furent mis en prison à l'occasion de ces désordres. Ce fut une mauvaise affaire. On avait bien tort de permettre à des officiers de la garde de délibérer. Un bourgeois portant innocemment, aux Tuileries, un bouquet de violettes eut les dents cassées. La pluie fut, le 25, favorable à la cessation des rixes.

Le 27, un capitaine d'infanterie de la garde royale de ronde cria au factionnaire vis-à-vis de la place Vendôme qui avait laissé passer un homme avec un bouquet de violettes : « Vous n'exécutez pas votre consigne. Il fallait lui passer votre baïonnette au travers du corps. » Beaucoup de

monde se rassemble; un monsieur sur le trottoir, donnant le bras à une dame, contemplait l'attroupement; cet officier le fixe et lui dit : « Ne me regardez pas, cela me déplaît. » Le passant lui demande le pourquoi; le capitaine se précipite sur lui, lui donne un soufflet; l'insulté lui demande son adresse, l'officier la refuse. Le monsieur lui remet la sienne en lui disant : « Vous ne serez pas assez lâche pour ne pas venir me trouver, quoique vous ayez fait une platitude, étant armé, d'attaquer un homme qui ne l'est pas. » Le capitaine lui répond : « Je vais vous faire arrêter; je n'irai pas vous trouver. » Le passant réplique : « C'est tout ce que je demande. » L'officier le prend au collet, appelle des gardes du jardin; ils l'emmenèrent. L'histoire me fut racontée par un témoin oculaire, chacun s'empressa de secourir la dame. L'insulté était M. de Bro, fils d'un ancien notaire de Paris, colonel à demi-solde. Le capitaine du 3e régiment d'infanterie de la garde se nommait Lallemand. Ils se battirent le 29 mars, tirèrent chacun trois coups de pistolet l'un sur l'autre; les témoins trouvèrent que c'était assez. Au second coup, M. de Bro avait reçu une balle dans la jambe; le capitaine Lallemand s'écria alors : « Ce n'est pas juste. J'aurais dû être blessé; j'avais tous les torts. » Un ordre de la garde défendit les bouffettes blanches, et tout rentra dans l'ordre.

Le 30 mars, le duc de Laval quitta ce monde à soixante-dix ans. Quoique fort bête, il avait été dans sa jeunesse bon colonel; il fut regretté. Sa réputation d'insensibilité était bien établie; c'était un grand joueur, il ne passait pas un jour sans aller au Salon des étrangers (1). Les banquiers avaient une telle considération pour lui, qu'il avait le privilège de jouer contre au creps; on lui payait le deux et as, on le retenait aux autres joueurs. Ce calcul de la part des fermiers des jeux n'était pas mauvais; sa présence leur attirait des pratiques.

Le 2 avril, mes cent cinquante chevaux détachés dans la Seine-Inférieure rentrèrent au corps, hommes et chevaux, dans le meilleur état, grâce aux correspondances journa-

(1) Célèbre maison de jeu au Palais-Royal.

lières avec chaque commandant de détachement, pour les foins à prendre des chevaux, du ferrage, de l'habillement, du harnachement. Je commandais d'éviter les courses inutiles, d'exercer les housards à pied, le service ne permettant pas de le faire à cheval. On me rendait compte, dans le rapport journalier, des émeutes et arrestations, du prix des blés, etc. Ces précautions empêchèrent mon régiment de souffrir beaucoup de sa dissémination; partout on se loua de sa discipline. A son retour, je passai des revues très sévères. J'avais mis aux arrêts les deux premiers officiers rentrés, qui m'avaient ramené des housards avec des doublures de veste déchirées; ceux qui rentrèrent ensuite me présentèrent leur habillement en bon état. On finit par accorder la solde et la ration de route aux housards détachés dans les lieux où ils n'étaient pas nourris chez les habitants. Ils ne pouvaient vivre avec leur solde; ils payaient à Breteuil la viande neuf sous la livre, le pain blanc pour la soupe huit sous.

Le Roi cassa le 8 avril la compagnie des gardes du corps de Noailles, pour avoir délibéré et s'être refusée à exécuter un ordre relatif au salut, donné par le général d'Audenarde, lieutenant commandant la compagnie. Le duc de Mouchy, leur capitaine, les mena au Champ de Mars, leur lut l'ordonnance du Roi d'après laquelle ils cessaient d'être officiers et retournaient dans leurs foyers. Ceux de service furent relevés par les gardes des autres compagnies. On reforma une autre compagnie de Noailles; elle reçut les anciens gardes, à peu d'exceptions près. Les capitaines des gardes travaillaient à cette époque directement avec le Roi, sans l'intermédiaire du ministre de la guerre. Le duc de Richelieu, chef du cabinet, apprit, le soir, chose singulière, chez Mme de la Briche, le licenciement exécuté le matin; elle donnait un bal d'enfants, où il y avait un fort joli quadrille de marmots en costumes du temps de Louis XIV.

La cherté des denrées rendait très difficile aux soldats de vivre avec leur solde. Le Roi et les princes leur accordèrent sur leurs listes civiles un supplément de cinq centimes par jour, jusqu'après la récolte.

Le 20 avril, les housards du Bas-Rhin se rendirent d'Évreux à Chartres. Le gros du régiment était toujours dispersé en détachements, à cause du haut prix des grains.

Un de mes détachements fut obligé de se porter à Saint-Quentin, pour une insurrection de deux cents ouvriers qui brisèrent leurs métiers, demandant une augmentation de paye, car ils ne pouvaient vivre avec leur salaire. Le ministre de la guerre prévint les corps et détachements que, d'après les renseignements parvenus au ministre de la police, des émissaires parcouraient le royaume afin d'embaucher à prix d'argent des soldats français pour le service des Pays-Bas.

Le maréchal des logis chef Niellon et le maréchal des logis Dodin, abandonnèrent leurs drapeaux le 2 mai, à Chartres. Le maréchal des logis chef emportait avec lui le prêt du 4e escadron et le prix d'effets militaires vendus par lui; il enleva par là 400 francs à son capitaine et à ses camarades. Niellon jouait Rosine dans une représentation du *Barbier de Séville*. J'avais permis aux sous-officiers de donner ce spectacle sur le théâtre d'Évreux, au profit des pauvres. Dodin, faisant Almaviva, s'enfuit avec lui. Niellon (1), petit Alsacien blond, très intelligent, avait reçu une bonne éducation. Il allait être cassé pour avoir enflé les états de solde du trimestre. Il avait servi en Espagne dans l'infanterie, était arrivé au régiment avec les meilleures recommandations de son ancien colonel; je l'avais avancé rapidement. Ce rusé gaillard, ayant la figure très jeune, s'était habillé en femme pour gagner la frontière.

Des émeutes eurent lieu à Chauny, à la Fère, à Houdan, à Villers-Cotterets; le blé se vendait 60 francs l'hectolitre, le pain blanc 9 sous la livre. Dans trois villages, près de Breteuil, il y eut des incendies; trente-cinq maisons y furent brûlées. Les habitants étaient dans la terreur, croyant le feu mis par des gens payés pour cela. Une voiture de blé fut pillée à Lailly, près Beaugency; neuf des malheureux auteurs de ce délit se livrèrent à la gendarmerie. Le blé pris dans la matinée avait été moulu, pétri, cuit dans la même journée et

(1) Ce même Niellon, devenu comédien à Bruxelles, fut, lors de la révolution de ce pays, en 1830, improvisé général. (*Note du maréchal.*)

dévoré presque entièrement. Lailly est un des villages les plus pauvres de la Sologne. L'arrivée des housards avait inspiré la plus grande frayeur aux habitants; les femmes surtout de ceux qui avaient commis le vol poussaient des cris lamentables. Des bandes de mendiants se firent donner de force du pain dans les fermes, à Breteuil. Une patrouille d'un maréchal des logis et quatre housards rencontra vingt de ces malheureux; ils se jetèrent à genoux à son approche, assurant qu'ils demandaient du pain seulement.

Le maire de Nogent-le-Rotrou n'avait ni pain ni ouvrage à donner à trois mille mendiants; on y envoya vingt housards. On a vu dans les environs jusqu'à huit cents pauvres venir en un jour affamer un château, des fermes. Des bandes de vingt-cinq hommes, sains et vigoureux, armés de gros bâtons, s'y présentaient à la fois. Au marché de la Loupe, on pilla le grain qui s'y trouvait.

Le département d'Eure-et-Loir était commandé par M. de Seran, maréchal de camp, nommé dans la Maison Rouge; il avait servi quelques jours en émigration, comme aide de camp de M. le duc d'Enghien. Il voulut d'abord faire le capable, se mêler des détails intérieurs de mon régiment; je lui prouvai positivement qu'il n'y entendait rien. Ce petit homme de quarante ans était ridicule par sa prétention d'être un grand militaire. Il était enchanté du lieutenant général Despinois, qui, en lui écrivant des lettres à cheval, lui avait donné, disait-il, de la force, cela à propos des chasseurs de l'Orne, commandés par M. d'Épinay-Saint-Luc, colonel de la nouvelle fabrique. Ce soldat improvisé, ayant ordre du ministre de la guerre de venir de Châteaudun à Chartres, s'était arrêté avec son régiment à moitié chemin, à Bonneval, trouvant l'étape trop longue. M. de Seran venait en redingote bourgeoise à nos manœuvres, pour les apprendre : au fond, ce prétendu militaire consommé sentait son ignorance. On s'amusa à le prendre dans les ficelles aux files d'encadrement; il se tint depuis ce temps-là aux ailes. Son collègue Polignac valait mieux; M. de Seran était tracassier. Je volais de ganache en ganache.

Le comte de Rohan-Chabot, depuis appelé prince de Léon, colonel gentilhomme de M. le duc de Berry, épousa, le 19 mai, Mlle de Gontaut, fille de la vicomtesse de Gontaut-Saint-Blancard, dame de Mme la duchesse de Berry (1). Léontine de Rohan-Chabot se maria à la même messe au marquis de Lambertye. Elle n'était point régulièrement jolie, mais elle avait beaucoup d'agrément dans la physionomie ; elle était fort spirituelle. Son mari, M. de Lambertye, avait été longtemps écuyer de l'empereur Napoléon, et avait fait en cette qualité la campagne de Russie. C'était un brave et honnête garçon.

Il y eut le soir des proverbes à l'hôtel de Gontaut, joués par les acteurs du Vaudeville. La duchesse de Rohan, la vicomtesse de Gontaut en avaient fait les frais en commun. La comtesse de La Vieuville, mère de M. de Lambertye, donna un concert où figurèrent les grands talents de Paris. Mes parents donnèrent un grand bal; tout le monde s'obstina à l'appeler fête, grâce à la beauté de notre maison. Il y avait six cents personnes; M. le duc et Mme la duchesse de Berry y assistèrent. On dansa dans le grand salon. Le souper dans la belle salle à manger à colonnes, bâtie par le prince de Soubise pour Louis XV, fut magnifique. Il y avait à table quatre-vingts femmes, dont beaucoup de jolies; la musique d'un régiment de la garde, placée dans la galerie supérieure, joua pendant le festin. Cette soirée eut du succès.

Le 3 juin, il y eut une émeute de trois mille personnes à Château-Thierry; on pilla des bateaux de grains. Un bataillon de la garde y avait été envoyé de Soissons. Il commença par tirer en l'air; cela encouragea les mutins, au lieu de les apaiser. A la seconde décharge, il y eut quatre morts et vingt blessés. Trente housards de mon régiment, commandés par le lieutenant Christiani, et placés de l'autre côté de la ville, parvinrent à chasser un gros attroupement en chargeant. Ce détachement fut complimenté par le ministre de la guerre pour son énergie. La cavalerie est bien plus propre que l'infanterie à dissiper les émeutes; elle fait moins de mal et plus

(1) La vicomtesse de Gontaut fut nommée duchesse par Charles X et gouvernante des Enfants de France.

de besogne; les coups de sabre, dont la plupart portent à plat, sont moins dangereux que les balles.

Le 7 juin, vingt-six housards du Bas-Rhin, commandés par le lieutenant Dupleix, furent obligés de charger à Montargis; ils dissipèrent un fort rassemblement. Les paysans, animés, jetaient des sacs de verre sous les pieds des chevaux. Vingt-cinq personnes furent mises en jugement; la cour prévôtale en condamna quatorze, et parmi elles quatre hommes et une femme à la peine de mort; on les exécuta à Montargis, moins la femme. Elle se déclara grosse de deux mois, et elle fut transférée à Orléans; les neuf autres furent envoyés aux travaux forcés pour plus ou moins de temps. Par ces extraits de ce qui se passa dans les départements de l'Aisne, de l'Eure, d'Eure-et-Loir, de l'Oise, de la Seine, de la Seine-Inférieure, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne, où mon régiment fournit des détachements, on peut juger des embarras du gouvernement en France, à cette époque, à cause de cette disette.

Juillet. — Au commencement de juillet, le prix du blé diminua d'une manière sensible; le pain était au prix moyen de 25 à 30 centimes la livre dans les neuf départements; il s'était vendu à Breteuil 55 centimes.

La société de Chartres était très ultra. J'évitais, en garnison, de parler politique; malgré mon silence (on me savait abonné au *Constitutionnel*), on ne se fiait point à moi.

M. de Blic, ex-chevau-léger, m'exprima son chagrin de voir les chirurgiens du régiment aller dans la société parce qu'ils n'étaient pas gentilshommes et qu'on ne pouvait pas supposer qu'ils le fussent. Je le rembarrai poliment.

Je donnai un bal, le 24 juillet. J'avais orné la salle de pièces de drap rouge du magasin, de fleurs de lis de papier d'or faites en un instant avec l'emporte-pièce des bonnets de police. Vingt-cinq housards avaient été chercher des fleurs et du vert à la campagne. Les officiers, mettant de l'amour-propre au succès du bal de leur colonel, en firent les honneurs avec politesse, servant les dames au souper.

J'observai de danser alternativement avec une dame de la

première société et une de la seconde; j'avais invité des officiers à demi-solde; malgré l'exagération de la haute société, cela se passa bien. Il n'y eut pas deux côtés, comme on m'en avait menacé. Les officiers plaçaient les femmes pêle-mêle, comme elles arrivaient. Il y a des politesses militaires de garnison dont on n'a pas idée dans le monde. Il est d'usage, par exemple, dans un régiment bien élevé, qu'un officier, après avoir fait la révérence au maître et à la maîtresse de la maison, salue, avant de se désarmer, les officiers supérieurs et les officiers généraux présents dans la chambre.

Le tracassier Seran trouva mauvais que j'exerçasse mon régiment au service d'avant-poste, j'en référai au général Despinois, qui me donna raison.

La duchesse de Berry accoucha d'une fille qui mourut peu de jours après. La comtesse de Montsoreau, gouvernante, eut d'abord une querelle avec le père Élisée et la Faculté du Roi, d'autres médecins ayant été appelés en leur lieu et place. Elle eut ordre de rendre la layette, dont elle pensait hériter, a M. de la Ferté, intendant des menus; il y eut un malentendu, et la layette ne fut pas remise assez vite. M. le duc de Berry s'emporta outre mesure pour une chose qui n'en valai tpas la peine. M. de la Ferronnays, gendre de Mme de Montsoreau, premier gentilhomme de M. le duc de Berry, qu'il n'avait pas quitté depuis son enfance, donna sa démission; sa femme, celle de dame de a duchesse de Berry. Mme de Montsoreau quitta la place de gouvernante. Rien ne fut plus noble que la conduite de M. de la Ferronnays; étant sans aucune fortune, il se trouva réduit à la demi-solde de maréchal de camp pour toute ressource, avec six enfants; il fut généralement approuvé, et M. le duc de Berry violemment blâmé. M. de Richelieu envoya peu après M. de la Ferronnays comme ministre à Copenhague; cette nomination fut très applaudie.

Nous fûmes inspectés d'abord par le maréchal de camp La Loyère, et j'eus à m'en louer; ensuite par le lieutenant général comte de Girardin, qui me fit une scène ridicule à dîner chez moi, à propos des faveurs obtenues pour mon régiment. Il parlait de sa force disproportionnée avec celle des autres

corps, comme d'une injustice du ministre de la guerre; nécessairement je pris l'intérêt de mes housards; il partit de là pour me mettre huit jours aux arrêts, parce que les officiers avaient des bottes vertes au bal.

Cet officier général n'était pas fort alors en manœuvres; cependant je n'avais pas, sur le terrain, envoyé chercher l'ordonnance par un adjudant, comme j'en avais bonne envie, pour le convaincre d'une brioche. Les officiers s'abstinrent d'aller à un bal où il devait se trouver ce jour-là.

Le général Girardin n'en fut pas moins obligé de rendre justice, dans son ordre, à la tenue, à la discipline, à l'instruction du 5e housards. L'état de l'habillement était d'autant plus remarquable, que la presque totalité du régiment avait été disséminée pendant six mois.

Août. — On avait mis dans les journaux, sous la rubrique de Hambourg, que l'empereur d'Haïti, Christophe, dans sa reconnaissance pour l'abbé de Pradt pour son ouvrage sur les colonies, lui avait envoyé une cargaison de sucre. L'archevêque de Malines prit ce conte au sérieux; il écrivit au ministre résident des villes hanséatiques, pour lui demander de vérifier à Hambourg l'origine de ce bruit. Le ministre fut fort embarrassé de savoir quoi lui répondre.

Le 2 septembre, par ordonnance contresignée de M. le duc de Richelieu, le Roi classa les pairs par rang de titre, vingt-quatre comtes furent élevés au banc de marquis. Les titres furent ainsi réglés : duc, marquis, comte, vicomte, baron. A l'exception du titre de duc, il était reçu, avant la Révolution, que les gens de qualité prenaient celui qui était à leur convenance; l'on ne changeait pas le titre de comte, si on l'avait porté dans sa jeunesse, pour celui de marquis (1). Mon grand-père

(1) *Noble.* Si on avait dit d'un homme de qualité : C'est un noble, il s'en serait choqué. Noble voulait dire dans ce sens-là anobli.

Qualité (homme de). Celui qui n'a pas été anobli et dont la famille appartenait à l'ancienne chevalerie.

Maison (homme de bonne). Celui qui, ayant été anobli, est d'une famille illustre.

Naissance (homme de grande). Celui qui, étant homme de qualité, est d'une famille illustrée ou qui a été souveraine.

Titrés. On ne pouvait être titré sans être homme de qualité ou de

s'appelait le marquis, mon père le comte; j'aurais été le marquis de Castellane. L'ordonnance prit chacun suivant son titre. Ce jour-là des gens de grande naissance ayant le droit de prendre le titre de marquis se trouvèrent sur le banc des comtes; des petits nobles comme M. de B... se virent sur le banc des marquis, pour avoir acheté un fief avec ce titre. Plus tard, on remit mon père sur le banc des marquis, ainsi que plusieurs autres qui avaient réclamé. Ces rangs ne s'observaient, du reste, jamais à la Chambre; chacun continua à s'asseoir à la place où il était.

Le 14, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr remplaça le maréchal duc de Feltre à la guerre. Ce dernier avait deux femmes vivantes, ayant divorcé avec la première. Le marquis de Grammont disait drôlement, à propos de la première : « Celle qui est à la demi-solde. »

Les élections eurent lieu le 20 septembre; on nomma à Paris Benjamin Constant, en dépit des efforts du gouvernement.

M. de Pradt s'était persuadé qu'il serait élu à Paris. Il eut deux voix; il se sauva le lendemain dans sa province.

Après les élections, il y eut beaucoup de libéraux nommés. Le Roi dit au chancelier : « A tout prendre, je suis content des élections. » M. Dambray reprit sur-le-champ : « Alors on peut dire que Votre Majesté n'est pas difficile. »

Il y avait eu un mouvement napoléonien à Lyon; on accusa le général Canuel de l'avoir excité, pour avoir le plaisir de le réprimer. Le maréchal duc de Raguse y fut envoyé en qualité de commissaire extraordinaire; il donna des bals pour rapprocher les partis. Ma famille, allant en Suisse, assista à une de ses fêtes. Le maréchal duc de Raguse ne réussit pas à Lyon

grande naissance; il suffisait d'être noble. On appelait gens titrés, les ducs.

Titres. Les gens de qualité prenaient indifféremment les titres de comte, baron, marquis, vicomte.

Voitures du Roi (pour entrer dans les), il fallait vous prouver par titres depuis 1360 et qu'alors il n'y eût pas trace d'anoblissement.

Gardes du corps (officiers aux. — Exempts et lieutenants aux). Cela subalternisait nécessairement.

Gardes françaises (officiers aux). Leurs femmes n'étaient pas présentées. (*Note du maréchal.*)

comme il l'aurait pu, parce que ce maréchal, avec tout son esprit, était fou de vanité.

M. d'Archiac, lieutenant de mon régiment, homme d'esprit, nommé capitaine au 6e de housards, fut tué en duel trois mois après son arrivée au 6e de housards, par M. de Mondeville, lieutenant de son escadron. M. d'Archiac avait mis cet officier aux arrêts. Celui-ci en était sorti la veille; ils se trouvèrent ensemble dans un bal. Le lieutenant ex-garde du corps marcha sur le pied de M. d'Archiac, qui lui dit : « Vous m'avez fait mal »; l'autre lui répondit : « Je l'ai fait exprès. » Le capitaine aurait dû le renvoyer sur-le-champ aux arrêts; cet officier commettait une faute d'insubordination avec voies de fait entraînant la peine capitale. M. d'Archiac, n'ayant pas fait la guerre, crut de son honneur de se battre. Ce pauvre jeune homme fut tué raide d'un coup de pointe de sabre au cœur.

Le capitaine Duparc, témoin, avait eu grand tort de souffrir un pareil combat. Le colonel Fanest était absent; s'il avait été présent, il l'aurait su, et cela ne serait pas arrivé. Le lieutenant prit la fuite.

M. R..., chef d'escadron au 5e housards, a été nommé baron sur ma demande; il s'appelle depuis ce temps-là non-seulement M. le baron, mais encore il a ajouté un *de* à son nom. Il avait pris une place à la diligence de Chartres pour Paris. Au moment de son départ, le conducteur fait l'appel suivant l'usage. « M. R..., M. R...! », crie-t-il à tue-tête. M. R... était là et ne répondait pas. Enfin, furieux, il descend de la diligence, prend son domestique au collet en lui disant : « Comment, coquin, tu ne sais pas mon nom? tu me fais inscrire M. R...? Apprends que je m'appelle M. de R... » Puis après cette belle expédition il est remonté en voiture, tout fier d'avoir appris à la diligence ce que c'était que d'oser ne pas ajouter un *de* au nom de R... Le conducteur n'a eu garde, pendant la route, de manquer à l'appeler M. de R..., d'autant plus qu'il est fort, M. le baron de R..., et qu'il en avait agi vigoureusement avec son laquais.

Le 18 octobre, le Roi, à la demande de l'empereur Alexandre, a donné à la veuve du général Moreau, tué dans les

rangs russes, le titre de maréchale; c'est le seul exemple de promotion posthume.

Des affaires de famille nécessitèrent de ma part un voyage à Londres; je partis de Paris le 5 novembre.

A mon arrivée à Douvres, le capitaine remarqua que les pavillons des vaisseaux dans le port étaient à moitié mât, ce qui annonçait un grand malheur. En débarquant, nous apprîmes la mort de la princesse Charlotte et celle de son fils.

Nous partîmes à sept heures du soir par la malle-poste. Cette bonne berline, traînée par quatre chevaux, menée à grandes guides, va très vite. Nous arrivâmes à Londres, le 9, à six heures et demie du matin.

Je séjournai trois semaines à Londres. Cette ville est beaucoup plus grande que Paris; les rues sont larges, éclairées la nuit par de petites lanternes. Des veilleurs de nuit, armés de gros bâtons, crient l'heure et sont chargés de la police. Je dînai plusieurs fois chez lord et lady Fitz-Gérald, auxquels le vicomte de Chabot, mon oncle, marié à une de leurs parentes, m'avait recommandé; je m'y rencontrai avec un major Russel, leur parent, et un lieutenant des gardes à pied. Le service se fait dans ces régiments par les sous-officiers; ces corps sont bien tenus. Ils venaient d'adopter le shako français avec une petite visière par derrière, se baissant à volonté. Nos troupes devraient l'avoir au lieu des shakos plus longs derrière que devant, imités des Anglais. Ils les ont quittés, étant trop incommodes. Je n'aime pas le petit jabot des soldats anglais, d'une blancheur éclatante; cela n'est pas militaire.

Ce major et ce lieutenant, comme les Anglais en général, étaient grands admirateurs de l'empereur Napoléon. Ils écoutaient avec un plaisir indicible ce qui avait rapport à lui.

Napoléon leur a fait un mal dont l'Angleterre se relèvera difficilement. Nos manufactures ayant pris un grand essor pendant la guerre, son commerce avec la France est réduit à jamais.

J'éprouvai un sentiment pénible, en voyant des soldats anglais et écossais, avec des jambes de bois et en uniforme, qui mendiaient en jouant d'une espèce de clarinette. Je ne

concevais pas que l'orgueil anglais supportât pareille chose.

Je fus à Covent-Garden; on donnait une tragédie nouvelle, l'*Apostat*. Mlle O'Neil, célèbre actrice, remplissait le rôle de Florinda. Les acteurs Kemble et Young avaient du talent; ils jouaient avec beaucoup plus de force, de gestes et de furie que les acteurs français.

Cette pièce fut suivie du *Libertin, ou Don Juan,* opéra-drame en trois actes. Liston, bon acteur, faisait le valet.

Pour des morts étendus sur le théâtre, nous n'en avons pas chômé : trois actes dans la tragédie, deux dans l'opéra; en voilà cinq dans une soirée.

Ce spectacle de morts entassés sur la scène plaît excessivement aux Anglais; ils aiment aussi la grosse farce. Il y avait de fréquents changements à vue de décorations, puis de la danse.

Les spectateurs étaient en noir, les ouvreurs de loges (ce ne sont pas des ouvreuses, comme en France), les femmes dans les corridors vendant l'affiche, étaient en noir, pour le deuil de la princesse Charlotte.

Toutes les filles de moyenne vertu étaient aussi en noir; il y en avait beaucoup de jolies. Elles vous raccrochent, vous parlent avec une impudence sans exemple, au spectacle. Le théâtre en fourmillait.

Le marquis d'Osmond, notre ambassadeur à Londres, avait de gros appointements, mais n'en usait pas. Une lettre de recommandation de M. le duc de Richelieu me valut un dîner de lui; il ne tenait pas d'état.

Le comte et la comtesse de Liéven, ambassadeur de Russie, jouissaient d'une grande considération à Londres; ils y tenaient un grand état. Je dînai chez eux : Mme de Liéven était une agréable et fort aimable personne de trente ans.

Je quittai Londres le 28, sans avoir eu la satisfaction d'apercevoir le bord de la Tamise, d'un côté à l'autre; j'en avais l'ambition, elle était déplacée, au mois de novembre. J'allais en conséquence tous les jours sur les rives de ce fleuve; le brouillard de ce beau climat m'a privé de ce bonheur.

Mme la comtesse de S... mourut subitement le 8 décembre.

Elle devait dîner ce jour-là au Luxembourg, chez le grand référendaire, avec son mari. Le comte de S..., pair de France, grand, ennuyeux de son état, ne pouvant profiter du festin de M. de Sémonville, inventa d'écrire le billet dont copie est ci-après :

« Mme la comtesse de S... est bien fâchée de ne pouvoir avoir l'honneur de se rendre à l'invitation de M. et de Mme la marquise de Sémonville; elle est morte ce matin. M. le comte de S... les prie d'agréer ses excuses et ses regrets.

« Paris, le 8 décembre 1817. »

1818

Janvier. — Des veines de duels prennent comme une épidémie dans les régiments, bon nombre de mes housards se blessèrent respectivement. Un nommé Weber fut tué d'un coup de sabre au bras. Son meurtrier, le housard Kertz, grâce aux excitations des camarades, se battit trois fois dans un jour. Un des moyens de diminuer les duels dans les régiments est d'exiger la présence et l'avis d'un maître d'armes pour ces combats.

Un officier d'infanterie me disait : « J'ai marché neuf ans en avant de mes équipages » : cela signifie, en terme de cette arme, porter neuf ans le sac.

Le Roi éleva le comte Decazes, ministre de la police général, à la dignité de pair.

Sa Majesté dit, à l'audience du dimanche, le 2 février : « Tous ceux qui me sont attachés auront partagé ma joie en lisant le *Moniteur* d'aujourd'hui. » (Il contenait la nomination de son favori.)

On dansa le 3 chez Mme la duchesse de Berry un quadrille de la composition de Gardel (1); la première représentation avait eu lieu deux jours avant, chez la comtesse Just de Noailles; il était composé de six dames, de six chevaliers richement habillés, de huit paysans et de huit paysannes,

(1) Célèbre danseur de l'Opéra.

vêtus en Gaulois. M. le duc, Mme la duchesse d'Angoulême, M. le duc, Mme la duchesse et Mlle d'Orléans assistèrent à ce joli bal.

Le quadrille était ainsi composé :

M. Eugène DE MONBRETON. — Mme la comtesse A. DE LA BOURDONNAYE, grande et belle blonde. — M. le comte Paul DE PUYSÉGUR. — Mme la comtesse D'AUDENARDE, grande et belle brune. — M. le marquis DE BALINCOURT. — Miss RODNEY, belle Anglaise. — M. Adolphe DE MAUSSION. — Mme la comtesse James POURTALÈS, charmante et gracieuse personne. — M. le prince DE BAUFFREMONT. — Mme la comtesse Boni DE CASTELLANE. — M. le marquis DE COSSÉ. — Mme la baronne DE TALLEYRAND.

1er quadrille.

PAYSANS.	PAYSANNES.
MM.	Mmes
Le vicomte DE FEZENSAC.	La vicomtesse Alfred DE NOAILLES. Jolie tournure.
Le comte DE CHABOT (Fernand).	La princesse DE TALMONT. Taille charmante, les plus beaux yeux du monde.
Le baron de MAUSSION.	La comtesse DE MENOU. Petite stature, danseuse distinguée.
Jules DE MONBRETON.	La comtesse Fritz DE POURTALÈS Belle et agréable.

2e quadrille.

PAYSANS.	PAYSANNES.
MM.	Mmes
Le comte Elie DE PÉRIGORD.	La comtesse DE MAILLÉ. Petite, assez gentille.
Gabriel DE SESMAISONS.	La comtesse Prosper DE CRILLON.
Alfred DE MAUSSION.	La duchesse DE DINO. De beaux yeux.
Ch. DE SAINT-MAURE.	La comtesse Aymerie DE NARBONNE. Bonne danseuse, agréable, gracieuse et petite.

Le prince de Talleyrand demandait à Courtiane, son valet de chambre, qui est à son service depuis de longues années : « Te souviens-tu d'avoir vu Mme D..., qui est venue à mes deux derniers jours de réception? » — « Certainement, je la connais, reprend Courtiane; nous ..... avec elle, il y a trente

ans, au Luxembourg. » (M. de Talleyrand était alors son amant, et la baronne D... logeait au Luxembourg.) — « Oui, il y a ce temps-là; c'était en 1788 », a répliqué M. de Talleyrand en souriant.

On ne peut appliquer à personne mieux qu'à M. de Talleyrand cette maxime : « Souvent on applaudit comme charmantes dans la bouche d'un homme d'esprit ou ayant la réputation de l'être, des choses trouvées communes et même ridicules dans celle d'un autre. »

On donna le 24 février, à l'Opéra, une représentation au bénéfice de Mlle Mars : la tragédie d'*Abufar*. Mlle Mars jouait dans la comédie *l'Ami Clermont;* cette pièce tomba. Les *Jeux de Paris,* ballet de Gardel, terminèrent le spectacle. La salle était comble, le prix des places doublé; on avait délivré des billets de corridor à 5 francs pièce; cela ne s'était jamais vu.

On fit les vers suivants :

Le plaisir aujourd'hui se paye au prix de l'or :
Cinq francs pour applaudir au fond d'un corridor
La fille de Monvel, la perle des actrices.
Il m'en souvient encor, je parle de longtemps,
Il m'en coûtait moins cher, quand elle avait vingt ans,
Pour la claquer dans les coulisses.

Le commandeur de Ferettes avait soixante-treize ans; de petite stature, fort maigre, c'était un prodige de voir ses minces jambes porter sa chétive personne. C'était l'homme le plus courageux de son siècle, d'oser marcher sur de pareils soutiens. M. de Ferettes avait de la poudre, des boucles, une queue. Le bailli de Ferettes était très bête, sa tournure était ridicule; il faisait partie du corps diplomatique sous tous les gouvernements depuis trente ans, en qualité d'ambassadeur de l'ordre de Malte; il avait 120,000 francs de rente, de dédommagement de commanderies en Allemagne. S'étant offert au grand-duc de Bade pour être ici son envoyé sans appointements, il était son ministre plénipotentiaire, possédait, en conséquence, le grand cordon de ce duché. Depuis de longues années, M. de Ferettes ne manquait pas une représentation d'opéra, toujours au balcon, appuyé à la colonne, à la même

place; l'ouvreuse la lui gardait religieusement. C'était l'homme de France le plus au fait des actrices de l'Opéra, mettant une importance extrême aux intrigues de ces demoiselles, connaissant avec détail leurs aventures galantes, se plaisant à les raconter, se félicitant quand on le mettait sur ce sujet.

« L'année n'est pas bonne, disait-il; les Anglais ne payent « pas comme autrefois. La figurante Aubry est brouillée avec « le comte de Grote. La nouvelle débutante est sur de grands « pieds dans ce monde, elle les a bien attachés; son mollet est « bien fait; elle danse assez bien, mais baisse un peu trop la « tête... La liaison de Mlle Legros avec M. K... continue; il « en est fort content. »

Le commandeur de Ferettes entretenait en ce moment une chanteuse, Mlle Cinti; elle était grosse, et il se flattait que c'était son ouvrage. Quand il voulait être bien aimable avec ses maîtresses, il leur raclait de son violon en chemise; il leur donnait là une jolie récréation! On l'avait surnommé l'« Apollon du Père-Lachaise ».

Le feu prit le vendredi saint à l'Odéon, la salle fut entièrement consumée. L'incendie éclata à deux heures et demie de l'après-midi; on sortait de la répétition d'une pièce nouvelle. Le feu se manifesta à la fois aux quatre coins de la salle, aux quatre escaliers conduisant aux réservoirs; les pompiers ne purent, en conséquence, y monter; on parvint seulement à garantir les maisons voisines, en jetant de l'eau sur les toits.

Une ordonnance du Roi prescrivit de rebâtir immédiatement la salle de l'Odéon, autorisant la troupe de ce théâtre à jouer les mêmes pièces qu'aux Français. On espérait que l'art dramatique gagnerait à cette rivalité.

J'atteignis trente ans; il me déplut pour la première fois de prendre une année de plus.

Avril. — Les casernes étaient mauvaises à Chartres, cette garnison chère pour le soldat : les officiers payaient 65 francs par mois une mauvaise pension. On circulait difficilement à pied dans cette ville, encore plus difficilement à cheval; de détestables pavés, de méchantes rues montueuses, quatorze mille âmes de population.

Les housards du Bas-Rhin en partirent le 16, avec cinq cent trente-neuf hommes, quatre cent cinquante-deux chevaux; habitants et autorités nous accordèrent de l'encens pour notre bonne discipline, et les regrets d'usage.

Le régiment arriva le 30 avril à Pontivy, ville de trois mille quatre cents âmes.

Mon père ayant voté à la Chambre des pairs, dans la loi de recrutement, pour borner l'avancement à l'ancienneté au grade de capitaine, le maréchal Saint-Cyr, ministre de la guerre, en conçut du ressentiment, et il me gratifia, en conséquence, de cette garnison de basse Bretagne où une diligence eût été curiosité. Les casernes pour sept cent quatre-vingts hommes et cinq cent soixante chevaux étaient superbes. L'Empereur, voulant faire de Pontivy la capitale de la Bretagne, lui avait donné le nom de Napoléonville; il y dépensa plusieurs millions. Les rues sont tracées en attendant les maisons. La prison est achevée, la préfecture presque terminée, la promenade à moitié, le tribunal ébauché. Par malheur pour nous, on pouvait loger au quartier.

Mes officiers étaient peu émerveillés de notre nouveau séjour. Un d'eux, détaché à la dernière étape, me raconta que les paysans mangeaient la soupe dans une table au milieu de laquelle était un grand trou communiquant par des canaux à d'autres cavités. Chacun avalait ainsi sa portion; cela empêchait de distinguer le plus gourmand.

Le Morbihan est comparable à la Vieille-Castille : dans les villages, hommes, femmes, enfants, bestiaux, logent ensemble; la grande majorité des habitants est vêtue de toile; ils ont de longs cheveux. Lors des mariages dans les campagnes et à différentes époques, les tailleurs jouent, au milieu des places, des tragédies en bas breton ayant pour sujet les vies des saints. J'en vis une à Pontivy, intitulée : *Saint Alexis*. La règle des vingt-quatre heures n'y était pas observée; pendant les deux heures que durait la pièce, il se passait près de trente-cinq ans. Dans ces tragédies, les paysans déclament en se promenant continuellement, tournant alternativement le dos, et marchant vers les spectateurs. Ils prennent des cos-

tumes d'anges, de pages, de saints, d'évêques. Les hommes jouent les rôles des femmes. Ils vont à l'église, les curés les reçoivent à la porte, leur donnent la droite, les placent près de l'autel, à la messe qui a lieu avant la représentation.

Les tailleurs sont chargés par les familles de faire des propositions, de discuter les conditions des mariages. Les tailleurs sont assez recherchés des filles pour cette raison.

Juin. — L'Empereur avait dépensé sur le Blavet 2,900,000 fr., pour le rendre navigable de Pontivy à Lorient; on y met maintenant 28,000 francs par an. Cela sera long à terminer; il y a cependant peu à faire. Dans une course que je fis à Lorient avec Mme de Castellane, je trouvai pour garde, à la première écluse, un matelot parisien qui avait été à la recherche de M. de La Peyrouse. Il était de l'expédition de MM. de Laborde qui furent enlevés par les sauvages; il était en observation sans avoir pu les secourir.

La légion de l'Orne, en garnison à Lorient, était commandée par un émigré de cinquante ans, le vicomte Siochan de Kersabiec, ancien sous-officier dans les housards autrichiens. Un panache de plusieurs plumes surmonté d'une aigrette, ressemblant à ceux des dais aux processions, ornait son shako. Voici sa carte de visite : « Le vicomte de Kersabiec, mestre de camp de cavalerie, colonel d'infanterie, commandant la légion de l'Orne. »

A une lieue d'Auray, petit port, est l'abbaye de Sainte-Anne, célèbre par ses pèlerinages; on y accourt de toute la Bretagne. Je vis un pèlerin qui s'y rendait avec un sabot pesant trente livres à un pied; l'autre était nu. Il en passe chaque année par cette ville trente mille de tout sexe, de tout âge, qui viennent du Finistère et des Côtes-du-Nord. Un d'eux avait fait vœu d'aller de Morlaix à Sainte-Anne en faisant trois pas en avant, deux en arrière. Chaque année on en ramasse expirant sur les routes; ils font jusqu'à vingt-cinq lieues par jour. En basse Bretagne, on a passé de la féodalité la plus reculée comme la plus crasseuse au règne de Bonaparte.

A Pontivy, nous nous ingéniâmes pour nous amuser; je fis danser chez moi une fois la semaine. Mes officiers jouèrent la

comédie; nous n'avions pas grand monde à nos réunions, et elles ne pouvaient pas être trop fréquentes, car il fallait laisser aux belles dames le temps de laver leur robe du dimanche. Nos distractions étaient rares; aussi la mise à l'eau d'un bateau sur le Blavet fut un grand événement. Les officiers s'en firent les matelots. Le typhus désolait l'arrondissement de Pontivy; les housards n'en furent pas atteints.

J'accompagnai jusqu'à Nantes ma femme, qui retournait en Auvergne auprès de mes parents. Nous fûmes bien reçus à Nantes par M. le comte de Brosses, préfet aimable et spirituel. M. Walsh, directeur des postes, homme agréable, toujours prêt à amuser la société, brochant au besoin proverbes et couplets, nous accompagna dans nos excursions autour de Nantes.

Le 11 juillet, ma femme s'en fut à Clermont, moi à Pontivy. En passant à Locminé (Morbihan), j'eus la curiosité de juger par moi-même de la véracité des histoires de fous enchaînés dans l'église pour les guérir. Je demandai en arrivant, à la maîtresse de la poste, s'il y en avait en ce moment. Elle me répondit comme à une chose simple : « Je n'en suis pas bien sûre, pour le moment je le crois; on en amène de fort loin pour les guérir. » Elle offrit de me mener à l'église. La femme du sacristain, d'une figure douce, assez propre pour une basse Bretonne, prit les clefs et nous conduisit en chantant les bienfaits de saint Columban envers les fous. Nous traversâmes la fort modeste église; on nous montra la porte d'un cachot honoré du nom de chapelle, destiné aux hommes et séparé de celui des femmes par une cloison qui ne montait pas jusqu'au plafond. Là, sur la paille, gisait une malheureuse de soixante-dix ans, les mains enchaînées. Des chaînes trop courtes pour permettre à cette pauvre femme de se lever étaient fixées au mur; elle n'avait pour nourriture que ce que lui apportait sa fille, aussi dans la misère. J'offris une pièce de monnaie à la pauvre folle; elle la refusa, nous priant de la laisser tranquille et s'informant de l'époque de sa sortie. On lui répondit que, le lendemain, les huit jours obligatoires pour sa guérison seraient écoulés. Je scandalisai la maîtresse de poste et la

femme du sacristain en trouvant ce traitement inhumain. Il faut leur rendre justice, il n'y a pas dureté de leur part, mais profonde conviction du bien qui doit en résulter pour ces infortunés. La femme du sacristain me raconta que son mari mettait aussi des fers aux pieds aux méchants. Je quittai ce spectacle d'horreur, étonné qu'une pareille chose existât au dix-neuvième siècle, en pays civilisé. On en parla au marquis de Guer, préfet du Morbihan, Breton fort borné. Sa seule réponse fut : « Cela s'est passé de tout temps. » Un mois après ma visite, l'ayant écrit à Paris à mes amis, une défense positive d'enchaîner les fous arriva du ministère à Locminé. Le maire fit remettre la clef de la prétendue chapelle au brigadier de gendarmerie, afin de n'avoir pas devant Dieu la responsabilité de s'opposer lui-même à un moyen donné par le Tout-Puissant pour guérir des infortunés. Le sous-préfet, qui était venu s'assurer de l'exécution de l'ordre, dînait chez lui; il parla de ce traitement comme d'une cruauté. La femme du maire se leva de table, disant qu'elle ne pouvait supporter un pareil blasphème.

Il y avait, au village de Stival, une chapelle renommée pour guérir les sourds. On mettait le patient sous une cloche miraculeuse dont les sons lui rendaient l'ouïe, après toutefois qu'il avait payé à la fabrique une indemnité convenable.

Un sieur Lemay, prêtre, s'intitulant doyen, recteur de Guern, prétendait que ni le Roi, ni le Pape, ni l'ancien gouvernement n'avaient eu le droit de faire des Concordats, et que la véritable Église se composait des évêques encore en Angleterre. Il parcourait le Morbihan en chantant la messe dans les chambres; le peuple y accourait. Dans ses sermons, il assurait que les autres prêtres étaient des intrus, et que ceux qui recevaient d'eux les sacrements seraient damnés; en conséquence, il rebaptisait, remariait : on appelait cela « la Petite Église ».

Le 2 août, je fus à Nicodème, village à trois lieues de Pontivy, où il y a un pardon. Les paysans offrent de jeunes bestiaux au saint. Le curé les donne, à titre de récompense, à nourrir pour rien à ceux de ses paroissiens qui se condui-

sent le mieux. Ils gardent ces bestiaux jusqu'à l'époque où ils sont assez grands pour être vendus un bon prix, au profit de la fabrique. Nous arrivâmes à l'église au moment des vêpres; elle était ornée de petits bœufs en bois avec des bandelettes au cou. Soixante *royalistes* formaient la haie; ils s'intitulent ainsi, et non gardes nationaux. Ils étaient dans le costume du pays, avec les longs cheveux, la longue veste, le gilet de laine blanche, le large chapeau rond, une cocarde, un ceinturon, des fusils anglais à grande baïonnette. Un ancien soldat de l'ex-42e de ligne qui avait fait la guerre en Espagne les commandait en français; ils exécutaient à peu près le maniement des armes.

Je montai au haut du clocher pour voir la procession qui suit les vêpres. La marche était ouverte par trois paysans ayant chacun deux petites cloches. Venaient ensuite saint Cornély et saint Nicodème sur des brancards, puis trois croix et deux drapeaux. Un paysan, qui parlait un peu français, fut scandalisé de mon observation que, dans mon pays, on ne promenait pas les saints sur des brancards. La procession rentre dans l'église, au moment où part un artifice au haut d'un arbre qui fait sauter un pavillon blanc. Quand ce papier commence à se détacher, les paysans se battent vigoureusement à coups de poing pour en avoir de petits morceaux. La gendarmerie ne peut venir à bout de les séparer. J'ai vu un de ces paysans, le visage en sang, avec un œil poché, tout fier d'avoir à sa boutonnière un de ces petits morceaux de papier.

Il y avait fréquemment des réunions de six cents à mille hommes armés dans l'arrondissement de Pontivy. On savait que quatre pièces de canon étaient enfouies aux environs de Gouren, et qu'il y avait des dépôts de poudre.

On répandait parmi les paysans le bruit que Louis XVIII avait cessé de régner depuis un mois, que Monsieur était sur le trône, que tout allait changer. Les chefs de ces rassemblements, réunis sans l'autorisation des autorités civiles et militaires, prétendaient qu'ils étaient non pas garde nationale, mais armée royaliste. Dix-sept mille paysans du Morbihan,

parmi eux de très mauvais sujets, même des gens repris de justice, avaient de bons fusils; ils étaient superstitieux, crédules, confiants en leurs chefs, qui pouvaient au nom de Dieu et du Roi les mettre en révolte ouverte contre le Roi, s'ils le voulaient. Ce peuple, tout à fait un peuple à part, est reculé de plusieurs siècles pour la civilisation.

Le comte Coutard, lieutenant général commandant la division, vint à Pontivy s'entendre sur la situation du pays, qui inquiétait le gouvernement, avec le comte de Chazelles, nouveau préfet du Morbihan, magistrat intelligent. Les contributions se payaient mal dans le canton de Faouët, pays très pauvre, où les housards en garnisaires couchaient dehors, pour éviter la gale; les habitants l'ont en permanence.

Un housard frappa un capitaine de garde nationale rurale (grade difficile à juger à son costume), qui était un mauvais gueux, fréquentant les cabarets. « Il était ivre lors de l'événement », dit le housard, bon sujet, n'ayant jamais été puni. Je fis mettre ce soldat au cachot; il répondit pour toute chose : « Informez-vous, mon colonel, dans toute la ville, si ce monsieur-là n'est pas un gueux de la plus mauvaise réputation; il nous a insultés. » Le soi-disant chef de royalistes ne souffla mot. Plusieurs de ces mauvais sujets tenaient des propos déplacés sur notre régiment, disant qu'il fallait enfoncer les portes de nos écuries à coups de hache, couper les jarrets de nos chevaux. Des exagérés dans un autre sens excitaient les housards contre eux; chaque querelle de cabaret était traitée d'affaire d'opinion. M. le comte d'Artois, auprès duquel les ultras dénaturèrent cet événement, me sut mauvais gré de mes efforts pour maintenir la tranquillité du pays. Cent shakos anglais furent saisis à Gouren; les chefs royalistes promirent au général Coutard de lui remettre les canons. Je ne sais s'il les a obtenus. J'eus beaucoup de compliments de ce lieutenant général. Je l'hébergeai; mes officiers jouèrent la comédie devant lui.

Le maréchal de camp vicomte de Saint-Simon nous arriva à la fin d'août, comme inspecteur adjoint. On entendait, dans la chambre d'auberge qu'il habitait, et qui n'était séparée de

la salle que par des planches, tout ce que disaient dans cette salle quelques lieutenants, MM. de Foucancourt, de Foblant, de Pierrepont, de Goisson, d'Aubigny, sortant de la maison du Roi, qui tenaient de fort mauvais propos sur leurs chefs, voire même sur l'inspecteur. Suivant eux, il n'y avait pas un capitaine du régiment qui fût fait même pour décrotter leurs souliers. Il m'en avertit et les mit aux arrêts de rigueur; il eût mieux valu, pour lui et pour moi, qu'il eût fait la sourde oreille. Plus tard, MM. de Foucancourt, de Foblant et de Goisson ayant violé leurs arrêts, je dus les mettre en prison.

On m'avait envoyé de Rennes, comme maréchal des logis, un mauvais sujet nommé Challot, compromis en dernier lieu dans une affaire de sérénade donnée à M. Dunoyer; on avait voulu en débarrasser Rennes. La discipline n'était pas de son goût; il avait tenu des propos infâmes. Il était au cachot pour une faute grave, et comme il avait dit, entre autres choses, qu'il tuerait son colonel s'il le cassait, je fus à son cachot, sans armes; ayant fait retirer les housards de garde, je lui dis : « Vous voulez me tuer, me voilà; cela ne m'empêchera pas de vous faire casser, comme vous le méritez. » Il me répondit avec un grand respect que c'était une calomnie, et que, loin de là, il me défendrait s'il le pouvait. Ce malheureux, envoyé depuis à une compagnie de discipline et ayant voulu s'échapper, a été tué par les gendarmes qui le conduisaient.

Septembre. — Je fus à Châteauneuf avec le général Saint-Simon, de là à Saint-Malo et à Rennes. En revenant à Pontivy, j'eus à Ploermel, en soupant, un succès de grande route chez l'aubergiste Guilhouete. Nous étions en uniformes; la manière de distinguer les grades dans les housards par les galons était peu connue. Nous nous mîmes à table avec l'aubergiste; il nous parla de son désir d'être tranquille et de voir la garde nationale organisée d'après les ordonnances du Roi. Il ajouta : « Les paysans sont faciles à tromper. On ne peut s'empêcher, vu les mouvements continuels de certaines gens, d'avoir des craintes. Il y a deux mois, tout paraissait se calmer; maintenant cela reprend de plus belle. » Je lui répondis : « Nous

sommes partis il y a peu de jours de Pontivy; il y a tranquillité dans cet arrondissement. » Il répliqua : « Je le crois bien; vous avez là un colonel veillant au grain; ce M. de Castellane est un homme d'une bien belle réputation. »

Je lui en dis du bien; en conscience, je ne pouvais pas dire du mal de moi. Il continua : « On doit à votre colonel, à votre régiment de n'avoir pas eu d'insurrection ici, il y a deux mois. Je le tiens de gens de leur parti; nous savons tout ce qui se passe. S'il y avait un mouvement, une portion des habitants de Ploërmel, de Rohan, d'autres villes des environs, se rendraient à Pontivy, pour se joindre au régiment. La garde nationale n'est ni organisée ni armée à Ploërmel; cela est ridicule. Je suis directeur de la diligence. J'ai souvent 80,000 francs de fonds du gouvernement entre les mains, je ne suis pas de la garde nationale. » Il nous raconta les mauvais propos des paysans sur le Roi; ils se plaignaient de ce que, après leur avoir promis l'abolition de la conscription, on l'avait remise en vigueur; je laissai cet homme persuadé qu'il avait parlé à un capitaine.

Il existe en ce pays deux partis distincts; les villes ont une opinion diamétralement opposée à celle des campagnes. Les paysans, à dire vrai, n'en ont aucune; ils sont susceptibles d'être excités dans tous les sens par les prêtres, par leurs meneurs, dans lesquels leur confiance est aveugle.

Les bruyères de Pontivy furent utiles à l'instruction de guerre du 5e housards.

Octobre. — J'eus à me louer du vicomte de Saint-Simon, notre inspecteur adjoint. Il ne put accompagner le lieutenant général baron Gérard dans son inspection; j'en fus fâché, à cause de l'aventure des officiers aux arrêts. L'inspecteur général débuta bien; il connaissait les détails de son métier. Après la réception d'une lettre du ministre de la guerre, il changea tout à coup de manières avec moi. Je présumai que le maréchal Saint-Cyr lui avait envoyé l'ordre d'en agir sévèrement, dans l'intention de m'ôter, s'il le pouvait, mon régiment, par haine pour mon père. On me confronta avec les jeunes lieutenants punis, en présence des officiers supérieurs,

en leur laissant toute liberté de me calomnier; cela violait les règles de la discipline. Je priai l'inspecteur de faire venir chez lui les capitaines séparément, de les questionner; il reconnut que les accusations de ces officiers étaient absurdes. Le général Gérard, en partant, donna un ordre de satisfaction sur l'instruction, la discipline du régiment; il oublia de parler du colonel, qui y était pour quelque chose cependant.

Je partis de Pontivy le 18, avec un congé de quatre mois, et j'arrivai à Paris le 21 octobre.

Le 2 décembre, ma femme accoucha d'une fille, qui fut nommée Ruth-Charlotte-Sophie.

Les ministres étaient fort mal entre eux; M. Decazes demanda avec instance à M. de Richelieu le ministère de l'intérieur, lui disant qu'il ne pouvait pas s'en passer, sa chère amie (sa femme) pleurant toutes les nuits d'être à la police; qu'il fallait absolument qu'il arrangeât cela. M. de Richelieu y consentit; il fut proposé à M. Lainé d'être garde des sceaux à la place de M. Pasquier; M. Lainé lui répondit : « Je veux être avocat à Bordeaux, ou ministre de l'intérieur. » M. de Richelieu lui répliqua : « Vous resterez; nous ne quitterons le ministère qu'ensemble. » M. Decazes continua à convoiter le ministère de l'intérieur; affichant la nécessité de la suppression de celui de la police, il s'allia avec le maréchal Gouvion-Saint-Cyr et M. Pasquier aux indépendants. M. Roy, nouvellement nommé ministre des finances, au refus de M. Louis, resta neutre. MM. de Richelieu, Lainé et Molé, formant l'autre partie du ministère, eurent le dessus et une énorme majorité à la Chambre des pairs : chose remarquable, M. Decazes étant le favori.

On parlait depuis huit jours du renvoi tantôt d'une partie du ministère, tantôt de l'autre, lorsque, le 23 décembre, à un conseil tenu devant le Roi, M. de Richelieu dit à M. Decazes qu'il avait eu souvent à rougir au congrès de ses mesures et de sa manière de gouverner; à quoi M. Decazes lui répliqua : « C'est que vous êtes plus Russe que Français. » Là-dessus les ministres donnèrent leur démission. Le Roi l'accepta, sauf celle de M. de Richelieu, qu'il chargea de composer un minis-

tère, ajoutant : « Si vous ne le faites pas, M. de Talleyrand en sera chargé. »

Le 24, M. de Richelieu offrit à M. Cuvier le ministère de l'intérieur, à M. Siméon les sceaux, à M. de Villèle la marine, à M. Mollien les finances, au général Lauriston la guerre; à l'exception de ce dernier, tous refusèrent.

Le 25, M. de Richelieu, fort embarrassé, ne se décidait à rien; pendant ce temps-là, M. Decazes voyait le Roi continuellement; M. de Sainte-Aulaire, son beau-père, écrivit ce soir-là à la duchesse de Dino, en lui demandant un rendez-vous pour onze heures. Il vint l'avertir, le lendemain 26, que le Roi pourrait bien faire demander à M. de Talleyrand un ministère, et qu'il eût en conséquence à en tenir un tout prêt. M. Decazes ne voulait pas entrer avec lui; mais, par haine pour M. de Richelieu, il souhaitait que M. de Talleyrand fût premier ministre. En quoi il était fort aidé par le duc de la Châtre, premier gentilhomme de la chambre, ancien favori avec lequel le Roi causait depuis quelques jours. Mme de Dino descendit de suite chez son oncle pour composer ce ministère.

Le prince de Talleyrand comptait mettre le général Drouot à la guerre, malgré la répugnance qu'avait le Roi à le nommer. Le duc de Talleyrand, son frère, arriva à minuit annoncer que M. de Richelieu ne savait où donner de la tête, qu'il sentait qu'il exposait sa réputation par son irrésolution, qu'il était au moment de tout abandonner et d'aller dire au Roi que le prince de Talleyrand lui paraissait le seul remède.

Le duc de Talleyrand était très bien informé; il avait obtenu les faveurs de Mme de G..., maîtresse de M. de Richelieu, qui le préférait et l'instruisait de tout.

M. Decazes ne cessait de voir le Roi. Le prince de Talleyrand se nourrissait de l'espoir d'arriver; s'il n'y parvint pas, ce ne fut pas faute d'en avoir envie; il se démenait tant et plus.

Le dimanche 27, le Roi parla comme à l'ordinaire aux ministres dans son cabinet, une fois à chacun, deux à M. Decazes, suivant l'usage, bas à M. de Talleyrand; ce qui fut

remarqué. Le bruit courait, à cinq heures après midi, que le Roi avait écrit au prince de Talleyrand de faire un ministère.

M. de Richelieu poussa la niaiserie, dans son embarras pour en former un, jusqu'à faire venir ce jour-là M. Decazes chez lui, afin de le prier de s'en charger. Il lui dit : « Si je n'étais pas dans mon lit, je me jetterais à vos pieds pour cela. »

M. Roy refusa noblement le ministère de la marine à M. Decazes; celui-ci lui donna pour raison de lui ôter les finances, que M. Louis s'attendait à les avoir depuis quinze jours.

M. Roy répliqua : « Je ne suis pas un coureur de ministères. J'ai accepté les finances, car j'ai étudié cette partie, je ne suis nullement préparé à diriger les flottes. Dans ce cas-là, il faut mettre M. Tripier (avocat) à la guerre. » M. Decazes lui riposta : « Vous avez raison, vous y seriez déplacé. » M. Roy reprit : « Je trouve alors étonnante votre hardiesse de me le proposer; mon avis était d'ailleurs que tous les ministres devaient s'en aller ensemble. » On offrit la pairie à M. Roy; il répondit : « Je serais très heureux de l'obtenir dans une autre circonstance, je fais trop de cas de la pairie pour croire l'avoir méritée dans un ministère de vingt-cinq jours; en conséquence je la refuse, n'en voulant pas comme prix de ma place. »

M. Roy, avocat distingué, avait fait honnêtement, par de sages combinaisons, une très grosse fortune; il se conduisit en cette circonstance avec un grand désintéressement.

Dans la soirée, M. Lainé porta au Roi à signer la formation du ministère dont M. de Richelieu était enfin accouché; le Roi s'y refusa, en le chargeant d'annoncer à M. de Richelieu qu'il avait l'intention d'aller le voir quand il serait mieux. Si ce président du conseil n'avait pas eu déjà sa réputation d'incapacité, il l'aurait acquise dans cette circonstance en n'ayant pas su faire sur-le-champ un ministère. M. Decazes, favori du Roi, et qui continuait à voir celui-ci sans cesse, devait l'emporter sur M. de Richelieu, intempestivement souffrant de coliques hépatiques.

Le 28 décembre fut le sixième et dernier jour de l'interministère. M. Decazes eut un long entretien avec M. le duc

d'Angoulême; ce prince supplia le Roi de le conserver. Il se réjouissait niaisement, le soir, du maintien du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, condition *sine quâ non* du favori, avec l'engagement de ne pas toucher à la garde. Monsieur, Mme la duchesse d'Angoulême, M. le duc de Berry en étaient désespérés.

Le ministère arrivant à la tête des indépendants inspirait des craintes; on avait peur de voir la démocratie faire des progrès. Avec le peu de goût qui existe en France pour les Bourbons, cela pourrait bien finir par un changement de dynastie.

Il n'était pas question, dans cette ordonnance, du baron Pasquier, ex-garde des sceaux; lui aussi avait refusé un petit ministère des arts qu'on voulait lui fabriquer. Le maréchal Saint-Cyr, le grand désorganisateur, restait à la guerre. Le Roi était très satisfait : il conservait son favori.

CHAPITRE IX

Anecdotes sur le conseil des ministres et sur le Roi. — Propos de Napoléon à Eylau sur la garde. — Le maréchal Saint-Cyr et son système de légions. — Je retourne à Pontivy. — Création de pairs. — Sur la couleur garance. — Détails sur le Morbihan. — Son colonel Cadoudal. — Renvoi de Paris des cuirassiers d'Élie de Périgord. — Pose de la première pierre du monument des Trente. — Folies d'un général inspecteur. — Changements dans les bureaux de la guerre. — Officiers généraux commis. — Bals du duc de Berry, de l'ambassadeur d'Angleterre, de la marquise de Lagrange, de la comtesse de La Riboisière, du comte de Castella. — Règlement du 13 mai. — Inspections sous le maréchal Saint-Cyr. — Soirée de Mme de Mun et de la duchesse de Plaisance. — Bal du marquis et de la marquise de Bellissen; de la vicomtesse de Gontaut pour la duchesse de Berry. — Portraits du duc et de la duchesse de Broglie. — M. de Lamartine. — Le baron de Barante. — M. Villemain. — La comtesse de Balby et Louis XVIII. — Creps de la duchesse de Luynes. — Article du *Drapeau blanc* sur le duc d'Orléans. — Fête du comte de Goltz, ministre de Prusse. — Des améliorations du maréchal Saint-Cyr. — Bal à l'Élysée, donné mal à propos, à cause de la mort du duc de Kent.

1819

Janvier. — Les révoltes étaient de mode dans les collèges. A Louis le Grand, les élèves voulurent pendre un professeur et dépaver la cour; ils fabriquèrent une constitution d'après laquelle ils nommaient leurs professeurs au scrutin et prenaient des congés toutes les fois que la majorité en voterait; ils s'accordaient d'aller chez leurs parents chaque semaine, au lieu de tous les quinze jours; eux seuls devaient régler leur nourriture.

Des écoliers montèrent sur l'autel de la chapelle en criant : « Pas de Dieu! Vive Royer-Collard! » Ce président de l'instruction publique, l'homme le plus plein d'amour-propre qui

ait existé, était assez flatté du compliment. Ces marmots, sommés de rentrer dans l'ordre, ont répondu : « Des écoliers français meurent et ne se rendent pas. »

Cinquante gendarmes mirent fin à cette belle équipée; ils en reconduisirent plusieurs chez leurs parents. Huit jours après, une nouvelle insurrection des jeunes citoyens élèves du lycée Louis le Grand éclata à minuit, avec les accompagnements nécessaires pour motiver l'appel d'un commissaire de police et de la gendarmerie, ce qui a toujours bonne mine dans une maison d'éducation. Il s'agissait du rappel des bannis.

Le lycée de Nantes était aussi en insurrection; les élèves avaient tout brisé à l'intérieur; dix-huit ou vingt d'entre eux se barricadèrent dans une chambre. On fut chercher le comte de Brosses; ils tirèrent deux coups de pistolet sur le préfet. Heureusement ils le manquèrent. Ils refusèrent de descendre pour souper; pressés par la faim, douze firent une sortie à dix heures du soir pour aller à la cuisine chercher des vivres. Un grand domestique qui s'y trouvait leur fit peur; ils se sauvèrent. Cet homme qui les poursuivait fut jeté à terre par les cordes tendues dans les escaliers. Parmi eux était un Anglais qui criait comme un beau diable qu'il n'était pas révolté et qu'il voulait s'en aller. Ils le menacèrent de le jeter par la fenêtre; par accommodement, ils l'attachèrent à un drap. Comme il arrivait à terre, le proviseur voulut le prendre par les pieds; alors les insurgés remontèrent le patient et le proviseur. Celui-ci lâcha prise et tomba sur le derrière, à la grande joie des assiégés. Le lendemain, faute de vivres, ceux-ci se rendirent. Le proviseur les fit défiler un à un en leur donnant à chacun un coup de pied dans le derrière, ce qui produisit un bon effet dans le collège; leurs camarades se moquèrent d'eux.

Il y eut quelques autres insurrections semblables à Paris et dans les départements. L'école militaire de la Flèche avait donné la première le signal de la révolte.

M. le baron de Chambaudouin, ex-auditeur, maître des requêtes au Conseil d'État, en service extraordinaire, fait depuis

plus d'un an toute espèce d'extravagances en qualité d'amoureux de Mme la duchesse de Berry. Il lui écrit des lettres folles qu'on ne lui remet pas.

Il offrit à une femme de chambre 2,000 francs pour remettre un billet à Mme la duchesse de Berry, qui avait défense d'en recevoir aucun de qui que ce fût, s'il n'avait pas été lu auparavant par Monseigneur son mari. Une personne de sa maison qui aurait la hardiesse de lui remettre une lettre en mains propres serait chassée à l'instant.

Le comte Decazes, le démocrate de l'ancien ministère, était l'aristocrate du nouveau. M. Decazes voulait pour commander la 1re division le lieutenant général Claparède; le maréchal Saint-Cyr l'a emporté pour le général Defrance.

Février. — Au dernier conseil, on agita de donner à M. le duc d'Angoulême l'emploi de généralissime, semblable à celui du duc d'York en Angleterre. Le Roi le désirait passionnément; MM. Decazes et Portal opinèrent pour; le marquis Dessolles, le maréchal Saint-Cyr, M. de Serre, le baron Louis se prononcèrent contre; ce dernier, dans sa colère, exprima son opinion en jurant. Avec la loi du recrutement, le duc d'Angoulême ne pouvait exercer un emploi lui donnant les nominations et le rendant responsable vis-à-vis des Chambres. En Angleterre, cela est différent; la prérogative royale est de nommer aux emplois militaires comme bon lui semble.

Louis XVIII ayant jugé à propos, par la loi du recrutement obtenue à une faible majorité, d'abandonner une partie de sa prérogative, il devait subir la conséquence d'une chose aussi vivement souhaitée par lui.

Les courtisans prétendaient que l'esprit de M. Dessolles commençait à plaire au Roi. Les ministres font, le dimanche après la messe, leur cour dans le cabinet; on remarqua un jour que le Roi avait parlé une seule fois à M. Decazes au lieu de deux, suivant son habitude. M. Decazes n'en fera pas moins renvoyer ses collègues, quand cela lui conviendra.

Le Roi s'emporta violemment contre un valet de chambre pour une cause futile. Le valet de chambre malmené a les épaulettes de colonel; l'huissier qui ouvre la porte, celles de

chef de bataillon. On pourrait donner des uniformes brodés à la domesticité; pareille chose ne devrait pas exister.

Le Roi, ayant la goutte, ne peut marcher; on le pousse sur un fauteuil à roulettes; si on ne le place pas juste où il veut, il crie et se fâche tout rouge.

Le maréchal Saint-Cyr est un beaucoup plus grand général dans son cabinet que sur le champ de bataille; à Dresde, il montait toujours au haut du clocher pour voir battre ses corps d'armée. Le comte de Lobau, qui en commandait un, proposa, après la bataille de Leipzig, au conseil de défense de marcher sur Torgau, d'y prendre la garnison, puis d'aller à Magdebourg et de gagner ensuite le Rhin; le maréchal Saint-Cyr s'opposa à un si vigoureux parti. Le comte de Lobau lui dit, en plein conseil : « Monsieur le maréchal, l'Empereur m'en voudra beaucoup de ne pas vous avoir brûlé la cervelle aujourd'hui. » Par suite de cette faiblesse du maréchal Saint-Cyr, ses corps d'armée furent dans la nécessité de capituler à Dresde et faits prisonniers.

Aux qualités de ce ministre il faut ajouter la plus sordide avarice. Son grand plaisir est de jouer du violon; c'est sa principale occupation. Un commis arrive pour lui demander des signatures, frappe à sa porte; il lui répond par un air et quitte difficilement son instrument.

Le prince de Poix mourut à soixante-sept ans, à la suite d'une hydropisie de poitrine; il avait eu, du maréchal de Mouchy son père, au sortir de l'enfance, la survivance de la place de gouverneur de Versailles, celle de capitaine des gardes du corps, du prince de Beauvau, son beau-père; il s'était vu, à vingt ans, revêtu de charges importantes; sa richesse ajoutait aussi à sa considération. Il prenait parfois des airs de familiarité avec ses inférieurs et s'était acquis par là une réputation de bonhomie qu'il ne méritait pas.

M. le duc de Choiseul fut nommé major général de la garde nationale de Paris; il était aux petits soins pour le ministère. Son gendre, le marquis de Marmier, lui succéda dans le commandement de la 1re légion de la garde nationale. Ce dernier avait commandé un régiment de gardes nationales actives en

1813, à l'époque où l'Empereur faisait flèche de tout bois.

Un des talents de Napoléon était d'employer les troupes comme il le fallait et quand il le fallait. On s'est plaint souvent de ce qu'il ménageait sa garde. C'était une réserve dont il faisait bon usage, dans les moments difficiles. A la bataille d'Eylau, un carré sur lequel l'Empereur comptait beaucoup pour arrêter les Russes ayant été enfoncé, il cria au général Nansouty : « Ramassez tout ce qu'il y a de cavalerie de la garde, faites-les tuer jusqu'au dernier plutôt que de céder; je ne les ai pas dorés pour les faire vivre! »

Lorsque Jérôme Bonaparte revint d'Amérique, l'on fit courir le bruit qu'il avait été pris par les Anglais; l'Empereur dit au comte Chaptal, ministre de l'intérieur : « On croyait que cela aurait de l'influence sur ma politique; eh bien! ma mère, mon frère Joseph que j'aime assez, mes sœurs, seraient à la bouche d'un canon que je n'y changerais rien! »

Le marquis Barthélemy demanda le 20 février, à la Chambre des pairs de supplier le Roi de proposer une loi pour faire à celle des élections des modifications nécessaires. Malgré la vive opposition de M. Decazes, opposition combattue par MM. de Pastoret, Mathieu de Montmorency, de Castellane, il fut décidé qu'on s'occuperait de la proposition, à une majorité de 89 voix contre 49; les ministres étaient furieux. Le marquis Dessolles avait été, de la part du Roi, prier le marquis Barthélemy de renoncer à sa proposition; ce dernier lui répondit : « Monsieur le marquis, j'ai été une fois à Cayenne, je n'ai pas envie d'y retourner. Au train que prennent les choses, je ne crois pas qu'il y ait du temps à perdre pour éviter une révolution; il est de mon devoir de faire en conscience tout ce que je pense pour arrêter le mal. » La proposition Barthélemy fut rejetée à la Chambre des députés, à une majorité de 150 voix contre 94.

Les bals se succédèrent pendant cet hiver. La duchesse de Courlande en donna de beaux; la marquise de Bellissen, dont la notoriété est fondée sur l'entrechat, fit geler chez elle, suivant l'usage.

Le maréchal Saint-Cyr avait médité de faire présider les

conseils d'administration des corps par les majors, les colonels n'ayant ni voix délibérative, ni même entrée; il leur aurait laissé seulement une légère surveillance : ingénieux moyen de diminuer la considération et l'autorité des colonels, de rendre le métier infaisable. Le maréchal n'avait jamais été chef de corps; il ignorait les détails. Il renonça à ce beau projet, persévérant seulement dans celui de créer des légions composées d'hommes du même département; comme ils sont inégaux en population, il serait résulté de là des légions de cinq bataillons, d'autres d'un seul. Une ordonnance du 17 février 1819, pour obvier en partie à cet inconvénient, régla les ordres des 258 bataillons devant former les légions, ainsi qu'il suit :

8	départements	avaient	2 légions	à	3 bataillons,
3	—	—	1	—	4 —
48	—	—	1	—	3 —
27	—	—	1	—	2 —

Cela n'augmentait pas le nombre des bataillons, celui des légions fut porté de 86 à 94, ce qui augmentait le budget de la guerre de 230,000 francs au moins, sans compter les dépenses d'inspection. Cela donnait la facilité d'employer deux lieutenants généraux, quatre maréchaux de camp; envoyer deux officiers généraux pour inspecter le même régiment dans une année était inutile. Cette ordonnance n'était pas dans l'intérêt des contribuables; ils devaient s'en consoler en pensant qu'elle était agréable au ministre de la guerre, qui avait ainsi de nouveaux emplois à conférer. Chaque légion avait à peine, l'une dans l'autre, la force d'un bataillon; c'était une idée heureuse d'en créer huit nouvelles, cette mesure procura à la France, 8 compagnies d'artillerie, 8 compagnies de cavalerie légionnaire de plus.

Les régiments d'artillerie n'avaient pas l'un dans l'autre quatre cents hommes; le maréchal Saint-Cyr trouvait plus urgent d'organiser les légions d'après son plan que de compléter ces corps justement renommés pour former de bons artilleurs. Mettre de la cavalerie dans les légions d'infanterie, quand les régiments de cavalerie n'ont pas atteint la moitié

de leur effectif complet, n'est pas d'une conception commune.

L'inégalité de la population des départements détruisait le système du ministre de la guerre, qui était d'incorporer tous les jeunes soldats (nouvelle dénomination des conscrits) d'un département dans la légion de son nom. Ce système avait des opposants; ce qui engagea davantage M. le maréchal Saint-Cyr à y persévérer.

Une ordonnance de 1818 fixait le cadre de l'état-major général de l'armée à 130 lieutenants généraux et 260 maréchaux de camp jouissant de leur traitement d'activité. Le complet de paix était de 240,000 hommes. Divisant ce nombre par 390, cela fait 615 hommes par officier général; un par 1,333 suffirait pour assurer tous les services.

Il y avait, avant la Révolution, un grand nombre d'officiers généraux; on soldait seulement ceux qui étaient employés. Ils étaient pris, en général, parmi les familles riches de la haute noblesse; cela explique qu'un pareil ordre de choses, en soi absurde, ait pu subsister. Il y avait, il est vrai, des gouvernements de villes bien payés; plusieurs officiers généraux en étaient pourvus.

Le Roi créa le 5 mars soixante pairs, ce qui ne fit aucun plaisir à la Chambre; on pensa que cette ordonnance discréditait le ministère qui faisait cette nomination pour se conserver le pouvoir. Le Roi raya de sa propre main le comte de Ségur, pour avoir manqué au serment de l'ordre de Saint-Lazare. Sa Majesté, au moment où elle était Monsieur, avait été grand maître de cet ordre. En conséquence, il considérait le serment de Saint-Lazare comme au-dessus de celui de Saint-Louis, auquel beaucoup des élus avaient manqué.

Au conseil, M. Dessolles, lisait la liste des pairs proposés; étant arrivé au duc d'E..., M. Decazes se récria sur son imbécillité. Le Roi reprit avec douceur : « Oh! monsieur Decazes, celui-là seul est mon véritable cousin; je vous en ai tant passé des vôtres que vous pouvez bien m'accorder celui-là. »

Le Roi, en nommant pair le duc de Dantzig, lui envoya une lettre close dans laquelle il y avait, suivant l'usage, à cause de son titre de duc : « *Mon cousin.* » Le lundi d'après la nomi-

nation, la duchesse fit sa cour. Le Roi lui demanda de ses nouvelles : elle répondit : « Très bien, *mon cousin*, vous êtes trop bon. » L'hilarité fut grande dans l'entourage du fauteuil de Sa Majesté. Le Roi prononça le « Roulez-moi » le plus énergique entendu depuis longtemps, et tout rentra dans l'ordre.

Je retournai le 8 mars à Pontivy. Depuis la formation de mon régiment, je sollicitais le shako et le pantalon garance; cette couleur à la fois solide, éclatante, bon marché, a le grand avantage de se récolter en France. Malgré mes bonnes raisons, des obstacles me furent suscités. On avait accordé, l'année précédente, le pantalon garance à la cavalerie; cette fois j'obtins le shako, qui augmenta le brillant de mon régiment (1).

Avril. — Il passait souvent à Pontivy des bataillons ou des détachements de jeunes soldats qui se rendaient à Brest. J'avais l'habitude de donner à dîner à une partie des officiers. Le dimanche de la Quasimodo, en Bretagne, les servantes se jettent des pots dans les rues, de l'une à l'autre, puis en envoient aux passants; il faut les retenir avec les mains sans les laisser tomber, on m'en adressa, j'en attrappai tout comme un autre.

La position d'un vieux comte de Liscoet, qui habitait Pontivy, me fit une grande pitié. Ce brave homme avait perdu 60,000 francs de rente en bonnes terres par son émigration; il était de l'expédition de Quiberon. Il lui restait à peine 800 francs de rente pour vivre; cet honnête gentilhomme ne se plaignait pas et supportait sa position avec un grand courage. Il n'avait aucune pension; on en avait donné à beaucoup de gens qui étaient loin d'avoir ses droits. Mme de Castellane et moi en sollicitâmes une pour lui de la liste civile; elle fut de 800 francs. Ce vieillard nous en fut très reconnaissant. Je respectais beaucoup ce comte de Liscoet, brave et digne homme, mais le plus ennuyeux compère de ma connaissance.

Le 8 mai, je me rendis à Vannes, chez le préfet comte de

(1) Dix ans après, on donna le pantalon garance à l'infanterie. Je l'avais demandé en 1826, dans mon rapport d'inspection du 9e d'infanterie légère, de ma brigade en Espagne. Ce fut une grande économie pour l'État, et la tenue y gagna. (*Note du maréchal.*)

Chazelles; le lieutenant général Coutard, commandant la division, et le général Joubert, commandant le département, s'y trouvaient. Le but de cette réunion d'autorités était de s'entendre sur les moyens de faire tomber les bruits, sans cesse renaissants, de troubles dans le Morbihan, où l'influence des curés est excessive sur les habitants des campagnes. Quatre pièces de canon, des shakos anglais, des gibernes, quatre barils de cartouches furent remis à Gouren à l'autorité administrative.

Cela calma un peu les esprits inquiets de cette organisation de la garde nationale des campagnes. Elle se réunissait par trois à quatre cents hommes les dimanches, sans qu'à Pontivy, par exemple, le sous-préfet connût l'organisation des compagnies; il savait seulement que les 5e et 6e légions formaient un effectif de 3,618 hommes. Le ministère avait envie d'opérer le désarmement et ne l'osait pas. Les fusils d'origine anglaise étaient la plupart en mauvais état. Le sous-préfet de Pontivy proposa de donner trente sous par chaque fusil qui serait remis à l'autorité. Cette mesure en aurait procuré un grand nombre.

Dans la moitié de l'arrondissement de Pontivy, un tiers de la population demandait la charité aux deux autres. Trois personnes moururent de faim sur les chemins; cette misère provenait de la stérilité du pays mal cultivé, du manque de moyen et d'intelligence des habitants, esclaves de leurs vieilles habitudes. Ils labourent un champ, élèvent un certain nombre de bestiaux, s'habillent de telle ou telle manière parce que cela était l'usage de leurs pères; ils portent cet espèce de fanatisme au point de ne pas guérir une maladie ou une infirmité, si elle leur a été transmise par leurs parents. Les dix-neuf vingtièmes de la population du canton de Gouren sont atteints d'une gale de transmission, qu'ils ne regardent même pas comme une incommodité.

L'instruction primaire serait indispensable dans le Morbihan, pour civiliser un pays dont le langage et les mœurs sont si arriérés; il faudrait pour cela des maîtres d'école payés convenablement. Il n'y en a dans presque aucun village.

Les luttes, les jeux connus sous le nom de *soules* ont lieu à certaines époques; elles amènent des voies de fait et des rixes parfois sanglantes.

Le général Canuel s'efforçait de se faire passer pour victime de son royalisme à Lyon; il avait commis des horreurs dans le Morbihan, en d'autres temps, en qualité de républicain. M. le comte Decazes, ministre de l'intérieur, demanda, en mai 1819, au préfet de ce département des extraits mortuaires de gens tués sans jugement par l'ordre de Canuel. Le maire de Locminé, en transmettant les extraits mortuaires de Labourier, père de quatre enfants, et de Larose, célibataire, ajoutait que Labourier avait été assassiné au moment où on venait de lui promettre de le conduire à la municipalité, et qu'un troisième individu, M. Durocher, fut dans le même temps étouffé avec du soufre à l'entrée de la ville par les ordres militaires de Canuel. Ces victimes étaient des royalistes n'ayant jamais servi dans aucun parti.

Parmi les régiments de passage à Pontivy, la légion du Morbihan, allant de Brest au Havre était remarquable par sa mauvaise tenue; les soldats avaient l'air de sortir d'une longue campagne, tant ils étaient sales et mal vêtus. Il était simple que les recrues ne fussent ni habillées ni instruites, mais les anciens n'étaient pas mieux que les nouveaux. Leur colonel, Joseph Cadoudal, frère du fameux Georges, n'avait jamais servi; il faisait sortir de prison les soldats punis par les officiers; il n'y avait pas moyen de faire marcher la machine. Je me plaignis de ce que ses soldats ne saluaient pas nos officiers; le chef de bataillon fit de suite battre l'ordre pour le leur prescrire. (Ce n'était pas étonnant, leur politesse n'étant pas plus grande avec les leurs.) Ils étaient déguenillés, ne raccommodaient pas leurs habits. J'eus un peu de vanité en les comparant à mes housards, qui avaient l'air de messieurs auprès de ces pauvres diables de soldats de la légion du Morbihan.

M. Cadoudal, ayant servi seulement dans les chouans, aurait dû mettre de l'amour-propre à avoir un régiment bien tenu. Il n'était pas avec son régiment; ce gros et court garçon, roux, tout rond, voyageait toujours en casquette à la tête de

son corps; il eût perdu cent fois pour une son régiment s'il n'avait pas été frère de Georges Cadoudal. Il avait été élevé en émigration dans un collège, à Londres, aux frais du Roi (1).

Juin. — Le maréchal Saint-Cyr était en délicatesse avec la garde. Le 1er régiment de cuirassiers, commandé par Élie de Périgord, était de service à Paris; il y eut une altercation entre M. de Brézé, adjudant-major de ce régiment, et un garde national; ce dernier avait tort. Le duc de Choiseul, major général de la garde nationale, fit un rapport exagéré et ridicule; le ministre de la guerre renvoya le régiment à sa garnison. Le cardinal de Périgord fut lui-même demander au Roi que son neveu restât; Sa Majesté lui répondit : « Lorsque je prends une résolution, je ne la change jamais. » Le maréchal Macdonald, major général de la garde de service, n'ayant pas été consulté, trouva la chose mauvaise et parla vertement au Roi; il l'avait apprise à sept heures en recevant l'ordre de mettre le régiment en marche à huit. Il a jeté feu et flamme; tout est resté de même.

Le mercredi soir, jour du conseil, M. de Périgord fit une visite à M. Decazes; ce ministre lui dit avec l'air contrit : « J'ai signé ce matin une chose qui vous déplaira, le renvoi de votre régiment. » M. de Périgord sauta d'étonnement; le ministre promit de s'intéresser à la révocation de l'ordre et feignit de ne pas réussir. Il avait provoqué cette mesure; M. de Périgord en était persuadé. Plusieurs officiers voulaient donner leur démission.

A Pontivy, un M. de Mauraige, contrôleur des contributions, doué de l'attachement le plus tendre pour les régiments de la garnison, présents et futurs, contribua à notre amusement; c'était l'original de Potier dans *Je fais mes farces*. Jamais il ne

(1) La légion du Morbihan devint, en 1823, 26e de ligne. Envoyé en reconnaissance sous Barcelone, le général Vasserot entend une musique diabolique, à trois heures du matin : des tambours, des fanfares à n'en plus finir; il s'écria : « Allons, le 26e me fait encore des siennes. » Il envoya à toute bride un officier pour apprendre au colonel Cadoudal que ce n'était pas ainsi qu'on surprenait l'ennemi. Cadoudal n'en fut pas moins nommé maréchal de camp, en 1825. (*Note du maréchal.*)

s'était tant amusé qu'à une petite guerre où ceux qui figuraient les Cosaques le gaulèrent proprement. Nous lui avions permis de monter à cheval avec nous. C'était un garçon fort complaisant, profond admirateur des militaires, qui se moquaient de lui toute la journée. Par imitation des bottes de couleur des officiers de housards, il se fit faire pour le bal des pantoufles vertes.

Je m'occupai, pendant le mois de juin, six heures par jour, de revues préparatoires d'inspection par peloton de mon régiment; besogne ennuyeuse. Je voyais à fond les détails; la revue de l'inspecteur n'était plus qu'un jeu ensuite.

Il y eut le 11 juillet une cérémonie à Mivoie, entre Josselin et Ploërmel, pour la pose de la première pierre du monument des Trente. L'évêque de Vannes chanta un *Te Deum* à Josselin; le général Coutard, commandant la division, le préfet Chazelles, les principales autorités s'y étaient rendus. Une batterie d'artillerie venue de Rennes tira vingt et un coups de canon, au moment de la pose de la première pierre; il y avait un détachement des chasseurs du Morbihan, un autre de mon régiment. Le préfet et le général nous régalèrent chacun de leurs discours; il y avait huit mille âmes dans la plaine, des voitures de formes et de couleurs diverses; cette fête avait attiré du monde de tous les coins de la Bretagne. Après la cérémonie, le binious jouèrent, les officiers se joignirent au peuple, et on dansa la bretonne en rond autour du monument.

On nous pria, à Ploërmel, à un repas de deux cents couverts; le lendemain, à un bal de quatre cents personnes. Le plancher faiblit; ce qui occasionna une grande terreur. On but à la santé du Roi; un avocat, Mancel, s'obstina à vouloir porter seulement celle de la charte. Le préfet Chazelles lui répondit : « Avec les Bourbons, la charte est immortelle. » Il y eut un instant de tumulte.

Les officiers de housards arrangèrent leur souper au milieu de la salle, en forme de bivouac; ceux des chasseurs du Morbihan se joignirent à leur groupe, et la société d'applaudir.

La vicomtesse de Gontaut fut nommée gouvernante des

Enfants de France; rentrée d'émigration avec la famille royale, elle avait été liée avec Mme de Polastron, amie du comte d'Artois.

Louis XVIII prit à cette époque du goût pour une petite artiste peintre nommée Linzinska, qui était établie à Saint-Cloud pour faire son portrait. Le Roi maltraita M. d'Escars, son maître d'hôtel, qui avait défendu de servir des glaces à Mlle Linzinska; cette scène ouvrit les yeux aux courtisans sur sa faveur. M. Decazes en fut assez inquiet. M. de Mirbel, académicien, secrétaire général du ministère de M. Decazes, épousa depuis Mlle Linzinska.

Août. — Le baron Wolff, maréchal de camp, passa l'inspection préparatoire du 5e de housards; j'eus à m'en louer. Il était Juif, mais n'en était pas moins un fort brave homme. Il avait pour aide de camp un capitaine Dalpuget, également Israélite.

Le lieutenant-colonel de M..., une de ces incapacités n'inspirant d'envie à personne, par conséquent appelé un brave homme, inventa le 25 août de faire arroser la place de Pontivy par les housards, pour une petite guerre à l'occasion de la fête du Roi. Il y avait une seule pompe. Il avait établi pour l'alimenter une chaîne qui partait du Blavet; il était clair qu'un côté de la place devait sécher pendant qu'on arroserait l'autre. La sublime invention déplut aux housards; le régiment avait été réuni pour cette belle équipée, la valeur d'un escadron se refusa à sortir du quartier. L'adjudant-major de Turckeim arriva chez moi, la figure renversée, m'annonçant qu'une révolte avait éclaté contre les ordres de M. de M... Je courus à la caserne. Les housards récalcitrants, en me voyant, couraient à la porte pour rejoindre les autres; je criai au maréchal des logis de garde de ne point les laisser sortir. Alors ils voulurent escalader les murs du quartier; j'envoyai des hommes de la garde de police pour les en empêcher. Arrivé dans la cour du quartier, je les fis former en bataille, et je leur dis : « Vous refusez d'obéir à votre lieutenant-colonel? » J'en désignai trois, ils sortirent à l'instant des rangs; je les savais les plus mauvaises têtes. Je les fis conduire au cachot, et j'ajoutai : « Maintenant vous allez pomper comme de jolis

garçons. » A mon commandement : « Par le flanc droit, à droite, pas accéléré, marche! » ils s'en furent sans souffler.

J'eus mal à la poitrine, M. Grenier, très bon chirurgien-major, me prescrivait de me soigner; je me suis guéri, par des exercices violents, au grand étonnement de mon docteur. Il m'avait condamné, si je ne changeais pas de genre de vie; il expliqua ensuite ma cure par les transpirations. Je fus menacé d'un anévrisme; je m'aperçus à temps que mes palpitations venaient de ce que mon cordon de shako, en galopant, frappait sur mon cœur.

Septembre. — Un sieur Ledaim maltraita une jeune fille qui venait se plaindre des coups donnés par lui, la veille, à son frère; elle appela à son secours des housards qui buvaient dans l'auberge. Ledaim les injuria; un d'eux, peut-être l'amant de la dame, lui appliqua un coup de fourreau de sabre. Cet homme se plaignit; je fis assembler le régiment pour la reconnaissance du coupable. Ledaim me montra un housard de trois ans de service, très bon sujet. Je le fis mettre au cachot; il n'y avait pas lieu à le traduire au conseil de guerre pour une dispute de taverne avec un vaurien.

Le sieur Ledaim, chef de bataillon de garde nationale rurale, malgré ses services dans les bandes royales, n'en était pas moins un mauvais maître d'école, sans feu ni lieu, et la punition du housard était une satisfaction suffisante; les ultras s'emparèrent de cette rixe, et rapport fut adressé à Monsieur, comte d'Artois, colonel général des gardes nationales. On attribuait la mésaventure du sieur Ledaim à mon libéralisme. On écrivit au procureur du Roi pour le gronder de la mollesse de ses poursuites; il répondit qu'il n'y avait pas eu lieu d'en faire. Le régiment prouva, dans cette occasion, son bon esprit.

Il fut curieux de voir une querelle de cabaret entre un vaurien et un housard transformée à Paris en une grande histoire de parti; le housard avait été puni exemplairement, les soldats ne devant jamais avoir de dispute avec les bourgeois, quels qu'ils soient.

Le maréchal Saint-Cyr raya encore le 5e housards des mouvements d'automne; un commis auquel on s'adressait répondit:

« Dites au colonel Castellane, s'il connaît le jeu de l'oie, qu'il est dans le puits. » Un changement de ministère était nécessaire pour me tirer de Pontivy.

Certains colonels, quand survient une rixe entre leurs troupes et les bourgeois, croient servir l'honneur du régiment en atténuant les fautes de leurs subordonnés; ce calcul est mauvais. J'ai toujours recherché les coupables; ils ont été livrés à la justice, lorsqu'il y a eu lieu; aussi partout la plus parfaite harmonie a régné entre les habitants et mes soldats.

J'exerçais mon régiment à placer des grand'gardes; on les relevait, on formait des bivouacs. Les officiers étaient envoyés en reconnaissance, faisaient des rapports; ce genre d'instruction est mal à propos négligé dans notre armée.

Le 22 octobre, le lieutenant général comte F... arriva pour nous inspecter, c'était certainement le militaire le plus fou qui fût au service de Sa Majesté, fou dangereux avec lequel il fallait éviter de se brouiller. Il eût pourtant été fâcheux d'en être aimé; il était poète et musicien. Il me prévint de lui envoyer une garde de cinquante hommes qui ne lui était pas due; il y tenait au point de dire que le colonel La Bourdonnaye avait eu tort de ne pas s'être fait mettre aux arrêts pour les lui donner à Rennes, où il ne le pouvait pas, puisqu'il y avait un commandant de place. Le général F... s'était brouillé à Tours avec le préfet et le lieutenant général, à Rennes il se brouilla avec le préfet. Il avait un costume et des manières à lui toutes particulières : une pelisse brune déboutonnée, uniforme de son ancien 12e régiment de housards, un chapeau à plumes, ceinture de général, pantalon garance. Le général F... se disait malade; en conséquence, il fit défiler le régiment à pied sur une petite place, en restant à sa fenêtre; il donnait de là ses ordres. Cette manière eût été impertinente, même de la part d'un prince de la famille royale; il fallait bien l'endurer, à moins de se soumettre à avoir un mauvais rapport d'inspection qui n'en eût pas moins été fâcheux pour mon régiment.

Après avoir fait attendre deux heures pour une revue de détail, le genéral F... arriva au quartier en voiture traînée par des chevaux de poste; il y avait cent pas de son logement.

... profiter de son séjour
... en huit jours
... visite d'adieu, il fit rester
... corps d'officiers, pour ...
... en fûmes assez contents
... à ces gens dépeints comme
...
... que le régiment des housards ...
... au colonel chargé de son orga...
... aspect d'un ancien et bon régiment
... en campagne.
... assez bien pour ne pas craindre l'inspe...
... sévère, pourvu que ce fût un honnête ...
... son métier ; nous n'avions ni l'un ni l'autre ...
... trouvâmes heureux de nous être aussi bien ...
...

Novembre. — Après le dé...
Castellane et moi ...
descendîmes che...
payeur génér...

nous hébergèrent. Nous visitâmes les bâtiments du bagne, où il y avait trois mille forçats dans quatre salles : un housard nommé Donau, âgé de vingt ans, condamné à six ans de fers pour vol d'une chemise à un de ses camarades, à l'âge de dix-sept ans, se recommanda à moi; il se conduisait bien, j'obtins sa grâce.

Nous revînmes à Pontivy, après avoir visité Morlaix et Guingamp (1); nous partîmes ensuite pour Paris, où nous arrivâmes le 15 décembre.

Lo 20 novembre, M. le comte Decazes, ministre de l'intérieur, favori du Roi, avait été nommé président du conseil des ministres; le baron Pasquier, ministre des affaires étrangères; M. Roy, député, ministre des finances; le marquis de Latour-Maubourg, lieutenant général, ambassadeur en Angleterre, ministre de la guerre.

Il n'était pas question, dans l'ordonnance, du marquis Dessolles, du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, du baron Louis, ministres renvoyés. M. de Serre, conservait les sceaux; le baron Portal, la marine. Malgré les divers mérites des nouveaux ministres et leurs capacités, on trouvait que c'était un drôle de ministère.

Le baptême de Mademoiselle, fille de M. le duc de Berry, eut lieu le 16 décembre; on donna à cette occasion, à la cour, *Athalie* et les *Noces de Gamache*. La représentation fut brillante.

Le marquis de Latour-Maubourg reçut pour la première fois le 25, en qualité de ministre de la guerre; il y avait foule. Il était aussi timide dans un salon que brave sur un champ de bataille. Les colonels virent avec satisfaction qu'il leur parlait de leurs régiments; le maréchal Saint-Cyr ne s'en était pas donné la peine pendant son ministère.

Les officiers généraux ont demandé — je ne le comprends guère — que d'autres officiers généraux soient employés dans

(1) Ce voyage fut curieux : tout est étrange dans le Finistère. Nous revînmes à Pontivy, qui est bien le point central de la Bretagne. L'Empereur avait raison de vouloir y créer de grands établissements et d'en faire le pivot des opérations pour la défense des côtes de la presqu'île. (*Note du maréchal.*)

les bureaux; cela me semble au-dessous de la dignité de ce grade. Avant la Révolution, les plus grands seigneurs ne trouvaient pas déplacé d'être obligés d'attendre dans l'antichambre de M. de Saint-Paul, premier commis de la guerre. S'en choquer, c'est mal placer sa vanité. On attend chez son dentiste, chez son notaire, chez son avocat, etc.; un officier général peut donc, sans se compromettre, attendre à la porte d'un commis auquel il a affaire. Il y a des inconvénients à ce que ces fonctions soient remplies par des officiers généraux, toujours portés à favoriser ceux qui ont servi avec eux; un officier d'un grade inférieur ne s'explique pas aussi librement avec un officier général qu'avec un chef de bureau ordinaire.

Depuis la Restauration seulement, les officiers généraux et intendants militaires occupent exclusivement les emplois de directeur, nom pris par les anciens chefs de division sous le précédent ministère. M. le maréchal Saint-Cyr, heureusement pour la France, peut se livrer maintenant exclusivement à son goût pour le violon et soigner ses moutons dans le pays chartrain.

Le duc et la duchesse de Berry donnèrent un très beau bal (le Roi n'aimait pas que les princes de sa famille donnassent des fêtes); cela commença par une sauterie d'enfants, qui dégénéra en contredanse de grandes personnes.

En Angleterre, plus il y a de cohue dans une assemblée, plus les Anglais sont contents; ils durent être parfaitement satisfaits d'un grand bal de leur ambassadrice, qui ne laissait rien à désirer sous ce rapport.

La marquise de Lagrange, douairière, donna un bal superbe dans sa maison, rue Grange-Batelière; elle n'allait pas dans le monde, et beaucoup de gens qui ne la connaissaient pas furent invités. On fut surpris de cette fête, où la recherche était portée au point qu'il y avait pour les femmes un cabinet de toilette, avec du rouge, des gants, etc. Cette réunion avait lieu pour l'entrevue de M. Auguste de Lagrange, fils de la marquise, avec Mlle Nathalie de Beauvau.

Le comte et la comtesse de La Riboisière donnèrent des bals; la couleur libérale y dominait. M. de La Riboisière,

riche par lui-même, aura par sa femme, née Roy, une des plus grosses fortunes de France. Leur maison rue de Bondy est belle; on ne conçoit pas, dans leur position, qu'ils consentent à loger aussi loin; cela n'est commode ni pour eux, ni pour les autres.

Le comte de Castella, Suisse, donnait des soirées. Là, la danse était accessoire; la salle d'un creps desservie par la banque des jeux absorbait la majorité des assistants. La duchesse de Luynes, le comtesse de Balby étaient, comme de raison, à leur poste à côté du tapis vert.

On avait fait une caricature de M. Decazes en grand habit de ministre, brodé sur toutes les tailles; il amenait au Roi une belle femme toute nue, ayant pour unique vêtement un bonnet sur lequel était écrit : « Charte. » M. Decazes disait au Roi : « Sire, il est nécessaire de la violer. — Hélas! reprenait Sa Majesté, cela m'est impossible. »

Le nouveau règlement du 13 mars 1818 sur le service intérieur des troupes fut le sujet de bien des controverses. Les uns trouvaient qu'il établissait un système de division de l'autorité première, et qu'il ne pouvait être admis; une constitution libérale est désirable dans un État, mais elle ne peut être applicable à la police intérieure d'un régiment. D'autres disaient qu'il y avait urgence à fixer d'une manière positive les devoirs de chaque grade.

Le petit règlement du 21 janvier 1792, basé sur d'excellents principes de discipline, n'avait pas voulu tout prévoir. La division des choses y était meilleure; les officiers étaient tenus de se trouver chaque jour au quartier à la parade; c'était le seul moyen de s'assurer de leur présence, de leur tenue régulière, puis cela les habituait à se voir chaque jour et contribuait à l'esprit de corps.

Le maréchal Saint-Cyr n'avait jamais été colonel; c'est un malheur pour une armée d'avoir un ministre de la guerre qui n'ait point exercé ce grade.

On multipliait à tort les inspections; d'abord il y en avait une préparatoire par un maréchal de camp, puis une définitive par un lieutenant général. Avant la Révolution, les corps

étaient inspectés une fois dans la même année, par un lieutenant général ou par un maréchal de camp. On comptait, en 1787, vingt-six inspecteurs, dont quatorze pour les cent deux régiments d'infanterie; les six premiers étaient lieutenants généraux, les huit autres maréchaux de camp; il y en avait douze pour les soixante régiments de cavalerie. Le premier était lieutenant général. Les inspecteurs doivent, d'après le règlement du 13 mai 1818 lui-même, punir l'auteur de toute plainte contre le supérieur quand elle est reconnue injuste. Je ne sais si leur instruction secrète le leur défendait; mais les inspecteurs ne le faisaient pas sous le maréchal Saint-Cyr. Cette manière d'agir est sujette à de graves inconvénients; mettre ainsi les officiers dans la dépendance de leurs soldats, le chef de corps à la merci de ses officiers, est contraire au bien du service.

On pourrait employer beaucoup d'officiers généraux si le budget de la guerre le permettait; un petit nombre suffit en temps de paix. On se tromperait si on croyait prouver leur utilité en leur faisant jouer dans les régiments un rôle de petite police, contraire à leur considération; parce que le Roi a confié le commandement d'un régiment à un homme, il ne doit pas, par là, être de droit en état de prévention.

Le devoir des inspecteurs est de juger par eux-mêmes si on s'est conformé aux règlements, d'examiner l'instruction, la comptabilité, la capacité des officiers et celle du chef de corps. De lui surtout dépend que le régiment soit bon ou mauvais. L'inspecteur ne doit donc pas balancer à proposer le remplacement d'un colonel, s'il ne vaut rien; il doit de même fortifier de tous ses moyens l'autorité d'un bon chef de corps. Le jour où les troupes n'obéiraient plus à leurs colonels, le Roi n'en serait plus le maître. Le premier besoin du pays est d'avoir des troupes obéissantes; mieux vaudrait ne pas en avoir du tout que d'en avoir de délibérantes.

Sous le ministère d'alors, chaque régiment était mis deux fois aux assises par an : une session présidée par un maréchal de camp, l'autre par un lieutenant général. Un abus réel ou apparent était-il découvert, certains inspecteurs étaient

enchantés; cela faisait un beau rapport au ministre de la guerre, prouvait leur capacité, et ils se gardaient bien de parler de ceux qui étaient empêchés par le colonel. Bonaparte voulait des masses obéissantes. Les colonels avaient toute autorité; il en est résulté de bonnes et belles troupes.

CHAPITRE X

Bals chez la marquise de Mun, chez le duc Charles de Plaisance, chez le marquis de Bellisen. — Dîner chez le duc de Broglie, avec MM. de Lamartine, de Barante, Villemain, Auguste de Staël. — Portrait de la duchesse de Broglie. — La comtesse de Balby et Louis XVIII. — Des améliorations du maréchal Saint-Cyr. — Bal donné à l'Élysée par le duc de Berry. — Assassinat de M. le duc de Berry. — Opposition contre M. Decazes. — La famille royale arrache au Roi son renvoi. — Obsèques de M. le duc de Berry. — Insurrection en Espagne. — M. Beugnot et son vote par étourderie. — Les housards du Bas-Rhin quittent Pontivy et viennent tenir garnison à Moulins. — Le Roi envoie des présents au duc Decazes. — Anecdote à ce sujet. — Naissance du duc de Bordeaux. — Lettre de M. de Pradt après son procès. — Le comte Amédée Pastoret et Mme de Ch... — Le comte de Lacelles au grand collège de l'Allier. — Nouvelle organisation de l'infanterie. — M. de Richelieu et M. de Bonnay. — Le duc de Rohan-Chabot entre dans les ordres; son frère, le comte Fernand de Chabot, prend le titre de prince de Léon.

1820

15 janvier. — La Chambre des députés a passé à l'ordre du jour sur les pétitions pour le maintien de la loi des élections. Le seul ministre Pasquier a soutenu la discussion; le ministère l'a emporté de cinq voix seulement.

La marquise de Mun a donné ce soir un bal de très jeunes personnes; là se trouvait le ministre des affaires étrangères, baron Pasquier, couvert de ses lauriers du matin. Il parlait bien et facilement. Mme de N... le regardait tendrement et avec complaisance. M. Pasquier avait un air modeste et satisfait. Dans un cabinet à côté se voyaient deux ministres disgraciés. M. de Richelieu, ayant quitté les affaires avec une réputation d'incapacité égale à son honnêteté, était dans un grand fauteuil, paraissant absorbé dans ses pensées, probablement ne

pensant à rien; à ses côtés, sur une chaise, M. Molé se dépitait de n'être plus ministre; il voudrait rentrer aux affaires avec le duc de Richelieu, qui ne s'en soucie guère.

Non loin de là avait lieu un bal d'une composition différente chez le duc Charles de Plaisance, fort brave homme, ne ressemblant en rien à madame sa femme, la plus aigre des libérales de Paris. La danse était animée; l'ancienne cour de l'Empereur formait le fond de l'assemblée.

Le marquis et la marquise de Bellisen, qui donnent toujours des bals, ont raison d'employer ainsi leur fortune; cela les met dans le monde élégant. Le marquis de Bellisen, petit gentilhomme du Midi, fort riche, a épousé Mlle de la Galissonnière; il a été chambellan de l'Empereur.

L'appartement de la vicomtesse de Gontaut, gouvernante des enfants de Mme la duchesse de Berry, est situé au deuxième étage de l'Élysée; elle y fait danser. Mme la duchesse de Berry saute les pieds en dedans, mais elle aime cet exercice. Pour concilier son goût et le désir du Roi et de sa famille de ne point donner de fêtes, M. le duc de Berry a pris un moyen terme. Mme la vicomtesse de Gontaut a des violons. Leurs Altesses Royales montent chez elle; les appartements sont entièrement éclairés avec des bougies, et la soirée est très animée. Le seul désagrément de ces soirées est l'obligation de rester jusqu'après le départ de Mme la duchesse de Berry, qui s'est retirée vers trois heures et demie du matin. Son époux a laissé l'assemblée plus tôt, après avoir joué au creps un moment.

J'ai dîné à l'hôtel de Broglie; société mêlée de royalistes, de doctrinaires et de libéraux. Le duc de Broglie s'éloigne de ces derniers. Ce jeune pair de trente-quatre ans n'a pas une grande justesse dans l'esprit, mais il en a beaucoup; il est un peu taquin, comme tous les Broglie, d'une figure agréable et d'une tournure distinguée. Il possède de bonnes et nobles qualités, une grande instruction et l'amour de l'étude. Sa vue basse est, je le suppose, la raison qui l'a porté à ne pas embrasser le métier des armes, auquel son nom l'appelait naturellement. Sous l'Empereur, il fut auditeur, attaché à différentes ambas-

sades; il ne put pas être préfet : l'Empereur ne lui pardonnait pas de ne s'être pas fait militaire.

La duchesse de Broglie, fille de Mme de Staël, a de qui tenir pour être spirituelle; elle est charmante : les plus beaux yeux du monde, grande, une taille des plus sveltes, des pieds et des mains fort jolis, un sourire doux et bienveillant, du moelleux dans tous les mouvements, quelquefois de la gaucherie, gracieuse parce qu'elle est simple.

La société de Mme de Broglie est une queue de celle de Mme de Staël; Mme de Broglie ne sait pas recevoir, quoiqu'elle ait bonne volonté d'être polie; la plupart des hommes, chez elle, ont des façons qu'ils ne se permettraient pas ailleurs; cela lui paraît tout simple, parce qu'elle ne sait pas qu'on doit être autrement (1).

Dans ce dîner où j'assistais, elle avait placé à côté d'elle M. de Lamartine, jeune poète d'une grande réputation; il a mal à la poitrine et n'a pas desserré les dents; puis M. Moore, poète anglais. Le baron de Barante, pair de France, était, il est vrai, au bout de la table; il est homme d'esprit dans le monde, mais ses succès à la tribune sont médiocres; il est de la secte des doctrinaires. Sa laide figure et ses bras courts lui donnent peu d'avantage pour la déclamation.

Près de lui était M. Villemain, auteur d'ouvrages d'un grand mérite, chef d'une direction du ministère de l'intérieur, l'âme damnée de M. Decazes, pour lequel il fait des articles de journaux, suivant l'opinion du jour de son Mécène; cela lui donne occasion de montrer la flexibilité de son talent.

Un jeune, M. de Rémusat, qui vise aussi à la doctrine, le comte Arthur Potocky, beau Polonais spirituel, M. de Châteauvieux, Suisse, homme d'esprit, étaient aussi de ce dîner. Mon voisin, M. de Custine, fils du général mort sur l'échafaud au commencement de la Révolution, n'a pas voulu exposer son beau visage aux hasards de la guerre; il est pédant, n'a pas d'état et s'en vante; il possède cependant un brevet de

(1) Ceci est dit au point de vue du décorum. Dans le monde élégant, on reprochait à M. Villemain de faire des visites avec des bottes crottées.

colonel, car il a paru dans les chevau-légers de la Maison Rouge depuis la Restauration.

M. Auguste de Staël nous quitta au dessert pour aller au consistoire protestant; il a de l'esprit et est assez beau. Il ressemble au comte Louis de Narbonne. Mais, au reste, il faut laisser tranquille la vertu de feu Mme de Staël, qui, si elle était fort laide, rachetait ce désagrément par la plus grande quantité d'esprit qu'on ait vue depuis longtemps réunie dans la même personne.

Le Roi a le besoin d'un favori; il a aussi une favorite sans en avoir besoin. Avant la Révolution, pendant une partie de l'émigration, la comtesse de Balby le menait à la baguette; elle s'avisa d'avoir deux jumeaux du comte Archambaud de Périgord. Le Roi, qui avait été jusque-là le meilleur ami de ses amants, lui envoya par M. d'Hautefort, longtemps très favorisé par elle, un billet dans lequel il lui écrivait : « La femme de César ne doit point être soupçonnée. » Mme de Balby répondit : « 1° Je ne suis pas votre femme; 2° vous n'êtes pas César; 3° vous savez bien que vous êtes hors d'état d'avoir ni de causer aucune jalousie à une femme. » Louis XVIII lui retira alors toutes ses pensions; il les lui a rendues depuis la Restauration, mais il n'a pas voulu la voir et lui a même interdit les Tuileries. Quand la marquise de Lordat, sa nièce, va à la cour, le Roi lui demande des nouvelles de Mme de Balby; c'est à quoi se borne sa politesse pour elle. Le Roi a été longtemps sans parler au comte Archambaud de Périgord. Sa Majesté a dit qu'il a détruit tout son bonheur. Le Roi, après la disgrâce de Mme de Balby, prit M. d'Avaray pour favori; quand il l'eut perdu, il s'en consola promptement avec M. de Blacas, auquel M. Decazes succéda.

La duchesse de Luynes a chaque semaine un creps, un loto royal desservi par l'administration des jeux. On jouit chez elle de l'avantage de pouvoir perdre beaucoup d'argent en très bonne compagnie.

Le duc et la duchesse de Berry ont été à un grand bal donné par le comte de Goltz, ambassadeur de Prusse. Le comte de Goltz a été ministre de cette puissance sous Bonaparte; il

était alors le très humble courtisan de celui-ci. Après la première Restauration, il commença à lever la tête; à la seconde entrée des alliés et pendant l'occupation étrangère, il fut d'une insolence remarquable. Il est un peu plus poli maintenant, et quand la France sera plus puissante, cet ambassadeur sera tout à fait bien.

27. — Un article du *Constitutionnel* intitulé : *De l'état militaire de la France et de l'administration du maréchal Gouvion-Saint-Cyr,* contient une longue énumération des nombreuses ordonnances contresignées par ce ministre, le tout accompagné de pompeux éloges. Le rédacteur de cet article oublie que l'armée avait de bons règlements avant le ministère du maréchal Saint-Cyr. Il y a des gens qui croient les anciennes ordonnances meilleures que les nouvelles, et qui pensent qu'il serait avantageux de les remettre en vigueur. Plusieurs des dernières ordonnances sont plus propres à désorganiser qu'à organiser l'armée. M. le maréchal Saint-Cyr a, en augmentant l'infanterie, négligé la cavalerie, l'artillerie et le génie; leur effectif est très faible. Ce sont les armes qui coûtent le plus; elles demandent plus de soins, elles exigent une longue instruction; l'artillerie, le génie et la cavalerie devraient toujours être au complet, même pendant la paix. Il faut du temps pour former de bons artilleurs et de bons cavaliers, tandis qu'avec des cadres bien organisés, on obtiendrait en peu de temps une infanterie imposante et nombreuse, si une guerre inopinée l'exigeait.

M. le maréchal Saint-Cyr s'est occupé presque exclusivement des légions dans lesquelles deux bataillons sont habillés, l'un en blanc, l'autre en vert, bigarrure singulière dans le même régiment; il devait, d'après l'ordonnance de formation, y avoir de plus une compagnie de canonniers et une d'éclaireurs à cheval. Ces corps sont composés de recrues du même département; on a eu beau créer de nouvelles légions pour remédier à l'inégalité des populations, il n'y a pas moins de graves inconvénients à réunir ainsi des soldats de la même province : une légion détruite à la guerre mettrait tout un département en deuil; la désertion, les complots s'organisent plus facile-

ment entre gens du même pays. Cette création appartient à M. le maréchal Saint-Cyr personnellement.

On loue beaucoup cet ex-ministre des épargnes faites sur son budget; cela ne prouverait rien en faveur de sa gestion, s'il n'avait pas sous les armes le nombre d'hommes que comportaient les sommes dépensées, et s'il a dissipé en états-majors inutiles, en administrations trop coûteuses, un argent qui eût été beaucoup mieux employé, dans l'intérêt de l'État, pour les troupes de l'artillerie, de la cavalerie et du génie.

On a confectionné pour l'artillerie des gibernes d'après un nouveau modèle adopté par le maréchal Saint-Cyr; lorsque les canonniers ont voulu y mettre des cartouches, elles se sont trouvées trop petites pour les contenir; il faudra changer ces gibernes. C'est là, il est vrai, un très petit exemple, mais assez comique, des améliorations de cet ex-ministre.

29. — Le duc et la duchesse de Berry ont donné à l'Élysée un grand bal. Le duc et la duchesse d'Angoulême y sont venus; pas un Anglais n'a profité de son invitation, à cause de la mort du duc de Kent, frère du roi d'Angleterre; M. le duc d'Orléans et sa famille s'en sont abstenus pour la même raison. On a été généralement étonné de ce bal, M. le duc de Berry sachant la mort du duc de Kent et ayant vécu dans l'intimité de la famille royale d'Angleterre pendant l'émigration; il a donné pour prétexte que cette mort n'était pas encore signifiée officiellement. Personne n'a trouvé cette excuse bonne; d'aucuns prétendent que l'ambassadeur d'Angleterre a même été prié de retarder la notification. On n'ignore pas combien le duc de Kent a été bon pour les princes dans leurs malheurs; cela est au moins maladroit.

30. — A dix heures du matin, le roi d'Angleterre a cessé de vivre.

Je me suis approché, à une assemblée chez la duchesse de Courlande, d'un groupe composé du prince de Talleyrand, du prince de Castelcicala, ambassadeur de Naples, du général Walterstoff, ministre de Danemark. On s'entretenait des qualités du feu roi d'Angleterre. Le prince Castelcicala racontait

qu'il s'était trouvé à son lever le jour même où une femme tenta de l'assassiner un instant auparavant. George III, qui aimait à causer, s'expliqua aussi longuement que de coutume, sans la moindre altération dans ses traits ni dans ses manières. Le prince Castelcicala fut fort étonné d'apprendre, en sortant du lever, qu'une tentative d'assassinat avait été faite sur la personne du roi. George III disait : « Je crache sur la popu- « larité du moment; elle n'influera jamais sur aucune de mes « mesures, quand je les croirai dans l'intérêt de mes sujets. »

3 février. — M. le comte de Puységur, capitaine des gardes du corps de Monsieur, est fort malade. Il a reçu les sacrements. S. A. R. Monsieur est très dévot et l'aime beaucoup. Il a été le voir et lui a dit : « Mon cher chevalier (1), je suis « charmé que vous ayez reçu vos sacrements; vous devez « être plus tranquille, cela doit vous donner du calme. » M. de Puységur reprend aussitôt : « Ah! oui, Monsieur, cela « m'assure de ne vous quitter jamais. »

6. — Il y a eu un magnifique bal chez la duchesse de Courlande.

14. — Tous les honnêtes gens sont dans la consternation. Hier, à onze heures du soir, S. A. R. M. le duc de Berry a été assassiné à la sortie de l'Opéra par un énergumène. M. le duc de Berry venait de donner le bras à Mme la duchese de Berry et s'était retourné pour rentrer à l'Opéra; l'assassin l'a frappé au-dessous du sein droit d'un coup de stylet. Le prince est tombé sans pousser un cri; les quatre voltigeurs de la garde en faction à cette porte de sortie, qui est particulière à la famille royale, ne s'en sont aperçus qu'à un cri de Mme la duchesse de Berry. L'assassin s'appelle Louvel; il a servi dans le train de l'artillerie; il logeait aux écuries du Roi, où il était garçon sellier. Comme il s'échappait, un garçon cafetier qui allait au bal l'a saisi à bras-le-corps à l'arcade Colbert; un maréchal des logis de gendarmerie est arrivé, a saisi d'abord le cafetier; celui-ci n'a pas lâché sa proie, tout en avertissant le gendarme de sa méprise. Ce garçon est resté

(1) Le comte de Puységur s'est presque toute sa vie appelé « le chevalier ».

avec fierté pendant l'interrogatoire de Louvel, en disant : « Il est mon prisonnier. » On a remonté M. le duc de Berry dans le salon qui précède sa loge. S. A. R. Monsieur, informé de cet effroyable événement, s'est rendu de suite, sans escorte, à l'Opéra, dans la voiture du comte Jules de Polignac, qui se trouvait dans la cour. M. le duc de Maillé, premier gentilhomme, est monté derrière, pour ne pas quitter S. A. R. Monsieur, qui n'avait pas voulu le laisser monter, disant qu'il voulait s'exposer seul. M. le duc d'Angoulême et Madame sont arrivés peu de temps après. La famille d'Orléans était à l'Opéra et est aussi restée. MM. Dubois et Dupuytren ont fait plusieurs saignées; ils ont déclaré à Monsieur qu'il fallait se résigner. Son Altesse Royale a elle-même été chercher M. de Latil, évêque de Chartres, son premier aumônier, pour lui demander de venir porter les secours spirituels à son malheureux fils.

M. le duc de Berry a fait venir deux filles qu'il avait eues avec une Anglaise. Il les a recommandées à Mme la duchesse de Berry, lui avouant que leur mère était à Paris, et qu'elle s'était laissé séduire pendant son émigration sur une promesse de mariage de sa part, ajoutant qu'elle était estimable et digne d'intérêt. La princesse a embrassé les petites filles, les a appelées « mes enfants ». Le duc de Berry ayant prié sa femme de se retirer parce qu'elle sanglotait trop, elle est passée dans la chambre à côté; mais un quart d'heure après, n'y pouvant plus tenir, elle a désiré rentrer; Monsieur a voulu s'y opposer, elle l'a poussé avec force; son infortuné beau-père et elle sont tombés l'un sur l'autre.

Mme la duchesse de Berry est dans le plus violent désespoir; l'assassin a déclaré que, passant près de l'Opéra, il avait entendu dire à M. le duc de Berry : « Mes chevaux à onze heures moins un quart »; il avait alors pensé que cela faisait une bonne occasion pour exécuter son projet; plusieurs fois il ne s'en était pas senti le courage. Il est allé se coucher, s'est relevé à dix heures et demie et est arrivé quelques minutes avant que M. le duc de Berry sortît. La Chambre des pairs et la Chambre des députés ont été convoquées extraordinaire-

ment pour la communication de la mort de M. le duc de Berry. La Chambre des pairs s'occupait d'une commission pour rédiger une adresse à Sa Majesté, lorsqu'elle a reçu l'ordonnance du Roi qui l'institue en cour de justice pour connaître de l'attentat commis; la Chambre a pensé que les fonctions de juge qu'elle était appelée à remplir dans cette circonstance ne lui permettaient plus de porter au pied du trône que l'expression de sa profonde douleur et l'assurance du calme qu'elle apportera dans le jugement qui lui est confié.

15. — La difficulté qu'on a à connaître exactement les détails d'un événement dont on n'a pas été témoin, quoiqu'on les tienne de bonne source et qu'ils se soient passés près de soi, est singulière. On m'avait induit en erreur. M. le duc de Berry n'est point tombé sur le coup; il a même cru n'avoir reçu qu'un coup de poing. C'est en rentrant dans le corridor qu'il a aperçu le poignard et l'a remis à M. de Mesnard, qui était près de lui, en s'écriant : « Je suis mort... un prêtre... ma fille... », et il est tombé dans les bras d'un gendarme. Mme la duchesse de Berry s'était élancée de sa voiture et a été couverte de son sang.

Le prince ne s'est pas trompé un seul instant sur son état; il n'a rien oublié, a recommandé ses gens à Monsieur, sa maison à Sa Majesté. Comme il ne voyait ni M. Portal, premier médecin du Roi, ni M. Guérin, il a demandé si on ne les avait pas avertis, et il a ajouté : « Il faut les appeler, cela leur fera plaisir. » Le Roi, prévenu que l'état du duc de Berry empirait, est arrivé à cinq heures du matin. Le prince expirant lui a adressé ces paroles, qui prouvent une grande âme : « Sire, j'ai demandé souvent à Votre Majesté la grâce « de malheureux; je descends dans la tombe, je ne pourrai « plus l'importuner; je la conjure devant Dieu de m'accorder « celle de l'homme... c'est la dernière. » Le Roi a répondu : « Nous verrons cela quand vous serez mieux, mon neveu. — « Mon oncle, a repris le duc de Berry, vous ne dites pas oui « pour la grâce de la vie de l'homme; cela adoucirait l'amer« tume de mes derniers moments; j'avais quelquefois de l'em« portement, j'aurai peut-être offensé cet homme. » Puis un

moment après, par exclamation : « Qu'en descendant dans la « tombe je n'emporte pas l'idée qu'après ma mort le sang « d'un homme coulera à mon occasion. » Il a répété plusieurs fois avant d'expirer : « La grâce de l'homme... » Il avait, avant, demandé à Monsieur et à Madame d'intercéder auprès du Roi en faveur de l'assassin. Il a souffert beaucoup lors de son agonie, il a dit seulement deux ou trois fois : « Il est « impossible de souffrir davantage; qu'on me soulève la tête. » Il n'y avait pas de traversin, on a mis une chaise sous le matelas, placé sur un lit de sangle.

Le curé de Saint-Roch lui a apporté les sacrements dans le salon de sa loge où, quelques heures avant, il remontait pour avoir une entrevue avec une jolie danseuse; il a montré le plus grand courage, une magnanimité remarquable; il est mort en bon chrétien, à six heures du matin.

Le corps a été transporté au Louvre pour y être exposé dans une chapelle ardente. Le gouverneur, M. d'Autichamp, a appris cet effroyable événement par l'arrivée du cadavre dans son antichambre. La consternation était extrême; Mme la duchesse de Berry, en rentrant chez elle, a ôté son chapeau, et voyant ses cheveux qui flottaient sur ses épaules, elle les a coupés aussitôt avec des ciseaux, disant : « Il les aimait, je ne veux plus les porter. » Elle a prescrit de les placer dans la tombe de son mari.

Comme le duc de Berry avait l'intention de donner ses tableaux au Roi : « Otez-les, a-t-elle dit, je ne veux plus les voir; portez-les sur-le-champ à Sa Majesté. » On a voulu la faire coucher; elle a refusé de se mettre dans son lit et a été dans celui de M. le duc de Berry; la duchesse de Berry est partie pour Saint-Cloud dans la journée. La duchesse d'Orléans a été très bien dans cette occasion; elle doit aller l'y rejoindre demain.

Le Roi a dîné hier soir avec Monsieur, M. le duc d'Angoulême et Madame; pas un mot n'a été prononcé pendant le repas. Madame et M. le duc d'Angoulême ont été le soir à Saint-Cloud faire une visite à Mme la duchesse de Berry, présumée grosse. Cette princesse a envoyé à M. le comte de

Chabot, gentilhomme ordinaire de M. le duc de Berry, les bretelles qu'il avait au moment où il a été frappé, et un peigne dont il se servait habituellement. Elle lui a fait écrire un billet fort aimable, disant que, connaissant son attachement pour M. le duc de Berry, elle pense que ce présent lui fera plaisir.

Les voitures de M. le duc d'Orléans ont été au moment d'être insultées par le peuple; on entendait dans les groupes ces paroles prononcées devant leur livrée rouge : « C'est le sang de nos rois; ils ne sont pas étrangers à cet événement. » Propos bien injustes. Le duc, Mme la duchesse, Mlle d'Orléans en sont profondément affligés.

16. — Le Roi a refusé hier soir à Monsieur le renvoi de M. Decazes. Sa Majesté a répondu à son frère : « Plus on s'acharnera contre M. Decazes, plus je le soutiendrai. »

Monsieur, Madame, M. le duc d'Angoulême n'ont pas déjeuné ce matin avec le Roi; au moment du déjeuner, Madame est sortie de chez lui en larmes : tous ses efforts pour faire renvoyer M. Decazes avaient été inutiles.

19. — Le Roi a été aujourd'hui à Saint-Cloud voir Mme la duchesse de Berry; il ne lui a pas parlé du tout de l'affreux événement, mais de la pluie et du beau temps. Sa Majesté ne lui pardonne pas ce qu'elle a dit à M. Decazes, dans le délire de sa douleur, en sortant de l'Opéra et en tenant sa fille dans ses bras : « Vous ne m'assassinerez pas celle-là, au moins; il faudra passer sur mon corps pour cela. »

Le Roi n'avait pas envoyé savoir des nouvelles de Mme la duchesse de Berry depuis son veuvage. Le bruit a couru toute la journée que M. le comte Decazes avait donné sa démission en faveur de M. de Richelieu. Ce dernier a la colique comme en 1818. M. Decazes a déclaré qu'il ne donnerait sa démission que si M. de Richelieu consentait à entrer au conseil; il lui céderait alors la présidence, en gardant son ministère.

M. Decazes a été, à la tête des ministres, jeter de l'eau bénite sur le corps de M. le duc de Berry, qui est exposé au Louvre dans une chapelle ardente. Le ministre de la guerre, dont c'est le jour, a reçu comme de coutume; à dix heures du soir,

on est venu le chercher pour assister à un conseil extraordinaire chez Sa Majesté.

M. le duc et Mme la duchesse d'Angoulême ont eu, après le dîner, une scène très vive avec le Roi; ils lui ont déclaré que, si M. Decazes restait ministre, ils quitteraient la capitale.

20. — Le Roi a enfin accordé le renvoi de M. Decazes, dans le cas seulement où M. de Richelieu accepterait le ministère. Ce dernier avait positivement déclaré qu'il ne voulait entrer au conseil à aucun prix; l'engagement paraissait donc ne point avoir d'effet. Cependant, aujourd'hui, sur les sollicitations de M. le duc d'Angoulême et de Madame, qui a été jusqu'à dire qu'elle se jetterait à ses genoux s'il le fallait pour le décider à accepter, M. de Richelieu a consenti à entrer au ministère. On en a eu la certitude, ce soir, en apprenant que M. Decazes se disposait à quitter l'hôtel du ministère pour aller loger à l'hôtel Sainte-Aulaire, habité par son beau-père.

21. — Le *Moniteur* contient une ordonnance qui crée duc M. le comte Decazes, et une autre par laquelle le Roi accepte sa démission de président du conseil et de ministre de l'intérieur, sur ses demandes réitérées, et le nomme ministre d'État pour ne point se priver de ses lumières; puis, plus bas, on annonce en deux lignes que M. le duc Decazes est nommé ambassadeur à Londres. Au-dessus, une ordonnance contresignée du baron Pasquier, ministre des affaires étrangères, nomme M. le duc de Richelieu président du conseil, sans département, de sorte que le ministère de l'intérieur est vacant; tous les autres ministres resteront.

22. — Le transport du corps de M. le duc de Berry du Louvre dans une chapelle de l'église de Saint-Denis a eu lieu avec la plus grande pompe. Le service funèbre sera fait plus tard.

23. — M. L. Greffulhe, mon beau-frère, que le Roi avait créé comte et pair l'année dernière, est mort ce matin, à la suite d'une fluxion de poitrine.

26. — M. le duc Decazes est parti pour Libourne avec sa famille; il a été coucher à Chartres; aussi le Roi a donné le soir, à l'ordre, pour mot : « Élie », qui est son nom de baptême, et « Chartres ».

Le Roi a fait ôter de son cabinet un beau portrait de François Ier pour y mettre un portrait de M. Decazes qu'il lui a apporté lui-même. Le Roi tutoie et appelle toujours M. Decazes « mon fils », ce dernier lui riposte par « mon père ». M. de Sainte-Aulaire l'a accompagné jusqu'à Chartres; il a rapporté au Roi de ses nouvelles dans la soirée.

14 mars. — La cérémonie des obsèques de M. le duc de Berry a eu lieu à Saint-Denis. Le *Journal de Paris* est celui qui est entré dans le plus de détails sur cette cérémonie, qui a été d'autant plus remarquable que les obsèques d'aucun prince de sang royal n'ont été célébrées en France depuis plus de quarante ans. Son récit se termine ainsi : « Le corps ayant été inhumé, le roi d'armes de France et deux hérauts d'armes se sont rendus près du tombeau; le roi d'armes est resté à l'entrée, et les deux hérauts sont descendus dans le caveau. Le roi d'armes de France a ensuite appelé successivement les principaux officiers de Mgr le duc de Berry, qui portaient les insignes; ils ont été présentés dans l'ordre suivant : le collier de l'ordre de la Toison d'or, le grand cordon de l'ordre de la Légion d'honneur, le grand cordon de l'ordre de Saint-Louis, le collier de l'ordre du Saint-Esprit, le manteau et la couronne.

« La couronne a été apportée par M. de Nantouillet, qui a prononcé ces mots, en s'adressant aux officiers de la maison du prince : « Mgr le duc de Berry, votre maître et le mien, est « mort; officiers, pourvoyez-vous. » Le roi d'armes de France a dit ensuite deux fois à haute voix : « Très haut et très puis- « sant prince Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berry, est « mort; priez Dieu pour le repos de son âme. »

Les Chambres ont accordé au gouvernement la censure des journaux jusqu'à la fin de la prochaine session et une loi par laquelle on peut, sur la signature de trois ministres, être détenu pendant trois mois sans être mis en jugement.

M. de Bonald prétend que les doctrinaires sont le clergé des jacobins.

M. de Richelieu, en sortant de la Chambre des députés, s'est écrié : « *Quelle ennuyeuse chose que de gouverner tous ces diables de peuples civilisés!* » Mot plus spirituel qu'à lui n'appartient.

L'insurrection d'un corps d'armée espagnol qui n'a pas voulu s'embarquer pour l'Amérique a peu à peu gagné toute l'Espagne. Ces troupes ne sont ni habillées ni payées; officiers et soldats sont réduits à mendier à la porte des couvents. Le roi Ferdinand VII a signé la constitution des Cortès. Il est bien pis que détrôné, il est déshonoré; il n'a pas bougé de Madrid, a été abandonné de tout le monde, même de ses gardes du corps.

Ferdinand VII est un grand entêté d'une haute incapacité. Étant prisonnier à Valençay, il a écrit à l'Empereur pour lui demander instamment le rang et le titre de prince français; on aura peine à le croire, il consentait même à passer après les princes archichancelier et architrésorier.

Napoléon n'a pu que hausser les épaules de cette lettre, et il a eu raison.

18. — M. d'Argout, ami intime, et M. de Sainte-Aulaire, beau-père de M. le duc Decazes, sont partis ce matin pour le rejoindre dans sa terre. On croit à quelque nouvelle intrigue politique. Hier soir, M. de Sainte-Aulaire a vu le Roi. Sa Majesté a remué les pieds et les mains pour lui montrer qu'il n'avait pas la goutte, le priant de tranquilliser M. Decazes à cet égard.

20. — Le ministre d'État député Beugnot depuis quelque temps s'assoit au côté gauche; il n'en a pas moins voté pour les ministres. Voulant s'en excuser près de ceux parmi lesquels il a pris place, M. Beugnot leur a dit : « *Regardez comme je suis étourdi, à mon âge; je voulais mettre une boule noire, j'en ai donné une blanche!* » C'est de lui que Mme Beugnot disait, il y a quelque temps, pendant qu'il y avait de l'incertitude sur le parti que prendrait M. Decazes : « Enfin, il est bientôt temps que cela se décide, car je suis ennuyée de voir M. Beugnot sans opinion; il faut qu'il en ait une. » C'est pendant cette espèce d'interministère qu'il s'est placé dans le côté gauche, croyant que celui-ci allait triompher.

22. — Étant au moment de partir pour rejoindre le régiment dont le commandement m'est confié, j'ai été prendre congé de S. A. R. Monsieur. Il est impossible d'être meilleur,

plus obligeant et plus gracieux que cet excellent prince, malgré la profonde douleur qui l'accable et qui est empreinte sur tous ses traits. Il vient encore de faire récemment une perte qui lui a été extrêmement sensible, celle de M. le comte de Puységur, l'un de ses capitaines aux gardes, son ami depuis de longues années.

23. — J'ai dîné chez le duc de Richelieu, où il y avait une trentaine de pairs ou de députés. J'ai pris congé de lui.

Mes housards se lassaient de boire du cidre depuis deux ans à Pontivy; j'ai obtenu d'aller à Moulins.

Le bas prix du vin est pour le soldat la marque d'une bonne garnison; celle où il n'y en a pas du tout est détestable.

Les bas Bretons sont francs; nous avons eu à nous louer de la cordialité des habitants de Pontivy. Les housards du Bas-Rhin en sont partis, le 12 mars, accompagnés hors de la ville par la population, qui témoignait de grands regrets de leur départ. Ce régiment a été passé en revue à Rennes par le lieutenant général Coutard; celui-ci a témoigné aux officiers sa satisfaction de la conduite du corps pendant son séjour dans sa division.

26. — J'ai rejoint mon régiment à Chartres, le 26 mars; nous avons été bien reçus dans cette ville, où nous avions été en garnison; les habitants se sont portés en foule à notre rencontre. Quelques officiers se sont étonnés d'avoir été oubliés par leurs belles; je les ai prêchés en les priant de faire un retour sur eux-mêmes.

On calomnie bien, au reste, ces pauvres militaires, en disant qu'ils oublient à leur première étape leurs maîtresses; cela n'est pas vrai : on s'en souvient toujours à la première garnison, et il faut une ville entre deux pour n'y plus penser.

30. — A Orléans, le 30 mars, les officiers du 1er régiment suisse de la garde royale sont venus au-devant de nous et nous ont invités à dîner. En sortant d'Orléans, une enfant de onze ans, fille d'un boulanger, qui tenait à la main sa sœur âgée de huit ans, s'est trop approchée d'un cheval de main, qui leur a lancé deux coups de pied; l'un a blessé grièvement l'aînée

et a tué la cadette. Il n'y a pas de la faute du housard, qui était à son rang.

Les Suisses ont fraternisé avec nos housards; certains ont accompagné nos Alsaciens à une lieue de la ville.

Le vin était à trois sous la bouteille à Bonny, pays de vignoble; les habitants en ont donné à discrétion aux housards, qui ne tarissaient pas d'éloges sur cette étape; il y a à Cosne de magnifiques forges pour les ancres de la marine; il faut un mois pour en fabriquer deux de 800 livres.

6 avril. — Nous sommes à Nevers; toutes les plumes et les fleurs de la ville étaient sur la place à notre arrivée.

9. — Nous sommes arrivés à Moulins le 9 avril, après avoir couché à Saint-Pierre-le-Moutier, triste bourg. On dit : « Riche Nevers, pauvre Saint-Pierre et glorieux Moulins. » Autrefois, il y avait, disait-on, à la porte de cette dernière ville, trois *G* peignant le caractère des habitants; ils signifiaient : gueux, glorieux, gourmands.

Nous nous sommes croisés avec les chasseurs de la Dordogne, peu satisfaits de changer de garnison avec nous (1).

12 juin. — Je suis revenu à Paris avec un congé d'un mois.

22. — Le duc Decazes est arrivé à Paris et a recommencé dès le soir ses conversations avec le Roi; on croit qu'il partira pour Londres dans huit jours.

25. — Grande revue aux Tuileries; le Roi, ne pouvant pas encore marcher, s'est fait rouler à une fenêtre sur son fauteuil; il a chargé le maréchal duc de Tarente, lieutenant général de France, de témoigner sa satisfaction aux troupes.

7 juillet. — Le Roi reçoit M. Decazes tous les soirs. Un valet de pied a porté hier matin à M. le duc de Castries, de la part du Roi, une gravure bien encadrée représentant Sa Majesté, spécialement tirée pour elle et qui coûte deux cents francs. Le duc de Castries a donné vingt francs au valet de pied, il ne revenait pas d'étonnement de cette attention du Roi; quelques heures après, un autre valet de pied est arrivé de la part du Roi avec une cassette charmante qui renfermait

(1) Ici, il existe une lacune de deux mois dans le *Journal* du maréchal.

la collection des médailles de son règne. Le duc de Castries a observé qu'il devait y avoir quelque méprise; le valet de pied lui a remis la clef de la boîte, et le duc de Castries a donné encore vingt francs à celui-là. Il se creusait la tête pour découvrir d'où lui venaient des marques de bonté du Roi aussi inattendues. A onze heures du soir, le duc de Castries venait de se coucher, on frappe pour la troisième fois à sa porte de la part du Roi; on le fait lever promptement. Un valet de pied venait reprendre les beaux présents et lui annoncer tout honteux qu'on s'était trompé de nom : ils étaient destinés à M. le duc Decazes.

A la visite de dix heures du soir, le Roi a demandé à M. Decazes des nouvelles de ses galanteries; celui-ci lui a répondu qu'il n'en avait pas entendu parler; on a été aux informations, et le pot aux roses a été découvert. Le duc de Castries a remis le portrait et la cassette au valet de pied; il en a été pour ses quarante francs de pourboire. Lorsqu'il a fait sa cour à Sa Majesté, elle lui a dit qu'elle avait réparé autant que possible la méprise. Le Roi a envoyé au duc de Castries la gravure; pour les médailles, il n'en est pas question.

11. — Je suis revenu à Moulins le 11 juillet; j'ai été à mon arrivée, à onze heures du soir, au quartier, pour faire sonner à cheval et m'assurer de la promptitude de mon régiment à prendre les armes; au bout d'une-demi-heure, il était prêt à partir avec armes et bagages.

Nous avons fait une visite de corps à M. Souteyran, président des assises de l'Allier, qui m'a beaucoup remercié d'être venu, avec *ma compagnie,* me disant qu'il en rendrait compte à la sienne.

Août. — Le maréchal de camp comte de la Roche-Aymon a inspecté les housards du Bas-Rhin. Il a beaucoup servi en Prusse; le prince Henri, son ami, lui a fait faire son chemin.

J'ai eu à m'en louer; il a exercé mon régiment à la petite guerre ; son ordre laissé au 5e de housards a été flatteur pour nous.

Le ministre de la guerre, M. de Maubourg, a parlé en ces

termes du 5e de housards : « *Dans ce régiment, on agit bien et on ne parle pas; l'honneur en est au colonel.* »

Septembre. — On a appris, le 30 septembre, à huit heures du soir, à Moulins, par estafette, la nouvelle de la naissance, arrivée hier à deux heures et demie de l'après-midi, de M. le duc de Bordeaux; le maire l'a proclamée à la lueur des flambeaux; il y avait des groupes dans les rues. L'allégresse était générale; on s'embrassait; les femmes pleuraient de joie; le lendemain la ville a été illuminée, on a chanté un *Te Deum*.

Les poissardes de Bordeaux ont apporté à Mme la duchesse de Berry un berceau pour son royal enfant. Elles voulaient le faire présenter par le vicomte de Chateaubriand; le Roi s'y est refusé et a nommé pour cet office le président de Sèze; le noble vicomte et les dames de la halle ont été furieux; il s'en est suivi à la cour des clabaudages et des cancans.

La vicomtesse de Gontaut, gouvernante des enfants de M. le duc de Berry, s'attendait à recevoir beaucoup de grâces pour la naissance du duc de Bordeaux; elle a témoigné de l'humeur de n'en être pas accablée. La duchesse de Berry lui a donné un châle de huit mille francs; Monsieur, des diamants médiocres; Mademoiselle lui a apporté un joli bracelet de pierres de couleur. Le Roi ne lui a rien donné (1).

Novembre. — M. de Pradt, ancien archevêque de Malines, avait été traduit devant le tribunal de la Seine et acquitté, pour un ouvrage écrit contre le ministère; il a écrit à un notaire d'Allanches, son homme d'affaires, une lettre remarquable par son extravagance; elle a couru dans toute l'Auvergne.

Lettre de M. de Pradt, ancien archevêque de Malines :

« Mon cher Monsieur Bonnet, cette lettre vous est commune
« avec tous mes concitoyens; lisez-la-leur, répandez-la dans le
« pays, qu'il sache qu'un de ses enfants vient de lui faire hon-

(1) Par la suite elle a été duchesse. Le comte de Chabot, son gendre, devenu prince de Léon, a été nommé premier écuyer de M. le duc de Bordeaux. (*Note du maréchal.*)

« neur. Le ministère vient de me faire traduire devant les tri-
« bunaux comme un rebelle et un excitateur à la guerre civile.
« J'ai été arraché à mes foyers, à un lit de douleur, vous
« l'avez vu; j'ai dû faire cent lieues. J'ai passé un mois sous
« le coup d'une grave accusation; ma vie, ma liberté, ma for-
« tune et mon honneur ont été compromis; j'ai été dans toutes
« les bouches; j'ai eu à subir les horribles formalités de la jus-
« tice; j'ai dû comparaître devant une cour criminelle; on a
« donné le scandale d'un archevêque comparaissant devant
« un tribunal criminel, à côté d'une fille publique. Eh bien!
« qu'en est-il résulté? Le plus beau triomphe qui ait jamais
« existé.

« Une foule immense remplissait le palais; j'ai paru avec
« les marques distinctives de ma dignité, avec le courage et le
« calme le plus complets; d'une voix tonnante j'ai prononcé un
« discours qui a produit sur l'assemblée un effet magique;
« il fallait voir comme on l'écoutait. J'ai quitté la salle un
« moment pour prendre l'air; on fondait en larmes; hommes
« et femmes me prenaient les mains, me félicitaient. Au mo-
« ment où je rentrai : « Chapeau bas, a-t-on crié, le voilà! »
« C'est le plus beau jour de ma vie; pendant cinq heures mon
« ouvrage a été commenté. On n'entendait que cela : « Comme
« c'est beau! comme c'est vrai! comme c'est courageux! »
« Pendant cinq heures, l'auditoire parut transporté; dans l'in-
« tervalle que le ministère public a parlé contre moi, il a été
« lu; pendant que les jurés délibéraient, ce qui a duré vingt-
« cinq minutes, j'ai été accablé de félicitations; vingt per-
« sonnes que je ne connaissais pas m'ont abordé en me disant :
« Vous êtes le premier homme de notre pays. » Pendant cinq
« heures, les avocats m'ont élevé jusqu'aux nues; ils sem-
« blaient prendre à tâche de me venger. Le jury était très
« mauvais, mais il n'était pas libre de me condamner, tant
« l'opinion était prononcée. Lorsqu'il a prononcé « non cou-
« pable » sur les trois points, il fallait entendre les applaudis-
« sements; j'ai été couvert de larmes, d'embrassements; mille
« mains prenaient les miennes, et lorsque j'ai voulu traverser
« la salle, on entendait les cris : « A bas les chapeaux! Vive

« de Pradt! Vive Monseigneur l'archevêque, notre défenseur! « le premier citoyen français! » La foule entière m'a suivie « jusqu'à ma voiture; elle remplissait le passage, couvrait « l'escalier de cette grande cour; j'ai été obligé de me mettre « entre la gendarmerie pour passer; lorsque j'ai été en voi- « ture, mille mains se sont présentées à la portière; le peuple « suivait la voiture en criant : « Vive de Pradt! »

« Il n'y a eu rien de pareil depuis qu'il y a des procès, un « avocat a proclamé que je venais de changer un banc d'igno- « minie contre un trône de gloire; ce sont ses expressions, « elles ont été couvertes d'applaudissements.

« Monsieur, j'ai tâché de faire honneur à mon pays; dites-le « à vos compatriotes. J'aurais le choix des députations en « France, mais je resterai fidèle à celle du Cantal, s'il veut « bien me nommer; après un triomphe comme celui-là, je n'y « vois plus d'obstacles.

« Je me porte bien, je partirai le 4 pour le Breuil. Je vous « envoie cinq exemplaires de mon livre pour vous, pour « M. Dubois, avocat, pour M. Danse, pour M. Pont, pour « l'avocat Benoist.

« Hier, j'ai renversé le ministère assez sot pour faire un « procès semblable; hier, j'ai émancipé la presse; hier, j'ai « pris place dans l'histoire; hier, ma réputation s'est centu- « plée, je suis bien résolu de la défendre ou de mourir.

« Je serai député, nous verrons le reste, et notre pays n'a « rien à perdre à cela. »

M. de Pradt avait annoncé que les départements se le disputaient, mais qu'il voulait rester fidèle au Cantal.

Les élections ont eu lieu au mois de novembre dans ce département. M. de Pradt a eu vingt voix; on a fait alors sur lui, à Aurillac, une réponse en vers à sa lettre. Ce pontife a montré de la rancune de sa déconfiture aux élections; il a mis ses montagnes d'Auvergne en vente, puis s'en est repenti et les a gardées.

Le lieutenant général marquis de Lauriston a été nommé ministre secrétaire d'État de la Maison du Roi.

On s'occupe beaucoup des broderies de la nouvelle maison civile; on a créé une foule de gentilshommes en pied et honoraires et des écuyers. Le prince de Talleyrand, en sa qualité de grand chambellan, a été doré comme une pilule.

M. de Merssemann, lieutenant-colonel au 5e de housards depuis sa formation, a été placé dans les chasseurs de la garde (1). J'ai fait affubler le brave homme du titre de baron. La réputation de beauté de mon régiment a rejailli sur ce vieux soldat; il n'avait de fermeté que celle que lui donnait la peur de son colonel. M. de Barziza, chef d'escadron, homme d'esprit, a été créé baron en même temps; j'ai obtenu pour eux remise de la moitié des droits du sceau. Cet officier supérieur n'en a pas moins été obligé de donner deux mille francs, à son grand déplaisir. Si on pouvait défalquer de sa dépense ce que coûte l'amour-propre, on serait toujours au-dessus de ses affaires.

Le comte Amédée Pastoret, maître des requêtes, commissaire des titres, a passé à Moulins une partie de l'été; tantôt il venait acheter une terre; une autre fois, il avait des renseignements à prendre sur les élections. Les prétextes ne lui manquaient pas.

Il était épris d'une Mme de Ch..., coquette surannée de trente-cinq ans. Son mari, chevalier de Saint-Louis, âgé de cinquante-six ans, avait la prétention d'être un agréable, il chantait; son mot favori, quand il croyait quelqu'un amoureux de sa femme (et cela arrivait souvent), était : « Encore une victime! » M. de Pastoret a obtenu pour M. de Ch... le titre de comte, une place d'inspecteur dans la maison du Roi, de douze mille francs. Cela a fait la joie et la fable de la ville, d'autant plus que M. de Ch... allait partout racontant qu'il le devait à sa femme, que sa « Constance » s'en était donné toute la peine.

Le comte de Pastoret pointait sans cesse à Moulins, quelquefois sous un nom supposé; un jour il s'était dit officier de la garde; j'envoyai savoir pourquoi il ne s'était pas présenté

(1) Il a été depuis colonel du 4e de housards. (*Note du maréchal.*)

à la place; l'officier envoyé trouva M. Pastoret; il était souvent plusieurs jours caché. Il fit comte M. de Ch..., mais il a fait seulement baron le mari de la maîtresse qui a succédé à celle-là.

M. de Pastoret est fils du pair, le marquis de Pastoret, qui a mis, on ne sait pourquoi, un *de* devant son nom. Il n'était bruit, à la cour, que des faits et gestes de cet apprenti gentilhomme. Se trouvant pour la première fois derrière le fauteuil du Roi, il cria au duc d'Aumont qui présentait et nommait les dames : « Plus haut, monsieur le duc! » Le Roi se retourna et lui dit : « Monsieur Pastoret, si c'est pour moi, j'entends très bien; si c'est pour vous, c'est différent. » Il est arrivé un jour chez le duc d'Escars, maître d'hôtel présidant la table de service, au dessert. Il a prié de ne pas lui rapporter la soupe. Le duc d'Escars lui a répondu froidement : « Chez le Roi, on ne rapporte jamais rien. » M. Pastoret a dîné avec un pruneau et des marrons. Il a tapé sur le ventre du duc de Duras, en l'appelant : « Mon général. » Ceux qui connaissent la vanité de ce premier gentilhomme peuvent se figurer à quel point il a été scandalisé.

Le grand collège de l'Allier a été convoqué pour nommer deux députés; j'ai été frappé de la singulière figure de plusieurs de ses membres. Parmi ces originaux, il était bien difficile de ne pas distinguer le comte de Lacelles, vicomte de Châteauclos. Je l'ai accosté d'un « mon général » gros comme le bras; il m'a répondu : « Vous vous trompez, je ne suis pas « général; ma broderie d'or est celle de l'ordre de Malte, qui « en avait de fort belles. » Cette broderie, qui ressemblait à celle des officiers généraux, était sur un collet bleu de roi; il l'avait attachée avec des épingles sur un frac brun fort étriqué, au-dessous duquel pendait par devant un grand gilet jaune; des culottes de soie noire, des bottes à revers complétaient son costume; il avait une petite queue et de la poudre. Ce brave gentilhomme jouit de quinze mille livres de rente; il a servi dans les gardes françaises, est célibataire et habite les environs de Montluçon.

Lui ayant envoyé une invitation à dîner, j'ai reçu de lui, de

Montluçon, trois mois après, une lettre d'excuse en tête de laquelle étaient imprimés les titres suivants (1) :

« Montluçon, 1er mars 1821.

« Léonard-Sylvain, chevalier, marquis, comte de Lacelles, vicomte de Châteauclos, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, ancien officier aux gardes françaises, au comte de Castellane. »

Je lui ai fait la réponse suivante :

« Moulins, 5 mars 1821.

« J'ai reçu, *Monsieur le Comte,* la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1er mars. Je suis fort sensible, *Monsieur le Marquis,* à votre bon souvenir; je regrette que le trop court séjour que vous avez fait à Moulins m'ait empêché de causer plus longuement avec vous...

« Recevez l'assurance de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, *Monsieur le Vicomte,* votre très humble et très obéissant serviteur.

« Le colonel du régiment des housards du Bas-Rhin. »

L'infanterie française a reçu une nouvelle organisation (2), les 94 légions d'infanterie forment : 80 régiments; 60 d'infanterie de ligne, 20 d'infanterie légère; les 40 premiers régiments de ligne ont été seuls portés à trois bataillons de huit compagnies, les 40 autres en ont deux. Les régiments d'infanterie de ligne sont désignés par les numéros de 1 à 60; ceux d'infanterie légère sont désignés de 1 à 20; les noms de ces légions ont cessé de figurer dans l'infanterie.

Le fond de l'uniforme de l'infanterie est redevenu bleu de roi, à la grande satisfaction de l'armée; il était blanc depuis la Restauration. Les collets de l'infanterie de ligne sont écarlates; l'habit droit boutonné et le pantalon large ont été

(1) Ce passage a été ajouté en marge du *Journal.*

(2) Cette mesure a été prise trois ans plus tard dans la cavalerie; les régiments de cette arme ont conservé jusqu'à cette époque les noms de départements; on en a reconnu l'inconvénient dans la campagne d'Espagne; cela allongeait singulièrement les rapports. (*Note du maréchal.*)

adoptés; la couleur distinctive de l'infanterie légère est jaune.

Une augmentation de solde de deux cents francs par an avait été accordée aux lieutenants et sous-lieutenants; elle l'a été aux sous-aides des hôpitaux militaires.

Le marquis de Bonnay, notre ministre à Berlin, a appris son renvoi en déjeunant chez le duc de Richelieu, par un tiers qui lui a dit dans la conversation : « Je viens de rencontrer votre successeur. — Comment? » Le ministre et l'ambassadeur n'étaient pas plus à l'aise l'un que l'autre. M. de Richelieu prit à part l'indiscret, puis finit par annoncer la nouvelle. Ses amis, pour le justifier de ce petit trait, disent que, lors du renvoi de M. de Richelieu, M. de Bonnay a écrit à M. Dessoles de grandes félicitations, en lui demandant l'ambassade de Vienne; cette lettre, retrouvée aux affaires étrangères, a indisposé le philosophe d'Odessa.

Décembre. — Ma femme et mes parents, se rendant à Marseille, ont passé vingt-neuf jours à ma garnison.

Des frégates françaises ont été croiser devant Naples, Louis XVIII ne voulant pas agir autrement contre la révolution de ce pays. Pressé par les aristocrates du Nord d'envoyer son contingent, il a répondu : « Je suis prêt à le fournir en vingt mille exemplaires de la Charte. »

MM. de Villèle et de Corbière sont entrés au conseil en qualité de ministres secrétaires d'État sans portefeuilles; cette mesure a été prise dans le but de satisfaire les ultra-royalistes de la Chambre des députés; ils en sont les deux chefs modérés.

On avait d'abord réglé, à la Cour, que les nouveaux gentilshommes de service déjeuneraient avec le Roi, et non les écuyers; ces derniers ont réclamé, avec raison, et ont obtenu cette faveur.

Le duc de Rohan-Chabot étant entré dans les ordres à Noël, son frère, le comte Fernand de Chabot, a demandé à prendre le titre de duc; le Roi n'a cru accorder à M. de Chabot que les honneurs de la Cour; M. de la Châtre, premier gentilhomme de service, qui n'est pas pour les nuances, lui a dit : « Vous êtes duc »; il s'est fait, en conséquence, appeler duc de Chabot. Sa Majesté, en apprenant cette nouveauté, s'est fâchée, s'est

rétractée; enfin le *mezzo termine* a été qu'il a pris le titre de l'héritier présomptif du duché de Rohan, qui est prince de Léon; la vicomtesse de Gontaut, sa belle-mère, lui a fait de plus assurer la place de premier écuyer de M. le duc de Bordeaux, qui ne doit être créée que dans cinq ans. Cette gouvernante a une grande suite pour la réalisation de ses projets d'ambition; elle est toujours arrivée à ses fins.

Cinquante-quatre housards du Bas-Rhin avaient droit à leur congé; la moitié s'est rengagée; aucun autre régiment n'a obtenu un résultat pareil.

CHAPITRE XI

Hiver à Moulins, spectacles, bals. — Défaveur de M. Decazes à son retour d'Angleterre. — Mme du Cayla. — Je reçois l'ordre d'aller à Vichy pour y faire le service auprès de Mme la duchesse d'Angoulême. — Activité de Mme la duchesse d'Angoulême. — Mon séjour auprès d'elle. — Elle est satisfaite de mon régiment et s'intéresse à lui. — Mes officiers jouent la comédie en sa présence. — Détails sur les personnes de son entourage. — L'abbé Frayssinous, M. Charlet, M. de Turgis, etc. — Départ de Vichy. — Ma querelle avec le colonel Foucauld. — Mort de Napoléon Ier à Sainte-Hélène. — Séjour de ma famille à Moulins. — Duel de mon fils Henri. — Je suis nommé commandeur de la Légion d'honneur. — Passage de Mme la duchesse de Berry à Moulins. — Inspection du général La Roche-Aymon. — Avancement des officiers à la demi-solde. — Passage du 26e et du 16e de ligne à Moulins. — Je vais à Paris. — Détails sur le changement de ministère. — Influence de Mme du Cayla. — Mariage d'Anna de Rohan-Chabot avec le comte Joseph d'Estourmel. — Retour à Moulins. — Anecdotes sur le marquis de B..... — Course à Bourbon-l'Archambault avec MM. et Mmes des Roys et de Bressolles. — Le prince de Talleyrand et la comtesse Tizkyewiez. — Le régiment de Holenlohe passe à Moulins. — Promenade militaire commandée à l'improviste.

1821

Janvier. — Le baron d'Ordonneau, maréchal de camp à Moulins, a reçu l'ordre de se rendre à Lyon, commandement plus important; en avant de cette dernière ville, à Saint-Georges, il a sauvé, en 1814, avec sa brigade d'infanterie, par son courage et ses bonnes dispositions, le corps d'armée du maréchal Augereau, mal enfourné. Il est né en 1770. Nous avons regretté cet excellent homme et sa femme, née La Tour du Pin, beaucoup plus jeune que lui; elle ne manque ni d'esprit ni d'amabilité. Il a été remplacé par le baron Romeuf. La société de Moulins l'a vu arriver avec peine, parce qu'il a

été aide de camp du général La Fayette; cela ne nous a pas empêchés d'avoir à nous louer de lui. Son frère, aussi aide de camp du général La Fayette, avait été envoyé à Varennes, et, loin d'avoir contribué à l'arrestation du roi Louis XVI, la Reine lui avait adressé des remerciements pour sa conduite en revenant à Paris. Le général Romeuf a cinquante ans; grand, d'une belle figure, il a de bonnes manières.

Il y a à Moulins, pour vicaire d'une paroisse, l'abbé Châtel, jeune prêtre. Je lui ai donné à dîner; il a l'ambition de devenir aumônier de régiment (1).

J'ai passé mon hiver à Moulins, m'occupant de mes housards, jouant la comédie, donnant un bal par semaine; les dames de la ville ont débuté par refuser d'entrer dans notre troupe comique; nous avons été d'abord réduits aux sous-lieutenants pour les amoureuses. La jolie baronne de Bressolles, propriétaire d'un château voisin, a fini par s'engager pour les jeunes premières; d'autres ont suivi son exemple.

Mme de la Toulle reçoit une fois la semaine dans un salon orné de vieilles tapisseries; en dépit de sa richesse, on y brûle de la chandelle. Un événement tragi-comique s'est passé à l'une de ces soirées : une grande et vigoureuse Mme X... de B..., qui prend force tabac, a eu une attaque de nerfs au milieu du salon; on l'a couchée par terre, où elle gigotait. Un vieux chevalier de Saint-Louis, partisan de la décence, ne pouvait arriver à baisser ses jupons, qu'elle faisait sauter en l'air avec une dextérité remarquable (elle était très bien faite). On a fini par la porter dans une chambre à droite du salon. Une Mme J..., petite figure chiffonnée, qui a été jolie, a suivi son exemple; elle a été placée dans la chambre à gauche et mise dans le lit d'un vieux podagre, maître de la maison. Le transport de ces dames chez elles, sur des fauteuils, a eu aussi son côté ridicule.

Février. — Les officiers ont rendu à la salle de spectacle un

(1) Il a été depuis aumônier du 2e régiment des grenadiers à cheval de la garde royale; je ne me doutais guère, à cette époque, que je le verrais en 1831 fondateur de l'Église française, primat des Gaules, d'une religion de son invention, dans laquelle les offices se chantaient en français. (*Note du maréchal.*)

bal de six cents personnes aux deux sociétés qui se trouvaient réunies pour la première fois depuis 1815.

Mars. — J'ai donné un bal déguisé, masqué; il a fait du bruit dans le département.

Le régiment a reçu une remonte de Clermont. Les chevaux d'Auvergne sont excellents pour la cavalerie légère; habitués à être mal nourris dans leurs montagnes, la ration des troupes est pour eux une bonne fortune; au bout d'un an ils ne sont plus reconnaissables; le contraire a lieu pour les chevaux normands, accoutumés à leurs pâturages gras; ils ne fournissent d'ailleurs à la cavalerie légère que des carrossiers manqués, ayant oublié de grandir.

L'état alarmant de la duchesse Decazes a forcé son mari à la ramener en France; il est arrivé à Paris le 28 mars et a vu le Roi. Sa Majesté l'a prié de ne plus revenir aux Tuileries. Louis XVIII a poussé le désir de s'en débarrasser au point d'envoyer le duc de Richelieu chez lui pour s'assurer, en voyant Mme Decazes, si l'état de celle-ci empêchait réellement son mari de retourner sur-le-champ à son ambassade.

La faveur de M. Decazes baisse en proportion de la croissance de celle de Mme du Cayla; elle a eu, à l'occasion d'un procès de séparation avec son mari, plusieurs audiences du Roi; ces conversations ont donné à Louis XVIII du goût pour elle. Mme du Cayla est belle, spirituelle, fort intrigante, très maniérée; elle a tout ce qu'il faut pour devenir une favorite accomplie.

Avril. — J'ai donné, le 30 avril, un grand repas aux autorités de Moulins, dans un camp que j'ai établi dans une île de l'Allier, à la suite d'une petite guerre; cela a diverti la ville. Les housards ont mangé leur soupe aux bivouacs avec une double ration de vin; c'était à l'occasion du baptême de M. le duc de Bordeaux.

Il y a eu aussi pour la même occasion, le 25 avril, une promotion d'officiers généraux. J'avais été averti à temps, et j'avais écrit au ministre de la guerre pour demander à rester housard; je l'ai obtenu, quoique mon ancienneté de colonel me portât au grade de maréchal de camp, qui a été donné à

plusieurs de mes cadets. On a fait douze lieutenants généraux, quatorze maréchaux de camp; le Roi a nommé seize gentilshommes de la chambre en pied et sept honoraires.

20 mai. — J'ai obtenu pour M. de Turckheim, capitaine adjudant-major aux housards du Bas-Rhin, son placement dans ceux de la garde. Je suis très fâché de m'en séparer. J'ai toujours aimé mes amis pour eux, non pour moi; conserver près de soi un officier parce qu'il vous est commode, le priver par là de l'avancement ailleurs ou d'un poste plus avantageux, est de l'égoïsme mal placé. J'ai suivi une méthode contraire, et je m'en suis bien trouvé. M. Henri de Turckheim est fils d'un banquier de Strasbourg, ancien député; il a trente-deux ans; très brave officier, instruit de son métier, ferme, faisant bien servir, plein d'honneur, c'était un excellent adjudant-major.

28. — Je reçois l'ordre de partir avec 100 hommes du régiment, officier non compris, le 31 mai, pour Cusset et villages environnant Vichy, pour y faire le service près de Mme la duchesse d'Angoulême, qui doit y arriver le 2 juin.

29. — Je fais avec les officiers qui partent pour Vichy des visites au général Romeuf, au préfet, au sous-intendant, au maire.

31. — Nous sommes partis à huit heures du matin de Moulins, par un très beau temps, et nous sommes arrivés à deux heures à Varennes. Nous n'avons pas un seul cheval blessé, quoique la journée ait été longue et chaude.

1er juin. — Partis de Varennes à huit heures, nous sommes arrivés à Cusset à une heure et demie. La route est très belle et traverse un pays varié; le tableau se termine par les montagnes d'Auvergne. Cinq détachements de dix hommes, commandés chacun par un officier, ont été placés dans les villages environnant Vichy. Je me suis rendu de suite à Vichy, à cheval, pour reconnaître l'hôtel de Madame et le poste à y établir. J'ai dîné avec M. Charlet, son secrétaire des commandements. Il m'a prévenu que peut-être elle renverrait la moitié du détachement; je compte lui demander de le garder en entier; cela leur fera plaisir à tous de rester, et, du reste, il n'est pas plus que suffisant pour le service.

2. — J'ai été en avant de Cusset, avec le détachement qui y est stationné, au-devant de Son Altesse Royale, qui est arrivée vers trois heures. Nous l'avons escortée jusqu'à Vichy. Madame m'a laissé libre de m'établir à Cusset ou de prendre un logement chez elle, à Vichy; je me suis établi dans ce dernier lieu. Elle m'a parlé du bon esprit et de la bonne tenue du régiment; j'ai eu l'honneur de dîner avec Son Altesse Royale, après quoi nous avons fait une longue promenade à pied.

3. — Nous avons été à la messe avec Madame, ensuite j'ai fait des visites au vicomte d'Agoult, son premier écuyer, à Mme la duchesse de Damas, dame d'honneur, à Mme la marquise de Rougé, dame pour accompagner. Après la messe, Son Altesse Royale a reçu les autorités; j'ai eu l'honneur de dîner chez elle. Madame traite avec beaucoup de bonté les personnes qui l'approchent; elle parle à tous les officiers qui l'accompagnent et la suivent à la promenade. J'ai été le soir chez M. Lucas, médecin des eaux, où se trouvait le préfet, M. de Fumeron; nous avons beaucoup causé des mesures à prendre pour exercer la surveillance. On a écrit à Madame, à son départ de Paris, des lettres anonymes pour la prévenir qu'elle serait enlevée à Vichy, pour être ensuite échangée contre ceux qui seront probablement condamnés par la cour des pairs. Je pense qu'il n'y a pas le moindre risque; ce sont de mauvais sujets qui ont voulu s'amuser à donner de l'inquiétude, mais cela n'empêche point d'être sur ses gardes et de prendre les précautions qu'on doit avoir en tout temps; ce qu'au reste on n'est pas libre de faire, Madame ne voulant pas être escortée et ne voulant même point souffrir de patrouilles à de certaines distances. Je vais même recevoir l'ordre, d'après sa demande, de renvoyer à Moulins une partie de mon détachement.

4. — Madame est montée à cheval à neuf heures et est revenue à midi, après avoir essuyé une pluie battante. Nous avons été voir le château de Charmeil et celui de Saint-Remy.

Le chef d'escadron de gendarmerie Cadoudal, frère du fameux Georges, élevé en Angleterre aux frais de la famille royale, homme de trente et un ans, gros et court, mauvais

cavalier, bon enfant, montant à la suite de Mme la duchesse d'Angoulême un cheval de gendarme, s'est plaint de ses allures; je lui ai offert de lui prêter le mien; je me suis hissé sur sa grande rosse harnachée à la gendarme, bien étonnée de porter une sabretache. Ce spectacle était déjà risible; ce qui a fait la joie générale a été de voir le commandant Cadoudal emporté, passant en avant de Madame, au triple galop allongé, et faisant avec ses deux mains des efforts inouïs pour arrêter mon cheval; il s'en est allé très loin, et nous étions inquiets sur son compte, quand il est revenu tout gaillard. Le vicomte d'Agoult, premier écuyer, lui a dit : « Rendez à M. de Castellane son « cheval, vous n'êtes pas en état de le monter; vous le con-« duisez d'une si jolie manière! »

Au retour, on a passé l'Allier dans une barque trop petite pour contenir tout le monde. J'ai été du second voyage; voulant rattraper Mme la duchesse d'Angoulême, mon cheval, lancé à toutes jambes, est arrivé, fendant l'air, au bord d'un ruisseau très escarpé. Je n'avais rien de mieux à faire que de laisser sauter mon cheval au milieu de l'eau, où nous sommes arrivés sans accident; il s'est trouvé un peu plus loin un grand trou, nous avons roulé l'un sur l'autre. Je suis vite remonté ; on n'en aurait rien su, si je n'avais pas été mouillé.

La princesse m'a dit : « Vous m'avez eu bientôt rejointe, monsieur de Castellane. — Oui, Madame; j'ai même pris de plus le temps de tomber. »

J'avais demandé à Madame la permission de venir sous ses fenêtres, devant les gardes montantes et descendantes, pour recevoir comme chevalier de la Légion d'honneur M. Grenier, chirurgien-major, et le maréchal des logis Braun. Je leur ai adressé quelques paroles dont Son Altesse Royale m'a fait compliment.

5. — Les sous-officiers du détachement sont venus pour me souhaiter ma fête. Je monte à cheval avec Madame, qui m'a demandé si je n'avais pas encore reçu l'ordre de faire rentrer les cinquante hommes; je lui ai répondu que non, et que je ne pouvais pas, sans l'avoir reçu, les faire partir. Elle m'a répondu que j'avais raison; elle paraît satisfaite du régiment.

J'ai eu l'honneur de dîner avec elle; elle nous a appris plusieurs nominations et mouvements qui ont eu lieu dans l'armée. J'ai été le soir à l'hôtel Sornin, où M. Forestier, qui est secrétaire général des Suisses, m'a présenté. J'ai rencontré M. Lucas, qui m'a appris que, le matin, Mme la duchesse d'Angoulême lui avait dit, à propos du discours que j'ai fait hier en recevant les légionnaires, qu'on lui avait annoncé que j'avais la tête très vive, mais qu'elle trouvait que j'avais aussi le cœur très vif.

6. — Mme la duchesse d'Angoulême est d'une activité remarquable; elle se promène à pied et à cheval depuis six heures du matin jusqu'à huit heures du soir, en en distrayant le temps de la messe et des repas; je ne conçois pas comment elle peut tenir à la fatigue. Elle donne à dîner aux autorités qui viennent la voir et à d'autres personnes qui prennent les eaux.

J'ai eu l'honneur de dîner chez elle avec M. de Dampierre, évêque de Clermont. Elle a eu la bonté de me dire, pendant le dîner, qu'elle trouvait le régiment très bien tenu, qu'elle l'avait écrit aujourd'hui à M. le duc d'Angoulême, qu'elle trouvait le détachement beaucoup mieux que tous ceux qui avaient fait précédemment le service à Vichy, auprès d'elle.

8. — Nous allons à Busset, vieux castel appartenant au comte de Bourbon-Busset, père de l'officier général. Il est venu au-devant de Madame, en redingote bleue, avec son écharpe blanche de maire, suivi d'une douzaine de paysans armés de fusils de chasse; sa femme était à cheval à ses côtés, vêtue en amazone; elle avait des bottes, et elle était à califourchon sur une selle française. Il y avait une seule paire d'éperons dans la maison, elle les portait. M. de Bourbon-Busset n'en avait pas. Elle va elle-même au marché vendre ses bestiaux. Ils ont offert un déjeuner à la princesse; il était assaisonné de la plus belle saleté. J'ai fait un coquetier militaire à Mme la duchesse d'Angoulême dans une croûte de pain.

Le premier magistrat de l'arrondissement de Lapalisse, M. Lepère, a été unique dans cette excursion, en grande tenue, à cheval sur un petit bidet, avec des pantalons sans dessous

de pied et une épée à poignée d'acier ornée d'un fourreau de galuchat.

19.—Mes officiers ont joué la comédie devant Mme la duchesse d'Angoulême, dans une grange transformée en salle de spectacle; la chaleur était excessive. J'ai fait monter des housards sur le toit pour ôter des tuiles; cette nouvelle manière de donner de l'air a eu du succès. Avec des draps, des fleurs de lis, du papier d'or, du drap rouge, nous avons fabriqué une jolie salle; j'ai fait venir mes décorations de Moulins. Il y avait deux cents personnes, abondance de glaces dans les entr'actes; les femmes étaient mises avec élégance. On a joué le *Ci-devant jeune homme*, le *Solliciteur*, rôles dans lesquels le lieutenant de Longpré s'est distingué; on a joué aussi *le Savetier et le Financier*. Des lieutenants et M. de Chabrol, fils du directeur de l'enregistrement, ont joué les rôles de femmes; cette fête a réussi à merveille; on a récité des couplets en l'honneur de Madame.

20. — Monté à cheval avec Madame, qui a bien voulu me répéter qu'elle avait trouvé le spectacle charmant. J'ai fait connaissance avec l'abbé Frayssinous, homme d'un grand mérite; il a de la naïveté : il m'a consulté franchement sur la manière de se conduire à table, en dînant chez la princesse, n'ayant pas, dit-il, l'habitude de la cour.

21. — L'exactitude dans le service de mon régiment frappe de plus en plus Mme la duchesse d'Angoulême; elle a poussé l'obligeance au point de faire écrire en son nom au ministre de la guerre pour que plusieurs emplois vacants au 5ᵉ fussent donnés aux officiers de notre corps; elle l'a obtenu; elle me l'a annoncé en me remettant la lettre ci-après du ministre de la guerre :

« Paris, le 18 juin 1821.

« MADAME,

« J'ai appris que Votre Altesse Royale avait la bonté de s'intéresser à quelques demandes d'avancement qui ont été faites pour le régiment des housards du Bas-Rhin. J'ai l'honneur de lui adresser des lettres de nomination pour MM. Kramer et Petin, lieutenants, promus capitaines adjudants-majors, et

MM. Legouest et Tromelin, sous-lieutenants, au grade de lieutenants.

« Ces quatre officiers étant notés favorablement sous tous les rapports, et Votre Altesse Royale paraissant satisfaite du zèle et de la manière de servir de ce régiment, j'ai pensé que, si elle daignait remettre elle-même au colonel ces lettres de nomination, ce serait une grande faveur dont M. le comte de Castellane, le régiment et les quatre officiers qui en sont l'objet seraient reconnaissants et sentiraient tout le prix.

« J'ose mettre aux pieds de Madame l'expression de mes vœux pour sa parfaite santé, ainsi que celle du plus profond respect avec lequel je suis de Votre Altesse Royale le très humble et très obéissant serviteur.

« *Signé :* Marquis DE LATOUR-MAUBOURG. »

22. — Le détachement a été réuni pour la réception de MM. Kramer, Petin et de Tromelin. Madame a bien voulu permettre qu'ils fussent reçus en sa présence. Les housards ont ensuite défilé devant elle par pelotons, au galop, quoiqu'il y eût beaucoup de poussière et qu'il fallût tourner deux fois, coup sur coup, à cause du terrain.

24. — Madame a donné 30,000 francs pour contribuer à l'établissement de nouveaux bains.

Tout le détachement a été réuni pour assister à la grand'-messe et à la procession de la Fête-Dieu, que Madame a suivie. Il y avait deux reposoirs très bien arrangés par un maréchal des logis; le plus grand ordre a régné dans la cérémonie. Madame a permis que je fisse faire le maniement d'armes au détachement sous ses fenêtres; il s'en est acquitté avec beaucoup de précision. Il y a eu ensuite grande réunion chez Son Altesse Royale, qui a dit des choses agréables aux officiers. Elle avait prié M. l'abbé Frayssinous de ne pas lui faire de compliments dans le discours qu'il devait prononcer; M. de Frayssinous a répondu : « Madame a bien entendu les couplets des housards; moi, je suis le housard de la chaire. » Un détachement et des officiers ont assisté aux vêpres, où M. Frayssinous a fait un très beau sermon; il a attendri tout

le monde sur Son Altesse Royale en parlant de sa charité, de sa bonté, enfin de toutes ses nobles qualités.

25. — Été à la messe avec Mme la duchesse d'Angoulême; elle y va tous les jours à neuf heures, puis promenade à cheval. J'ai eu l'honneur de dîner avec elle; il y avait le sous-préfet et le vicomte de Cony. Elle a honoré le bal du Salon de sa présence; pour le coup, il y avait du monde. La salle était trop petite; elle était ornée de guirlandes vertes avec des fleurs de lis; il y avait deux rangs de femmes. Le comte de Broissia, commissaire, en a fait les honneurs du mieux qu'il a pu; c'est un brave chevalier de Saint-Louis, ancien chef d'escadron de gendarmerie, qui a une figure lamentable.

26. — Été à la messe avec Madame, puis monté à cheval avec elle. Nous avons été visiter l'hôpital de Cusset, desservi par des Sœurs de Saint-Vincent de Paul et par conséquent très bien tenu. En revenant, Son Altesse Royale m'a demandé avec beaucoup d'obligeance s'il y avait de bons libraires à Moulins; je lui ai répondu que non; elle a repris alors qu'elle me donnerait *Agnès de France* et des *Lettres sur le Bosphore*. Je lui ai dit que je les conserverais précieusement. J'ai pris congé de son secrétaire des commandements, M. Charlet, gros garçon au visage réjoui, à l'air loyal; il est en grand crédit auprès de sa personne, puis un M. de Turgis, premier valet de chambre, fort poli, qui ne l'a pas quittée pendant l'émigration et qui lui a donné des preuves de dévouement remarquables. Le comte de Thury, inspecteur général des postes, dirige les relais; très complaisant, il a été choisi pour cette mission à cause de sa haute piété.

27. — Promenade à pied avec Mme la duchesse d'Angoulême; au passage d'un ruisseau sur une planche, la planche s'est rompue, mais je ne suis pas tombé dans l'eau. Le sous-préfet, M. Lepère, qui a toujours sa superbe épée à poignée d'acier, à fourreau de galuchat blanc, me suivait; il prétend que la planche lui a sauté au visage, mais qu'il l'a heureusement parée avec son chapeau. Cela a beaucoup fait rire Madame; un moment après, le chapeau du sous-préfet était encore pris dans un arbre. Son Altesse Royale a été au

salut, puis elle est revenue recevoir les dames. En revenant, elle a passé devant le corps de garde; les housards étaient en haie sans avoir pris les armes, la main au shako, car la retraite était sonnée. Cela a paru faire plaisir à Madame, qui m'a dit : « La retraite est sonnée. » Elle a été fort aimable sur le régiment pendant le dîner; elle a lu avec attention les certificats de bien vivre de tous les cantonnements, qui sont très honorables pour le corps.

28. — Madame m'a fait remettre dès le matin 580 francs pour être distribués à tout le détachement en témoignage de satisfaction. M. le vicomte d'Agoult m'a ensuite mené chez Son Altesse Royale; elle m'a dit : « Je vous remercie particulièrement, ainsi que le régiment, pour sa manière de servir. » Après la messe, Madame s'est dirigée vers le bac, accompagnée de presque toutes les personnes qui se trouvaient aux eaux. Le détachement et les officiers qui avaient eu l'honneur de se trouver de service auprès d'elle étaient en bataille. Son Altesse Royale leur dit les choses les plus aimables, entre autres qu'il était impossible de mieux servir, qu'elle craignait d'avoir fatigué les officiers...

29. — Je suis monté en voiture avec M. O'Gherty, écuyer, et le vicomte d'Agoult. Les chemins de Vichy à Gannat avaient été très bien arrangés pour le passage de Madame, plus cependant pour la postérité que pour nous, car les cailloux empêchaient d'aller vite. En sortant de Gannat, le cheval du postillon de timon s'est abattu; j'ai été fort impatienté de ce retard, qui m'a empêché d'être à la tête du régiment pendant le passage de Mme la duchesse d'Angoulême. J'ai rattrapé Son Altesse Royale à cheval, à une petite distance de la ville, et j'ai pris congé d'elle en lui disant que je regardais comme une circonstance heureuse dans ma vie d'avoir été appelé à l'honneur de servir auprès d'elle.

Le préfet de Fumeron, chez lequel la princesse avait déjeuné, a donné un fort beau festin au général Romeuf et aux officiers supérieurs de la garnison.

Le colonel de gendarmerie, vicomte de Foucauld, s'est placé ce matin à la messe, à Vichy, près de Mme la duchesse d'An-

goulême; arrivé trop tard, j'ai pris poste en arrière. Son Altesse Royale s'en étant aperçue, a envoyé l'officier des gardes me prescrire de me mettre à ses côtés, au lieu et place du colonel de gendarmerie. Il a été forcé d'aller ailleurs; il a la manie de se fourrer partout et a été très choqué de l'aventure. Cela, le soleil de la route, le vin bu, lui ont monté la tête; il a fait une sortie des plus ridicules en proclamant dans le salon de la préfecture les prérogatives de son arme. Il criait qu'à grade égal, quoique je fusse son ancien, il me commandait en l'absence du maréchal de camp, parce qu'il avait l'honneur d'être gendarme. Chacun s'étonnait de sa sortie; alors il s'est écrié : « *Jusqu'à mon chef d'escadron Cadoudal qui est contre moi !* » Ennuyé des sots propos de ce vaniteux personnage, et voyant que tout cela s'adressait à moi, je lui ai dit tout bas : « *Ne faites pas tant de bruit et sortons.* » Je me suis rendu chez moi; un moment après, le maire, un chef d'escadron et d'autres personnes m'ont amené le vicomte de Foucauld. Il m'a raconté qu'il n'avait pas eu l'intention de me provoquer; il n'a, de fait, tenu personnellement aucun propos offensant contre moi; cela s'est terminé ainsi, et on a loué ma conduite.

5 juillet. — On apprend la mort de Napoléon à Sainte-Hélène, arrivée le 5 mai. L'empereur Napoléon appartient à la postérité; c'est maintenant un grand homme, sans que personne ose désormais lui disputer ce titre.

12. — Mon père, ma belle-mère de Castellane et ma fille arrivent à Moulins, d'un voyage qu'ils ont fait dans le nord de l'Italie et en Suisse; ma femme est restée quelques jours à Aix, elle arrivera incessamment.

15. — Mme de Castellane arrive avec mon fils Henri, à ma grande satisfaction, après une absence de sept mois.

17. — Nous continuons à manœuvrer trois fois la semaine.

29. — Il y a eu au château de Bressolles un fort joli spectacle; on a joué *Les Rivaux d'eux-mêmes* et *Encore un Pourceaugnac.* Mme de Bressolles s'est très bien acquittée du rôle de Tiennette; les officiers ont fait preuve de beaucoup de talent. On a ensuite dansé; la soirée a été fort agréable.

Le comte Pierre d'Aubusson, lieutenant-colonel du 16e de ligne, passe à Moulins; il a épousé il y a trois mois Mlle de Boissy. Il a débuté, en 1812, comme lieutenant du 9e de hussards, après avoir été premier page, et a été grièvement blessé à sa première affaire d'une balle à l'épaule.

7 août. — Revue du 4e peloton du 4e escadron. Dans ce peloton, l'habillement, le harnachement et l'équipement étaient en bon état et bien tenus, les livrets bien conformes aux registres d'escadron. L'officier a bien répondu aux questions conformes à l'état, sur la taille, la profession, le département, la conduite, le degré d'instruction de chaque homme, s'il sait lire et écrire, s'il va à l'école, s'il sait tirer des armes, s'il en prend des leçons, sur le nom et l'âge de chaque cheval et la remonte dont il est. J'ai fait mon compliment au capitaine Corbel et à M. Legouest, lieutenant.

8. — Manœuvre du régiment; nous passons l'Allier. J'envoie différentes reconnaissances; chaque officier doit me faire un rapport par écrit; c'est un exercice excellent.

10. — J'ai fait arranger une salle de spectacle dans un grand magasin qui est à la suite de la salle à manger de la maison que j'occupe ici. Elle est fort jolie. On a donné pour l'ouverture de la salle *Le Savetier et le Financier,* qui avaient été joués à Vichy. M. Chautron, fils d'un ingénieur, a fait le rôle de Louison. On a ensuite joué *Werther;* M. de Longpré s'en est parfaitement tiré. Le capitaine Villiers a été charmant dans Lolotte; il y avait beaucoup de monde, chacun a paru se divertir.

11. — Je reçois ma nomination de commandeur de la Légion d'honneur. Plusieurs colonels, mes cadets, ont été nommés commandeurs de la Légion d'honneur à l'occasion du baptême. Je reçois cette décoration au moment où je ne m'y attendais plus; je la dois à Mme la duchesse d'Angoulême et au hasard d'avoir fait le service auprès d'elle à Vichy.

22. — Mon fils Henri, qui a, comme il dit, six ans trois quarts, vient de donner une preuve de courage qui m'a fait grand plaisir. J'avais écris sur une table : « Henri est un nigaud. » On lui a dit qu'il était insulté, et qu'en ce cas l'hon-

neur exigeait qu'il demandât raison par les armes. Il s'est persuadé que c'était M. de Querhoent qui avait écrit cela, et il lui en a demandé raison; comme il apprend le maniement des armes, il a une petite carabine, et il lui a proposé de se battre à la carabine avec lui. Il a choisi M. de Tromelin pour témoin; plusieurs autres officiers se sont proposés, il n'en a point voulu. Aujourd'hui, pendant la manœuvre, il est venu chercher son témoin. On a fait tomber le sort pour que ce fût le capitaine de Querhoent qui tirât le premier. Ce pauvre enfant s'est effacé, a reçu son feu; on lui a tâté le pouls, qui n'avait pas bougé. Il a tiré à son tour sur le capitaine Querhoent; on les a ensuite raccommodés. Le pauvre Henri est persuadé qu'ils ont réciproquement tiré à balles. Pour un enfant qui n'a pas sept ans, l'épreuve était très forte.

23. — Le vicomte de Castellane, mon oncle, que depuis bien longtemps je n'avais pas vu, arrive.

24. — Mme de Castellane a reçu une foule de bouquets à l'occasion de la Saint-Louis, sa fête. Les officiers sont venus en corps lui apporter de très beaux pots de fleurs; nous avons donné un spectacle et un bal. Nous avons joué *La Jeune Femme colère*. Mme de Bressolles a parfaitement rempli le rôle de Rose; j'ai débuté par le rôle d'Émile, dans la même pièce; ensuite le *Solliciteur*. Mme de Castellane a eu beaucoup de succès dans la jeune solliciteuse. A la fin du *Solliciteur* on a chanté les couplets composés par M. de Longpré en l'honneur de Mme de Castellane.

25. — Fête de la Saint-Louis. J'ai donné la main à Mme de Romeuf pour la quête. C'est une des choses les plus ennuyeuses qu'il y ait, suivant moi. Il y a eu parade, composée de la garde nationale et du régiment.

31. — Mme la duchesse de Berry allant au mont Dore passe à Moulins et déjeune chez M. de Fumeron. Elle fait gras, pour sa santé; on en a averti le préfet; comme il a été dénoncé une fois comme indévot, il a tenu au poisson. Il n'y avait d'invités que Mme de Castellane et moi; Son Altesse Royale a été particulièrement aimable pour nous. Le régiment était monté à cheval à son passage; nous avons escorté Mme la duchesse

de Berry à une lieue de la ville, sur la route de Clermont. Son Altesse Royale a reçu les autorités et les femmes de la ville. Le duc de Lévis, chevalier d'honneur, le comte de Mesnars, premier écuyer, Mme la duchesse de Reggio, la comtesse de Bouillé, la comtesse de Castéja, dames pour accompagner, sont de ce voyage.

4 septembre. — Le général de La Roche-Aymon est venu inspecter les housards du Bas-Rhin; la revue s'est terminée par une petite guerre dans la forêt de Moladier; j'ai donné à dîner à cet officier général, aux dames de la ville, aux officiers du régiment; l'ordre laissé au corps a été flatteur, à l'accoutumée.

Les colonels de gendarmerie, d'après une disposition du 24 janvier 1817, en l'absence des maréchaux de camp, les remplacent dans le commandement de la subdivision : par là, les colonels de ligne plus anciens de grade se trouvent sous leurs ordres. Les commandants des corps de ligne et de la garde nationale ne peuvent, d'après l'ordonnance du 29 octobre 1820, s'immiscer dans le service de la gendarmerie. La réciprocité serait juste. Le service de paix doit ressembler à celui de guerre; quand le maréchal de camp d'une brigade est blessé, on ne va pas chercher le colonel de gendarmerie, grand prévôt du corps d'armée, pour le remplacer. Les colonels de gendarmerie sont soustraits en quelque sorte, par le dernier règlement, à l'autorité des maréchaux de camp. Les troupes de ligne obéiront toujours à regret aux officiers de cette arme. Dans l'état actuel des choses, un colonel de ligne très ancien est sous les ordres d'un colonel de gendarmerie de la veille, n'ayant quelquefois pas servi dans la ligne et n'ayant aucune idée de ce genre de service.

25. — Passage de Mme la duchesse de Berry à Moulins, revenant du mont Dore. J'ai été au-devant d'elle avec la moitié du régiment, à une lieue de la ville. J'avais disposé des housards en tirailleurs de chaque côté de la route; ils ont fait feu à son passage, ce qui l'a fort divertie; elle a trouvé cela charmant.

26. — Mme la duchesse de Berry, après avoir couché chez

M. de Fumeron, est repartie à huit heures et demie. Le régiment l'a escortée jusqu'à deux lieues environ, manœuvrant sur la droite de la route et tiraillant, quand le terrain le permettait; elle m'a remercié de lui avoir montré le régiment. M. le duc de Lévis, chevalier d'honneur, le comte de Mesnars, premier écuyer, de service auprès d'elle, voyagent en bourgeois, ce que je ne trouve pas du tout convenable.

Chacun a remarqué, à Moulins, la différence qu'il y a entre Mme la duchesse de Berry et Mme la duchesse d'Angoulême, qui est tout autrement polie, bonne et aimable pour tout le monde. Mme la duchesse d'Angoulême est extrêmement aimée dans ce pays; la comparaison qu'on en fait avec la duchesse de Berry la rehausse encore de beaucoup.

6 octobre. — M. de Tromelin a reçu des nouvelles de son père, qui revient de Bayonne pour aller à Paris demander des troupes destinées à augmenter le cordon sanitaire; la fièvre jaune désole l'Espagne, et ce n'est pas la seule calamité à laquelle ce malheureux pays soit en proie.

M. de Tromelin, lieutenant, part en semestre avec les autres officiers portés en mutation comme tels.

Les officiers en activité demandent la fixation définitive du sort des officiers à demi-solde, les meilleurs des grades de capitaine et lieutenant sont employés; le licenciement datant de six ans, il est pénible pour les officiers servant depuis ce temps dans les corps de voir arriver des officiers en non-activité; la plupart, ayant oublié leur métier, ayant tout à apprendre, n'en profitent pas moins dès le lendemain du peu d'avancement du régiment, étant ordinairement les plus anciens. Cela jette une inquiétude vague dans les corps, personne ne sachant quel sera son rang le lendemain. On réserve aux officiers en non-activité des avances; il serait juste que le temps passé chez eux leur comptât en entier pour la retraite, de la moitié seulement pour l'avancement (1).

25. — Le 1er bataillon du 26e de ligne passe à Moulins; ce régiment est mal tenu, peu discipliné; il n'en est pas moins

(1) Plus tard une décision dans ce sens fut prise. (*Note du maréchal.*)

composé de braves gens : le chef de bataillon M. Lafeuille s'est remué beaucoup pour obtenir de ses soldats de saluer nos officiers de housards. Ce bataillon est vêtu de bleu avec le nouvel uniforme, qui est fort laid ; il y a des pantalons de diverses couleurs.

Je donne à dîner au commandant Lafeuille et à plusieurs officiers ; Mme de Castellane, qui était allée à Sarliève, en revient avec nos deux enfants, au moment de nous mettre à table.

26. — Le 2e bataillon du 26e, venant de Paris et se rendant à Clermont, arrive avec M. Joseph de Cadoudal, son colonel ; ce bataillon est vêtu en blanc, il est bien tenu. Le colonel n'est pas entré avec ce bataillon, parce qu'il voyage en redingote et en casquette, et qu'il n'a pas son chapeau.

27. — Le 3e bataillon du 26e arrive, M. de Barbay, lieutenant-colonel, marche avec ce bataillon ; il avait un chapeau, tandis que tous les autres avaient des shakos. Il m'a assuré qu'il était très fâché de l'impolitesse de ses soldats, que cela provient du séjour de Paris, et qu'à Clermont on allait les remettre à la politesse. Je le souhaite pour eux, car vraiment ce sont de très braves gens, auxquels je prends intérêt. Je pense qu'il y a des régiments d'infanterie bien tenus en France, en ce moment, mais je serais curieux, je l'avoue, d'en voir un.

31. — Nous terminons le travail d'été, nous plaçons des postes depuis l'Allier jusqu'à l'endroit où cette rivière traverse la route de Limoges. Le régiment, outre qu'il manœuvre bien, est parfaitement au fait du service d'avant-postes. Nous entrons dans nos vacances militaires.

Mon père et ma belle-mère Castellane arrivent dans la soirée ; ils viennent de leur terre de Sarliève et vont à Paris.

2 novembre. — Le 1er bataillon du 16e de ligne arrive avec le comte d'Alvymare, colonel de ce corps. Il y a eu un grand dîner chez le général Romeuf, et le soir, chez nous, on a joué *le Savetier et le Financier*. M. de Villiers s'est surpassé. On s'est extrêmement diverti d'un petit secrétaire de mon père, appelé M. Le Roy, qui avait pris le rôle du financier. Il avait inventé, pour se grossir, de mettre dans sa culotte un oreiller, ce qui

faisait le plus singulier effet possible et ce qui a excité l'hilarité de l'assemblée à un point dont on ne peut pas se faire une idée, chaque fois qu'il est paru sur la scène. Le colonel d'Alvymare avait envoyé sa musique, qui est excellente et qui a joué après le spectacle. Mon père et ma belle-mère, pour lesquels on avait arrangé ce spectacle en vingt-quatre heures, se sont fort divertis.

4. — Le 1er bataillon du 16e de ligne passe la revue du sous-intendant. Il était en tenue de route, mais uniformément seulement pour la troupe, car les officiers d'infanterie ont maintenant des habits de toutes couleurs. Ils ont assez mal fait deux ou trois mouvements de maniement d'armes; cela provient de ce qu'il y a beaucoup de recrues. Mon régiment est monté à cheval; il a très bien manœuvré devant le colonel d'Alvymare, du 16e, devant lequel j'ai fait faire aussi le maniement d'armes aux housards. Il a été tellement frappé de la manière dont ils s'en acquittent que, dans un moment d'expansion, il m'a demandé si c'est que je voulais lui apprendre son métier. Il est vrai que les housards font beaucoup mieux le maniement d'armes que ce que j'ai vu de son régiment. Cela ne peut pas se comparer.

23. — Départ de Mme de Castellane pour Paris, où je compte la rejoindre.

24. — Je dîne chez M. le sous-intendant, qui me donne un superbe festin à l'occasion de mon départ. Les officiers du régiment sont tous venus individuellement chez moi me témoigner leurs regrets de mon départ. On a répandu le bruit que je passais dans la garde; il n'y a rien de vrai, mais j'ai été très sensible à l'attachement que MM. les officiers m'ont montré.

25. — Visite de corps des officiers avant mon départ; ils sont ensuite montés à cheval et ont voulu m'accompagner jusque hors la ville.

26. — Je suis arrivé à Paris à sept heures du soir; on s'y entretient de l'adresse très vive des députés, rédigée par M. de Lalau et adoptée par une majorité formée de l'extrême droite et de la gauche.

Mon père est secrétaire de la Chambre des pairs pendant cette session. Le Roi a reçu le bureau, causé avec les différents membres, et plaisanté le chancelier Dambray sur sa manière de faire des enfants.

14 décembre. — Par ordonnance du 14 décembre 1821, M. de Peyronnet est nommé ministre de la justice, garde des sceaux, le vicomte de Montmorency ministre des affaires étrangères, le maréchal duc de Bellune ministre de la guerre, le sieur Corbière ministre de l'intérieur, le marquis de Clermont-Tonnerre ministre de la marine, le sieur de Villèle ministre des finances. Le marquis de Lauriston reste à la maison du Roi; Sa Majesté l'a déclaré son homme d'affaires; il ne doit pas compter dans le ministère. Sa Majesté veut le conserver. Le comte de Chabrol de Crouzol a refusé les finances, trouvant que succéder à M. Roy était une besogne trop difficile; sans cela M. de Villèle aurait pris l'intérieur, M. Corbière l'instruction publique.

Le Roi a fait lui-même sa réponse à la Chambre des députés; on l'attribue à tort aux ministres qui partent; ils ont, au contraire, entre autres le baron Pasquier, demandé et obtenu au conseil l'adoucissement de quelques expressions.

16. — La comtesse du Cayla, favorite du Roi, autant qu'une femme peut l'être avec Sa Majesté, n'a pas été sans jouer un rôle dans cette intrigue. Le vicomte de Montmorency, dont la piété est aussi remarquable que sincère, n'en est pas moins arrivé au ministère par son gendre, le vicomte de La Rochefoucauld, ami intime de Mme du Cayla.

Le prince de Talleyrand, malgré ses efforts et son insatiable ambition, n'a pu arriver au ministère; il lui a fallu se contenter de la charge de grand chambellan et d'être accablé de dignités et de cordons.

On s'étonne de la nomination de M. de Peyronnet; on le considère comme un avocat de province, sans beaucoup de consistance; on explique sa faveur par les services qu'il a rendus à Mme du Cayla, lors de son procès avec son mari.

17. — M. de Latour-Maubourg, nommé gouverneur des Invalides, a fait signer au Roi, le 14 décembre, jour de son

renvoi, une ordonnance nommant dix maréchaux de camp, pour y comprendre son neveu; personne ne s'est trompé sur la raison de famille de cette promotion. Du premier colonel de cavalerie légère, on a passé de suite au dix-septième, afin d'arriver de sauts en sauts au vicomte de Latour-Maubourg, le vingt-neuvième. J'étais le septième; amoureux de mon shako rouge, un mot a suffi pour m'éviter d'être de ces élus.

Cette mesure fait crier. A l'exception du colonel Faverot, le plus ancien de la cavalerie, qui a un beau régiment, les nouveaux officiers généraux ne rachètent pas leur peu d'ancienneté par la distinction avec laquelle ils servent : plusieurs de leurs régiments sont cités, entre autres celui de M. de Maubourg, parmi les mal tenus; c'est un encouragement à ne pas s'occuper de son métier. Le nouveau gouverneur des Invalides n'a pas apparemment de protégés dans l'infanterie, plus nombreuse cependant que la cavalerie. Sur les dix, on n'a nommé dans cette arme que trois maréchaux de camp, pris dans les quatre plus anciens colonels.

20. — On dit, à propos du nouveau ministère, que Monsieur a escompté la royauté, et que le Roi a voulu voir de son vivant comment cela irait après sa mort. On attribue ce propos à M. de Sémonville, grand référendaire à la Chambre des pairs; cela étonne, vu sa prudence accoutumée.

26. — On s'attend d'un instant à l'autre à l'assassinat du roi d'Espagne. Il y a des troubles sur tous les points; les Cortès ont proposé une adresse à Ferdinand, pour chasser les ministres qui ont déployé quelque fermeté pour le maintien de l'autorité royale. Les nouvelles nominations aux Cortès sont révolutionnaires; on s'attend à une Convention. On renforce notre cordon, on parle de la formation d'un corps d'armée sur la frontière d'Espagne, au printemps, sous les ordres du maréchal duc de Raguse.

27. — Le *Moniteur* contient la nomination de M. le duc de Doudeauville, pair de France, à la direction générale des postes, en remplacement de M. de Mezy, qui entre au Conseil d'État, en service ordinaire.

L'honnête M. de Mezy a très bien dirigé les postes : on lui

doit les nouvelles malles-poste. Très dévoué au ministère Decazes, il l'a été au suivant, et il aurait servi en conscience celui-ci; mais on lui soupçonne un fonds d'attachement pour M. Decazes. Le Roi lui a dit, depuis la formation du nouveau ministère : « Vous conserverez votre place. » Deux jours après, on lui a demandé sa démission. La Chambre des pairs est furieuse contre M. de Doudeauville d'avoir accepté une place considérée comme au-dessous de la dignité de la pairie; il est non seulement sous les ordres, mais encore comptable du ministre des finances. Les ministres n'ont pu renvoyer M. de Mezy qu'à la condition que M. de Doudeauville accepterait. C'est le père du vicomte de La Rochefoucauld; il faut bien que le bout d'oreille de Mme du Cayla se retrouve.

Le Roi a donné à sa favorite, pour ses étrennes, un beau charivari de breloques; le cachet seul vaut mille écus. Une des caresses de Louis XVIII à Mme du Cayla est de mettre du tabac sur sa poitrine; il le prend ensuite avec son nez. Comme elle traversait dernièrement la salle des gardes du corps en sortant de chez le Roi, ils se sont tous mis à éternuer sur son passage.

Le duc de Choiseul, major général, et le marquis de Boisgelin, aide-major de la garde nationale de Paris, ont donné leur démission; ils n'approuvent pas le choix du nouveau ministère.

1822

1er janvier. — J'ai été tourner devant le Roi pour la première fois depuis mon arrivée de garnison. Sa Majesté m'a demandé si j'étais de retour depuis longtemps. Plus véridique que courtisan, je lui ai répondu : « Sire, il y a un mois. »

10. — Il y a eu une conspiration à l'école de cavalerie de Saumur. Dix officiers, dix-sept sous-officiers ont été arrêtés; il y existait une société des Amis de la liberté depuis trois mois; on y prêtait serment sur une cocarde tricolore.

Le ministre de la guerre recommande une grande surveil-

lance dans les corps. Le marquis de Dreux-Nancré, lieutenant-colonel, commandant les housards du Bas-Rhin en mon absence, a inventé de défendre les cafés aux officiers à Moulins, les cabarets aux sous-officiers et soldats; je me suis hâté de lui écrire de lever cette sotte interdiction qui a animé le régiment contre lui.

16. — Mariage d'Anna de Rohan-Chabot, qui a vingt et un ans, qui n'est pas jolie, avec le comte Joseph d'Estourmel, préfet d'Eure-et-Loir; il a de l'esprit, une tournure commune. Le duchesse de Rohan a donné l'assemblée de noces, car il n'y a pas eu de festin, dans notre maison qu'elle avait empruntée. On a été régalé de proverbes joués par Joly et un autre acteur; ce que le public a trouvé un faible divertissement. La duchesse de Rohan était d'une humeur abominable et bourrait tout le monde; ce qui est assez son usage. On ne savait pas encore à huit heures où coucheraient les mariés; les d'Estourmel n'ayant point de place chez eux, c'est chez Mme de Rohan qu'ils ont pris gîte. Au moment du départ, la voiture n'y était pas; les mariés sont donc restés une demi-heure auprès du poêle, dans l'antichambre, avec tout le public.

10 février. — A l'occasion du mariage d'Anna de Rohan-Chabot et de Joseph d'Estourmel, mes parents ont donné une soirée qui a eu un grand succès. Notre maison est si belle que l'éclairage seul lui donnait un air de fête. Le théâtre des Menus était établi dans la salle à manger à colonnes. Gonthier, Mlle Fleuriel, du Gymnase, Vernet, des Variétés, ont joué *Michel et Christine* avec un grand talent. J'y ai remarqué, dans un fort petit espace, quatre ministres des affaires étrangères passés et présents : le prince de Talleyrand, le duc de Richelieu, le baron Pasquier, le vicomte de Montmorency.

Les colonels en congé à Paris ont reçu, à la fin de février, l'ordre de rejoindre leurs régiments, à cause d'une tentative du général Berton sur Saumur; le 5e housards ne bougeant pas de Moulins, où tout est tranquille, j'ai obtenu de rester.

31 mars. — Je pars pour rejoindre mon régiment à Moulins.

1er avril. — MM. les officiers étaient tous montés à cheval

pour venir au-devant de moi à mon arrivée; j'ai été reçu on ne peut pas mieux.

13. — M. le baron de Talleyrand, préfet de l'Allier, arrive à Moulins avec la baronne sa femme.

1er mai. — M. le lieutenant Muller rejoint avec quatorze chevaux; il était en remonte à Clermont depuis cinq mois, Les chevaux sont excellents; le colonel Hoffmayer, qui est chargé de ce dépôt, a beaucoup de connaissances et s'acquitte de sa mission avec une haute probité; les abus qui existaient sous son prédécesseur ont entièrement cessé, et les marchands sont contraints de fournir de bons chevaux.

7. — Je fais sonner à cheval à l'improviste; les deux cents recrues y sont montées sans désordre et assez vite.

20. — M. le marquis de B..., colonel, attaché au régiment pour son instruction seulement, le rejoint; il a émigré et a été, je crois, sous-lieutenant dans un régiment au service d'Angleterre. Revenu en France en 1799, il a demandé au général Bourmont un brevet de colonel pour lever un régiment dans le Cher. Le régiment est encore à venir, mais le brevet lui est resté, car au retour du Roi, il a pris rang de cette date; il est entré dans les gardes du corps comme sous-lieutenant, puis prétendant être victime d'un passe-droit, il s'est fait mettre comme colonel en disponibilité. Dans un séjour à Moulins, l'année dernière, il a pris goût pour les housards du Bas-Rhin, et pour arriver à commander un régiment, il s'est fait mettre chez nous à l'école, comme colonel attaché. Sa position y est désagréable, et chacun s'en divertit; il n'en a pas moins l'air fort satisfait. C'est tout simple; il voit toujours des figures riantes.

Avant de quitter Paris, il s'est adressé à ce génie de M. de Modène, colonel de la Restauration, sous-aide-major de la garde. Celui-ci a été à la caserne des housards de la garde, et il y a laissé pour l'adjudant-major de service une note ainsi conçue :

« *M. de Modène désirerait un sous-officier instruit, pour ap-*
« *prendre son métier à un officier supérieur des gardes du corps*
« *placé comme colonel en second dans un régiment de housards.* »

J'ai eu beaucoup de peine, ce matin, à ne pas pouffer de rire, en voyant entrer dans ma chambre M. de B...; il avait une redingote bleue avec des boutons à grenades qu'il n'a pas le droit de porter, un pantalon de toile grise, un petit chapeau surmontant sa figure blême, les cheveux blancs, l'air d'avoir cinquante ans; je lui ai dit : « Vous ferez ce que vous voudrez; dans l'état de santé où vous me paraissez être, il serait sage à vous de vous reposer. » Il avait le diable au corps; il m'a annoncé sa volonté de suivre tous les exercices.

21. — Ce matin, j'ai entendu M. de B... galopant dès sept heures; il allait aux classes. Il est revenu chez moi à neuf heures en galopant; il était haletant. Je lui ai dit : « Vous avez l'air fatigué »; il a repris : « C'est que j'ai chaud, parce que j'ai galopé; il faut bien que je galope pour le régiment. » Je prévois que, s'il veut me singer comme cela, je lui verrai sous peu un bon billet d'hôpital.

22. — M. de B... a été aux files d'encadrement; ayant mis pied à terre au repos, il ne pouvait plus remonter à cheval. En allant à la parade, Doucette, son cheval, l'a emporté et ne s'est arrêtée qu'à la porte du quartier, lui étant accroché aux crins. Il nous a menacés sans cesse d'une chute sans nous en donner la représentation.

27. — M. de B..., après avoir dîné hier chez moi, a voulu voltiger sur un cheval dans la cour; il s'en est tiré assez bien. La voltige, cependant, ne lui a pas réussi, car ce matin le chirurgien-major est venu me dire : « Il fait venir ses chevaux sans pouvoir se lever. » Son rhumatisme l'ayant repris de plus belle, notre docteur lui a mis des sangsues et l'a envoyé aux eaux.

5 juin. — Je donne aux housards, à l'occasion de ma fête, une loterie, des oies qu'on tire par escadron, et une distribution de vin. Les officiers sont venus, hier soir, me souhaiter ma fête avec beaucoup d'amabilité, et les sous-officiers sont venus ensuite.

Le duc de Richelieu est mort. C'est une perte; non pas qu'il eût le génie du cardinal, mais c'était un homme loyal, honnête; sa famille est éteinte, et il a obtenu pour son mau-

vais sujet de neveu, Jumilhac, qu'il prenne son nom et son titre.

10. — Arrivée de soixante chevaux de remonte de Caen, dont MM. Meyer et Forster, sous-lieutenants, ont pris le plus grand soin. Le général qui s'occupe de cette remonte s'en acquitte bien, à ce qu'on m'assure, mais il ne peut changer l'espèce. Ce sont de lourdes bêtes, bonnes pour le train de l'artillerie, mais pas pour les housards; ce ne sont pas là les remontes de Clermont, qui, malheureusement, sont en trop petite quantité.

17. — Une grande partie a été arrangée par nous pour aller à Bourbon-l'Archambault. Parmi les dames étaient Mmes de Bressolles, de Foucauld et la comtesse Étienne des Roys, belle personne de vingt-six ans, fille unique du général Hoche, grande, spirituelle, de beaux yeux noirs, des cheveux blonds, l'air raide et fier, mais bonne et pleine de qualités. Nous sommes débarqués à dix heures du matin chez notre colonel attaché, le marquis de B..., qui soigne à Bourbon ses rhumatismes. Je trouve que les douches le ragaillardissent, mais il a l'air encore bien souffrant. Les bains n'ont rien de bien remarquable; le vieux château en ruine est le berceau des Bourbons. On nous a montré, dans une ancienne église transformée en magasin, et en remuant des tonneaux et des poutres, la pierre sur laquelle est l'épitaphe de Mme de Montespan, qui a fini ses jours aux eaux de Bourbon. Cette femme qui a disposé de la France, repose maintenant obscurément dans une église devenue grenier où on joue parfois la comédie.

J'ai fait visite au prince de Talleyrand, qui nous a entretenus de la situation de l'Espagne et de la différence qui existait entre ce pays et la France au commencement de la Révolution. Il n'y a pas d'émigration; le Roi est au milieu de ses sujets, et tôt ou tard cela s'arrangera. Ce récit m'a paru évidemment prononcé pour faire effet sur les auditeurs, autres que moi, qui étaient dans cette chambre. J'ai trouvé, du reste, le prince de Talleyrand vieilli et bien changé.

La comtesse Tyskyewicz, née princesse Poniatowska, sœur

du fameux prince Poniatowski, est une femme de soixante ans, d'une grande politesse, d'une noblesse remarquable; sa passion pour le prince de Talleyrand le met entièrement à ses ordres et toujours à sa suite, quand il veut bien le lui permettre. On joue le soir, chez elle, à l'écarté; M. de B... y vient tous les soirs. Il doit rentrer au régiment dans six jours. Je lui ai offert de rester aux eaux plus longtemps; il était trop pressé de revenir auprès de moi soigner son instruction militaire pour accepter. J'aime ce B....; je lui rendrais service de bon cœur, mais il est trop ridicule comme militaire pour n'en pas rire.

18. — Arrivée du 3e bataillon du 4e régiment suisse, qui va de Toulon à Cherbourg. Je donne à dîner à M. le comte de Salis, qui ne sert la France que depuis la création des nouveaux régiments suisses, à M. de Riaz, son lieutenant-colonel, que j'ai connu, il y a quatorze ans, capitaine de grenadiers au second régiment suisse en Espagne, et à plusieurs officiers qui me paraissent de fort braves gens. Je les ai menés au quartier, j'ai fait sonner à cheval; ils ont tous été étonnés et dans l'admiration de l'extrême politesse des housards, de la discipline du régiment, « ce qui, vous savez, m'a dit M. de Riaz, est bien rare en France ». Ils ont été frappés de la bonne volonté des housards, qui se mettaient à courir du plus loin qu'ils entendaient la trompette, et de l'ordre avec lequel ils ont été s'habiller et ont sellé leurs chevaux.

30. — J'ai fait l'expérience des pavés de la rue d'Allier, ils sont très durs. En allant au quartier au pas (allure la plus dangereuse que je connaisse), mon cheval a glissé et s'est abattu sur le côté droit; je me suis contusionné les genoux. La douleur a été vive, mais je n'en suis pas moins remonté à cheval et je me suis sauvé au galop au quartier, évitant les verres d'eau des marchands de la rue d'Allier.

8 juillet. — M. le colonel de B... est encore monté deux fois à cheval. Cela l'a rendu tellement souffrant qu'il est parti il y a deux jours pour Paris, afin d'aller consulter M. Dupuytren, fameux chirurgien.

15. — Le 1er bataillon du régiment de Hohenlohe, fort de

511 hommes et 31 officiers, venant de Bastia et se rendant au Havre, est arrivé à Moulins. J'ai donné à dîner à M. de Murphy, colonel irlandais, et à six officiers de ce corps; ils étaient tous de pays différents. Ce régiment est composé de toutes les nations; il y a des Allemands, des Italiens, des Espagnols, des Polonais, des Russes, des Irlandais. Ils vivent très bien ensemble; ce sont presque tous de vieux soldats, et les officiers d'anciens serviteurs. La composition des hommes est très belle, le régiment est très bien tenu; ils saluaient très poliment nos officiers. Cela nous a d'autant plus étonnés que, dans l'infanterie au service de France, c'est chose rare maintenant. Ils ne font pas l'éloge de la Corse, où ils viennent de passer quatre ans, et ils sont charmés d'en être dehors.

2 août. — Voulant juger les progrès qu'ont fait les recrues, en cas de départ à l'improviste, je suis allé ce soir au quartier donner l'ordre que le régiment soit à cheval, avec armes et bagages, à dix heures, que le logement parte à neuf heures trois quarts et que le capitaine qui le commande vienne chez moi prendre la feuille de route. Je lui ai prescrit d'aller à une lieue sur la route de Limoges et de nous y attendre; les officiers non montés, les recrues avec quelques sous-officiers et brigadiers, ont reçu l'ordre de rester au dépôt avec les jeunes chevaux. J'ai été fort content des recrues, qui ont fait d'énormes progrès depuis quatre mois; j'aurais trois cents chevaux disponibles en ce moment. A dix heures, le régiment était en bataille au quartier. J'y ai trouvé le colonel de B..., qui était fort inquiet de savoir où serait le logement sur la route de Limoges; il s'adressait à tous les officiers supérieurs les uns après les autres, leur demandant si le départ était réel, leur exposant qu'il n'avait que 26 francs dans sa poche, et chacun de lui répondre : « Nous ne raisonnons pas sur les ordres; nous sommes à cheval parce qu'on nous le prescrit; vous voyez bien que le régiment va se mettre en marche aussitôt que l'appel sera rendu. » M. de B..., de plus en plus persuadé, dit au lieutenant-colonel Nancré : « Toutes mes affaires sont à l'abandon. — Le colonel vous en prêtera. — Croyez-vous que si je demandais au colonel une heure pour

arranger mes affaires, il me l'accorderait? » Même consultation auprès des chefs d'escadron, qui lui répondent qu'il peut toujours se risquer. « C'est que, pour comble de malheur, mon shako, mon habit de chasseur que je devais avoir pour demain ne sont pas faits. » Jusque-là, il a été habillé en cuirassier; il porte l'uniforme de grosse cavalerie. Comme cela est drôle au milieu d'un régiment de housards, nous lui avons persuadé de solliciter et il a obtenu d'être en chasseur. Enfin, il s'approche de moi d'un air penaud et se hasarde à me demander de lui accorder de rester une heure en arrière. Je lui permets; il court chez son homme d'affaires, rue d'Allier, fait un vacarme affreux; puis chez un de ses amis, dans une auberge, pour lui reprendre de l'or qu'il l'a chargé de porter à sa femme, à Paris; il se rend chez lui, fait ses paquets, loue un cheval 33 francs pour conduire son cabriolet à Montluçon; en passant sous les fenêtres de l'adjoint et voyant de la lumière, il lui crie : « Adieu, Béraud! mille amitiés à Champflour, nous partons! » L'autre lui répond : « Vous ne partez pas, c'est une plaisanterie. » M. de B... reprend, piqué : « Nous partons; je crois même pouvoir vous dire sans indiscrétion que nous allons au cordon sanitaire. » Il nous rejoint, au bout de deux heures, sur la route de Limoges, avec un énorme portemanteau porté par son palefrenier, comme nous en revenions, et chacun de rire, et lui d'avoir le bon esprit de ne pas se fâcher. Je lui ai d'ailleurs observé que, si j'y avais mis de la malice, j'aurais changé la direction du régiment et je serais revenu au quartier par un autre chemin, et qu'alors il aurait couru toute la nuit après nous. Vraiment, avec son rhumatisme, il y aurait eu conscience de lui faire faire cette promenade; s'enquérant du régiment, on l'aurait pris pour un insensé tout le long de la route.

Les housards sont sortis du quartier à onze heures du soir, à cause du temps nécessaire pour avoir l'état des hommes partant et restant. A un quart de lieue, j'ai fait faire une halte pour ressangler les chevaux; une demi-lieue plus loin, une autre halte pour une inspection sévère du paquetage;

j'en ai été content. Nous sommes ensuite revenus au quartier, où le régiment était à une heure du matin. Une grande partie de la ville était persuadée que nous partions. Depuis le 1er juillet, le régiment est ainsi exercé deux fois la semaine aux manœuvres, et une autre fois au service d'avant-postes.

10. — Exercices relatifs à la guerre; le colonel de B..., envoyé en reconnaissance pour son instruction, est cerné; il m'a assuré qu'il aurait plus de malice la prochaine fois.

12. — Arrivée de M. le maréchal de camp comte de la Roche-Aymon, chargé de l'inspection préparatoire; il nous annonce qu'il ne sera pas accordé de semestres à la cavalerie légère cette année.

15. — M. de la Roche-Aymon a fait commander le colonel de B... Il lui a prescrit d'exercer au galop, jamais on n'avait rien vu de pareil; M. de B... cherchant le commandement de halte, ne pouvant pas le trouver, le peloton de la tête était déjà dans l'Allier, lorsque j'ai arrêté le régiment. On lui a fait commander une charge; son shako est tombé, son sabre était je ne sais où au bout de son bras, touchant, en arrière de son épaule, la croupe de son cheval; comme il n'allait pas, les hussards le dépassaient.

Notre attaché était furieux contre le général de la Roche-Aymon d'avoir commandé tout de travers; il prétend que c'est la faute de cet officier général de l'avoir fait exercer au galop. L'inspection du régiment s'est terminée par les compliments d'usage.

CHAPITRE XII

Je suis nommé colonel des housards de la garde. — Dîner d'adieu. — Je me sépare à regret du 5e de housards. — Le général de Vence me remet, le 8 septembre 1822, à Melun, le commandement des housards de la garde. — Mes débuts dans ce corps. — Mon régiment vient à Paris le 30 octobre pour y prendre le service. — Service de la garde nationale aux Tuileries. — Mes principes sur les rapports entre les officiers et les bourgeois. — Retour du vicomte de Montmorency du congrès de Vérone. — Il est créé duc. — Mariage de M. Paul de Noailles avec Mlle Alicia de Mortemart. — Mauvaise chère du duc Mathieu de Montmorency. — Une réception de femmes, le lundi, aux Tuileries. — Uniforme des housards de la garde. — Guerre inévitable entre la France et l'Espagne. — On tire au sort les régiments de la garde pour l'armée; je ne suis pas favorisé. — Déclaration du guerre à l'Espagne. — Esprit de l'armée. — Mauvais état du matériel, etc. — Voyage du duc de Bellune, ministre de la guerre, à Bayonne. — Ses démêlés avec le lieutenant général Digeon. — Je donne un bal le 14 avril 1823. — Les mots d'ordre du Roi se rapportent toujours à Mme du Cayla. — Anecdote sur les fauteuils de la salle du Trône. — Portrait de Mme la duchesse de Berry. — M. de Mesnard. — Fête à Saint-Ouen chez Mme du Cayla. — Sa faveur ne fait qu'augmenter. — Sosthène de La Rochefoucauld. — Détails sur la guerre d'Espagne. — Nomination de M. de Damas comme ministre de la guerre. — Détails sur le Roi et Mme du Cayla. — Fin de la campagne d'Espagne. — Retour des troupes.

17 août. — Une lettre adressée par M. le maréchal de Bellune à Mme de Castellane m'apprend ma nomination au commandement des housards de la garde par ordonnance du 14 août 1822. Louis XVIII a rempli mon nom de sa main dans l'ordonnance, — il ne le fait jamais, — ajoutant : « Pour celui-là, on ne criera pas; il l'a bien mérité. »

Le marquis de Castries était un de mes concurrents les plus redoutables, non comme militaire, mais en qualité de neveu et gendre des ducs de Fitz-James et de Maillé. M. le duc d'Angoulême, voyant tant de gens sur les rangs, n'a pas voulu demander pour personne, tout en disant qu'il serait

charmé si le choix tombait sur moi. M. le duc de Bellune a été alors libre d'agir; une fois décidé en ma faveur, résolution prise peut-être sur mes services, rien n'a pu le faire changer; sa goutte l'a empêché de faire signer de suite l'ordonnance. Je suis resté quinze jours sur la sellette, pendant lesquels les envieux ne m'ont pas ménagé les calomnies; le ministre les a appréciées à leur valeur (1).

Je devais aller visiter une terre avec Mme de Castellane; mais je suis resté pour annoncer moi-même la nouvelle de ma nomination aux officiers. Je me suis rendu au quartier, où le général de la Roche-Aymon examinait les classes. Après lui en avoir demandé la permission, j'ai fait former le cercle au corps d'officiers et je leur ai parlé en ces termes :

« Messieurs,

« Le Roi, par ordonnance du 14 août, a daigné m'appeler « au commandement des housards de sa garde. Je suis très « certainement fort honoré de la grâce que Sa Majesté veut « bien m'accorder; mais ce n'est pas sans la plus vive douleur « que je me sépare des braves camarades avec lesquels je « suis depuis sept ans. Je ne serai jamais étranger à tout ce « qui pourra les intéresser. Je leur demande de considérer « toujours ma maison comme la leur et de s'adresser franche- « ment à leur ancien chef dans le cas où ils croiraient qu'il « peut leur être utile ou agréable; c'est toujours en ami zélé « qu'il s'efforcera de les servir. J'ai retardé le plus possible le « moment de cette douloureuse séparation. J'aurais pu être « officier général, il y a plusieurs années; j'ai préféré rester « plus longtemps parmi vous; la grâce que je reçois aujour- « d'hui, je la dois à votre discipline, à votre excellente ma- « nière de servir, à votre belle réputation. Quel que soit le

(1) Ma famille me reprochait depuis longtemps mes refus d'avancement; elle avait raison. J'ai perdu par là l'avantage d'avoir été colonel à vingt-cinq ans; si j'avais accepté le grade de maréchal de camp en 1815, j'aurais été probablement lieutenant général à la campagne de 1823. Je finis par consentir à entrer dans la garde; cela me donnait rang de maréchal de camp. (*Note du maréchal.*)

« grade auquel je sois appelé par la suite, c'est le nom de « colonel que je vous prie de me donner; ce sera toujours le « titre le plus agréable que je puisse recevoir de vous. »

MM. les officiers m'ont prié d'agréer leurs félicitations, leurs regrets; la plupart avaient les larmes aux yeux.

22. — Je reçois mes nouvelles lettres de service. Nous avons eu une petite guerre à l'occasion de la Saint-Louis; les housards du Bas-Rhin ont établi leurs bivouacs dans les sables sur les bords de l'Allier. J'avais fait placer une table de quatre-vingts couverts sous une tente, au milieu d'une île, invité les principales autorités, les dames de la ville, les officiers de mon régiment; c'est mon dîner d'adieu. Les housards avaient fait la soupe; on leur avait délivré double ration de vin. Le colonel attaché a donné deux moutons par escadron; on se divertit de lui, tout en l'aimant assez. Le lieutenant-colonel de Nancré, au contraire, est détesté; d'un esprit difficile, variable dans ses manières de servir, il fait faire antichambre aux officiers; en France, cela ne se pardonne pas. J'ai porté la santé du Roi, puis le lieutenant-colonel a proposé la mienne, en exprimant les regrets du régiment; j'ai riposté par un petit discours. Les officiers sont venus me demander la permission de m'embrasser, chacun en particulier me témoignant son chagrin de se séparer de moi. Le colonel de B... est venu après les autres, me disant qu'il n'avait pas osé se joindre aux vieux et me demandant la permission de m'exprimer les mêmes sentiments qu'eux.

Après le festin, les trompettes ont joué la bretonne, les dames ont dansé et les housards ont aussi dansé en rond; les sous-officiers, la troupe avaient à leurs bivouacs des inscriptions sur leur peine de perdre leur colonel. J'ai fait monter à cheval; on a exécuté des mouvements de guerre jusqu'à la nuit.

Le lieutenant général Montlegier est arrivé. Je regrette pour les braves gens sous mes ordres de ne pouvoir achever l'inspection; l'état grave de la santé de mon père me force à partir avant.

Les sous-officiers sont venus, comme les officiers, me faire leurs adieux; ils ont été touchants. A l'hôpital, j'ai annoncé aux housards que c'était ma dernière visite; ils se sont levés spontanément sur leurs lits pour me témoigner leur chagrin.

J'ai rengagé 154 hommes depuis trois mois; sur ce nombre, 58 auraient eu droit à leur congé dans l'année; des brigadiers, des sous-officiers ont par ce moyen de douze à quatorze ans à faire; j'ai travaillé pour mes successeurs, le 5e régiment aura longtemps des chevrons de ma façon. Je donnais permission de découcher, cent sous comptant à valoir sur le rengagement de tout homme qui en contractait un de deux ans; celui-là en menait boire d'autres avec lui; ils s'excitaient les uns les autres à en faire autant, pour les régaler à leur tour, puis, après avoir découché, reçu cent sous pour deux ans, ils revenaient ensuite se proposer pour deux autres années, aux mêmes conditions; le règlement ne permettait pas de rengager pour plus de huit ans. Ces rengagés, comme je quitte le régiment, témoignent des regrets, disant que s'ils avaient cru perdre leur chef, ils ne se seraient pas rengagés. Je suis flatté, un peu orgueilleux, je l'avoue, des adieux de mon régiment. Je l'ai quitté après l'avoir commandé sept ans, le 31 août, accompagné hors la ville de par les officiers.

J'ai formé ce brave 5e; j'ai pour pour lui un sentiment paternel.

1er septembre. — Je suis arrivé à Paris; j'ai été douloureusement affecté de l'état de mon père, devenu en peu de jours paralytique (1).

J'ai été bien reçu à la cour et dans la garde. Le général marquis de Vence m'a remis, le 8 septembre, à Melun, le commandement des housards de la garde. Ce régiment est beau, la comptabilité dans un ordre parfait; on le doit au marquis de Vence, qui a formé ce régiment. On y sert trop par les sous-officiers, pas assez par les officiers (2).

(1) Il ne pouvait plus se servir de ses mains ni bouger sans le secours de deux bras; les eaux de Balaruc, le séjour de Marseille l'ont guéri miraculeusement en quelques mois. (*Note du maréchal.*)

(2) Je rétablis les choses sur un pied plus militaire. Beaucoup d'officiers tenaient aux personnes de la cour; on ne m'a pas épargné les caquetages,

9. — Le duc de Guiche, maréchal de camp commandant la brigade, a réuni dans la plaine de Chailly les deux escadrons détachés à Fontainebleau et les quatre autres qui étaient à Melun, et m'a fait recevoir. J'ai défilé ensuite devant lui. Avant de rompre, j'ai défendu le bonnet de police et la redingote, passé dix heures du matin.

Ce régiment est loin, pour la tenue, la discipline, l'instruction, de mon 5e de housards. J'ai donné des ordres en conséquence, aimant mieux mettre tout de suite le régiment sur un bon pied et essuyer en débutant la bordée de cris des insouciants, des paresseux et des mauvais serviteurs.

Le prince de Ligne, dans ses *Préjugés militaires*, a écrit sur les successeurs un chapitre piquant; il dit : « Pour le colonel « qui arrive, on sait qu'il sera doux, si son prédécesseur a « été sévère; heureux encore si ce n'est qu'à l'égard des sol- « dats et qu'il tienne bien les officiers; on est sûr aussi que, « pour se faire un mérite vis-à-vis de ses généraux, il sera « dur, si celui qu'il remplace n'était qu'indulgent. C'est un « hasard; l'un arrive au point de gagner la confiance des in- « férieurs; l'autre se trouve dans le cas d'avoir celle des supé- « rieurs. Le grand nombre séduit le premier, la puissance « console le dernier. »

Heureusement, mon prédécesseur n'était pas doux, mais je suis sévère d'une autre manière. Le laisser-aller dans le service militaire et moi, nous n'irons jamais ensemble.

J'ai été aux tirés de Sermaise, dans la forêt de Fontainebleau. Monsieur, M. le duc d'Angoulême y sont venus chasser. Je n'avais pas idée de ces arrangements de chasse pour les princes. Un grand espace de forêt coupé en buisson a trois pieds de haut, avec une allée au milieu et une de chaque côté du tiré. Dans l'allée du milieu était Monsieur, dans celle de droite M. le duc d'Angoulême, dans celle de gauche M. de Maillé, premier gentilhomme; ils étaient suivis chacun de quinze soldats placés les uns derrière les autres, portant des fusils. Les faisans abondaient; on les avait ramassés la veille

les plaintes sur ma sévérité, j'ai laissé dire. J'ai donné des bals à Melun comme à Moulins. (*Note du maréchal.*)

par des battues; d'autres batteurs les faisaient lever à l'approche des princes qui s'avançaient; pour moi-même, qui n'ai jamais aimé la chasse, je trouve cela amusant. Monsieur m'a invité à dîner à Chailly; il m'a envoyé du gibier. Il fait toujours cette politesse aux colonels de la garde dans les lieux où il vient chasser.

M. le duc d'Angoulême et lui sont toujours en discussion sur le nombre de pièces tirées par eux. Monsieur tire très bien. M. le duc d'Angoulême, avec sa vue basse, met des lunettes et fait aussi une grande consommation de gibier.

J'ai été une autre fois à une chasse à courre. C'était justement mon début. Elle a été tout de travers; l'équipage du Roi est néanmoins fort bon.

30 octobre. — Nous avons quitté Melun pour prendre le service à Paris; nous y sommes arrivés le 31.

Chaque régiment de cavalerie de la garde a deux mois de service; il en existe quatre de cavalerie légère, quatre de grosse cavalerie, un de chaque arme auprès du Roi. Après six mois de garnison, on revient deux mois à Paris; par cet arrangement, on change de saison.

Nous avons été présentés, suivant l'usage, au Roi, aux princes, au major général de service; nous avons rendu des visites à nos officiers généraux.

Il y a un colonel ou un lieutenant-colonel aux Tuileries chaque jour; il est chargé de la surveillance de tous les postes, dont la force se monte à 392 hommes, officiers compris, 63 factionnaires de jour, 57 de nuit; de plus, un poste de garde nationale de 44 hommes.

4 novembre. — A ma ronde de jour, il manquait 34 gardes nationaux. Le chef de poste m'a donné pour raison qu'il n'avait pas de sergent, que la mort de celui-ci, deux jours auparavant, n'avait pas laissé le temps d'en commander un autre; la raison lui a paru si bonne qu'il l'a consignée sur son rapport écrit. Ne pouvant, la nuit, arracher ces gardes nationaux de leur corps de garde, lors de ma visite de poste, j'y suis entré; leur capitaine leur criait : « *Sortez, messieurs, sortez, je vous en prie, ceci n'est pas une plaisanterie.* »

M. de la Moussaye, très bon officier, jeune lieutenant des housards de la garde, détaché à Villejuif en escorte, a fait battre par ses housards et jeter hors d'une cour l'homme chargé des logements. Je l'ai fait mettre en prison. Le comte de Saint-Romans, pair de France, maire de Villejuif, me voyant le premier à punir un pareil désordre, a empêché l'affaire d'être portée devant les tribunaux.

J'ai dit aux officiers, à la parade, que, commandant des régiments depuis dix ans, je n'avais pas vu pareille chose. « Je réprimerai, leur ai-je dit sévèrement, toute querelle avec « les habitants; on attaque rarement, je le sais par expérience, « un homme armé; je commencerai par mettre aux arrêts « simples huit jours tout officier qui se sera disputé avec un « bourgeois, sauf ensuite à lui infliger les arrêts de rigueur, « s'il a tort. On ne doit jamais se faire justice soi-même; on « mérite par là les punitions les plus graves. Si vous aviez à « vous plaindre des habitants, je ne négligerais rien pour que « justice vous fût rendue. » Cela a calmé des jeunes gens qui trouvaient l'action de M. de la Moussaye la plus simple du monde.

Lors de mes gardes aux Tuileries, il me faut une heure à cheval pour la ronde des postes extérieurs, une à pied pour les postes intérieurs; j'en fais une de chaque espèce, de jour; une intérieure, de nuit.

14. — Il manquait 35 hommes et les officiers au poste de la garde nationale; le capitaine m'a donné pour excuse qu'il montait la garde pour un autre, qu'il avait été prévenu la veille seulement, qu'il n'avait pas pu se dispenser d'aller chez lui, des gens y étant priés à dîner.

Un capitaine de garde nationale, une autre fois, sur ma remarque qu'il lui manquait des hommes, m'a répondu : « Sept de ces messieurs m'ont envoyé des lettres d'excuse à « midi. »

A neuf heures du matin, le colonel de jour remet au major général de la garde le rapport des postes des vingt-quatre heures.

Notre ministère est divisé en deux sur la question espa-

gnole : MM. de Villèle, de Corbière, de Lauriston sont pour la paix; MM. de Montmorency, de Peyronnet, le duc de Bellune, pour la guerre.

Le colonel du 38e de ligne a été remplacé par M. de Chérisay, officier des gardes du corps. Il y a de la désertion dans ce corps, dans le 18e léger. Le gouvernement se méfie de quelques régiments.

Décembre. — M. le vicomte de Montmorency est arrivé du congrès de Vérone le 30 novembre. On s'attendait à de grandes nouvelles à son retour; au lieu de cela, on n'a eu qu'un article vague et ambigu du *Moniteur*, le 1er décembre, et un événement de cour, le Roi l'a créé duc, dans son cabinet, le matin. Il lui a dit : « Monsieur le duc, comment vous appellerai-je? — Sire? — Oui, duc de quoi? Quel nom voulez-vous prendre? » Le ministre s'est confondu en remerciements; il a désiré s'appeler duc Mathieu de Montmorency, et le Roi le lui a accordé. Il a la réputation d'être le ministre ayant le plus poussé à la guerre, en opposition à M. de Villèle, qui ne la veut pas; cela y a fait croire davantage.

Le soir, chez la vicomtesse de Laval, je faisais raconter au commandeur de Ferette l'histoire de ses perroquets et des dames de l'Opéra et de leurs tenants, quand la grosse duchesse Mathieu de Montmorency est arrivée. Elle sortait de chez le Roi; son immensité était couverte d'une robe de velours violet garnie de belles dentelles; au lieu de nouvelles politiques de Vérone, elle nous a appris les petites aventures qui lui étaient arrivées dans les grandes auberges de sa route. Le prince de Talleyrand était sombre et soucieux. A minuit, le duc Mathieu de Montmorency est entré, l'air radieux. M. de Talleyrand lui a marmotté entre les dents un compliment inintelligible; la vue d'un ministre des affaires étrangères fait toujours mal à ce prince; tout autre que lui remplissant cet emploi lui paraît un usurpateur.

Le jeune prince de Ligne, élevé par les Jésuites, à Saint-Acheul, possédant une jolie figure, dix-huit ans, 100,000 livres de rente, avec la certitude d'en avoir 500,000 un jour, a épousé Mlle de Conflans, fille de son tuteur.

M. Paul de Noailles s'est marié avec Mlle Alicia de Mortemart, sœur du duc de Mortemart; c'est le fils du marquis de Noailles, possesseur de la terre de Maintenon. Le duc de Noailles l'a fait héritier de son titre et de sa pairie; il a pris en se mariant le titre de duc d'Ayen. Il est gentil dans sa petite taille et ressemble à ce que devait être le duc de Mouchy dans sa jeunesse. Il est « ambulant » dans les gardes du corps. On appelle ainsi ceux qui accompagnent les capitaines des gardes aux Tuileries, quand ils montent et descendent les escaliers; il a quitté le service.

19. — J'ai vu, chez le ministre de l'intérieur, sir Charles Stuart, ambassadeur d'Angleterre, appuyé contre un des côtés d'une cheminée; Pozzo di Borgo était de l'autre; on disait : « Voilà la paix et la guerre en présence. »

Le duc de Wellington est parti précipitamment pour Londres en apprenant l'ultimatum des puissances continentales contre l'Espagne.

On a fait beaucoup de plaisanteries sur la mauvaise chère de Mme Mathieu de Montmorency et de son illustre époux, ministre des affaires étrangères. Mme la duchesse d'Angoulême lui a dit : « Mathieu, vous faites une chère détestable. » Il lui a répondu : « Ce n'est pas moi, je ne m'en mêle pas. » Madame lui a répliqué : « Vous avez tort; je m'en suis « informée, c'est exécrable, c'est honteux. » A un dîner de quarante-cinq personnes, il y avait, à un bout de la table, un très beau turbot; à l'autre, une pièce de bœuf qui n'était pas cuite. Les vingt premiers affamés ont mangé le turbot; les autres ont voulu se jeter sur la pièce de bœuf, ils n'ont pas pu l'avaler. Le service était fait par quatre petits laquais en livrée, un chasseur, deux laquais de louage en bleu, trois garçons de bureau en uniforme, deux huissiers, un maître d'hôtel et un valet de chambre.

On n'épargne pas, et avec raison, les quolibets à la duchesse Mathieu : outre les gros appointements du ministre des affaires étrangères, la fortune particulière du ménage est énorme. Mme Mathieu de Montmorency, les jours de réceptions, place les femmes en cercle et ne leur parle pas; aussi

il y a peu d'empressement de leur part à y aller. Elle met cependant de la grâce à divertir le public en faisant jouer une pendule à musique sur la cheminée.

Le colonel de garde assiste, aux Tuileries, à la réception des femmes chez le Roi, les lundis. Le 24 décembre, il y a eu deux présentations de dames. Les étrangères ont le privilège de se présenter seules; les Anglaises, au lieu de s'approcher du Roi, ont la manie, après avoir fait une révérence à une distance énorme, de courir d'une porte à l'autre sans s'approcher du Roi, de sorte que le duc de Duras est obligé de leur répéter jusqu'à satiété : « *The King*. » Puis est apparue Mme de Foucauld, attifée d'une robe de taffetas bleu de ciel ornée d'oripeaux d'argent; elle était entre la marquise de Rougé et une autre. Le Roi a demandé de leurs nouvelles aux deux femmes à sa droite et à sa gauche, et ne lui a pas parlé. Sa Majesté s'est enquis de son nom après son départ.

Mme du Cayla est passée avec une robe de velours superbe garnie de fourrures; le Roi l'a entretenue avec beaucoup d'intérêt de ses enfants et de Saint-Ouen. Il lui a fait bâtir et meubler magnifiquement cette maison.

M. le comte de Rochechouart a été remplacé dans le commandement de la place de Paris par M. le comte de Wall, aide de camp de Monsieur. M. de Rochechouart refusait le respect, étant maréchal de camp, au lieutenant général comte de Coutard, commandant la division; son tort était d'autant plus grand qu'il a fait son avancement en Russie, où on ne badine pas avec le respect dû; puis il est homme de grande naissance. M. de Rochechouart n'a pas montré de tact en s'attachant a une pareille niaiserie; il aurait dû penser que son oncle, le duc de Richelieu, qui le maintenait dans son poste malgré sa nullité, n'existe plus; cela a été une grosse affaire.

Le maréchal duc de Bellune, ministre de la guerre, m'avait ordonné de lui présenter des modèles d'uniforme pour les housards de la garde, qui en ont un fort laid. Il a approuvé le suivant : colback avec un plumet de coq à plumes tombantes, dolman et pelisse cramoisis, avec des tresses jaunes et noires, cinq rangs de boutons blancs, conservant l'argent

aux officiers, ceinture cramoisie, nœuds jaunes et noirs, pantalon bleu de roi avec bandes cramoisies, schabraque cramoisie avec ornements noirs, portemanteau cramoisi. Le ministre a dit aux housards qui servaient de modèles que cela était adopté; ils sont retournés au quartier dans la joie, et plusieurs ont annoncé qu'ils se rengageaient pour six ans de plus (1).

Les housards de la garde sont retournés, le 31 décembre, à Melun sous la conduite du lieutenant-colonel; je suis resté avec un officier de chaque grade, suivant l'usage de la garde, pour le 1er janvier. Les régiments qui ne sont pas à Paris envoient une députation pour la visite du jour de l'an au Roi.

1823

Janvier. — Personne, même les libéraux, qui la craignent, ne doute que la guerre entre la France et l'Espagne ne soit inévitable. Beaucoup de gens veulent la paix; ils trouvent que leur existence à Paris est fort douce, et ils pensent que la guerre pourrait bien les déranger; d'autres, parmi lesquels j'en ai connu de remarquables à la guerre, efféminés par l'habitude de la cour, craignent maintenant pour leurs os, sans trop se l'avouer à eux-mêmes.

Cette disposition de gens dont un grand nombre a de l'influence, a mis des bâtons dans les roues pour empêcher d'agir et de faire prendre plus tôt à la France une attitude honorable. Plus tard, elle aura l'air d'être forcée par les puissances de marcher à leur suite.

Ceux qui ne veulent pas la guerre, la voyant inévitable, disent en s'y soumettant : « On ne peut pas passer la frontière avant trois mois. » Je ne suis pas de leur avis. L'armée française est entrée en Espagne en 1807, à la fin de décembre;

(1) Cet uniforme n'a jamais existé qu'en projet; le petit esprit du lieutenant général Digeon, commandant notre division, fut blessé de ce que le maréchal duc de Bellune avait pris cette décision contre son avis; il fut trouver M. le duc d'Angoulême, qui se choqua aussi. Le régiment conserva son vilain uniforme bleu à tresses blanches. (*Note du maréchal.*)

nous avons marché tout janvier et février; pendant quinze mois, j'ai fait la guerre dans la Péninsule, hiver et été, par le froid comme par le chaud; avec une volonté ferme, on peut tout obtenir du soldat français.

On compare M. de Villèle, qui travaille à empêcher la guerre, à un enfant qui voudrait éteindre un grand incendie avec une petite seringue.

Les clubs espagnols ont été très violents, le 5 janvier, à Madrid, sur une note envoyée par M. de Villèle. Le gouvernement l'a envoyée aux Cortès; celles des puissances ont été remises le 6. M. Pozzo di Borgo prétend que, comme on savait le contenu des dépêches du lieutenant son courrier, sa marche a été entravée. Cet officier a été attaqué à trois lieues de Madrid et s'est échappé en tirant trois coups de fusil. Les puissances, en faisant partir leurs courriers, leur avaient donné l'ordre de s'arranger pour arriver après celui qui portait la note de la France.

La paix n'est pas possible. Les Cortès auraient renversé le lendemain les ministres s'ils avaient osé faire une réponse modérée et non révolutionnaire; d'un autre côté, les puissances traverseraient la France si nous n'agissions pas.

Un courrier expédié, le 12 janvier, de Paris, a porté ordre aux ministres d'Autriche et de Prusse de quitter Madrid dans le cas où ils ne se seraient pas encore éloignés; il les a trouvés partis, la réponse des Cortès ayant été la plus violente possible pour les trois puissances.

Le projet de M. de Villèle était de se débarrasser de M. le duc de Bellune, de le remplacer par le maréchal Macdonald et de prendre son appui parmi les doctrinaires. Les événements qui précipitent la guerre l'en ont empêché. L'ouverture des Chambres approche; la majorité est pour la guerre. On a envoyé, en conséquence, le 18, à notre ambassadeur l'ordre de quitter Madrid.

Il y a eu de belles parties de traîneaux à Paris; le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld avec un bonnet magnifique conduisait Mme du Cayla : un de leurs chevaux arabes, mal dressé, a refusé le service au coin de la rue Duphot, et ils ont

été renversés. On parle de cette aventure dans les salons presque autant que de la guerre.

Le 22 janvier, les colonels de la garde présents à Paris ont reçu l'ordre de se rendre chez le major général de service, duc de Raguse, pour tirer au sort les deux régiments de cavalerie légère et celui de grosse cavalerie qui doivent se rendre à l'armée d'Espagne. Les colonels Castelbajac, des dragons, d'Argout, des chasseurs, le colonel Lauriston du 2e cuirassiers, ont pris les billets partants. Le colonel Lauriston aurait tout autant aimé rester. Il me l'a témoigné; cela ne me console pas; il ne peut pas changer avec moi. Les housards resteront à Paris; mon désespoir est grand.

Un procès était engagé entre Ouvrard et le duc de San Lorenzo, ambassadeur d'Espagne, à propos de l'emprunt de la régence d'Urgel. Un jugement du tribunal de police correctionnelle de la Seine, rendu dans cette affaire, a appris officiellement (cela est assez drôle) à l'Europe que la guerre était déclarée entre la France et l'Espagne. L'arrêt a été rendu le matin, avant le discours du Roi; il était motivé sur une lettre de M. le garde des sceaux, qui l'annonçait au tribunal.

Le départ du nonce, à Madrid, a fait effet sur le peuple.

La goutte du maréchal Macdonald l'ayant empêché de se rendre à l'armée, le maréchal Oudinot a reçu des lettres de service.

Février. — Ouvrard a gagné 15 millions dans différentes baisses à Paris et à Londres. Homme supérieur pour la conception des affaires, il n'a pas le même talent pour suivre les opérations; il le sait et a assez d'esprit pour en convenir; elles finissent souvent par devenir désastreuses pour lui. Ses manières très séduisantes le font toujours parvenir à tromper, en dépit de son insigne mauvaise foi, qui est en quelque sorte proverbiale.

Le vicomte de Chateaubriand, ministre des affaires étrangères, a donné un bal magnifique de douze cents personnes; orchestre excellent, profusion de rafraîchissements, abondance de lumière, souper splendide en petites tables où l'on s'est succédé plusieurs heures de suite; cela a été dans son

ensemble et dans ses détails une superbe fête. On y entourait le baron d'Eroles et Quesada, généraux de la Foi, récemment repoussés sur le territoire français par les constitutionnels espagnols.

On a formé quatre nouveaux régiments d'infanterie, les 61e, 62e, 63e et 64e de ligne; on a formé aussi les 5e et 6e escadrons dans vingt régiments de chasseurs.

M. de Lagarde, notre ambassadeur à Madrid, est arrivé à Paris le 9 février.

Il y a eu quelques petites démissions par-ci par-là. L'armée est, en général, animée d'un excellent esprit et de la meilleure volonté. Une campagne fera grand bien; cela donnera l'occasion à ceux qui ont attrapé des épaulettes d'officier supérieur, sans avoir vu le feu, de faire leurs preuves; c'est nécessaire même pour leur satisfaction personnelle. Une chose ne se donne pas dans les troupes; c'est la confiance. Les officiers arrivés par la maison du Roi à des grades supérieurs, sans avoir passé par les grades inférieurs, ne l'obtiendront jamais, en dépit de leur envie; plusieurs d'entre eux, ayant de l'esprit, le sentent; ils m'ont souvent répété que c'était une source de désagréments continuels; leurs subordonnés, tout en rendant justice à ceux qui ont travaillé à apprendre leur métier, sont toujours prêts à critiquer leurs ordres, tandis que les mêmes ordres donnés par un officier d'un mérite militaire reconnu sont exécutés de bon cœur. Les officiers des grades inférieurs n'ayant pas servi avant la Restauration, tout comme ceux qui ont fait la guerre, sont dans ces dispositions.

On avait donné au marquis de Lauriston le commandement d'un corps d'armée; il a demandé qui signerait à son ministère pendant son absence, on lui a répondu : « Le ministre nommé par le Roi. » Il a préféré alors quitter le corps d'armée et garder son ministère.

Le maréchal Moncey, nommé au commandement de l'armée de Catalogne, m'a raconté qu'il n'avait consulté ni son âge, ni ses infirmités, mais seulement son dévouement, et qu'il s'est rendu aux ordres du Roi aussitôt leur réception; puis il s'est étendu sur les dépenses d'uniformes que cela lui a fait faire.

Le général Digeon, nommé par intérim, s'est considéré comme ministre définitif; il a nommé M. de Caux directeur du personnel, a rétabli la place de secrétaire général pour la donner à l'intendant Denniée, a fait d'autres changements dans les bureaux; le jour de son entrée au ministère, il a signé : « *Ayant le portefeuille par intérim* »; le second jour : « *Ayant le portefeuille* »; puis : « *Le ministre de la guerre* » tout simplement. Le Roi a demandé, le 28 mars, si l'on avait des nouvelles de son ministre de la guerre; le lendemain, si l'on en avait du maréchal Victor.

La duchesse de Bellune occupait toujours le premier étage de l'hôtel de la guerre, d'où de fait elle a reconquis le ministère à son mari. Le général Digeon logeait au rez-de-chaussée, était réellement ministre; il a congédié M. de Perceval, directeur du matériel.

On a appris le 28 mars le départ du roi d'Espagne très paisiblement pour Séville, accompagné de plus de seize mille personnes.

Les housards de la garde se sont rendus le 31 mars à Paris, pour y prendre le service; j'ai donné un grand déjeuner sur le pré, avant la barrière, à cinquante officiers.

Avril. — Le 12, le vicomte Digeon a reçu en qualité de ministre de la guerre; le duc de Bellune est arrivé le lendemain, a repris le portefeuille; le vicomte Digeon a été nommé ministre d'État et a ressaisi le commandement de sa division. Les changements faits dans les bureaux pendant l'absence du duc de Bellune ont été annulés; les anciens employés ont repris leurs places; cela a été curieux, le vicomte Digeon ayant bouleversé le ministère.

Nous avons donné, le 14 avril, un bal magnifique dans la grande salle à manger bâtie par le prince de Soubise pour les soupers de Louis XV; avec ses colonnes en stuc, ses glaces, ses statues, sa galerie supérieure, elle semble faite exprès pour une fête. Les Menus (1) nous ont prêté un parquet; le buffet était dans le grand salon, avec un souper en petites

(1) Le Garde-Meuble.

tables sans cesse renouvelé; il y avait neufs cents invités. Les officiers de housards étaient en uniforme, ce qui faisait un bon effet.

J'étais de garde au château le mercredi 16 avril. Le Roi a donné pour mot d'ordre : Sainte Zoé, la Rochelle. Au moment où j'ai rendu l'ordre aux officiers de service, ils ont dit : « C'est juste, c'est mercredi. » Zoé est le nom de baptême de Mme du Cayla, qui a une terre près de la Rochelle; le mercredi est le jour où le Roi la voit. Zoé est en conséquence le mot d'ordre de tous les mercredis; souvent Sa Majesté l'accole avec Nogent-le-Roi.

Cette garde m'a coûté mon meilleur cheval; j'avais mis pied à terre, au poste du quai de Flore, pour inspecter les armes; le housard qui le tenait l'a lâché; il s'est sauvé au galop, et le brancard d'un cabriolet lui a fracassé le flanc et l'a tué.

Les dispositions des habitants en Espagne pour nos troupes sont différentes de celles qu'ils avaient lors de la guerre de l'indépendance; les paysans, au lieu de chercher à nuire à nos soldats, les instruisent de la marche des constitutionnels. La discipline de notre armée est, il est vrai, admirable; témoin ce propos d'un grenadier qui souffrait de l'insolence d'un Espagnol et qui la supportait en lui répondant : « Ah! coquin, si tu étais Français... »

Le 24, on a appris à Paris le combat du 17 avril à Logroño, où les housards du Bas-Rhin ont fait une brillante charge, ont pris deux cents hommes, plusieurs officiers supérieurs et un drapeau. Mon brave successeur, le colonel Muller, a été atteint au bras d'un coup de pointe. J'ai éprouvé une émotion bien pénible en apprenant que ce beau régiment que j'ai formé a été au feu sans moi. Ce que j'ambitionnais le plus au monde était de l'y conduire; si j'avais pu prévoir pareille chose et le repos auquel je suis condamné, je n'aurais pas accepté le commandement des housards de la garde.

La Russie, la Prusse, l'Autriche ont remis des notes à notre gouvernement, déclarant que, le *casus fœderis* étant arrivé, elles veulent envoyer des plénipotentiaires à notre armée pour traiter d'un commun accord avec l'Espagne. C'est un croc-en-

jambe donné par M. de Chateaubriand à M. de Villèle, qui avait l'intention de faire un arrangement tel quel avec les Cortès et de sortir de la Péninsule au plus vite.

Il y a, aux Tuileries, dans la salle du Trône, outre celui qui est sous le dais, trois fauteuils cramoisis auxquels on met des ficelles de la même couleur, tendues d'un bras à l'autre, pour empêcher de s'y asseoir. Il est permis de s'établir sur les tabourets autour de la salle, où le colonel de garde vient attendre la sortie du major général de service, qui lui donne l'ordre du Roi. Ces cordonnets me donnent toujours envie de m'étendre dans ces grands diables de sièges.

Sous le règne de Louis XVI, il y avait à Versailles, dans la salle du Trône, une barrière; le marquis de Voyer, qui attendait dans cette pièce, s'étant assis sur cette balustrade, un huissier s'approche et lui dit : « Monsieur le marquis, vous *profanisez* le Trône. — Monsieur, reprit M. de Voyer sans se déferrer, je *préconerai* partout votre exactitude. »

Mme la duchesse de Berry, princesse de Sicile, n'est ni gracieuse, ni jolie; un œil à l'Orient, un œil à l'Occident, elle porte habituellement la tête basse; elle a une belle peau, le corps assez bien fait dans sa courte stature; sans avoir beaucoup d'esprit, elle a de la finesse italienne; elle ne prend pas toujours le chemin le plus court, le moins détourné, pour arriver à son but, mais elle y parvient. Disgracieuse par nature, elle aime la danse, saute les pieds en dedans et hors mesure. La première femme en faveur auprès d'elle est la duchesse de Reggio, sa dame d'honneur. La vicomtesse de Gontaut, gouvernante des enfants de France, est fraîchement avec la princesse. Le maître de la maison est le comte de Mesnard, son premier écuyer, son intime ami, qui n'est ni jeune ni beau. Monsieur, s'étant aperçu du goût de la duchesse de Berry pour lui, l'a fait venir et lui a dit : « Monsieur de Mesnard, vous êtes auprès d'une jeune princesse, « vous êtes un honnête homme, je vous demande de ne pas « abuser de votre position; j'exige de vous votre parole d'hon« neur à cet égard. Profitez de son goût pour vous pour la « dominer, pour la gouverner, rien de mieux, je vous le con-

« seille même. » M. de Mesnard a assuré Monsieur qu'il aimerait mieux mille fois perdre la vie plutôt que de manquer à sa parole. Il a résisté dans plusieurs occasions, puis a fini par céder. On s'étonne de cette liaison de la duchesse de Berry. Eh ! quel autre aurait-elle pu choisir, personne ne l'approchant?

3 mai. — La favorite, Mme du Cayla, gouverne la France. Les ministres, M. de Villèle en tête, sont ses très humbles valets. J'ai été hier à Saint-Ouen à la fête donnée à l'occasion de l'inauguration du tableau de Gérard représentant le Roi et offert par Sa Majesté pour l'ornement du château. (Elle tient ce château de sa munificence.) C'était aussi l'anniversaire de la déclaration du 2 mai 1814. Ce pavillon est bâti et meublé avec une magnificence vraiment royale; il y avait à la fête quatre cent vingt-cinq personnes de la meilleure compagnie de Paris. Les ministres et le corps diplomatique en entier y assistaient, trois cent soixante personnes étaient dans l'orangerie et dans une tente placée en avant, pour le déjeuner, qui a été entièrement et magnifiquement servi en maigre, à cause du vendredi.

On est passé ensuite dans une très jolie salle de spectacle arrangée par les Menus; on a commencé par un prologue en l'honneur du Roi, suivi d'une pièce à tiroirs jouée par les acteurs des Variétés, et d'un vaudeville de circonstance où ont figuré des acteurs de différents théâtres, Mmes Mante, Cinti, Boulanger, Rigaud, MM. Potier, Philippe, Huet; on s'est rendu de là dans le salon, où on a chanté des cantates et où l'on a fait tomber le taffetas vert qui couvrait le portrait du Roi; ce tableau représentant Sa Majesté dans son cabinet est fort beau. On a pris des glaces sous une tente dans le jardin. Cette fête, dirigée par M. Isabey, a été charmante; il n'y a eu de ridicule que Sosthène de La Rochefoucauld, par la manière dont il a fait les honneurs. Pendant la petite pièce, on a lu une dépêche télégraphique qui annonçait l'entrée du général Molitor à Saragosse et sa marche sur Tudela.

5. — Ouvrard, parvenu à se faire nommer munitionnaire général de l'armée, est au quartier général de M. le duc d'An-

goulême; malgré nos succès, il continue à faire vendre des rentes.

Le duc de Bellune a fait partir l'intendant militaire Joinville, pour tout changer dans l'administration de l'armée. Le ministre de la guerre proteste contre le marché passé avec Ouvrard, le gouvernement y perd 40 millions. Le généralissime a été joué, continue à l'être et protège avec l'insouciance d'un cœur droit les spoliations des autres; il n'y croit pas et s'imagine avoir de l'entendement comme personne; Ouvrard restera munitionnaire général.

6 mai. — Le marquis de Lauriston a été nommé maréchal de France, commandant le second corps d'armée de réserve dont on a ordonné la formation à Bayonne.

16 juin. — Louis XVIII a été se promener avant-hier chez Mme du Cayla à Saint-Ouen; il s'est fait porter dans tous les appartements et a laissé son escorte à la porte du parc, parce que la dernière fois qu'il y est venu, les gardes du corps et les housards se sont fait un malin plaisir d'abîmer les allées et les plates-bandes.

La faveur de Mme du Cayla non seulement se soutient, mais augmente; c'est un crédit assuré pour tout le règne. Les ministres, comme de raison, sont à ses pieds. Le Roi lui donne beaucoup d'argent de la main à la main; les parties d'échecs lui sont payées 2,000 écus quand elle gagne; quand elle perd, le Roi récompense le bien joué. Mlle du Cayla (1) joue aussi aux échecs, mais les parties ne lui valent que 4,000 francs. Le vicomte Sosthène de la Rochefoucauld, amant de Mme du Cayla suivant le plus grand nombre, son ami suivant les autres, est son messager pour les affaires et les intrigues; elle le dépêche également chez le premier ministre et chez son agent de change. Chaque matin, le vicomte de La Rochefoucauld va chez M. de Villèle lui porter les ordres de Mme du Cayla; on s'entend, tout s'arrange d'avance avec le Roi, qui ne voit sa favorite que les mercredis, mais qui lui écrit tous les jours et sans cesse. M. Peyronnet, garde des

(1) Depuis princesse de Craon. (*Note du maréchal.*)

sceaux, a couru de grands dangers pour sa place; il est devenu son amant, dit-on, et l'a conservée.

Mme du Cayla est très adroite; elle a su mettre dans ses intérêts les dévotes et l'association jésuitique qui a une grande influence sur les ministres en dépit d'eux-mêmes.

7 juillet. — Mme de Castellane est accouchée d'une fille qui reçoit les noms de Rachel-Élisabeth-Pauline (1).

Louis XVIII a été sérieusement malade; son érysipèle étant sorti, le danger a cessé. Il a ordinairement une plaie en suppuration au genou, une autre sous le pied, un cautère au bras gauche; si ces écoulements s'arrêtaient, le Roi cesserait immédiatement d'exister. Ses accidents deviennent plus fréquents.

1er août. — Les housards de la garde, faisant le service à Paris depuis le 1er avril, retournent à Melun, garnison triste. Il y a plusieurs châteaux dans le voisinage de cette ville; ils sont une ressource de société pour les officiers.

30. — Le comte Charles de Gontaut a donné, à Montgermont, une fête à Mme la duchesse de Berry, où les housards ont joué la comédie.

30 septembre. — Les housards de la garde reviennent à Paris pour y prendre le service auprès du Roi.

20 octobre. — Je n'ai pas écrit depuis longtemps sur les événements qui se sont succédé; de nombreuses occupations m'ont absorbé. Il s'est cependant passé des choses très importantes, telles que la délivrance de Ferdinand VII, qui a toutes les mauvaises qualités de Philippe II sans en avoir les talents. Le 30 septembre, il a rendu un décret à Cadix dans lequel il accorde amnistie à tous ceux qui ont pris part à la révolution; le lendemain 1er octobre, au Puerto-Santa-Maria, au moment où il recouvrait sa liberté, il a rendu un décret tout contraire qui annulait les actes rendus depuis 1820 sous les Cortès. Il a pris pour premier ministre don Victor Saez, son confesseur. Chaque jour voit naître un décret qui l'emporte en absurdité

(1) Mlle Pauline de Castellane a épousé en premières noces M. le comte de Hatzfeld, et en secondes noces M. le duc de Valençay, depuis duc de Talleyrand et de Sagan.

sur celui de la veille. On suit en Espagne un système complet de réaction; les arrestations, les mesures violentes semblent un principe convenu. On crie au milieu des illuminations : « Vive la sainte Inquisition! » Ferdinand VII n'a seulement pas écrit au roi de France pour le remercier de sa délivrance à sa sortie de Cadix; il n'a pas parlé à M. le duc d'Angoulême des affaires de son royaume.

21. — Sa Majesté Catholique a fait son entrée à Séville le 8 octobre; la Reine, assez mal mise, était en calèche avec lui. La garde nationale traînait le tout, suivant l'usage; venaient ensuite les princesses. Les *Vivat el Rey absoluto!* les illuminations, les chants ont été prodigués; c'était le pendant de la fête constitutionnelle donnée quelques mois auparavant; rien n'a été changé, pas même l'heure du dîner.

Un officier du 5e de housards m'a écrit de Séville, le 10 octobre 1823 : « Nous avons escorté le Roi de Xérès à Séville; il voyage à petites journées et s'arrête dans les villes principales. La suite se compose de douze à quinze voitures; ses gens sont mal vêtus et sales. Dans toute autre circonstance, leur tenue prêterait bien à la plaisanterie; les soldats disent entre eux « qu'on ne peut rien attendre de mieux de la cour « d'un pauvre roi qui sort de la salle de police ». Le Roi est accompagné de sa famille, parmi laquelle les femmes sont à remarquer; la sœur de la duchesse de Berry est superbe; il en est ainsi de la femme de l'infant don Carlos. »

22. — C'est M. le duc d'Angoulême qui a exigé le renvoi de M. le duc de Bellune; celui-ci a quitté le ministère le 19 octobre, contre la volonté de ses collègues; dans un gouvernement constitutionnel, cela ne devrait pas exister. Le maréchal Victor a été nommé ambassadeur à Vienne. Le marquis de Caraman avait demandé une augmentation de traitement; on la lui a refusée; il a donné sa démission, et on l'a pris au mot.

Le Roi avait indiqué pour la guerre le maréchal Lauriston, le général Digeon ou le duc de Mortemart. Les ministres ont proposé le lieutenant général baron de Damas, qui a été nommé ministre de la guerre. Il a trente-six ans, est rentré en France en 1814; colonel dans la garde russe, on l'a fait

maréchal de camp français et gentilhomme d'honneur de M. le duc d'Angoulême. En 1815, au pont de la Drôme, ce prince l'a nommé lieutenant général. Il a, depuis, commandé la division de Marseille; il est d'une excessive dévotion, mais tolérant; son opinion : ultra-royaliste.

Le général Moncey, sous lequel il servait en Catalogne, l'ayant pris en grippe, l'avait employé à l'arrière de l'armée au blocus de Figuières; au moment où il allait rentrer en France à cause de sa mauvaise santé et des désagréments qu'il éprouvait, le hasard lui a procuré le plus beau combat de la campagne. Il en a eu tout l'honneur; il n'en avait pas moins entièrement perdu la tête.

Le baron de Damas, rentré en France, se trouvait à Hautefort, terre de sa femme, où on lui a dépêché un courrier pour lui annoncer son élévation au ministère; son étonnement a été grand, celui du public n'a pas été moindre. M. de Chateaubriand et M. de Villèle ont choisi M. de Damas par la conviction de sa nullité et de sa parfaite soumission à leurs volontés. Bien souvent, dans le monde, l'incapacité n'est pas un obstacle à l'avancement; celle du baron de Damas ne laisse rien à désirer. Le colonel Lasnon, chef de l'artillerie de Marseille à l'époque où M. de Damas y commandait la division, m'a raconté qu'un jour cet officier général l'avait fait venir pour lui dire qu'ayant seulement vingt-quatre pièces de canon dans la place, il était embarrassé pour faire tirer trente-six coups de canon à l'arrivée de Mme la duchesse de Berry; qu'en conséquence, il avait écrit à Toulon de lui en envoyer douze. Le colonel Lasnon a eu de la peine à lui faire comprendre qu'il n'y avait pas besoin de trente-six pièces de canon pour tirer trente-six coups.

Le roi d'Espagne a poussé la sottise au point d'offrir à M. le duc d'Angoulême un duché de 200,000 livres de rente avec le titre de prince de Trocadéro et un palais à Madrid. Son Altesse Royale lui a renvoyé le diplôme et lui a écrit une lettre de remontrances très noble sur son absurde conduite. Le roi d'Espagne a donné en masse à nos ministres le grand cordon de Charles III; le major général Guilleminot ayant eu

la Toison d'or, M. de Chateaubriand, ministre des affaires étrangères, a été peu flatté de recevoir seulement le grand cordon de Charles III. Ferdinand VII s'est montré prodigue de décorations pour notre armée.

24. — Pendant ma ronde au château, Julien Leroy, horloger de Sa Majesté, capitaine de la garde nationale, a oublié le mot d'ordre; il est venu ensuite me demander la *cérémonie* à faire pour reconnaître une ronde, motivant son ignorance sur ce qu'étant 480 capitaines dans la garde nationale, il monte la garde aux Tuileries tous les 480 jours seulement. Lorsque le maréchal Oudinot était major général de service, le commandement de la garde nationale lui valant 100,000 fr. de rente, il n'aimait pas les rapports sur leur mauvaise manière de servir; il recommandait toujours de les laisser tranquilles.

2 novembre. — A ma garde, aujourd'hui, le Roi nous a donné pour mot d'ordre : *Saint-Sosthène* et *Saintes*, le premier en l'honneur de M. Sosthène de La Rochefoucauld, l'âme damnée de Mme du Cayla; le second, à cause de sa terre près de cette ville. Ce mot d'ordre est un petit détail, mais qui prouve cependant une faveur de tous les instants.

On m'écrit d'Espagne que la moitié seulement de la besogne est faite, et que les partis sont exaspérés au point de rendre nécessaire la présence d'une forte armée d'occupation.

7. — Il y a défense absolue au château d'entrer chez le Roi quand il est enfermé avec Mme du Cayla, le mercredi. Le Roi est mieux depuis quelques jours. On m'a assuré, cependant, que le fond de sa santé est si mauvais et que ses jambes coulent tellement, que les médecins ont déclaré qu'il ne pouvait pas vivre plus de deux mois, supposé qu'il aille jusque-là.

10. — J'ai remarqué, à la soirée de musique du duc de Blacas, l'horrible figure de Mme Pamphile Lacroix, ayant au milieu de son front, sur un turban, les épaulettes en or portées par elle à la dernière campagne en qualité d'aide de camp de son mari; ce nouveau genre d'ornement ne deviendra pas à la mode.

13. — A ma garde aujourd'hui mercredi, le Roi m'a donné

pour mot d'ordre *Victoire* et *Rouen*. Victoire est un des noms de Mme du Cayla, et Rouen la ville où elle a été pour son procès avec son mari. Il y a maintenant variante entre *Sainte-Zoé* et *la Rochelle;* ils reviennent tous les quinze jours. Quand le général Talon, colonel des lanciers de la garde, frère de Mme du Cayla, est de garde un mercredi, cela paraît d'autant plus piquant aux officiers auxquels il rend le mot d'ordre.

16. — Une brochure du duc de Rovigo insulte le prince de Talleyrand. Celui-ci a demandé à Louis XVIII de lui faire justice. Sa Majesté a répondu : « Est-ce que vous ne portez pas toujours un bâton? » Puis elle a interdit les Tuileries au duc de Rovigo et a dit au grand chambellan : « Ni vous, ni les vôtres, ne serez exposés maintenant à faire des rencontres inconvenantes. »

17. — J'ai vu le maréchal duc de Reggio, charmé d'être de retour d'Espagne; il m'a dit : « Tranquillisez-vous de n'avoir pas été à l'armée; je n'en ai pas fait plus que vous. »

Le roi et la reine d'Espagne ont fait leur entrée à Madrid, le 13 novembre, sur un char de triomphe élevé de vingt-cinq pieds, traîné par cent hommes. Je ne sais pas de quoi triomphait Ferdinand.

M. de Querhœnt m'écrit de Burgos :

« Voilà donc cette campagne finie, et tant tués que blessés « dans notre régiment, nous avons eu deux morts, plus dix-« huit hommes que nous laissons dans les hôpitaux d'Es-« pagne. »

Ces pertes si minimes montrent l'extrême découragement des Espagnols dans cette campagne. Les housards du Bas-Rhin, un des régiments qui se sont le plus distingués, ont ramassé dans le combat de Logroño beaucoup de prisonniers, et auprès de Séville ils ont fait mettre bas les armes à un régiment entier de cavalerie espagnole.

Il y a en France quinze mille prisonniers espagnols qui craignent plus qu'ils ne désirent de rentrer dans leur patrie. Si ces troupes ont souvent faibli dans les combats, on doit s'en prendre à leurs officiers. Le simple soldat est sobre, patient, courageux, bon marcheur; les mêmes gens que j'ai

vus fuir en 1808 en Espagne, une fois formés en régiments et commandés par des officiers français, ont déployé, dans la campagne de Russie, ténacité et brillante valeur. La position des prisonniers espagnols les rend éminemment propres à une expédition lointaine. Repoussés de leur patrie, ils n'ont rien à perdre. Je voudrais que la France fît un traité avec l'Espagne qui lui assurât pendant trente ans au moins la possession du Mexique, moyennant une redevance annuelle. Cette colonie n'a jamais rapporté à l'Espagne plus de quinze millions par an, toutes les autres colonies espagnoles plus de trente millions de francs. Les principales mines du Mexique ne sont pas exploitées, faute d'argent et de machines.

Le Mexique serait repris ostensiblement au nom du roi d'Espagne par les soldats espagnols commandés par les officiers français soi-disant passés au service de l'Espagne. Les grades obtenus en cas de réussite de l'expédition leur seraient assurés en France au bout de deux ans de séjour au Mexique. L'objection est la crainte de la jalousie de l'Angleterre. Elle a, dans l'affaire d'Espagne, été très mal pour la France. Ce qu'on pardonne le moins aux gens, ce sont les torts qu'on a vis-à-vis d'eux. Ce qui existe entre particuliers a lieu aussi de nation à nation; la guerre serait donc inévitable avec l'Angleterre si elle avait la possibilité de la faire. J'ai remis aux ministres un mémoire sur cette manière d'utiliser les prisonniers espagnols.

2 décembre. — L'entrée à Paris de M. le duc d'Angoulême a eu lieu aujourd'hui, jour anniversaire de la bataille d'Austerlitz et du couronnement de Napoléon. Les troupes de la garde étaient en bataille de la porte Maillot à l'Étoile. M. le duc d'Angoulême est passé sur notre front vers une heure; nous avons défilé devant le Roi dans les jardins des Tuileries.

Sa Majesté était placée au balcon du pavillon de l'Horloge; avant qu'elle y prît poste, M. de Chateaubriand, ministre des affaires étrangères, est entré dans son cabinet pour lui porter la réponse faite au préfet de Paris, à la barrière, par M. le duc d'Angoulême. Le Roi lui a dit en souriant : « Vous venez de chasser sept belles dames qui étaient dans mon cabinet.

M. de Chateaubriand. — Comment, Sire?

Le Roi. — Oui, elles sont bien jolies.

M. de Chateaubriand (*gardant le silence*). — ...

Le Roi. — Mme du Cayla, Mme Davidoff et leurs filles; elles sont dans ma chambre.

M. de Chateaubriand. — Elles y verront bien défiler les troupes.

Le Roi. — Oh, oui! je l'espère bien.

M. de Chateaubriand. — Je crains que Votre Majesté n'ait froid sur le balcon.

Le Roi. — J'aurai mon chapeau; je ne l'ôterai pas, et puis Mme du Cayla m'a conseillé de mettre du coton dans mes oreilles. D'ailleurs, si j'ai froid, je m'en irai. »

Après avoir défilé à la tête de mon régiment, j'ai relevé presque aussitôt le colonel Oudinot.

Il y avait dans le jardin des Tuileries une foule considérable; le soir, Paris a été illuminé. Je ne sais pourquoi on n'avait mis des lampions qu'au milieu du château des Tuileries, et la moitié seule du jardin était éclairée.

Le Roi a donné pour mot d'ordre *Saint Louis* et *Paris;* c'était convenable pour l'entrée de son neveu.

M. le duc d'Angoulême était de mauvaise humeur; en montant sur son bucéphale, à la porte Maillot, pour son entrée triomphale, il a dit au duc de Guiche, son premier écuyer : « Me voilà à cheval pour la plus grande fanfaronnade vue depuis don Quichotte. »

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Mon début au service comme soldat au 5e d'infanterie légère. — Mort de ma mère. — Je deviens caporal, sergent. — Refus du ministre Berthier de me nommer sous-lieutenant au 5e léger. — On m'inscrit dans les gardes d'honneur. — Je reçois le brevet de sous-lieutenant au 24e de dragons. — Je pars de Pau pour rejoindre mon nouveau régiment. — Séjour à Paris. — Mon arrivée au 24e de dragons à Modène. — Départ de Modène. — Arrivée à Crémone. — Départ du 24e de dragons de Crémone pour Milan. — Installation au lazaret de Milan. — Départ de Milan. — Arrivée à Pau pour rejoindre le corps du général Junot. — Le général Mouton me prend pour officier d'ordonnance. — Entrée en Espagne. — Corps du maréchal Moncey. — Revue du général Mouton. — Je suis nommé lieutenant aide de camp. — Marche de Burgos sur Madrid. — Entrée dans cette capitale. — Emeute du 1er avril. — Départ pour l'Escurial. — Détails sur le roi Charles IV et la reine Marie-Louise. — Discussion avec le général Mouton. — Il me met quinze jours aux arrêts de rigueur. — Murat, roi de Naples. — Joseph, roi d'Espagne. — Séjour de quarante-huit heures à Bayonne. — Rapports de mon père avec l'Empereur. — Je rejoins à Miranda la division Mouton. — Bataille de Rio-Seco. — Mission en France. — Mon retour à Vitoria. — Arrivée de l'Empereur. — Combat de Burgos. — L'Empereur me refuse sa croix, quoique j'aie pris un canon. — Combat de San-Vicente. — Prises de bâtiments. — Discussion entre Soult et Mouton à ce sujet. — Départ pour Madrid. — M. d'Oms. — L'Empereur quitte Madrid. — Passage de Guadarrama. — Les boues de Valderas. — Désir de Sa Majesté de joindre les Anglais. — Arrivée à Benavente. — L'Empereur nous souhaite la bonne année. — Bruits de guerre avec l'Autriche. — Sa Majesté rentre à Paris le 23 janvier. — Je me rends à Paris en passant par Pau.. 1

CHAPITRE II

Départ de l'Empereur pour la campagne d'Autriche. — Je rejoins à la bataille d'Abensberg. — Ma mission auprès du général de Wrède. —

Bataille d'Eckmühl. — Combat de Ratisbonne. — L'Empereur est blessé. — Il envoie le général Mouton attaquer un bastion avec une compagnie de voltigeurs. — Combat d'Ebersberg. — Arrivée à Schœnbrunn. — Entrée à Vienne. — Logement chez le prince de Trautmansdorff. — Mission au général Lauriston. — Rencontre de Simmeringberg. — Reconnaissance avec des housards. — Bataille d'Essling. — Défense d'Essling par le général Mouton. — On rapporte le général Lannes, blessé, à l'Empereur. — L'armée se retire dans l'île Lobau. — Mission au vice-roi, à Scharvar en Hongrie, au maréchal Davout devant Presbourg. — Seconde mission au vice-roi, à Guns. — Je passe une nuit à la tranchée devant Raab. — Cette place capitule. — Société de Vienne. — Singuliers effets de boulets. — Mort du maréchal Lannes. — Le général comte Louis de Narbonne rejoint l'armée. — Ses nobles manières. — Mission à Raab. — Retour avec Alfred de Noailles. — Bataille de Wagram. — Alerte, l'action finie. — L'Empereur monte à cheval sans chapeau. — Macdonald nommé maréchal. — M. Boulanger, inspecteur des postes, ramasse les blessés. — Combat de Znaïm. — Armistice. — — Retour à Vienne. — Détails sur le salon de service à Schœnbrunn. — L'Empereur est content de mon rapport. — Promotions à l'occasion de la Saint-Napoléon. — J'attrape une dotation de 2,000 francs. — Le général Piré. — Mort d'Étienne de Choiseul. — Edmond de Périgord. — Son habit extraordinaire. — Signaux télégraphiques de Vienne à Strasbourg mal organisés. — La paix est signée. — J'en porte la nouvelle au roi Jérôme à Cassel, au roi Louis à Loo. — Je reviens auprès de l'Empereur à Fontainebleau. — Je suis nommé capitaine...... 47

CHAPITRE III

Mon père épouse la duchesse de la Rochefoucauld. — Napoléon épouse Marie-Louise. — Bal du prince de Schwartzenberg. — Je profite de mon séjour à Paris pour m'instruire. — L'Impératrice accouche du roi de Rome. — Joie à Paris. — Mariage de M. Fritz de Pourtalès avec Mlle Louise de Castellane, à la Malmaison. — Préparatifs de guerre contre la Russie. — Je quitte Paris et rejoins l'Empereur et l'Impératrice à Bayreuth. — Arrivée de l'Empereur à Dresde. — Déférence des souverains pour Napoléon. — Le duc de Vicence. — Ses belles qualités. — Départ de Dresde. — Passage à Posen. — Raoul de Montmorency, malade, quitte l'armée. — L'ingénieur Lamour abandonné avec le fourgon des cartes dans un bois. — Arrivée à Thorn. — Je prends mon service auprès de l'Empereur, qui me parle de mon père. — Brusque départ de l'Empereur pour Osterode. — Arrivée à Kœnigsberg. — Le général Narbonne plaît à l'Empereur. — Départ de Kœnigsberg. — Gaieté d'un bivouac du 11e léger. — Souper de l'Empereur à Skrawdzen dans le jardin du curé. — Sa conversation avec lui. — Reconnaissance des bords du Niémen par l'Empereur. — Passage du Niémen. — Ma querelle avec le comte de Lobau. — Entrée à Kowno. — Bivouac dans le cimetière de Strzabuiki avec Mortemart, Chabrillan et le duc de Plaisance. — Entrée à Wilna. — Le capitaine Octave de Ségur est fait prisonnier. — Le géographe d'Albe. — Sa Majesté croit tenir le corps du général Bagration. — Il lui échappe. — Mission à Niémezin. — Difficultés pour les vivres. — Désordres des traînards. — L'Empereur reçoit

à Wilna la députation de la Diète de Varsovie. — La garde part de Wilna. — Revues des traînards. — L'Empereur va au bivouac des Bavarois. — Mission au vice-roi, que je rejoins à Dolhinow. — Je retrouve l'Empereur à Gluboskoé. — Méchante humeur de Sa Majesté en voyant la retraite des Russes. — Départ de Gluboskoé. — Combat à Ostrowno. — Mission à Oula au maréchal Ney. — Effet des reproches de l'Empereur sur les Wurtembergeois et leur prince royal. — Le 3e corps vit de pillage sur les autres pour éviter de mourir de faim. — Tort de mettre toujours les mêmes divisions à l'avant-garde. — Sa Majesté me réveille couché en travers de la porte de sa tente. — Combat de Witepsk. — Flahault, Mortemart, Bricqueville et moi arrêtons les housards du 8e et les chasseurs du 16e en déroute. — Mortemart reprend un caisson. — Belle conduite des voltigeurs du 9e de ligne. — Entrée à Witepsk. — Je quitte le comte de Lobau. — Je suis placé à l'état-major du prince de Neufchâtel.. 77

CHAPITRE IV

Le général Narbonne me prend pour aide de camp. — Je rentre à l'état-major de l'Empereur. — Affaire de Rudnia. — L'Empereur fait donner un napoléon à chaque blessé. — L'Empereur part de Witepsk. — Combat du roi de Naples à Krasnoé. — Combat de Smolensk. — Paroles du roi de Naples. — Son indifférence au milieu des dangers. — Notre bonheur d'avoir à manger chez l'Empereur, les jours de bataille. — Entrée à Smolensk incendié. — Combat de Valoutina. — Le général Rapp visite les hôpitaux par ordre de Sa Majesté. — Les Russes brûlent tout, en se retirant devant le roi de Naples. — Départ de Smolensk. — Pillage de Dorogobouge. — Notre insouciance pour les incendies. — Viasma. — Entrée à Ghja. — A en juger par notre état-major, il y a bien des malades dans l'armée. — Ordre sur les voitures. — L'armée ressemble à la tour de Babel. — Belle affaire du 8e chasseurs commandé par Edmond de Périgord. — On trouve l'ennemi en position. — Combat du 5 septembre. — Le 6, les armées restent en position sans se battre. — Pressentiment de Canouville tué le lendemain. — Sa Majesté reçoit le portrait du roi de Rome. — Bataille de la Moskova. — Reconnaissance avec vingt-cinq chasseurs de la garde. — Visite du champ de bataille par Sa Majesté. — Enthousiasme des régiments. — Entrée à Mojaïsk. — Entrée à Moscou le 14 septembre. — L'incendie éclate le soir. — Pillage. — Achats aux soldats. — Sa Majesté au château de Petrowsky. — Le général Narbonne est envoyé pour sauver le Palais jaune. — Grandes ressources de Moscou. — Sa Majesté revient au Kremlin. — Politesse des Cosaques avec l'avant-garde. — On défend le pillage. — Bel aspect de Moscou du haut du Kremlin. — Sa Majesté m'envoie donner l'ordre à la cavalerie de la garde de monter à cheval. — L'armée russe se retire vers Kalouga. — Le roi de Naples veut quitter l'armée. — Faiblesse de notre cavalerie. — L'huissier du cabinet Angel. — Sa Majesté fait mettre chaque soir deux bougies sur sa fenêtre au Kremlin. — Je suis nommé chef de bataillon. — Je désire être chef d'escadron. — L'Empereur y consent à grand'peine. — Combat du roi de Naples le 4 octobre. — Ordre pour le départ des blessés. — Revue de la division Compans. — Spectacle français organisé par Beausset. — Mon

dixième logement chez le prince Kurakin. — La neige. — Revue des cavaliers démontés. — Drapeaux de Pultawa. — Visite des hôpitaux par le général de Narbonne. — On abat la croix d'Ivanowitch. — Combat du roi de Naples le 18 octobre.................................. 128

CHAPITRE V

L'Empereur part de Moscou le 19 octobre. — Le maréchal Mortier reste au Kremlin. — Quinze mille voitures à la sortie de Moscou. — Ma mission à Maloviasma. — Cruauté des Portugais envers les prisonniers russes. — Combat de Maloiaroslawetz. — Mort du général Delzons. — Sa Majesté manque d'être prise par les Cosaques. — Arrivée de Mortier à Weréja. — Combat de Viasma. — Hourras des Cosaques. — Le prince d'Eckmühl est démoralisé; il est remplacé à l'arrière-garde par le maréchal Ney. — La neige s'établit. — On abandonne des canons. — Ma mission au maréchal Ney. — Sa bravoure. — Son bivouac. — Affreuse situation de ses troupes. — Fezensac. — Singulière maladie des soldats. — Bivouac d'amateurs. — J'expose à Sa Majesté la situation du maréchal Ney. — Notre arrivée à Smolensk brûlé. — Les Russes occupent Witepsk. — Bravoure du général Grouchy. — Affaires d'avant-postes du duc de Bellune. — Le général Rapp revient du 3e corps. — Le maréchal Ney n'a plus que mille quatre cents hommes. — Le duc d'Elchingen a pris lui-même un fusil pour défendre le passage du Borysthène. — Arrivée du 4e corps sans artillerie. — Gaieté de M. de Narbonne au milieu de nos désastres. — Départ de Smolensk. — Le vice-roi rejoint avec son corps. — Combat de Krasnoé. — Le 1er de voltigeurs anéanti. — Le duc d'Elchingen passe le Borysthène sur la glace. — Sa retraite est le plus beau fait d'armes de la campagne. — Triste position des femmes qui suivent notre armée. — Formation de quatre compagnies de gardes d'honneur. — On brûle les aigles. — Je fais passer une lettre par un Polonais arrivant de Wilna et qui y retourne. — Arrivée à Borizow. — On travaille à deux ponts sur la Bérézina. — La brigade Castex traverse à gué. — Passage du 2e corps sur le pont de l'infanterie. — Le maréchal Oudinot poursuit les Russes. — Passage de l'Empereur et de l'artillerie. — Combat de la Bérézina. — Désordres et bousculades au pont. — Je ne puis sauver une cantinière et son enfant. — Hommes et chevaux écrasés. — Treize généraux tués ou blessés. — Départ de Sa Majesté pour Zembin. — Fezensac a quatre hommes avec son aigle. — Le nombre des amateurs augmente. — Les soldats de la vieille garde ont seuls leurs fusils. — Arrivée à Molodetschna, où l'on trouve une foule d'estafettes. — Sa Majesté quitte l'armée à Smorghoni. — Je passe la nuit à copier le 29e bulletin, sur la minute de Sa Majesté, pour M. de Narbonne envoyé à Berlin. — Le roi de Naples commande l'armée. — Le prince de Neufchâtel reste son major général. — Conversation de Sa Majesté avec lui. — Horrible situation de l'armée. — Le départ de l'Empereur fait peu d'effet. — J'ai les deux mains gelées à Miedniki. — Froid horrible. — Arrivée du duc de Bellune avec cinquante hommes. — Nous arrivons à Wilna. — Nos costumes de carnaval. — Je pars à onze heures du soir avec M. de Narbonne. — Nous laissons à une montée canons et bagages. — J'arrive à Ewje avec la fièvre. — Mon fidèle serviteur Ayharts est pris. — Je cède ma place sur un traîneau à Briqueville blessé. — Je

traverse le Niémen. — Tourmenté par la fièvre, mes jambes me refusent le service. — Un soldat du train me hisse sur un sac d'avoine. — Magasins de Kowno pillés. — M. Bignon me prend dans sa calèche. — Le maréchal Ney rejoint à Gumbinnen avec cinquante hommes. — Bons procédés du général Sébastiani. — Nous trouvons des chevaux de poste et des traîneaux. — Le commandant de Thorn nous donne des chemises. — Nous descendons à l'hôtel de Russie à Berlin. — Notre ambassadeur, M. de Marsan, ne revient pas de nos costumes. — M. de Narbonne m'expédie de Berlin à Paris. — Bonne fin d'année................ 172

CHAPITRE VI

Réflexions sur la campagne de 1812. — Enthousiasme des cohortes du premier ban. — On met en activité trois cent quarante mille hommes. — Concordat avec le Pape. — L'Empereur accorde 3,000 francs de gratification aux officiers de son état-major. — Ambassade de M. de Narbonne à Vienne. — Le maréchal Ney est nommé prince de la Moskowa. — Les dimanches de Mme de La Briche. — Soupers aux hôtels de Gontaut, de Crillon. — Bals de la reine Hortense, de la duchesse de Bassano, de Mmes Potocka, de Soussay et du Boderu. — Mme Armand de Maillé. — Sa Majesté met à la retraite les généraux Grouchy et Kellermann. — Fezensac, général de brigade. — M. de Krusemark, ministre de Prusse, prend ses passeports. — L'Impératrice est régente. — Sénatus-consulte appelant cent quatre-vingt mille hommes et dix mille gardes d'honneur. — Un service de Sa Majesté part pour Mayence. — Thorn capitule. — Mort du maréchal Bessières. — Sa frisure. — Sa coiffure. — Anecdote à son sujet. — Bataille de Lutzen. — J'épouse Mlle Greffulhe le 26 mai. — Armistice de Dresde. — Je suis nommé colonel. — J'ai beaucoup de mal dans les gardes d'honneur, faute de bons cadres. — On célèbre à Dresde la fête de l'Empereur, le 10 août. — Bataille de Dresde. — Levée d'hommes. — Désastres de Leipzig. — Arrivée de Sa Majesté à Paris. — Augmentation des impôts. — Mort du général Narbonne à Torgau. — La Hollande se révolte. — Réquisitions de denrées dans les départements. — Je me rends à Worms. — Une épidémie désole l'armée. — Pertes du 6e corps en un mois. — Quatre cent cinquante gardes demandés pour de nouveaux régiments de la garde. — Désordre du dépôt de Deux-Ponts. — Commissaires envoyés par Sa Majesté dans les divisions militaires avec des pouvoirs extraordinaires. — Communications aux Chambres sur les négociations avec les puissances. — Résistance du Corps législatif. — M. Lainé. — Son courage. — Discours de Sa Majesté. — Les alliés s'avancent en France. — Organisation de la garde nationale de Paris. — Nouvelles dispositions pour les gardes d'honneur. — L'Impératrice régente. — Départ de l'Empereur. — Marche des armées. — Arrivée de dix mille hommes d'Espagne. — On fortifie Paris. — Reddition de différentes places. — Congrès de Châtillon. — Les alliés s'approchent de Paris. — Émigration de la capitale. — Combats de Champaubert et autres. — Le vice-roi en Italie. — Combat de Montereau. — Départ de Ferdinand pour l'Espagne. — Je demande des ordres au ministre de la guerre. — Mon régiment va à Tours. — Entrée des alliés à Paris. — Gouvernement provisoire. — Je quitte ma cocarde. — Entrée du comte d'Artois. — Abdication de l'Empereur. — Il part

pour l'île d'Elbe. — Déclaration de Louis XVIII. — Je l'escorte de Saint-Ouen à Paris. — Divers actes du nouveau gouvernement. — Licenciement des gardes d'honneur. — Promotion ridicule d'officiers généraux. — Le duc de Berry. — Décorations à la garde nationale de Paris. — Singulières nominations d'officiers de la Maison Rouge. — Bénédiction et distribution des drapeaux à la garde nationale au Champ de Mars. — Distribution de drapeaux à la ligne. — Naissance de mon fils. — Profusion de croix. — On me place colonel à la suite du 1er de housards. — Petite guerre commandée à Monceaux par les ducs d'Angoulême et de Berry. — Patience de l'armée. — Le maréchal Soult ministre de la guerre. — Partialité pour les voltigeurs de Louis XIV. — Scandale de Saint-Roch. — Troubles à Rennes, à Metz. — Translation des restes de Louis XVI à Saint-Denis. — Platitude du prince de Wagram. — Le duc de Rohan nommé premier gentilhomme de la chambre. — Divers bals masqués. — Mort du général comte Nansouty 220

CHAPITRE VII

Débarquement de Napoléon à Cannes. — Les princes partent. — Entrée de Napoléon à Lyon. — Le maréchal Soult remplacé par le duc de Feltre. — Propos du maréchal Ney. — Séance du 16 mars à la Chambre des députés. — Départ du Roi. — Entrée de l'Empereur à Paris. — Combat de Montélimart. — Embarquement de Mme la duchesse d'Angoulême à Pauillac; de M. le duc d'Angoulême à Cette. — On se prépare à la guerre. — Le roi Joachim commence les hostilités. — Acte additionnel. — Je ne sers pas. — Le duc de Mortemart. — Situation de nos armées. — Ouverture du Champ de Mai. — Création de pairs. — Départ de l'Empereur. — Bataille de Waterloo. — Retour et abdication de Napoléon. — Gouvernement provisoire. — Les alliés rentrent à Paris. Louis XVIII y arrive. — Son ministère. — Exactions des alliés. — Soumission de l'armée de la Loire. — Ministère modéré. — Napoléon est envoyé à Sainte-Hélène. — Ordonnance de l'organisation de l'armée. — Mort du maréchal Brune, de la Bédoyère. — Nomination de quatre-vingt-dix pairs. — Pairie héréditaire. — Exigences des alliés. — Le ministère Talleyrand donne sa démissiou. — Le ministère Richelieu le remplace. — Le roi Murat fusillé. — Ridicules nominations de chefs de corps. — Les souverains se donnent des régiments. — Procès du maréchal Ney. — Son exécution. — Procès de M. de Lavalette. — Sa fuite. Rage des ultras contre lui. — Absurdes propos de M. le duc de Berry. — Soirées du prince de Talleyrand. — Je me rends à Provins pour la formation du 5e de housards (housards du Bas-Rhin). — Mort du duc de Rohan. — Bals du duc de Chevreuse. — Le duc de Coigny, gouverneur des Invalides. — Bénédiction de l'étendard des housards du Bas-Rhin. J'escorte la duchesse de Berry. — Passage de Mme la duchesse d'Angoulême. — Je mets aux arrêts de rigueur un officier ayant insulté un habitant. — Mes principes de discipline à ce sujet. — Départ des housards du Bas-Rhin de Provins. — Notre arrivée à Soissons. — Nous sommes festoyés par la garde nationale. — On fait couper la queue et les tresses à mes housards. — Cela cause de la désertion. — Scène de M. de Talleyrand. — Le Roi défend les Tuileries au grand chambellan. — Arrivée du régiment à Paris 277

CHAPITRE VIII

On m'envoie à Évreux. — Attroupements sur différents points. — Le général Charles de Polignac. — Bal du duc de Wellington. — Le prince de Talleyrand revient à la cour. — Ordres envoyés à mes détachements. — La loi augmente la solde du soldat, à cause du haut prix des denrées. — Le 5e de housards se rend à Chartres. — Désertion du maréchal des logis Niellon, depuis général belge. — Émeutes et incendies sur différents points. — M. de La Ferronnays quitte M. le duc de Berry. — Rentrée de mes détachements. — Le maréchal Saint-Cyr remplace le duc de Feltre au ministère de la guerre. — Le duc de Raguse à Lyon. — Mme Moreau créée maréchale. — Quadrille chez Mme la duchesse de Berry. — Troubles de Lyon. — Le commandeur de Ferette. — Départ de mon régiment pour Pontivy. — Mort du prince de Condé. — Détails sur la Bretagne. — Troubles dans le Morbihan. — Le comte de Coutard. — Je reviens à Paris. — Brouille entre les ministres. — Leur démission. — M. de Richelieu ne peut arriver à former un cabinet. — M. Decazes y parvient.. 327

CHAPITRE IX

Anecdotes sur le conseil des ministres et sur le Roi. — Propos de Napoléon à Eylau sur la garde. — Le maréchal Saint-Cyr et son système de légions. — Je retourne à Pontivy. — Création de pairs. — Sur la couleur garance. — Détails sur le Morbihan. — Son colonel Cadoudal. — Renvoi de Paris des cuirassiers d'Élie de Périgord. — Pose de la première pierre du monument des Trente. — Folies d'un général inspecteur. — Changements dans les bureaux de la guerre. — Officiers généraux commis. — Bals du duc de Berry, de l'ambassadeur d'Angleterre, de la marquise de Lagrange, de la comtesse de la Riboisière, du comte de Castella. — Règlement du 13 mai. — Inspections sous le maréchal Saint-Cyr. — Soirée de Mme de Mun et de la duchesse de Plaisance. — Bal du marquis et de la marquise de Bellissen; de la vicomtesse de Gontaut pour la duchesse de Berry. — Portraits du duc et de la duchesse de Broglie. — M. de Lamartine. — Le baron de Barante. — M. Villemain. — La comtesse de Balby et Louis XVIII. — Creps de la duchesse de Luynes. — Article du *Drapeau blanc* sur le duc d'Orléans. — Fête du comte de Goltz, ministre de Prusse. — Des améliorations du maréchal Saint-Cyr. — Bal à l'Elysée, donné mal à propos, à cause de la mort du duc de Kent.. 365

CHAPITRE X

Bals chez la marquise de Mun, chez le duc Charles de Plaisance, chez le marquis de Bellisen. — Dîner chez le duc de Broglie, avec MM. de Lamartine, de Barante, Villemain, Auguste de Staël. — Portrait de la

duchesse de Broglie. — La comtesse de Balby et Louis XVIII. — Des améliorations du maréchal Saint-Cyr. — Bal donné à l'Élysée par le duc de Berry. — Assassinat de M. le duc de Berry. — Opposition contre M. Decazes. — La famille royale arrache du Roi son renvoi. — Obsèques de M. le duc de Berry. — Insurrection en Espagne. — M. Beugnot et son vote par étourderie. — Les housards du Bas-Rhin quittent Pontivy et viennent tenir garnison à Moulins. — Le Roi envoie des présents au duc Decazes. — Anecdote à ce sujet. — Naissance du duc de Bordeaux. — Lettre de M. de Pradt après son procès. — Le comte Amédée Pastoret et Mme de Ch... — Le comte de Lacelles au grand collège de l'Allier. — Nouvelle organisation de l'infanterie. — M. de Richelieu et M. de Bonnay. — Le duc de Rohan-Chabot entre dans les ordres; son frère, le comte Fernand de Chabot, prend le titre de prince de Léon....... 386

CHAPITRE XI

Hiver à Moulins, spectacles, bals. — Défaveur de M. Decazes à son retour d'Angleterre. — Mme du Cayla. — Je reçois l'ordre d'aller à Vichy pour y faire le service auprès de Mme la duchesse d'Angoulême. — Activité de Mme la duchesse d'Angoulême. — Mon séjour auprès d'elle. — Elle est satisfaite de mon régiment et s'intéresse à lui. — Mes officiers jouent la comédie en sa présence. — Détails sur les personnes de son entourage. — L'abbé Frayssinous, M. Charlet, M. de Turgis, etc. — Départ de Vichy. — Ma querelle avec le colonel Foucauld. — Mort de Napoléon Ier à Sainte-Hélène. — Séjour de ma famille à Moulins. — Duel de mon fils Henri. — Je suis nommé commandeur de la Légion d'honneur. — Passage de Mme la duchesse de Berry à Moulins. — Inspection du général La Roche-Aymon. — Avancement des officiers à la demi-solde. — Passage du 26e et du 16e de ligne à Moulins. — Je vais à Paris. — Détails sur le changement de ministère. — Influence de Mme du Cayla. — Mariage d'Anna de Rohan-Chabot avec le comte Joseph d'Estourmel. — Retour à Moulins. — Anecdotes sur le marquis de B... — Course à Bourbon-l'Archambault avec MM. et Mmes des Roys et de Bressolles. — Le prince de Talleyrand et la comtesse Tizkyewiez. — Le régiment de Holenlohe passe à Moulins. — Promenade militaire commandée à l'improviste.............................. 411

CHAPITRE XII

Je suis nommé colonel des housards de la garde. — Dîner d'adieu. — Je me sépare à regret du 5e de housards. — Le général de Vence me remet, le 8 septembre 1822, à Melun, le commandement des housards de la garde. — Mes débuts dans ce corps. — Mon régiment vient à Paris le 30 octobre pour y prendre le service. — Service de la garde nationale aux Tuileries. — Mes principes sur les rapports entre les officiers et les bourgeois. — Retour du vicomte de Montmorency du Congrès de Vérone. — Il est créé duc. — Mariage de M. Paul de Noailles avec Mlle Alicia de Mortemart. — Mauvaise chère du duc Mathieu de Montmorency. — Une réception de femmes, le lundi, aux Tuileries. — Uni-

forme des housards de la garde. — Guerre inévitable entre la France et l'Espagne. — On tire au sort les régiments de la garde pour l'armée; je ne suis pas favorisé. — Déclaration de guerre à l'Espagne. — Esprit de l'armée. — Mauvais état du matériel, etc. — Voyage du duc de Bellune, ministre de la guerre, à Bayonne. — Ses démêlés avec le lieutenant général Digeon. — Je donne un bal le 14 avril 1823. — Les mots d'ordre du Roi se rapportent toujours à Mme du Cayla. — Anecdote sur les fauteuils de la salle du Trône. — Portrait de Mme la duchesse de Berry. — M. de Mesnard. — Fête à Saint-Ouen chez Mme du Cayla. — Sa faveur ne fait qu'augmenter. — Sosthène de La Rochefoucauld. — Détails sur la guerre d'Espagne. — Nomination de M. de Damas comme ministre de la guerre. — Détails sur le Roi et Mme du Cayla. — Fin de la campagne d'Espagne. — Retour des troupes.................. 440

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1130.